



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

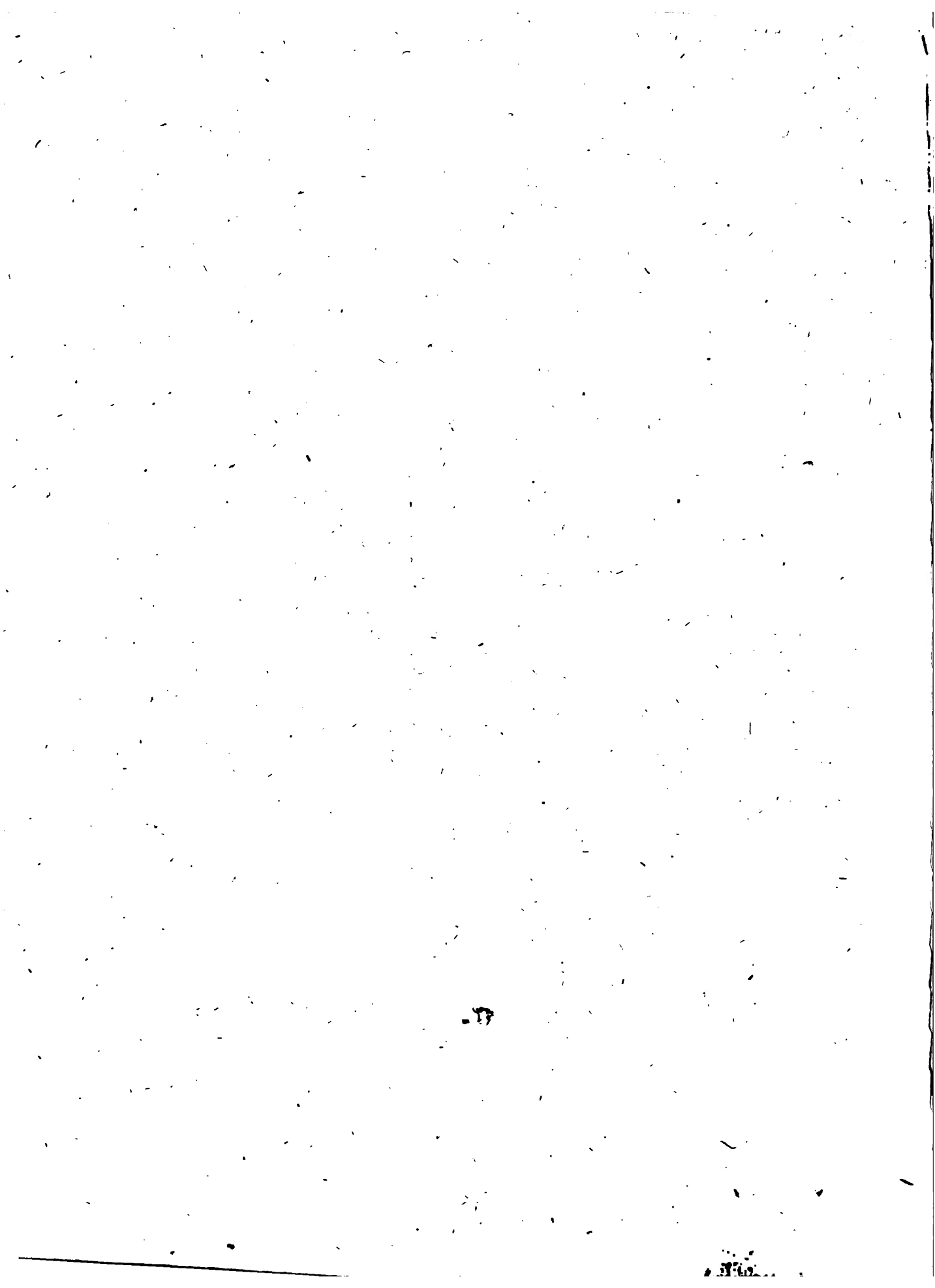
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

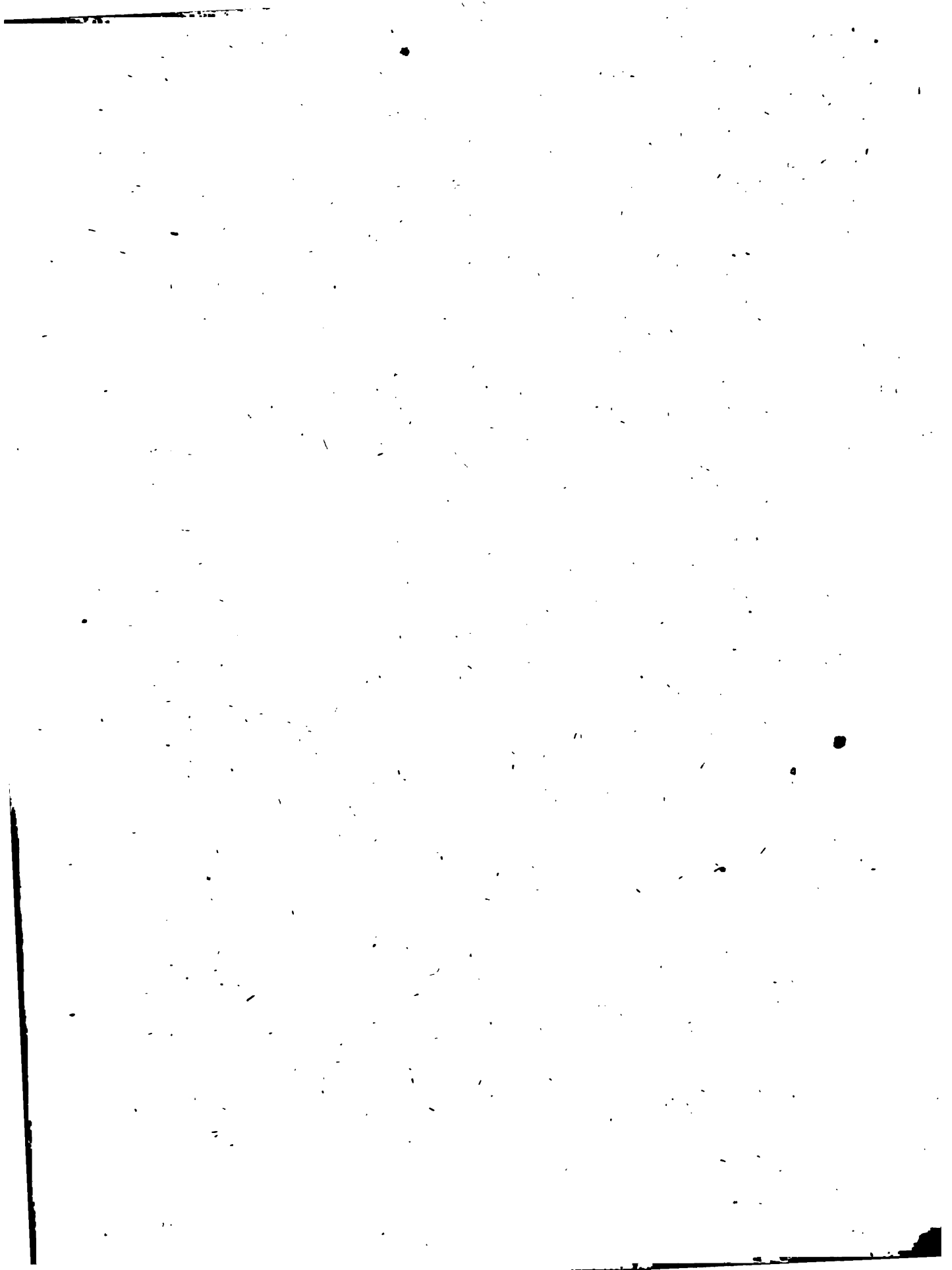


76. k. 9







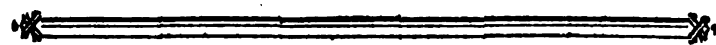




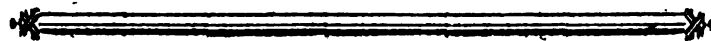
HISTOIRE

D E

FRANCE.



TOME NEUVIEME.



HISTOIRE

D E

FRANCE,

*DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE
JUSQU'A LOUIS XIV.*

Commencé par M. VILLARET, & achevé par
M. GARNIER, Professeur Royal, & de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME NEUVIEME.



A P A R I S ,

Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
DESAIN, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

A V E R T I S S E M E N T.

M. VILLARET, en rendant compte des motifs qui l'avoient engagé à se charger de la continuation de l'ouvrage de *M. l'Abé VELLY*, s'exprime en ces termes : Je n'ai d'autre objet dans mon travail que le desir de servir ma Patrie : son aprobation fera pour moi la plus chere & la plus glorieuse des récompenses. Ses vœux ont été remplis : chaque volume qu'il donnoit , ajoutoit à l'empressement du Lecteur ; il en a publié quatre & demi, & il en étoit à la page 186 de celui-ci lorsque la mort l'a enlevé aux Lettres.



LOUIS XI. ROI DE FRANCE
*Mort le 30. Aoust 1483. age de 61. ans
en ayant regné 22.*



HISTOIRE

DE

FRANCE.

LOUIS XI.

Après le recouvrement de ses provinces & l'expulsion des Anglois, la France délivrée de ses plus redoutables ennemis, rétablie dans ses anciennes limites, réparant journellement ses pertes passées par le retour du commerce, de l'agriculture, de la population, paroïssoit devoir jouir d'une sécurité appuyée sur des fondements inébranlables. Le bonheur public ne dépendoit plus que du concert des parties qui composoient la monarchie. A commencer par le monarque, tous ceux qui par leur puissance, leur autorité, leurs emplois supérieurs, dispoïent de la destinée de l'Etat, trouvoient un avantage égal en concourant au maintien de cete heureuse harmonie. Cet abyme d'infor-

Ann. 1461,
1463.
Etat du
royaume.

Tome IX.

A

Ann. 1462,
1463.

tunes dont nous sortions à peine , présentoit une leçon trop récente pour qu'il fût possible de l'avoir oubliée. L'expérience du passé auroit dû nous rendre sages , si le desir immodéré de l'indépendance , l'esprit de domination absolue , la jalousie , l'ambition n'avoient pas entretenu des germes de discorde qui , fomentés en secret , n'atendoient pour se manifester que des circonstances propres à les faire éclore. Respectée au-dehors , la nation n'avoit plus à craindre que ses propres forces tournées contre elle-même. Il faut lui rendre justice , jamais elle ne parut moins disposée à renouveler les fatales divisions qui l'avoient si long-temps déchirée. Si nous voyons renaître au commencement de ce regne les divisions civiles , ce malheur fut l'ouvrage unique des passions des grands. On ne vit pas du-moins , comme dans les guerres précédentes , la fureur insensée des peuples seconder celle de leurs chefs , & cete inaction servit à préserver le royaume d'un second embrasement , peut-être plus funeste que n'avoit été le premier.

Louis , depuis son avènement au trône , exerçoit un pouvoir infiniment plus étendu , moins contredit , mais en même temps beaucoup plus envié que n'avoit jamais fait aucun de ses ancêtres. La plupart des princes & les plus grands seigneurs , ainsi qu'on a déjà pris soin de l'observer , ne voyoient qu'avec peine leur puissance éclipsée par celle du monarque. Trop foibles chacun en particulier pour balancer par leurs propres forces une autorité si formidable , ils étoient contraints de dissimuler leur indignation , & de paroître fléchir volontairement sous la main qui les enchaînoit. Ils ne pouvoient s'affranchir du joug qu'en se réunissant , projet auquel la diversité de leurs intérêts , & leur défiance réciproque , oposoient un obstacle insurmontable dans l'exécution. Avec une adresse médiocre il étoit facile de les contenir. Il auroit été à desirer pour la tranquillité publique , que la même subordination eût indistinctement envelopé dans la dépendance du souverain tous les grands possesseurs. De ces feudataires si fiers , si glorieux de

leurs droits, il restoit encore les maisons de Foix, de Bretagne & de Bourgogne : cette dernière sur-tout, plus puissante elle seule que les deux autres jointes ensemble, égalait la maison régnante par ses richesses, par le nombre de ses sujets, par l'étendue de ses domaines. Des bords de la mer d'Alemagne, aux pieds des Alpes, ses vastes possessions embrassoient le royaume par les deux extrémités. On pouvoit dire que toute la différence qui distinguoit le roi du duc de Bourgogne, ne consistoit que dans le nom de suzerain, titre plus fastueux que réel, lorsque la force n'en garantit pas la supériorité. Entre deux puissances à-peu-près égales, voisines & par conséquent rivales, c'eût été une espèce de prodige de voir subsister long-temps une intelligence sincère & solide. Il falloit nécessairement que l'abaissement de l'une des deux rompît l'équilibre. La conduite qu'on aloit observer de part & d'autre ne devoit pas être l'arbitre unique de l'événement : des circonstances imprévues seconderent plus d'une fois les combinaisons de la politique. Cette opposition constante d'intérêts & de grandeurs produisit les longs & sanglants démêlés dont nous allons rendre compte. Ils forment la partie la plus considérable du tableau historique de ce regne, qui ne les auroit pas encore vus terminés, si l'imprudence du dernier prince de la branche de Bourgogne n'en eût précipité la fin.

Jusqu'alors aucun incident n'avoit paru porter la moindre atteinte aux témoignages de reconnoissance & d'amitié que le roi & le duc de Bourgogne se donnoient mutuellement : Philippe déjà courbé sous le poids des années & des plaisirs, parvenu au faite de la grandeur, possédant plusieurs souverainetés, dont nous voyons encore de nos jours quelques provinces démembrées former un Etat puissant, n'avoit plus d'autre objet que de consacrer le reste de ses jours aux douceurs d'une jouissance tranquille. Ces dispositions pacifiques arrêtoient la fougue impétueuse du comte de Charolois son fils. L'amour du repos ne le rendoit pas toutefois insensible aux

Ann. 1462.
1463.

Demâdes du
roi au duc de
Bourgogne re-
fusées.

Contrin. de
Monstrelet.

Preuves de
Phil. de Com-
mines.

Chroniq. de
France.

Ann. 1262,
1263.

entreprises qui pouvoient porter atteinte à son autorité. En rendant hommage au roi, non-seulement pour les domaines qui relevoient de la couronne, mais encore pour ses Etats indépendants, il s'étoit flaté que cete démarche, considérée plutôt comme une simple formalité que comme une obligation essentielle, ne l'astreindroit à remplir les devoirs de vassal, qu'autant que ces devoirs s'accorderoient avec les droits dont une longue possession sembloit lui avoir acquis la propriété imprescriptible : sa fermeté invincible à cet égard déconcertoit toutes les tentatives. Quelques escadres Angloises qu'on avoit vues croiser dans la Manche, engagèrent le roi à députer vers le duc de Bourgogne pour le sommer de se déclarer contre Edouard, & de faire publier une défense expresse à tous ses sujets de fournir aucun secours à ce monarque. Dans les circonstances actuelles, l'invasion qu'on feignoit d'appréhender n'étoit qu'un prétexte pour sonder les intentions du duc. Le plus important & le véritable motif de l'ambassade, étoit de l'engager à permettre l'établissement de la gabelle dans ses Etats, proposition qu'il rejeta sans détour. Il chargea même le seigneur de Chimey d'en porter ses plaintes au roi, & de le prier de se désister, *pour l'amour de lui*, d'une prétention à laquelle il ne pouvoit consentir.

Réponse hardie du seigneur de Chimey.
Ibidem.

Le député Bourguignon séjourna long-temps à la cour, sans pouvoir obtenir audience. Enfin excédé des délais qu'on lui faisoit effuyer, il prit la résolution d'assiéger la porte de l'appartement du roi, & de ne point quitter son poste qu'il ne lui eût parlé. Le monarque ne put éviter sa rencontre. L'impatience dans ce moment l'emporta sur la politique. *Quel homme est donc le duc de Bourgogne, dit-il ? est-il autre ou d'autre métal que ne sont les autres princes & seigneurs de mon royaume ?* Oui, sire, reprit Chimey, *le duc de Bourgogne voirement est autre & d'autre métal que les autres princes de votre royaume, ni des pays environ, car il vous a gardé porte, & soutenu contre la volonté du roi Charles votre pere que Dieu absolve, auquel il en déplai-*

soit, ce que d'autres princes n'eussent voulu ni osé faire. Le roi interdit d'une réponse si hardie rentra sur-le-champ. Le comte de Dunois s'approchant du seigneur de Chimey, lui demanda comment il avoit osé s'exprimer avec tant de liberté en parlant à un prince aussi absolu que Louis XI. *Si j'eusse été cinquante lieues loin,* répondit-il, *& que j'eusse pensé que le roi m'eût voulu dire ce qu'il m'a dit de monseigneur mon maître, je fusse retourné pour lui dire ce que je lui ai répondu.* Comme on avoit de part & d'autre intérêt de se ménager, cete affaire n'eut pas de suite.

Ann. 1462,
1463.

Le roi convaincu de l'impossibilité de faire valoir à force ouverte ses prétentions, parut y renoncer, & ce désaveu tacite satisfit le duc, à qui l'embaras que lui causoit l'indocilité du comte de Charolois ne donnoit déjà que trop d'occupations, sans chercher encore à les multiplier en s'atirant de nouveaux démêlés. La faveur dont la maison de Croy jouissoit, étoit le motif toujours subsistant de la division qui régnoit entre le pere & le fils. A mesure que le duc avançoit en âge, le crédit de ceux auxquels il avoit donné sa confiance augmentoit. Il ne voyoit que par leurs yeux; & le roi qui les avoit gagnés par ses bienfaits, auroit peut-être obtenu ce qu'il demandoit, si l'établissement de la gabelle n'avoit été traversé par des difficultés presque insurmontables. On peut se ressouvenir que la seule proposition de cet impôt avoit occasionné un soulèvement général dans les Pays-Bas.

Idem, *ibid.*

Louis fut plus heureux cete année dans une négociation qui l'intéressoit au-moins aussi vivement. C'est le rachat des villes situées sur la riviere de Somme, engagées pour quatre cent mille écus au duc de Bourgogne par le traité d'Aras. Dès l'année 1448, Charles VII en avoit demandé la restitution, conformément à la promesse du duc de les rendre sans exiger le paiement des quatre cent mille écus, pourvu qu'on eût conclu la paix avec les Anglois, ou même une suspension d'armes. Le motif pour lequel le duc s'étoit fait

Rachat des
villes enga-
gées au duc de
Bourgogne par
le traité d'A-
ras.

Ibidem.

Ann. 1462,
1463.

remettre ces places avoit été, disoit-il, pour l'aider à soutenir la guerre que le traité d'Aras devoit infailliblement attirer dans les Etats. Sa prévoyance à cet égard fut inutile, puisqu'il observa toujours la neutralité entre les deux partis. Comme la France étoit alors en treve avec l'Angleterre, le roi Charles crut que la conjoncture étoit propice à demander au duc l'exécution de sa parole. On fit des informations à ce sujet; les dépositions de plusieurs témoins, du nombre desquels étoient le connétable de Richemont & le maréchal de la Fayette, confirmèrent la vérité de cete promesse. Il parut cependant que le duc n'étoit pas disposé à satisfaire le roi, qui se trouvoit hors d'état de l'y contraindre. La rupture de la treve qui survint dans le même temps mit fin à cete discussion. Charles attaché au recouvrement de la Normandie & de la Guienne, occupé de ses chagrins domestiques, ne perdit pas toutefois cet objet de vue. Il laissa en mourant deux cent cinquante mille livres destinées au paiement d'une partie des quatre cent mille écus portés dans la convention.

Ibidem, ibid.

Louis n'avoit pas moins d'empressement de se remettre en possession des villes engagées. Pour réussir dans cete entreprise, il étoit nécessaire de ménager également le duc de Bourgogne & le comte de Charolois. Il fit entendre à ce dernier qu'il toucheroit les quatre cent mille écus. Cet espoir empêcha le comte d'opposer aucun obstacle à la négociation qui se traitoit en même temps avec le duc. Les ministres de ce prince gagnés par le roi, le déterminèrent sans peine à consentir au rachat. Il n'étoit guere possible d'ailleurs qu'il s'y refusât sans manquer ouvertement aux engagements les plus solennels, puisqu'on offroit d'accomplir les conditions du traité dans le sens le plus rigoureux. Lorsque tout fut réglé, le roi ne songea plus qu'à rassembler les quatre cent mille écus. On eut recours aux emprunts, on prit les diverses sommes destinées au paiement des gens de guerre, des officiers de la maison du roi, les dépôts des consignations; & le remboursement de ces dis-

rentes parties fut assigné sur une imposition acordée par les Etats particuliers de toutes les provinces du royaume.

Ann. 1462,
1463.

Cependant le comte de Charolois instruit de ce qui se passoit, témoigna tout haut son mécontentement. La décision de cete affaire sans sa participation le mortifioit d'autant plus, que brouillé alors avec son pere ainsi qu'avec le roi, il lui étoit impossible de traverser leurs démarches. Il chargea les sieurs d'Imbercourt & de Contay, d'aler représenter au duc combien l'acord qu'il vouloit conclure étoit préjudiciable à la sûreté des places de ses Etats, qui par la restitution des villes engagées aloient devenir frontieres. Ces mêmes députés avoient ordre de se plaindre au nom de la province d'Artois. Ces représentations n'eurent pas un plus heureux succès que celles qu'il adressa dans le même temps au roi. En vain il le fit prier de se défaire pour le moment de son dessein, & d'en remettre l'accomplissement à un autre temps, & cela pour des raisons qu'il ne spécifioit pas, mais sur lesquelles il auroit désiré de s'entretenir avec lui, si l'on ne l'avoit pas assuré que l'intention de sa majesté étoit de le faire arrêter pour le remettre à son pere; qu'il ne croyoit pas toutefois avoir à se reprocher aucune action qui dût lui faire appréhender un pareil traitement. Le roi assuré du consentement du duc de Bourgogne, fit peu d'attention aux prieres du comte. L'argent fut délivré en deux paiements égaux, & le duc fit remettre les places aux commissaires qui vinrent en prendre possession au nom du monarque. Il se contenta de le prier de conserver dans leurs places les commandants & les officiers qu'il y avoit établis. Louis dans les premiers mouvements de joie que lui causa la réussite de cete affaire, promit tout : mais lorsqu'il eut fait réflexion sur les conséquences de ses promesses, il se crut dispensé de les tenir.

Idem, ibid.

Lorsque cete négociation fut terminée, le roi, qui s'étoit rendu sur les frontieres de la Picardie, vint trouver à Hesdin le duc, qui lui fit la plus magnifique

Idem, ibid.

Ann. 1462,
1463.

réception. Le comte de Charolois, qui pour lors étoit en Holande, fut invité de se trouver à cete entrevue pour rendre ses respects à sa majesté. Il répondit qu'il ne se croiroit jamais en sûreté, tant que le roi garderoit près de sa personne le seigneur de Croy & le comte d'Etampes. Il acusoit ce dernier d'une conspiration contre ses jours. Cete imputation véritable ou supposée, étoit un reproche indirect auquel le roi dédaigna de répondre. Le monarque & le duc se donnerent réciproquement tous les témoignages de la plus intime confiance. Louis attentif à toutes les conjonctures qui pouvoient devenir favorables à ses intérêts, crut devoir saisir le moment propice de profiter des dispositions où le duc paroïssoit à son égard. Pendant le séjour qu'il fit à Hesdin, il avoit eu le temps d'examiner les fortifications. Cete place située entre Aras & Montreuil, mettoit le Ponthieu hors d'insulte en même-temps qu'elle ouvroit l'entrée de l'Artois. Il proposa au duc de l'échanger contre la ville de Tournai. La proposition fut rejetée sans détour, & le roi se vit contraint de dissimuler son dépit d'un refus qu'il s'étoit attiré, pour avoir jugé trop avantageusement de son ascendant sur l'esprit du duc.

Destitution
des commandants établis
par le duc de
Bourgogne.

Ibidem.

Après l'entrevue d'Hesdin, le roi visita les places dont il venoit d'être remis en possession. Il reçut les nouveaux serments des habitants, & malgré la promesse qu'il avoit faite au duc de Bourgogne, il destitua la plupart des commandants. Saveuses, gouverneur d'Amiens & de Dourlens, fut remplacé par Lannoy, neveu d'Antoine de Croy. Ce même seigneur de Lannoy, déjà gouverneur pour le duc de Bourgogne, de Lille, de Douai & d'Orchies, obtint encore du roi le commandement de Mortagne, au-lieu du bâtard de Saint-Paul, & fut de plus gratifié d'une pension de deux mille livres. On cherchoit envain par quels services Lannoy avoit mérité cete profusion de faveurs. Peut-être le monarque avoit-il dessein de le détacher des intérêts du duc de Bourgogne, & de se rendre par son moyen

moyen maître des places dont il étoit gouverneur pour ce prince. Cet espoir étoit douteux, & son projet pouvoit tourner contre lui-même. Aussi ne hazarda-t-on cete suposition que comme une conjecture assez équivoque. Louis ne consultoit que sa volonté pour disposer des places, & répandre ses bienfaits, & l'on a souvent fait honneur à sa politique, de ce qui n'étoit que l'efet du caprice.

Ann. 1462,
1463.

La France eut à regretter cete année la plus respectable princesse de l'univers, Marie d'Anjou, le modele des reines & des épouses. Sa vie ne fut qu'un exercice continuel de toutes les vertus utiles, bienfaisantes & cheres à l'humanité. Elle eut pour son époux Charles VII, cet amour sincere, constant, & sans réserve, si digne du plus tendre retour. Elle aima ses enfants, elle aima sa patrie, elle en fut adorée. La noblesse de son cœur, la candeur de son ame, les agréments de son esprit, qui réunissoit la douceur, la pénétration & la dignité, rendoient encore plus touchantes ses graces naturelles. Elle souffrit patiemment les injustices de son époux : elle vit sans murmurer des rivales altieres lui ravir un cœur qu'elle méritoit d'ocuper tout entier. *C'est mon seigneur*, disoit-elle en parlant du roi, *il a tout pouvoir sur mes actions, je n'en ai aucun sur les siennes.* Compagne inséparable des infortunes de Charles, elle les suportoit avec un courage héroïque. Il eut plus d'une fois besoin qu'elle lui inspirât sa fermeté. Lorsque réduit aux plus pressantes extrémités il méditoit déjà sa retraite, elle fut la premiere à combattre cete honreufe résolution, & ranima son espérance. Elle étoit alors l'ame de tous les conseils, & toujours modeste. Ce seroit, on ne craint pas de le dire, un prodige incompréhensible qu'un assemblage si parfait des plus rares qualités pût exister sans une piété véritable. Marie d'Anjou fut digne de l'hommage de tous les mortels, parce que son premier atachement fut toujours réservé à l'auteur de son être. Prosternee au pied des autels, elle imploroit la grace de remplir les soins du trône & de

Mort de la
reine mere.

Ann. 1462,
1463.

sa famille. Son utile activité ne négligeoit aucun devoir. Mere des pauvres, elle se plaisoit à descendre dans les détails de leurs miseres pour les soulager. Le charme inexprimable de la vertu paroissoit attaché à ses moindres actions. Tout ce qui l'environnoit sembloit porter l'empreinte de son ame éclairée, juste & bienfaisante. On ne pouvoit la voir sans être pénétré d'admiration & de respect. Nous ne faisons qu'extraire ici les sentiments des auteurs contemporains. Charles, malgré les infidélités que sa foiblesse ou la force de ses penchants lui fit commettre, lui conserva toujours sa confiance. L'indocile Louis eut pour elle une tendresse véritable, quoiqu'elle n'eût jamais eu la complaisance d'approuver ses fréquentes révoltes contre l'autorité paternelle. Elle consacra les dernières années de sa vie à la retraite. Elle aloit tous les mois pleurer & prier sur le tombeau de son époux. Elle mourut le 29 Novembre 1463, âgée de cinquante-neuf ans. Elle fut inhumée à Saint-Denis.

Présages
avant-coureurs
des troubles.

La perte de cete reine auguste & vertueuse ne pouvoit ariver dans des circonstances qui la rendissent plus sensible. Le monarque son fils qui déferoit beaucoup à ses conseils, avoit plus que jamais besoin d'être éclairé par elle. Cet esprit de conciliation, cete douceur, cete sagesse inaltérable & tranquile qui la caractérisoient, eussent peut-être prévenu les troubles que préparoient les fausses mesures & l'humeur inquiète du roi. Ce prince paroissoit, depuis son avènement au trône, ignorer cet art que les rois sont d'autant plus inexcusables de négliger, qu'ils peuvent aisément l'acquérir; c'est l'art de se faire aimer. Il n'aimoit personne, on le haïssoit : s'il réussissoit à se faire redouter, ce n'étoit que pour éprouver à son tour les craintes qu'il inspiroit aux autres. Tout l'alarmoit. Les soupçons dont il étoit assiégé ne lui laissoient pas un instant de relâche. Il ne pouvoit ignorer qu'il avoit fait un nombre prodigieux de mécontents, qui tous avoient un égal intérêt de lui nuire. Ces mécontents, à la tête desquels se trou-

voient la plus grande partie des seigneurs & des princes, n'aspiroient qu'au moment de donner un libre essor à leur ressentiment. Les injures particulieres tendoient à se réunir pour atiser le feu de la vengeance commune. Tandis que toutes les parties de l'orage se rassembloient, Louis s'occupoit des moyens de le prévenir. Il ne pouvoit trouver ses ressources qu'en lui-même ; c'étoit le talent de ce prince. Aucun de ses contemporains ne possédoit comme lui l'art de se tirer d'une conjoncture épineuse. C'est peut-être à cette facilité de débrouiller les embarras les plus compliqués, qu'on doit attribuer l'excessive sécurité avec laquelle il se précipitoit dans le danger. Mais comment se flater de combattre avec succès des ennemis qu'on ne connoît pas & dont on est environné ? Telle étoit sa position. Instruit confusément, qu'il se formoit des associations dangereuses, ses perquisitions n'avoient pu jusqu'alors percer ce labyrinthe d'intrigues & de cabales. Il touchoit au moment d'une défection presque générale, dont les détails échappoient à toute sa pénétration. Devoit-il attendre que cette redoutable conspiration éclatât, pour ne pas se méprendre au choix de ses adversaires ? Dans de pareilles circonstances il est peut-être encore plus dangereux d'hésiter que de prendre un parti décisif. Une résolution hardie étonne les mal-intentionnés, déconcerte leurs mesures, prévient leur réunion, & procure presque toujours la facilité de les détruire en les attaquant séparément. Le roi d'abord parut se conduire suivant ce système. Si le royaume étoit menacé de troubles intérieurs, on n'avoit du-moins rien à redouter de la part des puissances étrangères. Les Anglois qui seuls auroient pu être tentés de profiter de ces mouvements, venoient d'éprouver des secousses trop violentes pour être en état de tirer avantage des querelles de leurs voisins. Edouard n'étoit occupé que du soin d'affermir son élévation. Il venoit récemment de conclure une trêve avec le roi ; il avoit même recherché son alliance en faisant demander en mariage Bonne

Ann. 1462,
1463.

Ann. 1462,
1463.

de Savoie, bele-sœur de Louis. Le comte de War-
wich étoit passé en France pour en faire la proposition,
qui fut agréée ; & le roi n'avoit diféré l'acomplisse-
ment de ce projet, que dans l'espérance de déterminer
le monarque Anglois à se rendre moins difficile sur
les conditions d'un traité de paix définitif entre les
deux couronnes.

Dispositions
du duc de
Bourgogne.

*Hist. d'An-
gleterre.*

*Rym. ant. pub.
tom. 4, p. 11.*

Les pensionnaires que le roi entretenoit auprès du
duc de Bourgogne, l'affuroient en quelque sorte de ce
prince, ou du-moins lui faisoient espérer qu'il seroit
un des derniers à se déclarer contre lui. Il ne s'agissoit
que de continuer à le ménager. Il connoissoit son
humeur : d'ailleurs il n'avoit rien à redouter de sa part,
tant que le comte de Charolois se tiendrait éloigné.
La méfintelligence qui régnoit entre le pere & le fils,
partageant toujours la cour de Bourgogne, le duc
adressa ses plaintes aux Etats tenus à Bruges. On
nomma des députés pour aler trouver le comte de
Charolois & l'engager à rentrer en grace. Il les reçut
avec bonté. Après leur avoir exposé tous les sujets de
mécontentement qu'on lui avoit donnés, il finit par se
rendre à leurs instances, & vint trouver son pere à
Bruges. Mais cete réunion fut de peu de durée. Les
mêmes motifs de division subsistoient toujours. L'aver-
sion du comte pour la maison de Croy étoit insurmon-
table. Il les avoit déclarés ses ennemis mortels. Il les
acusoit hautement de sortilege, de poison, d'avoir formé
les plus affreux complots contre ses jours ; & dans ses acu-
sations il paroissoit déjà vouloir impliquer indirecte-
ment le roi, en disant qu'il ne vouloit pas désigner les
plus dangereux ennemis *qui poursuivoient sa mort, par
l'horreur qu'on éprouveroit s'il les nommoit.*

Le roi forme
le projet d'ata-
quer le duc de
Bretagne.

*Ibidem.
D'Argentré.
Hist. mod.
de Bret.*

La cour de Bourgogne entièrement occupée de ces
éternels démêlés, n'étoit gueres en état de porter son
attention sur d'autres objets. Le roi tranquille de ce
côté, du-moins pour quelque temps, résolut d'ataquer
le duc de Bretagne sans lui donner le temps de se
reconnoître. Ce prince, après le duc de Bourgogne,

étoit celui qui lui caufoit les plus vives alarmes. Il n'ignoroit pas qu'il s'étoit uni avec le comte de Charolois par les nœuds de la plus étroite aliance ; qu'ils devoient s'assister mutuellement envers & contre tous ; qu'ils s'étoient envoyés leurs scélés pour gage de leur foi inviolable , & qu'ils avoient , suivant l'usage du temps , consacré par des sermens respectifs une confraternité d'armes. A cete cause légitime d'aler au-devant des coups qu'on lui préparoit , se joignoit un motif non moins puissant sur l'esprit de Louis ; c'étoit la haine personnelle qu'il avoit conçue contre le duc de Bretagne , sentiments que toute sa dissimulation ne pouvoit déguiser. Nous en avons rapporté ci-devant l'origine. L'amiral Jean de Montauban atisoit encore le feu de cete inimitié. Il ne pouvoit pardonner au duc de ce qu'il s'étoit oposé à la nomination d'*Artur de Montauban* , son frere , à l'abaye de Rédon. L'amiral fit entendre au roi que l'honneur qu'il avoit d'être attaché à son service , étoit l'unique motif de l'obstacle que le duc aporloit à la réception de son frere. C'étoit ce même Artur , auteur de la mort & l'un des boureaux de l'infortuné Gilles de Bretagne. Pourfuivi pour ce crime il s'étoit rendu moine , & avoit fait un transport de tous ses biens aux Célestins de Paris , chez lesquels il avoit pris l'habit de religieux quelques années après ce meurtre , au retour d'un pèlerinage à Saint-Jaques en Galice. Ce mélange monstrueux de pratique de dévotion & de scélératesse peint le fanatisme du siecle.

Le roi , dans le dessein de surprendre le duc de Bretagne , avoit fait marcher divers corps de troupes vers les frontieres de cete province. Ces mouvements se firent avec tant de précaution , & l'on prit des mesures si précises & si secretes , que le duc ne conçut pas le moindre soupçon du danger qui menaçoit ses Etats. Il n'en fut averti que par l'arivée du chancelier Pierre de Morvilliers , qui vint lui signifier que le roi lui défendoit de s'intituler dorenavant « duc par la

Ann. 1462 ,
1463.
Preuves justific. &c.
T. 8. de cete
histoire.

T. 8. de cete
histoire.

Sommaton
faite au duc de
Bretagne.
Ibidem.

Ann. 1462.
1463.

» *grace de Dieu* (a) ; de faire fraper de la monnoie
» d'or ; de faire aucunes levées extraordinaires sur ses
» sujets , d'exiger que ses vassaux , en lui rendant hom-
» mage , s'obligeassent de le servir envers & contre
tous ceux qui peuvent vivre & mourir ; de recevoir les
serments de fidélité des prélats , ainsi que leurs aveux
& dénombremens , attendu qu'ils relevoient *nuement de*
la couronne de France. Morvilliers avoit ordre , en cas
de refus , de lui déclarer la guerre.

Embaras du
duc.

Le roi cependant atendoit à Tours la réponse du
duc , dont l'embaras étoit extrême. Il n'avoit point de
troupes , & se trouvoit absolument hors d'état de se
défendre contre une armée formidable , qui déjà bor-
doit ses frontieres. François II , duc de Bretagne , étoit
naturellement foible , inconstant , timide , fait pour être
toujours gouverné plutôt que pour agir de lui-même.
Toute sa conduite annonce l'indécision de son carac-
tere. Il avoit formé des intrigues secretes , des associa-
tions ; il s'étoit engagé dans des projets , dont l'exécu-
tion ne dépendoit pas moins de l'étendue des lumieres ,
que de la promptitude & de la fermeté ; & toutefois ,
comme s'il eût dû borner ses idées à de simples spécu-
lations , il n'avoit disposé aucun des préparatifs néces-
saires pour soutenir ses démarches.

Le duc aidé
des avis de
Duchastel sus-
pend l'orage.
Ibidem.

La conjoncture pressante où se trouvoit le duc de
Bretagne redoubloit encore son irrésolution. L'extré-
mité du danger , & son impuissance ne lui permettoient
plus de prendre un parti vigoureux. Il eut recours à
la soumission & à la tromperie , unique ressource de la
foiblesse : encore eut-il besoin pour se décider d'être
aidé par les avis de Tanneguy Duchastel. Il répondit
au chancelier , qu'il ne refusoit pas de souscrire aux

(a). Quoique l'histoire moderne de Bretagne ait révoqué en doute la hau-
teur & la dureté de ces demandes peu conformes à la politique de Louis XI,
on a eu toutefois devoir suivre le récit de d'Argentré , avec d'autant plus de
confiance , que par les réponses du duc , que le moderne lui-même ne fait
pas difficulté de rapporter , on reconnoît , à la réserve du titre *par la grace de*
Dieu , que toutes les autres demandes lui avoient été faites de la part du roi.

demandes qu'il lui faisoit de la part du roi ; mais qu'elles embrassoient des objets d'une telle importance que son seul consentement ne pouvoit valablement suffire pour en assurer l'accomplissement ; « que les loix du pays exigeoient le concours des différents ordres de la province ; qu'il supplioit sa majesté de lui donner le temps d'assembler les Etats pour leur communiquer ses intentions , ajoutant , que ce seroit l'abuser que d'en agir autrement , ce qu'il ne voudroit faire pour chose quelconque ». Cette fausse condescendance fascina les yeux du roi , qui , satisfait d'avoir fait respecter la terreur de ses armes , accorda trois mois de délai , renvoya ses troupes , & prit la route de Picardie , tant pour faire la visite de ses places , que pour examiner de plus près la conduite du duc de Bourgogne , & surtout du comte de Charolois. Si le duc de Bretagne avoit commis une imprudence en se laissant surprendre sans défense , Louis ne fit pas une moindre faute de ne pas profiter des circonstances pour pousser à bout un ennemi que , suivant le système politique qu'il s'étoit proposé , il ne devoit pas ménager. Envain , en présence des princes & des seigneurs assemblés à Tours , le roi , dans un discours qui , dit-on , toucha les assistants jusqu'aux larmes , avoit assuré que quand même il auroit fait la conquête de tous les Etats du duc de Bretagne jusqu'au moindre château , il seroit toujours disposé à les lui rendre s'il vouloit rentrer dans son devoir ; ceux qu'un long usage avoit familiarisés avec le caractère & le génie de ce prince , étoient seuls en état d'apprécier la sincérité de ses promesses.

Le roi nomma , pour régler les affaires de Bretagne , & prononcer un jugement définitif , le comte du Maine , assisté de l'évêque de Poitiers , du maréchal de Cominge , de Dauvet premier président du parlement de Toulouse , & de Pierre Poignant. Le duc parut souscrire à ce moyen de conciliation , en protestant toutefois qu'il vouloit bien reconnoître le comte comme un ami qui remplissoit l'office de médiateur & d'arbitre , & non

Ann. 1462,
1463.

Idem , ibid.

Ann. 1462,
1463.

comme un juge autorisé à prononcer *par forme contentieuse*. Cete querelle qui d'abord paroïssoit ne devoir se terminer que par les armes, avoit changé de nature, & devint un procès par écrit. Le comte du Maine choisit la ville de Tours, où le duc fut sommé d'envoyer ses députés. Ils s'y rendirent, mais armés de protestations qui suspendirent le jugement. Nouvelle assignation indiquée à Chinon avec aussi peu de succès. Il paroît que le dessein du comte n'étoit pas de presser vivement cete affaire, puisque ce ne fut qu'après plusieurs délais qu'enfin il rendit sa sentence à la requête du procureur-général de la commission. Les commissaires chargés de signifier le jugement, furent obligés de s'arrêter dans le fauxbourg de Nantes, & de s'aquitter de leur commission aux barrières de la ville, qu'on refusa de leur ouvrir.

Idem, ibid.

Ce seroit abuser de la patience des lecteurs, que de les fatiguer par le détail prolix de ces procédures minutieuses qui n'instruisent de rien. On se contentera de rapporter le précis des reproches que le roi faisoit au duc, & qu'il remit au comte du Maine. Ces reproches découvrent le caractère du monarque, les dispositions où il se trouvoit, ainsi que le véritable motif de cete discussion. Louis se plaignoit d'abord, « de ce que » dans le temps qu'il n'étoit encore que dauphin, le » duc avoit refusé de lui prêter quatre mille écus : de ce » qu'il ne lui avoit fourni aucune assistance dans la » guerre de Catalogne : de ce qu'il avoit saisi le temporel de l'évêché de Nantes, *atentat inouï dans toute la chrétienté*, disoit-il, *les évêques allant devant les ducs, & ne pouvant être leurs sujets* : de l'ordre qu'il avoit donné à ses vassaux de prendre les armes : » enfin que le procureur du duc étant à Rome, avoit » dit que son maître n'étoit point sujet du roi, & » qu'il recevrait plutôt les Anglois dans ses États, que » d'y souffrir les François ». A ces reproches on ajoutoit : que le duc de Bretagne avoit écrit aux princes du sang, qu'il étoit bien informé que le roi avoit offert
au

au roi d'Angleterre , la Normandie ou la Guienne , pourvu qu'il l'aidât à détruire le duc de Bourgogne & les autres princes : qu'il apeloit Edouard *son très-honoré seigneur* , & se contentoit , en parlant de lui , de le nommer *le roi Lois* : qu'il avoit recherché l'aliance des Anglois au préjudice de la France ; & qu'il entretenoit avec le comte de Charolois une liaison contraire aux intérêts & à la tranquillité du royaume. On supprime les autres griefs au sujet des droits de régale , & de l'hommage du duché , questions si souvent agitées sans être éclaircies. Ces différentes acufations ne demeurèrent pas sans réplique de la part du duc , qui par le moyen des délais qu'il falut nécessairement lui acorder , trouva le secret de suspendre & d'éloigner l'orage ; & bientôt la multiplicité des ocupations dont le roi se trouva surchargé , l'obligea de remettre à d'autres temps le soin de satisfaire son ressentiment.

Ann. 1462,
1463.

Toutes les démarches du roi annonçoient que l'objet principal de ses inquiétudes étoit cete intelligence étroite qui régnoit entre le comte de Charolois & le duc de Bretagne. Il savoit que les ambassadeurs Bourguignons , envoyés aux Etats de Nantes , avoient renouvelé , par deux traités secrets , l'aliancé du duc & du comte. Le comte de Saint-Paul , Jaques de Luxembourg *son frere* , Tanneguy Duchastel , Genlis & Romillé , vice-chancelier de Bretagne , étoient les agents de cete négociation secreete. Louis qui vouloit , à quelque prix que ce fût , en pénétrer le mystere , fit citer le comte de Saint-Paul & Genlis à comparoître devant lui pour raison de l'hommage des terres qu'ils tenoient de la couronne. Après quelques difficultés , le comte de Saint-Paul se rendit à la cour sous la sûreté d'un sauf-conduit. Il n'en tira pas plus d'éclaircissement , & il eut la mortification d'employer des tentatives inutiles , pour détacher le comte de Saint-Paul des intérêts du comte de Charolois.

Idem , ibid.

Tandis que le monarque s'épuisoit en recherches infructueuses pour découvrir le tissu d'une intrigue qui

Le duc de Bretagne invite

Ann. 1464.

étoient contre lui. Le caractère du bâtard du Rubempré, homme généralement méfestimé : le choix du lieu où l'enlèvement se devoit faire, ce n'étoit que depuis peu de jours que le comte y étoit arrivé : le profond mystère qu'on avoit fait de l'entreprise à ceux mêmes qui devoient seconder Rubempré, ils avoient ordre de lui obéir-en tout aveuglément : les démarches de cet aventurier, qu'on aperçut roder autour de la maison du comte, pour en examiner les dehors ; ses inquiétudes qui le portèrent à se réfugier dans une église lorsqu'il se crut découvert : qu'on joigne à ces présomptions la politique peu scrupuleuse du roi : il venoit récemment de faire arrêter Philippe second, fils du duc de Savoie, & de l'envoyer à Loches où il le retint prisonnier pendant cinq ans, quoiqu'il l'eût invité lui-même à venir à sa cour, & qu'il ne s'y fût rendu que sur la foi d'un sauf-conduit. Toutes ces circonstances réunies répandent des nuages qu'il est difficile de dissiper. Louis nia toujours qu'il eût formé un pareil dessein, mais ce désaveu n'est pas une preuve évidente. Heureux les princes qui se sont rendus assez respectables pour mériter d'être crus sur leur parole !

Entrevue du
roi & du duc
de Bourgogne.
Ibidem.

Dans le même temps que cete entreprise fut découverte, les troupes Françaises bordoient les frontières de la Picardie. Le roi s'étoit rendu à Hesdin pour visiter le duc de Bourgogne, qui lui fit une réception pareille à celle de l'année précédente. Dans cete seconde entrevue, il lui proposa de consentir à la restitution des villes de Lille, de Douai & d'Orchies, qui avoient été engagées aux anciens comtes de Flandre pour deux cent mille livres tournois, & dix mille livres de rente. Le duc répondit que ces villes avoient été cédées par le roi à son aïeul, Philippe duc de Bourgogne, lorsqu'il épousa Marguerite, héritière du comté de Flandre ; & que suivant les termes de ce transport, il en devoit jouir lui & sa postérité masculine, au défaut de laquelle seulement elles étoient reversionnelles au domaine de la couronne. Le roi fit encore



OLIVIER DE LA MARCHE.
*Maître d'Hotel des Ducs de Bourgogne et de
Maximilien I. Empereur.*

quelques autres demandes qui furent refusées civilement, *parce que*, dit la chronique, *elles ne sembloient pas raisonnables*. Le duc à son tour, pria le roi de rendre ses ~~bonnes~~ *graces* au comte de Charolois son fils ; de ne plus exiger que les seigneurs Flamands ou Bourguignons, en lui faisant serment de fidélité, jurassent de le servir *contre tous hommes qui peuvent vivre ou mourir* ; enfin de remplir plusieurs articles du traité d'Aras, qui jusqu'alors n'avoient point été exécutés. Le roi quitta le duc sans lui répondre, & partit le lendemain pour Abeville. Après avoir séjourné quelque temps dans cete ville, & fait un voyage à Rouen, il revint dans le Ponthieu, & s'arêta dans le village de Novion, près de la forêt de Cressy, à six lieues d'Heudin, où le duc étoit encore. Les deux princes ne se visiterent point, ils n'avoient de correspondance entr'eux que par l'entremise d'Antoine de Croi. Cete froideur dura jusqu'au dix Octobre, que le roi manda au duc qu'il lui rendroit visite le lendemain.

Ann. 1464.

Le comte de Charolois, qui venoit alors de faire arrêter Rubempré, se hâta d'informer son pere de cet accident. Il fit partir un de ses officiers, nommé *Olivier de la Marche*, chargé d'une lettre, contenant le détail de la conspiration qu'il prétendoit avoir prévenue : car il se pouroit aussi que le comte, dans la vue d'engager le duc à se déclarer, se fût servi de la détention de Rubempré, pour noircir l'honneur du roi, par la supposition d'un crime imaginaire. Non-seulement il acusoit le monarque d'avoir voulu le faire enlever, mais il ajoutoit encore, que son dessein étoit de se rendre maître de la personne du duc de Bourgogne ; que c'étoit dans cete intention qu'il s'étoit approché de Heudin, & qu'il tenoit sur les bords de la Somme des troupes nombreuses prêtes à se rassembler au premier ordre.

Le comte de Charolois donne avis à son pere de la détention de Rubempré.

Ibidem.

Le duc reçut le messager du comte de Charolois, le jour même que le roi lui fit annoncer sa visite. Ne se croyant pas en sûreté dans Heudin, où il s'imaginait

Suite de cete affaire.

Ibidem.

Ann. 1464.

à tout moment qu'on aloit l'enfermer , il partit précipitamment , & se rendit à Saint-Paul en Artois , laissant la garde de la ville à son neveu Adolphe de Clèves , avec ordre de recevoir le roi s'il se présentoit. Louis informé de la retraite du duc , retourna en Normandie. La nouvele du projet , vrai ou supposé , d'enlever le comte de Charolois , & de surprendre le duc de Bourgogne , ne tarda pas à devenir publique par les soins qu'on eut de la répandre. Les émissaires du comte l'annoncerent hautement. Les prédicateurs en firent retentir les chaires : les princes étrangers en furent informés. Envain l'amiral de Montauban écrivit au seigneur de Croï , pour l'engager à faire ensorte que cete affaire s'assoupit , & qu'on relâchât le bâtard de Rubempré. Croï , que l'inimitié du comte de Charolois , & son atachement au roi de France , ne rendoient déjà que trop suspect , rejeta la lettre de Montauban , & dit au messager : *Mon ami , reporte tes lettres à ton maître , & dis lui , que je ne m'en mêlerai ja : qui l'a brassé , si le boive : bien leur en convient.*

Le roi envoie
des ambassa-
deurs au duc
de Bourgogne.
Ibidem.

Le roi se montra extrêmement sensible au déshonneur dont le couvroient ces bruits injurieux. Il manda les députés des villes à Rouen , & fit en leur présence prononcer , par le chancelier , un discours en forme d'apologie , qui contenoit la justification de l'atentat dont on l'acusoit. Non content de cete premiere démarche , il résolut de demander au duc de Bourgogne réparation de l'afront qu'on lui faisoit. Le comte d'Eu , l'archevêque de Narbonne , & Morvilliers alerent pour cet éfet à Lille , où déjà le comte de Charolois s'étoit rendu auprès de son pere. Le danger dont ils avoient également paru menacés les avoit réconciliés. Le duc acompagné de son fils , donna audience aux ambassadeurs du roi le lendemain de leur arivée. Morvilliers porta la parole. Il commença son discours par des reproches contre le duc de Bretagne , qui avoit , disoit-il , sollicité l'aliance des Anglois , anciens ennemis de

la couronne , & par conséquent encouru la peine de *confiscation de corps & de biens* , comme coupable du crime de lèse-majesté au premier chef. Que le roi informé que ce prince avoit envoyé en Angleterre le vice-chancelier de Bretagne , s'étoit cru en droit de traverser cete négociation : qu'il avoit chargé le bâtard de Rubempré d'enlever à son retour cet agent pernicieux des mauvais desseins du duc. Que le comte de Charolois , non content d'atenter , contre le droit des gens , à la liberté d'un homme chargé d'exécuter les ordres du roi , avoit fait publier que Rubempré n'étoit venu à Gorkum que pour s'emparer de lui : qu'il avoit envoyé au duc son pere Olivier de la Marche , qu'il s'étoit attaché à semer ces bruits outrageants dans toutes les villes par lesquelles il avoit passé. Qu'un Jacobin de Bruges avoit eu la témérité , dans un sermon , d'accuser sa majesté d'avoir attenté à la liberté du duc & de son fils : que le départ précipité de Hesdin étoit une preuve manifeste, qu'on n'avoit ajouté que trop de foi à cete odieuse accusation : que le roi pensoit qu'un pareil procédé ne pouvoit provenir que de la part du comte de Charolois , mécontent , sans doute , de ce qu'il lui avoit retranché sa pension de trente-six mille livres , pour la lieutenance-générale de la Normandie. Morvilliers termina sa harangue en demandant , au nom du roi , qu'on lui livrât Olivier de la Marche , ainsi que le Dominicain , pour être punis comme calomniateurs , & que le bâtard de Rubempré fût remis en liberté. Tandis que le chancelier parloit , le comte de Charolois marquoit la plus vive impatience. Il voulut plusieurs fois l'interrompre , mais son pere le retint , & lui dit de différer sa réponse pour un autre jour , & de lui laisser dans cete premiere audience le soin de le défendre.

Le duc ayant imposé silence à son fils , s'adressa aux ambassadeurs , auxquels il déclara , sans détour , qu'il ne relâcheroit point Rubempré , attendu qu'il avoit été arrêté en Hollande , principauté qui ne relevoit point

Ann. 1464.

Réponse du
duc de Bour-
gogne.

Ann. 1464.

du roi : qu'Olivier de la Marchè étoit de l'hôtel du comte de Charolois : qu'il se feroit informer s'il étoit coupable , pour en faire justice : *que le précheur étoit homme d'église , partant qu'il n'y voudroit toucher. Je veux que chacun sache* , dit-il avec chaleur , *que je ne promis oncques chose à homme ou prince qui vive que je n'aye tenu à mon pouvoir.* Pour adoucir l'aigreur de ce reproche , qui sembloit s'adresser indirectement au roi : il ajouta en riant : *Je ne fis oncques faute sinon aux dames , dites le à monseigneur le roi.* Cete plaisanterie ne fut pas la seule dont il assaisonna sa réponse. « Si » mon fils est *douteux* (*soupçonneux*) il ne tient pas » de moi , à qui homme ni prince , quel qu'il soit , ne fit » jamais ombrage. C'étoit le caractère de sa mere , qui » plusieurs fois m'a soupçonné d'aimer d'autres femmes ». Il finit en se plaignant que dans presque toutes les occasions le roi avoit affecté de manquer à sa parole. Alors un chevalier , maître en loix , dit : *Monseigneur , qui c'est , ne tient du roi que le duché de Bourgogne , ainsi que les comtés de Flandre & d'Artois ; mais il possède hors du royaume les duchés de Brabant , de Luxembourg , de Limbourg , de Lotrich , les comtés de Bourgogne , de Hainaut , de Hollande , de Zélande , de Namur , & maintes autres grandes seigneuries qu'il ne tient que de Dieu , quoiqu'il ne soit pas roi. Je veux bien que chacun sache* , interrompit le duc , *que si j'eusse voulu je fusse roi.* Le comte de Charolois voulut encore prendre la parole : *Monseigneur de Charolois* , dit Morvilliers , *je ne suis pas venu pour parler à vous , mais à monseigneur votre pere.* Le duc voyant que le comte ne pouvoit plus se contenir , ajouta : *J'ai répondu pour toi comme il me semble qu'un pere doit répondre pour son fils ; toutefois si tu as si grande envie , pensés-y aujourd'hui , & demain dis ce que tu voudras.* Les ambassadeurs furent ensuite congédiés , avec promesse qu'on leur donneroit avant peu une réponse plus détaillée.

Dans la conférence qui fut tenue le lendemain , le chancelier de Morvilliers ne fit que renouveler les plaintes

plaintes & les demandes de la veille. Le duc y répondit à-peu-près de la même manière ; il ajouta seulement qu'il ne pouvoit désapprouver son fils d'avoir fait arrêter Rubempré , qui s'étoit rendu suspect par ses démarches équivoques ; que si cet aventurier , qu'on qualifioit d'envoyé du roi , n'étoit pas coupable , il n'avoit rien à craindre , & qu'on lui rendroit justice. Qu'il avoit été pris dans ses domaines , non relevans de la couronne. *Si les gens de guerre ne peuvent venir dans vos pays non sujets du roi* , dit Morvilliers , *ce seroit trop près pris. Vous parlez de gens de guerre* , reprit le duc , *le roi n'a point de guerre , car il a fait treve avec les Anglois.* La treve effectivement venoit d'être prorogée cete année.

 Ann. 1464.

En donnant à la commission de Rubempré l'interprétation la plus favorable , c'est-à-dire , en suposant qu'il n'étoit chargé que d'enlever un ministre du duc de Bretagne envoyé en Angleterre , le roi ne pouvoit se disculper d'avoir enfreint la treve & violé le droit des gens. Honteuse extrémité de se trouver forcé d'avouer une mauvaise action pour se justifier d'un crime ! Le duc de Bourgogne répondit avec toute la dignité d'un grand prince , & , ce qu'on n'auroit pu s'imaginer , le comte de Charolois fit voir une modération qui sembloit démentir l'impétuosité de son caractère ; il surprit tout le monde au point , qu'en sortant de l'audience , le duc dit à ses plus intimes confidens , « qu'il ne croyoit pas avoir un fils si sage ». Après s'être mis à genoux devant son pere , pour obtenir la permission de parler , il commença son discours par la justification du duc de Bretagne : il convint qu'il avoit contracté la plus étroite alliance avec ce prince , mais que cete liaison n'intéressoit en rien sa majesté. Il déclara , qu'il ne se plaignoit point qu'on lui eût retranché sa pension de lieutenant-général en Normandie , dont il n'avoit jamais touché qu'un quartier ; « que » moyennant qu'il eût la grace de son pere , il se pou- » voit bien passer de tous autres bienfaits. Que le bân

Ann. 1464.

» tard de Rubempré , mis en prison par son ordre ;
» étoit un homme difamé. Que s'il étoit effectivement
» *légal du roi* , comme les ambassadeurs l'assuroient ,
» il auroit dû se présenter devant lui en arrivant à
» Gorkum ; qu'au surplus , ce lieu n'étoit point du
» tout propre à guêter un envoyé de Bretagne à son
» retour d'Angleterre , & qu'il n'étoit pas vraisemblable
» qu'il dût y passer ». Morvilliers ne s'attacha pas à
combattre ces raisons , qu'il lui auroit été difficile de
réfuter. Dans une troisième audience il renouvela ses
demandes pour l'élargissement du prisonnier , que le
duc continua de refuser , en disant , qu'il enverroit incessamment des ambassadeurs au roi , & qu'il espéroit
qu'il voudroit bien s'en contenter. Telle fut l'issue de
l'ambassade , dont il étoit indispensable de détailler les
circonstances , pour mettre le lecteur en état de juger
d'une affaire qui donna la plus forte impulsion à ces
troubles si connus , sous le nom de *guerre du bien public*. Lorsque les ambassadeurs prirent congé du comte
de Charolois , ce prince s'adressant à l'archevêque de
Narbonne , lui dit : *Recommandez-moi très-humblement
à la bonne grace du roi , & lui dites qu'il m'a bien fait
laver par le chancelier , mais avant qu'il soit un an il
s'en repentira*. Ces menaces du comte , rapportées fidèlement
au roi , auroient dû lui faire ouvrir les yeux. Un avis si
salutaire étoit d'autant moins à négliger , qu'il venoit de la
part d'un ennemi , qui , dans les premiers transports de sa
colère , n'avoit pu se contraindre. Il produisit toutefois un
effet directement opposé sur l'esprit du monarque : il crut
n'avoir rien à redouter de la part d'un prince qui se
laissoit emporter à de vaines bravades , & dont tout le
ressentiment s'exhaloit en paroles.

Cependant le parti des mécontents du gouvernement
se fortifioit de jour en jour. Ce mal contagieux avoit
jeté de si profondes racines , que presque toutes les
parties du royaume s'en trouverent infectées à la fois.
Cete multitude de princes , de seigneurs offensés ou

négligés , d'officiers destitués , de gens de guerre dé-
apointés ; s'étoit encore accrue de la foule de ces esprits
brouillons , amateurs des nouveautés , qui sans avoir
de motifs personnels de plaintes , n'aspirent qu'après
les temps de trouble , comme si leur avantage particu-
lier dépendoit de l'infortune publique : tous n'aten-
doient que le signal pour lever l'étendard de la rebé-
lion. Louis n'avoit encore pu , malgré ses perquisi-
tions , se procurer des lumieres certaines sur ces divers
mouvements. Si l'on en excepte le comte de Charo-
lois & le duc de Brètagne , il étoit environné d'en-
nemis d'autant plus dangereux qu'il n'en connoissoit
aucun. Les avis qu'il recevoit de tous côtés l'alarmoient
sans l'instruire. On conspiroit contre lui , dans sa cour ,
près de sa personne , sous ses yeux , sans qu'il s'en
aperçût. Les écrivains contemporains rapportent que la
cathédrale de Paris servit plus d'une fois de rendez-
vous aux ligués. Une aiguillette de soie verte attachée à
la ceinture , étoit le signal de reconnaissance. On peut
regarder comme une espece de prodige , qu'un complot
formé entre tant de personnes , ait pu rester si long-
temps enseveli dans les plus épaisses ténèbres. Le duc
de Bourbon , l'un des principaux auteurs de la con-
spiration , étoit venu passer quelque temps à la cour ,
sous prétexte de rendre ses devoirs au monarque , mais
dans le fonds pour observer sa contenance. En le qui-
tant il prit la route de Lille , dans le dessein de fixer
l'irrésolution du duc de Bourgogne. Ce prince n'avoit
point encore voulu se déclarer contre le roi. Le
comte de Charolois avoit inutilement employé les plus
vives sollicitations. Il hésitoit toujours , & peut-être
eût-il continué de temporiser , sans l'arrivée du duc de
Bourbon. Le motif qui avoit engagé ce dernier à se
soulever , étoit le refus de la dignité de connétable.
Neveu du duc de Bourgogne par sa mere , il s'étoit
acquis beaucoup d'ascendant sur l'esprit de ce prince.
Il fut lui représenter avec tant de force , le danger au-
quel tous les princes se trouvoient exposés de la part

Ann. 1464.

Ann. 1464.

d'un monarque injuste , politique , ambitieux , & qui ne faisoit consister sa grandeur que dans leur abaissement : il lui fit sentir si vivement la nécessité indispensable de réunir leurs efforts communs , contre une puissance qui se rendoit de jour en jour plus redoutable , qu'enfin le duc consentit qu'on levât des troupes , & qu'on envoyât ordre à ses vassaux de prendre les armes. C'étoit tout ce que le comte de Charolois demandoit , fortement convaincu que cete premiere démarche étoit un engagement qui ne laissoit plus la liberté de reculer. Il se trouvoit par ce moyen à la tête de toutes les forces de sa maison , & ce commandement aloit lui donner un pouvoir indépendant en quelque sorte de l'autorité paternelle. Il en exerça le premier acte contre les seigneurs de Croÿ , qu'il déclara ses ennemis personnels , ainsi que de l'Etat , leur ordonnant , sous peine de mort , de quitter la cour & le service de son pere , de la confiance duquel ils n'avoient que trop longtemps abusé. A cet ordre terrible ils partirent , sans oser même prendre congé du duc. Philippe , malgré la foiblesse de son âge & les infirmités , qui depuis quelque temps avoient presque éteint la vigueur de son tempérament , ne put apprendre la hauteur avec laquelle le comte de Charolois agissoit , sans se sentir transporté de la plus violente colere. Dans sa fureur , il se saisit d'un *epieu* , sortit de son appartement. Ses officiers , ses domestiques éperdus le suivoient ; il erroit d'étage en étage , parcourant son palais , & criant à haute voix , qu'il vouloit voir si son fils seroit assez hardi pour tuer ses gens en sa présence. On fit disparoître le portier , les clefs furent cachées , les portes baricadées , & tandis qu'il commandoit qu'on les rompît , la duchesse de Bourbon sa sœur , ainsi que les dames de sa suite , accoururent , & le conjurerent avec tant d'instance de se modérer , qu'enfin elles l'engagerent à se laisser reconduire dans sa chambre. Il se passa près de trois semaines avant qu'il voulût entendre parler de son fils. On saisit pour le fléchir l'ocasion d'un sermon public ,



*LOUIS XI, assemblé avec tous les Princes et Seigneurs de la Guerre
du bien public; Tiré d'une Miniature du temps; du Philippe de Comines
Manuscrit de l'Abbaye Royale de Saint Germain des Pres.*



A. Robert delinea vit.

Aveline Junior Sculp.

sur le pardon des injures , qui avoit été prononcé devant lui. Le duc pénétré de la force des moyens employés par l'orateur chrétien , acorda , aux sollicitations des principaux seigneurs , la grace du prince , qui vint aussi-tôt se jeter à ses pieds : *Mon très-redouté seigneur & pere* , lui dit-il , *je vous supplie , en l'honneur de la passion de notre seigneur Jesus-Christ , de me pardonner ce que je vous ai méfait , car c'étoit pour me préserver de mort & vous aussi , & pour la conservation de vos pays & sujets , comme ci-après je dirai plus à plein.* Tandis que le comte parloit , les yeux du duc , constamment fixés sur lui , se remplissoient de pleurs. *Charles mon fils* , s'écria-t-il en le relevant , *tout ce que vous m'avez fait jusqu'à ce jourd'hui , je vous le pardonne : soyez-moi bon fils & je vous serai bon pere.* Tous les spectateurs d'une scene si touchante , ouvrage heureux de la nature ainsi que de la religion , versèrent des larmes de joie & d'attendrissement.

Ann. 1464.

Le roi se repentant des trop longs délais qu'il avoit accordés au duc de Bretagne , prit enfin la résolution de ne plus ménager un prince , qu'il sçavoit n'être occupé que du soin de lui susciter sans cesse de nouveaux ennemis. Toutefois avant que d'en venir aux dernières extrémités , il voulut justifier sa conduite. Il indiqua pour cet effet une assemblée dans la ville de Tours , où se trouverent le roi de Sicile , les ducs d'Orléans & de Bourbon , les comtes d'Angoulême , d'Eu , du Maine & de Nevers , Jaques d'Armagnac , duc de Nemours , les comtes de Saint-Paul , de Penthièvre , de Tancarville , ainsi qu'une multitude de seigneurs. Le chancelier Morvilliers , & Dauvet procureur-général , exposèrent les sujets de plaintes occasionnés par le duc de Bretagne , ainsi que les raisons alléguées pour sa défense. Cete maniere adroite de soumettre la question au jugement des assistants parut entraîner tous les suffrages. Tous aprouverent le ressentiment du monarque , & condanèrent le duc , quoiqu'il y en eût parmi eux plusieurs qui avoient déjà pris des

Ann. 1465.

Assemblée
de Tours.

Ibidem.

Ann. 1465.

engagements avec lui. Le lendemain le roi porta la parole lui-même. Il joignoit à beaucoup d'esprit le talent de s'exprimer avec facilité. Son discours contenoit une apologie de son gouvernement, depuis qu'il avoit pris les rênes de l'Etat, dans laquelle il n'oublioit pas d'attaquer l'administration du regne précédent. Tous les assistants le firent assurer, par l'organe du roi de Sicile, qu'ils étoient entièrement dévoués à le servir *envers & contre tous sans rien épargner*. Ils offrirent d'employer leur médiation pour engager le duc de Bretagne à rentrer dans son devoir.

Mort du duc
d'Orléans.

Ibidem.

La bonne volonté que Louis voyoit régner généralement parmi les princes de son sang & les chefs de la noblesse du royaume, dut le flater agréablement, & lui faire regretter de n'avoir pas mis plutôt en usage la modération & la confiance pour faire approuver ses démarches & chérir son administration. Il étoit triste pour lui, & plus encore pour le royaume, que ces moyens si sûrs & si faciles contrastassent avec son caractère. La force du naturel le ramenoit malgré lui à la bifa-
 rerie de son humeur inquiète & soupçonneuse. Cette même assemblée n'étoit pas encore séparée lorsque Charles duc d'Orléans, trompé par la douceur que le monarque témoignoit, crut pouvoir profiter de ces heureuses dispositions pour ménager l'accommodement du duc de Bretagne. Quelque-temps auparavant le roi l'avoit chargé d'aler en Bretagne pour engager le duc à se soumettre. Il parla en faveur de ce prince, s'attachant à diminuer les attentats qu'on lui reprochoit. Le nombre des années, les services rendus à l'Etat, une fidélité à l'épreuve, & qui ne s'étoit jamais démentie, une conduite irréprochable, avoient acquis au duc d'Orléans le droit de s'exprimer avec une généreuse liberté. Il hazarda quelques représentations sur les abus du gouvernement. Louis qui venoit lui-même de faire son propre éloge, ne put souffrir avec patience qu'on osât blâmer indirectement sa conduite; la vérité bleffoit son oreille superbe. Il acaba le duc d'Orléans.

des reproches les plus durs , l'accusant publiquement d'avoir des intentions criminelles , & de prendre , contre son souverain , le parti des révoltés. Le duc se retira pénétré de la plus vive douleur. Un affront si sanglant & si peu mérité , termina les jours de ce vertueux prince , qui mourut le quatre Janvier , âgé de soixante-quatorze ans , emportant au tombeau les regrets de toute la France. Outre deux filles , l'une abesse de Fontevraud , & l'autre mariée à Jean de Foix , vicomte de Narbonne , il laissa , de Marie de Cleves , sa troisième épouse , un fils âgé pour lors de deux ans , qui , par acte du dix-neuf Mai précédent , avoit été accordé avec Jeanne de France (a) , que la reine avoit mise au monde cete année. C'est le même prince que nous verrons parvenir à la couronne , & faire le bonheur du royaume , sous le nom de Louis XII.

Ann. 1465.

Le duc de Bretagne informé des dernières résolutions du roi , & que ce monarque irrité se disposoit à faire une irruption à main armée dans ses Etats , essaya encore d'en retarder l'effet par une nouvelle ambassade. Cete ligue , qui s'alumoit depuis si long-temps , étoit près d'éclater : les préparatifs concertés , on n'atendoit plus que le signal. Dans de pareilles circonstances , tous les moments deviennent précieux. Les députés Bretons (c'étoit Tanneguy Duchastel , & le vice-chancelier de Bretagne) promirent tout pour gagner du temps. Le duc s'engageoit à souscrire à la plupart des demandes , & de venir incessamment trouver le roi à Poitiers. Il avoit promis quelque-temps auparavant de se rendre à Chinon , sans tenir parole. Cependant le monarque tant de fois trompé , se laissa encore amuser cete fois : il crut avoir enfin amené le duc au point de subir toutes les conditions qu'il voudroit lui imposer.

Nouvelle
ambassade de
Bretagne.

(a) Il s'est glissé une erreur dans l'histoire généalogique de la maison de France , où l'on trouve que Louis du vivant de son pere , avoit été d'abord destiné à Louise de France , mais que cete princesse étant morte en bas âge , il épousa Jeanne : l'acte passé le dix-neuf mai 1464 , désigne en termes exprés : Madame Jeanne de France , fille du roi. *Extrait des manuscrits de Dupuy , 761. rapporté aux preuves de l'histoire de Louis XI.*

Ann. 1465.

Le duc de
Berry se retire
en Bretagne.
Ibidem.

Manifeste du
duc de Berry.
Ibidem.

Il combla les ambassadeurs de caresses , & partit pour un pèlerinage à Notre-Dame du Pont en Limosin.

Le roi se fut à peine éloigné , que Charles duc de Berry , son jeune frere , qui s'étoit dispensé de le suivre , sous prétexte d'une partie de chasse , prit la fuite accompagné d'Odet Daydie , seigneur de l'Escun , & alla joindre les ambassadeurs de Bretagne. Ils l'atendoient à quatre lieues de Poitiers ; ils prirent avec lui la route de Nantes , faisant rompre les ponts derrière eux , dans l'appréhension d'être poursuivis. La retraite du duc de Berry étoit le signal attendu de l'embrasement qui se manifesta dans toutes les parties du royaume presque au même instant. Louis accourut dans le dessein de se venger du duc de Bretagne , en portant le fer & la flamme jusque dans le cœur de sa province.

Ceux qui , abusant de la jeunesse & de l'inexpérience du duc de Berry , l'avoient engagé dans cette fausse démarche , publièrent en son nom un manifeste qui contenoit les motifs de son évasion. « *Il s'étoit retiré de Poitiers* , disoit-il , *parce qu'il avoit été averti de la grande calamité du royaume* , occasionnée par les ministres qui environnoient le roi son frere , à l'appétit desquels la justice étoit blessée , qu'ils forgoient la cour de parlement & les autres tribunaux de juger à leur volonté. Il se plaignoit de la grande & excessive exaction des procureurs : de l'oppression que souffroit le clergé : des mariages faits d'autorité sans consulter les parents ; enfin d'une multitude de désordres qui déshonoroient le royaume , & le rendoient la fable des puissances étrangères. Dans le dessein de chasser , d'auprès du roi , ces conseillers pernicioeux , il invitoit la noblesse à prendre les armes pour parvenir au soulagement du pauvre peuple ». Tel étoit le langage qu'on faisoit tenir à un prince de seize ans , en parlant de son frere & de son roi. Les autres princes ne manquerent pas de faire distribuer des manifestes à-peu-près semblables. Tous n'avoient pour but qu'une réforme salutaire , & sembloient n'avoir d'autre intérêt

celui de la nation ; c'est ce qui fit donner à cete guerre le nom de *ligue du bien public* , & jamais titre éblouissant ne fut usurpé avec plus d'impudence. Pour en juger sainement il ne faut que suivre avec un peu d'attention la conduite de ces prétendus réparateurs des calamités de leur patrie.

Ann. 1465.

Louis se disposant à porter la guerre en Bretagne , avoit écrit au duc de Bourbon de lever un corps de troupes dans ses domaines , & de le venir joindre incessamment. Le duc par sa réponse ne se contenta pas de le refuser sans détour ; à ce déni de service il ajouta les plus sensibles reproches , il blâma sans ménagement la maniere dont le roi avoit administré l'Etat depuis son avènement à la couronne : sa volonté arbitraire substituée aux loix du gouvernement ; les princes & les grands éloignés de sa personne ; sa confiance prostituée à des gens qui en étoient indignes ; le mépris constant de toutes les remontrances qu'on lui avoit adressées. Il lui aprit enfin que dans l'intention de remédier à tant d'abus , & *par compassion du pauvre peuple* , les princes & les grands avoient pris le parti de s'unir étroitement , dans la vue de l'engager à changer de système , & *le tout pour son bien & celui de sa couronne*. Le duc de Bourbon dans le même temps s'empara des bureaux du roi , se saisit de l'argent qu'il y trouva , fit arrêter le seigneur de Crussol , Juvénal des Ursins , & Doriote , receveur-général des finances.

Révolte du duc de Bourbon.

Le duc de Bourbon n'avoit pas , dans sa réponse , désigné nommément les princes ligués , mais ils ne tarderent pas à se faire connoître. Jean duc de Calabre , de Lorraine & de Bar , fut un des premiers à prendre les armes , malgré les exhortations de René , roi de Sicile , son pere. Ce prince étoit mécontent de ce que le roi ne lui avoit pas fourni les secours suffisants pour lui assurer la conquête & la possession du royaume de Naples.

Les autres princes se déclarent.

Avant que de poursuivre , il est à propos d'observer que la plupart des princes qui entrèrent dans cete ligue

Ann. 1465.

avoient chacun en particulier quelque sujet de se plaindre du gouvernement actuel. Mais que pouvoient aléguer , pour leur justification , le duc d'Alençon & le comte d'Armagnac ? Ces deux ingrats vouloient sans doute faire sentir au roi , combien il est dangereux de répandre ses bienfaits sur des méchants. Le duc de Nemours & le seigneur d'Albrét marchoient avec tout ce qu'ils avoient pu rassembler de troupes dans leurs domaines.

Idem , *ibid.*

Tandis que ces princes rebelles armoient de toutes parts , le plus redoutable de tous , le comte de Charolois , avoit déjà mis sur pied toutes les forces des Pays-Bas , & venoit en même-temps de charger le maréchal de Bourgogne , d'enjoindre à la noblesse & aux gens de guerre de cete province , ainsi que de la Franche-Comté , de se tenir prêts à marcher aux premiers ordres. Jusqu'à ce moment le duc de Bourgogne avoit ignoré le véritable projet de la ligue. En donnant son consentement pour lever des troupes , il comptoit seulement assurer la tranquillité de ses domaines contre l'inquiete ambition du roi , & qu'on se borneroit à se tenir sur la défensive. Le comte de Charolois ayant disposé tous ses préparatifs , ne lui dissimula plus qu'il aloit porter la guerre en France : que tous les chefs de la confédération , unis d'intérêts , n'aspiroient qu'au moment de venger leurs injures communes ; que le rendez-vous étoit sous les murs de Paris ; que toutes les mesures étoient si bien concertées , qu'il étoit impossible que le roi pût résister. Le duc reçut dans le même-temps le manifeste du duc de Berry , & une lettre particuliere de ce prince , qui acheverent de le déterminer. Lorsque le comte vint prendre congé de lui , pour aler se mettre à la tête de son armée : *Mon fils* , lui dit-il , *faites bien la besogne ; & vous y portez vaillamment ; aimez mieux mourir que fuir : si vous êtes en danger vous n'y demeurerez pas pour employer encore cent mille hommes de guerre.*

Idem , *ibid.*

Tous les mécontents étoient acourus en foule se

ranger sous les drapeaux des ligués : hommes d'armes aguérés , capitaines intrépides , chefs expérimentés déferterent en foule pour aler grossir le parti des rebeles. On eût dit que ces braves guèriers , qui sous Charles VII s'étoient fait un honneur de prodiguer leur sang pour le salut de la monarchie , avoient formé le funeste projet de la renverser & de détruire leur propre ouvrage. Parmi ces ennemis de leur patrie , que le devoir d'historien nous oblige de citer , nous nommons à regret le comte de Dunois , ce héros qui sous le regne précédent avoit été l'un des restaurateurs de la France. Il s'étoit retiré de la cour , ainsi que le maréchal de Lohéac , & tous deux avoient précédé en Bretagne la fuite du duc de Berry : ce n'étoit même que sur leurs avis réitérés que ce prince imprudent avoit précipité l'accomplissement du projet de son évasion.

Ann. 1465.

Il est moralement impossible qu'un prince se trouve chargé de la haine générale , sans y avoir contribué. En désapprouvant les rebeles , nous ne prétendons pas justifier le roi. Ils étoient coupables , sans doute ; mais le monarque l'étoit encore plus qu'eux de les avoir réduits à la nécessité de le devenir. Jamais le royaume n'avoit été menacé d'une révolution plus funeste & plus subite. Des extrémités de la Hollande & de la Zélande , des frontieres de l'Alemagne , des rives de la Meuse aux pieds des Pyrénées , toutes les forces de la monarchie se rassembloient pour envelopper le monarque. Louis étoit perdu sans ressource , si la conduite de ses ennemis avoit égalé leur fureur. Comment pouvoit-il se flater de surmonter l'hydre qu'il avoit à combattre ? Heureusement ce monstre armé de mille bras manquoit de tête.

Idem , ibid.

Dans un péril si manifeste , le seul rayon d'espoir qui restoit au roi , étoit la supériorité de son génie sur celui de ses adversaires. Il avoit du courage : il résolut d'employer l'un & l'autre à sa défense. On pouroit dire de lui , qu'il savoit réparer ses fautes par son adresse &

Ann. 1465.

Aliance du roi
avec le duc de
Milan : cession
de Gènes.

Mariage du roi
d'Angleterre.

Ibidem.

Rap. Thoy.

Rym. aff.

publ. tom. 4.

son intrépidité, si des erreurs aussi graves que les siennes pouvoient s'expier par le succès.

Il avoit fait divers traités avec quelques puissances étrangères de l'Alemagne & de l'Italie ; mais le seul de ces aliés sur lequel il pût compter étoit Sforce, duc de Milan, le plus habile politique, & l'un des plus grands capitaines de son siècle. Dans la vue de se l'attacher entièrement, il lui avoit cédé, l'année précédente, la seigneurie de Gènes & la ville de Savonne, aux conditions de les tenir en fief. Ce transport fut accepté par les ambassadeurs du duc, qui rendirent en son nom hommage au roi. Sforce s'étoit obligé non-seulement à servir le roi, mais en même-temps à renoncer à toute alliance, excepté toutefois à la ligue d'Italie.

Le roi auroit aussi désiré s'unir avec Edouard. Le projet arrêté du mariage de ce monarque avec Bonne de Savoie lui en avoit fait concevoir l'espérance, lorsqu'il se vit obligé d'y renoncer par un incident, qui a plutôt l'air d'une fiction de roman que d'une vérité historique. Tandis que le comte de Warwick, chargé de la procuration du roi d'Angleterre, arêtoit en France les conditions de l'alliance de ce monarque avec la princesse de Savoie, l'amour se jouoit à Londres de l'intérêt des deux couronnes, & détruisoit l'ouvrage de la politique. Jaqueline de Luxembourg, veuve du duc de Bedford, avoit épousé en seconde noces Richard de Widewille, simple gentilhomme, dont elle eut plusieurs enfants, entr'autres Elisabeth, qui venoit de perdre récemment son mari, nommé Jean Grey, tué en combattant pour la maison de Lencastre. Cete jeune veuve s'étoit retirée près de sa mere, & vivoit avec elle dans le comté de Northampton. Edouard un jour s'étant égaré à la chasse passa près du château de Grafton. C'étoit l'asyle qu'habitoient la mere & la fille. Il y entra pour se reposer, & pour rendre en même-temps visite à la veuve de Bedford. Ces deux dames saisirent ce moment pour fléchir le monarque, & l'engager à restituer une partie des biens confisqués après

la mort de Grey. Elisabeth vêtue d'un long habit de deuil , tenant ses enfants par la main , entra dans la chambre où le roi s'entretenoit avec sa mere , & vint subitement se précipiter à ses pieds en le conjurant d'avoir pitié de sa malheureuse famille. Elle étoit bele : son attitude , ses pleurs lui prêtoient encore de nouveaux charmes. Edouard en fut ébloui. Dès cet instant il conçut pour elle la passion la plus violente. Persuadé que l'éclat de son rang lui procureroit une victoire facile , il essaya , mais inutilement , de la séduire. Elle n'avoit pas moins de vertu que d'attraits. Elle répondit à toutes les sollicitations de son amant , que si l'inégalité de leurs conditions ne lui permettoit pas d'aspirer au titre de son épouse , l'honneur ne lui défendoit pas moins de s'abaisser à la qualité de maîtresse. Cete résistance ne faisant qu'irriter la passion d'Edouard , il lui offrit sa main , & l'épousa peu de temps après , malgré les représentations de la duchesse d'York sa mere , sur la disproportion d'un pareil mariage. Cet événement occasionna quelques murmures en Angleterre. On y trouva étrange que le roi , voulant épouser une de ses sujetes , n'eût pas fait tomber son choix sur une maison plus distinguée. L'arivée de Jaques de Luxembourg , frere du comte de Saint-Paul , & oncle d'Elisabeth de Widewille , à la tête d'un cortège de trois cents gentilshommes , fit cesser ces plaintes , & l'on ne blâma plus le monarque d'avoir donné la main à une personne issue d'une famille impériale. Le pere de la nouvelle reine fut créé lord & comte de *Riviers*. Tous ses parents eurent part à son élévation. *Warwich* , frémissant de honte d'avoir été joué , revint en Angleterre. S'il dissimula pour-lors , nous aurons dans la suite occasion de rapporter les effets de son ressentiment. Ce contre-temps dérangeoit les projets du roi ; obligé de dévorer l'afront qu'il recevoit d'Edouard , il s'estima heureux que le monarque Anglois consentit à proroger la treve. Il ne fut plus question de porter la guerre en Bretagne ; des soins plus pressants deman-

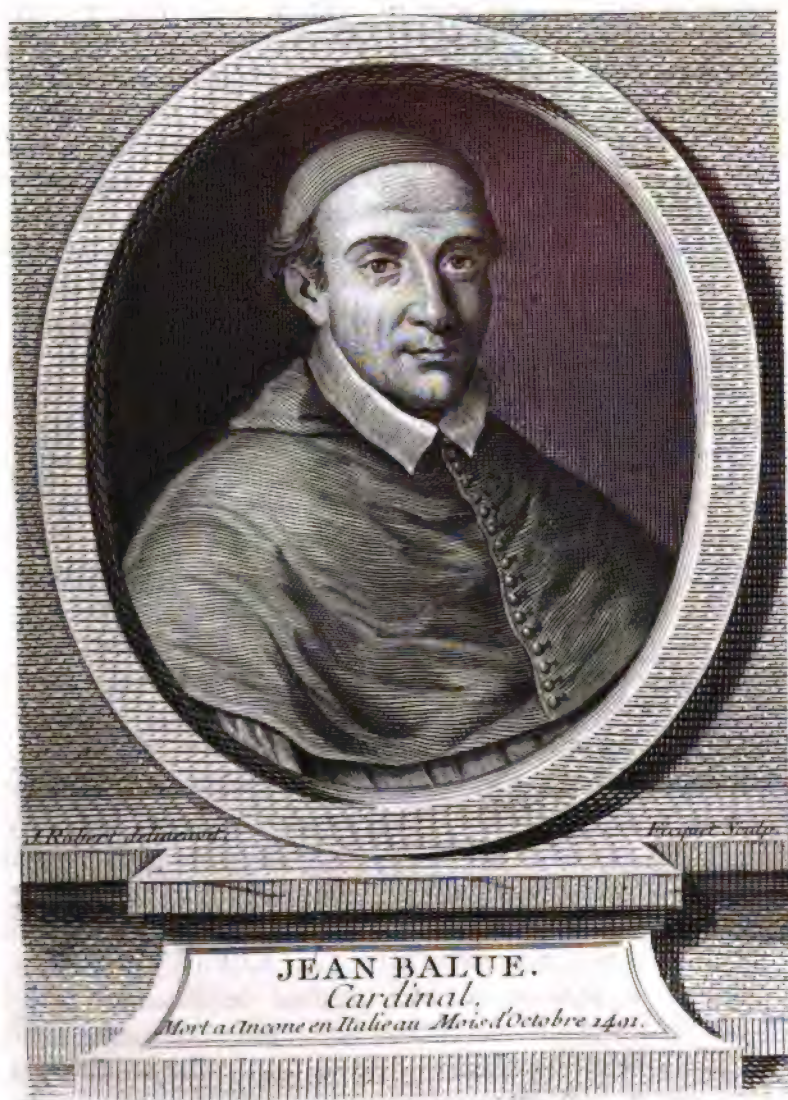
Ann. 1465.

Dispositions
à la guerre.
Ordre pour la
sûreté des vil-
les.

Ibidem.

Ann. 1465.

doient ailleurs la présence du roi. Il fit sur-le-champ partir les ordres les plus précis pour veiller au maintien de la sûreté des villes de son obéissance. Charles de Melun, gouverneur de Paris, fit prendre les armes aux bourgeois de la capitale, qui dans ces fâcheuses circonstances s'empressèrent de donner des marques de leur attachement & de leur fidélité. Le guet fut augmenté, les postes furent distribués, les chaînes rétablies, les portes, à la réserve de deux, exactement murées : on pourvut de vivres la ville pour plusieurs mois. Quelques jours après, le maréchal de Gamaches y entra suivi d'un corps de troupes réglées. Jean Balue, nommé depuis peu à l'évêché d'Evreux, avoit accompagné Charles de Melun. On le vit plusieurs fois faire la revue de la milice bourgeoise en rochet & en camail, monter la garde & marcher à la tête de la compagnie des hommes d'armes de Gamaches. Ce prélat, de la plus basse extraction, étoit alors honoré de la faveur du roi, qui donnoit volontiers sa confiance à des hommes qu'il estimoit peu. *C'est, disoit-il, un bon diable d'évêque pour à cette heure, je ne fais ce qu'il fera à l'avenir.* Cete maniere de s'exprimer peu convenable à la dignité de l'épiscopat, s'acordoit avec les mœurs de Balue. Ce fut dans ce temps que le comte de Dammartin s'échapa de la bastille, & alla grossir le nombre des rebeles. Le roi fut si satisfait du zele que les habitants de la capitale témoignioient, qu'il députa quatre de ses principaux officiers pour les en remercier. Il leur fit annoncer en même-temps « que la reine » viendrait accoucher à Paris, la ville du monde qu'il » aimoit le mieux ». Les comtes de Nevers & d'Eu furent chargés de la garde des villes situées sur la Somme, & d'arrêter l'irruption dont on étoit menacé de ce côté, de la part du comte de Charolois, tandis que le comte du Maine conduisoit en Normandie un détachement considérable destiné à contenir les Bretons en cas qu'ils voulussent attaquer les frontieres de cete province. René d'Anjou, roi de Sicile, s'étoit



rendu en Bretagne pour essayer de ramener le duc de Berry. Cete entrevue ne produisit pour-lors que des plaintes vagues , multipliées & répétées dans tous les manifestes , & dont chacune exigeoit une explication particuliere. Le roi répondit à tous les articles , & envoya sa réponse à son frere par des députés qui se rendirent à Nantes sous un sauf-conduit. Si ces négociations n'engagerent pas le duc de Berry à reconnoître sa faute , elles commencerent du moins à jeter parmi les confédérés des germes de défiance & d'incertitude. On publia dans le même-temps une déclaration par laquelle le monarque promettoit une entiere abolition , à tous ceux qui dans le terme de six semaines abandonneroient le parti des rebeles pour rentrer dans leur devoir.

Ann. 1465.

Louis , après avoir à la hâte employé ces diverses mesures , les seules que la brièveté du temps & la nécessité des conjonctures laissoient à son choix , partit à la tête de son armée , forte de quatorze mille hommes de troupes aguéries. Son dessein étoit d'ataquer d'abord le duc de Bourbon , le moins puissant des princes ligués. Il traversa rapidement le Poitou & une partie du Berry , soumit en passant quelques villes de cete province , manqua une tentative sur Bourges ; il ne voulut pas s'arrêter à en faire le siege , dans l'appréhension qu'un échec devant cete place ne décréditât la réputation de ses armes , & il entra dans le Bourbonnois , où le duc n'avoit pas cru qu'il dût sitôt pénétrer. Une pareille promptitude le déconcerta.

Le roi déclare la guerre au duc de Bourbon.

En levant l'étendard de la révolte , le duc de Bourbon avoit oublié de songer à sa sûreté. Il avoit peu de troupes : ses places dépourvues de garnisons & mal fortifiées , se trouvoient à la merci d'une armée formidable ; car les forces du roi , accrues sur sa route , montoient alors à vingt-cinq mille hommes. Dans une si pressante extrémité , il ne lui restoit d'autre parti que la fuite , ou de fléchir par sa soumission son souverain irrité. La duchesse de Bourbon vint trouver le roi son frere , & sut ménager son esprit avec tant d'adresse ,

Réduction du duc de Bourbon.
Ibidem.

Ann. 1463.

qu'elle le fit consentir à recevoir des propositions d'acommodement. L'arrivée successive du duc de Nemours avec quelques troupes, & d'un détachement envoyé par le maréchal de Bourgogne, qui devoit être incessamment suivi d'un secours plus puissant, rendirent le duc plus difficile sur les conditions du traité, & firent traîner la négociation en longueur. Il consentit toutefois à mettre bas les armes; mais il rompit cette convention ayant appris que le comte d'Armagnac, à la tête de six mille chevaux, s'avançoit pour le dégager. La trêve qu'on venoit de signer fut rompue. Le roi irrité d'avoir perdu des moments précieux, pressa les rebelles sans leur laisser le loisir de respirer. Le duc, quoique soutenu par le comte d'Armagnac, le duc de Nemours & le seigneur d'Albret, fuyoit devant l'armée royale, & bientôt se trouva réduit à quitter le Bourbonnois pour aler se renfermer dans Riom avec ses alliés. Louis vint incontinent en former le siège, résolu de terminer cette guerre à quelque prix que ce fût. Il falut céder. Les princes acceptèrent une trêve pendant laquelle on espéroit de parvenir à pacifier les troubles du royaume. Ils promirent de se déclarer contre les autres chefs de la ligue, s'ils persisteroient dans leur révolte. Ils s'obligerent de plus, de faire agréer ces conditions au duc de Bourbon, qui s'étoit de nouveau retiré à Moulins. Le roi ne devoit compter que foiblement sur l'exécution de ce traité, qui n'étoit que conditionnel, & qui fut effectivement rompu; mais les nouvelles qu'il reçut de la marche du comte de Charolois & du duc de Bretagne, ne lui permettoient pas de s'arrêter plus longtemps. Il laissa quelques troupes pour tenir en respect le duc de Bourbon du côté de l'Auvergne & du Berry, tandis que Galéas fils de Sforce, duc de Milan, son ami & son allié, ravageroit le Forez & le Beaujolois.

Le comte de
Charolois s'avance vers Paris.

Ibidem.

Le comte de Charolois, à la tête de vingt-six mille combattants, après avoir traversé la Flandre & l'Artois, s'avançoit vers la Somme. D'un autre côté le duc de Bretagne dirigeoit la marche de son armée le long des

des rives de la Loire. Les princes confédérés s'étoient donné rendez-vous dans l'Île de France, qui devoit être le théâtre de la guerre. Le roi sentit de quelle importance il étoit pour lui de prévenir une jonction de laquelle dépendoit la destinée du royaume.

Ann. 1465.

Dans une conjoncture si délicate, où le moindre retardement décidoit du succès, on ne peut trop relever le service essentiel que rendit Jean de Bourbon comte de Vendôme, en refusant d'accorder aux troupes Bretonnes le passage par les terres de son obéissance. Le temps qu'il falut employer pour l'y contraindre par les armes, apporta aux intérêts de la ligue un préjudice irréparable. En-vain les ducs de Berry & de Bretagne employèrent à diverses reprises les plus pressantes sollicitations pour l'attirer dans leur parti. Ce prince généreux n'écoutant que la voix de l'honneur & du devoir, fut inébranlable. Il répondit à toutes les invitations, que rien n'étoit capable de le détacher de sa patrie & de son souverain. Exemple de fidélité d'autant plus respectable, que la plupart des princes sembloient alors avoir entièrement oublié les obligations les plus sacrées, & que le comte de Vendôme avoit personnellement sujet d'être mécontent du roi. On ne peut s'empêcher, en parcourant cette succession d'événements auxquels le sort des empires paroît assujéti, de reconnaître les effets sensibles de la justice d'un Être suprême : nous verrons sa providence récompenser le vertueux Vendôme dans sa postérité. Il fut le trisaïeul du grand Henri, dont la famille auguste fait depuis près de deux siècles la gloire du trône & le bonheur de la nation, tandis que nous cherchons vainement aujourd'hui quelque rejeton de cette multitude de princes, conjurés alors contre leur patrie, dont l'aveugle ambition, nourrie de pleurs & de sang, déchiroit le royaume, & triomphoit de la misère des peuples. Ils ne sont plus. Une mémoire odieuse est tout ce qui reste de ces ennemis du genre humain, & le temps a dévoré jusqu'aux dernières racines de leurs générations évanouies.

Le comte de Vendôme arrête la marche de l'armée de Bretagne.

Ibidem.

Ann. 1465.
Etat des peuples soumis
aux derniers
ducs de Bourgogne.

Lorsque le comte de Charolois prit congé de son pere pour aler se mettre à la tête des troupes destinées à porter la guerre en France ; il faisoit , sans le sçavoir , le premier pas vers le précipice qui devoit engloutir la grandeur de sa maison. Elle étoit alors parvenue au dernier degré de son élévation. La prospérité, fruit d'une longue paix & d'un gouvernement modéré, régnoit dans les Etats. Les arts , l'industrie , le commerce , faisoient circuler dans toutes les provinces l'abondance & les richesses. On respiroit à la cour de Bourgogne la volupté , la mollesse , le faste de l'Asie. Le luxe des sujets égaloit en proportion celui du souverain. Tous à l'envi s'efforçoient de se surpasser par la magnificence des meubles , des habits , par la somptuosité des festins , par l'excès & la variété des plaisirs. Les mœurs étoient corompues , & la dépravation générale faisoit qu'on ne rougissoit plus des désordres particuliers. Tel est le tableau que nous a tracé Philippe de Commines , historien contemporain , de l'état des peuples soumis à la domination des ducs de Bourgogne. Il est d'autant plus digne de foi , qu'il fut longtemps attaché aux princes de cete maison , & qu'homme d'Etat , ainsi que courtisan , on ne peut l'accuser de surcharger dans ses écrits des vérités désagréables. Après avoir parlé de l'abus des richesses , des vices communs aux deux sexes , du mépris de la pudeur , & des calamités survenues depuis , il ne fait pas difficulté d'en attribuer la cause à la corruption publique. *Je ne doute pas , dit-il , que leurs péchés ne leur fassent porter cete adversité.* Un prince imprudent est l'instrument dont Dieu se sert pour châtier les hommes qui osent abuser de ses bienfaits.

Marche de l'armée du comte de Charolois.
Ibidem.

L'armée du comte de Charolois avoit passé la Somme à Brai. Le comte de Nevers & le maréchal de Gamache , qui d'abord s'étoient jeté dans Péronne avec environ deux mille hommes , croyant qu'il en formeroit le siege , sortirent de cete place pour côtoyer les ennemis , & les inquiéter dans leur marche ; mais ils

observoient tant d'ordre , qu'il ne fut jamais possible d'enlever un seul de leurs détachements. Le maréchal désespérant de les surprendre , alla se renfermer dans Paris.

Ann. 1465.

Le comte de Charolois ne rencontra que de foibles obstacles sur sa route. Les villes de Picardie ne se déclarèrent pas ouvertement , mais elles reçurent les gens du comte , & fournirent des vivres pour ses troupes. Elles sembloient attendre que le sort des armes désignât le parti qu'elles devoient embrasser. *Nesle , Roie , Montdidier , Beaulieu , Pont - Sainte - Maixence* , ou se laissèrent surprendre , ou se rendirent à la première sommation. Dans toutes ces villes le comte se disant lieutenant-général du royaume sous les ordres du duc de Berry , fit publier une abolition générale de tous les impôts , & déclarer en même-temps que les princes ligués n'avoient en vue que la réformation du gouvernement & le bien public. Ces magnifiques & trompeuses promesses avoient été si souvent employées , & toujours démenties par leurs auteurs , qu'on avoit appris à connoître leur juste valeur. Le peuple , long-temps victime de l'intérêt & des passions des grands , ne se laissoit plus si facilement éblouir par le desir qu'ils affectoient de soulager sa misère.

Réduction de plusieurs villes de Picardie.

Ibidem.

De Pont-Sainte-Maixence les ennemis se répandirent dans l'Ile de France. Le comte de Charolois vint se loger à Saint-Denis. Il comptoit y trouver le corps de troupes que le maréchal de Bourgogne avoit ordre d'amener de cete province , & que le duc de Bretagne , fidele à sa parole , ne manqueroit pas au rendez-vous. Il fut étrangement surpris de n'avoir aucunes nouvelles positives de ce prince qui étoit encore à Nantes à la fin de Juin , & d'apprendre en même-temps que les troupes de Bourgogne ayant trouvé tous les passages occupés par l'armée royale , se trouvoient dans l'impossibilité de le joindre. Furieux de ce contre-temps , on dit qu'il fut tenté de retourner sur ses pas. La honte le retint. Romillé , ce vice-chancelier de Bretagne qui

L'armée du comte de Charolois arrive devant Paris.

Ibidem.

Ann. 1465.

l'accompagnoit , acheva de modérer son impatience , en lui donnant des assurances de l'arivée prochaine du duc à la tête d'une armée florissante. Ce ministre avoit des blancs signés de son maître , qu'il remplissoit de fausses nouvelles. Ce fut avec cet artifice qu'il amusa le comte , & lui fit perdre entièrement l'idée d'une retraite qui eût déconcerté tous les projets de la ligue.

Tentatives in-
utiles pour sur-
prendre Paris.

Ibidem.

Dans un conseil de guerre on proposa d'essayer , par un assaut général , de s'emparer de la capitale ; mais la ville étoit trop bien fortifiée pour que le succès d'une entreprise si hardie parût vraisemblable. Le comte de Charolois fit ranger ses troupes en ordre de bataille à la vue des remparts. Il se flatoit que cete montre de sa puissance intimideroit les habitants , & rallumeroit peut-être les cendres mal éteintes de l'ancienne faction de Bourgogne ; mais il faut convenir , à l'honneur des citoyens de cete ville , que la vue des ennemis ne produisit aucune terreur , & ne fut pas capable d'ébranler leur fidélité. Le maréchal de Rohaut fit une sortie , & rentra dans Paris après avoir escarmouché quelque temps. Quelques jours après , le comte chargea quatre hérauts d'armes de se présenter à la porte de Saint-Denis , pour demander le passage & des vivres , avec menaces , en cas de refus , de tout sacager. Il choisit ce moment pour faire ataqer le fauxbourg Saint-Lazare , dont les barieres furent sur le point d'être forcées , lorsque la milice bourgeoise acourut , repoussa courageusement les Bourguignons , qui foudroyés en même-temps par l'artillerie des remparts , se retirerent en désordre à l'arivée du maréchal.

Idem, ibid.

Le roi avoit fait assurer les Parisiens , par Cousinot bailli de Rouen , qu'il ariveroit incessamment à leur secours avec toutes les troupes. Il regardoit la conservation de la capitale comme l'objet le plus important de cete guerre , & qui devoit décider de l'événement.

Registre du
parlement ,
ann. 1525.

Guillaume , seigneur de Montmorenci , étant alors auprès du roi , & qui vivoit encore soixante ans après , lorsqu'en 1525 le parlement s'assembra pour donner

ordre à la sûreté de Paris , où l'on étoit dans la consternation de la prise de François I , à la funeste journée de Pavie , rapporta qu'il avoit entendu dire à Louis XI , dans le temps de la guerre *du bien public* : « Qu'il falloit qu'il gardât sa bonne ville de Paris , & » que s'il plaisoit à Dieu qu'il y pût entrer le premier » devant ses ennemis , il se sauveroit , & avec sa couronne sur la tête ; mais que si ses ennemis y entroient les premiers que lui , il feroit en danger ». Le comte de Charolois avoit chargé quelques émissaires de s'introduire dans la ville , & de sonder les dispositions des habitants. Le maréchal reconnut parmi ces agents un chanoine d'Aras , à qui il permit de se retirer , à condition qu'il diroit au comte qu'on venoit de recevoir des lettres du roi qui marquoient positivement qu'il feroit à Paris dans quatre jours , & *que l'on vèroit lors qui feroit le plus fort*. Le comte feignit de n'en rien croire , en disant que le maréchal l'avoit déjà trompé plusieurs fois.

Les Bourguignons assemblèrent de nouveau le conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'on prendroit. Plusieurs étoient d'avis qu'on n'alât pas plus avant , puisque les aliés sur lesquels ils avoient compté ne s'étoient pas trouvés au rendez-vous. Ils représentèrent que si l'on diferoit la retraite , on trouveroit tous les passages fermés , par la négligence qu'on avoit eue de s'affurer des places qui bordoient les frontières de l'Artois & des Pays-Bas. Le prince emporté par le feu de son courage , excité d'ailleurs par le comte de Saint-Paul & par le vice-chancelier de Bretagne , rejeta ces remontrances timides. Il donna en même-temps ses ordres pour que l'armée se préparât à marcher au-devant du duc de Bretagne. La surprise du pont de Saint-Cloud livra au comte de Charolois un passage sur la Seine. Il se hâta de la traverser , persuadé qu'il ne tarderoit pas à rencontrer les troupes Bretonnes , qui , suivant les fausses nouvelles que Romillé lui donnoit journellement , ne devoient pas être fort éloignées.

Ann. 1465.

Le comte de Charolois prend la résolution d'aler au-devant du duc de Bretagne.

Ph. de Commines.

Ann. 1465.

Le roi marche
contre le comte
de Charolois,
dans le dessein
d'empêcher sa
réunion avec
le duc de Bre-
tagne.

Ibidem.

Le roi cependant étoit parti du Bourbonnois , & s'avançoit à grandes journées , résolu d'empêcher les ennemis de se fortifier par leur réunion. On agita dans le conseil s'il étoit plus à propos d'attaquer le duc de Bretagne , comme le plus foible de ses adversaires , & dont la défaite pouroit intimider les aliés , ou s'il faloit marcher contre les Bourguignons. Le roi se détermina pour ce dernier parti , le plus périlleux sans doute , mais en même-temps le plus décisif ; puisqu'en remportant la victoire sur le comte de Charolois , on viendrait facilement à bout de la ligue dont il étoit le plus formidable apui. Tout le monde se rangea de l'avis du monarque ; il n'y eut que Brézé , grand-sénéchal de Normandie , qui soutint l'opinion contraire. Il dit que le comte de Charolois étoit à la tête d'une armée qui l'idolâtroit ; que tous , jusqu'au moindre soldat , se feroient un devoir de mourir en combattant pour lui ; qu'il n'en étoit pas de même du duc de Bretagne , dont les troupes étoient composées de guerriers moins affectionnés ; qu'il s'en trouvoit parmi eux un grand nombre qui avoient servi sous Charles VII , à qui la honte de combattre contre son fils , feroit tomber les armes des mains ; qu'ils seroient même les premiers à reconnoître leur faute , & à passer de son côté ; enfin qu'en triomphant des Bretons on recouvreroit le duc de Berry , dont le nom étoit pour les ligüés un prétexte spécieux de révolte. Ces motifs ne furent pas capables d'ébranler la résolution du roi. Brézé fut accusé de timidité. Il répondit à ces reproches : que *s'il y avoit bataille , il montreroit qu'il n'avoit pas peur , & qu'il n'avoit parlé que pour loyaument conseiller le roi.*

Les deux ar-
mées se ren-
contrent près
de Montlhéri.

Ibidem.

L'armée royale & celle du comte de Charolois ariverent presque en même-temps , la première à *Châtres* , aujourd'hui *Arpajon* : la seconde à Longjumeau. Le comte de Saint-Paul , à la tête de l'avant-garde Bourguignonne , s'avança jusqu'à Montlhéri. Ce fut-là qu'il aprit que le roi n'étoit plus qu'à une demi-journée de distance. Il le fit aussi-tôt sçavoir au comte de



J. Robert delinea vit.

Aveline le jeune Sculpteur

LA BATAILLE DE MONTLERI.

*Entre Loüis XI. Roy de France et Charles Comte de Charolois fils de
Philippe le Bon Duc de Bourgogne. se donna le Mardy 16. Juillet 1469.*

Charolois. La plaine de Longjumeau fut choisie pour le champ de bataille, & l'on convint que le comte de Saint-Paul avec son avant-garde, abandonneroit Montlhéri, & rejoindroit le corps de l'armée. On ne conçoit pas trop la raison de ce mouvement, ni quel étoit le projet des ennemis, en abandonnant un poste avantageux. La tour de Montlhéri n'étoit plus, ainsi que quelques siècles auparavant, une forteresse capable d'arrêter les forces de nos monarques : toutefois dans le cas d'un combat elle pouvoit être avantageuse à celui qui l'occupoit, & le récit de l'action que nous allons décrire, en confirmera la preuve.

Ann. 1465.

Le roi arriva le lendemain à Montlhéri. Quoique déterminé à combattre, il auroit toutefois désiré pouvoir éviter une bataille qui mettoit sa vie & sa couronne au hasard d'un événement incertain. La victoire la plus complète ne lui promettoit pas un avantage qui pût entrer en comparaison avec le malheur d'être vaincu ; mais le choix ne dépendoit plus de sa volonté. Il n'étoit pas de même de la position du comte de Charolois : maître du terrain, puisqu'il étoit arrivé le premier, il pouvoit se retrancher dans un camp fortifié, & dans ce poste avantageux attendre que la jonction de l'armée du duc de Bretagne lui assurât un succès aussi complet qu'infailible. Le ressentiment qui l'animoit, sa haine personnelle contre le roi, la fougue impétueuse de son tempérament, le désir de ne partager avec personne l'honneur de la victoire, l'aveuglerent, & lui firent sacrifier un triomphe certain pour satisfaire sa vengeance & son orgueil.

Idem, ibid.

Les armées se trouverent en présence le seize Juillet. Ce jour aloit décider du salut de la monarchie & de la fortune de Louis. Nos meilleurs écrivains ont rassemblé les principales circonstances de cette bataille, auxquelles il seroit difficile de rien ajouter. Les troupes du roi étoient composées de soldats aguérissés, & d'une gendarmerie bien montée & acoutumée aux loix d'une exacte discipline. Ainsi l'on peut dire qu'à cet égard il

Bataille de
Montlhéri.
Dispositions
des deux ar-
mées.

Ann. 1465.

avoit la supériorité sur le comte de Charolois , quoique l'armée de ce prince fût d'un tiers plus nombreuse que la sienne , mais moins formidable en effet qu'en apparence. Un historien contemporain , en parlant des troupes Bourguignonnes , dit que « c'étoit la plus fiere » armée qu'on pût regarder ». Telle étoit l'idée qu'on s'en formoit , à n'en juger que par les richesses des habillemens , la somptuosité des équipages , la multitude des chariots , le nombre des chevaux : il n'y avoit point de simple homme d'armes qui n'eût pour lui seul cinq ou six coursiers de bataille. A ce luxe guerrier il manquoit de bonnes armes & l'habitude de s'en servir. Parmi ces combattans il y en avoit peu qui eussent vu l'ennemi. Depuis trente années que les Etats du duc de Bourgogne jouissoient des douceurs de la paix , toute la jeune noblesse de ses domaines avoit été élevée à l'ombre du repos. La plupart des hommes d'armes , dit Philippe de Commines , étoient « mal armés & mal-adroits , car long-temps avoient » été ces seigneurs en paix ». Il falloit que la présomption & le courage tinssent lieu de l'expérience qui leur manquoit.

Idem, ibid.

Il paroît qu'on hésitoit de part & d'autre d'en venir aux mains. Dans le conseil de guerre qui fut tenu la veille en présence du roi , il avoit été décidé qu'on marcheroit vers Paris , & qu'on éviteroit de combattre à moins qu'on ne s'y trouvât indispensablement forcé. Brézé , grand-sénéchal de Normandie , tenta inutilement de s'opposer à cet avis. Le roi lui demanda s'il s'étoit alié avec les princes. « Oui , sire , dit-il en » riant , ils ont mon seing , mais ma personne vous » demeurera ». En sortant du conseil il dit qu'il mettroit le roi & le comte de Charolois si près l'un de l'autre que *bien habile seroit qui pourroit les démêler*. Il le pouvoit d'autant plus aisément qu'il étoit chargé de conduire l'avant-garde.

Idem, ibid.

Suivant l'usage qui s'étoit introduit depuis quelque temps , la gendarmerie Bourguignonne mit pied à terre.

Peu

Peu de temps après on changea d'avis , la plupart remonterent à cheval ; il n'y eut que les anciens hommes d'armes qui n'en voulurent rien faire , parce que c'étoit un point d'honneur que de combattre à pied parmi les archers. On avoit pris cete manœuvre des Anglois qui en ufoient ainfi pour assurer leur infanterie. Ces mouvements contraires causerent quelque désordre dans l'armée du comte de Charolois , & lui firent manquer l'ocasion d'ataquer les François , tandis qu'ils défiloient dans la plaine par le bois de Torfou. L'armée royale eut tout le temps de se ranger en bataille derrière un large fossé revêtu d'une forte haie qui la séparoit des ennemis. Brézé , comme nous l'avons dit , commandoit l'avant-garde , le roi le corps de bataille , le comte du Maine l'ariere-garde. Ces trois corps arivés au lieu du combat présenterent une chaîne formée d'un centre & de deux aîles.

Ann. 1465.

Les deux armées passerent toute la matinée à s'observer , sans en venir aux mains. Les royalistes qui n'avoient que peu d'artillerie furent extrêmement incommodés par celle des ennemis qui leur tua beaucoup de monde. Le comte de Charolois qui s'étoit flaté que le roi commenceroit l'ataque , & qui dans cete espérance avoit donné ordre que les archers qui faisoient le front de la bataille plantassent des piquets ferrés devant eux , pour soutenir le choc de la cavalerie , prit enfin le parti d'engager l'action. Il étoit une heure après midi lorsque les Bourguignons s'ébranlerent. Au-lieu de traverser en trois reprises , ainfi qu'ils en avoient d'abord reçu l'ordre , l'espace qui les séparoit des François , ils firent le trajet sans reprendre haleine. La rapidité de cete course , à travers des champs embarrassés de moissons déjà fort avancées , fut cause qu'ils respiroient à peine lorsqu'ils ariverent. Le comte de Saint-Paul & le seigneur de Ravestein , à la tête de l'aîle gauche , fondirent sur les royalistes. Brézé , qui commandoit en cet endroit , fut tué dans le premier choc : ce malheur n'abatit pas le courage des François. Ils arêterent l'im-

Idem , ibid.

Ann. 1465.

pétuosité des ennemis. Le roi qui se portoit par-tout acourut à cete division : on franchit le fossé , malgré les éforts de Saint-Paul & de Ravestein : les Bourguignons déconcertés se mirent en désordre , lâcherent le pied , & bientôt prirent la fuite jusqu'aux chariots qui couvroient leur camp. Tandis que le roi mettoit en déroute l'aîle gauche des Bourguignons , le comte de Charolois avoit ataqué le centre de bataille & l'avoit enfoncé. La défaite de ce corps fut si complete qu'après avoir été entièrement dispersé , chacun ne songea plus qu'à se dérober au fer du vainqueur. Le comte poursuivit les fuyards plus d'une demi-lieue au-delà de Monthéri. Il se croyoit assuré de la victoire , lorsqu'on vint lui dire que les François , après avoir défait son aîle gauche , acouroient pour le prendre en queue , & que s'il tardoit un instant , il aloit se trouver envelopé.

Idem, ibid.

Le roi cependant étoit revenu sur le champ de bataille , où il avoit eu à soutenir un nouveau combat contre le corps que commandoit le bâtard de Bourgogne , qui n'avoit pas encore donné. Une partie des archers de la garde y périt en défendant le monarque , qui eut son cheval tué sous lui par le bâtard. Cet accident répandit l'alarme , on crut le roi mort. Ses gardes l'environnerent & le porterent dans leurs bras jusqu'à Monthéri , où ce qui restoit de troupes qui n'avoient pas été entièrement dispersées , alerent se rallier. Louis avec ses gens étoit encore dans la Tour , lorsque le comte de Charolois , en revenant de la poursuite des fuyards , passa devant la porte. Il étoit mal acompagné , & n'auroit pu s'échaper , si au-lieu d'envoyer contre lui quinze ou seize archers de la garde , on l'eût ataqué avec des forces supérieures. Il fit des prodiges de valeur , il vit tomber à ses côtés ses plus braves défenseurs : blessé lui-même à la gorge , il aloit être pris. Déjà *Saint-Belin* , bailli de Chaumont , mettant la main sur lui & le saisissant , lui crioit : *Rendez-vous , Monseigneur , je vous connois bien , ne*

vous faites pas tuer, lorsqu'un homme d'armes, fils d'un médecin de Paris, nommé *Cadet*, monté sur un puissant courfier, fondit sur les assaillants, les renversa, & dégagea le prince qui regagna le champ de bataille, où il fit chevalier son libérateur. Quelques combattants se rassemblèrent autour de lui. Le roi revint à la charge, & le comte se vit encore en danger d'être enveloppé, lorsqu'il aperçut Saint-Paul qui ayant rassemblé quelques débris de l'aile gauche, venoit à lui. Il lui envoya dire de se hâter, mais il ne pressa pas sa marche; & cete manœuvre, ainsi que l'observe judicieusement M. Duclos, fut le salut des Bourguignons. Le corps que Saint-Paul conduisoit, qui d'abord n'étoit que d'environ cinquante hommes, se trouva de huit cents hommes d'armes, lorsqu'il joignit le comte de Charolois. Ce secours inattendu rétablit le combat, & lui donna même l'avantage du nombre sur le roi, qui employa vainement tous les efforts de son courage pour regagner la supériorité qu'il avoit perdue. Il rallia ses troupes jusqu'à trois fois: il eut vraisemblablement remporté la victoire, sans la retraite du comte du Maine & de l'amiral de Montauban, qui pendant le combat avoient pris la fuite, entraînant avec eux un tiers de l'armée, abandonnant leurs équipages & courant à toute bride, sans même qu'on leur fit l'honneur de les poursuivre. Cete infâme désertion les fit acuser d'avoir vendu aux ennemis leur souverain & leur patrie. Ils étoient certainement des traîtres ou des lâches, & peut-être l'un & l'autre.

La nuit qui survint fit cesser le combat. Le roi se retira dans Montlhéri, & le comte de Charolois dans son camp. Ces deux princes avoient donné des preuves non-suspectes d'une intrépidité que la fortune avoit mal secondée. Il seroit difficile de décider qui des deux remporta la victoire: ce qu'il y a de certain, c'est que de part & d'autre on se crut vaincu, & que le lendemain chacun s'attribua l'honneur du triomphe. Dans cete journée où l'on combatit avec moins d'ordre que de

Ann. 1465.

Suite de la
bataille.

Ibidem.

Ann. 1465.

Ann. 1465. fureur des deux côtés , on multiplia les fautes , on vit briller une valeur héroïque , on commit des lâchetés infâmes. On peut regarder comme un des vices du gouvernement de Louis XI l'espece d'insensibilité que ce prince , tout brave qu'il étoit lui-même , témoignoit pour les hommes courageux. *Tel , dit Commines , perdit ses ofices & états pour s'en être fui , qui furent donnés à d'autres qui avoient fui dix lieues plus loin.* Cete terreur fut commune aux deux armées. Le même auteur rapporte que du côté du roi , « un homme d'Etat » s'enfuit jusqu'à Lusignan sans reparoître , & du côté » du comte un homme de bien s'enfuit à toute bride » jusqu'au Quesnoy. *Ces deux , ajoute-t-il , n'avoient » garde de se mordre l'un l'autre ».* La perte des deux côtés , suivant le témoignage des contemporains , n'excéda pas le nombre de trois mille six cents hommes , ce qui ne paroitra pas surprenant si l'on fait réflexion qu'un tiers de l'armée du roi l'avoit abandonné sans combattre , & qu'une partie des Bourguignons avoit également pris la fuite. Les Parisiens firent une sortie sur ces derniers , qui furent presque tous massacrés ou faits prisonniers. Le butin qu'on leur enleva fut estimé deux cent mille écus d'or.

Le roi se retire à Corbeil.
Ibidem.

Le roi acablé de fatigue , l'esprit agité des plus cruelles inquiétudes , ne pouvoit envisager , sans frémir , l'embaras de sa position. Le petit nombre de ceux qui s'étoient raliés autour de lui n'étoit pas capable de le rassurer. Il ignoroit l'état de ses ennemis , tout concouroit à lui persuader qu'ils étoient vainqueurs. Montlhéri n'étoit pas un asyle qui pût le défendre contre une armée victorieuse. La retraite ne pouvoit se faire sans s'exposer au plus grand danger ; elle étoit toutefois sa ressource unique , encore ne faisoit-il pas perdre un moment. Il se hâta de déloger dans le plus profond silence : les ténèbres favorisèrent son départ. Pour surcroît de bonne fortune un baril de poudre ayant pris feu , le communiqua aux chariots des bagages de l'armée royale , qui étoient près du

fossé où le combat avoit commencé , ce qui fit croire aux ennemis que les troupes n'étoient pas éloignées. Le monarque cependant pressoit sa marche & arriva vers la pointe du jour à Corbeil , où il s'arêta jusqu'au lendemain.

Ann. 1465.

Tandis que Louis fuyoit les Bourguignons , ils délibéroient dans leur camp s'ils prendroient le même parti. On proposa dans le conseil du comte de Charolois de brûler les équipages & de gagner promptement la Bourgogne. Si cet avis qui fut avancé par Saint-Paul , & soutenu par les chefs les plus renommés , avoit été suivi , le monarque & le comte , en voulant s'éviter l'un l'autre , se seroient infailliblement rencontrés sur la même route. Le seigneur de Contai s'oposa seul à l'opinion des autres capitaines. Il représenta l'impossibilité d'exécuter le projet d'une retraite , qui exposeroit le prince à se voir abandonné de presque tous ceux qui l'accompagnoient : que la plupart qui étoient des Pays-Bas , se retireroient de ce côté au premier ordre qu'ils recevraient de décamper : qu'il étoit encore plus à propos de s'exposer au hasard d'un second combat , qu'au danger inévitable d'une désertion générale ; en un mot , qu'il ne restoit plus de choix à faire entre vaincre ou mourir. Le comte de Charolois embrassa cet avis qui flattoit son courage , & tout le monde fut averti de se préparer à combattre aussi-tôt que le jour paroîtroit. Ce commandement ne fut point reçu avec cete ardeur , cete alégresse guerrière qui promettent la victoire. On murmuroit contre l'opiniâtreté du prince ; & si plusieurs demeurèrent , c'est que leur frayeur les empêchoit de prendre la fuite. La terreur étoit si grande , que les partis qu'on envoya pendant toute la nuit à la découverte , n'osoient s'écarter assez du camp pour reconnoître s'il n'y avoit plus personne dans celui du roi. Ils ne rapporterent que de fausses nouvelles ; & ce ne fut qu'au retour de la lumière qu'on aprit enfin le départ de Louis. Le courage revint avec cete assurance , & ceux qui avoient paru

Situation du comte de Charolois. L'armée de Bretagne arrive à Etampes.

Ann. 1465.

les plus timides , se montrèrent les plus résolus. Le comte de Charolois fit crier par ses hérauts , à la tête du camp , que si quelqu'un vouloit lui disputer l'honneur de la bataille , il n'avoit qu'à se présenter. Il passa toute la journée sous les armes , en signe de victoire. Philippe de Commines , qui pour-lors étoit auprès de ce prince , & qui en avoit étudié le caractère , observe que le combat de Montlhéri produisit en lui un changement qui dans la suite influa sur toutes les actions de sa vie. Il conçut de ses talents pour la guerre une si haute idée , que les plus grands revers ne purent jamais le détromper de cete aveugle présomption qui causa sa perte & la ruine de sa maison. De son côté le roi s'attribuoit la gloire du triomphe , quoiqu'il eût laissé ses ennemis maîtres du champ de bataille. *Il ne faut pas* , disoit-il en parlant du comte de Charolois , *s'émerveiller s'il demeure aux champs , attendu qu'il n'a ni ville , ni château pour soi loger.* En réunissant toutes les circonstances de cete action , l'on pouvoit dire qu'ils n'avoient pas plus de sujet l'un que l'autre de s'applaudir du succès de leurs armes. Mais ils tirèrent de leur défaite l'avantage qu'ils avoient espéré de la victoire. Le roi s'étoit ouvert un passage pour se rendre à Paris , & le comte de Charolois ne trouvoit plus d'obstacle qui l'empêchât de joindre son armée à celle du duc de Bretagne. Dans le dessein d'inspirer à ses troupes une confiance qui leur manquoit , il avoit chargé un Cordelier de venir lui annoncer que les Bretons dévoient ariver ce jour même. Le hasard voulut que cete fausse nouvele se trouva véritable. Elle fut confirmée par le vice-chancelier de Bretagne , qui ayant pris la fuite avant la bataille de Montlhéri , venoit lui rapporter que ce jour même les ducs de Berry & de Bretagne arivoient à Etampes. Pour preuve de ce qu'il avançoit , il amenoit avec lui deux archers de la garde du duc , revêtus des armes de Bretagne.

Le roi entre
dans Paris.
Ibidem.

Cependant le roi s'étoit rendu à Paris le dix-huit Juillet , deux jours après la bataille. Il soupa dans la

maison de Charles de Melun , avec plusieurs seigneurs & quelques *dames bourgeoises* de la ville. Pendant le repas il fit une description si touchante du combat & du danger qu'il avoit couru , qu'il tira des larmes de tous ses auditeurs. Lorsque le monarque entra dans la capitale il n'étoit accompagné que de cent chevaux , mais les jours suivans il en vint un si grand nombre , que ne pouvant les loger tous , on fut obligé d'en faire camper une partie sur les bords de la Seine. Louis paroïssoit résolu de rassembler ses troupes dispersées , & d'aler encore tenter la fortune des armes , il l'avoit même promis aux Parisiens ; mais il abandonna ce dessein qui tenoit plus du désespoir que de la prudence.

Ann. 1465.

Enfin les ducs de Bourgogne & de Bretagne s'étoient joints à Etampes. On y fut persuadé , pendant quelque temps , que le roi avoit été tué dans le combat. Ceux qui l'avoient abandonné à la journée de Montlhéri avoient cru colorer leur lâcheté par cete imposture. Peu s'en falut que cete fausse nouvele ne produisît , parmi les confédérés , la plus étrange révolution. Les Bretons qui étoient maîtres de la personne du duc de Berry , présomptif héritier de la couronne , formoient déjà le projet de massacrer les Bourguignons , afin de s'emparer par ce moyen de toute l'autorité. On peut juger par ce trait , de la droiture des intentions de tant de princes , qui n'aspiroient , disoient-ils , qu'à la réforme de l'Etat & au soulagement des peuples. Le bruit de l'arivée du roi à Paris s'étant répandu dans le même-temps , arêta ce complot sanguinaire.

Faux bruits
répandus de la
mort du roi.

Ibidem.

Le comte de Charolois avoit fait transporter les blessés à Etampes : ils étoient en grand nombre. A cete vue , qui retraçoit les tristes effets de la barbarie humaine , le duc de Berry ne put s'empêcher de donner des marques de sa compassion. Il étoit jeune , & dans cet âge heureux où la nature n'a pas encore eu le temps de se dépraver. Il déplora les malheurs dont il étoit témoin , & dit publiquement : *J'aimerois mieux*

Mécontentement du comte
de Charolois
des sentimens
du duc de Berry.

Ann. 1465.

*Hist. de Fr.
du P. Daniel,
tom. 7, p. 447.*

Le comte de
Charolois re-
cherche l'a-
liance d'E-
douard.

Ibidem.

que les choses n'eussent jamais été commencées, que de voir déjà tant de maux venus pour moi & pour ma querelle. Sentiment d'une ame généreuse, & digne d'un éloge immortel. Il seroit difficile de dire par quelle raison on a pu inférer de cet atterrissement que ce prince manquoit de courage, comme si l'insensibilité pour les douleurs d'autrui n'étoit pas plus souvent le partage du lâche que de l'homme courageux. On n'est point héros pour avoir un cœur impitoyable; on peut remarquer au contraire que les tyrans les plus timides ont presque toujours été les plus cruels. Entre les écrivains qui ont hasardé un jugement si faux du duc de Berry, on se contentera de citer le P. Daniel: « Il » parla, dit-il, d'une manière qui ne fit ni honneur à » sa personne, ni plaisir aux confédérés. Ce jeune prin- » ce, qui n'avoit pas encore vu la guerre & qui n'é- » toit pas fort brave, avoit été éfrayé du grand nom- » bre des blessés. Il dit qu'il voudroit être à recom- » mencer, & que tant de maux qu'il voyoit, dont il » étoit la cause, lui faisoient beaucoup de peine ». Quel langage pour un religieux! on l'excuseroit à peine de la part du comte de Charolois, qui auroit voulu inspirer à tous les princes la passion dont il étoit entièrement préoccupé: *Avez-vous ouï parler cet homme, dit-il à ses confidants, il se trouve ébahi pour sept ou huit cents hommes qu'il voit blessés, qui ne lui sont rien, ni qu'il ne connoît: il s'ébahiroit bientôt si le cas le touchoit de quelque chose, & seroit homme pour apoin- ter bien légèrement, & nous laisser dans la fange.*

Quelque assurance que témoignât le comte de Charolois, ce propos annonçoit qu'il n'étoit pas sans inquiétude. La résolution prise dans l'armée de Bretagne sur le bruit de la mort du roi, d'exterminer les Bourguignons, n'avoit pu être tenue si secrète qu'il n'en eût été instruit. Les réflexions que lui présentait une pareille découverte, lui faisoient connoître ce qu'il devoit attendre d'une ligue formée de l'assemblage de tant d'intérêts opposés. Ce fut ce motif qui le déterminâ, malgré

malgré sa répugnance , à rechercher l'amitié du nouveau roi d'Angleterre. Issu de la branche de Lencastre par Isabelle , fille de Jean I roi de Portugal , & de Philippe de Lencastre , il s'étoit déclaré jusqu'alors ennemi de la maison d'Yorck , quoiqu'elle fût appuyée par le duc de Bourgogne son pere. Il avoit même paru assez peu touché des offres de services qui lui furent faites de la part d'Edouard , en reconnaissance de ce que Jaques de Luxembourg , suivi d'un brillant cortège , étoit venu se montrer à Londres en qualité de parent de la nouvelle reine d'Angleterre. Les dispositions du comte changerent avec les circonstances ; il comprit de quelle importance il étoit pour lui de ménager le monarque Anglois , ne fût-ce que pour prévenir & traverser les projets du roi , qui de son côté avoit les mêmes vues. Il envoya en Angleterre Guillaume de Cluny , qui dans la suite parvint à la dignité de cardinal. Ce ministre étoit chargé d'entrer en négociation , avec ordre toutefois d'éloigner , pendant quelque temps , la conclusion du traité.

Ann. 1465.

Tandis que ces mouvements agitoient les principaux chefs des confédérés , le roi s'occupoit du soin de pourvoir à la sûreté de la capitale. On y avoit arrêté quelques partisans de la ligue , qui furent punis de divers genres de supplice. L'usage subsistoit encore de nouer les criminels dans un sac & de les précipiter dans la Seine au pied de la tour de *Billy*. On voit avec surprise , en lisant les chroniques du temps , que le monarque assistoit quelquefois en personne à ces tragiques exécutions , excitant par sa présence le bourreau à faire son devoir , l'animant du geste & de la voix (a). Si , comme on n'en peut douter , l'exemple du souverain influe sur le caractère de la partie la plus nombreuse

Diverses exécutions dans Paris.

Ibidem.

(a) Un homme accusé d'avoir , lorsque le comte de Charolois se présenta devant Paris , répandu l'alarme en criant : « Boutez-vous en vos maisons & fermez vos huis , car les Bourguignons sont dedans la ville , fut condamné au fouet : Battez fort , crioit le roi au bourreau , & n'épargnez point ce paillard , car il a bien pis desservi [mérité]. *Chroniq. de St-Denis.*

Ann. 1465.

Etablissement
d'un conseil à
Paris. Confir-
mation des pri-
vileges de la
ville.

Ibidem.

d'une nation ; quel jugement doit-on porter des mœurs de ce siècle ?

Le roi , pour se concilier l'affection des Parisiens , employoit ces manieres populaires si puissantes sur l'esprit de la multitude. Il visitoit familièrement les principaux bourgeois : il s'entretenoit avec eux : il les admettoit à sa table. A ces témoignages de bonté il joignit des preuves plus essentielles de sa bienveillance : la plupart des impôts furent abolis , les privileges de la ville confirmés. Sur les représentations de Guillaume Chartier , évêque de Paris , on choisit six bourgeois , six membres de l'université & six magistrats du parlement pour travailler , conjointement avec les gens du conseil , à l'expédition des affaires d'Etat les plus importantes & les plus pressées. Cete confiance , qui en admettant les citoyens au partage des soins de l'administration , redoubloit leur zele & leur attachement , fait d'autant plus d'honneur à la politique de Louis , qu'une pareille conduite contrastoit avec son caractère soupçonneux , & jaloux de l'autorité suprême. Après avoir réglé toutes les mesures qui pouvoient répondre de la conservation de Paris pendant la courte absence qu'il méditoit , le roi partit pour la Normandie , dans le dessein de faire prendre les armes à la noblesse , & d'en tirer la plus grande partie des troupes qu'il y avoit laissées sous les ordres du comte d'Eu , pour la défense de cete province , l'éloignement du duc de Bretagne ne laissant plus d'invasion à craindre de ce côté.

Les princes li-
gués se ren-
dent devant
Paris.

Ibidem.

Cependant le comte de Charolois ayant rassemblé les troupes qui s'étoient dispersées à la journée de Montlhéri , s'avançoit vers Paris avec l'armée des ducs de Berry & de Bretagne. Le duc de Bourgogne avoit envoyé un corps considérable de cavalerie sous le commandement de Saveuse , qui devoit joindre le comte aux portes de la capitale. D'un autre côté le duc de Bourbon acouroit se joindre aux princes ligués , prenant pour prétexte de rompre son dernier traité avec

le roi , quelques hostilités commises par Galéas Sforce , fils du duc de Milan. Le comte d'Armagnac , le duc de Nemours , le seigneur d'Albret , acompagnoient le duc de Bourbon. Le duc de Calabre , à la tête de toutes les forces qu'il put tirer de ses domaines , vint encore augmenter cete foule prodigieuse d'ennemis. Ses troupes peu nombreuses étoient composées de soldats endurcis au métier des armes , & qui avoient long-temps combatu sous ses ordres dans les guerres d'Italie. Les hommes d'armes , ainsi que leurs chevaux étoient bardés de fer. Il conduisoit avec lui cinq cents Suisses à pied : c'est la première fois qu'on vit en France un corps de milice de cete nation guèriere. Bientôt l'Ile de France put à peine contenir les troupes dont elle étoit inondée : on comptoit jusqu'à cent mille chevaux. Comme les princes , dans l'espoir de se faire ouvrir les portes de Paris , vouloient ménager les habitants , ils firent observer une exacte discipline , & les soldats commirent peu de désordres ; il n'y eut que les troupes du comte d'Armagnac qui ne recevant pas de paye , étoient obligées de vivre à discrétion : on les fit camper dans la Brie qu'elles ravagerent.

Les Parisiens , dans le temps de la bataille de Montlhéri , avoient repris sur les Bourguignons les ponts de Saint-Cloud & de Charenton. Le comte de Charolois fit construire à la hâte des ponts de bateaux & de ronneaux liés ensemble , sur lesquels son armée traversa la Seine à diverses reprises ; les troupes des princes passerent ensuite sur les mêmes ponts. Ces différents corps fermerent en demi-cercle toute la partie septentrionale des environs de Paris , qui s'étend depuis Charenton jusqu'à Saint-Cloud , dont ils n'eurent pas de peine à s'emparer de nouveau. Les troupes du roi occupoient le côté du midi. La perte de Charenton auroit pu intercepter l'entrée des provisions dans la capitale , mais on avoit pris de si sages mesures , que pendant tout le temps du siege la disete des vivres ne se fit point ressentir. Cete abondance inespérée décon-

Atm. 1465.

L'armée des
princes investit
Paris.

Ibidem.

Ann. 1465.

Tentatives
pour gagner
les Parisiens.

Ibidem.

certa les projets d'un petit nombre de gens mal intentionnés qui auroient désiré pouvoir exciter quelque mouvement parmi le peuple.

L'inutilité des efforts déjà tentés par le comte de Charolois pour se faire introduire dans Paris, ne l'avoit pas rebuté. Il crut que le nom du duc de Berry, à qui les révoltés donnoient le titre de régent du royaume, des promesses éblouissantes, l'espérance d'une réforme salutaire, la terreur de ses armes, la présence d'une armée formidable commandée par les chefs les plus distingués de la nation, intimideroient ou séduiroient les habitants de la capitale, & les engageroient à se déclarer en faveur d'une ligue dont le bien public étoit l'objet. Dans une assemblée il fut résolu qu'on demanderoit une conférence aux Parisiens pour leur expliquer les motifs qui avoient déterminé les princes à prendre les armes. On adressa pour cet effet au parlement, au corps municipal, au clergé, à l'université, des lettres signées du duc de Berry, par lesquelles ils étoient invités à nommer des députés avec qui l'on pût entrer en négociation. Melun, lieutenant-général & gouverneur de Paris, ne put parer ce coup, quoiqu'il eût sous ses ordres une garnison nombreuse; sa foiblesse, dans une pareille circonstance, fut une des premières causes des disgrâces qu'il éprouva dans la suite.

Députés envoyés aux
princes.

Ibidem.

On choisit les députés : Guillaume Chartier, évêque de Paris, se chargea du soin de les conduire & de porter la parole. Ils furent reçus avec l'appareil le plus imposant. Lorsqu'on les admit à l'audience, le duc de Berry, comme représentant le souverain, étoit seul assis & couvert. Le comte de Charolois, les ducs de Bretagne & de Calabre ayant la tête nue, du reste armés de toutes pièces, se tenoient debout aux deux côtés du siège. Ce fut le comte de Dunois qui parla au nom des princes. Philippe de Commines se contenta de dire, qu'il donna plusieurs grandes charges au roi. Quoiqu'il écrivît sous le successeur de Louis XI, on



PHILIPPE DE COMINES
Seigneur d'Argenton.

s'aperçoit qu'en cete occasion , ainsi que dans plusieurs autres endroits de son histoire , la qualité de courtisan arête quelquefois la plume trop libre de l'historien. Heureusement pour la vérité on trouve ailleurs un récit plus circonstancié de ce qui se passa dans cete conférence. Ce détail peut servir à nous retracer quelques traits du caractère de Louis , ainsi que les abus qui s'étoient glissés dans l'administration. Le voici tel qu'un auteur contemporain le rapporte d'après Guillaume Chartier , qui lui-même en fit à son retour le récit public dans une assemblée tenue à l'hôtel-de-ville. « Les » princes , dit-il , avoient depuis long-temps confi- » déré les *mœurs de Loys* , qui non-seulement fouloit » les peuples de tailles & servitudes non acoutumées , » mais les méprisoit ainsi que toute la noblesse de » France , & ne leur laissoit aucune autorité. Ils lui » reprochoient que tout se faisoit à sa volonté , que » lui-même étoit la loi , le juge & le parlement : qu'il » ne mettoit toute son espérance de régner que dans » la force des armes & des gens de guerre : qu'il ne » tenoit autour de lui , & ne favorisoit que des gens » de la plus basse extraction , afin qu'ils lui acordas- » sent tout ce qu'il voudroit & obéissent à tous ses » commandements : qu'il les égaloit aux princes : que » le royaume étoit rempli de délateurs , de maniere » que personne ne pouvoit être assuré de ses biens , ni » de sa vie : que les plus frivoles soupçons étoient sui- » vis de la perte ou de l'exil des citoyens : que les » animaux sauvages étoient en plus grande sûreté & » plus libres que les hommes : que toutes les richesses » du royaume étoient prostituées à des gens sans ho- » neur & sans probité ; qu'eux seuls obtenoient les » pensions , & qu'on se voyoit au moment qu'il s'en » faudroit peu *que toutes choses à un seul apar-* » *tinssent* : que tant d'abus avoient réduit les princes » de la nation à prendre les armes & à se rendre à » Paris pour demander *le commun jugement des Fran-* » *çois* , & l'assemblée des trois Etats , afin de remé-

Ann. 1465.

Ann. 1463. » dier aux vices de l'administration : *que vraiment Loys*
 » étoit leur roi , mais qu'à leur dignité appartenoit de
 » l'exhorter & admonester de suivre les traces de ses
 » prédécesseurs , de se conformer aux loix & d'avoir
 » pitié du peuple ».

Réponses des
 Parisiens aux
 demandes des
 princes.

Ibidem.

Les députés à leur retour se rendirent à l'hôtel-de-ville , où ils exposèrent les plaintes & les demandes dont on vient de rapporter le précis. Ils y ajoutèrent , de la part des princes , des menaces de livrer les environs de la capitale à tous les ravages de la guerre , si l'on persistoit à leur en refuser l'entrée. Ces menaces ne produisirent pas plus d'effet sur l'esprit des citoyens , que les promesses flatteuses d'un changement avantageux dans le gouvernement. Le résultat des délibérations fut que les députés retourneroient vers les princes , pour les assurer que pourvu qu'ils s'engageassent par leurs serments à ne commettre aucune violence , ainsi qu'à *payer tous les dépens qu'ils feroient* , on étoit disposé à les recevoir dans la ville , à condition toutefois qu'ils en obtiendroient l'agrément du roi , sans l'aveu de qui l'on ne pouvoit rien conclure. Pour fortifier les Parisiens dans cete sage & généreuse résolution , toutes les troupes prirent les armes , marchèrent dans la ville en ordre de bataille , & firent le tour des remparts à la vue des ennemis. Cete contenance assurée inspira au peuple une confiance qui fut encore augmentée par l'arrivée de l'amiral de Montauban. Il entra ce jour même dans Paris à la tête d'un corps nombreux de gendarmerie.

Retour du roi.

Ibidem.

On reçut en même-temps des nouvelles positives du retour prochain du roi. Après avoir passé quelques jours en Normandie , où il avoit fait publier l'arrière-ban , & rassemblé les troupes qui se trouvoient éparées dans cete province , il revenoit accompagné du comte du Maine , qui vraisemblablement avoit trouvé le secret de colorer sa fuite à la journée de Monthéri. Louis informé des négociations qui se traitoient pendant son absence , & craignant que les princes , à la

faveur de ces dangereuses menées , ne se rendissent maîtres de Paris , se hâta d'y ariver. Il regardoit , ainsi que nous l'avons observé ci-dessus , la conservation de la capitale comme l'objet le plus important de cete guerre , il y arachoit le salut de l'Etat , & n'envisageoit , après l'avoir perdue , d'autre ressource que celle de chercher un asyle hors du royaume. De Chartres il manda aux Parisiens qu'il ariveroit le surlendemain à leur secours , avec des forces suffisantes pour les défendre ; il les exhortoit en même-temps à persister dans l'attachement & la fidélité dont jusqu'alors ils lui avoient donné des preuves non-suspectes. C'est un témoignage honorable que la justice & la vérité nous obligent de rendre à la conduite que tinrent les habitants de cete grande ville , dans une circonstance où la destinée du prince & de la monarchie sembloit en partie dépendre de l'exemple qu'ils aloient donner au reste de la nation. Le petit nombre des particuliers qui penchoient en secret pour la ligue , étoit trop foible pour faire quelque impression sur le vœu unanime de tous les citoyens.

Le roi entra dans Paris le vingt-huit Août. Il conduisoit avec lui deux mille cinq cents lances , outre un nombre considérable de francs-archers & de travailleurs , & une artillerie formidable. On fut obligé de loger une partie de ces troupes hors de l'enceinte des murailles. Louis informé de ce qui s'étoit passé dans les conférences tenues depuis son départ , avec les ennemis , fut très-irrité qu'on eût , sans attendre ses ordres , osé délibérer sur les propositions des princes. Il dissimula toutefois une partie de son ressentiment , & se contenta d'exiler les principaux agents de cete négociation. Il ôta le gouvernement de Paris à Charles de Melun , dont la fidélité commençoit à lui devenir suspecte. Cete charge , qu'il regardoit pour-lors comme la plus importante de l'Etat , fut confiée au comte d'Eu. La dignité épiscopale mettoit Chartier à l'abri de la colere du monarque , qui lui fit les plus vifs reproches.

Ann. 1465.

Disgrace de ceux qui avoient négocié avec les princes.

Ibidem.

Ann. 1465.

Ce prélat mourut quelque temps après. Son trépas empêcha l'exécution du projet formé dès-lors de lui faire son procès comme coupable du crime de lèse-majesté, ou de le forcer à changer de siège. Il fut inhumé dans la cathédrale ; on décora sa tombe d'une épitaphe honorable. Louis, qui ne pardonnoit pas volontiers, fit attacher auprès de ce monument une inscription qui défavouoit les éloges donnés au défunt : outrage impuissant qui décele une ame encore plus étroite que vindicative.

Hostilités.

Ibidem.

Ph. de Commines.

On s'étoit contenté de se tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée du roi. Les hostilités alors commencèrent à devenir vives & fréquentes ; on faisoit journellement des sorties, & dans ces combats les royalistes remportoient presque toujours l'avantage. L'honneur en étoit principalement dû aux dames de la ville, dont les exhortations & la présence redoubloient le courage des combattants. C'est le témoignage que rend un auteur contemporain au beau sexe de notre capitale. Philippe de Commines, après avoir parlé des exploits guerriers qui signaloient le courage de l'élite de la noblesse renfermée dans Paris, ajoute : *& puis voyoient les dames tous les jours qui leur donnoient envie de se montrer.* L'armée des princes eut beaucoup à souffrir de la rareté du fourage, qu'on étoit obligé d'aler chercher fort loin, tandis que l'abondance régnoit dans Paris, où l'on ne s'apercevoit du siège que par les hostilités qui se commettoient dans les environs. C'est l'unique fois [on doit cete justice à la prévoyance de Louis XI] qu'on prit des mesures pour préserver cete grande ville de la disette des vivres pendant les horreurs des troubles civils. Nous verrons lorsque le grand Henri se présenta devant ses murs, les Parisiens insensés se trouver presque aussitôt afamés qu'investis, & réduits en peu de jours aux plus étranges extrémités ; mais n'anticipons point sur ces temps funestes de notre histoire.

Idem, ibid.

Les ennemis s'étoient d'abord assez approchés pour placer leurs postes avancés à Bercy, qu'on apelloit alors
la

la grange aux Merciers. Les sorties vigoureuses que l'on fit sur eux les obligèrent de l'abandonner & de se retirer à Conflans où étoit le quartier du comte de Charolois. Les troupes du roi occupoient la rive opposée de la Seine; on y avoit élevé plusieurs batteries qui en défendoient l'accès. Les princes ligués, en arrivant dans l'Ile de France, auroient pu se rendre maîtres des passages, & par ce moyen empêcher l'entrée des vivres dans Paris. Le comte de Charolois ayant reconnu cete faute, essaya de la réparer. Il entreprit de jeter un pont de bateaux sur la Seine, vis-à-vis le Port-à-l'Anglois. Le roi envoya sur-le-champ des travailleurs qui construisirent un boulevard, d'où l'artillerie foudroyant les Bourguignons, les empêchoit d'avancer. Dans le même temps un archer de Normandie, dont les historiens contemporains auroient dû nous conserver le nom, se jeta dans le fleuve, & nageant entre deux eaux, parvint à la tête du pont dont il coupa les cables qui l'attachoient au rivage, & l'abandonna au courant. Ce mauvais succès fit reprendre au comte de Charolois le projet de faire passer des troupes du côté méridional de la ville, par le pont de Charenton. On envoya un détachement considérable pour défendre le passage. Les troupes se retranchèrent de part & d'autre, & demeurèrent plusieurs jours en présence, prêtes à tout moment d'en venir aux mains. Ce n'étoit pas toutefois le dessein du roi de permettre qu'on engageât le combat. Quelque brave que fût Louis, les circonstances où il se trouvoit lui faisoient une loi d'éviter une action décisive. Il ne cherchoit qu'à fatiguer ses ennemis & à les diviser, pour profiter de leur désunion ou de leur découragement.

Déjà l'on avoit entamé quelques négociations qui faisoient espérer un accommodement. Le comte d'Armagnac & le duc de Nemours avoient envoyé des députés au roi. Le comte de Sommerset, qui pour lors se trouvoit dans l'armée du comte de Charolois, étoit venu à Paris comme de lui-même, mais dans l'inten-

Ann. 1465.

Dispositions
à la paix.*Ibidem.*

Ann. 1465.

tion de sonder les dispositions du monarque. Le duc de Calabre ne résistoit qu'avec peine aux instances réitérées, que le roi de Sicile son pere employoit pour le faire rentrer dans son devoir. On commençoit de part & d'autre à se lasser d'une guerre ruineuse. L'incertitude de l'événement inspiroit plus de crainte que d'espoir. Cete union entre les confédérés si bien concertée avant leur jonction, avoit fait place aux jalousies, aux défiances réciproques. Dans ces sortes d'associations, ceux qui les composent, reconnoissent bientôt par leur propre expérience, que chacun ne songeant qu'à soi, se trouve toujours disposé à sacrifier la cause générale à son avantage particulier.

Courtes des
Liégeois dans
les Pays-Bas.
Insolence des
habitants de
Dinant.

Ibidem.

Des circonstances imprévues rapeloient le comte de Charolois dans les Pays-Bas. Les Liégeois à la sollicitation du roi, qui leur avoit promis de les seconder, venoient récemment d'envoyer à Bruxelles un héraut chargé de défier le duc de Bourgogne *à feu & à sang*. Ils avoient fait en même-temps une irruption dans le Brabant, portant en tous lieux le fer & la flamme. Ils s'étoient ensuite aprochés de Luxembourg, dans le dessein d'en former le siege. D'un autre côté les habitants de Dinant, ville alors extrêmement riche & peuplée, ravageoient le comté de Namur. Ils avoient fait sculpter une représentation du comte de Charolois, qu'ils pendirent aux portes de Bovines : *Vées là, crioient-ils aux sujets du duc de Bourgogne, le fils de votre duc, le faux traître comte de Charolois, que le roi de France a fait ou fera pendre*. A ces clameurs insultantes, ils ajoutaient des propos encore plus outrageants contre le comte, qu'ils disoient être bâtard du dernier évêque de Liege, & contre l'honneur de la duchesse de Bourgogne. Le comte n'aprit qu'en frémissant les excès de brutalité auxquels s'étoit portée cete insolente & vile populace.

Treve.

Ibidem.

On peut juger par la nature de l'afront, combien il en devoit coûter au caractère impétueux de ce prince, pour suspendre sa vengeance. Obligé de dévorer son

ressentiment , jusqu'à ce que la guerre de la ligue fût terminée , il n'en étoit que plus disposé à traiter avec le roi. On convint d'abord d'une treve , pendant laquelle on se proposoit de travailler à un projet d'acommodement. Cete suspension d'armes prorogée à diverses reprises pendant plusieurs jours , étoit assez mal observée , sur-tout de la part des princes , dont les troupes oubliant la discipline qu'elles avoient observée au commencement du siege , se répandoient dans les environs de Paris , & commettoient une infinité de désordres. Le roi lui-même avoit peine à contenir ses propres soldats. Ceux qui étoient cantonnés dans la campagne , n'épargnoient pas plus les cultivateurs que les ennemis ; & la garnison de Paris devenue insolente par le besoin qu'en avoit de son service , traitoit les bourgeois avec une hauteur , que la conjoncture présente ne permettoit pas de réprimer facilement (a).

Ann. 1465.

Le comte de Saint-Paul ayant fait prier le roi de lui acorder un entretien hors des murs , se rendit près du rempart de la Bastille. Le monarque à son retour assura les Parisiens que les Bourguignons ne leur donneroient plus tant de peine , & qu'il scauroit bien les en garantir. *Voire , sire , s'écria dans la foule un procureur du Châtelet ; mais ils vendangent nos vignes , & mangent nos raisins sans y pouvoir remédier. Il vaut mieux , reprit le prince , sans s'offenser de la liberté du praticien , qu'ils vendangent vos vignes & mangent vos raisins , que de venir dans Paris prendre votre argent , & vos tasses que vous avez mussés dedans vos caves &*

Négociations

(a) Un auteur contemporain rapporte en ces termes les bravades outrageantes des gens de guerre à qui la capitale étoit confiée : « Je regny Dieu , disoient-ils aux bourgeois , les biens qui sont à Paris , ne sont la ville , n'appartiennent point à ceux qui y sont demourants , mais à nous gens de guerre qui y sommes , & voulons bien que vous sçachiez , que malgré vos visages nous porterons les clefs de vos maisons , & vous en bouterons dehors vous & les vôtres ». Un trait du même auteur nous donnera une idée des mœurs des gens d'armes de ce siècle : « Ce même jour ariverent à Paris deux cents archers sous la conduite du capitaine Mignon , & derrière eux alerent à cheval huit femmes folles pécheresses & un moine noir leur confesseur ». *Chroniq. de Saint-Denis.*

Ann. 1463.

celliers, & jusques dans les entrailles de la terre. Louis, par cete familiarité populaire, cherchoit à se concilier l'affection de la bourgeoisie. Sa réponse contenoit en même-temps un reproche indirect à ceux qui avoient éludé de contribuer à un emprunt levé sur les citoyens les plus aisés ; pour le paiement des gens de guerre. Tous les offices avoient été assujétis à cete taxe, & ceux qui refuserent de l'aquiter, furent punis par la perte de leurs charges. C'est par ces impositions arbitraires à titre d'emprunt, que la vénalité s'introduisoit insensiblement.

Idem, *ibid.*

Cependant le comte du Maine & le seigneur de Pré-
eigny, second président du parlement de Toulouse,
nommés par le roi pour travailler au projet de la paix,
& de la part des princes, le duc de Calabre, les
comtes de Saint-Paul & de Dunois, s'assembloient
journallement. Leurs conférences se tenoient à la *Grange*
aux Merciers, qu'on apeloit le *Marché*, parce que les
deux partis profitoient de ces pourparlers & de la treve
pour se débaucher réciproquement leurs créatures. Le
roi, plus habile que ses adversaires dans cete espee de
commerce, avoit ordinairement l'avantage. Aux pro-
messes, qui ne lui coûtoient rien, il joignoit les libé-
ralités effectives. Dès qu'il s'agissoit d'atirer à son ser-
vice quelqu'un qu'il croyoit utile à ses vues & à ses in-
térêts, il donnoit avec profusion. Dans d'autres cir-
constances, d'une économie souvent peu sèante à la
majesté souveraine, alors seulement il se montroit pro-
digé.

Diverses con-
jectures sur les
véritables in-
tentions du
roi.

Ibidem.

Louis avoit résolu de conclure la paix à quelque prix
que ce fût ; s'il paroïssoit oposer quelques difficultés,
ce n'étoit que pour mieux couvrir ses véritables des-
seins. Les princes faisoient des demandes si fortes,
qu'en acceptant leurs propositions sans contester, il au-
roit fait soupçonner sa bonne-foi. Il dispuoit pour les
tromper plus sûrement. On a dit, & si l'on s'en rap-
porte à Commines, il en convint dans la suite, que
le duc de Milan son ami lui avoit conseillé de tout

acorder pour parvenir à dissiper la ligue, & de remettre au temps le soin de l'afranchir de ses promesses. On ne voit pas toutefois que le projet d'acorder tout, dans l'intention de n'accomplir que les articles qu'il ne pouvoit se dispenser d'exécuter, ait exigé un effort de génie assez puissant, pour qu'on n'en puisse faire honneur à la politique du roi. Cet artifice fut dans tous les temps la ressource de la foiblesse ou de l'injustice.

Ann. 1465.

Le seul point qui pendant quelque temps retarda la conclusion du traité étoit l'augmentation de l'apanage du duc de Berry. Les princes demandoient qu'on lui cédât la Normandie. Le roi ne pouvoit s'y déterminer. La situation de cete province, qui d'un côté confinoit aux Etats du duc de Bretagne, & de l'autre étoit voisine des villes de la Somme que le comte de Charolois redemandoit, procuroit à ces trois princes la facilité de réunir toutes leurs forces au premier signal, & de le tenir, pour ainsi dire, assiégé dans le centre du royaume. Au-lieu de la Normandie, il offroit de céder à son frere la Champagne & la Brie, à la réserve des villes de Montereau-Faut-Yonne, Meaux & Melun. Les princes ne répondirent à ces ofres que par de nouvelles demandes. Si l'on en croit un écrivain contemporain, ils portèrent leurs prétentions jusqu'à proposer qu'avec la Normandie le roi cédât la Guienne, la Saintonge & le Poitou. Il ne leur restoit plus qu'à demander que Louis abdiquât la couronne en faveur de son frere. Des conditions si déraisonnables firent désespérer pendant quelques jours, qu'il fût possible de parvenir à conclure un accommodement.

Demandes
excessives des
princes.

Ibidem.

Le roi, dans le dessein de justifier aux yeux des peuples ses dispositions à la paix, chargea le chancelier de ce soin. On fit pour cet effet assembler dans la chambre des comptes les principaux bourgeois & tous les officiers municipaux. Morvilliers leur fit un récit abrégé de tout ce qui s'étoit passé dans les conférences. Il exposa d'une manière si forte, & la droiture des intentions du monarque, & les conditions injustes que

Apologie de
la conduite du
roi par le
chancelier.

Ibidem.

Ann. 1465.

les ennemis ne rougissoient pas d'exiger , qu'il renvoyât tous les assistants remplis d'indignation , & déterminés à concourir de tout leur pouvoir au soutien de la majesté du trône.

Trahison découverte.
Ibidem.

Cette précaution ne fut pas inutile à la sûreté de la ville. Sur l'avis qui se répandit qu'on devoit livrer aux Bourguignons la porte de la Bastille , les bourgeois prirent les armes d'eux-mêmes , tendirent les chaînes , alumerent des feux dans toutes les rues & posèrent des corps de garde. Ce mouvement fit avorter le projet des ennemis ; & le lendemain , en s'apercevant qu'on avoit négligé de fermer la porte Saint-Antoine , & que l'artillerie étoit enclouée , on fut convaincu que l'avis étoit véritable. Le roi en conçut de violents soupçons contre Charles de Melun , à qui la garde de la Bastille étoit confiée. S'il dissimula pour-lors , c'est que les circonstances ne lui permettoient pas de se livrer aux transports de son ressentiment. Melun n'avoit déjà donné que trop de sujet de douter de sa fidélité. On étoit instruit qu'il avoit entretenu des liaisons secrètes avec les princes , & principalement avec le duc de Bretagne. Nous aurons occasion d'en rapporter le détail avec les autres particularités de la disgrâce de ce seigneur.

Ibidem.

Les princes profitant de la suspension d'armes , avoient une seconde fois jeté un pont sur la Seine , vis-à-vis le Port-à-l'Anglois , à la faveur duquel ils traversèrent le fleuve , & obligèrent le petit nombre de troupes qui défendoient le passage , de se retirer. Toutefois , malgré cet avantage , leur armée dépérissoit à vue d'œil. Les troupes du comte de Charolois étoient les seules qui reçussent régulièrement leur paye. La plupart des autres soldats , sans argent , sans habits , sans vivres , subsistoient à peine. Les particularités de cette guerre présentent un usage dont notre histoire jusqu'à présent ne nous a fourni aucun exemple. On vendoit publiquement les prisonniers. Les chroniques rapportent que plusieurs Calabrois presque nus , furent vendus

fix sous six deniers parisis la piece. On achetoit ces prisonniers uniquement dans la vue de profiter de leurs rançons, & les malheureux qui se trouvoient hors d'état de l'aquiter, ou que personne ne réclamoit, étoient pendus (a). C'étoit une nouvele branche de commerce que l'avarice tentoit de s'ouyrir au mépris du christianisme & de l'humanité.

Ann. 1465.

Il est certain que les ennemis ne pouvoient tenir long-temps devant Paris. On renoua les négociations, & les princes parurent disposés à se contenter pour le duc de Berry, de la cession de la Champagne & de la Brie. On conduisit même à leur camp plusieurs chariots chargés des comptes & des titres de ces deux provinces : on se flatoit que cete condition n'arêteroit plus la conclusion du traité, lorsque de nouveaux incidents vinrent changer la disposition des esprits. On venoit récemment d'arêter & de punir du dernier suplice le commandant de Boulogne sur mer, qui avoit formé le projet de livrer cete place aux Anglois. Il devoit mettre le feu à la basse ville, & profiter du tumulte de cet accident pour introduire les ennemis. Saveuses ayant obtenu plusieurs fois des saufconduits pour voir à Péronne le comte de Nevers de la part du comte de Charolois, trouva moyen, à la faveur de cete permission, de faire surprendre la citadele par six cents hommes qui s'en aprocherent pendant la nuit. On soupçonna le comte de Nevers d'être complice de cete trahison, quoiqu'il eût été lui-même fait prisonnier & conduit au château de Béthune. L'acommodement qu'il obtint quelque-temps après du comte de Charolois, dont il avoit été jusqu'alors ennemi déclaré, confirma ce soupçon. Ce fut sur la foi de cete haine, que le roi lui avoit confié la garde de Péronne. Louis *Sobier*,

Surprise de
plusieurs vil-
les.

Ibidem.

(a) « Le dimanche, au point du jour, se vinrent rendre au boulevard de » la tour de Billy, sept hommes qui étoient échappés prisonniers de l'armée » des Bourguignons, qui avoient été condamnés à être pendus par lesdits » Bourguignons, pource que depuis leur prise n'avoit eu personne qui les eût » pourchassés ». *Additions à la chroniq. de Monstrelet.*

Ann. 1465.

commandant de Pontoise , & lieutenant du maréchal de Gamache , livra cete place au duc de Bretagne , qui peu de jours après fit entrer des troupes dans Evreux , pendant que les habitants sortoient en procession par une des portes de la ville. Le duc de Calabre s'étoit emparé de Gisors , & le duc de Bourbon s'étant aproché de Rouen , cherchoit à se rendre maître de cete capitale de la Normandie , à la faveur des intelligences qu'il y entretenoit. Le roi redoutant la perte d'une place si importante , dont la defection étoit capable d'entraîner celle du reste de la province , résolut d'y pourvoir. Il se disposoit à faire marcher des troupes de ce côté-là , lorsqu'il reçut des lettres de la dame de Varennes , veuve de Pierre de Proze , sénéchal de Normandie , tué à la bataille de Monthéri. Elle l'assuroit qu'on avoit donné les meilleurs ordres pour la sûreté de la ville. Dans le temps que cete femme perfide abusoit de la confiance d'un prince à qui elle étoit redevable des plus grands bienfaits , elle faisoit introduire le duc de Bourbon dans le château de Rouen. La ville subit le sort de la citadele , & fut réduite au pouvoir des ennemis.

Dans les guerres précédentes , occasionnées par nos discordes civiles , nous avons vu la nation plus malheureuse , mais jamais avilie au point qu'elle le fut dans celle-ci. Nous desirerions pouvoir effacer de notre histoire ces temps honteux , où nos aïeux se montrèrent si méprisables. Qu'on pardonne la dureté de cete expression que la vérité nous arache : encore si cet assemblage monstrueux d'imprudence , de méchanceté , de bassesse , étoit compensé par quelques actes de vertu ; mais on cherche envain quelques traits qui puissent en racheter l'ignominie ; on voit régner partout l'intérêt , le mensonge , les trahisons les plus lâches , & pour comble d'infamie on avoit cessé d'en rougir.

Désordres
dans Paris.
Ibidem.

Pressé de tous côtés , environné d'ennemis ou de traîtres , le roi se hâta de terminer tant de troubles
par

par une paix simulée, palliatif peu honorable, mais qu'il croyoit nécessaire à la conservation du royaume. Cet acommodement devenoit de jour en jour plus indispensable. Il étoit menacé de complots contre sa personne ; les ennemis avoient fait répandre dans Paris des libeles séditieux , dans lesquels le monarque & ses ministres n'étoient pas épargnés. Déjà l'on commençoit à commettre des désordres jusque dans le sein de la capitale. Balue , évêque d'Evreux , l'un des plus intimes confidants du roi , fut attaqué pendant la nuit dans la rue Barre-du-Bec , & reçut deux coups d'épée , l'un sur la tête & l'autre à la main. Il n'évita la fureur des assassins que par la vitesse de sa mule. On fit d'inutiles perquisitions pour découvrir les auteurs de cete violence. La conduite irrégulière de ce prélat fit attribuer son accident aux suites d'une intrigue galante ; mais comme on n'en eut pas de preuves convaincantes , le roi ne put s'empêcher d'en concevoir les plus sinistres alarmes.

Ann. 1465.

Dans les dispositions où les deux partis se trouvoient , la paix ne pouvoit plus être retardée que par le temps qu'il falloit nécessairement employer pour dresser un état des diverses prétentions des ligués , car il n'étoit plus question de rien disputer. Aucune demande ne fut rejetée. Louis acorderoit tout sans balancer ; on eût dit même qu'il vouloit prévenir jusqu'aux desirs de ses ennemis. On étoit convenu de part & d'autre de cesser les hostilités , ce qui n'empêcha pas un détachement des Bourguignons d'essayer , quoiqu'inutilement , de surprendre Beauvais. Le roi s'en plaignit avec modération au comte , qui défavoua ses gens. Le monarque ajouta , que si le prince n'étoit pas encore satisfait des conditions qu'il avoit exigées , il étoit prêt à y ajouter la cession entière du Beauvaisis. Tant de facilité auroit dû exciter la défiance ; mais le comte de Charolois aveuglé par sa présomption , se croyoit supérieur aux soupçons.

Suite des négociations.

Ibidem.

Ann. 1465.
 Traité de
 Corbiens.
 Trésor des
 Chartres.
 Mém. de la
 Chambre des
 Comptes.
 Contin. de
 Monstrelet.
 Chr. de Fr.
 Phil. de Com-
 mines.
 Pièces justi-
 ficat. de l'hist.
 de Louis XI.

En épargnant aux lecteurs les détails d'un traité où les intérêts de tant de personnes se trouverent réglés, on ne peut se dispenser d'en rapporter du - moins les conditions les plus essentielles. Charles, frere du roi, obtint le duché de Normandie en apanage, avec la suzeraineté des duchés d'Alençon & de Bretagne. Le comte de Charolois fut remis en possession de toutes les villes situées sur la Somme, pour en jouir par lui & son premier successeur, après la mort duquel les rois de France auroient la faculté de les racheter au prix de deux cent mille écus. Indépendamment de cet abandon, le roi lui transmit, à titre d'hérédité perpétuelle, les châtellenies de Péronne, de Roie, de Montdidier, ainsi que les comtés de Guines & de Boulogne sur mer. Le duc de Calabre se fit donner les villes de Mouson, de Sainte-Menehould, de Vaucouleur & d'Epinal, cinq cents lances entretenues par le roi, & cent mille écus pour le recouvrement du royaume de Naples. Le duc de Bretagne eut pour son partage les comtés d'Etampes & de Montfort, le gouvernement de la basse Normandie, & une renonciation de la part du roi à toute prétention au droit de régale dans sa province. On céda au duc de Bourbon la châtellenie d'Usson, avec une partie de l'Auvergne; au comte d'Armagnac, les quatre châtellenies saisies sur lui sous le regne précédent, une pension & une compagnie d'ordonnance. Le duc de Nemours fut fait gouverneur de Paris & de l'Ile de France, & de plus il exigea une pension & deux cents lances. Le comte de Dunois fut rétabli dans ses biens, ainsi que le comte de Dammartin. Le seigneur d'Albret se fit transporter la propriété de plusieurs terres voisines de ses domaines. Le comte de Saint-Paul fut revêtu de la dignité de connétable, vacante depuis la mort d'Artur de Richmond; le sire de Bueil de celle d'amiral. On rendit au seigneur de Lohéac le bâton de maréchal de France, à Tannegui Duchâtel la charge de grand-écuyer, & le roi s'obligea de donner à tous ces seigneurs des

compagnies d'ordonnance ; ce qui étoit remettre entré leurs mains la disposition des principales forces du royaume. Enfin , pour nous servir de l'expression d'un contemporain de Louis XI , tous les grands , à l'envi les uns des autres , *butinèrent* le monarque & le mirent au pillage. On convint de plus par le même traité , que la pragmatique - sanction seroit rétablie dans toute sa vigueur , & qu'on formeroit un conseil de trente - fix personnes choisies dans les trois ordres , pour travailler à redresser les abus du gouvernement.

Telles furent les clauses des traités de Conflans & de Saint-Maur-des-Fossés , qui , s'ils eussent été fidèlement exécutés , n'auroient laissé à Louis que le vain nom de monarque destitué d'autorité. Quelques - uns de ses plus intimes confidens lui ayant demandé queles raisons avoient pu le déterminer à se soumettre à des conditions si dures. *La jeunesse de mon frere de Berry* , répondit - il , *la prudence de beau - cousin de Calabre* , *le sens de beau - frere de Bourbon* , *la malice du comte d'Armagnac* , *l'orgueil grand de beau - cousin de Bretagne* , & *la puissance invincible de beau - frere de Charolois*. Avant que de conclure ce honteux acommodement , Louis avoit déposé au parlement une protestation juridique , par laquelle il déclaroit « qu'il n'acceptoit une paix si désavantageuse que contre son courage & volonté , par force & contrainte , & que pour éviter les inconvénients , tant de sa personne que du royaume , qu'il voyoit en disposition d'advenir. Il ajoutoit dans cet acte , que le consentement qu'il se trouvoit forcé de donner , ne pouroit dans la suite valoir ni lui tourner à préjudice , sur - tout à l'égard du duché de Normandie , qui de toute ancienneté , & récemment par Charles VII , avoit été incorporé au domaine de la couronne sans pouvoir jamais en être séparé » ; comme si de pareilles loix prescrites par un monarque , pouvoient priver son successeur du droit de les révoquer en vertu de la même autorité. Louis , au surplus , auroit pu s'épargner l'igno-

Ann. 1465.

Résolution
du roi.
Ibidem.

Ann. 1465.

Entrevue du
roi & du comte
de Charolois.
Phil. de Com-
mines.Contin. de
Monstrelet.
Chroniq. de
Louis XI.

minie d'une protestation , inutile monument de sa foiblesse , & 'qui n'ajoutoit rien à la résolution de profiter des premières circonstances qui se présenteroient pour secouer le joug que lui impofoit la nécessité.

Le traité de paix , quoiqu'arêté , n'étoit pas encore signé , lorsque le roi voulut rendre une visite au comte de Charolois dans son camp. On vit avec surprise ce monarque singulier , qui avoit la réputation d'être le plus fin de tous les hommes , & qui étoit le plus ombrageux , passer subitement à l'extrémité opposée d'une confiance fans mesures. Suivi seulement de l'amiral de Montauban , des seigneurs du Lau & de Nantouillet , & de deux autres , il se rendit en bateau vis-à-vis l'armée des princes. Les comtes de Charolois & de Saint-Paul l'atendoient sur le rivage : *Mon frere , m'assurez-vous* , dit le monarque en abordant ? *Oui , comme frere* , répondit le comte. A ces mots Louis mit pied à terre. Les deux princes se prodiguerent les démonstrations de l'amitié la plus sincere. Philippe de Commines , présent à leur entrevue , rapporte que le roi dit au comte de Charolois : *Mon frere , je reconnois que vous êtes gentilhomme & de la maison de France. Pourquoi , Monseigneur* , reprit le comte ? *Pource* , répondit Louis , *que quand j'envoyai mes ambassadeurs à Lille naguères devers mon oncle , votre pere & vous , & que ce fou de Morvilliers parla si bien à vous , vous me mandâtes par l'archevêque de Narbonne , qui est gentilhomme , & il le montra bien , car chacun se contenta de lui , que je me repentirois des paroles que vous avoit dites ledit Morvilliers , avant qu'il fût le bout de l'an. Vous m'avez tenu promesse , & encore beaucoup plutôt que le bout de l'an.* Il ajouta en riant : *Avec teles gens veux-je avoir à besogner , qu'ils tiennent ce qu'ils promettent.* Il est inutile de dire qu'en blâma l'imprudence avec laquelle le roi se livroit à la discrétion d'un ennemi à peine réconcilié. Le succès ne peut justifier la témérité d'une pareille démarche. Le comte de Charolois , maître de la personne du monarque , & du prince son

frere , pouvoit d'un signe disposer de leur sort & de l'empire. Il n'y avoit personne , jusqu'aux derniers soldats , qui ne sentit les conséquences de cete dangereuse entrevue. *Et revoitie (regardez)* , disoient les Flamands & Picards de l'armée du comte aux François , *vo roi qui parle à no seigneur de Charolois , & a passé deux heures qu'ils y sont , & par foi si voulions il est à no commandement.* Envain l'on prétendrait que le roi , dans le dessein de gagner à quelque prix que ce fût le comte de Charolois , croyoit par un moyen si extraordinaire le convaincre de sa sincérité. Après les odieuses acufations raportées ci-dessus , d'avoir conjuré sa perte & tenté de le faire enlever , devoit-il se flater d'effacer ces sinistres impressions ? Si le succès sembla pour-lors le justifier , nous vèrons dans la fuite que le même bonheur ne l'accompagna pas toujours.

Ann. 1465.

Les deux princes eurent encore quelques conférences avec aussi peu de précaution. Il arriva un jour que le comte de Charolois en reconduisant le roi , s'avança jusqu'au boulevard , sans s'apercevoir qu'il n'étoit accompagné que de quatre ou cinq personnes. Il reconnut le péril ; mais loin de marquer de la crainte , il continua de s'entretenir librement avec le monarque , & ne le quitta qu'aux portes de la ville. Il revint ensuite au camp , escorté de cinquante archers. Pendant son absence , qui fut assez longue , l'alarme s'étoit répandue parmi ses troupes. Le comte de Saint-Paul , Neufchâtel , maréchal de Bourgogne , les seigneurs de Contay & de Hautbourdin , assemblerent à la hâte les autres chefs , pour délibérer sur le parti qu'on prendroit , en cas que le prince arrêté par le roi devînt la victime de sa téméraire imprudence. Tous n'envisageant rien que de funeste , se rapeloient l'accident de Montereau-Faut-Yonne. On crut le comte absolument perdu , & l'on déploroit son aveuglement. Déjà les ordres étoient donnés pour faire rentrer les troupes dans le camp , & se préparer à reprendre au premier signal la route des Pays-Bas , lorsque l'arrivée du comte de Charolois mit

Idem , ibid.

Ann. 1465.

fin à ces terreurs. Neufchâtel courut au-devant du prince, & se dispoſoit à lui faire les plus vifs reproches. *Ne me tenſez point*, dit le comte en le prévenant, *car je connois bien ma grande folie, mais je m'en ſuis aperçu ſi tard, que j'étois près du boulevard.* Cet aveu de ſa faute ne l'empêcha pas d'eſſuyer les remontrances du maréchal, qui lui rendit un compte exact de ce qui s'étoit paſſé dans l'aſſemblée où ſa conduite avoit été déſapprouvée ſans ménagement (a). Le prince baiffa la tête ſans répliquer, & rentra dans le camp aux acclamations des troupes, qui commençoient à deſeſpérer de le revoir. Le roi, en ſe livrant à la diſcrétion du comte, n'avoit pas excité les mêmes inquiétudes. Cete ſécurité d'une part, de l'autre de ſi vives alarmes, témoignent la prodigieuſe différence que l'opinion publique mettoit entre les caractères de ces deux princes.

Mort de la
comteſſe de
Charolois.

Sur ces entrefaites, Iſabelle de Bourbon, comteſſe de Charolois, mourut à Bruxelles, ne laiſſant de ſon mariage qu'une fille apelée *Marie*, âgée pour-lors de huit ans. Nous verrons dans la ſuite cete princeſſe, unique héritière de la fortune immenſe de ſa maiſon, après avoir été promise à la plupart des princes de l'Europe, transporter enfin par ſon aliance avec Maximilien, ſes droits ſucceſſifs à la maiſon d'Autriche; droits qui devoient être une ſource intariſſable des guerres les plus ſanglantes pendant la durée de près de trois ſiècles. Le roi parut vouloir ſaiſir la circonſtance de cete mort, pour ſ'atacher inviolablement le comte de Charolois, en lui faiſant épouſer Anne de France ſa fille aînée. Les avantages offerts au comte en faveur de cete aliance, étoient ſi conſidérables, qu'il auroit

(a) Philippe de Commines raporte ainſi les expreſſions dont ſe ſervit le maréchal de Bourgogne, en parlant aux autres chefs de l'armée, de l'imprudence du comte de Charolois : « Si ce jeune prince fol & enragé ſ'eſt alé » perdre, ne perdons pas ſa maiſon, ni le fait de ſon pere, ni le nôtre ; » & pour ce que chacun ſe retire en ſon logis ſans ſoi eſbahir de fortune » qui advienne, car nous ſommes ſuffiſants, nous tenant enſemble, de nous » retirer juſqu'ès marches de Hainaut, ou de Picardie, ou de Bourgogne ». *Commines, lib. 1, cap. 13.*

fa lu que le roi eût absolument perdu le jugement pour faire de semblables propositions , avec dessein de les exécuter. Il ne s'agissoit pas moins que de donner pour dot à la princesse la Champagne , avec les enclaves de Langres , de Laon & du Vermandois , & le bailliage de Sens , sous la condition vague & indéterminée du rachat , moyennant douze cent mille écus d'or , mais à titre d'hérédité perpétuelle , en cas que le roi , par la mort du prince son frere ou autrement , rentrât dans la possession du duché de Normandie. Si cet étrange projet avoit eu lieu , il ne restoit plus à Louis qu'à partager le royaume avec le comte. Pour le justifier , on se trouve réduit à dire que son intention n'étoit pas de remplir ses promesses ; mais le comte de Charolois qui fût le forcer d'accomplir à son égard tous les articles du traité de Conflans , n'auroit pas plus facilement permis au roi d'éluder ses autres engagements , d'autant plus que les conventions portoient qu'il seroit mis dès-lors en possession des provinces destinées à former la dot de la princesse.

Louis ne dut pas tarder à reconnoître tout le désavantage d'une paix dont ses frayeurs lui avoient exagéré la nécessité. Pour peu qu'il eût différé , les troupes des princes réduites aux dernières extrémités de la misère & de la faim , absolument hors d'état de subsister , se seroient dissipées d'elles-mêmes. La première démarche des chefs de la ligue après la signature du traité , fut de demander des vivres , que le roi permit aux Parisiens de leur fournir en abondance. C'étoit un spectacle singulier que de voir des assiégés , après une longue défense , procurer une subsistance qui manquoit aux assiégeants. On les voyoit en foule acourir aux portes à demi-nus , & presque exténués , se jeter avec avidité sur tous les aliments qu'on leur présentait , & les dévorer sans distinction. Nous ne parlons ici que d'après les historiens contemporains qui se trouvent tous d'accord sur ces tristes particularités. Ce fut toutefois une armée réduite dans un état si déplorable , qui

Ann. 1465.

Disette dans
l'armée des
princes.
Ibidem.

Ann. 1465.

Changement
dans la con-
duite du roi.

força le roi de se soumettre à des conditions que les plus étonnants revers eussent à peine dû lui arracher. Jamais , pendant tout le cours de son regne , il n'eut réparé le tort qu'il se faisoit , si ses adversaires eussent sçu profiter de ces premiers avantages.

Le fruit que Louis tira de cete paix déshonorante , fut qu'il reconnut du-moins une partie de ses fautes. On le vit pendant quelque-temps s'attacher à regagner les mécontents , par une conduite entièrement opposée à celle qu'il avoit tenue en parvenant au trône. Il affectoit une ouverture sans réserve. A cete familiarité qui lui étoit naturele , il joignit des manieres aimables , & paroïssoit ne respirer que la bienveillance , la franchise & l'amitié. Il écoutoit tous les conseils avec la docilité aparente d'un prince qui craint de s'en rapporter à ses propres lumieres , sur un objet aussi important que le gouvernement d'une grande nation. Tout , jusqu'à son extérieur , annonçoit son changement. Au-lieu de ce pourpoint écourté d'une étoffe grossiere qu'il portoit ordinairement , il se montra pendant quelques jours revêtu d'une longue simarre de pourpre , enrichie d'hermines. Il combla de caresses les princes & les seigneurs de la ligue. Il les reçut à diverses fois dans Paris , & ne faisoit pas difficulté de se trouver avec eux aux festins que leur donnoient les principaux bourgeois. Ces témoignages de confiance , cete aimabilité , cete modération , produisirent leur effet , & lui valurent plus que le gain d'une bataille. Il rétablit Guillaume Juvénal des Ursins dans la dignité de chancelier , à la place de Morvilliers qui fut destitué. C'étoit une espece de satisfaction que le roi faisoit au comte de Charolois , à qui ce magistrat avoit parlé en termes peu mesurés. Leçon importante pour les ministres que les princes chargent de leurs ordres , qui doit leur apprendre à ne point faire parade d'un zele outré , en excédant les ordres de leur mission , s'ils ne veulent s'exposer au péril d'être désavoués , & souvent punis d'une chaleur indiscrete.

Cependant

Cependant le roi dissimuloit avec peine l'impatience qu'il avoit de voir la séparation & la retraite des chefs de la ligue. La paix fut publiée à Paris le vingt-neuf Octobre. Le surlendemain, dernier jour du même mois, Louis se rendit à Vincennes, où il devoit recevoir les hommages & les nouveaux serments de fidélité des princes. Le comte de Charolois se fit livrer le château pour sûreté de sa personne, ainsi que de celles de ses aliés. Ses gardes occupoient les avenues & les portes de la forteresse, lorsque le monarque y arriva suivi d'une escorte peu nombreuse. C'est toujours avec la même surprise qu'on voit ce prince soupçonneux, prendre si peu de précaution pour lui-même, tandis qu'on lui témoignoit la défiance la plus injurieuse. Vraisemblablement il vouloit dissiper jusqu'au moindre doute qu'on auroit pu concevoir de sa bonne foi, ce qui l'empêchoit de s'apercevoir que cete dangereuse politique pouvoit à la fin lui devenir funeste. Pour affecter encore plus d'assurance, il avoit résolu ce jour-là de coucher à Vincennes; & dans cete vue, il donna ordre qu'on fit venir son lit de Paris, lorsqu'un messager envoyé par les échevins & le prévôt des marchands, vint le supplier de ne point passer la nuit à Vincennes, pour plusieurs raisons qu'ils se proposoient de lui communiquer à son retour. Louis cédant à leurs instances, les fit assurer qu'il se conformeroit à leur avis. Après que le nouveau duc de Normandie, le comte de Charolois & les autres princes eurent fait hommage des possessions qui leur étoient acordées par le traité, le comte de Saint-Paul renouvela le serment de fidélité pour la charge de connétable, qu'il avoit déjà prêté à la table de marbre au palais. On distribua ensuite les lettres d'abolition pour tous ceux qui s'étoient trouvés engagés dans le parti des rebeles, & le monarque rentra dans la capitale à la satisfaction des Parisiens, qui commençoient à s'inquiéter des fréquentes sorties de leur souverain. Ces alarmes ne l'empêchèrent pas d'assister le lendemain, & toujours aussi mal acompagné, à la

Ann. 1465.
Publication
de la paix.
Ibidem.

Ann. 1465.

revue que le comte de Charolois fit de ses troupes , près des remparts de Paris. Louis , toujours flatteur , loua l'ordonnance de l'armée en présence du comte , qui de son côté s'adressant aux chefs , leur dit : *Messieurs , vous & moi sommes au roi mon souverain seigneur , qui cy est présent , pour le servir toutes les fois que besoin aura.*

Le roi recon-
duit le comte
de Charolois.

Ibidem.

Enfin le troisième jour de Novembre , terme fixé pour cete séparation tant souhaitée , le duc de Normandie , accompagné du duc de Bretagne , partit pour la Normandie , tandis que le comte de Charolois prenoit la route des Pays-Bas. Le roi conduisit ce dernier jusqu'à Villiers-le-Bel , où ces deux princes s'arrêtèrent pendant trois jours , se prodiguant mutuellement tous les témoignages de l'amitié la plus intime : signes d'autant plus équivoques de leur sincérité , qu'ils paroissent excessifs. Le moindre incident suffisoit pour réveiller leurs soupçons. Louis qui en partant de Paris ne s'étoit fait suivre que par un petit nombre de ses gens , avoit commandé que deux cents lances vinssent le prendre pour l'escorter à son retour. Ce corps arriva dans le moment que le comte de Charolois alloit se mettre au lit. Il parut agité de la plus vive inquiétude , & sur-le-champ il donna ordre qu'une partie de ses troupes prît les armes , comme s'il eût appréhendé que le roi ne formât quelque entreprise contre lui. Philippe de Commines , témoin oculaire , & qui a vécu alternativement à la cour de ces princes , observe que la trop grande familiarité avec laquelle ils s'entretenaient pendant ces trois jours , loin de les rendre amis , ne servit qu'à redoubler leur défiance & confirmer leur aversion réciproque. Ils s'étoient vus de trop près pour se déguiser l'antipathie insurmontable que devoit naturellement produire l'opposition de leurs caractères. Le roi s'étant aisément aperçu de l'impatience que le comte de Charolois avoit de combattre les Liégeois , & châtier l'insolence des habitants de Dinant , lui proposa de les abandonner , de l'aider même à poursuivre sa ven-

geance , pourvu que de son côté il renonçât à toute alliance avec les autres princes , & sur-tout avec le duc de Bretagne. Le comte n'eut pas de peine à démêler l'artifice. Il répondit sans détour que rien n'étoit capable de le détacher de l'amitié qu'il avoit jurée au duc de Bretagne , *son alié , son frere & son compagnon d'armes* ; qu'il seroit toujours prêt à laisser les Liégeois pour voler au secours de ce prince , toutes les fois que le roi voudroit l'ataquer ; en un mot , que leurs causes étoient communes , & leurs intérêts inséparables. Ce refus n'empêcha pas le monarque & Charles de se quitter comme s'ils avoient été pénétrés l'un pour l'autre de l'estime la plus vraie , & de renouveler en se séparant les protestations de vivre désormais dans la plus étroite intelligence.

Ann. 1465.

Ainsi se termina cete guerre du bien public , l'un des événements de notre histoire le moins honorable à ceux qui en furent les auteurs. La paix fut conclue sans qu'on daignât seulement faire mention du soulagement des peuples. Les chefs de cete ligue parurent avoir oublié jusqu'au nom de la nation , dont l'intérêt leur avoit fourni un prétexte spécieux de prendre les armes. Le premier soin du comte de Charolois , après la ratification du traité de Conflans , fut d'ordonner dans toutes les villes dont la jouissance lui étoit cédée , le rétablissement des impôts dont il avoit fait publier l'abolition au commencement des troubles. Les autres chefs suivirent son exemple ; & comme l'entretien de ce nombre prodigieux de troupes avoit de part & d'autre épuisé les finances , le royaume fut plus que jamais livré à la rigueur des exactions.

Rétablis-
ment des im-
pôts.

Ibidem.

Le roi , délivré du péril qui l'avoit menacé , ne croyoit pas encore avoir acheté trop cher le temps de se remettre de ses terreurs & de mieux concerter ses mesures. A la réserve de la Guienne & de l'Île de France , il se trouvoit à-peu-près aussi resseré dans ses possessions que l'avoit été Charles VII , dans les premières années de son regne. Uniquement occupé du soin de re-

Ann. 1465.

couvrir en détail ce qu'il venoit de perdre en un instant par un traité ruineux , il ne pouvoit puiser des motifs de consolation que dans l'espoir d'un plus heureux avenir. La conduite de la plupart des princes l'avoit mis dans la nécessité de les regarder comme les ennemis irréconciliables de son autorité. Invincibles tant qu'ils seroient unis , il étoit impossible d'en attaquer un seul séparément , sans jeter aussi-tôt l'alarme parmi les autres. L'unique ressource du monarque étoit leur désunion , qu'il ne devoit attendre que du temps , des circonstances , & sur-tout de la diversité de leurs intérêts. Il en avoit déjà jeté les germes dans les traités particuliers qui furent dressés en conséquence de l'accord général (a). Cette multiplicité de conventions distinctes les unes des autres , source intarissable de difficultés & de contestations , laissoit toujours aux parties intéressées la liberté de les interpréter à leur avantage , ou d'en éluder l'exécution.

Privileges
acordés aux
habitants de
Paris.

Ibidem.
Hist. de la
ville de Paris.
Ordonnances.

Les réjouissances publiques à l'occasion de la paix , furent d'autant plus sinceres , que la nation avoit cru toucher au moment qui l'alloit replonger dans ses anciennes calamités. Le roi se fit un devoir d'assister à toutes les fêtes qui furent célébrées dans la capitale. On donna , dans l'une des sales de l'hôtel-de-ville , un festin magnifique qu'il honora de sa présence. Les principaux bourgeois & leurs femmes furent admis à la table du monarque , avec les princes & les seigneurs. Ce mélange étoit du goût de Louis , qui se plaisoit sur-tout à se familiariser avec le peuple , dont il préféroit l'attachement à la foi douteuse des grands. Non-

(a) Ce fut à Conflans que les conditions essentielles de l'accommodement furent arrêtées. Il est vraisemblable que tous les princes intéressés à la ligue firent chacun leur traité particulier , conformément à la convention générale qui se trouve répétée dans les preuves de Commines , sans que la date ni le lieu soient désignés. Le traité de Saint-Maur ne doit être considéré que comme une confirmation & une interprétation de plusieurs articles de la paix. Il ne faut que le lire pour en être convaincu , puisque dans le temps même que cet accord fut dressé , la paix étoit déjà publiée à Paris. Voyez les pièces justific. pour servir à l'hist. de Louis XL.

content de faire hautement l'éloge du zèle & de la fidélité dont les Parisiens avoient donné des preuves pendant les derniers troubles, il voulut leur en témoigner sa reconnoissance par ses bienfaits. Il confirma tous les privileges acordés aux citoyens en faveur de leurs services, ajoutant que loin de songer jamais à restreindre ces immunités, comme ayant été arachées à la nécessité des conjonctures, ils le trouveroient toujours disposé à leur prodiguer de nouvelles graces. Ces prérogatives consistoient dans l'exemption du logement des gens de guerre, l'affranchissement du ban & arrière-ban en faveur des bourgeois de Paris, possesseurs de fiefs assujétis au service militaire, & le droit de ne pouvoir être contraints de procéder ailleurs que pardevant les juridictions de leur ville, dans toutes les causes qu'ils auroient à soutenir en qualité de *défendeurs*. Le roi sentoît combien la faveur populaire pouvoit lui servir pour l'accomplissement du dessein formé dès son avènement au trône, d'élever l'autorité suprême sur les débris de la puissance des seigneurs; projet qu'il ne perdit jamais de vue, & pour l'exécution duquel il employoit des moyens conformes à son humeur & à son caractère. Il visitoit les simples citoyens, il entroit dans le détail de leurs affaires & de leurs familles, il les admettoit à sa table, il tenoit leurs enfants sur les fonts de baptême, il se faisoit initier à leurs confréries, sans qu'on pût décider si la dévotion & la bonté avoient plus de part à ces actions que la politique.

Quoique le roi eût déclaré qu'il prétendoit qu'on rétablît l'ancien usage de présenter à la pluralité des voix trois sujets pour remplir les charges de magistrature qui viendroient à vaquer, il ne put toutefois s'empêcher de faire encore plusieurs changements de sa seule autorité. Il nomma Jean *Dauvet* premier président du parlement, & vint lui-même l'installer au lieu de Mathieu de *Nanterre*, qui fut envoyé à Toulouse pour y exercer les mêmes fonctions, & revint ensuite à

Ann. 1465.

Changement
d'officiers.

Ibidem.

Ann. 1465.

Paris occuper la place de second président. Robert d'Estouteville fut institué prévôt de Paris, & reçu malgré l'opposition de Jaques de Villiers, possesseur actuel de cete charge, & qui *apela* de la nomination du roi. Ces particularités assez peu intéressantes en elles-mêmes, ne méritent d'être rapportées, qu'autant qu'elles servent à nous retracer la forme peu régulière qui s'observoit alors dans la distribution des dignités. Le monarque destitua pareillement quelques autres magistrats tant du parlement, des requêtes de l'hôtel, de la chambre des comptes, que des autres juridictions. Après avoir réglé ces nouveaux arrangements, il partit de Paris pour se rendre à Orléans. Il s'arrêta quelque temps dans cete ville, en attendant l'issue des intrigues qu'il pratiquoit secrètement pour brouiller le duc de Normandie avec le duc de Bretagne, & tirer avantage de la division que la jalousie & l'avidité commençaient à produire entre les créatures de ces deux princes.

Nouveaux
serments pour
l'observation
de la paix.

*Pieces justificat. de l'hist.
de Louis XI.*

Le duc de Normandie, en partant pour aller prendre possession de son nouvel apanage, étoit accompagné par le duc de Bretagne, qui, fondé sur les services qu'il lui avoit rendus, croyoit être en droit de le gouverner entièrement. Ces deux princes étoient encore à Pontoise à la fin du mois de Novembre, lorsque le roi leur envoya le chancelier des Urins, pour les engager à jurer de nouveau l'observation de la paix, conformément aux conditions arrêtées tant à Conflans qu'à Saint-Maur-des-Fossés & à Paris. Le duc de Normandie prêta le serment entre les mains du comte de Dunois, en présence du chancelier. A l'égard du duc de Bretagne, il ne fit qu'une simple promesse verbale, sans vouloir s'obliger par serment : il protesta en même-temps contre l'article du traité, qui portoit l'établissement des trente-six commissaires nommés pour travailler à la réformation du gouvernement, prétendant qu'il ne pouvoit reconnoître leur autorité sans porter atteinte à l'indépendance de ses Etats. Cete pro-

testation du duc fournit un prétexte au roi de réitérer de son côté celle qu'il avoit déjà faite au parlement contre les traités de Conflans & de Saint-Maur : formalités inutiles , si des circonstances plus heureuses n'avoient en même-temps secondé ses desseins.

Ann. 1465.

Ceux qu'une longue expérience avoit instruits à juger des événements , prévoyoit sans peine qu'il étoit impossible que les choses subsistassent dans le même état. Le duc de Normandie se trouvoit environné d'une infinité de seigneurs & d'officiers qui ne s'étoient attachés à son parti que dans l'espoir de relever leur fortune par des établissemens avantageux. Tous les emplois leur paroissoient à peine suffisants pour les dédommager du sacrifice qu'ils avoient fait. D'un autre côté , la noblesse de Normandie se croyoit bien fondée à prétendre , exclusivement à tous autres , la meilleure part dans la distribution des charges. Les uns & les autres se réunissoient contre le duc de Bretagne , qui témoignoit vouloir disposer de tout à son choix. Cete espece de tyrannie excita un mécontentement général , dont on essaya vainement de lui faire appréhender les dangereuses conséquences. Tanneguy Duchastel , dont les sages conseils avoient été déjà si salutaires à ce prince , ayant entrepris de lui faire quelques représentations à ce sujet , & de le détourner du dessein de suivre le duc de Normandie , fut disgracié pour prix de sa liberté. Le roi , attentif à profiter des fautes d'autrui , saisit cete circonstance pour regagner Duchastel , qui dans la suite lui rendit d'utiles services.

Division entre les partisans du duc de Normandie.

Tele étoit la disposition des esprits , lorsque les ducs de Normandie & de Bretagne ariverent à Sainte-Catherine-du-Mont , près de Rouen , où ils devoient s'arrêter quelques jours , tandis qu'on travailloit aux préparatifs de l'entrée. Cependant la discorde s'alumoit de plus en plus entre les partis opposés. Le duc de Bretagne acheva d'indisposer tout le monde , en nommant d'avance *Lescun* gouverneur de Rouen. On cessa de se contraindre , & les jalousies réciproques éclatèrent sans

Le duc de Normandie va prendre possession de son nouvel apanage. Le duc de Bretagne se retire.

Ibidem.

Ann. 1465.

aucun ménagement. On fit entendre au jeune prince que le duc de Bretagne, sous prétexte de le servir & de l'assister de ses conseils, n'aspiroit en éfet qu'à le tenir dans une perpétuelle dépendance. Il y eut entre eux une dispute très-vive, qui sembloit annoncer leur rupture prochaine. Jean de Loraine, seigneur de Harcourt, qui se trouvoit à la tête des premières maisons de la province, fit assembler les habitants de Rouen dans l'hôtel-de-ville, & leur déclara que le duc de Bretagne avoit formé le projet de se rendre maître de la personne de leur prince, & de le conduire dans ses Etats. La nouvele de cete prétendue conspiration, toute destituée qu'elle étoit de vraisemblance, répandit l'alarme dans la ville. Une partie des habitants prit les armes, & se rendit à Sainte-Catherine-du-Mont. Ils sollicitèrent si puissamment le duc de ne pas diférer plus long-temps de répondre aux vœux de ses nouveaux sujets, qu'il consentit à les suivre, laissant le duc de Bretagne dans la plus grande surprise d'une résolution si subite. Comme ce dernier n'avoit pas de forces suffisantes pour s'y opposer, il laissa partir le jeune prince, sans oser l'accompagner plus avant, ayant été averti que les Rouennois avoient formé le complot, s'il entroit dans leur ville, de faire main-basse sur ses gens & sur lui, & de les massacrer indistinctement. Il prit le parti de se retirer à Caën, après avoir permis à ses troupes, cantonnées près de Rouen, de traiter les environs de cette vil'e en pays de conquête. Les désordres qu'elles commirent, acheverent de le perdre de réputation dans l'esprit des Normands.

Idem, ibid.

Quelques jours après son entrée dans Rouen, Charles fut reçu duc de Normandie. Un auteur contemporain dit que la cérémonie de cete réception se faisoit en mettant au doigt du prince un anneau d'or, *pour signe que ses sujets l'époussoient à duc*. Après cete formalité, les habitants lui jurèrent une fidélité inviolable, s'engagerent de le servir envers & contre tous, & de lui fournir toutes les forces, dont il pouroit avoir besoin,

soin , contre quelque ennemi qu'il eut à combattre. Ils lurent ensuite devant lui divers passages de leurs chroniques qui rapeloient les exploits guerriers des anciens ducs de Normandie , contre les rois de France. Le nouveau souverain ne devoit pas tarder à voir les effets de ces superbes promesses.

Ann. 1455.

Le roi , pendant ces divers mouvements , n'avoit pas quitté le séjour d'Orléans , où il changea encore plusieurs officiers , & dressa quelques nouveaux plans pour différentes parties de l'administration , couvrant ses véritables desseins sous le voile d'une tranquillité aparente. Dès qu'il fut informé de la mésintelligence de son frere avec le duc de Bretagne , & de la retraite de ce dernier , il parut sur les frontieres de la Normandie avec toutes ses troupes & une artillerie formidable. A son approche , toutes les places ouvrirent leurs portes par la trahison ou la frayeur de ceux à qui la garde en avoit été confiée. Il poussa , sans rencontrer aucun obstacle , ses conquêtes jusqu'à Pont-de-l'Arche , tandis qu'en même-temps il songeoit à gagner le duc de Bretagne , ou du-moins à le détourner du dessein de s'opposer à ses progrès. Dans cete vue il ne fit pas difficulté d'aler en personne le trouver à Caen. Cete conférence produisit tout l'effet qu'il en avoit espéré. Le duc promit d'être à l'avenir , *bon , vrai & loyal parent , serviteur , ami , alié & bienveillant du roi* , & de le servir contre tous , excepté le duc de Calabre & le comte de Charolois. Le roi de son côté déclara que les protestations qu'il avoit faites contre les traités de Conflans & de Saint-Maur , ne portoient point atteinte aux articles qui concernoient le duc , & sur-tout à l'égard de la régale. Tous les seigneurs qui avoient suivi le parti du duc de Bretagne , & qui paroissoient encore lui demeurer atachés , entre autres les comtes de Dunois & de Dammartin , le maréchal de Lohéac & le seigneur de Lescun , furent expressément compris dans un nouveau traité conçu d'ailleurs en termes si ambigus , que Philippe de Commines , à qui Louis XI

Le roi dépouille son frere de la Normandie.

Ibidem.

Ann. 1465.

Le duc de Normandie se retire. La province rentre sous la domination du roi.

Ibidem.

en parla plusieurs fois dans la fuite , assure qu'ils ne l'entendirent jamais bien ni l'un ni l'autre.

Le roi revint ensuite à Pont-de-l'Arche , pour presser la réduction de Rouen , où son frere , livré à lui-même , sans expérience , destitué des secours sur lesquels il avoit compté , n'avoit plus d'espérance que dans la fidélité que les habitants lui avoient jurée. Dans une si triste conjoncture , il s'adressa d'abord au comte de Charolois , qui pour-lors occupé à faire la guerre aux Liégeois , se trouvoit hors d'état d'acourir le dégager avec la promptitude qu'exigeoit la proximité du danger. Il donna toutefois ordre qu'on fit marcher une partie des troupes qui bordoient les frontieres de la Picardie & de l'Artois , & de s'emparer de Dieppe ; mais déjà le commandant de cete place l'avoit remise au roi. Le duc de Normandie se trouvant absolument hors d'état de résister , & craignant plus que tout , le malheur de tomber au pouvoir de son frere , ne songea plus qu'à chercher son salut dans la fuite. Il fut d'abord tenté de se retirer dans les Pays-Bas. L'appréhension d'être arrêté par les troupes ennemies qui occupoient les passages , le fit renoncer à ce projet. Enfin , le péril que ses frayeurs lui exagéroient , ne lui laissant plus le choix d'un asile , il envoya demander un sauf-conduit au duc de Bretagne. Il le lui acorda , de concert avec le roi , qui vouloit éviter sur-tout que ce jeune prince , enhardi par le désespoir , n'allât , malgré tous les obstacles , se jeter entre les bras du comte de Charolois. Cependant les habitants de Rouen avoient envoyé des députés au roi pour obtenir une abolition générale du passé , & des privileges pareils à ceux accordés aux Parisiens. Il leur fit réponse qu'il prendroit l'avis de son conseil , & qu'il les feroit instruire de ses volontés. Le départ du duc abrégea ces négociations , & la ville se soumit sans insister davantage sur ses demandes. Ainsi , en moins de six semaines , la Normandie rentra sous la domination du monarque , à la réserve de Caen & de Honfleur , qui demeurèrent en

sequestre entre les mains du sire de Lescun. Louis, par ses dernières conventions avec le duc de Bretagne, étoit demeuré d'accord que ceux qui avoient suivi le parti de son frère, auroient la liberté de se retirer dans cette dernière ville, & d'y demeurer pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur accommodement, & obtenu des lettres d'abolition de leur révolte.

Ann. 1465.

Cette révolution si rapide se seroit faite sans effusion de sang, si la clémence du roi avoit égalé sa bonne fortune. Mais peu accoutumé à faire grâce, le souvenir du péril auquel il s'étoit vu exposé, & la paix honteuse que la nécessité venoit de le forcer d'accepter, sembloient avoir redoublé sa sévérité naturelle. Il vouloit subjuguier par la terreur des exécutions, les cœurs qu'il dédaignoit ou désespéroit de gagner par sa bonté. Les officiers ou gentilshommes que le torrent de la révolte avoit entraînés, & qui ne pouvoient se rendre assez redoutables par eux-mêmes pour prescrire des conditions à leur souverain, furent arrêtés & punis de divers genres de supplice. Tristan l'hermite, prévôt des maréchaux, impitoyable ministre des vengeances du roi, présidoit à ces tragiques exécutions. La noblesse ne vit qu'en frémissant qu'il ne lui restoit plus d'autre choix que le parti d'une aveugle obéissance, ou l'échafaud. Cette rigueur, au surplus, étoit peut-être nécessaire, & paroîtra moins odieuse, si l'on fait réflexion qu'après la licence des guerres précédentes, l'intérêt du corps entier de la nation demandoit qu'on employât des moyens violents pour assurer la tranquillité publique. Il eût été seulement à désirer, qu'en retranchant de la société ceux qui osoient en troubler l'ordre, on eût exercé contre eux la sévérité juridique des loix, au lieu de les envoyer au supplice, sans observer les formes prescrites; condamnations irrégulières, dont la clandestinité donnoit à des actes de justice l'apparence de l'assassinat. Après avoir établi de nouveaux officiers dans toutes les villes qu'il venoit de recouvrer, Louis

Exécutions en
Normandie.
Ibidem.

Ann. 1465.

termina son expédition en Normandie par un pèlerinage au mont Saint-Michel, & revint à Orléans.

Les nouvelles de la fuite du duc de Normandie, & de la perte de son nouvel apanage, causèrent un extrême déplaisir au comte de Charolois. En obligeant le roi de céder cette province, il comptoit lui avoir porté le coup le plus capable de l'affaiblir & de le réduire au point de ne pouvoir se relever. En effet, soit pour les revenus, soit pour les troupes qu'elle étoit en état de fournir, on considéroit la Normandie comme l'équivalent du tiers du domaine de la monarchie. Ce qui mortifioit davantage le comte, c'est qu'il se trouvoit alors dans l'impuissance absolue de rappeler le roi aux conditions de la paix, à moins que d'abandonner aux Liégeois ses Etats héréditaires, que le duc son père, affaibli par les années, ne pouvoit plus défendre. Dans le temps que le comte étoit campé devant les murs de Paris, le duc de Bourgogne ayant voulu rassembler des troupes pour marcher contre les Liégeois, qui ravageoient le Brabant, & pouffoient leurs courses jusqu'aux portes de Bruxelles, eut le chagrin d'éprouver de la part de ses propres vassaux, une résistance à laquelle ses prospérités passées ne l'avoient pas accoutumé. La persuasion qu'on ne lui désobéissoit que par mépris pour sa vieillesse, le mit dans une si furieuse colère, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont la violence fit pendant quelques jours désespérer de sa vie. Le comte de Charolois à son retour entra dans le pays ennemi & s'avança jusqu'à Saint-Tron, entre Liège & Louvain. Les Liégeois s'étoient flatés jusqu'alors d'être puissamment secourus par le roi de France, qui les en avoit assurés par des lettres revêtues de son sceau. Ils n'avoient même entrepris la guerre que sur cette assurance. La paix qui venoit d'être conclue sans qu'on eût daigné les comprendre dans le traité, les avoit jetés dans la plus grande consternation. Ils s'étoient hâtés de conjurer l'orage, en demandant une suspension d'armes, que le duc leur avoit accordée. Cette né-

gociation avoit précédé le retour du comte de Charolois. L'arrivée subite de ce prince , à la tête d'une armée formidable , redoubla leur terreur. La treve aloit expirer : ce ne fut qu'à force d'instances & de supplications , qu'ils obtinrent qu'on la prorogéât. On voyoit cependant arriver sans cesse de nouvelles troupes à l'armée du comte , qui sur la fin de la campagne montoit à plus de quatre-vingt mille hommes , parmi lesquels on comptoit vingt-huit mille cavaliers. Il n'en falloit pas tant pour forcer les Liégeois à subir toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. Ils mirent bas les armes , & s'engagerent à payer dans l'espace de six années six cent mille florins d'Alemagne pour les frais de la guerre , à demander pardon à genoux , enfin , à reconnoître le comte & ses successeurs *Maimbourgs* (protecteurs) perpétuels de l'Etat de Liege. Cet accommodement fut conclu vers la fin du mois de Janvier. Charles congédia la plupart des gens de guerre qui l'avoient accompagné dans cete expédition. Il ne put acquiter qu'une partie de leur paye ; mais les troupes ne murmurèrent point de cete retenue , parce qu'en dédommagement il leur avoit promis de vivre à discrétion , non-seulement sur le territoire ennemi , mais encore sur ses propres domaines. Cete licence , dont les ravages s'étendirent jusqu'aux frontieres de la Lorraine , désola trois ou quatre provinces. Ce fut par ces moyens ruineux que le comte de Charolois rassembla si facilement dans la suite ces armées prodigieuses , dont le nombre excédoit toujours ses facultés de les entretenir , & la nécessité de ses entreprises. Cet abus funeste d'une puissance qui s'épuisait en efforts inutiles , le rendit le fléau des peuples , & devint le principal mobile de sa perte.

Cependant Louis , contre son espérance , ayant heureusement terminé cete année par le recouvrement de la Normandie , & contraint son frere de chercher un asile en Bretagne , ne négligeoit rien de ce qui lui pouvoit procurer de nouveaux avantages. Soit qu'il re-

Ann. 1465.

Ann. 1466.
Conduite du
roi. Abolitions , renouvellement de serments de fidélité.

Ann. 1466.
 Chroniq. de
 France.
 Contin. de
 Monstrelet.
 Ph. de Com-
 mines.
 Histoire de
 Louis XI.
 Pièces justif.

connût sincèrement les fautes que l'humeur & la présomption lui avoient fait commettre, soit que pressé par les circonstances, il sentit que forcé de céder au temps, il étoit également de son intérêt & de son honneur de paroître du-moins porter de bonne grace le joug que la nécessité lui imposoit : il est certain que ses actions étoient en quelque sorte une condamnation tacite de sa conduite passée. Il affecta sur-tout de ne témoigner aucun ressentiment contre les seigneurs qui avoient eu part à la ligue du bien public. Il reçut en grace tous ceux qui se présentèrent : il ne fit pas même difficulté de les prévenir. Abolitions générales & particulières, promesses, bienfaits, il mit tout en usage. Quelque suspecte que lui fût la foi de plusieurs, il ne les traita pas moins favorablement que les autres : assez content, malgré le peu de sûreté qu'il y avoit à traiter avec eux, pourvu qu'il les séparât de leurs aliés. Les divers recueils des monuments de ce temps-là contiennent une infinité d'actes particuliers, dont l'objet principal est une renonciation absolue à tous les engagements antérieurs, accompagnée d'une promesse positive de servir le roi, contre tous ceux *qui pouvoient vivre & mourir*, sans excepter monseigneur Charles son frere. Ces promesses, suivant la coutume introduite par la mauvaise foi & la superstition, étoient consacrées par des serments jurés *sur la foi du corps, sur l'honneur, sur le batême, sur la donation de l'ame, sur le saint évangile de Dieu, sur les reliques de la Sainte-Chapelle, &c.* La forme de ces serments, capables d'intimider des ames religieuses, sembleroit supposer qu'alors on étoit intimement convaincu de l'efficacité de leur pouvoir, ainsi que de l'inévitable punition des violateurs, puisqu'on les exigeoit comme la garantie la plus solennelle des engagements. Il y avoit même telle relique par laquelle on refusoit absolument de jurer, en offrant d'ailleurs d'attester la sainteté des objets les plus respectables. Louis XI, par exemple, se seroit obligé pardevant tous les crucifix de l'univers, plutôt que de

jurant par *la croix de Saint-Lo*. Nous vèrons souvent, à la honte de ce siècle, plus pervers encore que superstitieux, que les plus faux intérêts brisoient sans peine ces liens si sacrés en apparence. Le but de cet ouvrage impose la nécessité de rapporter ces puériles & honteux détails, qui servent à nous retracer le tableau des mœurs de nos ancêtres. On étoit en même-temps crédule & de mauvaise foi. On auroit voulu jouer Dieu & les hommes. De-là ces infidélités multipliées, revêtues de précautions aussi deshonorantes qu'inutiles, qui, sans assurer l'inviolabilité des conventions, ne servoient qu'à souiller le parjure d'un crime de plus, en ajoutant le sacrilège à l'injustice.

Ceux que l'expérience du passé avoit convaincu d'être le moins esclaves de leur parole, se montrèrent les plus empressés à rechercher les bonnes grâces du roi, & à lui renouveler les assurances d'une fidélité à toute épreuve. Les premiers qui rentrèrent dans leur devoir, furent le comte d'Armagnac & le duc de Nemours. Louis les connoissoit trop l'un & l'autre pour se laisser éblouir par leurs protestations. Le comte, par des perfidies réitérées, avoit aggravé le crime de sa première ingratitude. Le duc de Nemours, toujours aussi disposé à former des projets coupables, qu'à recourir à la clémence d'un souverain qu'il haïssoit au fond du cœur, sembloit s'efforcer de justifier la rigueur de sa destinée, & creusoit lui-même l'abîme où ses fautes devoient un jour le précipiter. Le monarque, aussi dissimulé qu'eux & plus impénétrable, possédoit au suprême degré l'art dangereux de caresser les victimes qu'il devoit à sa vengeance. Il feignit de croire leur retour sincère, & leur prodigua les témoignages de la plus grande confiance. Cette conduite suspendoit du-moins les effets de leur mauvaise volonté, tandis qu'il assuroit la tranquillité des autres parties de la Guienne, par des alliances moins suspectes. Le comte de Foix, en résolvant par un nouveau traité ses liaisons avec le roi, avoit engagé le seigneur d'Albret à prendre le même parti.

Ann. 1466.

Nouveaux
traités du
comte d'Arma-
gnac & du duc
de Nemours
avec le roi.

Ibidem.

Ann. 1456.
Réconcilia-
tion du duc de
Bourbon
Ibidem.

Des diverses négociations par lesquelles le roi scut ménager le retour d'une partie des grands du royaume, il n'y en eut point dont il eût plus lieu de s'applaudir, que de cel'e qui lui regagna l'attachement du duc de Bourbon. Ce prince avoit été l'un des plus ardens instigateurs de la ligue du bien public, démarche inconfidérée, suivie d'un prompt repentir. Indépendamment du ravage de ses domaines, exposés au premier feu de la guerre, il venoit d'essuyer la mortification de voir la dignité de connétable, objet de son ambition, & dont le refus avoit été l'unique cause de sa révolte, conférée par un des articles de la paix, au comte de Saint-Paul. Le dépit de cete préférence lui fit ouvrir les yeux sur ses vrais intérêts, tandis que le roi, qui n'ignoroit pas ses dispositions, le prévenoit par des bienfaits, qui, sans lui être personnels, n'en étoient pas moins capables de le toucher & de le porter à désirer une réconciliation sincere. Il donna Jeanne, sa fille naturelle, à Louis, bâtard de Bourbon, avec cent mille écus de dot, & six mille livres de rente en fonds de terre. Les noces, auxquelles le monarque assista, ainsi que toute la cour, furent célébrées dans l'hôtel-de-ville de Paris, avec une magnificence extraordinaire, & pour en augmenter la pompe, on avoit choisi le jour d'une fête que la ville donnoit en réjouissance de la publication de la paix de Conflans. Le roi ne s'en tint pas à ces premières marques de l'affection qu'il témoignoit pour la maison de Bourbon. Il fit secrètement assurer le duc qu'il destinoit Anne de France, sa fille aînée, à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu. C'étoit cete même princesse qu'il ofroit pareillement au comte de Charolois, mais sans aucun dessein d'accomplir sa promesse. Le duc de Bourbon, qui n'étoit entré dans la ligue que pour se venger du peu de considération qu'on avoit pour lui, céda sans peine à des instances si flateuses. Il renonça dès-lors à tout engagement contraire à son souverain, & lui voua un attachement qu'il conserva jusqu'à sa mort. Nous le verrons dans la suite signaler son zele par les plus importants

tants services. Il avoit commencé d'en donner des preuves pendant l'expédition du roi en Normandie. On lui fut en partie redevable de la facilité avec laquelle cette province fut recouvrée, s'étant déclaré pour Louis dans le temps que le frère de ce monarque, après la retraite du duc de Bretagne, n'avoit plus d'espoir que dans son assistance. Telle fut dans tous les temps la suite inévitable de ces liaisons dictées par l'aveugle intérêt, & fondées sur l'injustice : aussi fragiles que leur cause, elles sont le plus souvent renversées par les mêmes passions qui les ont produites.

Ann. 1466.

Comme les princes en réglant les conditions de la paix, avoient paru plus occupés de leurs avantages personnels que de la fortune de ceux qui les avoient suivis, une infinité de seigneurs, que l'espérance d'obtenir, à la faveur des conjonctures, des biens ou des dignités, avoit entraînés dans la révolte, ne tarderent pas à reconnoître leur aveuglement. Un injurieux oubli fut pour la plupart d'entre eux le fruit du sacrifice qu'ils avoient fait de leur devoir & de leur sûreté, à l'ambition des ennemis de la monarchie ; heureux qu'on leur accordât une abolition du passé, tandis que les honneurs & les récompenses étoient le partage des chefs de la rébellion. Les plus sensés comprirent, que si la noblesse est considérée comme le plus ferme appui du trône, elle emprunte à son tour sa considération réelle & sa plus solide grandeur de son attachement au monarque & de son union indissoluble, pour concourir à faire respecter la majesté souveraine, comme le centre invariable de son existence.

Si par la bizarrerie de sa conduite, par des soupçons injurieux, par l'abus d'une autorité qui tendoit au despotisme, Louis s'étoit fait presque autant d'ennemis qu'il y avoit de grands dans son royaume, on peut dire que la plupart des princes & des seigneurs n'avoient pas moins de reproches à se faire. Leurs désobéissances, leurs injustices, leurs trahisons, semblent justifier le monarque. Le comte du Maine, honoré de la plus

Disgrace du
comte du
Maine.

Ibidem

Ann. 1466.

intime confiance de son souverain, ne s'étoit déjà rendu que trop suspect par sa fuite, à la journée de Montlhéri; désertion honteuse, qui seule auroit suffi pour exposer la monarchie au plus funeste revers, si le courage des ennemis avoit égalé leur fureur. L'opprobre d'une action si lâche ne l'avoit pas empêché de reparoitre à la cour. Le roi pressé par l'embaras & la multiplicité des affaires, s'étoit vu forcé de dissimuler son indignation. Devenu libre de faire éclater son ressentiment, ce fut par la disgrâce du comte qu'il commença sa vengeance. Convaincu de lâcheté, l'infâmie de sa fuite n'étoit pas le seul crime dont on l'accusoit. On découvrit que non-seulement il avoit été informé du projet de la ligue, dont il avoit fait un coupable secret, mais qu'il avoit même donné sa parole de se joindre aux mécontents. Il s'étoit emparé d'une partie des fonds destinés au paiement des troupes. Il avoit refusé de recevoir plusieurs gentilshommes qui s'étoient offerts au roi. Supérieur en forces au duc de Bretagne, il s'étoit abstenu de le combattre, malgré la certitude de remporter la victoire. Il n'avoit point discontinué pendant le cours de la guerre, d'entretenir des correspondances secrètes avec les ennemis. Enfin, on le chargeoit d'avoir formé le complot de livrer le Languedoc dont il étoit gouverneur, d'introduire les Bourguignons dans Paris, & de les rendre maîtres de la personne du roi. On n'oseroit affirmer qu'il n'y eût pas d'exagération dans le nombre des forfaits qu'on imputoit à ce prince; mais toutes ses démarches dépoisoient contre lui. Les moyens même de justification qu'il chargea le bâtard du Maine, son fils naturel, de présenter de sa part au roi, ne furent pas capables de changer à son égard la disposition du monarque, qui, non-content de le dépouiller de son gouvernement de Languedoc, pour le donner au duc de Bourbon, lui ôta encore sa compagnie d'ordonnance. Sa disgrâce auroit eu peut-être des suites plus fâcheuses, sans l'entremise de son frere René, roi de Sicile, pour qui sa majesté ne pou-

voit se dispenser de conserver de justes égards. On venoit alors d'arrêter le projet du mariage du marquis de Pont , petit-fils du roi de Sicile , avec Anne de France , malgré les assurances données à la maison de Bourbon. Le lecteur doit s'acoutumer aux contradictions dont l'histoire de ce regne lui fournit plus d'un exemple. René, l'année suivante, s'obligea pour le comte du Maine , & se rendit caution de sa fidélité à l'avenir , avec promesse de se déclarer contre lui en cas qu'il trahît ses engagements. Cete garantie ne pouvoit rendre au comte ni la réputation qu'il s'étoit acquise sous le regne précédent , ni l'honneur qu'il avoit perdu par tant de fausses démarches , dont l'ignominie étoit inéfacable.

Ann. 1466.

Charles de Melun , devenu suspect , avoit pris le parti de s'éloigner de la cour. Soit qu'il redoutât ses ennemis , soit qu'il fût pressé par le témoignage de sa conscience , il s'étoit retiré à Melun , dans l'espérance que le temps & le souvenir de ses anciens services dissiperoient l'orage. Le roi qui le haïssoit alors , d'autant plus qu'il l'avoit comblé des témoignages de sa faveur , étoit résolu de le perdre ; mais il vouloit préparer sa chute. Il se contenta d'abord de le mettre hors d'état de nuire. Il conservoit encore , malgré sa disgrâce , le commandement de la Bastille , dont il avoit confié la garde , pendant son absence , au seigneur des Bordes , qui venoit d'épouser sa fille naturelle. Jean Prévôt , notaire & secrétaire du roi , fut chargé de s'introduire adroitement dans la forteresse , & de s'en rendre maître au nom du roi ; commission dont il s'acquitta avec autant de subtilité que de bonheur. Des Bordes & sa femme se réfugièrent à Melun auprès de Charles , qui , par la conduite qu'on observoit avec lui , auroit dû dès-lors présager de plus grands malheurs , & songer à se mettre à couvert du ressentiment d'un monarque inflexible.

Le roi ôte à Charles de Melun le gouvernement de la Bastille.

Ibidem.

Antoine de Château-neuf , seigneur du Lau , rival de Melun dans la faveur du roi , grand chambélan , grand bouteiller de France , sénéchal de Guienne ,

Le seigneur du Lau est arrêté.

Ibidem.

Ann. 1466.

possédant des richesses immenses , étoit accusé d'avoir payé de la plus noire ingratitude les bienfaits de son souverain , en pratiquant des intelligences criminelles avec les ennemis de l'Etat. Le roi borna d'abord sa punition au bannissement ; mais peu de temps après , ayant paru aux environs d'Orléans , où la cour étoit pour-lors , il fut reconnu malgré son déguisement , & conduit dans la citadelle de Melun. On le transféra dans la suite au château d'Usson en Auvergne , qui appartenoit au bâtard de Bourbon. Le roi qui craignoit qu'il ne s'échapât , chargea ce seigneur de faire forger une cage de fer pour le renfermer plus étroitement. (Cete horrible nouveauté étoit de l'invention de Balue , évêque d'Evreux). Quelque attachement que le bâtard de Bourbon eût pour le monarque , il refusa d'exécuter cete commission , & lui répondit que s'il vouloit ainsi traiter ses prisonniers , il pouvoit les garder lui-même. Après deux ans de captivité , il trouva moyen de s'évader. Le procureur du roi d'Usson , le commandant du château & son fils , furent décapités comme complices de cete évasion. Toutefois , par une de ces bisâres inconséquences , qui ne sont souvent un mystère que par la honte d'en avouer les motifs , on vit dans la suite le seigneur du Lau rentrer en grace , sans qu'on puisse découvrir s'il dut ce retour à sa justification ou à l'inconstance du prince.

Mort de
l'Amiral de
Montauban.
Ibidem.

L'amiral de Montauban , devenu également odieux à tous les partis , mourut vers le milieu de cete année. On lui reprochoit d'avoir été l'un des principaux auteurs de la ligue du bien public , soit par les dangereuses suggestions & les avis pernicioeux qu'il donnoit au roi , soit par la haine implacable que lui portoit le duc de Bretagne. La charge d'amiral fut donnée au bâtard de Bourbon , & celle de grand-maître des eaux & forêts au seigneur de Châtillon , frere du seigneur de Lohéac , qui venoit d'être rétabli dans son office de maréchal de France.

Le comte de Dunois revint pareillement à la cour ,

& rendu à ses devoirs pour ne plus s'en écarter , il ne s'occupa plus que du soin d'affermir sur des fondements solides la fortune de sa maison. François d'Orléans , son fils unique , épousa au mois de Juillet de cete année Agnès de Savoie , sœur de la reine de France. Le roi , en faveur de ce mariage , donna aux deux époux quarante mille écus , & la jouissance de plusieurs terres en Dauphiné. A-peu-près vers le même-temps , Marie de Savoie , autre sœur de la reine , fut unie au connétable de Saint-Paul. Le monarque comptant gagner ce prince à force de bienfaits , & le détacher des intérêts de la maison de Bourgogne , lui fit présent du comté de Guînes , de la seigneurie de Novion , & l'assura de plus du comté d'Eu , en cas que le comte mourût sans enfants ; mais ce transport étoit une injustice , puisque faute d'héritier en ligne directe , la succession de ce comté apartenoit à la branche de Nevers-Bourgogne , à qui la naissance donnoit un titre incontestable ; droit qui fut confirmé quelques années après par un arrêt du parlement , nonobstant la disposition du monarque.

Chabannes , comte de Dammartin , ménageoit dès-lors son racommodement. Le roi ne pouvoit s'empêcher de lui rendre justice intérieurement ; mais il étoit retenu par la honte de se rétracter. Il s'agissoit de réformer un jugement authentique , rendu sur des procédures & des dépositions , dont la fausseté une fois reconnue , dévoiloit une injustice manifeste. Le fond des accusations qui avoient fait condamner le comte , intéressoit directement l'honneur du monarque. Le temps & les ménagements qu'on fut obligé d'employer pour donner une tournure plausible à cete affaire , apportèrent quelque retardement à la réconciliation du comte. Il paroît cependant qu'il étoit déjà pleinement justifié , puisqu'indépendamment de l'abolition dont il jouit avec les autres chefs de la ligue , & de la restitution de ses biens , le roi lui donna la seigneurie de Gonesse , & de quelques autres terres , pour accroître le domaine du comté de Dammartin , en échange de la terre de Blancafort.

Ann. 1466.

Retour du comte de Du-nois. Mariage de son fils & du connétable de St-Paul , avec deux sœurs de la reine.

Ibidem.

Réconciliation de Chabannes avec le roi.

Ibidem.

Ann. 1466.

Le roi charge
le duc de Calabre
de ramener
Monsieur à la
cour.

Ibidem.

Il fut l'année suivante pleinement rétabli dans toutes ses possessions. Les procédures furent revues, on ne manqua pas d'y trouver des nulités. Il résulta de cet examen un nouveau jugement qui cassa le premier arêt, & justifia le comte des crimes qu'on lui avoit imputés, dont le plus grand, sans doute, étoit celui de s'être attiré l'indignation de son souverain. Les services importants qu'il rendit dans la suite, & la confiance que le roi lui témoigna jusqu'à la mort, prouverent encore mieux son innocence que le jugement qui le réhabilita.

Cependant Charles, frère du roi, destitué d'appui, dépouillé de son apanage, & réduit dans un si triste état, que l'indigence le contraignit de vendre jusqu'à sa vaisselle pour subsister, réclamoit la foi des traités, & se plaignoit également de l'indifférence de ses aliés, & de la dureté de Louis. On ne peut refuser un sentiment de compassion à la destinée de ce prince, dont l'extrême jeunesse excusoit l'imprudence. Il traînoit en Bretagne le remords de sa faute, & l'humiliation attachée au malheur. Son séjour dans cette province ne laissoit pas d'inquiéter le roi. Il craignoit qu'on ne se servît encore de son nom pour exciter de nouveaux troubles. Il chargea le duc de Calabre d'aller le trouver en Bretagne, & de l'engager à rentrer dans son devoir par les offres du Roussillon & de la Cerdagne, ou des comtés de Valentinois & de Diois; propositions qui déjà lui avoient été faites sans succès, mais que sa situation ne devoit plus lui permettre de rejeter. Le duc de Calabre avoit ordre, en cas qu'il ne pût réussir dans sa négociation, d'essayer de se saisir de la personne du jeune prince, & de l'amener à la cour. Charles persista toujours à demander la restitution de la Normandie. Le duc de Bretagne tenta inutilement de vaincre son obstination, jusqu'à menacer de l'abandonner. Il fut inébranlable, & le duc de Calabre revint, n'ayant pas voulu, comme il en avoit l'ordre, entreprendre de se rendre maître de la personne du prince; soit qu'une semblable commission lui parût trop odieuse, ou qu'un

reste de honte empêchât le duc de Bretagne de se prêter à cete violence.

Dans le même-temps le roi envoyoit la Trémoille au comte de Charolois , pour justifier sa conduite à l'égard de son frere. Le comte , moins convaincu par l'apologie de l'ambassadeur , que détourné par les affaires dont pour-lors il étoit occupé , parut ne prendre qu'un intérêt médiocre à cete querelle. C'étoit tout ce que le roi demandoit ; & pour entretenir la cour de Bourgogne dans ces dispositions , il ratifia de nouveau le transport des villes sur la Somme , cédées par le traité de Conflans , auxquelles il ajouta quelques villages du Vermandois. Atentif à tout ce qui pouvoit assurer sa tranquillité , il ne négligeoit aucunes des mesures qui pouvoient la lui procurer , soit en se fortifiant , soit en suscitant au comte des embarras capables de le tenir toujours en haleine. Il engagea secrètement les Liégeois & les habitants de Dinant à rompre la paix conclue l'année précédente , leur promettant de les favoriser efficacement , tandis que sous prétexte de repousser une descente dont il feignit d'être menacé de la part des Anglois , avec lesquels il venoit de régler une treve , il faisoit publier l'arrière-ban , & fonder une quantité si prodigieuse d'artillerie , qu'on y employa jusqu'aux cloches des églises. Le comte de Charolois , qui pour-lors étoit à Péronne , parut se réveiller au bruit de ces préparatifs. Il fit de son côté prendre les armes à tous ses vassaux , en annonçant toutefois que les troupes qu'il levoit étoient destinées pour accompagner le roi en Normandie , contre les Anglois , qui menaçoient d'y faire une irruption. C'est ainsi que ces deux princes se servoient l'un contre l'autre des armes qu'une défiance réciproque leur fournissoit.

Toute cete année se passa entre eux en ambassades , en plaintes , en demandes , en explications perpétuelles , dont le détail peu intéressant , ne serviroit qu'à jeter le lecteur dans un labyrinthe de négociations , où l'on ne cherchoit qu'à s'amuser , jusqu'à ce que des

Ann. 1466.

Ambassade au comte de Charolois. Conduite du roi avec ce prince.

Ibidem.

Ann. 1466:

circonstances plus propices permissent un libre cours à l'aversion réciproque que le monarque & le comte nourrissoient dans le fonds de leurs cœurs. Il seroit difficile de tracer un tableau plus naïf & plus vrai de ces diverses intrigues, que celui que nous en a laissé Philippe de Commines. Voici comme il s'exprime en parlant des mouvements politiques qui agitoient alors les cours de France, de Bretagne & de Bourgogne : *Et y avoit maintes ambassades, allants & venants de par les deux ducs au roi, & de par lui à eux deux, & de par eux au comte de Charolois & de lui à eux, du roi au duc de Bourgogne, de lui au roi, les uns pour sçavoir des nouvelles, les autres pour soustraire gens, & pour toutes mauvaises marchandises sous ombre de bonne foi.* A la faveur de ces manœuvres insidieuses, les chefs de la nation, faits pour donner l'exemple, se jouoient sans pudeur de la probité ; & par une conséquence nécessaire, la fidélité des inférieurs étoit à l'enca. Après avoir alternativement été dupes ou trompeurs, ils ne pouvoient manquer à la fin d'être les victimes de leurs fausses maximes.

Insolence des
habitants de
Dinant.

Immédiatement après la signature du traité, les Liégeois, toujours excités sous-main par le roi, avoient tenté de surprendre le comte de Charolois à Saint-Tron. Comme ils se trouverent les plus foibles, leur dessein échoua. Le comte les en auroit punis dès-lors, si la saison n'avoit été trop avancée : il remit cete expédition à l'année suivante. Il résolut de commencer par le siege de Dinant, dont les habitants avoient été compris dans l'acommodement des Liégeois avec le duc de Bourgogne, & s'étoient ensuite séparés de leurs aliés, pour conclure un traité particulier qu'ils avoient également rompu en ravageant une seconde fois le comté de Namur. Le prince irrité de tant d'insultes & d'infidélités, vint investir cete insolente & superbe ville, à la tête d'une puissante armée. Les assiégés parurent d'abord déterminés à faire la plus vigoureuse défense. Ils comptoient sur la protection du roi, dont ils se

se vantoient d'avoir des lettres d'aliance , revêtues du sceau royal , & que les Liégeois marcheroient incessamment à leur secours avec toutes leurs forces. Flatés de cet espoir , ils s'emportèrent à de nouveaux outrages contre le duc de Bourgogne (a) & son fils. Quelques villes voisines voulant prévenir les malheurs dont ils étoient menacés , les exhortèrent à se soumettre au duc : ils firent pendre le messager. On leur envoya un jeune enfant , chargé d'une lettre , dans l'idée qu'ils respecteroient son innocence ; ils le déchirèrent en pieces. On supprimeroit ces abominables brutalités , si elles ne formoient des circonstances essentielles pour juger du funeste événement dont nous allons rendre compte.

Ann. 1466.

Le comte de Charolois , frémissant d'indignation , trouvoit tous les moyens trop lents pour assouvir sa vengeance. Jamais on n'avoit fait un si prodigieux amas d'artillerie. Les bateries firent un feu si terrible & si continu , qu'il n'y eut point d'édifice dans la ville qui en fût à couvert ; ce qui doit faire présumer qu'on employa des bombes & des mortiers , ou des machines équivalentes , puisque des canons n'auroient pu produire un effet si destructeur. En trois jours les murailles furent ouvertes de tous côtés ; & les tours ébranlées jusqu'aux fondements , paroissoient près de s'écrouler. Le comte faisoit en même-temps construire deux ponts sur la Meuse , à dessein d'enfermer exactement la ville , & de l'assaillir de toutes parts. La garnison épouvantée , avoit pris la fuite. Ce fut alors seulement que les habitants commencèrent à reconnoître l'impuissance où ils étoient de résister. Ils ofrirent de se rendre sauf leurs vies , proposition qui fut rejetée. Le comte ayant appris que les Liégeois s'avançoient au nombre de quarante mille hommes pour faire lever le siege , résolut de les prévenir par un assaut général. Tout étoit dis-

Siege & destruction de Dinant.

(a) Ils éleverent une représentation du duc de Bourgogne sur une espede d'estrade , au-milieu d'un fossé bourbeux , & crioient aux Bourguignons : *Voici le siege du grand crapaud votre duc.*

Ann. 1466.

posé , lorsque les assiégés , désespérant d'être secourus , prirent le parti de se soumettre , l'unique ressource que leur laissoit l'extrémité où ils se trouvoient réduits. Ils portèrent au vainqueur les clefs de la place , & ofrirent de se rendre à discrétion. Le comte de Charolois refusa de les recevoir , & les envoya au duc de Bourgogne , qui , malgré son âge & ses infirmités , s'étoit fait porter en litier jusqu'à Bovines. L'impitoyable vieillard , déterminé à ne faire aucune grace , ne voulut point se rendre à l'armée , dans l'appréhension de se laisser fléchir. Il chargea son fils de l'exécution de ses ordres. Une ville emportée d'assaut , éprouve dans le premier feu de la victoire , toute la violence , les cruautés , les outrages que peut enfanter la brutalité du soldat éfrené. Ce malheur est affreux sans doute , mais l'ivresse du succès semble en quelque sorte diminuer l'horreur de cet abus de la victoire. Il n'en fut pas de même en cete occasion. Quoique Philippe de Commines raporte que la ville fut prise d'assaut , il paroît par le témoignage des autres écrivains contemporains , que la place fut rendue à discrétion , & que le comte de Charolois y entra sans trouver la moindre résistance. Ces auteurs écrivoient dans le temps même de l'événement , dont ils marquent toutes les circonstances , au - lieu que Commines ne composa son histoire que sous le regne suivant. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'il y avoit près de deux jours que le comte étoit maître de la place , lorsqu'elle fut livrée à la fureur des soldats. L'ordre de la destruction fut donné & exécuté avec un sang-froid qui en redoubloit l'atrocité. Le bâtard de Bourgogne s'étoit emparé de la citadele , les troupes avoient été distribuées dans les différents quartiers de la ville. Les habitants atendoient leur destinée dans le silence & la consternation. Le sur-lendemain les soldats , ayant reçu le signal , se répandirent dans la ville & commencerent le pillage qui dura trois jours. L'imagination du lecteur se représentera les traits révoltants d'un si triste tableau , que les plus fortes expressions ne

rendroient qu'imparfaitement. L'avidité des gens de guerre n'épargna rien ; on ne fit grace qu'aux femmes , aux enfants & aux vieillards , qui furent arrachés de leurs maisons & conduits sur le chemin de Liege. On fit mourir huit cents hommes en une seule fois , en les garotant deux à deux , & les précipitant dans la Meuse. La ville ayant ensuite été abandonnée aux flammes , on fit venir des environs une multitude de paysans pour achever de détruire les édifices que l'incendie avoit respectés. Ce ne fut plus qu'aux déplorables vestiges de démolition & d'embrasement qu'on put reconnaître la place que Dinant avoit occupée. Une partie des habitants de cete ville infortunée s'étoient rendus coupables par leur insolence ; mais l'humanité permettoit-elle de les envelopper tous indistinctement dans cete horrible proscription ? Il n'est pas inutile d'observer que le comte de Charolois , qui présidoit à cete tragique exécution , revenoit d'accomplir un pèlerinage de dévotion à Notre - Dame de Boulogne , lorsqu'il alla former le siege de Dinant.

Ann. 1466.

Cependant les Liégeois alarmés de l'ardeur avec laquelle le comte de Charolois pressoit les opérations de la guerre , avoient envoyé des ambassadeurs au duc de Bourgogne pour négocier un nouvel accommodement. Ces députés ariverent à Bovines , d'où ils purent voir les flammes qui dévoroient leurs anciens aliés. La terreur que leur inspira un châtimement si sévère , ne contribua pas peu à leur faire accepter des conditions plus dures encore que celles de l'année précédente. Ils mirent bas les armes , & donnerent des otages pour l'exécution d'un traité ; qu'ils étoient toutefois résolus de rompre à la premiere occasion.

Les Liégeois
demandent la
paix.

Quoique le roi parût neutre dans cete querelle , on ne pouvoit ignorer qu'il en étoit le principal instigateur. Il s'aplaudissoit en secret d'avoir trouvé le moyen de susciter des embarras au comte de Charolois , son plus redoutable adversaire , sans qu'il lui en coûtât autre chose que des promesses ; peu touché d'ailleurs

Conduite du
comte de St-
Paul.

Ibidem.

Ann. 1466.

du fort de ceux qu'il sacrifioit à ses vues. Le connétable de Saint-Paul étoit trop artificieux lui-même, pour ne pas percer aisément les détours de la sombre politique de Louis ; mais il se croyoit au-dessus des ménagements que cete connoissance auroit dû lui prescrire. Il acompagna le comte de Charolois au siege de Dinant , non avec les troupes du roi , mais avec celles qu'il rassembla dans ses propres domaines. Ambitieux d'étaler sa puissance , & de se faire considérer comme un alié nécessaire plutôt que comme un vassal , il s'a-veugloit sur le danger de paroître un sujet redoutable : conduite imprudente , qui devoit un jour lui devenir funeste. Trop foible pour soutenir l'indépendance qu'il affectoit , il étoit en même-temps trop grand par sa naissance & par ses possessions pour se renfermer dans les bornes d'une obéissance purement passive. Le roi dissimula son mécontentement : il le chargea même du soin de veiller à la sûreté de la Normandie , en lui donnant le gouvernement de cete province , qu'il venoit , par ses lettres - patentes , de réunir au domaine de la couronne.

Inquiétudes
respectives du
roi & du comte
de Charolois.

Ibidem.

Rymer , *ass.*
publ. tom. 5 ,
art. 14.

Le comte de Charolois , délivré pour quelque temps des soins que lui avoit causés la guerre de Liege , tourna ses inquiétudes vers d'autres objets. L'alliance qu'il avoit contractée avec le roi d'Angleterre , & le pouvoir que le monarque avoit donné à ses ambassadeurs d'entrer en négociation au sujet du mariage de ce prince avec Marguerite d'York , & de celui de Marie de Bourgogne avec le duc de Clarence , ne paroissoient pas capables de le rassurer. Il craignoit , ou feignoit d'appréhender que le roi , réconcilié avec le duc de Bretagne , & secondé de l'assistance d'Edouard , ne méditât le projet de lui faire la guerre. Il lui écrivit , & ses lettres , remplies de plaintes & de reproches , étoient conçues en termes peu mesurés. Louis n'y répondit qu'en se mettant sur ses gardes : il fit publier l'arrière-ban , les troupes furent augmentées , on créa de nouvelles compagnies de francs-archers. Le connétable eut ordre de se

rendre dans son gouvernement de Normandie. Le maréchal de Lohéac , gouverneur de Paris & de l'île de France , au-lieu du duc de Nemours , fut chargé de veiller à la sûreté des places ; tandis que Châtillon son frere , lieutenant-général du roi en Champagne , couvrait les frontieres de cete province. Ces préparatifs annonçoient une guerre prochaine , que suspendit l'entremise du duc de Bretagne ; & ces germes d'animosité , sans cesse renaissans , ne produisirent pour-lors que des explications & des éclaircissements réciproques.

Ann. 1466.

Des pluies continuelles , suivies d'une chaleur excessive , causerent une maladie épidémique , dont la France fut affligée cete année. On ne manqua pas d'attribuer cete calamité publique à l'influence d'une comete qui avoit paru quelque temps auparavant. Nous laissons aux naturalistes à décider si le passage de ce grand corps près du disque du soleil , peut , malgré la prodigieuse distance qui nous sépare d'eux , agir assez efficacement sur notre globe pour en altérer l'harmonie. Cete peste emporta dans la seule ville de Paris , pendant les mois d'Août & de Septembre , plus de quarante mille personnes. On eut recours aux prieres , aux abstinences , aux processions , ordinaire & tardive ressource dans les maux désespérés. Ce terrible fléau parut s'éloigner , & l'on s'aperçut d'une diminution sensible dès le commencement de l'automne. Le roi toujours singulier , se servit l'année suivante , pour réparer la population de la capitale , d'un moyen plus extraordinaire que digne d'être imité. Ce fut d'ouvrir un asile à toutes sortes de personnes indistinctement : gens perdus de dettes , notés d'infamie , chargés de crimes , voleurs , assassins , sacrileges : les criminels de lèse-majesté furent seuls exceptés de cete faveur générale. Jamais on n'avoit imaginé un pareil expédient depuis la fondation de Rome. Quel avantage le monarque espéroit-il recueillir , en associant aux Parisiens ces nouveaux habitants , plus capables de les corrompre par l'exemple de la dépravation de leurs mœurs , que de se rendre utiles

Peste. Asile
accordé aux
malfaiteurs
pour repeu-
pler Paris.

Ann. 1466.

à leur imprudent protecteur , ou à leurs concitoyens ? Il eût été plus à propos de les bannir , que de leur acorder le droit de cité. On feroit en droit de conclure que Louis , estimant peu les hommes en général , sçavoit mieux les apprécier par leur nombre que par leurs vertus.

Par le traité de Conflans , on étoit convenu de former un conseil , composé de trente-six personnes choisies dans les trois ordres , pour travailler de concert à la réformation du royaume. Un an s'étoit écoulé , sans qu'on se fût mis en devoir d'exécuter cet article de la paix , qui ne concernoit que le bien public : objet peu important & presque toujours négligé par ceux qui affectent de l'étaler avec le plus de faste. Dans le temps que les princes sembloient l'avoir entièrement oublié , le roi qui comprenoit de quelle conséquence il étoit , pour effacer les sinistres impressions qu'on avoit données de son gouvernement , d'annoncer par ses démarches l'attention la plus sérieuse à redresser les abus introduits dans les diverses parties de l'administration , se détermina de lui-même à donner cete satisfaction à ses sujets. Il se concilioit par ce moyen l'affection des peuples , tandis qu'il imposoit silence aux ennemis de l'Etat. Dans cete vue il nomma vingt commissaires , présidés par le comte de Dunois. On leur donna le titre de *réformateurs du bien public*. Ils ne pouvoient rien décider qu'ils ne fussent au nombre de douze , & toujours en la présence du comte. Leurs premieres assemblées se tinrent au palais : la contagion , qui pour-lors affligoit la capitale , les obligea de l'abandonner & de se retirer à Pontoise , où ils reprirent leurs séances. Si l'on en croit un auteur contemporain , l'espoir qu'on avoit conçu d'un établissement si salutaire en aparence , ne tarda pas à s'évanouir , & l'on reconnut aisément que l'unique dessein du monarque avoit été d'éblouir le vulgaire. *Le roi , dit-il , pour donner de soi quelque espérance qu'il étoit soigneux de bien gouverner , assembla grand nombre d'évêques & seigneurs , desquels la plus grande œuvre fut*

de foi assembler ; car de toute icelle assemblée ne vint aucun profit à la chose publique. Toutes les remontrances qu'on adressoit au roi, les requêtes, les plaintes qu'on lui présentoit, les éclaircissements demandés sur des conventions qu'il vouloit éluder, en un mot, les difficultés qui survenoient sans cesse, il les renvoyoit au conseil des nouveaux réformateurs, du tribunal desquels on ne vit jamais émaner une délibération décisive. Cet artifice ne pouvoit manquer de donner, du moins pendant quelque temps, à la conduite du monarque les apparences de l'équité la plus scrupuleuse & la plus désintéressée.

Ann. 1466.

De toutes les questions qui furent agitées dans l'assemblée des commissaires, la plus importante, & la seule qui mérite d'être rapportée, est l'examen des remontrances au sujet de l'abolition de la pragmatique. Cette discussion nous oblige de rétrograder, & de reprendre la suite des affaires ecclésiastiques, relatives à notre histoire, dont nous avons différé jusqu'ici de rendre compte, dans la crainte d'augmenter encore la confusion des événements occasionnés par les troubles du royaume ; récit qui par lui-même n'étoit déjà que trop compliqué. Depuis son installation sur la chaire de saint Pierre, Pie II n'avoit pas un seul instant perdu de vue le projet de délivrer les Chrétiens d'Orient du joug des Infidèles. Si le courage, les lumières, le zèle, la constance eussent suffi pour relever le trône des successeurs de Constantin, personne n'eût été plus digne que ce pontife d'exécuter une si glorieuse entreprise. Il s'adressa sans succès à toutes les puissances de l'Europe. La plupart des princes en guerre les uns contre les autres, ne s'occupoient que du soin de venger leurs querelles particulières. Spectateurs indifférents des progrès rapides qui acompagnoient les armes des ennemis de notre foi, ils ne voyoient pas que les victoires des Ottomans, si funestes à la religion, menaçoient également leurs Etats. La chute de l'empire de Trébizonde, après celle de Constantinople, le Péloponnèse envahi,

Ann. 1467.

Affaires ecclésiastiques.

Ibidem.

Hist. ecclésiast.
lib. 112.

Ann. 1467.

le reste de la Grece à la discrétion de ces fiers vainqueurs, ce torrent impétueux, prêt à se déborder dans les plus fertiles contrées de l'Europe, auroient dû rompre le charme d'un si honteux engourdissement. Mais l'élévation de cete superbe monarchie étoit arêtée dans les décrets impénétrables de la providence: Envain le saint pere donnoit aux Occidentaux l'exemple d'une généreuse intrépidité ; il ne pouvoit soutenir seul la gloire du nom Chrétien. Toutefois l'inutilité de ses tentatives ne fut pas capable de le rebuter ; les obstacles sembloient redoubler sa ferveur. L'inflexible aversion qu'il marqua pour la France pendant son pontificat, ne doit pas le priver de la justice due à ses éminentes qualités. Le roi se plaignoit hautement de la partialité qu'il avoit témoignée en faveur de Ferdinand, contre les prétentions de la maison d'Anjou à la couronne de Naples. Plus offensé encore, quoiqu'il ne l'osât pas avouer, d'avoir été joué dans l'affaire de la Pragmatique, il avoit de son côté cessé de conserver des ménagements que la cour romaine exigeoit, sans se piquer de les reconnoître. Il fit en 1463 publier trois édits, dont le premier lui attribuoit le droit de disposer de tous les bénéfices vacants, jusqu'à ce que les évêques eussent prêté le serment de fidélité, ainsi que de juger tous les procès intentés pour le revenu de ces mêmes bénéfices. Le second ordonnoit que tous les magistrats du parlement jouïroient, dans la nomination aux bénéfices, des mêmes privileges que l'université de Paris ; c'est ce qu'on apele le droit d'*Indult*, dont il a été fait mention dans les précédents volumes. Le troisieme attribuoit également au monarque le jugement de tous les bénéfices touchant le *possessoire*. L'arrivée de deux légats en France, l'un de la part du saint pere, l'autre de celle du college des cardinaux, ne put rien changer à ces dispositions. Le roi toujours également mécontent & du pontife, & de la conduite des exakteurs de la cour de Rome, mécontentement justifié par les actes publics de presque tous les Etats chrétiens, donna

donna de nouveaux édits plus sévères encore , tant contre les expectatives , que contre ceux qui exigeoient les dépouilles des bénéficiers.

Ann. 1466.

Cependant le zele de Pie , loin de se refroidir , sembloit croître par les difficultés. Il avoit publié un décret sur la nécessité de s'armer contre les infideles. Il s'adresoit à tous les princes , pour les exciter à partager la gloire & le mérite d'une si sainte entreprise. Il écrivit au duc de Bourgogne & au doge de Venise , en les conjurant de ne point s'excuser sur leur âge , puisque le nombre de ses années & ses infirmités ne l'empêcheroient pas d'assister lui-même en personne à cete expédition. Il ajoutoit qu'on verroit ainsi trois vieillards dans l'armée du Seigneur ; que Dieu se plaisoit au nombre de trois , & que la Trinité céleste protégeroit la trinité terrestre. On a raporté dans le temps , les raisons qui empêcherent le duc de Bourgogne de répondre à ces invitations.

Préparatifs de guerre contre les Turcs.

Ibidem.

Malgré l'inutilité de tant de démarches & de sollicitations , le pontife , déterminé à l'exécution de son projet , partit pour Ancone , où par ses ordres on rassembloit de toutes parts des vaisseaux destinés au transport des troupes. Il trouva dans cete ville & aux environs une multitude prodigieuse d'hommes de différentes nations , que la publication de la croisade avoit attirés ; mais la plupart étoient sans armes , nus , & réduits à ne subsister que de la charité des Italiens compatissans. Le saint pere fit la revue de cete milice , retint ceux qui étoient en état de servir , & renvoya les autres comblés d'indulgences & de bénédictions. La flotte Vénitienne étoit arrivée presque dans le même-temps au port d'Ancone , & se disposoit à faire voile vers l'Archipel , lorsque le pape , qui étoit parti de Rome avec la fièvre , sentit redoubler la violence de son mal. Les soins embarrassans , les contradictions dont il avoit été tourmenté pendant le cours de son pontificat , avoient altéré les sources de sa vie. Le chagrin de voir l'indifférence des princes chrétiens pour la guerre contre les Turcs , &

Le pape se dispose à marcher contre les infideles. Mort de ce pontife. Son éloge.

Ibidem.

Ann. 1466.

le peu d'apparence de réussir avec les foibles ressources dont il pouvoit disposer, contribuerent encore plus que tout le reste à le précipiter vers la fin de sa carriere. Reconnoissant que son heure étoit venue, il assembla les cardinaux, leur recommanda de ne consulter que le mérite dans le choix de son successeur, & mourut pénétré des sentiments de ferveur & de piété, dignes du pere commun des fideles. Tous les écrivains s'accordent pour rendre un témoignage avantageux aux vertus, au zele pour la religion, à la pureté des mœurs, à la solidité du jugement, à la profonde érudition de ce pontife. Aussi digne de porter le sceptre que l'encensoir, il se montra capable également du gouvernement spirituel & temporel; plus grand encore, si moins jaloux des droits de l'autel, il n'eût pas agi avec trop de passion, en voulant maintenir & même étendre les prérogatives du saint siege: mais il est des défauts qui appartiennent moins à l'homme qu'à la place qu'il occupe. Quelque temps avant que de mourir, il avoit renouvelé la rétractation de ses écrits en faveur du concile de Bâle contre la puissance des papes. *Croyez-moi plutôt, disoit-il dans cet écrit, maintenant que je suis un vieillard, que quand je parlois en jeune homme: faites plus de cas d'un souverain pontife que d'un particulier. Recusez Æneas Sylvius, & recevez Pie II.* Il n'y a point de contradiction qu'on ne puisse justifier à l'abri de pareilles distinctions. Cela n'empêche pas toutefois que ce Pie II ne doive être regardé comme un des plus respectables successeurs du prince des Apôtres, & comme un des plus grands souverains de la moderne Rome.

Dispute entre les Dominicains & les Cordeliers, au sujet du sang séparé du corps de J. C. Propositions censurées par la faculté de Paris.

Qu'il soit permis de retracer ici, comme un de ces incidents qui appartiennent à l'histoire de l'esprit humain, la contestation qui survint sous le pontificat de Pie II, entre les religieux de saint François & de saint Dominique. Il s'agissoit de sçavoir si le sang séparé du corps de Jésus-Christ, pendant qu'il fut dans le tombeau, avoit aussi été séparé de la divinité, & s'il étoit per-

mis de l'adorer sans tomber dans l'idolâtrie. Les Cordeliers soutenoient l'affirmative qu'un des leurs avoit avancée dans un sermon , dont l'inquisiteur de la foi l'avoit obligé de faire une rétractation publique. Cet affront souleva les Franciscains , qui prirent la défense de leur frere , tandis que leurs rivaux se déclaroient pour la validité du jugement. On s'échauffa de part & d'autre avec d'autant plus d'ardeur , qu'on s'entendoit moins. Déjà cete querele théologique menaçoit l'église d'une scandaleuse division. Le saint pere , qui vouloit prévenir les suites d'une semblable dispute , évoqua la cause à son tribunal. Les plus subtils théologiens des deux ordres se rendirent à Rome , & discuterent leurs opinions en présence de sa sainteté pendant trois jours consécutifs. Le college des cardinaux inclinoit pour le sentiment des Dominicains ; mais on craignoit de mécontenter les Cordeliers , à qui le soin de prêcher la croisade avoit été confié. Cete considération fit qu'on prit le parti le plus sage , en ne décidant point la question , & en imposant également silence aux uns & aux autres , jusqu'à ce que le saint siege eût rendu , sur cete matiere , un jugement définitif. L'ignorance & la vanité fomentèrent dans tous les temps ce malheureux esprit de controverse , source intarissable d'erreurs & d'inimitiés. Des hommes oisifs & vains , incapables de se faire honneur de la faculté de penser par un usage conforme à la raison , cherchoient à s'acquérir du-moins de la considération par leur singularité. Croiroit-on aujourd'hui , qu'en 1465 la faculté de théologie de Paris fut obligée de censurer les propositions suivantes , avancées dans les écoles de la rue du Fouarre : « Que tout » homme est une infinité d'hommes , & qu'une infinité » d'hommes n'ont qu'une même ame : Que tout homme » ne sera jamais corrompu , quoique quelquefois l'homme » me doive être corrompu , & que chaque partie de » l'homme est homme » ? Quel abus du raisonnement ! Puissent les sages de nos jours rendre plus respectables aux siècles à venir la moderne métaphysique.

Ann. 1466.
Election de
Paul II.
Ibidem.

Après la mort de Pie II, les cardinaux s'assemblèrent dans le vatican. Avant que de procéder à l'élection d'un nouveau pontife, ils dressèrent divers réglemens pour l'administration du gouvernement, qui devoient être inviolablement observés par celui d'entre eux sur qui le choix tomberoit. Tous s'obligerent par serment de se conformer à cete constitution, qui portoit entr'autres articles : Que l'ancienne discipline de la cour de Rome seroit rétablie ; que dans trois ans on assembleroit un concile général ; qu'on n'augmenteroit point le nombre des cardinaux au-delà de vingt-quatre ; que le pape ne pouroit conférer la pourpre romaine qu'à un seul prélat de sa famille ; qu'il ne pouroit déposer aucun cardinal, évêque ou abé, ni faire saisir leurs biens que dans la forme du droit & des saints canons ; qu'on ne pouroit, sous aucun prétexte, aliéner quelque partie que ce fût du patrimoine de saint Pierre ; qu'il ne seroit fait aucun traité sans la participation & le consentement du sacré college ; & que le saint pere ne pouroit établir de nouveaux impôts, ni augmenter les anciens, &c. Ces statuts ordonnoient de plus, que les cardinaux s'assembleroient deux ou trois fois dans l'année, & avertiroient charitablement le souverain pontife des contraventions qu'il auroit commises. Ces précautions ayant été solennellement consacrées par les sermens unanimes des peres du conclave, on recueillit les voix ; & les suffrages, balancés pendant quelque temps, se réunirent en faveur de *Pierre Barbo*, Vénitien, qui prit le nom de Paul II. Le nouveau pontife, immédiatement après son exaltation, réitéra le serment que n'étant encore que cardinal il avoit prêté, de suivre exactement les conventions arêtées par ses confreres.

Parvenu au faite de la grandeur suprême, Paul II ne tarda pas à se repentir d'avoir souscrit à des loix qui enchaînoient son autorité. Maître de lier & de délier, en vertu du pouvoir donné au prince des Apôtres, il ne crut pas qu'il lui fût défendu de se servir de ce droit pour lui-même, & de s'affranchir d'un engagement

onéreux. Il publia donc , dès le commencement de son pontificat , une bulle qui abrogeoit les statuts rédigés par le conclave. Quelques cardinaux se soumirent par complaisance à cete rétractation. D'autres moins dociles résisterent d'abord , & voulurent rapeler le saint pere à l'exécution de ses promesses ; mais menacés de l'excommunication , il falut fléchir sous le joug , & s'humilier devant la puissance redoutable de celui à qui leur choix venoit de remettre les clefs du ciel & les foudres de l'église. Ce fut peut-être autant pour adoucir leur mécontentement , que pour relever l'éclat de leur dignité , que sa sainteté leur permit de porter des mitres de soie pareilles à la fienne , ainsi que des bonnets de la même matiere , & de se promener sur des mules couvertes de housses d'écarlate.

Le premier usage que fit le souverain pontife de la liberté qu'il s'étoit procurée par son nouveau décret , fut une promotion de huit cardinaux , du nombre desquels étoit Jean Balue , évêque d'Evreux & d'Angers. Ce prélat étoit un de ces hommes dont l'histoire recueille à regret les noms odieux , & qui ne se sont rendus célèbres qu'en se couvrant d'opprobres. Né dans un village du Poitou , d'un tailleur d'habit ou d'un meûnier , l'obscurité de sa naissance ajouteroit un nouveau mérite à son élévation , si son ame n'avoit pas encore été plus ignoble que son origine. Il embrassa l'état ecclésiastique , entra dans la maison de Jaques Juvénal des Ursins , évêque de Poitiers , fut nommé son exécuteur testamentaire , vola une partie de la succession , s'attacha ensuite à Jean de Beauveau , évêque d'Angers , qui le combla de biens , & qu'il ne cessa dans la suite de persécuter , jusqu'à ce qu'il l'eût dépossédé de son évêché. Au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Rome avec ce prélat , Charles de Melun , qui pour-lors étoit en faveur , le présenta au roi , qui le fit conseiller au parlement , & bientôt lui donna toute sa confiance. La plupart des écrivains ont dit , que ce qui contribua surtout à lui concilier les bonnes grâces de son roi , fut la

Ann. 1466.

Promotion
de cardinaux.
Caractere de
Balue.

Ibidem.
Chroniq. de
France.
Ph. de Com-
mines.

Ann. 1466.

ressemblance de leurs caractères : paralele odieux , qui avertit les princes combien il leur importe de faire respecter leur discernement dans le choix de leurs favoris. Ils ne pouvoient faire une plus sanglante satire de ce monarque , car Balue étoit l'un des plus méchants & des plus méprisables hommes de son siècle. Avare , fourbe , sans mœurs , vindicatif , ingrat avec un front d'airain , c'étoit un titre pour mériter sa haine , que d'avoir été son bienfaiteur : capable des plus noires perfidies sous le masque du zèle & du dévouement , ne connoissant au-reste ni patrie , ni religion , ni souverain ; immolant tout à son intérêt ou à ses plaisirs ; au-dessus des scrupules , de la honte & des remords. Ne possédant aucune sorte de mérite , il avoit la fureur de les ambitionner tous. Il se revêtoit d'une cuirasse , il portoit l'encensoir : ambigu monstrueux de guerrier & de prêtre ; il deshonorait l'autel par la licence d'un soldat , tandis que les troupes indignées ne voyoient en lui qu'un apôtre scandaleux. Le comte de Dammartin le voyant un jour faire la revue de la milice de Paris en présence du roi , dit à ce prince : « Sire , je » supplie votre majesté de m'envoyer à Evreux , pour » examiner les clercs , & conférer les ordres. Pour- » quoi , demanda le monarque ? C'est , reprit Chaban- » nes , afin de remplir les fonctions de ce prêtre , tan- » dis qu'il exerce ici les miennes , en faisant la revue » de vos gens d'armes ». Cete plaisanterie fit rire le roi & tous les courtisans ; mais l'imperturbable prélat ne rougissoit de rien.

Opposition du
procureur-général à l'enre-
gistrement de
l'abolition de
la pragmati-
que.

Ibidem.

Les dérèglements de Balue étoient si publics , & sa réputation décriée au point , que Paul II avoit refusé d'abord de lui conférer la pourpre Romaine , & qu'il résista long-temps aux sollicitations réitérées de l'ambassadeur de France. Il y a toute apparence qu'il ne s'y seroit jamais déterminé , sans la conjoncture actuelle , qui lui faisoit en quelque sorte une loi de sa complaisance. La déclaration du roi qui abolissoit la pragmatique , & la bulle fulminée en conséquence , n'avoient point

encore été registrées au parlement. Le saint pere crut qu'il seroit facile d'aplanir les obstacles , si l'on pouvoit engager le monarque à faire agir toute la vigueur de la puissance suprême. On séduisit sans peine l'ambition vénale de Balue : le chapeau de cardinal fut le prix de ses perfides services : il étoit alors tout puissant auprès de Louis , qui le considéroit plus que les seigneurs & les princes de son sang. [*Maître Nicole Balue* venoit d'épouser la fille de *maître Jean Burceau* : les noces avoient été célébrées à l'hôtel de Bourbon en présence de leurs majestés & de toute la cour]. Balue flaté de se voir rechercher par la cour de Rome , promit tout ce qu'on voulut. Le cardinal d'Alby fut envoyé en France , en qualité de légat , pour presser la conclusion de cete intéressante affaire. Il engagea le roi à donner une déclaration expresse , qui suprimoit irrévocablement la pragmatique-sanction. Ces lettres furent d'abord vérifiées au châtelet ; mais comme Balue n'atendoit pas une complaisance si facile de la part du parlement , il choisit le temps des vacances de la cour , pour faire entériner la déclaration. Cete ruse ne tourna qu'à sa honte. Jean de Saint-Romain , procureur-général , s'oposa ouvertement à l'enregistrement , & lui reprocha en face qu'il trahissoit également par une démarche si contraire aux loix , non-seulement l'honneur du monarque & de la nation , mais les intérêts même de l'église Gallicane. Vainement Balue crut intimider le procureur-général , en le menaçant de l'indignation du roi , & de la perte de sa charge. Ce vertueux magistrat répondit sans s'émouvoir , que le roi pouvoit , quand il lui plairoit , le priver de l'emploi qui lui avoit été confié ; mais que tant qu'il en seroit revêtu , aucune considération ne le forceroit de manquer à ce que son ministère & le bien de l'Etat exigeoient de lui. Cete noble fermeté déconcerta le prélat. L'université , dans le même-temps , apela au futur concile des entreprises de la cour de Rome , contre les libertés de notre église ; & le roi , qui craignoit d'exciter un méconten-

Ann. 1466.

*Additions de
Monstrelet.
Chronologie
de France.*

Ann. 1466.

tement général, ne voulut pas qu'on alât plus loin. Pour donner toutefois une espece de satisfaction au saint siege, Saint-Romain fut destitué. La confiance & les bienfaits dont le monarque continua de l'honorer, malgré cete disgrâce aparente, furent la juste récompense & la preuve la moins équivoque de l'intégrité de son zele.

Remontrances
sur les incon-
venients de l'a-
bolition de la
pragmatique.

*Du Tillet,
lib. de l'église
Gallicane.*

Quelque ascendant que Balue eût usurpé sur l'esprit de son maître, il paroît cependant que le roi, dans cete occasion, ne se livra pas aveuglément aux impressions que ce ministre partial s'éforçoit de lui donner, & qu'il desira d'être mieux instruit sur ses véritables intérêts. Ce fut pour répondre à ses vues, que le parlement dressa les célèbres remontrances, placées par erreur sous le pontificat de Pie II, & qui ne furent véritablement rédigées que sous la troisième année de celui de Paul II. L'extrait des articles les plus essentiels de ces représentations, nous retracera les vexations dont l'église de France se plaignoit, & qui s'étoient multipliées à l'infini depuis la proscription de la pragmatique. Il est en termes exprès marqué dans le préambule de ces représentations : *Que c'est pour obéir au bon plaisir du roi, qui voulant procéder es grandes affaires du royaume en grande & mure délibération, avoit mandé depuis peu à sa cour de parlement, de l'avertir des plaintes qu'on pouroit faire de la cassation de la pragmatique.* On établit d'abord avec autant de force que de solidité, le droit incontestable de nos monarques, en qualité de fondateurs, protecteurs, gardiens & défenseurs des libertés de l'église Gallicane, non-seulement de convoquer les prélats, abés, & autres chefs spirituels, mais de présider même à leurs assemblées, afin de remédier avec eux à toutes les innovations & entreprises préjudiciables au bien & à la tranquillité du royaume. On insiste ensuite sur la nécessité indispensable de donner toute la force d'une loi constitutive & fondamentale, aux ordonnances & réglemens émanés de nos souverains, depuis Charlemagne jus-
qu'au

qu'au regne actuel. On fait remarquer que ces ordonnances avoient en divers temps servi à réprimer les abus contraires à l'esprit du gouvernement. Les dispositions essentielles de ces réglemens se trouvoient renfermées dans la pragmatique-sanction, telle que Charles VII l'avoit prescrite, & qui n'étoit qu'une interprétation, ou plutôt un renouvellement de celle de Louis IX. Cette loi si sage se trouvoit entièrement conforme aux anciens décrets, au régime de l'église universelle. On ne l'avoit instituée qu'en vertu des décisions des conciles, notamment de ceux de Constance & de Bâle. Elle n'avoit été adoptée par l'église de France, que dans une assemblée générale, en conséquence d'une délibération, précédée du plus scrupuleux examen, & après avoir entendu sur ce sujet les raisons contradictoires, alléguées, tant par les ambassadeurs du concile, que par ceux du souverain pontife. On exposoit au monarque que ce réglement avoit été inviolablement observé en France pendant vingt-trois années; que le royaume, durant cet intervalle, s'étoit maintenu dans une prospérité, dont les malheurs présents faisoient sans cesse regretter la perte. Ce n'étoit que depuis quatre ans, époque de l'abolition de la pragmatique, qu'on avoit vu renaître les abus dont l'église de France gémissoit. On passoit ensuite à la discussion des inconvénients sans nombre, résultants de ce changement, qui tendoient à la confusion de tous les ordres ecclésiastiques; à la dépopulation du royaume, à l'appauvrissement de l'Etat, par le transport continu des espèces; enfin à la ruine, & à la désolation totale de l'église.

En discutant ces divers objets, la cour protestoit « ne vouloir en rien déroger à l'excellence, sainteté, » dignité, honneur & autorité de notre saint pere le » pape, & du siege apostolique, mais de se soumettre » en tout à la détermination de l'église universelle, qui » ne peut errer ». On établit d'abord pour principe, qu'afin d'éviter la confusion, il est d'une nécessité absolue que chaque ordre de la hiérarchie ecclésiastique

Tome IX.

Q

Ann. 1466.

Ann. 1466.

jouisse des prérogatives qui lui appartiennent ; que les élections sont réservées aux chapitres , les présentations aux patrons , & le droit de conférer aux ordinaires ; qu'en cas d'innovation , les sujets sont autorisés de recourir au roi , comme seul protecteur & défenseur de leurs privilèges violés ; qu'à l'égard des élections , il est naturel de penser que le mérite des personnes destinées à remplir les places , sera toujours mieux apprécié par les électeurs , qui ne donnent leurs suffrages qu'en connoissance de cause , qu'il ne pourroit l'être par la cour de Rome ; qu'on en avoit toujours usé ainsi depuis les temps heureux de l'église primitive , jusqu'au siècle de saint Louis ; que ce monarque religieux en avoit fait une loi expresse , que la cour de Rome avoit sans cesse attaquée , mais dont les entreprises avoient toujours été réprimées. On passoit ensuite à l'examen des réservations , des grâces expectatives , & autres vexations ultramontaines , dont le royaume étoit plus que jamais tourmenté , depuis l'abolition de la pragmatique. On prouvoit par les faits , que la complaisance que le roi avoit témoignée à cet égard , n'avoit fait qu'augmenter l'avidité de la chambre apostolique ; qu'au mépris de l'engagement solennel , auquel le pape Pie s'étoit soumis , de ne décerner que deux bulles à une collation , (c'est-à-dire , de ne pouvoir disposer que deux fois du droit de nomination d'un collateur) on en avoit souvent expédié plus de douze. Que dans le seul diocèse d'Angers , on avoit compté jusqu'à six cents grâces expectatives pour une année. Il est bon d'observer que cette multitude prodigieuse de réserts , étoit une marchandise vénale à Rome , qui attiroit dans cette ville tous les aspirants des différentes provinces. On faisoit sentir les suites aussi dangereuses qu'inévitables de ces provisions acquises à prix d'argent & recherchées si loin. « S'il arrive quelquefois , disoit-on , » que les ordinaires donnent les bénéfices à des gens » incapables , on y peut remédier en vertu des décrets. Il n'en est pas de même de ceux pourvus par

» le pape ; car qui pourra dire à celui qui ne reconnoît
 » point de supérieur : Pourquoi faites - vous ainsi » ?
 (*Cur ita facis ? Nemini subest*). Jamais on n'avoit
 mieux reconnu de quele importance il étoit de main-
 tenir les anciennés constitutions contre les entreprises
 de la cour de Rome , que depuis qu'on lui avoit laissé
 le champ libre , en abolissant la pragmatique : que
 non-contente de vouloir s'attribuer la connoissance des
 causes ecclésiastiques , cete cour prétendoit encore s'ar-
 ger le jugement du possessoire , dont la décision apar-
 tenoit au roi seul. Qu'on ne voyoit plus qu'huissiers &
 apariteurs , armés de citations en cour de Rome , traî-
 nant à ce tribunal , ecclésiastiques & séculiers indistinc-
 tement. On raportoit à ce sujet l'exemple de *messire*
Dargouges , *avocat du roi* , & celui d'un barbier établi
 devant Saint-Denis-de-la-Chartre. Ce dernier avoit été
 cité pour les dettes de son fils , mort de la peste , dans
 cete capitale du monde chrétien. Ces exploits ecclésias-
 tiques étoient d'autant plus redoutables , que le défaut
 d'y obéir entraînoit la peine de l'excommunication. On
 ajoutoit à ces plaintes , que les cardinaux Italiens se
 faisoient donner les meilleures abayes , & autres béné-
 fices considérables , jusqu'aux cures & archidiaconats.
 (On a observé dans les précédents volumes , que ces
 emplois qui exigeoient un exercice sédentaire , étoient
 donnés à ferme). - Que c'étoit un moyen de plus , in-
 venté pour achever d'aracher des entrailles du royaume ,
 le peu d'argent qui lui restoit ; que tout l'or de la
 France avoit été transporté à Rome ; qu'on en pouvoit
 voir une preuve sensible par la désertion des changeurs ,
 anciennement établis sur le pont de Paris , qui portoit
 leur nom ; que leurs comptoirs n'étoient plus occupés
 que par des *chapeliers* ou des *marchands de poupées* ;
 que depuis l'abrogation de la pragmatique , on com-
 ptoit , outre les rétributions ordinaires , deux millions
 huit cent quarante mille écus sortis de France &
 transportés à Rome : que sans ces exactions , il étoit
 démontré que le pape retiroit de nos provinces plus

Ann. 1466.

Ann. 1466.

que de deux des plus puissants royaumes de la chrétienté , en vacations de bénéfices , en dévolutions , en préventions , en dispenses pour la pluralité des bénéfices incompatibles , en graces à visiter par procureur , en légitimations , en dispenses d'âge , de naissance , en retributions de la pénitencerie , en privileges , en exemptions , en octrois d'autels portatifs , en permission d'élire des confesseurs , en dispenses sur vices corporels , sur toutes irrégularités , en contrats de mariage en cas défendus , en infractions de vœux & de pèlerinage , & autres promesses religieuses , en absolution de cas réservés au pape , en protonotariats , en promotions de chapélenies ; enfin , en distributions de pardons & d'indulgences. C'est à regret qu'on présente au lecteur cete fastidieuse énumération. Il est des vérités dures que le devoir d'historien ne permet pas de passer sous silence.

Proposition
de céder à la
maison d'An-
jou le comtat
d'Avignon, en
échange de
Naples.

Hist. Ecclés.

Il auroit été difficile de combattre des objections si puissantes par des raisons spécieuses. La cour Romaine prit le sage parti de temporiser , & de remettre la poursuite de ses desseins à des conjonctures plus propices. D'ailleurs le cardinal Balue , revêtu de la pourpre , ne témoignoit plus le même empressement pour la réussite d'une entreprise universellement condanée. L'importante question de l'abolition de la pragmatique , intéressoit la plupart des membres du sacré college , dont presque tous possédoient ou convoitoient des bénéfices François. Ce fut vraisemblablement dans la vue de ménager la cour de France , qu'on avoit proposé dans le consistoire , de donner à la maison d'Anjou la ville & le comtat d'Avignon , en échange de ses droits sur le royaume de Naples. Les avis se trouverent partagés , & la diversité des opinions dissipa un projet dont l'exécution , assez indifférente au roi , eût été très-préjudiciable aux pontifes de Rome , qu'elle auroit dépouillés d'une possession réelle , dans la seule vue de terminer une contestation , occasionnée pour le choix d'un feudataire du saint siege.

Le roi , en renouvelant les traités d'alliance avec Galéas-Marie Sforce , qui venoit de succéder à François Sforce , ratifia le transport qu'il avoit fait à ce prince de la souveraineté de Gênes & de Savonne , dont Blanche , duchesse douariere de Milan , venoit de lui remettre la possession. Pour témoigner encore d'une maniere plus sensible l'affection singuliere qu'il portoit aux descendants de son ancien alié , & récompenser Galéas des services personnels qu'il lui avoit rendus dans la guerre du bien public , il lui acorda , tant pour lui que pour sa postérité , le privilege de prendre le titre de *France* , à l'instar des princes du sang , & d'écarteler l'écusson de ses armes des trois fleurs de lys , & du serpent que portoient les ducs de Milan.

L'empressement avec lequel on a dans tous les temps recherché une pareille faveur , est un hommage non suspect , rendu à la dignité de cet empire. On en avoit une si haute idée , que l'avantage de lui appartenir par cete espece d'affociation à la noblesse de nos monarques , étoit considéré comme un titre d'honneur par les princes étrangers , sur-tout par ceux , qui , comme le duc de Milan , ne pouvoient par une chaîne d'aïeux illustres , confondre dans la nuit des temps le commencement de leur origine. Les Médicis de Florence avoient l'année précédente obtenu la même grace , à la sollicitation de Pierre de Médicis , & en mémoire de la grande , louable & recommandable renommée de Côme de Médicis son pere , l'homme le plus respectable de son siecle , puisqu'il n'aquit le surnom de *grand* , que par des vertus & des travaux utiles au bonheur du genre humain. Tout puissant à Florence , exilé par ses ingrats concitoyens , & toujours bienfaiteur de sa patrie , protecteur du commerce , des arts & des sciences , souverain sans faste , il ne fonda sa puissance que sur la félicité publique ; il fut la honte des princes ses contemporains , dont il auroit dû être le modele. Ce héros , d'une espece si peu commune , étoit mort en 1465 , honoré du titre glorieux de pere du peuple & de libé-

Ann. 1466.
Confirmation
d'alliance avec
le duc de Mi-
lan.

Ibidem.
Traité des
Chartres.

Oùtroi des ar-
mes de France
à la maison de
Médicis.

Ibidem.

Ann. 1466.

Révolte en
Castille. Dé-
position de
Henri IV.

Hist. d'Esp.

rateur de la patrie. Tels furent ou durent paroître aux sociétés naissantes, ces mortels chéris, que les suffrages de leurs égaux rendirent dépositaires du pouvoir suprême.

Ce n'est point par le vain desir de présenter aux lecteurs un contraste frappant, mais uniquement parce que l'ordre des faits l'exige, qu'on place ici le récit d'une action, qui dégradoit autant la majesté souveraine au midi de l'Europe, que le vertueux Toscan l'honorait en Italie. Esclave des plus honteuses passions, jouet de ses favoris, haï des grands, méprisé de ses sujets, le foible, l'incontinent Henri IV, roi de Castille, étoit enfin parvenu à plonger ses États dans la plus grande confusion. Envain, pour légitimer la naissance de Jeanne, dont la reine étoit accouchée, les évêques d'*Astorga* & de *Carthagene* avoient entendu les dépositions (a) de plusieurs témoins sur l'aptitude du monarque aux devoirs du mariage. Cete information n'avoit pu détruire le préjugé public, qui faisoit honneur de la naissance de cette princesse au comte de Ledesme, favori de Henri. La familiarité trop intime du comte avec la reine, acréditoit encore ces bruits injurieux. On acusoit hautement le roi d'avoir acheté le nom de pere au prix de son ignominie. Pour achever d'indisposer les Castillans, ce prince imprudent & timide prit une garde de deux cents maures, comme s'il eût craint de confier la sûreté de sa personne à ses propres sujets. La plus grande partie de la nation indignée, se souleva, prit les armes. Sans entrer dans le détail de cete querelle étrangere à notre histoire, nous nous contenterons de rapporter l'événement aussi monstrueux que bizàre qu'elle produisit, & dont les annales de l'univers ne fournissent que cet exemple unique. Les mécontents assemblés dans la plaine d'A-

(a) Le docteur Jean Fernandès de Soria, médecin du roi, déclara que ce monarque n'avoit aucun défaut corporel jusqu'à douze ans; qu'à cet âge seulement il avoit perdu l'aptitude au mariage par un maléfice; mais que depuis il l'avoit recouvrée. *Hist. d'Espagne*, part. 10, sect. 15.

vila , ayant à leur tête l'Infant dom Alphonse , frere de Henri , procédèrent juridiquement à la déposition de leur roi. On avoit pour cet effet dressé dans la plaine un vaste théâtre , ouvert de tous côtés. Au-milieu de cet échafaud s'élevoit un trône sur lequel étoit placée une statue représentant Henri IV , revêtue de tous les ornements de la royauté. On lut à ce simulacre la sentence qui le déclaroit indigne de la souveraineté. L'archevêque de Toledé lui aracha la couronne , les autres seigneurs lui ôtèrent pareillement le sceptre , l'épée & les autres marques de la dignité suprême. Lorsqu'ils eurent achevé de dépouiller entièrement cete éfigie inanimée , ils la précipiterent du trône en la chargeant de coups de pied & d'imprécations. L'Infant dom Alphonse monta ensuite sur le siege , & fut proclamé roi. Cete cérémonie barbare produisit un effet contraire à ce que les conjurés s'en étoient promis. Le peuple spectateur de cete horrible scène , ne put retenir ses larmes , en voyant ainsi profaner l'honneur du diadème. Peu de temps après , dom Alphonse mourut empoisonné. Sa sœur Isabelle devint par cete mort héritière de ses droits à la couronne de Castille , car l'infortunée Jeanne fut toujours considérée comme illégitime. Nous verrons dans la suite par le mariage d'Isabelle & de Ferdinand d'Aragon , se former une puissance , dont les rapides progrès menacerent long-temps la liberté de l'Europe , & changerent entièrement le système politique de cete partie de l'univers.

Le roi & la reine d'Aragon , qui sentoient tout l'avantage d'une pareille aliance , la recherchoient avec empressement , & n'épargnoient ni les dons ni les promesses , pour gagner les seigneurs Castillans , qui avoient du crédit sur l'esprit de la princesse. Ferdinand , quoiqu'à peine âgé de quatorze ans , venoit d'être nommé vice-roi d'Aragon. Ce jeune prince annonçoit déjà ce qu'il devoit être dans la suite. Il fit ses premieres armes en Catalogne : cete province n'avoit pas discontinué d'être le théâtre de la guerre. Dom Pedre , Infant

Ann. 1466.

Ann. 1466.

de Portugal , que les rebeles avoient mis à leur tête , étoit mort. Les Catalans apelerent René d'Anjou , qui leur envoya son fils le duc de Calabre & de Lorraine. Il remporta d'abord quelques avantages , & défit Ferdinand ; mais le roi ne lui donna pas des secours assez prompts , ni assez efficaces pour lui procurer une supériorité décisive. Quelque bienveillance qu'il témoignât à la maison d'Anjou , il paroissoit appréhender que ces princes en devenant plus puissants , ne se rendissent plus redoutables.

Ann. 1467.
Ambassade du
comte de War-
wick en France.

Ibidem.
*Hist. d'An-
gleterre.*

La politique de Louis étoit de susciter à toutes les puissances qui l'entouroient , assez d'occupations pour les empêcher de traverser ses desseins. Il s'étoit rendu au mois de Mai de cete année à Rouen , acompagné de la reine & de toute la cour , pour recevoir le comte de Warwick , ambassadeur d'Angleterre. Le projet de terminer , par un traité , les anciens démêlés des deux couronnes , servoit de prétexte à cete ambassade , que Warwick avoit sollicitée , & qu'Edouard ne s'étoit pas fait presser de lui acorder , guidés tous deux par la haine secrete qui avoit succédé à leur ancienne amitié. On prodigua au comte , en France , tous les honeurs qu'on auroit pu rendre à un souverain. Le roi le combla de caresses & de présents , ainsi que les seigneurs de sa suite. Il eut avec lui plusieurs conférences , dont pour-lors on ne pénétra pas le mystere , que les événements qui survinrent dans la suite ne tarderent pas à développer. Après le départ du comte de Warwick , le roi députa en Angleterre l'archevêque de Narbone & le bâtard de Bourbon , comte de Roussillon , amiral de France. Ces ambassadeurs n'eurent pas lieu d'être satisfaits de la réception que leur fit le monarque Anglois. Il se passa plus de six semaines avant qu'ils pussent obtenir audience de ce prince , qui leur fit un accueil très-froid , & les renvoya pour traiter , à des commissaires qu'il promit de nommer , & dont il parut ensuite avoir entièrement perdu le souvenir. Edouard livré sans réserve à la passion qu'il avoit pour sa femme ,
avait

Rymer , *añ.*
publ. tom. 5 ,
part. 11.



CHARLES Surnommé le Hardy et
le Téméraire, dernier Duc de Bourgogne &c.
Né le 10 Novembre 1433. Fut tué au Siège devant
Nancy, le 5 Janvier. 1474.

Dir. du Cabinet de M. l'Abbé. Copié par M. de la Roche.

Autre des Orléans, sur l'Alou la dernière P. Cocherie à gauche, entrant par la Dauphine C.P.R.

avoit donné toute sa confiance aux parents de cete princesse. Couronné par Warvick , il se croyoit assez affermi sur le trône , pour manquer à son bienfaiteur , tandis que le comte dissimulant son indignation , se préparoit à le punir de son imprudente ingratitude. Les ambassadeurs François , pendant leur séjour en Angleterre , virent les commencements d'une conspiration , à laquelle ils contribuerent par leurs intrigues. Le duc de Clarence , qui venoit d'épouser la fille du comte de Warvick , entra dans ce complot , dont l'objet étoit de détrôner son frere.

Ann. 1467.

Le roi , à son retour de Rouen , recut la nouvelle de la mort du duc de Bourgogne , Philippe le Bon , surnom que les sujets donnoient volontiers alors aux souverains qui les avoient gouvernés avec modération , dans la vue d'engager leurs successeurs à les imiter. Philippe fut emporté par une attaque d'esquinancie , le quinze Juin. Après qu'on eût célébré les funérailles dans la ville de Bruges , par de somptueux obsèques , on transporta son corps aux Chartreux de Dijon , où il avoit ordonné sa sépulture. Ce prince généreux , magnifique , libéral , rempli de courage , ami sincere , fidele à ses engagements , & , suivant les mœurs de son siecle , voluptueux & dévot ; peu scrupuleux sur l'observation de la foi conjugale ; pere de plus de trente enfants naturels , & d'un seul légitime , laissa en mourant , malgré son goût pour le faste , les plaisirs & le luxe , des richesses immenses. Ce trésor , qui consistoit en quatre cent mille écus d'or , en soixante-douze mille marcs d'argent , & deux millions d'autres effets , sembloit n'avoir été rassemblée que pour être l'instrument des extravagances & de la ruine de son fils. Charles , nouveau duc de Bourgogne , prit incontinent possession de ce puissant héritage. Destiné à rendre par sa conduite la mémoire de son pere encore plus précieuse aux peuples , l'exemple qu'il va donner à l'univers , est une leçon que les plus grands princes ne peuvent trop souvent se représenter.

Mort du duc
de Bourgogne.
Ibidem.

Ann. 1467.

Les Liégeois recommencent la guerre.

Ibidem.

Le roi, toujours inquiet du séjour de son frere en Bretagne, voyoit avec chagrin échouer tous les efforts qu'il avoit tentés pour le faire rentrer dans son devoir. Il soupçonnoit avec raison le duc de Bretagne, malgré ses protestations, d'entretenir cete méfintelligence. Il n'auroit pas balancé de lui faire éprouver les effets de son ressentiment, s'il n'avoit été retenu par l'appréhension d'avoir à combattre les forces réunies du prince Breton & du duc de Bourgogne. Envain il employoit les ressorts de sa politique, pour gagner ou pour intimider ce dernier. Charles le haïssoit & ne le craignoit pas. Si Louis avoit pu douter de ces sentiments, le nouveau duc de Bourgogne ne le laissa pas long-temps dans l'erreur. Les Liégeois sembloient s'être acoutumés à rompre tous les étés la paix de l'année précédente. Ils recommencerent les hostilités par la prise de Huy, petite ville située sur la Meuse, entre Liege & Namur. Ils trouverent dans la place leur évêque, & le seigneur d'Imbercourt, qu'ils renvoyerent sans rançon.

Le roi envoie des ambassadeurs au duc de Bourgogne, pour le détourner de combattre les Liégeois.

Ibidem.

Le duc de Bourgogne, irrité de cete infraction, eût fait mourir les trois cents otages qu'ils avoient donnés en concluant le dernier traité, sans les représentations d'Imbercourt. Il se préparoit à marcher contre eux avec une puissante armée, lorsque le comte de Saint-Paul, & le cardinal Balue, vinrent successivement le trouver de la part du roi. Le connétable dit au duc, que l'intention de sa majesté étoit qu'il n'ataquât pas les Liégeois, auxquels il ne pouvoit se dispenser de donner secours comme à ses aliés & compris dans la treve; ajoutant toutefois, que s'il vouloit consentir qu'il fit la guerre au duc de Bretagne, il lui abandonneroit les Liégeois. Le duc répondit sans hésiter, que les Liégeois avoient été les premiers violateurs de la treve, qu'il étoit résolu de les poursuivre, & de tirer vengeance de leurs insultes réitérées; qu'au surplus, il vouloit s'en tenir aux conditions du traité de Conflans, & que nule considération ne le porteroit à séparer ses intérêts de ceux du duc de Bretagne. Deux

jours après , étant à cheval , & prêt à partir , il dit aux ambassadeurs , en les congédiant : « qu'il supplioit » le roi de ne rien entreprendre contre le duc de Bretagne ». *Monseigneur* , dit le comte de Saint-Paul , *vous ne choisissez point , car vous prenez tout , & voulez faire la guerre à votre plaisir à nos amis , & nous tenir en repos , sans oser courre sus à nos ennemis , comme vous faites aux vôtres ; il ne se peut faire , ni le roi ne le souffrira point. Les Liégeois sont assemblés , repartit le duc , & m'atends d'avoir la bataille avant qu'il soit trois jours. Si je la perds , je crois bien que vous ferez à votre guise ; mais aussi , si je la gagne , vous laisserez en paix les Bretons.* A ces mots , il s'éloigna d'eux , & prit la route de Saint-Tron , où son armée s'assembloit. Un auteur contemporain ajoute , que dans un entretien particulier le duc de Bourgogne essaya d'ébranler la fidélité du connétable. *Beau cousin* , lui disoit-il , *vous êtes bien mon ami , & parent ; je vous avertis que vous preniez garde que le roi ne fasse de vous comme il a fait d'autres. Si vous voulez demeurer par-deçà , vous ferez le très-bien demeuré.* Saint-Paul ne fut point touché de cete invitation : heureux si persistant toujours dans les mêmes sentiments , il avoit sçu prévenir le malheur que l'avertissement du duc de Bourgogne lui sembloit présager.

Ann. 1467.

La ville de Saint-Tron fut investie : les Liégeois acoururent au nombre de plus de trente mille hommes pour faire lever le siege. Il se livra un sanglant combat. Le duc de Bourgogne remporta une victoire complete , mit les ennemis en fuite , après en avoir tué six mille. Il se trouva dans l'armée Liégeoise deux ambassadeurs François. Après cete victoire , les assiégés se rendirent , & livrerent dix hommes à la discrétion du prince , qui les envoya au suplice. Nous avons remarqué ailleurs , qu'il arivoit rarement qu'on épargnât ces victimes expiatrices , ofertes à la barbarie du vainqueur. Tongres subit les mêmes conditions , & les habitants de Liege consternés de ces sanglantes expéditions , se soumirent

Réduction
des Liégeois.
Ibidem.

Ann. 1467.

au duc de Bourgogne, qui entra dans leur ville par la breche, fit mourir quelques citoyens, imposa des contributions, fit combler les fossés, raser les fortifications, & enlever l'artillerie, ainsi que toutes les autres armes qui se trouverent dans la ville. Quelques écrivains peu exacts ont rapporté que Louis envoya des troupes aux Liégeois, sous la conduite de Chabannes : c'est une erreur que l'historien moderne de ce monarque a judicieusement relevée. Ces infortunés habitants attendirent vainement ce secours promis par un traité solennel, dont l'original se trouve encore aujourd'hui dans le trésor des Chartes, comme un monument de l'infidélité du roi pour des aliés qu'il sacrifioit sans le moindre scrupule, dès que son intérêt paroissoit compromis avec le leur.

Le duc de Bourgogne revient en Picardie.

Ibidem.

Le duc de Bourgogne ramena son armée victorieuse des bords de la Meuse aux rives de la Somme. Il fit en même-temps publier un ordre à tous les vassaux de ses domaines, tant des Pays-Bas que de Bourgogne, de prendre les armes, & de le venir joindre dans le Vermandois, aux environs de Saint-Quentin, « pour » lui aider à secourir son très cher & très amé frere, » monseigneur Charles de France, & le duc de » Bretagne ».

Irruption des Bretons en Normandie.

Ibidem.

Hist. moderne de Bretagne. D'Argentré.

Tandis que le duc de Bourgogne foumettoit les Liégeois, les Bretons avoient fait une irruption dans la basse Normandie. Comme on ne s'atendoit point à cet acte d'hostilité, tout plia d'abord sous l'effort de leurs armes. Ils se rendirent maîtres de Baïeux, de Caen, d'Avranches, & de quelques autres places où ils ne trouverent aucune résistance. Les seuls habitants de Saint-Lo, encouragés par l'exemple & les exhortations d'une femme de la ville, dont le nom auroit mérité d'être transmis à la postérité, prirent les armes & marcherent sous la conduite de cete intrépide héroïne. Les Bretons furent honteusement repouffés. La moderne *Débora* en tua plusieurs de sa propre main. Croiroit-on que Louis XI, quelques

années après, passant par Saint-Lo, eut la curiosité de voir la libératrice de la ville, & ne rougit pas de lui donner vingt écus? « Récompense, dit monsieur » Duclos, aussi peu digne du prince que du service ». Le duc d'Alençon, toujours ingrat & perfide, s'étoit joint au duc de Bretagne, & lui avoit livré ses places.

Aux premières nouvelles de cette invasion, le roi envoya quelques troupes, sous la conduite du maréchal de Lohéac & du bâtard de Bourbon, pour arrêter les progrès des ennemis. Il s'y rendit bientôt en personne, avec des forces plus considérables. Il reprit en peu de temps la plupart des places dont les ennemis s'étoient emparés, & vint ensuite former le siège d'Alençon, que le comte du Perche, fils aîné du duc d'Alençon, lui remit après en avoir chassé la garnison : action qui fit dire au prince Charles « que pour la perfidie, le » comte du Perche se montroit vrai fils de son père ». Le roi entra ensuite en Bretagne à la tête de quarante mille combattants : les campagnes furent livrées au pillage. Il dévasta toute la partie de la province qu'il parcourut, pour se venger des ravages que le duc avoit commis en Normandie. Ces courses réciproques, qui ruinerent de part & d'autre quarante lieues de pays, furent suspendues par une trêve, pendant laquelle on convint de prendre des mesures, tant pour terminer les différends entre le roi & le duc, que pour fixer l'apanage du prince Charles.

Quelque desir qu'eût le roi de pousser plus loin ses conquêtes, & d'humilier le duc de Bretagne, il s'étoit vu forcé de hâter la conclusion du traité, sur les nouvelles du nombre prodigieux de troupes que le duc de Bourgogne rassembloit en Picardie. Alternativement pressé par ces deux princes, à peine obtenoit-il quelque relâche d'un côté, que l'autre renouveloit ses alarmes ; heureux encore que ces perpétuels ennemis de son repos, ne combinaissent pas leurs projets avec assez de précision, pour l'attaquer de concert. Tel fut sa position pendant une partie de son règne. Un prélat

Ann. 1467.

Le roi va en Normandie.
Courses en Bretagne. Prise d'Ançenis & de Chantocé.
Trêve.

Ibidem.

Trêve avec le duc de Bourgogne.

Ibidem.

Ann. 1467.

tourmenté par des démêlés que lui suscitoit son grand vicaire , disoit à ce propos : que les *ducs de Bourgogne & de Bretagne étoient les deux grands vicaires du roi*. On se hâta de pourvoir à la sûreté des frontieres ; on fit de nouvelles levées. La milice bourgeoise de Paris passa en revue devant des commissaires nommés par le roi. C'étoit pour la seconde fois de l'année qu'on faisoit cete montre. Il se trouva par les rôles. que la capitale , malgré la dépopulation occasionnée par la contagion de l'année précédente , pouvoit fournir quatre-vingt mille combatants , dont trente mille étoient armés de toutes pieces. Le roi qui assistoit avec la reine & toute sa cour à la premiere revue , témoigna peu d'estime pour cete troupe , plus nombreuse que guèriere. Il eût été plus convenable à la majesté souveraine , de ne pas se permettre les froides équivoques qui lui échaperent à la vue de ces soldats citoyens , qu'à certain égard il mettoit en parallele avec leurs femmes. Pendant le siege de Paris , ils lui avoient donné des preuves non suspectes de leur courage & de leur zele. La modestie de l'histoire & le respect dû aux lecteurs ; nous obligent de supprimer ces indécentes plaisanteries. On paroissoit de part & d'autre également disposé à la guerre ; mais le roi qui comprenoit de quele conséquence il étoit d'éviter toute action décisive , tenta la voie de la négociation. Le duc de Bourgogne de son côté voyant que le duc de Bretagne , sur lequel il avoit compté , venoit d'accepter une treve , prit le même parti.

Edit pour la
confirmation
des Offices.
Ibidem.

La conduite du roi tendoit visiblement à rendre le pouvoir suprême indépendant de toute autre autorité. C'est ce penchant pour le gouvernement arbitraire , qui a fait dire de lui , qu'il avoit *le premier mis les rois hors de page*. Cependant , soit qu'il voulût se dérober aux importunités des sollicitations , soit qu'il eût reconnu par expérience les inconvénients qu'avoient produits dans les premieres années de son regne , ces fréquents changements , dictés par l'inconstance & la bifa-

rière de son humeur, il résolut de s'imposer des loix à lui-même, en donnant aux plus importantes parties de l'administration, une forme solide & invariable. Dans cete vue, il décerna cete année le célèbre édit qui assure aux magistrats & aux autres oficiers la possession irrévocable de leurs emplois & dignités. *Nous ordonnons*, est-il dit dans ce règlement, *que désormais nous ne donnerons aucun de nos ofices, s'il n'est vacant par mort ou résignation faite de bon gré & consentement du résignant, dont il apert duement, ou par forfaiture préalablement jugée, judiciairement & par juge compétant. Voulons toutes lettres au contraire être annulées dès maintenant, comme pour lors les annulons.* Cete ordonnance fut rendue sur les remontrances du parlement.

Ann. 1467.

*Conférence des
Ordonnances,
lib. 10, tit. 5.*

Le roi, avant que de quitter Paris, fit un acte de justice qui dut être fort agréable aux habitants de cete capitale. On avoit arrêté plusieurs bourgeois sur la délation d'un moine, qui les acusoit d'avoir conspiré contre le gouvernement, & formé l'abominable complot d'atenter à la personne du prince. Cete accusation tint long-temps en alarmes une infinité de familles les plus distinguées de Paris. Après un examen plus réfléchi, on découvrit que le religieux étoit un scélérat, qui n'avoit avancé cete imposture, que dans le dessein de flater le caractère soupçonneux du monarque. Convaincu de calomnie par sa propre confession, il fut condamné à être noyé; malgré le privilege de cléricature, suplice encore trop doux pour un si grand crime, que celui d'offenser la patrie au premier chef, en osant noircir les sujets dans l'esprit de leur souverain. Les défiances continuelles dont le roi étoit agité, multiplioient étrangement ces accusations. Jamais on n'avoit vu tant de délateurs que sous son regne, hommes pernicieux, ennemis nés de la société, dont les langues mercenaires vendent également le mensonge & la vérité, distillent leur venin au gré des passions de ceux qui les emploient, divisent les familles, détrui-

Imposteur puni du dernier suplice.

*Additions de
Monstrelet.*

Ann. 1467.

Réception de
la reine à Pa-
ris.

Ibidem.

sent les liens sacrés du sang & de l'amitié, répandent en tous lieux les tristes soupçons, l'effroi, la haine, & sont seuls capables de dégrader une nation.

Entraînés par la foule des événements, il ne nous a pas été possible de placer dans le temps la réception que la ville de Paris fit à la reine, au mois de Juillet de cete année. L'abrégé de ces sortes de descriptions retrace la pompe extérieure du siècle, & forme une partie du *costume* François. Sa majesté arriva par eau, & s'arrêta vis-à-vis de l'île du palais, à cete pointe qu'on apele encore aujourd'hui *le tèrein de notre-Dame*. Elle y trouva les présidents & conseillers du parlement, l'évêque de Paris, & tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans la ville. On avoit dressé des échafauds remplis de personages qui exécutoient des *mysteres*. On lui présenta un *cerf de confitures*, ayant les armes de France & de Savoie pendues au cou. Les enfants de chœur de la sainte Chapelle, accompagnés de divers instruments de musique, chantoient des *virelais*, *chansons* & *bergeretes*. Lorsqu'elle eut fait sa priere dans la cathédrale, elle rentra dans son bateau, qui vint aborder au quai des Célestins, où elle monta, ainsi que les dames de sa suite, sur des *haquenées*, & se rendit à l'hôtel des Tourneles. Pendant son séjour à Paris, on ne vit que réjouissances de toute espece; représentations dramatiques, bals & festins. Le roi la conduisit dans les meilleures maisons de la ville. Ils honorerent alternativement de leur présence les seigneurs, les magistrats & les simples citoyens. C'est une observation digne de remarque, que dans toutes ces fêtes on avoit soin de préparer des bains. L'usage étoit de s'en servir avant le repas, à la maniere des Orientaux; habitude salutaire, trop négligée dans les siècles suivants. La reine soupant chez le premier président *Dauvet*, ne put se baigner, parce qu'elle étoit indisposée; mais sa sœur, madame, Bonne de Savoie, madame de Bourbon, se mirent au bain avec les

les autres dames , & Perette de Châlons , bourgeoise de Paris.

Tandis que Louis employoit tour-à-tour les intrigues , les armes , les négociations pour rafermir le trône , que tant d'ennemis s'efforçoient d'ébranler , il s'occupoit des moyens capables de dissiper les bruits injurieux qu'on répandoit de toutes parts contre la dureté avec laquelle il traitoit son frere unique , au mépris des dispositions du feu roi. On ne peut que le louer de la sensibilité qu'il témoignoit à cet égard. Ces reproches n'intéressoient pas moins son repos que son honneur. La réputation , pour les princes sur-tout , est d'un poids plus important qu'on ne pense communément. Elle agit puissamment sur l'esprit des peuples ; & dans les conjonctures difficiles , les projets des plus grands monarques dépendent presque toujours de leurs suffrages. Que ne peut pas un souverain , lorsqu'il a pour lui le vœu unanime d'une nation ? Ce fut donc principalement pour justifier sa conduite avec le prince Charles , qu'il indiqua l'assemblée des trois ordres du royaume dans la ville de Tours. Les députés s'y rendirent au mois d'Avril de cete année. Tous les princes & grands du royaume y furent invités. Ceux qui ne voulurent pas s'y trouver envoyèrent leurs ambassadeurs & représentants. Le roi de Sicile , le duc de Bourbon , le comte du Perche , accompagnèrent le monarque & furent présents à toutes les séances , ainsi que le patriarche de Jérusalem , le cardinal d'Angers , & plusieurs autres prélats. On a prétendu que le roi avoit fait nommer à son choix les députés des villes. Le chancelier des Ursins , après avoir fait l'éloge de la nation & du monarque , exposa les motifs qui avoient déterminé le roi à convoquer les députés de la nation , afin de concerter avec eux les moyens les plus efficaces pour assurer la tranquillité du royaume. Il fit sentir l'impossibilité de soutenir les charges , & sur-tout les dépenses qu'exigeoit le gouvernement , si l'on démembroit de la monarchie une province aussi considérable que la Normandie , pour

Tome IX.

S

Ann. 1468.

Etats de Tours.

Ibidem.

Chronol. de France.

Contin. de Monstrelet.

Chr. Scand.

Preuves de

Phil. de Commines.

Ann. 1468.

en faire l'apanage du frere de sa majesté ; que les auteurs des troubles dont l'Etat étoit agité , ne cherchoient qu'à les perpétuer , en excitant ce jeune prince à persister dans une prétention qui privoit le souverain d'un tiers des revenus de la couronne , & qui ouvroit aux ennemis une des plus importantes barieres de la France. Après ce discours préliminaire , le monarque sortit de l'assemblée , comme s'il eût appréhendé que dans une affaire qui l'intéressoit personnellement , sa présence ne gênât la liberté des opinions. Cete retraite fournit au chancelier un nouveau motif de faire l'éloge de la modération du prince , & de la confiance qu'il témoignoit à ses sujets , en les rendant pour ainsi dire arbitres , non-seulement de l'administration publique , mais même du sort de la famille royale. Aussi les sentiments ne se trouverent-ils point partagés. Il fut décidé par une délibération unanime , que la Normandie ne pouvoit , sous quelque prétexte que ce fût , être séparée du domaine de la couronne ; que depuis sa réunion au corps de la monarchie , les souverains s'étoient interdits par une loi irrévocable & imprescriptible le pouvoir de l'aliéner : que Charles V avoit , par une déclaration précise , fixé l'apanage des fils de France , à douze mille livres de rente en fonds de terre , avec titre de duché ou de comté ; que sa majesté , en y ajoutant une pension annuelle de soixante mille livres tournois , donnoit un témoignage non commun de l'affection qu'elle portoit à son frere ; & qu'elle seroit instamment suppliée de déclarer qu'elle ne se conduisoit ainsi , que pour cete fois seulement ; afin que dans la suite une pareille dérogation ne pût être tirée à conséquence. On déclara ensuite que le duc de Bourgogne seroit invité de concourir , ainsi que les autres princes , à l'arrêt des Etats , pour ce qui concernoit l'apanage du prince Charles. La conduite du duc de Bretagne fut blâmée sans ménagement. Il avoit séduit & retenoit encore le frere du roi ; il s'étoit emparé de plusieurs villes en Normandie : on l'acusoit de plus ,

d'entretenir des intelligences pernicieuses avec les Anglois, anciens & irréconciliables ennemis de la France. Tous ces attentats étoient autant de crimes de lèse-majesté. L'assemblée statua d'une commune voix, que ce prince seroit incessamment sommé de restituer les places qu'il avoit usurpées; qu'en cas de refus, & que l'on eût des preuves évidentes de son alliance avec l'Angleterre, le roi emploieroit la force des armes pour *lui courir sus* & le réduire. Les princes, seigneurs, prélats, & députés des villes, qui composoient l'assemblée, terminèrent leurs délibérations, en assurant le roi qu'ils étoient prêts à contribuer de tout leur pouvoir à l'accomplissement de ses justes desseins; *scavoir les gens d'église, des prières & oraisons, & biens de leur temporel; & la noblesse, ainsi que le peuple, de leurs corps & de leurs biens, jusqu'à la mort inclusivement.* On choisit ensuite des commissaires pour travailler à la réformation de la justice dans tout le royaume. Les comtes d'Eu & de Dunois, le cardinal Balue, le patriarche de Jérusalem, l'archevêque de Reims, les évêques de Langres & de Paris, furent nommés pour présider à cete commission, assistés des députés des villes les plus considérables. Ils eurent ordre d'instruire en même-temps les ducs de Bourgogne & de Bretagne, d'un règlement auquel l'unanimité des suffrages donnoit toute la vigueur & l'authenticité d'un pacte national. Louis congédia les Etats, après les avoir remerciés de leur attachement & de leur zèle; fort satisfait d'une démarche, qui, en justifiant sa conduite aux yeux de l'Europe entière, pouvoit lui procurer autant de partisans que d'aprobateurs. L'art de tirer avantage de ces grandes assemblées, où la nation paroît devenir sa propre législatrice, est peut-être un des plus puissants ressorts du gouvernement. Il étoit sur-tout d'une extrême importance dans ce siècle, où l'autorité souveraine, arrêtée par des obstacles sans nombre, & disputant, pour ainsi dire, le terrain pas-à-pas, lutoit encore contre des difficultés que le temps & le con-

Ann. 1468.

Ann. 1468.

Procès de
Charles de
Melun.

Chron. de Fr.
Preuves de
Commines.

Additions de
Monstrelet.

Nouvelles obs.
sur l'hist. de Fr.

Histoire de
Louis XI, par
M. Duclos.

cours d'une infinité de circonstances favorables , ont enfin heureusement aplanies.

Ce fut à Tours , pendant la tenue des Etats , que le roi , par ses lettres-patentes , annula le jugement rendu contre Antoine Chabannes , comte de Dammartin , dont il a ci-dessus été fait mention. Ce seigneur , après sa longue disgrâce , non-seulement avoit obtenu la permission de reparoître à la cour , mais étoit devenu l'un de plus intimes confidens du roi. Il méritoit , sans contredit , par son courage , son expérience dans les affaires , sa probité , les bonnes grâces de son souverain : plus estimable encore , si moins sensible au plaisir de se venger , il avoit eu la générosité de respecter un ennemi malheureux , & désormais hors d'état de lui nuire. Charles de Melun , long-temps honoré de l'amitié du roi , l'avoit perdue par une conduite qui avoit fait naître des doutes sur sa fidélité dans l'âme défiante de ce prince. Comme alors rien n'étoit plus ordinaire que ces vicissitudes dans la faveur du monarque , il crut que son malheur se borneroit à la perte de son gouvernement & de ses autres emplois : mais les soupçons qu'il avoit excités , étoient d'une nature trop importante , pour n'être pas suivis de recherches funestes à son repos. Les portes de la Bastille , dont il étoit gouverneur , ouvertes du côté de la campagne pendant le siège de Paris , l'artillerie de cette même forteresse enclouée ; l'opposition qu'il avoit apportée à un sortie que , suivant les ordres du roi , le maréchal de Lohéac vouloit faire contre les ennemis , le jour de la bataille de Montlhéry , déposoient contre lui & ne le rendoient déjà que trop suspect. Des perquisitions plus exactes mirent au jour les secrètes liaisons qu'il avoit entretenues avec quelques-uns des princes ligués. Le prévôt Tristan Lhermite , vigilant ministre de la rigueur du monarque , & dont la présence terrible étoit presque une sentence de mort , eut ordre de l'arrêter & de le renfermer dans le Château-Gaillard , près le petit Andeli , dont Chabannes avoit le com-

mandement. Le roi nomma des commissaires pour instruire son procès. Outre les crimes rapportés ci-dessus, dont le moindre, s'il avoit été prouvé, exigeoit le plus sévère châtimement, on l'acusoit d'avoir supprimé des dépositions de témoins, pour faire périr le comte de Dammartin, & d'avoir vendu les grâces qu'il obtenoit par ses importunités. Il se défendit d'abord avec assez de fermeté sur ses intelligences avec les princes, en affirmant que le roi y avoit consenti : il ajouta même qu'il ne vouloit s'en rapporter qu'au témoignage de sa majesté. Cete réponse obligea les commissaires de consulter le roi, qui fit dire qu'il avoit expressément interdit à ceux de sa maison toute liaison avec les princes ligués ; que dès le temps de la guerre du bien public, il étoit très mécontent de Melun, de Dulau, & de la Riviere ; mais qu'alors se voyant entre leurs mains, il avoit été contraint de dissimuler. Sur cete réponse, l'accusé fut appliqué à la question : sa constance succomba sous la violence des tourments. Il avoua que pendant le siege de Paris, le duc de Bretagne l'avoit sollicité d'entrer dans les intérêts des princes, en lui disant : *Monsieur le grand-maître, vous êtes beaucoup de gens de bien, votre maître se perd ; que ne vous assemblez-vous, & s'il ne veut croire ce que vous lui conseillerez, ne savez-vous pas bien le remède, en lui déclarant que vous n'êtes pas résolu de vous perdre pour lui ? Vous-même le pouriez faire tout seul, puisque vous avez la porte de Paris en garde.* Qu'il avoit répliqué à cete proposition, que le duc avoit raison, mais qu'il n'étoit pas assuré de pouvoir disposer de l'amiral de Montauban, & de Comminges, qui commandoient ainsi que lui dans la ville ; qu'au-reste, il n'avoit pas cru que le duc eût d'autre dessein que de le fonder par des propos vagues, sans avoir d'ailleurs aucune mauvaise intention, ce qui l'avoit empêché de révéler cet entretien au roi. Comme il persistoit, Tristan, qui présidoit à l'interrogatoire, fit redoubler la torture : il convint alors qu'il avoit compris la proposition du duc de Bretagne,

Ann. 1468.

Ann. 1468.

& que s'il en avoit fait un myſtere, *c'eſt qu'il ne ſça-voit pas encore comment les affaires tourneroient, ne croyant pas alors que les choſes duſſent tourner auſſi-bien qu'elles avoient été pour le roi.* Il fut condané ſur cet aveu, & ſur les dépoſitions de pluſieurs témoins. On le conduiſit ſur la place du petit Andeli, où il eut la tête tranchée. Un auteur contemporain aſſure que l'exécuteur le manqua d'abord, & qu'ayant le cou à moitié coupé, il ſe releva & dit tout haut, qu'il n'avoit point mérité la mort, mais que puſque c'étoit la volonté du roi, il la prenoit en gré; qu'à ces mots il ſe remit à genoux, & reçut le coup mortel. Cete déclaration au moment d'expirer, n'eſt pas une preuve convaincante de l'innocence de cet infortuné ſeigneur; mais elle eſt capable de faire ſouſçonner l'équité d'une condanation prononcée par un tribunal extraordinaire. Ainſi mourut Charles de Melun, ſeigneur de Normanville, iſſu de l'une des plus illuſtres & des plus anciennes maiſons du royaume, qu'un penchant déſordonné pour les plaiſirs & la bonne chere, avoit fait ſurnommer le Sardanapale de ſon ſiecle. Il s'étoit fait des ennemis trop puſſants, pour qu'il pût éviter ſa perte. Le cardinal Balue lui devoit ſa fortune, & le haïſſoit à proportion des ſervices qu'il en avoit reçus. Dans le temps de ſa faveur, il avoit lui-même traité le comte de Dammartin avec tant d'inhumanité, qu'il n'auroit pu ſe plaindre, quand ce ſeigneur auroit uſé de repréſailles. Il eſt peu d'ames au-deſſus de la vengeance. Le comte eut la conſiſcation des biens qu'il rendit aux héritiers, excepté les ſeigneuries de Saint-Mars & des Tournelles, qu'il garda comme un dédommagement de ſes revenus, dont Charles de Melun avoit joui, ainſi que de ſes meubles, qu'il avoit enlevés pendant ſa diſgrace. Si cete exécution fut un acte de juſtice, on peut aſſurer qu'elle étoit néceſſaire dans un ſiecle où les trahiſons, plus fréquentes encore que les révoltes, avoient beſoin d'être réprimées par des exemples terribles.

Par l'acommodement conclu à la fin de l'année

précédente, on étoit convenu que les princes enverroient leurs députés à Cambrai pour travailler à pacifier les troubles du royaume par une convention générale. Le roi, qui ne comptoit que foiblement sur le succès de ces conférences, songeoit à mettre en usage des moyens plus efficaces pour exécuter la résolution prise dans la dernière assemblée des Etats de Tours. Il avoit eu l'adresse, dans une prorogation de treve que le connétable venoit de négocier avec le duc de Bourgogne, de ne point comprendre le duc de Bretagne, en consentant de son côté, qu'on ne fit point mention des Liégeois. Si Charles n'avoit point insisté sur cet article, ce n'étoit point de sa part oubli, ou indifférence pour les intérêts de son alié, qu'il avoit paru jusqu'alors considérer comme inséparables des siens; mais il croyoit que la nouvelle alliance du duc de Bretagne avec l'Angleterre, suffiroit pour arrêter les armes du roi.

Les tentatives employées par la cour de France, pour traverser le mariage projeté depuis quelques années entre le duc de Bourgogne & Marguerite d'Yorck, sœur du roi d'Angleterre, avoient été infructueuses. Les conditions ayant été arrêtées entre les plénipotentiaires des deux cours, la princesse partit de Douvres, & vint débarquer au port de l'Ecluse. Elle étoit accompagnée de ses deux frères, de l'évêque de Salisburi, & d'une suite de huit cents personnes. Le duc s'y rendit aussi-tôt, & revint le même jour pour donner les derniers ordres aux préparatifs des nœces. La cérémonie fut célébrée dans l'église de *Dam*, d'où les nouveaux époux prirent le chemin de Bruges. Là, ils tinrent pendant plusieurs jours ce que l'on apeloit alors *cour plenièrè*. Tous les sujets du duc s'empresserent à l'envi de donner à leur nouvelle souveraine des marques de leur satisfaction, par la pompe des spectacles, des bals, des festins & des tournois.

Edouard, par le traité qu'il venoit de conclure avec le duc de Bretagne, s'étoit engagé de lui fournir trois

Ann. 1468.

Treuve entre le
roi & le duc de
Bourgogne.

Ibidem.

Mariage du
duc de Bour-
gogne avec
Marguerite
d'Yorck, sœur
du roi d'An-
gleterre.

Ibidem.

Hist. d'Angl.
Chroniq. de
Fland.

Rymer, añ.
publ. tom. 5.

Ann. 1468.

mille archers pour six mois, à condition que les places conquises seroient remises aux Anglois. Louis, informé de ces conventions, les rendit inutiles par la promtitude avec laquelle il ataquâ ce prince. Les troupes Françoises, sous la conduite du marquis de Pont, petit-fils du roi de Sicile, entrèrent en Bretagne, tandis que le comte de Roussillon achevoit d'expulser les Bretons de la basse Normandie. Le duc rassembla les milices de la province, & dans le même temps envoya presser le départ des forces auxiliaires que le roi d'Angleterre devoit lui fournir. Le roi, dans le même-temps, à dessein de mortifier personnellement le duc, avoit fait confisquer toutes les seigneuries situées en France, appartenant à la dame de Villequier, Antoinette de Magnelais, maîtresse chérie de ce prince. La confiscation des biens de cete favorite fut donnée à Tannegui du Châtel, dont elle avoit causé la disgrâce auprès du duc. Le monarque par ce moyen satisfaisoit sa vengeance, & s'acqueroit l'attachement d'un homme qui pouvoit lui rendre d'utiles services.

Traité d'Ancenis.

Ibidem.

Cependant l'armée Françoisë, incessamment accrue, pénétoit tous les jours plus avant dans le pays. Les secours attendus n'arivoient point. La prise de Chantocé & d'Ancenis, deux des plus fortes places du duc, ouvroit le passage jusque dans le cœur de ses Etats. Il se vit bientôt réduit à subir toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. La question de l'apanage de Charles de France pouvoit seule le faire encore hésiter; mais il ne fut pas difficile de lever cet obstacle. Odet Daidie, seigneur de Lescun, fut gagné. Il gouvernoit absolument l'esprit du jeune prince, qui, suivant les conseils de ce favori, s'en rapporta pour son apanage à ce qui seroit réglé par le duc de Lorraine & de Calabre, & le connétable de Saint-Paul, déclarant que jusqu'à ce que cet arrangement fût terminé, il acceptoit la pension qu'on lui avoit oferte. Toutes difficultés à cet égard se trouvant aplanies, le duc de Bretagne ratifia le traité, dont le modele avoit été dressé dans la ville d'Ancenis,

entre

entre ses députés & ceux du roi. Par cete nouvele convention , il renonçoit à toute aliance préjudiciable au monarque , sans en excepter même celle du duc de Bourgogne. Pour rendre ce traité plus solide , on conviñt que de part & d'autre les principaux seigneurs donneroient leurs scélés en forme de garantie.

Ann. 1468.

Dans le temps que cete affaire se terminoit , le roi étoit à Compiègne , occupé à négocier avec le duc de Bourgogne , qui sur les nouvelles des hostilités commises en Bretagne , avoit rassemblé son armée , & s'étoit avancé jusqu'à Saint-Quentin. Louis n'eut pas plutôt reçu le traité d'Ancenis , qui lui fut apporté par un héraut d'armes de Bretagne , qu'il se hâta de l'envoyer au duc de Bourgogne par le même messager. Ce prince violent ne put déguiser son indignation & sa surprise. Il feignit d'abord de n'en vouloir rien croire : il menaça même le héraut de le faire mourir comme un imposteur. Mais ne pouvant se refuser aux preuves convaincantes de cete vérité imprévue , il éclata en reproches contre la politique infidieuse du roi , & la foiblesse du duc de Bretagne. Ce contre-temps ne l'empêcha pas toutefois de paroître disposé à poursuivre son entreprise. Le roi qui s'étoit flaté que cet incident le rendroit plus traitable , se vit encore obligé de recourir à la voie de la négociation pour l'engager à se retirer. Le comte de Dammartin , indigné de voir son souverain entretenir la fierté du duc par de honteux ménagements , vouloit que sans balancer on attaquât ce prince superbe dans son camp , assurant que le zele & la valeur des troupes garantissoient la réussite de ce dessein , quelque hardi qu'il parût. Louis avoit du courage , ses plus grands ennemis ont été forcés d'en convenir. Le projet généreux proposé par Chabannes , n'étoit donc pas capable de l'étonner. Il ne crut pas cependant devoir , dans les circonstances actuelles , commettre sa fortune à l'événement incertain d'un combat qu'il pouvoit éviter. Il en étoit d'ailleurs détourné par le cardinal Balue , qui lui faisoit entendre

Négociation avec le duc de Bourgogne. Le roi achete une prorogation de treve.

Ibidem.

Ann. 1468.

Le roi deman-
de une entre-
vue au duc de
Bourgogne.

Ibidem.

que les succès qu'on obtenoit par la politique , étoient en même temps plus avantageux & plus flatteurs. C'étoit prendre par son foible un prince , qui se piquoit sur-tout d'être le plus habile négociateur de son siècle. Il ne dut pas toutefois s'applaudir d'avoir eu l'avantage en cete occasion , puisqu'il fut obligé d'acheter la paix , en s'engageant à payer au duc de Bourgogne , pour l'indemniser des frais de la guerre , six vingt mille écus d'or , dont la moitié fut acquitée sur-le-champ.

Le plus dangereux ennemi d'un prince , est un ministre sans probité , sur-tout s'il joint à l'esprit d'intrigue & de brouillerie , l'ambition de se rendre nécessaire , la flatterie & l'infidélité. Le roi , plein de confiance en ses propres lumieres , croyoit qu'il étoit impossible de résister à l'ascendant de son génie. Balue ne cessoit de l'entretenir dans cete opinion. Il lui persuada , que s'il pouvoit se procurer une entrevue avec le duc de Bourgogne , il n'étoit pas douteux qu'il n'en recueillît tout l'avantage , par la facilité qu'il auroit à tourner selon ses vues un esprit inférieur au sien. Ce projet flatoit trop l'amour-propre de Louis , pour qu'il s'y refusât. Il fit donc pressentir le duc de Bourgogne sur le desir qu'il avoit de le voir , & de terminer personnellement avec lui tous les sujets de contestation qui pouvoient encore subsister entre eux. Charles ne parut pas d'abord disposé à cete démarche , soit qu'il craignît le manège du monarque , soit peut-être qu'il voulût irriter son empressement par une indifférence affectée ; car plus on examine avec attention ce qui se passa pour lors , moins on ose décider , si le duc prévint les suites qu'auroit cete entrevue , ou si les circonstances seules déterminèrent sa conduite. Il alégua d'abord , pour se dispenser de cete conférence , l'appréhension qu'il avoit que les Liégeois ne renouvelassent les hostilités. Le cardinal Balue lui répondit , qu'il devoit être au-dessus de cete crainte , puisque l'année précédente il les avoit désarmés , détruit leurs fortifications , rasés leurs murailles , & mis absolument hors d'état de

lui nuire. Il n'étoit guere possible de hasarder une imposture plus insigne & plus grossiere. Le roi venoit d'envoyer des députés à Liege, pour exciter cete ville inquiète à reprendre les armes contre le duc, & l'affluer en même-temps d'un puissant secours. Les monuments de ce siecle ne nous aprennent point si le duc de Bourgogne étoit instruit de cete mystérieuse négociation. Quoi qu'il en soit, il consentit enfin à l'entrevue, pour laquelle on choisit la ville de Péronne, & signa, pour la sûreté personnelle du roi, un sauf-conduit dans la forme la plus authentique (a).

Ann. 1468.

Cependant le roi qui avoit marqué d'abord tant d'empressement, paroissoit se refroidir. Quelques conseillers fideles lui avoient représenté les conséquences dangereuses de la démarche dans laquelle il aloit s'engager. Lui-même, en s'examinant scrupuleusement, ne trouvoit pas dans le témoignage de sa propre conscience des motifs de se rassurer. Il hésita quelque-temps, & fut sur le point de renoncer à son projet. Le cardinal Balue, qui avoit conduit cete négociation, & par conséquent étoit intéressé à la faire réussir, revint à la charge. Une lettre du connétable de Saint-Paul fixa les irrésolutions du monarque. Il lui mandoit que le duc Charles ne vouloit plus avoir d'autre ami, ni d'autre alié que lui; qu'indépendamment des affaires générales qu'ils pouvoient traiter par leurs ministres, il y en

Incertitude
du roi.

Ibidem.

*Histoire de
Louis XI, par
M. Duclos.*

(a) La brièveté de cet acte nous invite à le transcrire, afin que le lecteur puisse juger par lui-même de la bonne-foi qui régnoit alors entre les princes. « Monseigneur, très-humblement en votre bonne grace je me recommande : » Monseigneur, se votre plaisir est venir en cete ville de Péronne pour nous » entrevoir ; je vous jure & promets par ma foi, & sur mon honneur, que » vous y pouvez venir, demeurer & séjourner, & vous en retourner seurement » es lieux de Chauny & de Noyon à votre bon plaisir, toutes les fois qu'il » vous plaira, franchement & quirement, sans ce qu'aucun empêchement de » ce faire soit donné à vous, ni nuls de vos gens, par moi ne par autre, pour » quelque cas qui soit ou puisse devenir. En témoin de ce, j'ai escrit & signé » cete cédule de ma main, en la ville de Péronne, le huitieme jour d'Octo- » bre, l'an mil quatre cent soixante-huit. Votre très-humble & très-obéissant » sujet, CHARLES. » *Extraits des pieces justificat. pour servir à l'histoire de Philippe de Commines.*

Ann. 1468.

avoit de si particulieres , qu'elles ne permettoient pas qu'on en confiât la discussion à des agents étrangers. Ce fut sur ces sollicitations & ces témoignages , que le plus défiant & le plus dissimulé des rois , aloit commettre sa destinée à la foi d'un ennemi qu'il vouloit tromper , & contre lequel il entretenoit dans le moment même des intelligences dont il croyoit le secret impénétrable.

Le roi se rend
à Péronne.

Louis , ayant laissé le commandement de ses troupes au comte de Dammartin , partit de Noyon au commencement d'Octobre 1468 , & arriva le même jour à Péronne. Il étoit accompagné du duc de Bourbon , de Pierre de Bourbon , seigneur de Beaujeu , de l'archevêque de Lyon , son frere , du comte du Perche , du connétable , des seigneurs de Laigle , du Lyon , de Longueville , du cardinal d'Angers [c'est ainsi qu'on apeloit le cardinal Balue , depuis qu'à force de persécution il avoit contraint Jean de Beauveau , son ancien maître & son bienfaiteur , à lui céder l'évêché de cete ville] , & de l'évêque d'Avranches , son confesseur. Un petit nombre de domestiques , quatre-vingts archers de la garde Ecossoise , & soixante cavaliers , composoient toute son escorte. Sur sa route il rencontra deux cents lances que le duc de Bourgogne envoyoit pour le recevoir. Ce prince vint lui-même au-devant de sa majesté , qui ne voulut pas souffrir qu'il descendît de cheval pour le saluer. Ils entrèrent ensemble dans la ville , s'entretenant familièrement , le roi ayant la main appuyée sur l'épaule du duc. On avoit préparé le logis du monarque dans un vaste bâtiment , appartenant au receveur de la ville , près de la porte du château.

Frayeurs du
roi.

Ibidem.

Le premier jour ne se passa pas sans que le roi reconnût une partie du péril où l'avoit engagé son imprudence. Les troupes , que depuis quelque-temps Charles avoit mandées de son duché de Bourgogne , ariverent ce jour même sous la conduite du maréchal de cete province , ennemi personnel de Louis. Dans

le même-temps , comme si tous ceux dont il avoit sujet de se défier se fussent concertés pour l'inquiéter , le prince Philippe de Savoie , que , contre la foi donnée , il avoit si long-temps retenu prisonnier , le seigneur du Lau , à peine échappé des fers , Poncet de la Riviere , Dursé , tous ennemis déclarés du monarque , étoient entrés dans la ville. Il les vit passer des fenêtres de son appartement. A ce redoutable aspect , il ne fut pas assez maître de lui-même pour dissimuler sa frayeur. Il falut absolument , pour le tranquiliser , qu'on le fit loger dans la citadele. Comme elle n'étoit pas assez spacieuse pour contenir tous les gens de sa suite , il fut obligé d'en laisser une partie dans la ville , ne retenant avec lui qu'environ douze personnes. Il achevoit par ce moyen de se livrer entièrement à la discrétion du duc , & de s'interdire jusqu'aux moindres ressources , en cas qu'on voulût abuser de l'excès de sa confiance. Les deux premiers jours se passèrent en conférences entre les ministres des deux princes. Le roi ofroit d'accorder les demandes du duc de Bourgogne , pourvu que satisfait des conditions qui l'intéressoient directement , il renonçât à toute alliance contraire , & qu'il fit serment *de le servir envers & contre tous , ainsi que l'avoit fait le duc de Bretagne*. Le duc fit répondre qu'il ne pouvoit se dispenser d'en exempter ses amis & ses aliés. Son inflexibilité à cet égard paroissoit insurmontable.

 Ann. 1468.

Tandis que ces difficultés occupoient les agents François & Bourguignons , Louis & Charles , assez contents l'un de l'autre en apparence , faisoient espérer ; par les témoignages extérieurs qu'ils se donnoient d'une bienveillance mutuelle , que leur entrevue seroit suivie d'un heureux accommodement. Tout annonçoit cete paix désirée , lorsqu'un événement imprévu vint faire évanouir de si douces espérances. Les ambassadeurs que le roi avoit envoyés à Liege , pour exciter cete ville à se soulever , ne s'étoient que trop exactement acquités de leur commission. Le monarque , avant son départ pour

 Soulèvement
des Liégeois.

Ibidem.

Ann. 1468.

Péronne, s'étoit hâté de dépêcher de nouveaux ordres pour arrêter, ou du-moins suspendre cete révolution, mais il n'étoit plus temps. Les Liégeois avoient déjà repris les armes. Ils s'emparèrent de la ville de Tongres, où ils trouverent leur évêque qu'ils conduisirent prisonnier, ainsi que plusieurs chanoines de la cathédrale. Ils en massacrèrent jusqu'à seize en présence du prélat. Il eut la douleur de voir un de ces ecclésiastiques, qu'il chérissoit sur tous, déchiré par ces barbares, qui se renvoyoient entre eux ses membres encore palpitants, en accompagnant cet horrible jeu des plus outrageantes railleries. On ajoute qu'on avoit reconnu parmi ces brutaux les députés François, qui non contents d'être spectateurs de tant d'inhumanités, sembloient les approuver, & même les exciter.

Fureur du duc de Bourgogne. Il fait arrêter le roi.

Ibidem.

Il ne s'étoit écoulé que deux jours depuis l'arrivée du roi à Péronne, lorsqu'on y reçut les nouvelles de ce mouvement. Les termes les plus expressifs ne représenteroient qu'imparfaitement la colère du duc de Bourgogne. Il acusa hautement le roi, & lui prodigua sans ménagement les noms de parjure & de traître. Il le fit renfermer dans son appartement, dont à peine l'entrée fut permise à quelques domestiques. Inutilement Louis prit le ciel à témoin de son innocence. Envain il jura *par la paque-Dieu* [son serment familier] que loin d'avoir contribué à la révolte des Liégeois, *si monsieur de Bourgogne vouloit aler mettre le siege devant leur cité, il iroit volontiers avec lui.* Ofres, protestations, rien ne paroissoit capable de modérer l'emportement du duc. Furieux, ne respirant que la vengeance, méditant mille projets funestes, il n'hésitoit que sur le choix.

Le duc tient conseil. Diversité des opinions.

Ibidem.

La plupart de ceux qui se trouvoient alors auprès du duc de Bourgogne, aigrissoient encore son ressentiment, soit pour satisfaire leur haine personnelle, soit par l'espoir de tirer quelque avantage d'une conjoncture si extraordinaire. Les autres plus désintéressés gardoient le silence, n'osant pas encore risquer de donner des

avis modérés. Tout le monde étoit dans l'attente du plus terrible événement, & l'on peut assurer que pendant le premier jour, la vie du monarque ne dépendit que d'une résolution qui varioit à chaque instant. Ce fut cete indécision qui le sauva. Le lendemain le duc assembla son conseil. Il y eut presque autant d'opinions que de têtes. Les uns vouloient qu'on obligât le roi de souscrire à toutes les conditions qui lui seroient imposées, & qu'à ce prix on lui gardât la sûreté qui lui avoit été donnée : d'autres propoisoient de le retenir prisonnier, sous une bonne & sûre garde, *de faire venir en diligence monsieur de Normandie*, & de cimenter un traité dans la forme la plus avantageuse pour tous les princes. Ils représentoient « qu'un si » grand seigneur pris ne se délivroit jamais, ou à » peine, sur-tout, quand on lui avoit fait une si » grande offense ». Commines assure qu'il vit le moment où le courier prêt à partir pour porter les lettres du conseil au duc de Normandie en Bretagne, n'atendoit plus que les dernières dépêches du duc de Bourgogne. C'en étoit fait si de nouvelles incertitudes n'eussent encore suspendu l'effet de cete fatale délibération.

 Ann. 1468.

Cependant, le roi captif dans son appartement, étoit en proie aux plus acablantes réflexions. Le repentir, l'effroi, l'assiégeoient tour-à-tour ; le silence & la consternation régnoient autour de lui. Dupe de sa fausse politique, il se voyoit au pouvoir d'un ennemi cruel, violent, & justement irrité. Ingénieux artisan de sa perte, la honte d'avoir tendu lui-même le piège où il se trouvoit pris, ajoutoit encore au sentiment de la disgrâce qu'il éprouvoit. L'aspect de la tour de Péronne qu'il voyoit des fenêtres de sa chambre, le faisoit frémir. C'étoit la même où le perfide Herbert, comte de Vermandois, avoit, en 928, confiné l'infortuné Charles IV. Réduit à cete terrible extrémité par sa faute, il ne négligea rien pour la réparer. C'est une justice qu'on ne peut lui refuser, son courage ne

Terreur du roi.

Ibidem.

Ann. 1468.

l'abandonna pas. Ses promesses, les présents distribués à propos, gagnèrent quelques-uns des plus intimes confidants du duc, qui se chargerent de présenter les propositions. Il ofroit de traiter aux conditions qui seroient jugées les plus convenables, & pour sûreté de l'exécution, de donner en ôtage le duc de Bourbon, le cardinal son frere, le connétable de Saint-Paul, & plusieurs autres seigneurs. Après la signature du traité, il demandoit la liberté de se retirer à Compiègne, d'où il s'engageoit à faire en sorte que les Liégeois répareroient les désordres qu'ils avoient commis, sinon, qu'il se déclareroit contre eux. Les ôtages paroissoient consentir à demeurer garants de sa parole. Commynes toutefois croit que s'il eût falu en venir aux effets, ils se seroient dédit. Il ajoute ensuite, qu'il étoit lui-même persuadé que le roi ne seroit pas revenu, & qu'il les auroit laissés, sans se mettre en peine de les dégager. Cet historien connoissoit le monarque à fond, il paroît plus souvent disposé à le justifier qu'à le blâmer. Son témoignage en cete occasion ne peut donc être suspect de partialité. Que penser d'un prince dont les plus affectionnés serviteurs portoient un semblable jugement? Le même auteur, qui pour - lors étoit chambélan du duc de Bourgogne, fait sentir qu'il fut un de ceux qui contribuerent à modérer la colere du duc, lorsqu'il s'exprime ainsi: *Autrefois a plu au roi me faire cet honneur, de dire que j'avois bien servi à cete pacification.* Cete particularité se trouve encore confirmée par des lettres-patentes, où Louis XI reconnut, quatre ans après l'entrevue de Péronne, que dans le temps de sa détention, il avoit été redevable de sa délivrance aux soins de Philippe de Commines (a).

(a) Le roi rapellant dans ces lettres les services de Commines, s'exprime ainsi, Lequel « nonobstant les troubles & divisions qui ont été, & les lieux où il a » conversé, qui par aucun temps nous ont été, & encore sont contraires, rebelles » & désobéissans, toujours a gardé envers nous vraye & loyale fermeté de cou- » rage, & mesmement en notre grande & extrême nécessité à la délivrance de » notre personne, lorsque étions entre les mains, & sous la puissance d'aucuns de

Enfin,

Enfin , le duc ébranlé par les sollicitations , consentit qu'on dressât un projet d'acommodement qui fut communiqué le jour même au roi. Quoiqu'il dût s'y attendre , Louis ne put s'empêcher de se récrier sur la dureté de quelques-unes des conditions. A ses remontrances les agents du duc n'oposoient que cete réponse : *Monseigneur le veut , & ainsi l'a ordonné.* Il se taisoit alors & signoit ; car on l'avoit averti de tout acorder , & de ne pas achever de se perdre sans ressource par un refus imprudent.

L'orage n'étoit pas cependant encore entièrement apaisé , quoiqu'on fût demeuré d'acord des articles les plus essentiels. Le duc , toujours agité par le choc violent des passions les plus impétueuses , ne pouvoit fixer ses incertitudes. Il passa la troisieme nuit sans se déshabiller : de temps en temps , il se jetoit sur son lit ; puis tout-à-coup il se relevoit , se promenant à grands pas dans ses appartements. Commynes présent , observoit les mouvements de ce prince , & marchoit avec lui , attendant qu'il vît le moment propice d'essayer de le calmer. Le matin sa colere étoit parvenue au dernier excès. Il éclatoit en menaces , & paroissoit prêt à se porter aux plus terribles extrémités. Une dernière résolution mit fin à tant de contrariétés. Il sortit brusquement de sa chambre , & se rendit dans l'appartement du roi , qui , sur les avis qu'il recevoit de ce qui se passoit , atendoit dans les plus crueles inquiétudes la décision de son sort. La contenance du duc , en l'abordant , n'étoit pas capable de le rassurer. Ses sombres regards , ses gestes embarrassés , sa voix rauque & tremblante de fureur , ne lui présageoient rien

Ann. 1468.

Le duc de Bourgogne se laisse ébranler.

Ibidem.

Nouvel emportement du duc de Bourgogne , suivi d'un accomodement.

Ibidem.

« nosdits rebeles & défobéissants , qui s'étoient déclarés contre nous comme nos
« ennemis , & en danger d'être illec détenus. Norredit conseiller & cham-
« bellan , sans crainte du danger qui lui en pouvoit alors venir , nous advertit
« de tout ce qu'il pouvoit pour notre bien , & tellement s'employa , que par
« son moyen & aide nous saillimes hors des mains de nosdits rebeles & déf-
« obéissants , &c ». *Mémoriaux de la Chambre des Comptes , reg. O , fol. cl ,
raporté aux preuves justificatives de Philippe de Commines , vol. 4.*

Ann. 1468.

Ph. de Com-
mines.Traité de Pé-
ronne.
• Ibidem.

que de funeste. Il lui demanda en bégayant » s'il ne » vouloit pas tenir le traité de paix qui avoit été écrit » & acordé, s'il n'étoit pas déterminé à le jurer ». Le monarque n'hésita pas sur sa réponse, heureux d'en être quitte à ce prix. Charles continuant de l'interroger, voulut sçavoir, s'il n'étoit pas déterminé à l'accompagner jusqu'à Liege, & à le seconder dans le dessein où il étoit de tirer vengeance des insultes faites par les Liégeois, tant à lui qu'à toute la maison de France, en la personne de leur évêque, frere du duc de Bourbon. Une proposition semblable étoit le comble de l'opprobre; mais il ne s'agissoit pas de chicaner sur le plus ou le moins d'humiliation. Le monarque docile par la nécessité, consentit à tout. Il promit d'accompagner le duc, & de l'aider à exterminer ses anciens aliés, avec tel nombre de troupes qu'il voudroit lui prescrire. Ayant ainsi levé les obstacles qui pouvoient s'opposer à l'acommodement, la paix fut jurée sur la croix de Charlemagne, qu'on apeloit *la croix de victoire*. Elle étoit toujours portée à la suite du roi, & on *la tira de ses cofres* pour consacrer en présence d'un gage si précieux, la validité des serments par lesquels les deux princes scélèrent leur réconciliation. Cete heureuse nouvele, annoncée au peuple par le son des cloches, fit incontinent succéder les réjouissances aux alarmes, dont la ville avoit été troublée pendant les trois jours précédents.

Après avoir raporté dans les précédents volumes le traité d'Aras, entre Charles VII & le duc de Bourgogne, il seroit inutile de transcrire ici celui de Péronne, qui ne fait qu'en renouveler les articles les plus importants, ajoutés à ceux de la paix de Conflans, qui n'avoient pas encore été exécutés. Il suffira de dire que le roi consentit que le duc de Bourgogne entretint toutes les aliances qu'il pouroit avoir contractées avec le roi d'Angleterre, à condition toutefois qu'il ne fourniroit aucun secours à ce monarque, s'il vouloit faire une descente en France. Il céda les foi

& hommage du comté de Ponthieu, de Beauvaisis, & autres terres transportées au duc par le traité de Conflans, renonçant généralement à tous droits d'impositions quelconques dans les domaines du duc, ainsi qu'à la nomination des officiers. Les quatre principales juridictions de Flandre, apelées *les quatre loix*, furent déclarées exemptes du ressort. Il fut de plus réglé qu'à l'avenir les apels des châtellenies de Lille, de Douai, & d'Orchies, ne se releveroient qu'au conseil de Flandre; que les sujets & vassaux du duc ne seroient plus contraints de faire serment de servir le roi *envers & contre tous*, & spécialement contre leur seigneur même, ainsi que les officiers royaux avoient jusqu'alors prétendu les y contraindre. Les aliés du duc furent généralement compris dans le traité, & nommément Philippe de Savoie, l'évêque de Geneve, & le seigneur de Romont, ses freres. Il s'obligea de plus de restituer au premier de ces trois princes, les places dont il s'étoit emparé dans le comté de Bugei & dans la Bresse. Toutes ces conditions devoient être revêtues des signatures de tels des princes du sang qu'il plairoit au duc de nommer, & en cas de contravention de la part du roi, le duc & ses descendants à perpétuité seroient relevés du serment de fidélité, & afran chis de tout service de vassaux: & les princes garants, quités de toutes obligations envers le souverain, pour roient joindre leurs armes à celles du duc, qui de son côté, s'il manquoit à ses engagements, consentoit que ses domaines fussent confisqués & réunis à la couronne. Le monarque s'obligeoit de faire enregistrer le traité tant au parlement qu'à la chambre des comptes, & autres cours souveraines, nonobstant tous les édits rendus par lui ou ses prédécesseurs, pour l'inaliénabilité du domaine royal. Il renonçoit pareillement à tous les privileges que lui ou ses prédécesseurs avoient obtenus de ne pouvoir être *contraints par les censures de l'église* pour l'exécution de leurs engagements; *se soumettant lui & ses successeurs à la juridiction & coher-*

Ann. 1468.

Ann. 1468.

tion ecclésiastique, c'est à sçavoir du saint pere, du saint siege apostolique, & des conciles généraux, pour par ledit saint pere, ledit saint siege & conciles être contraints par toutes censures d'église, excommunications, aggravations, & interdits du royaume, reconnoissant à perpétuité le pape & ses successeurs juges souverains en cete matiere. Ces vaines formules, loin de garantir des promesses dictées par la force & la frayeur, annonçoient qu'un pareil traité n'auroit d'exécution, qu'autant que la nécessité des conjonctures ne permettroit pas de le violer.

Les comtés de Champagne & de Brie donnés au frere du roi en apanage.

Ibidem.

On convint en même-temps de l'apanage du prince Charles de France. Le roi regarda comme une faveur singuliere que le duc de Bourgogne se fût relâché sur cet article, en n'exigeant plus le duché de Normandie, & se contentant des comtés de Champagne & de Brie. La foiblesse que le duc de Bretagne avoit marquée en traitant sans sa participation, & le peu de fonds qu'il faisoit sur ce prince, avoient changé les dispositions du duc. L'expérience l'avoit convaincu, qu'au mépris de toutes les précautions qu'il pouroit prendre, Louis trouveroit toujours les mêmes facilités à se ressaisir de la Normandie, sans qu'il lui fût possible de l'en empêcher. Il crut donc qu'il lui seroit plus avantageux de faire acorder au frere du monarque la jouissance assurée de deux provinces qui lui ouvrieroient une communication facile entre les Pays-Bas & les deux Bourgognes. Tout étant ainsi réglé, on envoya au prince Charles & au duc de Bretagne un modele des conditions de l'acommodement, afin qu'ils y accédassent pour ce qui les concernoit.

Projet du duc de Bourgogne pour usurper la couronne.

Ibidem.

Preuves justificat. de l'hist. de Louis XI.

La paix étoit conclue, toutes les lettres jugées nécessaires pour en assurer l'exécution [actes particuliers pris mal à propos par Varillas pour autant de traités différents] avoient été expédiées. Cependant le roi ne jouissoit que d'une liberté aparente, puisqu'il restoit toujours au pouvoir du duc, qu'il devoit accompagner à Liege. Quelque sécurité qu'il affectât, son

fort ne dépendoit que d'un instant de caprice ou d'un mouvement d'ambition. Si malheureusement le frere de Louis se fût rendu à Péronne , peut-être le duc de Bourgogne , maître de ces deux princes , eût-il été tenté d'usurper le sceptre. Cete conjecture n'est pas destituée de fondement , puisque l'année suivante , lorsque le cardinal Balue fut arêté , entre plusieurs crimes qui lui furent reprochés , on l'acusa d'avoir formé le complot de livrer le roi & son frere au duc de Bourgogne , qui par ce moyen se seroit emparé du trône. On ajoutoit , qu'en reconnoissance de ce service , le duc s'étoit engagé de procurer à ce perfide prélat la dignité de souverain pontife.

Ann. 1468.

Cependant la nouvele de la détention de Louis s'étoit répandue dans tout le royaume , & y avoit jété la consternation. Le comte de Dammartin qui commandoit l'armée , incertain du parti qu'il devoit prendre dans une conjoncture si délicate , atendoit que le temps & les circonstances déterminassent ses démarches , soit qu'il falût voler à la délivrance de son souverain , soit qu'il fût réduit à la triste nécessité de le venger. Il n'est pas douteux qu'on fut en partie redevable du salut du prince & de la monarchie , à la conduite qu'il tint en cete occasion. Le roi pressé par le duc de Bourgogne , écrivit au comte que la paix étant faite avec le duc , & se disposant à marcher incessamment avec lui contre les Liégeois , suivi seulement d'une partie de ses hommes d'armes d'ordonnance , commandés par le connétable, il eût à licencier l'arriere-ban , & les francs-archers. Chabannes , en recevant ces ordres , eut d'autant plus lieu de croire qu'ils ne s'acordoient pas avec les véritables intentions du roi , qu'il s'efforçoit davantage dans ses lettres de paroître agir volontairement. Il crut donc qu'il lui étoit permis de les interpréter. Ainsi , sans commettre aucun acte d'hostilité , il se contenta de se mettre en état d'ataquer les domaines du duc de Bourgogne avec des forces capables de l'alarmer , & de

Le comte de Dammartin refuse de licencier les troupes.

Ibidem.

Ann. 1468.
Observations
nouvelles sur
l'hist. de Fr.

se tenir prêt à tout événement. Malgré les inductions tirées de quelques termes généraux d'une seconde lettre que Louis XI écrivit au comte de Dammartin, il est certain qu'il ne congédia point l'armée. Deux ans après il rapela lui-même ce refus au duc : *Très haut & très puissant prince*, lui écrivit-il en parlant de la détention du roi à Péronne, *il ne vous en est demeuré que le deshonneur, & la foi que vous avez par droit perdue, lesquelles choses dureront par éternelle mémoire envers tous princes nés & à naître, & de moi, je ne fus point le guide de mener ledit seigneur roi au pays de Liège, mais je fus plutôt cause de son retour, parce que je ne voulus rompre l'armée qu'il m'avoit laissée entre les mains, & que lui vouliez faire séparer.* Le roi sentit tout le prix d'un pareil service, & lui en témoigna la plus vive reconnoissance dans la lettre (a) qu'il lui adressoit

(a) Les expressions ambiguës sous lesquelles Louis XI s'efforce de déguiser ses véritables sentiments, peignent avec les plus vives couleurs la contrainte de son esprit & l'embaras de sa position. Les voici : « Monsieur le grand-maître, » j'ai reçu les lettres que par le sire du Bouchage m'avez escrites : tenen vous » seur, que je ne vay en ce voyage de Liège, par contrainte miette, & que je » n'alay oncques de si bon cœur en voyage, comme je fais en cetui-ci : & » puisque Dieu m'a fait grace, & Nostre-Dame, que je me suis armé avec » monsieur de Bourgogne, tenen vous seur, que jamais nos brouilleries de » par-delà ne le scauroient faire armer contre moy. Monsieur le grand-maître, » mon ami, vous m'avez bien monstre que m'aimez, & m'avez fait le » plus grand service, que pourriez faire : car les gens de monsieur de Bourgogne eussent cuidé que je les eusse voulu tromper ; ceux de par-delà eussent » cuidé que j'eusse esté prisonnier : ainsi par défiance les uns des autres, j'estois » perdu, monsieur le grand-maître. Touchant les logis de vos gendarmes, » vous savez que nous devisâmes vous & moy, touchant le fait d'Armagnac, » & me semble que vous deviez envoyer vos gens tirer tout droit en ce pays- » là : je vous bailleray trois, ou quatre, ou cinq capitaines, dès que je serai » hors d'ici : & pour ce choisissez lesquels vous voudrez, & je vous les envoie- » rai. Monsieur le grand-maître, je vous prie, venez-vous-en à Laon, & » m'attendez là, & m'envoyez un homme incontinent que vous y serez, & je » vous ferai savoir souvent de nos nouvelles, & tenez-vous seur que si le » Liège étoit mis en subjection, que dès le lendemain, je m'en irois, car » monsieur de Bourgogne est délibéré me presser de m'en partir incontinent » qu'il aura fait au Liège, & désire plus mon retour de par-delà, que ie ne » fais. François du Mas vous dira la bonne chere que nous faisons, & adieu, » monsieur le grand-maître. Escrit à Namur le 22 d'Octobre, *signé, LOYS.* » *Extrait du cabinet de Louis XI, rapporté aux preuves justificatives de l'histoire de ce monarque.*

à ce sujet. Il se montrait toujours extrêmement satisfait d'accompagner le duc de Bourgogne contre les Liégeois ; il pouffoit même l'affectation , jusqu'à dire que rien désormais ne seroit capable de rompre l'étroite amitié qui régnoit entre ce prince & lui ; que c'étoit volontairement qu'il avoit entrepris ce voyage , & que la réduction de Liege seroit immédiatement suivie de son retour en France , que le duc desiroit plus que lui-même. Le messager qui portoit la lettre du roi étoit accompagné d'un officier du duc de Bourgogne. Chabannes trop instruit de la vérité , ne put contenir son indignation. Il dit sans détour à cet officier : « Qu'il » s'étonnoit du mauvais procédé de son maître ; qu'il » trahissoit le roi à qui il avoit tant d'obligation ; qu'au » surplus il pouvoit s'assurer que si sa majesté ne revenoit bientôt , tous les François n'avoient qu'une même » résolution , qui étoit de fondre dans ses Etats le fer » & la flamme à la main , & d'y exercer les mêmes » ravages qu'il se disposoit à commettre dans le pays » de Liege ; que le frere du roi n'étoit pas mort , ni le » royaume dépourvu de *gens chevalereux* ». Si l'on pouvoit redouter encore quelque retour funeste de la part du duc de Bourgogne , de pareilles menaces étoient bien capables d'en arrêter l'effet.

Cependant le duc de Bourgogne s'avançoit à grandes journées vers Liege , traînant à sa suite comme en triomphe le roi , qu'il avoit obligé d'arborer la croix rouge de Saint-André , enseigne de la maison de Bourgogne. Quoiqu'il ne le perdît pas de vue , il ne s'oposa pas cependant au desir qu'eut le monarque de faire un pèlerinage à notre-Dame de Halle , petite ville située entre Bruxelles & Louvain ; il eut soin seulement de faire observer s'il ne changeoit pas de route. Il fut proposé dans le conseil de congédier une partie des troupes , attendu , disoit-on , que la ville de Liege démantelée l'année précédente , étoit absolument hors d'état de soutenir un siege. Louis appuyoit cet avis , & ce fut pour le duc une raison de ne le pas suivre. L'événement le justifia.

Ann. 1468.

Guerre de
Liege.
Ibidem.

Ann. 1468.
Les Liégeois
tentent inutilement de faire
leur paix.
Ibidem.

Les Liégeois instruits de ce qui s'étoit passé à Péronne, se repentirent, mais trop tard, des excès auxquels ils s'étoient emportés. Destitués des secours dont l'espoir les avoit excités à prendre les armes, ils se voyoient sans défense exposés à la fureur du duc de Bourgogne. Le caractère violent de ce prince, & les injures accumulées dont ils s'étoient rendus coupables, leurs perpétuelles infractions des traités les plus solennels, ne leur présageoient qu'une vengeance terrible. Dans une extrémité si pressante, ils n'envisageoient plus de salut pour eux que dans leur soumission, incertaine & dernière ressource. Ils s'adressèrent à leur évêque, que jusqu'alors ils avoient retenu dans une espèce de captivité. Ils le prièrent de leur pardonner le passé, & de les aider à conjurer l'orage qui les menaçoit. Ce prince avoit un intérêt sensible à se laisser fléchir. Il perdoit tout par la destruction de la ville. Le danger devenu commun, rendoit la réconciliation sincère. Il leur promit donc d'être leur intercesseur, & d'employer sa médiation pour détourner la colère du duc de Bourgogne. A ces conditions la liberté lui fut rendue. En partant il les assura que s'il ne pouvoit rien obtenir, il reviendrait partager leur sort, quel qu'il fût, plutôt qu'il s'ensevelir avec eux sous les ruines de la ville. Avant que de s'éloigner il se fit administrer l'ordre de prêtrise, & célébra le saint sacrifice en présence du peuple, ce qu'il avoit refusé de faire jusqu'alors. Ce refus avoit toujours été un des principaux motifs des révoltes des Liégeois. Nous les avons déjà vus s'armer de ce prétexte contre d'autres évêques. Ce peuple inquiet & jaloux de sa liberté, appréhendoit que la souveraineté du pays ne se sécularisât, & ne fût envahie par quelque prélat d'une maison assez puissante pour changer la forme du gouvernement. Il y avoit alors à Liege un légat commis par le saint siège pour apaiser les troubles survenus entre le prince & les habitants. On le nommoit *Onuphrius*. Il étoit évêque de Tricarica au royaume de Naples. Loin de s'a-

quiter

quiter fidèlement de son emploi de pacificateur, il fomentoit les divisions de tout son pouvoir, dans l'espérance de remplacer l'évêque, s'il parvenoit à le faire chasser. Dans cete vue il ne cessoit d'attiser le feu de la discorde. Lorsqu'il vit que la ville aloit être investie, il prit la fuite, & tomba dans un détachement de Bourguignons, qui le fit prisonnier. Le duc de Bourgogne l'ayant appris, voulut d'abord feindre d'ignorer sa qualité. Il fit dire à ceux qui l'avoient pris « qu'ils » le transportassent sans lui en rien dire & qu'ils en » fissent leur profit comme d'un marchand; car si pu- » bliquement il venoit à sa connoissance, il ne le pou- » roit retenir ». Un pareil ordre sembloit permettre tout; mais les soldats ayant pris querelle entr'eux sur le traitement qu'ils feroient au prisonnier, & sur le partage de ses dépouilles; l'affaire fut portée devant le duc. Alors ne pouvant plus méconnoître le personnage, il se trouva contraint de le traiter avec l'honneur dû à son caractère, ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir manqué d'égards pour un ministre de la cour romaine.

Quelques instances que l'évêque employât pour obtenir la grace de ses sujets, le duc de Bourgogne fut inexorable. Il rejeta l'offre qu'ils faisoient de se rendre à discrétion, satisfaits, pourvu seulement qu'on épargnât leurs vies. Il avoit juré leur ruine. Il retint l'évêque, qui peut-être ne fut pas fâché qu'on parût employer la violence pour le dispenser de remplir ses engagements. Les Liégeois abandonnés de tous côtés, n'attendirent plus leur salut que de leur désespoir. Ils n'avoient ni troupes réglées, ni fortifications, à moins qu'on ne veuillè donner ce nom à quelques palissades faites à la hâte, dans les endroits les plus exposés. Environs six cents hommes tirés du pays de Franchimont, petite contrée de l'Etat de Liege, composoient toute leur garnison. Ce fut avec ces forces qu'ils entreprirent de se défendre, résolus de combattre jusqu'au dernier soupir, puisqu'aussi-bien ils n'espéroient plus

Ann. 1468.

Les Liégeois
se préparent à
se défendre.

Ibidem.

Ann. 1458. aucun quartier de la part d'un ennemi qui avoit fait vœu de les exterminer. Si leur constance eût soutenu le premier feu de leur courage, il y a tout lieu de croire qu'ils auroient vaincu le danger en le bravant, puisque leur intrépidité fit d'abord douter de l'événement.

Siege de Liege.
Le maréchal
de Bourgogne
est ataqué par
les assiégeans.
Ibidem.

Le maréchal de Bourgogne, à la tête de l'avant-garde, étoit venu se loger dans un des fauxbourgs. Les assiégés, sous la conduite de Jean *Wild*, prévôt de la ville, firent une sortie par les breches de leurs murailles, fondirent sur les Bourguignons, en tuèrent huit cents, jeterent l'alarme parmi le reste, & mirent en fuite presque toute l'infanterie. *Wild* après cet exploit, se retira en bon ordre, & mourut deux jours après des blessures qu'il avoit reçues dans le combat. La mort de ce brave capitaine, le seul homme en état de commander, fut pour les Liégeois une perte irréparable.

Le duc de
Bourgogne &
le roi arivent
devant la ville.
Ibidem.

La nouvelle de cet échec que la renommée exagéroit encore, obligea le duc de Bourgogne, qui s'étoit arrêté à Namur, de précipiter sa marche, dans le dessein de réparer l'affront que ses armes venoient de recevoir, & d'emporter la place à quelque prix que ce fût. Déjà la saison étoit avancée, il faisoit un froid excessif; les pluies de l'automne avoient rendu les chemins presque impraticables; les troupes étoient campées aux environs de la ville sur un terrain marécageux, ce qui forçoit dans quelques endroits de faire un circuit de près de trois lieues pour communiquer d'un poste à l'autre. Les soldats épuisés de fatigue, manquoient de vivres, en sorte que des deux côtés on étoit dans une impuissance presque égale, de former ou de soutenir un siege. Dès la premiere nuit de son arrivée, le duc de Bourgogne fut ataqué dans le fauxbourg où il étoit logé. Il se défendit avec moins d'ordre que de valeur. S'il repoussa les ennemis, il en fut redevable au roi, qui acourut à son secours avec trois cents hommes d'armes & les archers de sa garde. C'étoient

les seules troupes qu'on lui eût permis d'amener à sa suite. Louis par des prodiges de courage s'efforçoit de couvrir la honte de paroître dans l'armée de son vassal, plutôt en aventurier que comme le souverain d'un puissant empire. Le lendemain de cete action, le roi vint occuper dans le fauxbourg, une petite maison, qui n'étoit séparée de celle où demouroit le duc que par une grange, où l'on avoit posté trois cents hommes-d'armes Bourguignons, chargés de veiller en même-temps & sur les assiégés & sur le monarque. Les deux princes, malgré leur union aparente, vivoient dans une perpétuelle défiance l'un de l'autre. Si Louis, inquiet du succès du siege, craignoit qu'on ne le rendit responsable de l'événement, Charles de son côté n'appréhendoit pas moins, ou qu'il ne prit la fuite, ou qu'il ne se jetât dans la ville, ou peut-être qu'il ne tournât ses armes contre lui, dans le temps qu'il attaquoit les Liégeois. Ces soupçons mutuels firent différer l'assaut, quoique la rigueur de la saison rendît les moments précieux.

Cependant la ville menacée d'une destruction prochaine, voyoit continuellement désertir ses habitants. Huit jours se passerent en légers combats, qui ne servoient qu'à fatiguer les troupes. Elles ne quitterent pas les armes non plus que le duc. Enfin il prit, malgré les conseils du roi, la résolution de livrer un assaut général. L'armée eut ordre de se reposer & de se tenir prête pour le lendemain à la pointe du jour, afin de pouvoir commencer l'attaque à huit heures du matin. Les assiégés vraisemblablement instruits de ce dessein, essayèrent de le prévenir, en profitant de cet intervalle de repos pour exécuter une entreprise qui, malgré sa hardiesse, fut sur le point d'être justifiée par la réussite. La nuit qui précéda l'assaut, les six cents hommes du pays de Franchimont, les seuls défenseurs qui restassent dans la ville, soldats intrépides & déterminés à vaincre ou à périr, firent une sortie à la faveur des ténèbres & du silence. Leur projet étoit de se saisir

Ann. 1468

Les Liégeois
font une sortie.

Ibidem.

Ann. 1468.

du roi & du duc de Bourgogne. Les propriétaires des deux maisons où ces princes étoient logés leur servoient de guides. Un chemin creux pratiqué dans un rocher qui conduisoit jusqu'à cet endroit du fauxbourg, couvroit leur marche. Après avoir égorgé quelques sentinelles qu'ils trouverent sur leur chemin, ils arrivèrent au logis des deux princes où régnoit la plus profonde sécurité. Ils les auroient infailliblement pris, & peut-être immolés, s'ils ne s'étoient pas arrêtés à un pavillon où logeoit le comte du perche, (a) fils du duc d'Alençon. Ils reconnurent leur faute, mais il n'étoit plus temps de la réparer. Ils avoient manqué l'instant décisif. Le bruit qu'ils firent répandit l'alarme. Les trois cents hommes d'armes s'armerent précipitamment. Les Liégeois perdirent encore du temps à vouloir les forcer, & lorsqu'enfin ils attaquèrent les deux maisons, le roi & le duc de Bourgogne, qu'un quart d'heure auparavant ils auroient pu surprendre dans leurs lits, s'étoient déjà mis en état de soutenir le premier choc, & d'attendre qu'on vint les dégager. D'un côté le désespoir d'avoir laissé échapper une si belle occasion, de l'autre la grandeur du danger, rendirent le combat terrible, & firent pendant quelques instants douter de la victoire. Comme Louis & Charles n'avoient avec eux qu'une partie de leur garde, tout ce qu'ils purent faire dans les premiers instants du tumulte, ce fut d'empêcher qu'on ne forçât leur logis. Quelques efforts toutefois qu'ils employassent, l'hôte de la maison qu'occupoit le roi, & qui servoit de guide aux ennemis, parvint à leur tête jusqu'à son apartement.

(a) Le pere Daniel s'est trompé, lorsqu'il a dit que le pavillon qui fut attaqué étoit occupé par le duc d'Alençon. Ce prince n'assista pas au siège de Liege; mais son fils, le comte du Perche, étoit un de ceux qui accompagnèrent le roi à Péronne, & le suivirent au siège de Liege. Voici le passage de Philippe de Commines, qui a donné lieu à cette erreur : *Derrière l'hôtel du duc de Bourgogne y avoit un pavillon où étoit logé le duc d'Alençon qui est aujourd'hui. La faute ne provient que de n'avoir pas observé que Commines n'écrivit ses mémoires que sous le règne de Charles VIII. Hist. de France de Daniel, tom. 7. Mem. de Phil. de Commines, liv. 2, chap. 12.*

ment, & fut tué dans la chambre même du monarque, qui, secondé par les archers de sa garde Ecoissoise, eut besoin de toute la valeur de cete troupe & de son propre courage pour repousser les assaillants, tandis que le duc les chassoit de son côté. Le bruit des armes, l'incertitude d'où provenoit le péril, & de quel ennemi on avoit à se défendre, les cris de *vive le roi*, *vive le duc de Bourgogne*, *tuez, tuez*, mille fois répétés dans l'horreur des ténèbres, redoubloient encore la confusion de cete affreuse mêlée. Les Liégeois certains désormais de leur entière défaite, combattoient en désespérés. La fureur suppléant au nombre, ne permettoit pas qu'on s'aperçût de leur diminution, jusqu'à ce qu'acablés par la multitude des troupes qui accouroient successivement au secours des deux princes, ils se fussent faits tous massacrer. Le roi & le duc de Bourgogne l'épée à la main, à la tête de leurs gardes, se rencontrèrent au-milieu de la rue, & se rassurèrent par leur présence contre les soupçons réciproques qu'ils pouvoient avoir conçus de cete attaque imprévue. Ils se séparèrent après s'être mutuellement félicités de leur bonheur & de leur intrépidité dans une action si périlleuse.

Le duc de Bourgogne en rentrant chez lui assembla son conseil, où la résolution de livrer un assaut général fut de nouveau fixée pour le lendemain. Le roi fut instruit aussitôt de cete délibération, à laquelle il n'avoit point assisté. Un double motif lui en faisoit craindre les suites. Il ne pouvoit s'empêcher de souhaiter qu'on reçût les assiégés à composition. Il appréhendoit en même-temps que le duc ne le voulût rendre responsable de l'événement, s'il ne pouvoit réussir à prendre la ville d'assaut. Quelques-uns des principaux confidents de Charles, gagnés par le monarque, entreprirent de le détourner de son dessein. Ils lui représentèrent qu'on avoit tout à redouter du désespoir des Liégeois; qu'on pouvoit juger par ce qui venoit de se passer, de ce qu'ils seroient capables de ten-

Ann. 1468.

Le duc de Bourgogne prend la résolution d'emporter la ville d'assaut, malgré les représentations du roi.

Ibidem.

Ann. 1468.

ter lorsqu'ils reconnoïtroient qu'ils n'avoient plus de choix à faire entre vaincre ou mourir les armes à la main , plutôt que de se laisser exterminer sans résistance. En se servant du nom du roi pour faire ces représentations , ils infinuèrent qu'elles s'acordoient avec les sentiments d'une partie de l'armée. Si le duc avoit été capable de balancer , il n'en auroit pas falu davantage pour déterminer sa résolution , que de l'assurer que Louis la désaprouvoit. Il reçut fort mal les remontrances , & dit que nule raison ne l'engageroit à différer l'assaut d'une ville qui n'avoit ni portes , ni murailles ; que de pareils conseils ne pouvoient être dictés que par une terreur hors de saison , ou par un dessein formé de le trahir ; qu'au surplus le roi étoit libre , & qu'il ne tenoit qu'à lui de se retirer à Namur en attendant que la ville fût prise. Le monarque sentit toute la dureté de cete réponse , quoiqu'on lui en eût adouci les termes ; mais il s'étoit mis dans le cas de dévorer les affronts de toute espece , sans oser même en murmurer. Il répondit « qu'il ne vouloit » point aler à Namur , & que le lendemain il se trou- » veroit avec les autres ».

Prise de Liege.

Ibidem.

Tandis que le duc dispoſoit les mesures qu'il croyoit les plus convenables pour le succès de son entreprise , presque tous les Liégeois qui auroient encore pu combattre pour le salut de leur patrie , se hâtoient de l'abandonner. Ils fuyoient vers les Ardennes , traînant après eux tout ce que leur foiblesse & la précipitation pouvoient leur permettre d'emporter des débris de leurs fortunes. Bientôt il ne resta plus dans la ville que des femmes , des vieillards , des enfants , & ceux que leur indigence avoit rendus en quelque sorte insensibles à la misere commune. Cete superbe cité , qui peu de mois auparavant retentissoit de clameurs séditionnelles , sembloit alors ensevelie dans la consternation & le silence. L'attaque étoit indiquée pour le dimanche 30 Octobre. Ces malheureux restes d'habitants résignés à toute la rigueur de leur destinée ,

croyoient que la solennité du jour feroit diférer du moins l'affaut jusqu'au lendemain ; mais l'impatience du duc de Bourgogne ne souffroit ni délais , ni ménagements. Dès que le jour parut , un coup de bombe & deux serpentines donnerent le signal. Les troupes au nombre de quarante mille hommes , s'avancèrent en bon ordre jusqu'aux pieds des remparts , où personne ne se présenta pour leur en défendre l'accès. Elles s'emparèrent des portes avec la même facilité. Aussi-tôt que les Bourguignons se présentèrent , le peuple courut se réfugier dans les églises , qui alors étoient en si grande quantité , que les auteurs contemporains assurent qu'on célébroit dans Liege autant de messes que dans Rome. Les soldats ne rencontrant aucune résistance , se répandirent à l'instant dans les différents quartiers , en criant : *ville gagnée , vive Bourgogne*. Le duc entra dans la ville à la tête d'une troupe choisie. Le roi le suivoit à quelque distance , portant la croix de saint André , & répétant avec les vainqueurs : *vive Bourgogne*. Le duc revint sur ses pas & conduisit le monarque au palais épiscopal , où il le laissa pour courir à la cathédrale de saint Lambert qu'il vouloit préserver , ainsi que les domiciles des chanoines , de la fureur des soldats. Il fut obligé d'en tuer un de sa propre main pour intimider ses compagnons.

La ville fut abandonnée au pillage. La cruele avarice du soldat n'épargna rien : maisons , édifices publics , temples , tout devint la proie des vainqueurs. Les prêtres immolés dans le sanctuaire , rendoient les derniers sours , tandis que les religieuses étoient égor-gées , après avoir servi de jouet à la licence sacrilege d'une soldatesque éfrénée. Ces scélérats chargés de butin , arachotent les citoyens des églises , où ces malheureux embrassoient les autels : ils les chargeoient de chaînes , les destinant à la mort , s'ils ne pouvoient se racheter à prix d'argent. Les jurements , les imprécations , les accents plaintifs de la douleur aux abois ,

Ann. 1468.

La ville de
Liege est livrée
au pillage.
Ibidem.

Ann. 1468.

les gémissements des femmes , des enfants , les cris funebres du désespoir , le meurtre , le viol , plaisir abominable , bien digne de ces hommes de sang , la honte & l'éfroi de leur espece , varioient de rue en rue le spectacle de la nature outragée. Du palais épiscopal où il s'étoit retiré , Louis pouvoit entendre & voir cete afreuse désolation. De queles tristes réflexions ne devoit-il pas être déchiré , en songeant qu'il étoit en partie l'auteur de tant de maux ! Fidele aux maximes de sa politique , il déguisoit ses remords & sa honte sous un extérieur serein qui ne trompoit personne. Il dînoit tranquillement pendant cet horrible tumulte , & paroissoit au comble de ses vœux du succès de la journée. Il louoit hautement la valeur & la conduite du duc , & comme s'il eût appréhendé qu'on ne lui eût pas fait un raport exact , lorsqu'après le dîner ce prince vint lui rendre visite , il renouvela les éloges en sa présence avec tant d'affectation , qu'il falloit avoir perdu tout sentiment de pudeur pour écouter sans rougir de si lâches flateries. Charles enivré de ses succès ne doutoit plus de rien. Il parut recevoir avec plaisir les compliments que le monarque s'efforçoit de lui prodiguer. La plupart des malheureux habitants qui avoient pris la fuite , périrent dans les bois de faim & de froid , ou furent massacrés par des gens de leur parti , qui voulurent à ce prix acheter leur réconciliation avec le duc de Bourgogne.

Le roi obtient
du duc de
Bourgogne la
permission de
se retirer.

Ibidem.

Peu de jours après la prise de Liege , le roi hasarda de demander la permission de se retirer. Ayant d'abord fait pressentir le duc , il lui en parla lui-même , l'assurant toutefois « que s'il avoit plus à faire de lui , » qu'il ne l'épargnât point , sinon qu'il desiroit aler à » Paris faire publier leur apointment en la cour du » parlement ». Il le pria en même-temps qu'ils pussent l'été suivant se voir en Bourgogne , & *passer un mois ensemble faisant bonne chere*. Le duc n'étoit pas ébloui par ces démonstrations forcées. Commynes , témoin oculaire , rapporte que de temps en temps il avoit des retours

retours de mauvaise humeur , & *qu'il étoit toujours un petit murmurant*. Cependant il se laissa vaincre par les instances du monarque , & lui acorda cete liberté tant desirée de retourner dans ses Etats. Avant son départ on relut devant lui le traité de Péronne , dont il jura de nouveau l'exécution. Comme on y vouloit ajouter un article en faveur des seigneurs de Lau , d'Urfé & de Poncet de la Riviere , il répondit qu'il y consentoit volontiers , pourvu que la même grace fût acordée aux seigneurs de Nevers & de Croy. Cete demande fit qu'on ne le pressa plus sur ce sujet. Charles conduisit le roi à distance d'une demi-lieue de Liege. Les deux princes se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre en aparence. *Si d'aventure , dit Louis , mon frere qui est en Bretagne ne se contentoit du partage que je lui baille pour l'amour de vous , que voudriez-vous que je fisse ? S'il ne le veut prendre , répondit le duc , mais que vous fassiez qu'il soit content ; je m'en raporte à vous deux*. C'étoit fournir au roi un prétexte pour éluder l'exécution de ses promesses ; mais le duc de Bourgogne rempli de plus vastes projets , dédaignoit ces vaines subtilités , certain qu'il seroit toujours assez fort pour obliger le roi de lui tenir parole , quoique lui-même ne se piquât pas d'être fidele à la sienne. Par l'acommodement de Péronne il s'étoit engagé formellement de rendre hommage. Il remit de jour en jour à s'acquiter de ce devoir , sans aléguer de raisons plausibles de ces délais. Louis reconnut que son intention étoit de s'en dispenser : il jugea que la prudence ne lui permettoit pas d'agir en suzerain mécontent vis-à-vis d'un vassal qui le tenoit en son pouvoir , & qui pouvoit lui parler en maître.

Le duc de Bourgogne n'avoit pas encore assouvi sa vengeance. A peine le roi fut-il éloigné de Liege , que le sang recommença à couler. On exécuta par ses ordres ou l'on précipita dans la Meuse les malheureux habitants qui se trouverent dans l'impuissance de payer leurs rançons. La ville changée en désert n'ofrant plus

Ann. 1468.

Destruction
de Liege.

Ann. 1468.

d'êtres sensibles sur lesquels ce prince impitoyable pût exercer sa fureur, il tourna toute l'atrocité de son ressentiment sur les objets inanimés. Quatre mille hommes du pays de Limbourg furent commandés pour embraser les édifices, & démolir ceux que la flamme ne pouvoit dévorer. Il partit après avoir donné cet ordre barbare, qui ne fut que trop fidèlement exécuté. Les églises, & quelques maisons pour loger les prêtres, furent seules préservées de la destruction générale. Charles de l'autre côté de la Meuse, eut la cruele satisfaction de repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Son armée entendoit encore à plus de quatre lieues de distance, l'horrible fracas des ponts & des bâtiments écroulés. Il termina cette honteuse expédition par de nouvelles ; il entra dans le pays de Franchimont, où malgré l'âpreté d'un territoire enclavé dans des montagnes, & la rigueur d'un des plus rudes hivers qu'on eût éprouvés depuis plusieurs années, il mit tout à feu & à sang, détruisant les maisons, les moulins, dévastant les campagnes, massacrant jusqu'aux animaux, & poursuivant les hommes dans les forêts où ils s'étoient réfugiés. Ces hordes de brigands, que dans les siècles passés le nord vomissoit pour la désolation de l'univers, ne furent pas des destructeurs plus féroces. L'orgueil des heureux succès achevoit d'endurcir le duc de Bourgogne, & de former les derniers traits de ce caractère inflexible & sanguinaire, qui le rendit l'opresseur de ses sujets, le fléau de ses voisins, enfin l'artisan de sa propre ruine, trop tardive pour le repos du genre humain. Cependant Louis délivré contre toute espérance du danger où son imprudence & ses artifices l'avoient précipité, pressoit sa marche vers les terres de sa domination, où il ne croyoit jamais pouvoir arriver assez tôt. Les députés du parlement & des autres cours souveraines vinrent par ses ordres le trouver à Senlis, où il s'étoit arrêté, ne voulant pas entrer dans Paris. Il leur fit exposer par le cardinal Balue, les condi-

tions de l'acommodement conclu avec le duc de Bourgogne : pour éviter les remontrances qu'on pouvoit lui faire à l'ocasion d'un traité si préjudiciable , il les prévint en leur enjoignant expressement de l'enregistrer sans restriction & dans la forme la plus authentique. Après avoir réclamé plusieurs fois contre la paix de Conflans , on ne le vit pas protester contre le traité de Péronne , quoique jamais on n'eût pu aléguer un prétexte plus légitime de désaveu : un pareil acte ne devant pas avoir plus de valeur que celui qu'on forceroit un prisonnier de souscrire. Si Louis garda le silence en cete ocasion , c'est qu'il ne pouvoit se résoudre à publier sa honte , en convenant qu'il s'étoit laissé tromper. Les magistrats n'oposèrent point de remontrances inutiles à ses volontés. Ils différèrent toutefois l'enregistrement pendant plus de quatre mois , & le roi content de leur conduite sans paroître y prendre part , approuva tacitement leurs délais , en ne leur faisant point de nouvelles injonctions. La publication de la paix fut suivie d'une ordonnance qui défendoit sous les peines les plus sévères , tous propos ou écrits injurieux contre l'honneur du duc de Bourgogne.

 Ann. 1468.

Quelque effort que Louis employât pour en imposer au public , il ne pouvoit se déguiser à lui-même le désagrément de son aventure. Tout ce qui s'offroit à ses yeux sembloit lui en retracer l'image. Il croyoit à tout moment entendre répéter autour de lui le nom de Péronne. Dans cete disposition d'esprit il ne put jamais se résoudre à venir à Paris. Il connoissoit l'humeur inconstante des habitants de cete grande ville , de ce peuple frivole & fidele , idolâtre de ses souverains , porté à la plaisanterie par un penchant irrésistible , qui toujours plein de zele , obéit avec joie à ses supérieurs & les chansonne. Soit que le roi voulût détourner l'attention des Parisiens sur d'autres objets , soit qu'il eût la bizàre curiosité d'être instruit des railleries qui pouvoient leur échapper , il fit prendre dans toutes les maisons les pies , les geais , & autres oiseaux , & l'exé-

 Ordonnance
bizàre.

Ann. 1468.

cuteur de cete ridicule commission eut ordre d'inscrire dans un registre les noms des citoyens à qui ces animaux appartenoient , ainsi que les paroles qu'on les avoit instruits à répéter. Quelques jours après on enleva encore par ses ordres les cerfs , les biches & les grues que les bourgeois se faisoient alors un plaisir d'élever comme animaux domestiques.

Ann. 1469.

Le roi songe à défunir son frere d'avec le duc de Bourgogne , & à lui faire accepter la Guienne en échange de la Champagne.

Ibidem.

Après s'être dégagé du plus grand danger par une espece de prodige , qu'il devoit moins à son génie qu'à sa bonne fortune & à la présomptueuse confiance de son ennemi , le roi s'apliqua sérieusement aux moyens , sinon de rompre , du-moins d'aléger le joug que la nécessité l'avoit contraint de subir. Dans le même temps qu'il demeuroit d'accord de céder à son frere les comtés de Champagne & de Brie pour son apanage , il jetoit déjà des fondements d'une négociation qui tendoit à rendre illusoire cet article du traité de Péronne. Ses agents n'eurent pas de peine à ébranler la résolution d'un prince que l'âge & l'inexpérience rendoient susceptible de toutes les impressions que vouloient lui donner ceux qui l'environnoient. Odet Dauidie , seigneur de Lescun , connu depuis sous le nom de comte de Comminge , avoit sa principale confiance. Ce seigneur fut gagné , & se prêta d'autant plus volontiers aux intentions du roi , qu'elles s'accordoient également avec son devoir , son honneur , & les véritables intérêts du jeune Charles. En effet , il étoit manifeste qu'en affectant de vouloir l'appuyer , les ducs de Bourgogne & de Bretagne avoient moins en vue de le servir , que de s'armer de son nom pour éterniser les troubles du royaume , & pour précipiter du trône la branche régnante , afin de s'en approprier les dépouilles. Le roi jusqu'alors étoit sans postérité masculine , & son frere se trouvoit l'héritier présomptif de la couronne. Ce motif seul n'étoit-il pas suffisant pour le faire rentrer dans l'obéissance , indépendamment des obligations sacrées qui le lioient en qualité de frere & de sujet ? On ne pouvoit opposer que des prétextes aussi

faux que frivoles, contre des raisons si puissantes. Elles agirent sur l'esprit du prince avec tant d'efficacité, qu'il consentit aux propositions qui lui furent faites de renoncer au transport des deux provinces affectées pour son partage, au-lieu desquelles on lui offroit le duché de Guienne. Il parut même se porter volontairement à cet échange, plus honorable & plus avantageux pour lui personnellement, quoique moins favorable aux desseins pernicieux des ennemis de l'Etat & de sa maison. Le duc de Bourgogne instruit de ce qui se passoit, mit tout en usage pour traverser ce nouvel arrangement. Il envoya pour cet effet des ambassadeurs en Bretagne chargés de représenter au prince de quelle conséquence il étoit pour lui de ne pas se laisser éblouir par des conditions plus brillantes que solides; que la proximité des Pays-Bas & de la Champagne le mettroit toujours à portée d'être secouru, en cas qu'on voulût l'inquiéter, & qu'il se priveroit absolument de cete ressource, s'il acceptoit pour apanage une province éloignée des domaines de ses aliés. Le duc ne doutoit pas du succès de cete députation, & c'étoit dans cete assurance qu'il avoit paru répondre d'une façon si désintéressée à la demande que lui fit le roi en le quittant, sur la manière dont il devoit se conduire, en cas que son frere ne voulût pas se contenter de l'apanage réglé par le traité de Péronne.

Cete affaire fixoit toute l'attention politique des cours de France & de Bourgogne. Le roi sentoît qu'il n'auroit jamais un instant de repos assuré, tandis que son frere seroit livré à la discrétion de ses ennemis. Dans le temps qu'il s'aplaudissoit d'avoir réussi à l'en détacher, la découverte d'une intrigue qui tendoit à renverser tous ses desseins, le jeta dans la dernière surprise. Cet incident est une des plus utiles leçons que l'histoire puisse offrir aux souverains. Elle leur apprend combien il importe que la bonne foi & la justice siegent à côté du monarque; qu'il ne peut se dispenser d'en donner lui-même le premier exemple,

Ann. 1469.

Perfidie du
cardinal Ba-
luc.

Ibidem.

Ann. 1469.

& qu'il doit dans le choix de ceux qu'il honore de sa confiance , consulter sur-tout les mœurs & la probité. Le caractère artificieux & dissimulé de Louis avoit influé sur presque tous ceux qui l'entouroient. L'esprit de manège , d'intrigue , de perfidie dominoit à sa cour. Jamais on ne vit un si grand nombre de traîtres que sous son règne : jamais roi ne fut trompé plus souvent en se croyant assez fin pour tromper les autres. Un des plus grands défauts de ce prince est qu'il ne se connoissoit pas en hommes. Il prostitua plus d'une fois sa faveur à des personnages qui auroient dû rester à jamais ensevelis dans la fange d'où il les avoit tirés. Le cardinal Balue étoit alors tout puissant auprès de lui. Ce prélat surchargé d'évêchés , de bénéfices , d'emplois lucratifs , exerçoit les fonctions de premier ministre , dont le titre n'étoit pas encore en usage. Il dispoisoit de tout : affaires étrangères , gouvernement intérieur , finances. Le roi tout défiant , tout jaloux qu'il étoit de son autorité , s'en raportoit plutôt à ses avis , qu'à ceux des princes de son sang & de ses plus fideles serviteurs. Pour prix de tant de bontés , Balue trahissoit son maître. Cet homme vil avoit le cœur flétri par les vices les plus deshonnêtes : endurci par l'ingratitude , sans reconnaissance , sans foi , sans pudeur , il s'étoit depuis longtemps familiarisé avec le crime. Scélérat d'autant plus dangereux , que ne devant son élévation qu'à ses forfaits , il croyoit ne pouvoir se soutenir que par eux. Craignant que la réunion du roi avec son frère ne diminuât son crédit , il forma le projet de l'empêcher , & s'associa *Guillaume d'Harancourt* , évêque de Verdun , dont l'entremise lui parut nécessaire pour l'exécuter plus sûrement. Ce dernier , d'abord chef du conseil du duc de Calabre , s'étoit ensuite attaché au prince Charles. Le roi qui s'étudioit à gagner tous ceux qui avoient la confiance de son frère , n'oublia rien pour engager l'évêque de Verdun à le servir. Celui-ci qui s'étoit déjà rendu complice de Balue , promit tout. C'est ainsi que ces deux indignes prélats se jouèrent

de l'aveuglement & de la crédulité du monarque. Tandis qu'ils se flattoient de conduire leur perfide trame avec d'autant plus de sécurité , que leurs caractères & leurs emplois les mettoient à couvert du soupçon , on arrêta un domestique de l'évêque de Verdun , chargé de lettres du cardinal Balue , dans lesquelles on trouva les premières indices de leurs coupables complots. Ces lettres écrites de la propre main du cardinal , suivant Commynes , étoient adressées au frère de sa majesté. On l'exhortoit à n'accepter *d'autre partage que celui que le duc de Bourgogne lui avoit procuré par la paix faite à Péronne , laquelle avoit été promise & jurée entre ses mains.* Cet écrit vraisemblablement devoit être remis au prince par une autre voie , puisqu'il est certain que le messager en partant de Tours ne prit point la route de la Bretagne , & qu'il portoit d'autres lettres adressées au duc de Bourgogne , par lesquelles on l'avertissoit que le prince Charles étoit sur le point de faire son accommodement ; que le roi n'avoit traité avec l'Angleterre & le duc de Bretagne , que dans le dessein de porter la guerre en Flandre ; que le duc n'avoit pas de temps à perdre s'il vouloit prévenir ce danger. On lui conseilloit de fortifier ses places de Picardie , d'engager le frère du monarque à se rendre dans les Pays-Bas , & de demander ensuite hautement l'exécution du traité de Péronne. On l'assuroit que s'il prenoit ces mesures , il seroit maître d'imposer telles loix qu'il voudroit prescrire ; que tout alors concourroit à faire réussir ses projets ; que les comtes de Foix & d'Armagnac n'attendoient que l'occasion de se déclarer ouvertement ; que le duc de Bourbon n'étoit fidèle qu'en apparence , & que rien ne seroit plus facile que de gagner le connétable. Pour achever d'irriter le duc , Balue lui rendoit compte des propos outrageants que le roi tenoit contre son honneur ; qu'il ne parloit de lui que comme d'un prince insensé , sans mœurs , sans foi , sans honneur , sans religion , en un mot , qu'il le traitoit d'infâme & d'athée , & qu'il ajoutoit à ce torrent d'injures le reproche d'être sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie.

Ann. 1469.
Le cardinal
Balue & l'évê-
que de Verdun
sont arrêtés.
Ibidem.

Le messager fut conduit à Amboise où la cour étoit pour-lors. On le présenta au roi , à qui on remit en même-temps les dépêches qu'on avoit trouvées sur lui. On peut juger de la colere du monarque par la nature de l'offense. Les deux perfides furent mandés sur-le-champ. Ils parurent avec ce front d'airain que la certitude de n'être pas découverts donne aux méchants consommés. Toute leur impudence les abandonna lorsqu'ils se virent confondus par les preuves de leurs crimes. On les conduisit d'abord à Tours. Après avoir demeuré quelques jours dans le château de cete ville , ils furent transférés dans la forteresse de Montbazou , sous la garde de Jean d'Estouteville , seigneur de Torcy. On arêta en même-temps tous ceux qu'on soupçonnoit être leurs complices , ou qui pouvoient donner quelques lumieres sur leurs attentats. Le roi commit pour travailler à l'instruction du procès le chancelier des Urins , le seigneur d'Estouteville , grand-maître des arbalétriers , Cousinot , gouverneur de Montpellier , Jean le Boulanger , l'un des présidents , & Guillaume Allegrin , conseiller du parlement ; la Driesche , président de la chambre des comptes , Doriole , général des finances , & le prévôt Tristan. L'évêque de Verdun intimidé par le châtimement dont il ne se sentoît que trop digne , crut fléchir la patience du prince , en confessant son crime. Balue vouloit d'abord tergiverser , mais se sentant pressé par les convictions sans nombre qu'on lui oposoit , il promit de tout révéler , pourvu que sa grace fût la récompense d'un aveu sincere. Le roi la promit , & se tint dispensé de remplir sa promesse , sous prétexte que le cardinal Balue avoit usé de déguisement & de retenue dans l'énumération de ses perfidies. Il ordonna donc qu'on livrât l'un & l'autre à toute la sévérité des loix.

Confession de
Balue.
Ibidem.

Quelqu'accoutumés que soient les juges par les austères fonctions de leurs charges , aux traits de la malice humaine , ils durent être pénétrés de la plus vive indignation , lorsqu'ils entendirent un prêtre , un évêque ,

que , un homme décoré de la pourpre Romaine , s'avouer coupable des plus lâches & des plus noires trahisons. Balue déclara dans les interrogatoires qu'il subit devant eux , non-seulement que les lettres & mémoires surpris étoient écrits de sa propre main , mais il joignit à cet aveu un détail d'une infinité d'autres crimes qui avoient précédé celui-là , & dont le récit seul fait frémir. Sa misérable ambition n'avoit rien respecté pour maintenir son crédit. Par lui , le duc de Bourgogne avoit été instruit de tous les secrets du gouvernement. Il avoit mis en usage tous les ressorts imaginables pour perpétuer les divisions entre le roi & le prince Charles son frere , pour atiser la haine du monarque & du duc de Bourgogne , & pour faire en sorte que ce dernier fût toujours redoutable , afin de cimenter son installation dans le ministère , par le besoin qu'on auroit d'employer ses services. Il n'avoit engagé le roi dans la fatale entrevue de Péronne , que dans la vue de rendre de plus en plus les deux princes irréconciliables ennemis. C'étoit lui qui avoit dressé le modèle du traité deshonorant qui avoit suivi cete fausse démarche , dont il avoit prévu les conséquences. Enfin c'étoit lui qui avoit conseillé au duc de Bourgogne de forcer son souverain de le suivre à Liege pour le rendre témoin & participant de la destruction de ses aliés. Il n'est point de lecteur qui , sur le récit de tant d'horreurs , ne prononce de lui-même la condamnation d'un criminel de cete espece.

Ce seroit blesser la majesté de cet empire , aussi bien que la puissance légitime , indépendante & sacrée de nos souverains , que de révoquer en doute qu'il pût exister dans le royaume un ordre de sujets au-dessus des loix , & autorisés par leurs dignités à commettre le crime impunément. Le roi toutefois crut devoir , par égard pour la cour de Rome , informer le pere commun des fideles de la trahison des deux prélats , & le prier en même-temps de nommer des commissaires *in partibus* , pour travailler à

Ann. 1469.

Le roi fait
demander des
commissaires
au pape.

Ibidem.

Ann. 1469.

*Histoire de
Louis XI, par
M. Duclos,
liv. 5.*

l'instruction du procès , conjointement avec les juges qu'il avoit déjà désignés. Cousinot chargé par le roi de faire cete demande au saint pere , reçut dans son voyage d'Italie les honeurs qui pouvoient être rendus au ministre du premier monarque de l'Europe. Lorsqu'il passa par Milan , le duc Galéas Sforce vint au-devant de lui hors des portes , & l'assura « qu'il étoit » plus au roi qu'à tous les princes du monde ; qu'il » ne reconnoissoit de maître que lui , & que tel parti » que le roi prendroit , il le prendroit , sans regarder » où ni comment , fors seulement où seroit le plaisir » dudit seigneur ». On supprime l'accueil que les ambassadeurs reçurent à Rome , aussi-bien que les discours flatteurs qui leur furent prodigués par le pape à leur premiere audience , où l'éloge de Pepin , de Charlemagne & de Louis le Débonnaire , bienfaiteurs de l'église Romaine , ne fut pas oublié ; on observa seulement que le souverain pontife ajouta , qu'il étoit juste que nos rois prissent le titre de *très-chrétiens* , que le saint siege auroit déjà dû leur décerner.

Difficultés que
les ambassa-
deurs de Fran-
ce trouvent à
la cour de Ro-
me.

Ibidem.

Ce n'étoient pas des compliments que nos ministres demandoient. Ils exposèrent l'objet de leur commission dans un consistoire qui fut assemblé quelques jours après l'audience de parade que le pontife leur avoit donnée. Tout alors changea de face. Au-lieu de cet extérieur doux & caressant , qui ne paroïssoit annoncer que faveur & bienveillance , ils ne rencontrèrent qu'une barriere hérissée de mille difficultés (a). Sa sainteté plaignit le roi d'être dans la triste nécessité de poursuivre un évêque & un cardinal. Il dit qu'une affaire de cete importance intéressoit l'honneur de l'église , ajoutant toutefois que ne voulant pas refuser au monarque la justice due à tout le monde , il avoit déjà nommé des

(a) La maniere aussi claire que précise avec laquelle M. Duclos a rapporté ce qui se passa pour-lors , entre nos ambassadeurs & la cour de Rome , ne nous a pas permis de nous écarter de sa narration. C'est une justice que nous sommes flattés de rendre aux lumieres de ce savant écrivain. *Vid. Hist. de Louis XI, liv. 5.*

commissaires pour recevoir les charges que les ambassadeurs avoient à produire contre les accusés. Lorsqu'ils eurent rempli cete formalité, en donnant un mémoire où les crimes des deux prélats se trouvoient circonstanciés, les commissaires Romains leur demanderent s'ils n'avoient rien oublié : ils leur déclarerent en même-temps qu'il étoit nécessaire que la congrégation fût instruite des usages de la France, & ce n'étoit vraisemblablement que dans la résolution de ne s'y pas conformer. Il n'est pas inutile d'observer que l'ambassadeur du duc de Bourgogne à Rome employoit tout son crédit pour traverser les ministres François.

Ann. 1469.

Cousinot, & Gruel président au parlement de Dauphiné, qui lui servoient de colegue dans cete légation, répondirent aux cardinaux que le mémoire qu'ils avoient fourni devoit suffire, & que les preuves nécessaires seroient produites dans le temps. Ils ajouterent que le roi pouvoit de sa seule volonté procéder directement contre les accusés, & que s'il invitoit le pape à nommer des commissaires, on devoit lui sçavoir gré d'une modération rare, & que les autres puissances ne se piquoient pas d'imiter ; que ce seroit abuser de ses égards pour le saint siege, que de s'en servir contre lui ; qu'à lui seul & aux tribunaux de son royaume étoit réservé le jugement du crime de lese-majesté, quele que fût la dignité du coupable. Les commissaires apostoliques ayant conféré en particulier, firent rentrer les ambassadeurs pour leur déclarer que le pape étant la premiere personne de l'église, & un cardinal la seconde, les décrétales défendoient expressément d'atenter à la liberté de celui qui étoit revêtu de la pourpre Romaine ; qu'une simple lettre de créance, ou la déposition d'un seul homme, n'étoient pas des causes suffisantes pour violer cete prérogative ; qu'un cardinal arrêté pour quelque cas que ce fût, devoit être remis dans les vingt-quatre heures aux juges ecclésiastiques, sous peine d'excommunication. Ils aléguerent de plus que la confession des deux prélats n'ayant pas été reçue

Représentations.

Ibidem.

 Ann. 1469.

par des juges compétents , sa sainteté ne devoit pas nommer de commissaires sur une déposition irrégulière, attendu l'incertitude de la réparation qu'on pourroit faire au cardinal & à l'évêque s'ils se purgeoient de l'accusation. Ils demanderent ensuite si l'on procéderoit par voie d'inquisition ou autrement, & si l'intention du roi n'étoit pas de le remettre entre les mains des commissaires du saint siege pour être jugés à Rome ou à Avignon.

Réponse des
ambassadeurs
aux objections
des cardinaux.

Ibidem.

Si de pareilles demandes , & des objections tirées de la jurisprudence des décrétales n'étoient pas un déni formel de justice , on ne peut du-moins disconvenir qu'elles ne tendissent à prolonger la décision de l'affaire , dans une sinuosité de procédures aussi contraires aux droits des nations qu'à la majesté des souverains. C'est ce que nos ambassadeurs représenterent avec une généreuse liberté. Ils firent sentir combien il seroit absurde de contester au roi le pouvoir de faire arrêter & punir un cardinal & un évêque nés ses sujets , convaincus du crime de lèse-majesté. Que l'autorité suprême émanoit de Dieu seul , à qui les princes en devoient uniquement rendre compte ; que si les pontifes de Rome exerçoient quelque portion de la puissance temporelle , ils eussent du-moins à se rapeler qu'ils en étoient redevables à la piété des rois , & qu'une concession purement gratuite n'étoit pas un titre qui pût autoriser le saint siege à dépouiller ses bienfaiteurs d'un droit inhérent à la couronne ; droit que l'honneur du diadème , la sûreté des peuples confiés à leurs soins , & les constitutions de l'Etat , les obligoient également de maintenir. Ils ajouterent que si l'honneur de l'église pouvoit être blessé , ce n'étoit pas par le châtimement , mais bien plutôt par l'impunité d'une perfidie aussi manifeste que celle des deux accusés dont le succès auroit fait répandre des torrents de sang , sans le bonheur qu'on avoit eu d'en prévenir les effets ; qu'enfin il étoit injuste de prétendre qu'on dût transférer hors du royaume des criminels , qui , nés sujets

de l'Etat , devoient être jugés par les loix de l'Etat.

Ces raisons aléguées de part & d'autre produisirent entre les ministres de France & les cardinaux , une contestation qui demeura indécise , & le roi eut la mortification d'avoir fait sans succès une démarche , qui compromettoit son autorité. Il étoit triste qu'après tant de siècles de disputes interminables , on ne fût pas encore parvenu à fixer les limites des deux puissances. Entre les complices du cardinal & de l'évêque , il se trouvoit quelques prêtres que l'archevêque de Tours fut prié d'abandonner à la justice séculière. Ce prélat , loin d'y consentir , publia un monitoire , par lequel il menaçoit d'excommunier ceux qui les avoient arêtés. Ayant refusé de se rétracter , un arrêt ordonna la saisie de son temporel & le décréta d'ajournement personnel. L'excommunication ne fut point lancée , & les prisonniers ne furent point élargis. Cependant l'appréhension de choquer des préjugés reçus , en se brouillant avec la cour de Rome , & de multiplier le nombre déjà trop grand de ses ennemis , obligea Louis de suspendre son juste ressentiment , & sauva la vie des deux coupables. Ils furent renfermés séparément chacun dans une cage de fer , de huit pieds en quaré (a) , cachots de leur invention , & dont ils méritèrent bien de faire le premier essai. Le monarque tenta inutilement de rétablir Beauveau , dépossédé par Balue de l'évêché d'Angers ; il ne put que le faire jouir des revenus à titre d'économat. Après douze années d'une si rude pénitence , nous vèrons Balue & d'Haraucourt sortir de captivité. Le cardinal rentra même en posses-

Ann. 1469.

L'affaire demeure indécise.

Ibidem.

(a) On montre dans le château de Loches une de ces cages de fer , qui a retenu le nom de *Cage-Balue*. Ces affreuses prisons étoient fort en usage sous le règne de Louis XI. Ce monarque avoit fait construire dans le château du Plessis-lès-Tours un cachot voûté , placé immédiatement sous son cabinet , d'où il pouvoit entendre les gémissements des malheureux qu'il y tenoit renfermés. Cet horrible séjour muni d'une porte de fer ne recevoit la lumière que par un soupirail extrêmement étroit. Il subsistoit encore il y a trente ans. *Nouv. observ. sur l'hist. de France.*

Ann. 1469. sion d'une partie de ses bénéfices, entre autres de l'évêché d'Angers (a).

Ratification
du traité de
Péronne.

Ibidem.
Anciennes
ordonn. &c.

Les transactions les plus solennelles ne sont que de faibles palliatifs des dissensions des princes, sur-tout lorsqu'à des intérêts directement opposés, se joint le mobile encore plus puissant d'une haine personnelle. Tel étoit le traité de Péronne. Louis & Charles ne s'aimoient ni ne s'estimoient. Ils étoient intimement convaincus de ces dispositions mutuelles, & n'en paroissent que plus empressés à remplir leurs engagements, comme si l'affectation de se donner l'un à l'autre de nouvelles sûretés pouvoit cimenter un accord injuste & deshonorant. Le duc de Bourgogne avoit envoyé des ambassadeurs, pour exiger la confirmation & l'enregistrement du dernier traité. Le roi, qui pour-lors étoit à Amboise, fit expédier les lettres de ratification demandées, & enjoignit au parlement de les vérifier; ce qui fut exécuté sans contradiction. Les députés Bourguignons furent reçus à Paris avec les témoignages de la plus sincère bienveillance, conformément aux intentions de sa majesté. La mer, cete année, rompit plusieurs digues & submergea une partie de la Hollande & de la Zélande. Le peuple, toujours aveugle & superstitieux, ne manqua pas d'attribuer ce désastre au courroux de l'Etre suprême, qui vouloit punir le duc de Bourgogne de la destruction de Liege, comme si les mal-

(a) Les Rimeurs du siècle ne manquerent pas d'exercer leur verve sur la disgrâce des deux prélats: voici un couplet de chanson qui ne doit pas faire regretter la perte des autres.

Maître Jean Balue
A perdu la vue
De ses évêchés;
Monsieur de Verdun
N'en a plus pas un;
Tous sont dépêchés.

Nouv. observ. sur l'hist. de Fr.

heureux habitants de ces villes englouties avoient été coupables de la barbarie de leur souverain.

Ann. 1469.

L'objet le plus important , qui pour-lors occupoit le roi , étoit de terminer l'affaire de l'apanage de son frere. Les grands obstacles se trouverent aplanis par la découverte & la détention des deux traîtres qui avoient tenté de traverser ce projet. Lescun tout puissant auprès du prince répondoit de la réussite. Ce seigneur disgracié au commencement du regne , s'étoit réconcilié avec le monarque , & lui avoit envoyé son scélé par lequel il s'engageoit de ne reconnoître jamais d'autre souverain que lui. Ces sortes d'actes étoient alors fort en usage : le malheur des temps les avoit rendus nécessaires , quelque étranges qu'ils nous paroissent aujourd'hui. Indépendamment des motifs de cete fidélité renouvelée , Lescun avoit des raisons particulieres de souhaiter qu'au lieu des comtés de Brie & de Champagne , le prince acceptât le duché de Guienne. Son intérêt personnel le portoit à favoriser cet échange de tout son crédit. Il étoit originaire de cete province ; il y avoit son établissement , & ses biens ainsi que ceux de sa femme s'y trouvoient situés. Le roi avoit donné pouvoir à Tanneguy dn Châtel de dresser toutes les clauses de cete convention. Après quelques légères difficultés sur l'hommage des comtés de Foix & d'Armagnac que le prince demandoit , comme relevant du duché de Guienne , & que le roi ne voulut point céder , le prince accepta le transport qui lui fut fait de son nouveau partage , moyennant lequel il renonça à toutes ses autres prétentions. Avant que de quitter la Bretagne pour se rendre en Guienne , il fit avec le duc un traité dont le roi fut instruit , quoiqu'il feignît de l'ignorer , ce qui même ne l'empêcha pas d'accorder des lettres d'abolition à tous ceux qui avoient suivi le parti de son frere.

Echange de l'apanage du frere du roi.

On ne peut assez déplorer la malheureuse condition de ces deux princes , en voyant les tristes précautions que la défiance les obligeoit de prendre pour se rassurer l'un l'autre. Deux prêtres porterent à Saintes *la croix*

Serment fait au roi par son frere.

Ann. 1469.

de Saint-Lo d'Angers, & la déposèrent dans le palais épiscopal. La terreur ajoutoit encore à la vénération qu'on avoit pour cete relique. Nul espoir de l'attester en vain, le parjure mouroit dans l'année. Ce fut sur ce redoutable gage que le duc de Guienne, en présence du comte de Dammartin & des autres députés du roi, prononça le serment dont nous nous contenterons de rapporter les premieres lignes : *Je jure sur la vraie croix cy présente que tant que je vivrai je ne prendrai ni ferai prendre, ne serai consentant ou participant de prendre la personne de Monsieur le roy Loys mon frere, ne de le tuer.* Le lecteur n'a pas besoin qu'on lui fasse remarquer tout ce qu'un pareil serment avoit d'humiliant pour l'humanité. Charles s'obligea de plus de ne jamais permettre que sous ombre d'infirmité ou de quelque autre prétexte, on entreprît de s'emparer de la tutelle du roi & du gouvernement du royaume. Le dernier article le plus important, & le seul qui méritoit une sérieuse attention, regardoit le mariage du prince avec Marie de Bourgogne, auquel il promit de renoncer absolument, & de n'écouter jamais aucune proposition relative à ce sujet sans le consentement exprès & libre du roi son frere. Ce n'étoit pas sans raison que le roi appréhendoit les suites de cete aliance aussi contraire à sa tranquillité qu'à celle de l'Etat. En effet, en suposant que le prince son frere devenu l'époux de cete riche héritiere, eût transmis à sa postérité les vastes domaines de la maison de Bourgogne, acrus de la Guienne depuis les frontieres du Poitou jusqu'aux Pyrénées; on auroit bientôt vu cete nouvelle branche de la maison de France, partager la splendeur de la monarchie, & peut-être précipiter du trône la famille régnante. C'est ainsi que Louis, qui n'avoit pas craint de se marier contre la volonté paternelle, se trouvoit forcé par sa propre expérience de reconnoître la témérité d'une si fausse démarche. Un roi considéré comme le pere de la nation, exerce encore plus particulièrement cete autorité sur les princes de son sang, qui ne peuvent

peuvent sans son agrément former des alliances dont les suites influent sur le bonheur public.

Ann. 1462.

Entrevue du
roi & de son
frere.

Après cet accord le roi fit proposer à son frere une entrevue ; dans le dessein d'effacer jusqu'aux plus légères traces qui pouvoient encore subsister de leur mésintelligence passée. On construisit pour cet effet un pont sur la riviere de Bron , près du château de Charon. Une barriere partageoit le pont , & ne laissoit d'ouverture qu'une fenêtrée quarrée armée de deux barreaux de fer. Le roi s'y rendit accompagné seulement du duc de Bourbon , du seigneur de Beuil , du sénéchal de Poitou Charles de Craffol , & de neuf autres personnes *sans dagues & sans épées*. Quatre archers Ecoffois , *sans arcs & sans trousses* , composoient toute sa garde. Le reste de ses gens , au nombre d'environ quatre mille hommes , l'atendoit à un quart de lieue de distance. Le prince Charles s'avança de l'autre côté du pont avec une suite aussi peu nombreuse. Ses troupes , qui consistoient en six cents cavaliers , se tinrent fort éloignées. En approchant de la barriere , il se découvrit & fit trois genuflexions. Louis l'assura *qu'il étoit le bienvenu & qu'une des choses qu'il desiroit le plus au monde étoit de le voir*. Le prince fit au monarque les plus vives protestations de service , & le supplia de lui pardonner le passé. Il ne se releva qu'après en avoir été pressé plusieurs fois. Le roi lui prodigua les plus tendres caresses : & comme il ne cessoit de le supplier de lui pardonner , il lui répondit obligeamment que tout étoit oublié , en lui recommandant que de son côté il en perdit également le souvenir. Charles employa les plus vives instances pour obtenir la permission de passer du côté de son frere , mais le roi ne le voulut pas souffrir. Il lui dit que pour-lors il étoit trop tard , & que le lendemain il seroit plus assuré. Les témoignages réciproques qu'ils se donnerent d'une sincere & parfaite réconciliation , atendrirent les assistans jusqu'aux larmes. Le lendemain , le prince alla trouver le monarque sans aucune des précautions de la

Ann. 1469.

veille. Cete seconde entrevue fut encore plus touchante que la premiere. Il se jeta plus de trente fois aux pieds de son souverain. Les pleurs qu'il répandoit étoient des preuves non-suspectes de la vérité de son repentir & de l'excellence de son caractère. Les deux freres étoient si pénétrés qu'ils paroissoient avoir perdu l'usage de la parole : heureux si toujours également attentifs aux loix de la nature & du devoir, ils avoient conservé ces précieux sentimens.

Institution
de l'ordre de
Saint-Michel.
Ibidem.

L'enchaînement des actes que produisit le traité de Péronne, & l'échange de l'apanage du prince Charles de France qui en étoit une suite, n'ont pas permis de rapporter dans son ordre chronologique l'institution des chevaliers de Saint-Michel. Depuis long-temps le roi avoit conçu le projet de cete institution, qu'il exécuta au mois d'Août de cete année. Des raisons politiques avoient détourné Charles VII de l'accomplissement d'un semblable dessein, quoique la plupart des princes de son rang fussent chefs d'ordres particuliers, & qu'il sentit l'utilité d'un établissement de cete nature. L'ordre de l'Etoile institué par Jean II, paroissoit entièrement tombé dans l'oubli par les causes rapportées dans les précédens volumes. Il étoit plus aisé d'en créer un nouveau que de rapeler la splendeur éphémere de l'ancien. La dévotion que le roi avoit pour saint Michel, l'engagea à le choisir pour patron de cete confrairie guèriere. Le nombre des récipiendaires ne devoit pas excéder trente-six chevaliers, dont le monarque étoit le chef, ou *le souverain*, comme on s'exprimoit alors. Les premiers qui furent admis à cet honneur étoient le duc de Guienne, le duc de Bourbon, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France, qualifiés l'un & l'autre du titre de freres & cousins du roi, André de Laval, seigneur de Lohéac, maréchal de France, Jean comte de Sancerre, seigneur de Beuil, Louis de Beaumont, Louis d'Estouteville, Louis de Laval, seigneur de Châtillon (*),

(*) Ici finit le manuscrit de M. VILLARET.

Louis bâtard de Bourbon , comte de Roussillon ; amiral de France , Antoine de Chabannes , comte de Dammartin , grand-maître de la maison du roi , Jean bâtard d'Armagnac , comte de Cominges , maréchal de France , gouverneur du Dauphiné , Georges de la Trémoille , seigneur de Craon , Gilbert de Chabannes , seigneur de Curton , sénéchal de Guienne , Charles de Crussol , sénéchal de Poitou , Tannegui du Châtel , gouverneur des comtés de Roussillon & de Cerdaigne.

Ann. 1469.

L'ordre comprenoit trente-six chevaliers ; le roi n'en nomma que quinze , & déclara qu'on procéderoit à l'élection des autres au premier chapitre : l'élection devoit se faire à la pluralité des voix , le souverain s'en réserva deux , & une troisième en cas de partage. Pour être admis dans cet ordre , il falloit être gentilhomme *de nom & d'armes* : le récipiendaire juroit qu'il défendroit de tout son pouvoir les droits de la couronne & l'autorité du souverain ; qu'il maintiendrait l'honneur de l'ordre & s'opposeroit à tout ce qui pourroit y donner atteinte ; qu'il se soumettroit sans réserve à la correction de ses confreres , & même à la dégradation , si malheureusement il venoit à la mériter. L'on étoit dégradé pour trois crimes : l'hérésie , la trahison , & la lâcheté. Mais la correction s'étendoit à un bien plus grand nombre de cas , & le souverain s'y étoit assujéti comme les autres chevaliers. Pour procéder plus librement à l'examen de la conduite des chevaliers , on les sommoit tous successivement , en commençant par le dernier , de se retirer un moment de la salle du chapitre : on prenoit les avis ; & si le chevalier se trouvoit sans reproche , on lui donnoit publiquement des éloges , en l'exhortant à devenir de jour en jour plus brave & plus vertueux : si au contraire sa conduite avoit fait naître des plaintes ou même de simples soupçons , il recevoit une réprimande publique proportionnée à ses fautes , & on l'exhortoit à faire oublier ses torts à force de belles actions.

Ann. 1469.

Quelque différence qu'on puisse supposer entre les mœurs du quinzième siècle & les mœurs présentes, on se persuadera difficilement qu'un pareil règlement ait jamais pu s'observer à la rigueur ; à peine eût-il été praticable parmi d'humbles cénobites voués par état à l'abaissement ; comment espérer qu'il se maintiendrait dans une société de guerriers excessivement délicats sur le point d'honneur ?

Outre les trente-six chevaliers, l'ordre comprenoit quatre officiers, savoir, un chancelier revêtu d'une dignité ecclésiastique, lequel portoit la parole dans les assemblées & faisoit les fonctions d'avocat-général ; un gréffier chargé de consigner dans les registres de l'ordre les hauts faits des chevaliers, ou les punitions & corrections décernées contre quelqu'un d'entre eux, & tous les actes capitulaires ; un trésorier dépositaire des revenus de l'ordre, chargé de faire la dépense pour la tenue des assemblées & les services qui se célébroient pour le repos de l'âme des chevaliers ; enfin, un héraut nommé *Mont-Saint-Michel*, qui devoit exécuter les ordres du souverain, visiter les provinces, s'informer exactement de la conduite des chevaliers, rapporter fidèlement au gréffier toutes leurs actions, soit glorieuses, soit blâmables, afin qu'elles fussent inscrites sur les registres de l'ordre. A ces quatre officiers de la première création, Louis ajouta, sept ans après, un prévôt maître des cérémonies. Le statut de sa création porte *que nul ne puisse être élu & pourvu de cette charge, s'il n'est chevalier prudent & expérimenté*. Le premier qui en fut pourvu fut Jean d'Albret, baron de Montclus, gouverneur du Pont-Saint-Esprit.

Nouvelles
plaintes du duc
de Guienne.

Manus. de
le Grand.

Le roi qui ne perdoit de vue aucun des moyens propres à détacher son frère du parti des mécontents, le décora du premier cordon de l'ordre de Saint-Michel. Le jeune prince visita alors les villes de son nouvel apanage, & se plaignoit hautement des bornes qu'on avoit assignées à la Guienne : il s'y trouvoit environné de places fortes que le roi s'étoit réservées ; les villes

qu'on lui cédoit avoient obtenu des privileges si considérables , lorsqu'après l'expulsion des Anglois elles étoient rentrées sous la domination Françoise , qu'elles ne rendoient presque plus rien : mais ce qui l'affligoit le plus , c'étoit que le roi se fût réservé l'hommage direct des comtés d'Armagnac , de Foix & d'Albret , qui jusqu'alors avoient relevé des ducs de Guienne. Par cet arangement le prince perdoit des vassaux puissants , obligés par serment à le défendre ; ses revenus ne le mettoient en état ni de soutenir son rang ni de s'attacher des gens de mérite , de sorte qu'il restoit toujours à la merci de son frere , qui pouvoit , quand il le jugeroit à propos , le dépouiller de son apanage.

Ces plaintes embarassoient le monarque : d'une part il ne vouloit rien céder qui pût dans la suite lui donner de l'inquiétude ; de l'autre il sentoit la nécessité de contenter son frere : il lui fit de nouveaux dons ; mais ces dons mêmes couvroient un piege & devoient rendre odieux celui qui les recevoit , parce qu'on ne manqueroit pas de le soupçonner de les avoir sollicités. Il lui céda le pays de Soule & la ville de Mauléon , possédés par le comte de Foix ; les judicatures de Verdun , de Riviere & le comté de Gaure , qu'il détacha de la province de Languedoc ; la suzeraineté des comtés d'Estrac , de Perdriac & de Bigorre : il révoqua en sa faveur les nouveaux privileges des villes de la Guienne , & les remit au même état où elles étoient sous la domination Angloise. En revanche , il exigea que son frere renonçât de la maniere la plus authentique , non-seulement à toutes ses prétentions sur le Limosin , l'Angoumois & le Poitou , mais encore à l'hommage des comtés de Foix , d'Armagnac & d'Albret : il lui fit envisager de nouvelles faveurs , si désormais il étoit content de sa conduite. Le jeune Charles avoit l'ame sensible ; il fut touché du procédé de son frere , lui promit tout , & parut desirer sincèrement de mériter sa confiance.

La principale difficulté n'étoit pas encore levée :

Ann. 1469.

On augmente son apanage.

Dom Vaissette , hist. de Languedoc.

Preuves des Mémoires de Commines , n°. 144.

Ann. 1469.
Projets sur le
mariage du duc
de Guienne.
Ambassade en
Espagne.

Manus. de
le Grand.
Ferreiras,
hist. d'Espagne.

Louis n'avoit point d'enfants mâles : son frere , héritier présomptif de la couronne , étoit en âge d'être marié , & les mécontents l'invitoient à jeter les yeux sur la fille unique du duc de Bourgogne. Ce mariage , d'ailleurs si convenable , déplaisoit extrêmement à Louis , pour la raison même qui le faisoit desirer aux mécontents ; rien n'eût été plus propre à cimenter une ligue à la destruction de laquelle il travailloit depuis plusieurs années. Pour en détourner son frere , il fit briller à ses yeux la couronne de Castille. Henri qui la portoit alors n'avoit qu'une fille à laquelle on n'auroit pu disputer la succession à la couronne , si ce monarque qui se disoit son pere , eût été véritablement homme ou véritablement roi : mais le mépris où il étoit tombé avoit rejailli sur la princesse , dont on difamoit hautement la naissance ; on publioit que le monarque , après s'être mis par ses excès hors d'état de laisser de postérité légitime , n'avoit pas rougi d'introduire un de ses favoris dans le lit de la reine son épouse , & que la princesse Jeanne étoit le fruit de cet infâme commerce. Ce bruit étoit tellement répandu & acrédité , que les États assemblés ne craignirent point de reconnoître , du vivant même du monarque , la princesse Isabele sa sœur pour unique & légitime héritiere du trône de Castille : dès ce moment Isabele fut recherchée par différents princes , parmi lesquels on comptoit le duc de Clarence , frere d'Edouard roi d'Angleterre , & Ferdinand fils unique du roi d'Aragon & de Sicile : Isabele & ses partisans avoient choisi ce dernier ; mais Henri & tous ceux qui lui restoit encore attachés , s'obstinèrent à l'exclure , parce que ne tenant point son autorité du monarque , il eût été un voisin trop dangereux. Ils proposoient un parti qui en étouffant des bruits scandaleux , devoit concilier les intérêts des deux princesses ; c'étoit un double mariage dans la même maison : Alphonse roi de Portugal auroit épousé la princesse Isabele , & le même jour son fils aîné auroit donné la main à la princesse Jeanne. Ce

projet tout sage qu'il étoit ne réussit pas, & la guerre s'aluma entre les partisans du frere & ceux de la sœur.

Ann. 1469.

Ce fut dans ces circonstances que Louis envoya une ambassade solennelle à Madrid, pour proposer le mariage du duc de Guienne avec une des deux princesses. Jean Jouffroi, cardinal, évêque d'Albi, fut nommé chef de cete ambassade : il avoit ordre de demander d'abord la princesse Isabele, & au cas qu'il ne pût réussir, de se retrancher à demander Jeanne, en exigeant de Henri qu'il la reconnût publiquement pour sa fille & son héritiere : il devoit sur-tout s'atacher à rompre les négociations du duc de Clarence, celui des prétendants que Louis redoutoit le plus. Henri écouta l'ambassadeur, sans paroître blessé de la préférence qu'on donnoit à sa sœur sur sa fille, & ne fit point de difficulté d'inviter le cardinal à s'adresser à Isabele pour obtenir son consentement. Cete princesse retirée à Madrigal, où s'étoient assemblés ses partisans, non-seulement rejeta la proposition de l'ambassadeur François ; mais, au mépris des ordres de son frere, elle se hâta d'achever son mariage avec Ferdinand. Ce dénouement ne mortifia pas le cardinal d'Albi autant qu'on s'y seroit attendu : comme le duc de Clarence n'avoit plus rien à prétendre, l'objet le plus important de sa négociation étoit rempli : il ne diféra plus à proposer à Henri de reconnoître publiquement Jeanne pour son unique héritiere, & de la promettre au duc de Guienne, ce qu'on n'eut garde de lui refuser.

Cete ambassade alarma les ennemis de Louis ; le duc de Bourgogne lui-même sentit combien il lui importoit de rompre la bonne intelligence qui sembloit s'établir entre les deux freres ; & quoiqu'il scût mauvais gré au jeune prince d'avoir préféré à son insçu la Guienne, à la Champagne & à la Brie, qu'il lui avoit fait céder par le traité de Péronne, il ne laissa pas de lui faire proposer en mariage sa fille unique ; promesse qu'il n'eut jamais dessein d'effectuer. Louis, qui avoit

Ofres du duc
de Bourgogne
au duc de
Guienne.

*Manuf. de
le Grand.
Cabinet de
Louis XI.*

Ann. 1469.

des espions dans les cours voisines , fut informé à temps des desseins du duc de Bourgogne , & connoissant l'esprit foible & irrésolu de son frere , il lui dépêcha sur-le-champ de Beuil , du Bouchage & Doriole , pour lui représenter combien il devoit se défier d'un prince qui , sous le masque de l'intérêt & de l'amitié , tendoit visiblement à démembrement la monarchie , ou peut-être à s'emparer lui-même du trône. Peu de temps après ariverent à la cour du duc de Guienne le comte de Saint-Pol , frere du connétable , & le seigneur de Remiremont , ambassadeurs du duc de Bourgogne : ils complimenterent le prince sur son nouvel apanage ; ils lui demanderent si le roi avoit rempli toutes les conditions du traité de Péronne ; ils se plaignirent ensuite des bruits injurieux que des ames viles & méprisables avoient affecté de répandre : on n'a pas craint , dirent-ils , d'avancer que le duc de Bourgogne , en s'assurant pour quelque temps de la personne du roi , avoit eu dessein de se défaire du jeune prince ; mais la conduite du duc , ajoutoient-ils , le mettoit trop au-dessus de pareilles imputations , pour croire qu'il eût besoin de s'en justifier : toutes ses actions dépoisoient hautement qu'il avoit eu plus à cœur les intérêts du prince son alié que les siens propres ; & pour lui prouver d'une maniere encore plus éclatante le cas qu'il faisoit de son amitié , il lui envoyoit le collier de l'ordre de la toison , lui ofroit en mariage sa fille unique , & le laissoit maître des conditions de l'aliance qu'il vouloit contracter avec lui.

Réponse du
duc de Guien-
ne.

Ibidem.

Le duc de Guienne , après avoir conféré secrètement sur ces propositions avec les ambassadeurs du roi son frere , répondit au comte de Saint-Pol & au seigneur de Remiremont : qu'il étoit très-sensible à cete nouvelle attention de son cousin le duc de Bourgogne ; que n'ayant rien trouvé qui lui convint dans les différents traités faits pour son apanage , il avoit accepté le duché de Guienne où il vivoit content ; que les bruits dont se plaignoit le duc ne lui étoient point parvenus , & que

que sans doute ils ne méritoient aucune attention ; qu'ayant été décoré par le roi son frere du colier de Saint-Michel , il ne vouloit ni ne pouvoit en porter aucun autre ; qu'il sentoît tout le prix de l'aliance qu'on lui proposoit , mais qu'il ne pouvoit prendre un engagement de cete nature sans l'aveu du roi ; que désormais il seroit l'ami de ses amis, l'ennemi de ses ennemis ; & ne doutant point que le duc de Bourgogne ne fût dans les mêmes dispositions , *il seroit son bon parent & ami.*

Cete réponse peu satisfaisante fut suivie d'un procédé qui sembloit annoncer une rupture ouverte : le duc de Guienne ne fit point aux ambassadeurs les présents alors usités entre des puissances aliées. Louis triomphoit ; sa joie redoubla lorsqu'il aprit que son frere se rendoit auprès de lui , sans prendre aucune de ces précautions odieuses auxquelles on s'étoit assujéti dans la premiere entrevue ; la reine , la duchesse de Bourbon , la princesse sa fille & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées à la cour , alerent à sa rencontre ; le roi le combla de caresses , & pendant tout le temps que le prince passa à la cour , le monarque paya non-seulement la dépense de ses officiers , mais il leur fit des présents considérables ; il n'oublia pas même la blanchisseuse , à laquelle il fit donner cinquante écus : Louis, naturellement économe , devenoit prodigue dès qu'il s'agissoit de se faire des créatures dans les cours voisines : sa politique artificieuse sembloit prévoir les secours qu'elle pouvoit tirer des agents les plus vils & les plus obscurs.

Au-milieu des divertissemens & des fêtes , Louis ne perdoit point de vue le soin des affaires ; toujours attentif à saisir le moment , il crut devoir profiter des dispositions de son frere , pour l'intéresser au rétablissement de l'autorité souveraine dans les provinces méridionales. La Gascogne étoit alors partagée entre quelques vassaux puissans , que leur situation , à l'extrémité du royaume , & le malheur des derniers regnes , avoient

Tome IX.

B b

Aun. 1469.

Il vient visiter le roi son frere.

Ibidem.

Erat de la Gascogne. Expédition contre le comte d'Armagnac & le duc de Nemours.

Manus. de le Grand.

Dom Vaissette, hist. de Languedoc.

Ann. 1469.

rendus presqu'indépendants. A la tête des plus séditeux étoient les princes d'Armagnac. Jean V, chef de cete maison, la plus ancienne de l'Europe, s'étoit attiré la haine publique par ses révoltes contre son souverain, par son mariage avec sa propre sœur, & par les violences qu'il exerçoit sur tous ses voisins : il avoit à sa solde une armée toujours subsistante, à l'entretien de laquelle il ne pouvoit subvenir qu'en tolérant les excès des brigands qui la composoient. On sçavoit que pendant la prison du roi à Péronne, il avoit engagé secrètement Edouard à reprendre la Guienne, en lui offrant de le recevoir dans ses places & de se joindre aux Anglois avec quinze mille hommes de troupes disciplinées; que n'ayant pu déterminer Edouard à cete entreprise, il avoit entretenu constamment des intelligences avec les ennemis de l'Etat, & fomenté de nouveaux troubles dans l'intérieur du royaume. Louis instruit de ces attentats, & ne pouvant alors y apporter de remède, offrit dix mille livres au comte, s'il consentoit à congédier ses gendarmes : Armagnac reçut les dix mille livres & conserva son armée. Au juste ressentiment dont cete conduite pénétra le roi, se joignit un nouveau motif d'inquiétude; quoiqu'en cédant la Guienne à son frere, Louis se fût réservé l'hommage direct du comte d'Armagnac, il craignoit, avec raison, que ce vassal, plein d'artifice & d'audace, ne parvînt à s'insinuer dans les bonnes grâces du jeune prince, en le choisissant pour son suzerain, & ne l'entraînât tôt ou tard dans la révolte. Louis, en cachant soigneusement à son frere ce dernier motif de crainte, lui représenta combien il importoit au bon ordre & à la tranquillité du royaume, de ne pas laisser de pareils excès impunis; & pour le déterminer à entrer dans ses vues, il lui promit d'augmenter son apanage des dépouilles du coupable. Ensuite il fit partir Dammartin, à la tête d'une armée, après l'avoir revêtu des pouvoirs les plus amples qu'un souverain ait jamais donnés à un sujet. Dammartin avoit ordre d'informer contre le rebele & tous ses complices,

de faire confisquer leurs biens , de défendre au comte de Foix , au sire d'Albret & au duc de Nemours , de lever désormais des troupes sans une commission émanée du trône : en un mot , il pouvoit disposer souverainement des biens des coupables , punir , pardonner ou récompenser : le roi promettoit de ratifier toutes les opérations de son général.

Ann. 1469.

A l'approche d'une armée formidable , commandée par un chef expérimenté , Armagnac perdit courage & ne songea qu'à mettre sa vie en sûreté : après avoir pourvu ses places d'hommes & de vivres , il alla chercher un asile sur les terres du roi d'Aragon son alié : les garnisons & les bourgeois des villes qu'on étoit près d'assiéger , se voyant abandonnés , ne résistèrent qu'autant de temps qu'il leur en falut pour obtenir leur pardon & la conservation de leurs privilèges : cete conquête facile ne fut à proprement parler qu'une prise de possession.

Par la fuite précipitée du comte d'Armagnac , le duc de Nemours se trouvoit seul exposé au juste ressentiment du monarque. Jaques d'Armagnac , duc de Nemours & comte de la Marche , fils de Bernard d'Armagnac , gouverneur de Louis , avoit été élevé auprès du monarque , & long-temps honoré de sa faveur : on l'avoit créé duc & pair de France , grace alors réservée aux seuls princes du sang. Un bienfait si signalé n'avoit pu l'attacher à Louis : au-contraire , il s'étoit montré le plus ardent promoteur de la *guerre du bien public*. Enfermé dans le Bourbonnois , & réduit à traiter avec le roi , il lui avoit juré une fidélité inviolable sur la vraie croix de Charlemagne : cependant , au mépris de ce serment , il s'étoit rendu à l'armée des princes , qui assiégeoient Paris ; & dans les conseils qui se tinrent sous les murs de cete capitale , il avoit toujours ouvert les avis les plus violents. Obligé d'aquiescer au traité qui mit fin à la guerre du bien public , il avoit juré sur la couronne d'épines , & sur toutes les reliques de la sainte Chapele , qu'il seroit désormais sincèrement attaché à son souverain , & que s'il aprenoit qu'on tra-

Ann. 1469.

mât quelque complot contre la personne sacrée du roi, il l'en informeroit sans retardement. Ce nouveau serment n'avoit pas été plus respecté que le premier. Nemours s'étoit rendu le fauteur, ou le complice de tous les excès du comte d'Armagnac, le chef de sa maison. Louis, outré de tant de perfidies, le fit déclarer atteint & convaincu du crime de lèse-majesté. Dammartin s'avançoit pour mettre l'arrêt en exécution : Nemours éfrayé, implora la protection de ceux qui venoient pour le combattre ; il étoit alié de la maison de Bourbon, & dans l'armée royale se trouvoient Gilbert de Bourbon, dauphin d'Auvergne, Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, le bâtard de Bourbon, amiral de France : ces puissants intercesseurs auxquels se joignit Dammartin lui-même, fléchirent la colere du roi ; mais en pardonnant à Nemours ses perfidies passées, on n'oublia rien de ce qui pouvoit le mettre hors d'état d'en commettre de nouvelles.

On stipula, que si dans la suite il manquoit au nouveau serment qu'on aloit exiger de lui, on lui feroit son procès, pour les crimes mêmes qu'on vouloit bien lui pardonner ; qu'il ne pouroit se prévaloir ni user de son droit de pair, & qu'il consentiroit à être jugé comme personne privée ; que ses terres & ses seigneuries seroient confisquées, pour être irrévocablement unies au domaine de la couronne ; que tous ses officiers civils & militaires jureroient de ne plus lui obéir, dès qu'il s'écarteroit lui-même de l'obéissance qu'il devoit à son souverain. Le roi qui, pour enchaîner Nemours, avoit recouru envain aux reliques les plus révérees, exigea que le nouveau serment se fit sur la vraie croix de saint Lo d'Angers, relique très redoutable, car le parjure devoit infailliblement mourir dans l'année. Quelque foi que Louis eût à cete relique, il prit une précaution plus efficace encore, pour assurer la validité du serment ; ce fut de mettre une garnison royale entretenue aux dépens du duc dans quelques-unes des plus fortes places qu'on voulut bien lui laisser. Tandis que

Dammartin achevoit de pacifier la Gascogne , Louis ordonna au parlement de Paris de procéder contre le comte fugitif. Un président & deux huissiers se transporterent en Gascogne pour ajourner le comte à comparoître ; & après les délais acordés par les loix , la cour déclara , *que Jean comte d'Armagnac , n'ayant comparu ni en personne ni par procureur , étoit dument atteint & convaincu du crime de lèse-majesté , & avoit confisqué corps & biens.* Sa dépouille promise au duc de Guienne , fut partagée entre les principaux officiers qui avoient servi dans cete expédition : il ne resta gueres au prince que la forte place de Lectoure.

Ann. 1469.

Ce coup de vigueur exécuté avec tant de célérité , dans un temps où l'on se flatoit d'avoir réduit le roi à n'oser rien entreprendre , causa les alarmes les plus vives au duc de Bretagne. La situation de sa province l'exposoit à une invasion subite , pareille à celle qui venoit de ruiner la fortune du comte d'Armagnac : il fortifioit les places , demandoit du secours à l'Angleterre ; il envoyoit des ambassades au duc de Bourgogne , il s'agitoit & tâchoit de communiquer une partie de ses inquiétudes à tous ses voisins. En éfet , Louis ne l'eût pas mieux traité que le comte d'Armagnac ; mais la conquête de la Bretagne devoit être nécessairement longue & difficile : n'espérant point de le soumettre , il voulut au - moins l'intimider & le rendre désormais plus sage. Il ne falloit plus au roi qu'un prétexte pour l'ataquer , il en imagina un auquel personne ne se feroit attendu ; il lui envoya le colier de l'ordre de saint Michel : si le duc l'acceptoit , il aloit s'engager au roi par de nouveaux serments dont on lui demanderoit l'exécution : s'il le refusoit , ce seroit un affront dont le monarque auroit droit de se venger ; il le menaceroit , se montreroit tout-à-coup sur la frontiere , connoîtroit ses ressources , & trouveroit toujours moyen , soit de le forcer à faire un traité désavantageux , soit de pratiquer les gens de son conseil & de lui enlever quelques-uns de ses principaux officiers. Les députés du roi

Inquiétude du duc de Bretagne : le roi lui envoie le colier de son ordre.

D. Lobineau, hist. de Bret.

Ann. 1469.

Le duc le
refuse.

Idem.
Manusc. de
le Grand.

partent, arivent en Bretagne, présentent au duc le collier de l'ordre de saint Michel : celui-ci aussi surpris qu'on peut se l'imaginer, dit, dans un premier mouvement, *qu'il ne vouloit pas tirer au colier avec Chabannes* : injure déplacée : Chabannes par sa naissance, par le rang qu'il tenoit dans le royaume, & plus encore par son mérite personnel, ne pouvoit déshonorer un ordre particulièrement consacré à décorer les vertus militaires. Le duc mieux conseillé, mit par écrit les raisons qui l'empêchoient d'accepter l'offre du roi. Ces raisons méritent d'être rapportées ; elles prouvent mieux qu'aucun autre monument de ce siècle, à quel point d'indépendance les grands vassaux étoient alors parvenus. Le duc déclara, que ne voulant point prêter un nouveau serment, sans savoir auparavant à quoi il s'engageoit, il avoit fait examiner dans son conseil les statuts de l'ordre de saint Michel, & qu'il avoit trouvé plusieurs articles qui ne pouvoient se concilier ni avec son rang ni avec ses droits.

Sur le premier article, qui portoit que les chevaliers de saint Michel ne pouvoient accepter un autre ordre sans la permission du souverain, le duc observe, qu'il est lui-même souverain de son ordre, & qu'il peut encore avoir la fantaisie d'en créer un nouveau ; qu'il ne veut ni se lier les mains, ni s'affujétir à demander sur ce point la permission du roi.

Le second article des statuts portoit, qu'il y auroit une étroite union entre les confreres ; sur quoi le duc remarque, qu'il pouvoit y avoir dans l'ordre tel confrere, avec lequel il ne voudroit être lié d'aucune maniere ; que d'ailleurs, une pareille association avec des chevaliers moins puissants que lui, pour la plupart, ne pouroit que lui être à charge.

Par le sixieme, il étoit statué que tous les chevaliers seroient obligés de servir en personne, lorsque le souverain commandoit lui même l'armée, soit pour l'intérêt de la religion, soit pour la défense du royaume. Le duc déclare à ce sujet, que la situation de la Bre-

tagne & le bien de ses sujets ne lui permettroient pas toujours de remplir cet engagement; qu'il est obligé de se prêter au temps & aux circonstances, de ménager des aliances utiles, & qu'en général les Bretons n'aiment pas à servir hors de leur pays.

Ann. 1469.

Touchant le huitieme article, qui portoit que le roi prendroit l'avis de ses chevaliers, excepté sur les matieres qui demandoient du secret & de la célérité; il proteste qu'il ne s'engagera jamais dans une guerre, sans savoir ni contre qui, ni pourquoi.

Le neuvieme article, qui défendoit toute guerre particuliere entre les sujets du monarque, lui paroissoit obscur & embarrassant: il auroit désiré que le roi eût expliqué plus clairement ce qu'il entendoit par le mot *sujets*: il établissoit à cete occasion, que les Bretons n'étant sujets de la couronne, que par raport au ressort du parlement, le roi n'avoit aucun droit de leur défendre la guerre; qu'ils étoient les maîtres de choisir l'état qui leur convenoit le mieux de la guerre ou de la paix, & que ceux qui servoient en France ne le faisoient que de leur plein gré. Il faisoit de pareilles observations sur les autres articles; mais celles que nous venons de rapporter suffisent pour nous instruire des prétentions excessives des grands vassaux.

Louis, sans perdre de temps à discuter ces prétentions, fait répandre le bruit que les Anglois sont sur le point de tenter une descente en Normandie, convoque le ban & l'arrière-ban des provinces limitrophes, & fait avancer sa gendarmerie sur les frontieres de Bretagne. Le duc ne doutant plus que l'orage ne vînt fondre sur ses Etats, arme de son côté, & réclame le secours de ses aliés. Le duc de Guienne représente au roi, qu'après les engagements qu'il a contractés avec le duc de Bretagne, il ne peut l'abandonner sans se couvrir de honte: il exhorte le monarque à ne point rompre l'harmonie qui regne dans toutes les parties de l'Etat, & à terminer par un traité les différends qui peuvent être survenus entre lui & le duc de Bretagne.

Ann. 1469.
Traité d'An-
gers.
Ibidem.

C'étoit-là tout ce que Louis desiroit, les plénipotentiaires s'assemblerent dans la ville d'Angers, & convinrent d'un traité par lequel, le duc renonça formellement à toute aliance contraire à la tranquillité du royaume. Louis exigea que tous les seigneurs Bretons se rendissent garants du traité : c'étoit un moyen sûr pour les mieux connoître & pour en attirer un grand nombre à son service. Parmi ceux qui prirent ce parti, on remarqua sur-tout le vicomte de Rohan : les grandes qualités qu'il faisoit paroître dans un âge peu avancé, le rang qu'il tenoit dans la province attiroient sur lui tous les regards. Le roi reçut le vicomte de la façon la plus distinguée, lui fit de magnifiques promesses, & commença par le dédommager des pertes qu'il pouvoit avoir souffertes en quittant la Bretagne : c'est ce même vicomte, dont nous aurons occasion de parler dans la suite sous le nom de maréchal de Gié.

Traité d'Etampes.
Preuves de l'hist. de Bret.

Trois jours après avoir signé le traité d'Angers, le Breton en conclut un autre à Etampes avec le duc de Bourgogne, qui étoit à proprement parler une ligue offensive & défensive contre le roi. Louis ne s'en mit point en peine, il se flatoit d'avoir gagné le seigneur de Lescun, lequel gouvernoit la Bretagne, tandis que le duc s'occupoit de ses amours avec Antoinette de Magnelais, veuve du seigneur de Villequier. *Il n'y avoit, dit Commines, ni sens ni vertu en Bretagne, que ce qui procédoit du seigneur de Lescun.*

Divers régle-
ments.
Manusc. de le Grand.

Quelque application qu'apportât Louis à miner sourdement l'autorité des grands vassaux, il ne négligeoit point les détails de l'administration intérieure. En faisant de fréquents pèlerinages dans tous les lieux de dévotion, il se proposoit sur-tout de connoître plus exactement les besoins du peuple, & de réformer les abus qui se commettoient quelquefois sous son nom. Des ministres intelligents, répandus dans les provinces, lui communiquoient leurs projets; il les examinoit avec attention, & d'après les réflexions qu'ils lui faisoient naître; il publioit d'utiles réglemens. Nous avons une lettre
que

que Doriolè , général des finances , écrivoit au roi en 1468 , dans laquelle il se plaint , que malgré la parole qu'on lui avoit donnée , on écoutât encore dans le conseil un certain docteur , député par la ville de Lyon , pour faire lever la défense de tirer d'Italie les épiceries qui se débitoient dans le royaume. Doriolè ne peut concevoir qu'il y ait des François assez mauvais citoyens , pour aimer mieux le profit des étrangers que le bien de la patrie : il fait voir que la France a un assez grand nombre de vaisseaux pour faire elle-même ce commerce , & qu'elle y gagnera les trois ou quatre cent mille écus que les Vénitiens tirent tous les ans du royaume par le débit de leurs épiceries. Pour bien comprendre l'objet de cete lettre , il faut se rapeler que l'Egypte étoit alors l'entrepôt général de toutes les marchandises de l'Orient : les Indiens y apportoient par la mer rouge leurs épiceries , dont les Vénitiens aloient charger leurs vaisseaux dans le port d'Alexandrie , pour les répandre ensuite dans toute l'Europe. La ville de Lyon , où se débitoient ces précieuses denrées s'enrichissoit par un commerce ruineux pour le reste du royaume. Doriolè vouloit enlever aux Vénitiens les profits considérables qu'ils faisoient sur la France , en obligeant les François à entretenir eux-mêmes un commerce direct avec l'Egypte : c'étoit un moyen d'ocuper un grand nombre de sujets , & d'encourager la marine naissante. Le roi eut égard aux remontrances de Doriolè , & défendit de laisser entrer dans le royaume aucunes épiceries ni autres marchandises du Levant , si elles n'étoient chargées sur des vaisseaux François : mais déjà nous touchions au temps où de hardis navigateurs aloient ouvrir à tous les peuples de l'Europe un commerce direct avec les Indes.

Dans le temps que Doriolè propoisoit des vues utiles par raport au commerce étranger , Varie , autre général des finances , faisoit des représentations touchant les péages exorbitants qu'on levoit sur les denrées & autres marchandises qui se voituroient dans l'intérieur du royaume. Il propoisoit de diminuer considérablement ces

Ann. 1469.

péages , afin de faciliter le commerce de Lyon & de Bordeaux : il montrait que les laines , les huiles & les autres marchandises du Languedoc descendoient par la Garonne à Bordeaux , d'où elles étoient transportées en Angleterre & en Flandre ; qu'il étoit de l'intérêt de la France de favoriser cete exportation , & qu'il seroit expédient de mettre pendant quelques années ces péages en régie , afin d'en mieux connoître la valeur.

Avant la découverte de l'Amérique , les mines qui se trouvoient en Europe , étoient regardées comme la principale source des richesses d'un Etat : la France renfermoit dans son sein des mines d'or , d'argent & de cuivre , mais on n'y connoissoit point encore l'art de les exploiter. Louis s'efforça d'attirer des étrangers pour les mettre en valeur , & non-seulement il leur acorda des lettres de naturalité , mais il ordonna que tous ceux qui s'occuperoient de ce travail important , soit étrangers , soit régnicoles , jouïroient dans toute l'étendue du royaume , d'une exemption générale de toutes sortes d'impôts.

Le monarque avoit acordé aux nommés de *Ville & Fallot* un privilege exclusif de banque à Tournai. Quelque temps après , étant informé que ces nouveaux banquiers prêtoient sur gages , & avoient déjà ruiné plusieurs familles par des usures exorbitantes , il révoqua ce privilege , & permit à tous ses sujets , de quelque condition qu'ils fussent , de faire eux-mêmes la banque.

La ville de Tournai , qu'on peut regarder comme le berceau de la monarchie Françoise , s'étoit signalée dans tous les temps par son attachement inviolable à la couronne. Enclavée dans les vastes possessions des ducs de Bourgogne ; elle avoit constamment refusé de s'incorporer à leurs Etats. Elle achetoit d'eux la liberté du commerce , la permission même d'ensemencer son petit territoire ; mais elle ne vouloit reconnoître que le monarque François pour protecteur & pour maître. Abandonnée presqu'entièrement à elle-même , & obligée de se défendre par ses propres forces , elle ne rece-

voit de la France que quelques magistrats pour juger les cas royaux & les causes d'appel ; la police , la justice civile & criminelle en première instance , étoient entre les mains des officiers municipaux. Il s'étoit élevé entre ces deux ordres de magistrats un procès considérable , qui devoit être jugé au parlement de Paris. Louis , averti que les officiers municipaux perdroient leur cause , & ne voulant pas donner ce chagrin à des sujets si dignes d'être ménagés , ordonna au premier président de suspendre le jugement , & de lui remettre les pièces de la procédure. La cour arêta des remontrances ; mais le monarque envoya Cérifai , conseiller de la cour , avec de nouvelles lettres , portant injonction au parlement de remettre sur-le-champ les pièces du procès entre les mains du porteur : la cour obéit.

Ann. 1469.

Si Louis gênoit quelquefois la volonté des magistrats , il donna aussi des exemples éclatants de modération , en faisant plier ses caprices sous le joug des lois. Le 11 de Juin , les gens du roi alerent à la grand'chambre , & firent leur opposition à toute « aliénation du domaine de » la couronne , & en particulier au don de la comté » & vicomté de Beaumont , fait à Maumont de Saint- » Quentin , en considération de son mariage avec Jean- » ne , fille naturelle du duc d'Alençon ; ainsi qu'au don » de la terre & seigneurie de la Basoche , en faveur de » Thomas Stuers , capitaine de la garde. Ils déclarerent » que le roi leur avoit écrit à ce sujet plusieurs lettres » même menaçantes ; que de leur côté ils avoient fait » d'inutiles remontrances , mais qu'ils persistoient dans » leur opposition à toute aliénation faite ou à faire de » l'ancien domaine de la couronne ; & que , ni par » leur silence , ni par cessation de poursuite , ni par » quelque réponse qu'ils puissent faire , ils n'entendoient » consentir à l'entérinement de tels dons , quand même » la publication en seroit faite en leur présence & sans » contradiction de leur part , de quoi ils demanderent » acte pour valoir en temps & lieu ». La cour approuva leur démarche , & leur délivra l'acte qu'ils demandoient.

Ann. 1470.

Plainte du duc
de Bourgogne.
*Manusc. de
le Grand.*

Quelques mois après, Maumont & Stuers s'étant présentés avec de nouvelles lettres du roi, essuyèrent un nouveau refus : cete fermeté du parlement arêta Louis : il est vrai, qu'il avoit alors sur les bras de plus importantes affaires.

Le duc de Bourgogne, le plus puissant des ennemis de Louis, étoit aussi le plus attentif à veiller sur ses démarches : sur la première nouvelle qu'il reçut du projet formé contre le comte d'Armagnac, il avoit armé ses sujets, comme s'il eût eu véritablement dessein d'attaquer la France. Louis, qui vit bien que son ennemi ne cherchoit qu'à lui faire prendre le change, & qu'il n'avoit garde de s'exposer à perdre les solides avantages qu'il s'étoit procurés par le traité de Péronne, poursuivit tranquillement son entreprise. Après avoir réduit le comte d'Armagnac, il convoqua, comme nous l'avons dit, le ban & l'arrière-ban d'une partie des provinces de France, & cela, sur le bruit supposé d'une descente des Anglois, mais en effet pour alarmer le duc de Bretagne, & l'obliger à faire un traité désavantageux : ce traité fut conclu avant que le duc de Bourgogne en pût prendre connoissance.

Dans la convocation qui s'étoit faite du ban & de l'arrière-ban, les officiers royaux avoient sommé plusieurs seigneurs bourguignons de venir, sous peine de perdre les fiefs qu'ils tenoient en France, servir en personne dans l'armée du roi. Ce procédé, joint à la manière dont on s'étoit comporté envers le duc de Bretagne, offrit à Charles un prétexte plausible d'envoyer une ambassade au roi : il fit choix pour cet effet de Créqui, de Carondelet & de Murin. Ceux-ci se plaignirent, 1°. de l'entreprise des officiers royaux comme d'une contravention manifeste au traité de Péronne : 2°. de la guerre que le monarque avoit faite au duc de Bretagne, lequel étoit étroitement uni avec le duc leur maître, & faisoit cause commune avec lui. Le roi, ajouterent-ils, ne pouvoit ignorer cete union, puisqu'il l'avoit lui-même approuvée & munie de son propre

sceau , en signant le traité de Conflans : ils demandoient sur ces deux points une réparation authentique.

Ann. 1470.

Ibidem.

Louis écouta tranquillement les ambassadeurs , & chargea sur-le-champ Gui-Pot , bailli de Vermandois , Guillaume de Courcillon & Jaques Fournier , conseillers au parlement , d'aler porter au duc sa réponse : « ils lui déclarerent , que le bruit s'étant répandu qu'E- » douard projetoit une descente en Normandie , le roi » avoit fait convoquer le ban & l'arrière-ban de ses pro- » vinces , sans nommer ni excepter personne ; que » néanmoins son intention n'avoit point été qu'on in- » quiétât les sujets du duc , & qu'il venoit de donner » sur ce sujet les ordres les plus précis.

» Quant à ce qui s'est passé en Bretagne , ajoutè- » rent-ils , le roi ne conçoit pas ce qu'on peut lui re- » procher. A-t-il fait au duc quelque tort ? l'a-t-il » même menacé ? Ce duc s'est alarmé sans raison ; peut- » être a-t-il été mécontent de quelques clauses du traité » d'Ancenis ; en conséquence il a supplié le roi d'en con- » clure un nouveau : qu'a fait le monarque ? Quoiqu'il » n'ignore pas que ce duc est son sujet , & qu'il n'est » après tout , ni un des premiers princes du sang , » ni un des plus puissants vassaux de la couronne , il » a bien voulu se prêter à ses demandes , & lui donner » cete nouvelle marque d'amitié. Le traité s'est fait à » Angers où tout a été réglé d'un commun accord.

» Après avoir satisfait à vos plaintes , continuerent » les ambassadeurs , trouvez bon que le roi à son tour » vous demande ce qu'il doit penser de la chaleur avec » laquelle vous épousez les quereles du Breton : qu'à » donc de commun la Bourgogne avec la Bretagne ? » sur quoi se fonde cete étrange union , & quel peut » en être l'objet ? Le roi lui-même , avez-vous dit , » l'a reconnue en approuvant le traité de Conflans. » Vous n'ignorez pas , sans doute , que le roi a protesté » contre ce traité , qu'il l'a déclaré nul & abusif , comme » étant l'ouvrage de la violence & de la rébellion. Si » malgré l'invalidité de ce traité , le roi s'est fait à votre

Ann. 1470.

» égard une loi d'en observer religieusement les con-
» ditions, c'est une distinction flatteuse dont vous devez
» lui savoir gré, mais qui ne peut en aucune maniere
» vous autoriser à demander qu'il soit rempli dans tous
» ses points. Supposons néanmoins pour un moment que
» ce traité existe encore dans toute sa force & qu'il n'a
» reçu aucune atteinte par les traités subséquents ; quel
» avantage prétendriez-vous en tirer ? Si vous y stipu-
» lâtes, le duc de Bretagne & vous, l'obligation de
» vous secourir mutuellement, vous y jurâtes aussi l'un
» & l'autre fidélité & obéissance au roi votre souverain.
» Lequel de ces deux serments doit être le plus res-
» pecté ? L'un n'est qu'une convention arbitraire &
» subordonnée à un premier engagement ; l'autre est un
» devoir sacré, que l'on contracte en naissant, dont rien
» ne peut dispenser, qu'aucune autre convention ne
» peut limiter ; un devoir enfin inhérent à la terre, au
» rang & à la personne. Plus la naissance & les dignités
» approchent un sujet du trône, plus ce sujet contracte
» d'engagements envers le souverain ; & quel homme
» en France en a de plus grands & de plus étroits qu'un
» duc de Bourgogne, prince du sang & premier pair
» du royaume ?

» Rappelez-vous, prince, votre origine & les titres
» qui fondent votre grandeur, & vous en sentirez mieux
» toute l'étendue de vos devoirs : le jour que vous res-
» pirez, le rang dont vous jouissez, la puissance où vous
» êtes parvenu : vous tenez tout des monarques François.
» Le roi Jean donna à votre bisaïeul le duché de Bour-
» gogne ; Charles V lui fit épouser l'héritière de Flan-
» dre, & pour faciliter ce mariage, il lui céda généreu-
» sement les villes de Douai, de Lille & d'Orchies.
» Malgré tous ces avantages, jamais les ducs de Bour-
» gogne ne se fussent maintenus dans cete haute for-
» tune, si Charles VI n'étoit allé lui-même soumettre
» les Flamands rebelles, & rétablir votre aïeul dans la
» possession de ses Etats. De pareils bienfaits ne sau-
» roient être si-tôt effacés de votre mémoire ; mais s'il

» étoit nécessaire de vous les rapeler & de vous en four-
» nir les preuves les plus authentiques, nous n'aurions
» qu'à vous ouvrir les archives de la chambre des
» comptes de Paris, où l'on a pris soin de les conser-
» ver. Du reste, prince, en vous rapelant les bienfaits
» de ses ancêtres, le roi n'a point eu l'intention de
» vous les reprocher : il est au-contraire tout prêt à y
» en ajouter de nouveaux, lorsqu'écoutant mieux vos
» vrais intérêts, vous montrerez à la France que vous
» n'avez point oublié qui vous êtes, ni de qui vous
» descendez ».

Ann. 1470.

L'ambassadeur avoit fini : Hugonet, bailli de Charo-
lois, répondoit méthodiquement à tous les articles de
cete harangue, quand le duc impatienté des longueurs
de son chancelier prit lui-même la parole. « Le roi,
» dit-il, me rapelle que je suis du sang de France : le
» duc de Bretagne qu'il a résolu de détruire n'en est-il
» pas ainfi que moi ? Il déclare qu'il a protesté contre
» le traité de Péronne, comme si des formalités vaines
» pouvoient annuler la foi des traités. Sans doute il a
» oublié cete précieuse maxime d'un de ses ancêtres,
» *que si la foi étoit bannie du reste du monde, on devroit*
» *la retrouver encore dans le cœur des rois.* Il ajoute que
» je lui dois loyauté & fidélité ; les titres dont il se pare
» lui donnent-ils le droit de soulever mes sujets, & de
» prendre sous sa protection tous les malfaiteurs de mes
» Etats. Il détaille les services que ses ancêtres ont ren-
» dus aux miens : ne compte-t-il donc pour rien les
» services non moins importants que mes peres ont
» rendus aux siens ; services qui leur ont mérité la for-
» tune qu'ils m'ont transmise, & qu'il voudroit aujour-
» d'hui me ravir ? Oseroit-il nier qu'il n'ait ouvert ses
» Etats aux perfides Liégois, qu'il ne les ait établis
» sur les frontieres de mes provinces ? Combien en
» compteroit-on aujourd'hui dans le comté de Rhetel ?
» Qu'il n'espere donc plus me tromper par des paroles
» toujours pleines d'artifice : le duc de Bretagne est
» mon alié, je le défendrai ».

Ann. 1470.

Des discours si vifs de part & d'autre présageoient des suites fâcheuses ; mais Louis qui, pour obtenir la paix, avoit fait tant de sacrifices, étoit bien résolu de ne point faire la guerre, à moins qu'il n'y trouvât des avantages certains & considérables. La fortune lui en ménagea bientôt l'occasion, & sembla prendre plaisir à la faire naître du côté d'où vraisemblablement il l'atendoit le moins.

Affaires d'Angleterre.

Ph. de Commines.

Rap. Thoyras.

Hume.

Richard de Neuwil, comte de Warwick, après avoir détruit le parti de Lancastre, & placé Edouard, duc d'Yorck, sur le trône d'Angleterre, jouissoit dans cette île d'un pouvoir aussi étendu & bien plus flateur que celui qui n'est dû qu'à la naissance : il régnoit véritablement sous le nom de ministre, tandis qu'Edouard, jeune & galant se livroit à des conquêtes faciles au-milieu des femmes. Une jeune veuve avoit enchaîné le monarque, & malgré la distance immense qui la séparoit du trône, elle étoit parvenue à l'épouser. C'étoit Elisabeth de Woodville, veuve de Jean Gray : profitant de l'ascendant que lui donnoient ses charmes sur le cœur facile de son époux, elle atira ses parents à la cour, & les fit tous successivement pourvoir des premières charges de la couronne. Warwick qui n'avoit vu qu'avec le plus sensible déplaisir un mariage si disproportionné, ne put contenir son indignation, lorsqu'il considéra que les distinctions les plus flatteuses étoient prodiguées à la faveur : trop fier pour s'abaisser devant des hommes nouveaux, il aigrit sourdement les esprits, & suscita des ennemis au roi jusque dans le sein de sa famille. Le duc de Clarence, frère puîné d'Edouard, mécontent qu'on le négligeât, pendant qu'on élevoit aux premiers honneurs les parents de la reine, prêta sans peine l'oreille aux sollicitations de Warwick ; & pour s'unir plus étroitement à la fortune du comte, il consentit à épouser sa fille aînée. Encouragé par ces succès, Warwick concerta le coupable projet d'exciter une révolte générale ; & lorsqu'il crut avoir bien pris toutes ses mesures, il se retira avec son nouveau gendre & le reste

reste de sa famille dans la ville de Calais, dont il avoit le gouvernement.

Ann. 1470.

Calais, la seule place qui restât aux Anglois sur notre continent, étoit alors l'entrepôt général de tout le commerce entre l'Angleterre & les Pays-Bas. Les droits qui s'y percevoient au profit du gouverneur, montoient à des sommes considérables. Ce premier avantage n'étoit pas celui qui flattoit le plus l'ame ambitieuse de Warwick. Cete ville située entre la France & les provinces de la maison de Bourgogne, ne pouvant être défendue que par une nombreuse garnison, renfermoit dans ses murailles tout ce que l'Angleterre avoit des vieilles troupes ; & dans ce temps, les garnisons étoient à la disposition de celui qui les commandoit. Warwick étoit encore grand amiral & gouverneur des cinq ports, charges qui lui donnoient une inspection générale sur toute la marine Angloise : à tous ces avantages, que l'on joigne une fortune immense, une réputation brillante, & l'on cessera d'être surpris qu'il se flatât de renverser Edouard du trône avec plus de facilité qu'il ne l'y avoit placé. La révolte éclata dans le nord de l'Angleterre. Warwick & Clarence, qui en étoient les secrets instigateurs, demanderent au monarque la permission de voler à son secours, menerent avec eux une partie de la garnison de Calais & leverent de nouvelles milices. Déjà ils regardoient la victoire comme certaine, lorsque la sanglante défaite de Wels, un des principaux chefs des conjurés ; la découverte de leur projet, la défection de Talbot qui emmena avec lui quatre mille hommes de leurs meilleures troupes, renverserent leurs projets & leurs espérances. Trop foibles pour hasarder une bataille, ils ramassèrent ce qu'ils trouverent de vaisseaux, & s'embarquerent avec le reste de leur armée, bien convaincus que Calais leur ofroit un asile d'où ils braveroient impunément la colere d'Edouard : mais quelle fut leur surprise lorsqu'en approchant ils se virent assaillis par tout le canon de la place ! Leur situation étoit acablante ; la jeune duchesse de Clarence, parvenue au

Ann. 1470.

dernier terme de sa grossesse , ressentoit déjà les douleurs de l'enfantement : on pria la garnison de permettre au - moins que cete princesse infortunée fût reçue dans la ville pour y faire ses couches : quele alarme pouvoit inspirer une princesse jeune , foible & absorbée par la douleur ? Cete priere qui auroit touché le cœur d'un peuple de sauvages , fut encore rejetée , on ne put obtenir pour la soulager que deux flacons de vin. Le commandant qui se conduisoit avec tant de barbarie étoit un gentilhomme Gascon , apelé Vauclair , que Warwick avoit établi pour commander en son absence. Vauclair trouva le moyen de lui faire dire secrètement qu'on ne devoit point s'alarmer de ce qui se passoit ; qu'il ne se montroit perfide que pour le servir avec plus de succès ; que la garnison de Calais , informée de ce qui s'étoit passé en Angleterre , avoit conjuré sa mort s'il paroïssoit dans la ville : il l'invitoit à ne pas se laisser abatre , & à atendre tout du temps & des circonstances. La profonde dissimulation qui caractérise la plupart des hommes de ce malheureux siecle , empêche souvent qu'on ne puisse démêler les motifs secrets de leurs actions : ce même Vauclair qui protestoit à Warwick de sa fidélité , sollicitoit auprès d'Edouard le gouvernement en chef d'une place dont il n'étoit que le lieutenant ; il faisoit valoir auprès du duc de Bourgogne sa conduite perfide & barbare envers le plus grand de ses bienfaiteurs , & acceptoit pour récompense une pension de mille écus. Cependant quand nous vèrons la fortune commencer à se déclarer pour Warwick , nous retrouverons ce même Vauclair à la tête de ses plus zélés partisans.

Arrivée de
Warwick en
France.

Ibidem.
Manusc. de
le Grand.
Chron. scand.

Privé de sa dernière ressource , Warwick ne se laissa point abatre ; il étoit sûr de trouver un asile en France : mais connoissant depuis long - temps le caractère de Louis , il ne crut pas que le meilleur moyen de l'intéresser , fût de se présenter à lui dans l'état d'un malheureux fugitif , toujours à charge à celui qui le protege. Avec la petite flotte qui lui restoit , il se mit à faire des

courfes, pilla les flotes marchandes de Bourgogne & de Bretagne, & conduifit fes prifes dans le port de Honfleur. Louis mécontent de l'union étroite qu'entretenoit Edouard avec les ducs de Bretagne & de Bourgogne, accœuillit avec transport le feul homme qui pût alors produire une révolution en Angleterre : il eût fouhaité qu'au-lieu de débarquer à l'embouchure de la Seine, Warwick fe fût retiré à Cherbourg & à Grandville, ports de Normandie beaucoup moins fréquentés, & qui apartenoient à l'amiral de Bourbon; car prévoyant les plaintes & les reproches que feroit naître infailliblement la protection acordée à Warwick, il eût voulu pouvoir dire que la retraite acordée au comte étoit apparemment la fuite d'une affociation & d'une fraternité d'armes entre l'amiral de France & l'amiral d'Angleterre; affociation autorifée par les loix de la chevalerie, & dont les fouverains ne devoient prendre aucune connoiffance. Il chargea Dupleffis Bouré, d'engager adroitement Warwick à fe retirer dans les ports de la baffe-Normandie, fous prétexte qu'il y feroit moins obfervé par le connétable, ef pion fecret du duc de Bourgogne.

Les plaintes & les reproches que le roi avoit prévus, ne tarderent pas à éclater. L'impétueux Charles écrivit fur-le-champ au roi, au parlement & à la ville de Rouen, pour réclamer les prifes faites fur fes fujets, & pour fe plaindre de la protection que Warwick, fon ennemi, trouvoit à l'embouchure de la Seine. Cete lettre d'un fouverain, à une ville fujete, paroitra fans doute extraordinaire; mais on doit fe rapeler qu'alors les villes municipales refsembloient fort à de petites républiques fubordonnées à une monarchie. Elles levoient des impôts à leur profit, elles avoient des forces de terre & de mer, avec le droit de s'en fervice pour venger leurs propres quereles; quelques-unes même formoient des traités d'aliance & de commerce avec les puiffances étrangères. Les bourgeois de Rouen, après avoir communiqué au roi les lettres du duc, répondirent qu'il ne

Ann. 1470.

leur appartenoit point de prendre connoissance des démêlés qui pouvoient être survenus entre le comte de Warwick & le duc de Bourgogne; qu'ils étoient assurés que le roi leur souverain ne feroit rien qui dérogeât aux traités; qu'il étoit de notoriété publique que les vaisseaux Bourguignons, dont le comte de Warwick s'étoit emparé, avoient été repris par la flotte Angloise qui le poursuivoit, & rendus à leurs premiers maîtres, & qu'ainsi ils ne pouvoient avoir été mis à l'encan comme s'en plaignoit le duc, trompé, sans doute, par de faux rapports. Charles mécontent de cete réponse, écrivit à la même ville une seconde lettre où il disoit, qu'il lui paroissoit singulier que les bourgeois de Rouen fussent si bien informés de ce qui s'étoit passé sur mer entre la flotte de Warwick & celle d'Angleterre, & qu'ils le fussent si mal de ce qui se passoit actuellement sous leurs yeux sur la riviere de Seine, où il y avoit encore trois gros navires aux armes de Bourgogne; qu'à juger de l'avenir, par le passé, il étoit clair que Warwick se garderoit bien de se brouiller avec ses bons amis qu'il conservoit en Angleterre, & qu'il chercheroit à s'en dédommager sur les Flamands; mais *qu'à l'aide de Dieu* il sçauroit y mettre ordre, & qu'il n'épargneroit ni son ennemi ni ceux qui lui donneroient du secours.

Plus le duc mettoit de chaleur & d'emportement dans cete affaire, plus Louis affectoit de modération & d'impartialité. Il répondit aux députés Bourguignons qui vinrent réclamer les prises, que la demande étoit juste; mais que dans une affaire dont il n'avoit point de connoissance, il ne pouvoit se dispenser de faire observer les formes ordinaires de la justice; en conséquence il les adressa au tribunal de l'amirauté: ce tribunal qui sçavoit les véritables intentions du monarque, ordonnoit de longues informations, acorderoit des délais, multiplioit les opérations & ne terminoit rien. Cependant les armateurs François se joignant secrètement à la flotte de Warwick, faisoient tous les jours de nouvelles prises: le duc qui vit bien qu'on le jouoit, écrivit au bâtard de

Bourbon & à l'archevêque de Narbonne, chef de l'amirauté, la lettre suivante : *Archevêque, & vous amiral, les navires que vous dites avoir été mis de par le roi contre les Anglois ont déjà exploité sur la flotte de mes sujets retournant en mes pays. Mais par saint Georges, si l'on n'y pourvoit, à l'aide de Dieu j'y pourvoirai, sans vos congies, ni vos raisons ni justices, car elles sont trop volontaires & longues.* Charles.

Ann. 1470.

L'effet suivit de près la menace : Charles, sans autre déclaration de guerre, fait saisir & confisquer dans toute l'étendue de ses terres les marchandises des François, & sur un bruit vague que l'amiral de Bourbon épioit l'occasion de mettre le feu à la flotte de Hollande, il ordonne à la Gruthuse, Halluin & la Vere, d'armer promptement leurs vaisseaux, de les joindre aux flottes combinées d'Angleterre & de Bretagne, de chercher Warwick & de l'ataquer par-tout où ils pourroient le rencontrer. A cete nouvele, Louis comprit qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, & qu'il falloit mettre Warwick en état de repasser incessamment en Angleterre, ou s'attendre à voir les trois escadres combinées, insulter les côtes de Normandie ; mais avant que de renvoyer Warwick, il vouloit l'enchaîner aux intérêts de la France par les nœuds les plus étroits & les plus indissolubles. Warwick avoit deux filles ; l'une, comme nous l'avons déjà dit, étoit mariée au duc de Clarence ; la seconde déjà nubile, n'avoit encore aucun engagement : Louis résolut de la marier avec le jeune Edouard, prince de Galles, fils infortuné du malheureux Henri VI, alors prisonnier dans la tour de Londres, & de Marguerite d'Anjou, réfugiée en France, où elle traînoit une vie obscure. Jamais projet de mariage n'ofrit en aparence des difficultés plus insurmontables ; la haine irréconciliable qui séparoit le parti de Lancastre, de celui d'Yorck ; le nom de Warwick détesté de ceux auxquels on vouloit l'associer ; les meurtres, les incendies, & toutes les horreurs d'une guerre civile & domestique ; la présence du duc de Clarence,

Ann. 1470.

frère d'Edouard , & son héritier présomptif ; toutes ces considérations n'arêterent point le monarque : il fit venir Warwick & sa famille dans la ville d'Angers , où se rendit de son côté la reine Marguerite avec son fils. Cete femme magnanime , qui avoit égalé les héros à la tête des armées , & qui les surpassoit , peut-être , dans la maniere dont elle supportoit l'adversité , ne vit plus dans Warwick que le vengeur de sa querelle & le défenseur de son fils : on convint qu'on travailleroit à remettre sur le trône le malheureux Henri VI ; que le jeune Edouard succéderoit à son pere , & que Warwick , pendant le regne du pere & de la minorité du fils , auroit la principale administration des affaires & le titre de régent ; que si le jeune Edouard mourroit sans postérité , la couronne retourneroit au duc de Clarence ou à ses enfants ; qu'il y auroit entre la France & l'Angleterre une alliance perpétuelle & une ligue offensive , laquelle dureroit jusqu'à l'entiere destruction de la maison de Bourgogne : le contrat de mariage fut dressé sur ce plan , & on célébra les noces.

Naissance du
Dauphin.

A la joie que Louis ressentit de la réussite de son projet , se joignit un plaisir plus vif encore , & que toute la France partagea avec lui : la reine acoucha d'un fils que nous verrons régner après son pere , sous le nom de Charles VIII. Louis qui n'avoit cessé de demander au Ciel cete faveur , consacra huit vingt mille écus d'or , selon la maniere de compter de ce temps , à Notre-Dame du Pui en Anjou , en exécution du vœu qu'il avoit fait de lui offrir un enfant d'argent du poids qu'auroit son fils , à l'âge de dix ans. Ensuite il ne songea plus qu'à renvoyer promptement Warwick en Angleterre.

Warwick
retourne en
Angleterre.

Ibidem.
Chron. scand.

Les préparatifs étoient faits , il s'agissoit d'échaper à la flotte ennemie. Un vent de nord qui dispersa une partie de cete flotte , un brouillard épais qui survint le lendemain , donnerent un passage libre à l'escadre de Warwick. Louis plus inquiet que ceux mêmes qui couroient les risques de cete dangereuse expédition , pré-

texta un pèlerinage au mont Saint-Michel , pour être témoin du départ , & pour se trouver plus à portée , s'il survenoit quelque accident , d'y remédier promptement.

Ann. 1470.

Pendant son séjour sur la côte de Normandie , il fit dans la ville d'Avranché la revue des gentilshommes de sa maison , apelés autrement *les pensionnaires du roi*. Comme il les trouva mal équipés pour des gens de guerre , il s'avisa d'acheter un grand nombre d'écrivoires qu'il leur distribua , en disant que *puisqu'ils étoient si peu en état de le servir de leurs armes , ils eussent du moins à le servir de la plume*.

Une pauvre femme vint se jeter à ses pieds , & se plaignit amèrement qu'on refusoit d'inhumer son mari en terre-sainte , par ce qu'il étoit mort insolvable : Louis répondit *qu'il n'avoit pas fait les loix , & qu'il ne pouvoit en dispenser* : puis s'informant de la somme à laquelle montoit la dette , il l'aquita de ses propres deniers , & ordonna qu'on rendit au corps les derniers devoirs.

De retour au château du Plessis-lès-Tours , lieu de sa résidence ordinaire , il adressa une lettre circulaire aux villes du royaume , afin qu'elles lui députassent chacune en particulier deux de leurs meilleurs marchands , qu'il vouloit consulter sur les intérêts du commerce. Lorsqu'il les eut tous assemblés , il leur exposa la conduite qu'avoit tenue le duc de Bourgogne , & les nouveaux risques qu'on couroit en continuant de se rendre dans les Etats d'un prince qui venoit de confisquer , contre la foi publique , les marchandises de tous les François : il leur laissa voir les justes espérances qu'il avoit du côté de l'Angleterre , & les pria de lui donner des avis dans la conjoncture présente. D'après la délibération de l'assemblée , il défendit à ses sujets tout commerce avec ceux du duc de Bourgogne ; & pour réparer , autant qu'il seroit possible , les pertes que les négociants aloient faire en cessant de fréquenter les foires d'Anvers , il établit à perpétuité dans la ville de Caen deux

Ann. 1470.

Révolution
en Angleterre.
Edouard se re-
fugie à la cour
de Bourgogne.
*Phil. de Com-
mines.*

Hume.
Rap. Thoyr.

foires franches, où toutes les monnoies étrangères au-
roient cours ; & pour y attirer les marchands étrangers,
il renonça en leur faveur à son droit d'aubaine & leur
acorda les privileges de régnicoles.

Long-temps avant le départ de Warwick, Charles
avoit averti le roi d'Angleterre de se tenir sur ses gar-
des, & de prendre des précautions contre la descente
que projetait son ennemi. Edouard toujours livré aux
plaisirs, & naturellement présomptueux, avoit répondu
que loin de s'opposer à cete descente, il feroit ouvrir à
Warwick tous les ports d'Angleterre, & qu'il recevrait
avec transport la nouvelle de son débarquement : elle
ariva enfin cete nouvelle & jeta Edouard dans le plus
grand embaras. Warwick profitant de l'ascendant que
son génie & sa réputation lui donnoient sur ses compa-
triotés, fut à peine débarqué, qu'il ordonna à tous les
sujets de la couronne d'Angleterre, depuis l'âge de
seize ans jusqu'à soixante, de venir, sous peine de la
vie, se ranger sous ses drapeaux, pour tirer Henri, leur
légitime souverain, de l'odieuse prison où le détenoit
l'usurpateur du trône. Cet acte d'autorité en imposa à
un peuple libre, l'armée de Warwick grossissoit de
jour en jour & se trouva bientôt monter à cinquante
mille hommes. Edouard réveillé au bruit de sa mar-
che, sembla travailler lui-même à sa perte : il donna
le commandement de son avant-garde au propre frere
de Warwick, le marquis de Montagne, qui passa
presqu'aussitôt dans le camp ennemi. Cete desertion
entraîna la defection du reste de l'armée. Edouard,
après avoir erré quelque temps sur le bord de la mer,
se jeta précipitamment dans deux barques Holandoi-
ses, que le hasard lui fit rencontrer. Ce monarque si
puissant & si heureux quelques jours auparavant, se
trouva dans un instant si pauvre, qu'il ne put payer
le patron de ces barques, qu'en lui donnant une de
ses robes doublée de fourrure : il se refugioit à la cour
de Bourgogne ; mais comme si la fortune eût pris plaisir
à épuiser sur lui tous ses traits, il fut aperçu dans la
traverse

traverse par quelques corsaires des villes anféatiques , qui le poursuivirent jusque dans les ports de Holande : il étoit sur le point d'être enlevé , lorsque le seigneur de la Gruthuse , qui se trouva dans ce moment à Alcmæer , lui envoya du secours.

Ann. 1470.

L'arivée inattendue d'Edouard jeta Charles dans une étrange perplexité ; il balança long-temps sur la manière dont il se comporteroit envers le monarque détrôné : devoit-il le chasser de ses Etats , ou lui accorder sa protection ? L'un & l'autre de ces deux partis offroit de grandes difficultés : dans la querele sanglante qui avoit déchiré l'Angleterre , Charles avoit long-temps favorisé la maison de Lancastre , dont lui-même descendoit par sa mere : on trouvoit à sa cour les déplorables restes de ce parti , les ducs de Sommerfet , de Glocestre , de Chester , *lesquels j'ai vu*, dit Commines , *en si grande pauvreté avant que ledit duc eût connoissance d'eux , que ceux qui demandent l'aumône ne sont pas si pauvres ; car j'ai vu un duc de Cestre aler à pieds sans chausses après le trait dudit duc , pourchassant sa vie de maison en maison sans se nommer.* Le seul desir d'oposer à Louis les forces d'Angleterre , & de renouveler en France les malheurs du regne de Charles VI , avoit porté le duc de Bourgogne à rechercher l'aliance du parti victorieux. Il avoit épousé la sœur d'Edouard ; & sans cesser de protéger les malheureux restes du parti de Lancastre , il n'avoit rien oublié pour se concilier de plus en plus l'amitié du monarque Anglois : il venoit même de prendre de lui l'ordre de la Jarretiere. Tant qu'Edouard avoit été heureux , la politique , bien plus que le goût , lui avoit attaché Charles : alors Edouard étoit souverainement malheureux , & pouvoit même entraîner dans sa chute son imprudent protecteur. La Flandre , la plus riche province des Etats de Charles , ne devoit son opulence & son excessive population , qu'à ses nombreuses manufactures : elle tiroit d'Angleterre ses matieres premières : si Charles en venoit à une rupture ouverte

Ann. 1470.

avec cete couronne , le commerce des Flamands aloit être interompu ; & en ce cas qui pouvoit l'asfurer que ce peuple mutin , déjà mécontent de la perte d'une partie de ses privileges , ne prêteroit pas l'oreille aux pratiques secretes de Louis , & laisseroit échapper cete occasion unique de se révolter ? Que deviendroit Charles avec toute sa puissance , si dans le temps même où ses frontieres seroient ataquées par les armées combinées de France & d'Angleterre , il avoit encore à se défendre contre ses propres sujets ? Toutes ces raisons le portoient à ne point recevoir Edouard. D'un autre côté , il lui paroissoit odieux d'abandonner à son mauvais sort un roi suppliant , son alié , son beau-frere : que dis - je , abandonner ! il faloit le chasser avec ignominie ; car déjà il étoit entré dans ses Etats. Charles savoit - il même si cete conduite peu généreuse , ne tourneroit pas entièrement à son préjudice ? Warwick étoit son ennemi personnel , & n'en continueroit pas moins à lui rendre de mauvais offices : une réconciliation frauduleuse n'étoit-elle pas plus dangereuse qu'une haine déclarée ? Dans cete délicate alternative , il prit un parti mitoyen : il vit Edouard en particulier , & affecta en public de se déclarer pour le parti du vainqueur : il députa Commynes vers ce même Vauclair , gouverneur de Calais , qui avoit à peine attendu la révolution pour faire arborer à sa garnison les enseignes de Warwick. Commynes qui courut risque de la vie , représenta de la part du duc son maître , que l'aliance qui subsistoit entre les Anglois & les Bourguignons , n'étoit point de nature à être rompue par un changement de souverain ; qu'elle étoit de nation à nation , & n'avoit pour objet que l'intérêt du commerce ; que les Bourguignons se soucioient peu que ce fût Edouard ou Henri qui ocupât le trône d'Angleterre , & qu'ils ne devoient prendre aucune part dans les révolutions qui ne changeoient que la fortune particuliere d'un souverain. Ce fut encore dans le même sens qu'étoit conçue la lettre singuliere que

Charles adressa au peuple Anglois , elle avoit pour souscription , *à vous , mes amis*. Il disoit dant cete lettre , qu'étant lui-même issu du sang des Lancastres , il n'avoit jamais cessé de s'intéresser à la bonne & à la mauvaise fortune de cete maison ; que les chefs les plus distingués de ce parti étoient encore à sa cour & auprès de sa personne ; que dans les aliances qu'il avoit contractées avec le parti contraire , il n'avoit eu pour objet que de favoriser le commerce des deux nations. Mais comme cete espece d'excuse coûtoit trop à son caractère superbe & hautain , il termine ainsi sa lettre : *Mes voisins , commencez quand vous voudrez ; car si souffrir mon amitié vous ne pouvez , par saint Georges lequel me connoît être meilleur Anglois , plus désirer le bien de celui royaume que vous & les autres Anglois ne font , à l'aide de Dieu & de la benoîte Vierge Marie & glorieux martyr dessus nommé , vous & ceux qui éprouver le voudront , connoîtront si du sang de Lancastre je suis un fruit , & si aucune chose m'en est demeurée , ce que plus par amitié que par haine je voudrois mieux démontrer : si me prenez comme vous voudrez , car tel parfaitement je serai.*

Tandis que Charles prioit , menaçoit & tentoit d'écarter l'orage prêt à fondre sur ses États , Louis non moins actif formoit une aliance avec les Suisses , envoyoit une ambassade solennelle vers Henri VI , nouvellement tiré de prison pour remonter sur le trône ; ratifioit avec le monarque le traité de ligue offensive & défensive déjà conclu avec Warwick & le jeune Edouard ; faisoit rendre à ce prince & à Marguerite d'Anjou , sa mere , des honneurs extraordinaires , & se disposoit à les renvoyer promptement auprès d'un pere & d'un époux , esclave sur le trône , & qui sentit toujours le besoin d'être gouverné.

Les aliances étrangères n'étoient pas les seules qui occupassent Louis : celles qu'il avoit à former dans le sein même de la monarchie n'étoient pas moins intéressantes ; il devoit s'assurer des dispositions équivo-

E e ij

Ann. 1470.

Le roi se dispose à la guerre.

Ibidem.
Preuves de
Commines.

Ann. 1470.

ques de son frere , enchaîner le duc de Bretagne , partisan déclaré de Charles , entraîner malgré eux les princes de la maison d'Anjou & le duc de Bourbon , qui redoutoient l'accroissement de l'autorité royale ; enfin , il falloit qu'en inspirant sourdement à la nation le desir de recommencer la guerre , il ne parût que se prêter à l'impulsion générale , afin que si le succès ne répondoit pas à ses espérances , on n'eût aucun reproche à lui faire.

Jusqu'alors il avoit imposé un silence absolu sur le traité de Péronne : il commença à faire répandre dans le public des écrits où la perfidie du duc de Bourgogne & la trahison du cardinal Balue , étoient mises au grand jour. Le parlement de Paris qui ne s'étoit prêté qu'avec une extrême répugnance , à l'enregistrement d'un traité si contraire aux loix fondamentales de la monarchie , ne fut pas plutôt informé des nouvelles dispositions du monarque , qu'il se remit en possession de tous les droits dont il avoit été lui-même dépouillé ; il reçut les apels qui lui furent portés du comté de Flandre , & fit partir un de ses huissiers pour signifier des ajournements dans cete province. Charles fit mettre l'huissier en prison ; un président de la cour , envoyé pour informer , ne fut pas mieux traité ; ils ne recouvrèrent l'un & l'autre leur liberté qu'après s'être défistés de toutes leurs poursuites : ceux des Flamands qui avoient osé apeler au parlement furent arrêtés , condanés à mort , & publiquement exécutés : ces violences , toujours odieuses , ne déplaisoient point à Louis. Caché sous le manteau des loix , il aiguillonna son adversaire & tenoit un registre exact des fautes qu'il lui faisoit faire. Les prévôtés de Vimieu , Fouloi & Beauvaisis , avoient été cédées par le traité de Péronne au duc de Bourgogne , qui devoit en faire hommage au souverain. Charles s'étoit mis en possession de ces prévôtés , & n'avoit point encore rendu un hommage que personne ne lui avoit demandé. Cete négligence à remplir une clause essentielle de l'engagement autorisa

le parlement à déclarer que ces terres étoient confis-
quées ; en conséquence il députa deux de ses membres Ann. 1470.
pour les faire rentrer sous la main du roi.

Harcelé par toutes ces entreprises , Charles écrivit au parlement & au roi pour se plaindre ; & comme il n'obtenoit de Louis aucune réponse satisfaisante , il somma le roi de Sicile & le duc de Bretagne , de lui garantir le traité de Péronne ou de se déclarer en sa faveur , comme ils s'y étoient obligés. Louis , de son côté , fit partir sur-le-champ , pour la Bretagne , l'évêque de Langres , Louis de Crussol , sénéchal de Poitou , Pierre Doriole , général des finances , & le président Boulanger : ils avoient ordre de s'adresser d'abord au seigneur de Lescun , & après s'être concertés avec lui , de représenter au duc , que pendant que le roi se faisoit une loi d'observer de point en point le traité de Péronne , Charles qui en avoit dicté lui-même les conditions , loin de les remplir , n'avoit point encore rendu hommage pour les terres qu'il s'étoit fait céder ; que même il avoit négligé de fournir les scélés des seigneurs Bourguignons , nommés pour garants du traité ; que sans déclaration de guerre , & contre la foi publique , il avoit confisqué dans toutes ses provinces les effets des marchands François ; qu'il venoit tout récemment de faire emprisonner deux officiers du parlement ; qu'il avoit reçu l'ordre de la Jarretière , & s'étoit par conséquent déclaré le chevalier d'un monarque Anglois : enfin , qu'il retenoit à sa cour Edouard , usurpateur du trône d'Angleterre , & l'ennemi déclaré de la maison de Lancastre. Les députés demandoient que le duc de Bretagne , comme vassal de la couronne , joignît ses armes à celles du roi pour obliger Charles à satisfaire à tous ces articles. Une pareille demande étoit très-embarrassante : le duc de Bretagne ne pouvoit pas se méprendre sur ses vrais intérêts. Aspirant à l'indépendance , attentif à maintenir les usurpations de ses ancêtres , il n'avoit point d'ennemi plus à craindre que le roi de France , le seul qui avoit le droit de le

Ann. 1470.

faire rentrer dans les anciennes bornes de la vassalité : au - lieu que Charles travaillant pour la cause commune , étoit son alié naturel & son plus ferme apui. Dans toute autre conjoncture le Bretons n'auroient donc pas balancé à se déclarer pour Charles ; mais il est des circonstances où la prudence veut qu'on s'écarte des regles ordinaires. Depuis plus d'un siecle les ducs de Bretagne ne se maintenoient dans une sorte d'indépendance que par les secours qu'ils tiroient de l'Angleterre , & par leurs aliances avec les ducs de Bourgogne : or , dans la position où François II se trouvoit , non-seulement il n'avoit aucun secours à espérer des Anglois , mais il devoit s'attendre à les voir fondre sur ses Etats , du côté de la mer , tandis que les François y pénétreroient par terre. Queles forces oposeroit-il à des ennemis si puissants ? que pourroit-il se promettre de Charles , assez embarrassé à se défendre lui-même ? Le parti le plus sûr , celui auquel il s'arêta , consistoit à tromper adroitement le monarque , en paroissant se déclarer en sa faveur , & à tâcher en effet de lui procurer une supériorité passagere sur le duc de Bourgogne , afin de les amener l'un & l'autre , sans qu'ils s'en doutassent , à un dénouement qui donneroit des entraves à Louis , & qui assureroit l'état des princes & de tous les grands du royaume. Ce dénouement étoit le mariage déjà projeté du duc de Guienne & de l'héritiere de Bourgogne : on connoissoit la répugnance de Charles , pour le gendre qu'on lui proposoit ; mais on se flatoit que dans l'extrême embarras où il se trouveroit , il écouterait moins son goût que ses intérêts , & qu'il acheteroit sans peine le salut de ses provinces & sa propre conservation , par un sacrifice qui , tout bien examiné , n'en étoit pas un. De son côté le duc de Guienne , qui depuis la naissance d'un dauphin , n'avoit plus le même intérêt à ménager les bonnes grâces du roi , desiroit passionnément ce mariage. Les grands du royaume qui tenoient de la libéralité du monarque des domaines ou des pensions , &

Intrigues des
grands vassaux
Commines.
Manusc. de
le Grand.

qui ne comptoient sur sa bienveillance qu'autant de temps qu'il ne pouroit se passer de leurs services, cherchoient à nourrir les inquiétudes & réprimer ses caprices. Le premier auteur & moteur secret de toute cete intrigue , étoit le fameux connétable de Saint-Pol , génie artificieux & profond , qui ayant plus à perdre ou à espérer que les autres grands du royaume , atisoit le feude la discorde entre Charles & Louis. *Le connétable avoit , dit Commines , quatre cents hommes d'armes ou quatre cents lances payées à la montre , & n'avoit point de contrôleur , & plus de trente mille francs tous les ans , outre les gages de son ofice & les profits de plusieurs belles places qu'il tenoit.* Beau-frere du roi , premier officier de la couronne , adroit politique , guérier intrépide , il jouissoit de la plus haute considération dans le royaume. Il n'avoit pas moins de crédit à la cour de Bourgogne dont il avoit occupé les premières charges ; ses fils & son frere y commandoient encore les armées ; maître de quelques places fortes sur les confins des deux Etats , dont il tenoit pour ainsi dire les clefs , il espéroit qu'à la faveur des troubles il augmenteroit considérablement sa fortune , & qu'il parviendrait à se former un Etat indépendant. Après avoir épuisé les voies de la persuasion , pour obtenir du duc de Bourgogne qu'il consentit à un mariage , regardé comme le garant de la liberté publique , il recourut à des moyens plus puissants ; & voulant faire servir Louis lui-même d'instrument à ses desseins , il lui représenta la nécessité de profiter d'une conjoncture unique , où la France & l'Angleterre aloient travailler de concert à humilier un prince superbe , qui menaçoit la monarchie d'une entiere subversion ; & pour mieux triompher de la défiance & de l'irrésolution du monarque , il promit non-seulement de le mettre en possession des villes sur la Somme , mais de faire soulever en sa faveur la Flandre entiere , & les principales villes du Brabant.

Louis , tout pénétrant qu'il étoit , ne put percer ce mystere ; ce fut donc moins pour rompre un projet

Ann. 1470.

Assemblée de
notables dans
la ville de
Tours.
Commines.

déjà formé, qu'afin de l'empêcher d'éclorre, qu'il prit le parti d'envoyer en Castille une nouvelle ambassade. Le cardinal Jouffroi & le seigneur de Torci, munis d'une bulle du pape, par laquelle Jeanne étoit déclarée fille & héritière de Henri, fiancerent publiquement cete princesse au nom du duc de Guienne : ce prince, quoiqu'il n'eût aucun dessein d'achever ce mariage, donna sans peine la procuration qu'on lui demandoit, & lorsqu'il reçut la nouvelle de ses fiançailles, il célébra un magnifique tournoi à Libourne : Gaston Phœbus, prince de Viane, y remporta tous les prix, mais blessé dangereusement d'un éclat de lance, il mourut quelques jours après.

Louis prêta trop facilement l'oreille aux sollicitations du connétable, & s'embarqua dans une guerre dont il ne connoissoit pas les motifs secrets. Déjà les compagnies d'ordonnance défilent vers les confins de la Picardie ; déjà un grand nombre d'émissaires répandus en Bourgogne & en Flandre, tentoient la fidélité des officiers & des bourgeois : cependant un scrupule l'arrêtoit encore. Le traité de Péronne, quoique dicté par la violence, avoit été enregistré sans restriction dans les cours souveraines, & garanti par tous les princes & les grands du royaume. Soit que Louis n'osât de sa propre autorité rompre un acte devenu en quelque sorte national, soit qu'incertain du succès de la guerre qu'il aloit entreprendre, il ne voulût point se charger seul de l'événement, il indiqua dans la ville de Tours une assemblée de notables : cete assemblée fut si nombreuse, que quelques écrivains l'ont qualifiée d'*Etats-généraux* ; ils se trompent, les *Etats-généraux* sont composés de députés que les provinces nomment pour leurs représentants, au-lieu que dans l'assemblée dont nous parlons, il ne se trouva que les gens que le roi avoit lui-même apelés. On y exposa la conduite du duc de Bourgogne avant & après le traité de Péronne ; la prison du roi contre la foi des serments ; les conditions odieuses stipulées pour sa délivrance ; les droits de

de la couronne ouvertement violés ; les marchands François dépouillés contre la foi publique ; les officiers de la justice trainés dans les prisons ; des hostilités commises sur les côtes de Normandie , sans déclaration de guerre ; l'ordre de la Jarretiere , reçu de la main du plus redoutable ennemi de la nation. A ces plaintes formées au nom du monarque , le comte d'Eu , dernier rejeton de la branche d'Artois , en ajouta une qui , bien qu'elle fût personnelle , ne laissoit pas d'intéresser la nation , en ce qu'elle dévoiloit les projets ambitieux du duc de Bourgogne. Il se plaignit que ce duc lui détenoit injustement la ville de Saint-Valeri , parce qu'il avoit refusé de lui prêter serment de fidélité envers & contre tous , sans excepter le roi. D'après cet exposé , l'assemblée déclara le duc de Bourgogne atteint & convaincu de lèse-majesté , & renvoya l'instruction de son procès au parlement de Paris , comme cour des pairs. Le parlement fit partir un de ses huissiers , pour ajourner le duc en personne dans la ville de Gand , où il faisoit alors sa résidence. Charles écumant de colere , jete des regards furieux sur l'huissier , le fait charger de fers , & le renvoie quelques jours après sans lui faire de réponse. Quoiqu'il ne lui restât plus aucun doute sur les véritables intentions du monarque , il ne s'atendoit pas à se voir attaqué avant le printemps : on étoit au milieu de l'hiver , & le duc après avoir tenu inutilement son armée sur pied , venoit de la congédier : ce fut le moment que Louis prit pour l'ataquer. Charles fut informé par un messager secret du duc de Bourbon ; qu'il n'avoit pas un moment à perdre ; que déjà les troupes royales étoient en marche , & que les peuples étoient prêts à se révolter : il aprit en même-temps qu'on avoit suborné des traîtres pour atenter à ses jours. Un fait assez singulier sembla justifier ce dernier avis.

Baudoin , frere naturel du duc , quita brusquement la Bourgogne & vint se refugier en France , où Louis lui donna un riche établissement. Charles ordonna des

Ann. 1470.

Le duc de Bourgogne ajourné par un huissier.

Meyer.
Manusc. de
ie Grana.

Ann. 1470.

prieres publiques dans tous ses Etats , pour remercier Dieu de l'avoir préservé de l'horrible atterrat que n'avoient pas craint de former contre ses jours , Baudoin , Jean de Chassa , réfugié en France depuis un an , & Jean d'Arson , gouverneur du fils aîné d'Antoine un de ses freres naturels , plus connu sous le nom de *grand bâtard de Bourgogne*. Baudoin & Chassa répondirent à cete acufation par un sanglant manifeste : ils déclaroient que quiconque les acusoit d'avoir conspiré contre la vie de Charles de Bourgogne , *en avoit menti* : ils ofroient l'un & l'autre de l'en convaincre les armes à la main. Chassa ajoutoit que la vraie cause qui l'avoit obligé d'abandonner la cour du duc , étoit l'afreuse débauche qui y régnoit , & le desir de sauver son honneur des poursuites crimineles & violentes d'un prince extrêmement corrompu. C'est à regret que l'histoire se charge du récit de ces infamies , mais elle doit au lecteur la peinture fidele des siecles & des hommes.

Charles connoissant le danger qui le menaçoit , convoqua ses troupes : mais elles ne pouvoient être promptement rassemblées , parce que la Bourgogne n'avoit point encore de compagnies d'ordonnance. Les seules troupes qu'elle entretenoit étoient *des gens à gages ménagers* ; c'est le nom qu'on donnoit à une milice qui , pendant la paix , recevoit une paye très modique , parce qu'elle étoit alors rendue à l'agriculture ou à l'exercice des arts , & qui devoit se rassembler aussitôt qu'elle étoit mandée. En attendant que cete milice fût prête à marcher , le duc s'avança vers les frontieres de la Picardie , avec cinq cents chevaux. Il apprend à son arrivée que Saint-Quentin a ouvert ses portes au connétable & a reçu garnison Françoisise : indigné de ce procédé , il envoya un héraut au connétable pour le sommer de venir le servir en personne , ainsi que l'y obligeoient sa qualité de sujet & son propre scélé : le connétable répondit sans s'émouvoir , *que si le duc avoit son scélé , il avoit aussi celui du duc , & qu'il étoit homme pour lui répondre de son corps*. Charles blessé d'une réponse si

Saint-Quentin
ouvre ses por-
tes au conné-
table.

Commines.
Chron. Scand.
Manusc. de
le Grand.

fiere, fit faïfir toutes les terres du connétable en Flandre & en Artois. Celui-ci s'en vengea sur ses propres enfans qui étoient au service du duc, & s'empara par droit de représailles de toutes les terres qu'ils possédoient en France. Tele étoit alors la déplorable condition des guèriers, que le pere & les enfans, souvent atachés à des partis diférens, se voyoient sans cesse exposés à fouiller leurs mains par des paricides.

Saint-Quentin ne fut pas la seule ville qui se donna volontairement au roi. Dammartin s'aprocha de Roie, & s'en rendit maître en corrompant le sire de Poix, qui commandoit la garnison. Abeville étoit partagée en deux factions; l'une étoit toujours fidele au duc de Bourgogne, l'autre s'étoit déclarée en faveur du roi: cete derniere devenant de jour en jour plus puissante eût livrée la ville, si Desquerdes, qui commandoit dans le voisinage, ne s'y fût jeté avec des troupes. Ce coup de main sauva Abeville, mais alarma toutes les places voisines. Un de leurs privileges & celui auquel elles étoient le plus fortement atachées, consistoit à se défendre par leurs propres forces, & à ne pouvoir être contraintes d'accepter une garnison, si elles ne la demandoient. La ville d'Amiens, éfrayée de ce qui venoit de se passer dans Abeville, traita secrètement avec Dammartin. Les conditions furent bientôt réglées: mais ce vieux guèrier craignit de s'enfermer dans la place, n'ayant que peu de monde avec lui: les habitants pouvoient s'entendre avec le duc de Bourgogne & ne l'apeler dans leurs murs, que pour le livrer à l'ennemi. Voulant donc s'affurer de leurs dispositions, il convint avec les députés qu'il écriroit aux bourgeois, pour les exhorter à se soumettre au roi; qu'ils communiqueroient ses lettres au duc de Bourgogne, pour le tromper plus sûrement par cete marque aparente de fidélité, & que d'après la réponse du duc, on jugeroit des mesures qu'il y auroit à prendre. Charles caressa les députés qui lui apporterent les lettres de Dammartin; & comme il n'avoit point encore rassé-

Ann. 1470.

Ann. 1471.

Les bourgeois d'Amiens traitent avec Dammartin.

Preuves de Commines, num. 165. L'hermite de Soliers.

Ann. 1471.

blé ses troupes , il leur déclara que se confiant en la fidélité de ses bourgeois , il se reposoit sur eux de la défense de leur ville. Dammartin ayant eu le temps de ramasser deux mille hommes , s'avança jusqu'aux portes d'Amiens , qui lui furent ouvertes. Avant que Charles en eût reçu la nouvelle , il écrivit à ce général une longue lettre remplie d'invectives : il y rapela la triste & honteuse indigence dans laquelle le comte étoit plongé pendant la guerre du *bien public* , la protection & les secours qu'il avoit reçus des princes ligués : il lui reproche ensuite les basses manœuvres auxquelles il n'a pas honte de se prêter pour corrompre d'honnêtes citoyens ; il compare les habitants d'Amiens , dont la défection ne lui étoit pas connue , au *serpent qui ferme l'oreille à la voix de l'enchanteur* : enfin il réclame la foi des traités de Conflans & de Péronne , foi sacrée pour des hommes d'honneur , & si lâchement violée à son égard. Dammartin outragé , ne put réprimer sa colère ; il fit au duc une réponse mortifiante que nous croyons devoir rapporter dans sa forme originale , nous contentant d'en retrancher les longueurs , & d'y faire quelques corrections de style.

« Très haut & puissant prince , j'ai reçu la lettre
» que vous m'avez écrite : elle a été dictée , sans doute ,
» dans votre conseil , & par de très grands clercs , gens
» beaucoup plus habiles que moi dans l'art d'écrire des
» lettres : car je ne vécus jamais du métier de la plume.

» Très haut & puissant prince , vous me rappelez l'état
» malheureux où je me trouvois au temps de la guerre
» que vous nommez *du bien public* , & que j'apele moi
» *du mal public*. Vous n'ignorez pas qu'il ne tint pas à
» moi que je ne servisse alors le roi comme mon état & ma
» naissance m'y obligeoient : des ennemis & des envieux
» m'avoient noirci dans son esprit ; mais j'ai triom-
» phé de leur malice , & mon innocence a été mise dans
» tout son jour. Au-reste , bien vous prit que je fusse
» alors dans la disgrâce , car je si me fusse trouvé dans
» l'armée royale , vous ne vous seriez pas tiré si heu-

» reusement d'une si folle entreprise , particulièrement à
 » la journée de Montlhéri.

Ann. 1471.

» Très haut & puissant prince , vous semblez dans
 » vos lettres me traiter d'enchanteur ; je ne connus ja-
 » mais cet art : mais si j'ai quelquefois désiré de le met-
 » tre en pratique ce fut lorsque le roi , contre mon
 » avis , se rendit à Péronne , où il fut si lâchement
 » trahi. Ayant fait plusieurs efforts inutiles pour le dé-
 » tourner de ce fatal voyage , je parvins du-moins à
 » l'arracher de vos mains en refusant de congédier l'ar-
 » mée qu'il m'avoit confiée : on m'accorda alors la
 » louange d'avoir sauvé la France , & il ne vous resta
 » que l'éternel opprobre qui suit la trahison.

» Très haut & puissant prince , si je vous écris quel-
 » que chose qui vous déplaît , & que vous vouliez
 » vous venger de moi , espérez qu'avant la fin de la
 » guerre vous me trouverez si près de vous , qu'il vous
 » sera aisé de juger si je vous trouve bien redoutable.

» Ces lettres sont écrites par moi Antoine de Cha-
 » bannes , comte de Dammartin , grand maître de l'hôtel
 » de France & lieutenant-général pour le roi en sa ville
 » de Beauvais , lequel très humblement vous récrit : pour
 » souscription à monsieur de Bourgogne ».

Après la perte d'Amiens , Charles ne se trouvant plus
 en sûreté à Dourlens , se retira sous les murs d'Aras ,
 où il avoit assigné le rendez-vous général de ses trou-
 pes. Ses frontières entamées du côté de la Picardie &
 de la Bourgogne , il sentit ce qu'il avoit à craindre , si
 pendant qu'il opposeroit toutes ses forces aux François ,
 du côté de la Picardie & de la Bourgogne , les An-
 glois venoient fondre sur la Flandre ou sur la Hollande.
 Il ne trouva point de meilleur moyen pour éviter ce
 danger , que de donner à ces derniers de l'occupation
 dans leur île ; & d'y faire naître , s'il étoit possible ,
 une nouvelle révolution. Edouard , qu'il négligeoit &
 qu'il sembloit même avoir oublié , conservoit encore
 un grand nombre de partisans en Angleterre. S'il s'y
 montroit tout-à-coup , il pouvoit balancer la fortune.

Edouard re-
 tourne en An-
 gleterre.

Rap. Thoyr.
 Hume.
 Manusc. de
 le Grand.

Ann. 1471.

il y avoit lieu du-moins d'espérer qu'il occuperoit tellement toute l'attention du gouvernement, qu'il l'empêcheroit de porter ses vues sur le Continent. Charles ne songea donc qu'à le mettre en état de retourner promptement en sa patrie : mais comme il doutoit avec raison du succès de cete démarche, & qu'il ne vouloit fournir aux Anglois aucun prétexte d'en venir à une guerre ouverte avec lui, il soudoya au nom d'Edouard lui-même quelques vaisseaux des villes anseatiques : il mit ce monarque en état de lever une petite armée ; & lorsqu'il sçut que tout étoit embarqué, il fit publier une défense générale à tous ses sujets de secourir, soit directement soit indirectement, Edouard d'York, qu'il ne qualifioit pas de roi d'Angleterre. Cependant Charles rassembloit ses troupes & faisoit ses préparatifs : il eut lieu de s'applaudir de ses soins. Jamais les ducs de Bourgogne n'avoient mis sur pied une armée si nombreuse, elle montoit à quatre-vingt mille combattants.

Le roi marche
en personne
contre le duc
de Bourgogne.

*Commines.
Chr. Scand.
Manusc. de
le Grand.*

Louis à cete nouvele, sentit renaître ses alarmes : il avoit chargé de défendre la frontiere le connétable de Saint-Pol & le comte de Dammartin, tous deux braves & expérimentés, mais emportés, hautains & entreprenants. Il craignoit que leur indocile rivalité, & l'impétuosité de leur caractère ne les entraînaient à quelque entreprise mal concertée : il leur écrivoit de se renfermer dans les places, & d'attendre tranquillement qu'il pût les joindre avec un assez grand nombre de troupes pour tenir la campagne, & se mesurer avec l'ennemi. Il hâtoit sa marche à la tête d'une armée nombreuse : quel fut son étonnement, lorsqu'il aprit, qu'au mépris de ses ordres, Dammartin avoit fait passer la Somme à la cavalerie, & marchoit à la rencontre du duc de Bourgogne. Trois jours se passèrent sans qu'il pût sçavoir ce qu'étoit devenu ce général : son ame naturellement inquiète ne peut supporter cete inquiétude. La lettre suivante écrite à l'amiral de Bourbon, qui commandoit dans le voisinage, peint

bien son agitation. *Mon fils , je ne vis onc si haute folie que celle qu'a faite Dammartin , en faisant passer la riviere aux gens qu'il a , ou mieux courir au grand déshonneur ou grand dommage ; je vous prie , envoyez-y quelques gens , pour sçavoir comment il s'y gouverne , & m'en faites sçavoir des nouvelles deux ou trois fois le jour : car je suis en grand malaise , doutant que le grand maître n'ait fait du hardi Merdoux , & si Dieu ne le sauve & Notre-Dame , & sa compagnie , qu'ils ne se perdent par leur défaut.* Dammartin prit soin lui-même de rassurer l'esprit du monarque : deux raisons, écrivait-il, l'avoient engagé à passer la Somme ; la première, c'étoit le défaut de fourages qui se trouvoient plus abondants de l'autre côté de la riviere ; la seconde , c'étoit le desir de s'attacher plus fortement les bourgeois d'Amiens , qui l'avoient supplié de raser deux châteaux dans leur voisinage , d'où les Bourguignons auroient pu les incommoder , s'ils prenoient le parti d'assiéger la ville. Il ne dissimula point qu'il avoit eu la curiosité de connoître de près cete éfroyable multitude que traînoit après lui le duc de Bourgogne : » tout ce qui brille , dit-il , n'est pas or » : Dans les différentes escarmouches où la cavalerie Françoisse s'est engagée avec celle des ennemis , elle a toujours remporté quelque avantage , malgré l'inégalité du nombre. Louis plus tranquille fit rendre à Dieu des actions de graces pour les heureux succès de ses armes , & ordonna l'enregistrement des privileges qu'il acorderoit aux villes de Saint-Quentin & d'Amiens , sans aucun égard aux remontrances des cours souveraines qui trouvoient ces privileges excessifs.

Ann. 1471.

Dans l'armée que Louis commandoit en personne , se trouvoient le jeune Nicolas duc de Lorraine , le seigneur de Lescun , à la tête d'un corps de noblesse Bretonne , & le duc de Guienne , qui croyant que la guerre se faisoit pour lui , avoit jugé que sa présence seroit nécessaire pour en accélérer le dénouement. Celui-ci , pendant la marche , dépêcha un messager secret au duc

Ann. 1471.

de Bourgogne , avec ces mots écrits de sa main & envelopés dans une boule de cire : *mettez peine de contenter vos sujets & ne vous souciez , car vous trouverez des amis*. Charles ne pouvoit pas se méprendre au motif de ce message , il sçavoit ce qu'on exigeoit de lui : le connétable avec lequel il s'étoit réconcilié en aparence , ne cessoit de lui répéter , que le moyen d'écartier l'orage prêt à fondre sur sa tête , étoit de consentir enfin au mariage de sa fille avec le frere unique du roi ; que tous les grands n'atendoient que cet événement pour abandonner le monarque & former une nouvele union plus durable que celle qui avoit ébranlé le trône dans la guerre du bien public. Le duc de Bretagne étoit entré dans les vues du connétable , & pour engager le duc de Bourgogne à s'y conformer , il lui exagéra le danger de sa situation : il lui fit donner avis par un messager , que le roi entretenoit des intelligences dans Anvers , Bruges & Bruxelles ; que ces villes étoient sur le point de se révolter : qu'enfin on étoit résolu d'aler l'assiéger jusque dans la ville de Gand. *Dites à votre maître , répondit Charles , qu'il est mal informé , & qu'il écoute trop de mauvais ser-viteurs , qui ne lui débitent de fausses nouvelles que pour l'empêcher de remplir ses engagements : il connoît bien peu les villes dont il parle , s'il s'imagine qu'il soit possible de les assiéger. Raportez-lui que je suis en marche pour passer la Somme & présenter la bataille au roi , s'il ose l'accepter.*

Le duc de Bourgogne emporte d'assaut la ville de Péquigni , & passe la Somme.

Commines.
Meyer.
Le Grand.

En éfet , après avoir donné de l'inquiétude à différentes places , il tombe tout-à-coup sur Péquigni , ville bien fortifiée & qui commandoit un pont sur la Somme. La garnison consistoit en cinq cents francs archers & quelques hommes d'armes , que l'espoir du butin avoit attirés hors des murs , & qui furent si brusquement assaillis , qu'ils périrent presque tous ou furent faits prisonniers. La ville fut emportée ; & la citadelle , où s'étoit retiré le reste de la garnison , ne tint que trois jours.

Co

Ce premier succès acrut l'audace de Charles : maître d'un pont sur la Somme , il fit passer cete riviere à toutes ses troupes , s'aprocha des murs d'Amiens , & vint asseoir son camp entre cete grande ville , & l'armée royale. Jamais il ne mérita mieux le nom de *téméraire* : l'envie de braver Louis , lui fit oublier qu'en portant ainsi ses forces au-delà de la Somme , il laissoit les pays en proie aux garnisons d'Amiens & de Saint-Quentin ; qu'il rendoit les convois lents & difficiles , & qu'il exposoit ainsi son armée à périr de faim & de misere. Cete faute décida du sort de toute la campagne , & peut-être eût-elle entraîné la ruine entiere de Charles , s'il eût eu en tête un ennemi moins défiant & moins circonspect que Louis. Le connétable , le maréchal de Rohault , le seigneur de Crussol , sortent de Saint-Quentin , se répandent dans l'Artois , pillent cete riche province & reviennent chargés de butin. Dammartin , de son côté fort d'Amiens , attaque un grand convoi , le disperse , & conduit dans la ville soixante chariots chargés des toutes sortes de munitions : les escarmouches deviennent de jour en jour plus fréquentes & plus vives , & presque toujours les Bourguignons furent batus ; une seule se termina à l'avantage du duc , & faillit à coûter la liberté ou la vie au comte de Dammartin. Informé qu'un grand convoi arivoit au camp des Bourguignons , le comte fit partir quarante hommes d'armes qu'il chargea de s'en emparer : ils ariverent trop tard & furent découverts. Charles sur-le-champ envoie dix mille hommes pour les enlever : Dammartin , qui aperçut du mouvement dans l'armée Bourguignone , s'avance avec quelques hommes d'armes pour aler à la découverte. Bientôt il rencontre les gens d'armes François qui fuyoient à toutes brides , poursuivis par un détachement de l'armée Bourguignone : il les arête & les remene à l'ennemi. Quinze ou seize sont renversés du premier choc , les autres prennent la fuite , & entraînent Dammartin lui-même. Le vicomte de Narbonne , qui du haut des murs voit le désordre ,

Ann. 1471.

Ann. 471.

s'avance avec trente hommes d'armes , & se tient derrière la barrière pour recevoir les fuyards : Dammartin passe sous la barrière , empoigne une lance que lui offre un page , & montre une contenance si fière qu'il arrête l'ennemi : sa bravoure & la sage conduite du vicomte de Narbonne sauverent la ville , qui pouvoit être emportée du premier abord.

La position inconsiderée du duc de Bourgogne entre le camp royal & une garnison aussi nombreuse que l'étoit celle d'Amiens , faisoit desirer à presque tous les capitaines , que le roi acceptât la bataille que lui présentoit le duc ; c'étoit en particulier l'avis de Dammartin , le général le plus expérimenté de son siècle : il offroit de faire une sortie avec sa garnison , & de charger l'ennemi en queue , tandis que l'armée royale l'attaqueroit en face. Ce projet eut un si grand nombre de partisans , que Louis ne put se dispenser d'assembler un conseil de guerre pour l'examiner. De Beuil , obligé de dire le premier son avis , répondit , que ne s'étant jamais trouvé dans une assemblée aussi nombreuse , il n'avoit point appris comment on faisoit manœuvrer une si énorme masse ; que les armées des François & des Anglois , qui s'étoient signalées par de si beaux exploits sous le regne précédent , ne passoient point dix mille hommes , & ne ressembloient en rien à cete effroyable multitude qu'on pouvoit appeler un peuple plutôt qu'une armée ; qu'il ne prévoyoit pas quel seroit l'événement de la bataille qu'on proposoit , mais qu'il concevoit encore moins comment on pourroit empêcher le désordre & la confusion. Dammartin représenta que le même inconvénient se rencontroit dans l'armée ennemie , puisqu'elle étoit aussi nombreuse & beaucoup moins disciplinée : il dit que pour éloigner toute partialité , il étoit à propos que chacun donnât son avis par écrit. Ce conseil fut suivi , & la bataille fut décidée à la pluralité des voix : mais lorsqu'il fut question de régler le rang & l'ordre qu'on tiendrait dans l'attaque , la dispute se ranima & l'on fut obligé de se séparer sans avoir

rien conclu. Louis, qui n'avoit assemblé ce conseil de guerre que par déférence pour ceux qui propofoient la bataille, & qui au fond n'avoit aucun dessein d'exposer au hafard des avantages certains, vit avec satisfaction un dénouement si conforme à ses vues. Il persista dans son premier dessein, continua de harceler l'armée ennemie & de lui enlever ses convois, & contrint la sienne dans un camp bien retranché où elle ne pouvoit être forcée d'accepter une bataille. L'abondance régnoit dans son camp, ainsi que dans ses places fortes, au-lieu que l'armée ennemie éprouvoit toutes les horreurs de la famine, elle ne tiroit ses convois que de pays très éloignés, il falloit presque des armées pour escorte, encore étoient-ils souvent enlevés: le découragement, la disette, la désertion & les maladies la consumoient à vue d'œil. Au chagrin que caufoit à Charles un pareil spectacle, se joignirent des nouvelles plus acablantes encore. Les troupes qu'il avoit laissées pour la défense du duché de Bourgogne, avoient été batues en différentes rencontres par l'armée royale que commandoit le dauphin d'Auvergne & le maréchal de Comminges: la province étoit ouverte au pillage des François, & n'avoit aucun espoir d'être secourue. Il cachoit avec soin ces nouvelles à son armée; il annonçoit au-contraire, des victoires éclatantes & les avantages les plus signalés: mais il sentoît qu'il ne pouvoit entretenir long-temps cete erreur, ni empêcher que la vérité ne percât: dans ces cruelles extrémités, il prit un parti qui dut coûter infiniment à son ame si fiere & si hautaine: il demanda au roi une treve, & pour l'obtenir plus sûrement, il lui fit dire, qu'il étoit surpris qu'un prince aussi sage que lui se fût engagé dans une guerre dont il ignoroit le motif secret: qu'il vouloit bien lui révéler une intrigue; qui, sans doute, ne lui plairoit pas; & après lui avoir donné divers éclaircissements, il lui demandoit s'il vouloit la pousser à bout. Louis ouvrit les yeux, & fut honteux de se trouver le jouet de son frere: il se repentit de s'être jeté

Ann. 1471.

Le duc demande & obtient une treve.

Ann. 1468.

si légèrement dans une entreprise où il ne voyoit plus que des écœuils. Sa défiance naturelle lui peignit le danger plus grand qu'il n'étoit en effet : il perdit de vue son ennemi humilié & réduit à lui demander grace, pour ne penser qu'aux périls où il avoit été exposé, & qui le menaçoient encore. Qu'aloit-il devenir, si Edouard, après avoir triomphé de ses ennemis, profitoit de la circonstance pour tomber sur la Normandie ? Si le duc de Bourgogne, écoutant ses vrais intérêts, se rendoit aux vœux du duc de Guienne, & de ses partisans ; si tous ensemble ils formoient une ligue pour le dépouiller de son autorité, & peut-être de son rang ? D'un autre côté, il ne pouvoit pas se dissimuler, que son ennemi ne lui demandoit une treve que pour se tirer d'un mauvais pas, & se mettre en état de recommencer la guerre avec plus d'avantages ; mais ce danger étoit trop éloigné, au-lieu que l'autre étoit très urgent : il falloit prendre sur-le-champ son parti, & Louis n'en vit point de meilleur, que d'accorder la treve que lui demandoit le duc. On nomma pour conservateurs, c'est-à-dire, pour juges des différends qui pourroient survenir entre les sujets des deux Etats, les commandants des places frontières : ce furent de la part de la France, Dammartin, Moui, Tannegui du Châtel & Châtillon ; de la part du duc de Bourgogne, Ravestein Desquerdes, Imbercourt & Rothelin : on conserva aux aliés de part & d'autre la liberté d'accéder à la treve dans l'espace de trois mois.

Cete treve déplut également aux sujets du roi qui lui étoient demeurés fideles, & à ceux qui ne lui avoient montré de l'attachement que pour le trahir. Comme ils ignoroient les uns & les autres les motifs qui l'avoient déterminé à prendre un parti si contraire en apparence aux vrais intérêts de l'Etat, ils en imaginèrent d'autres qui ne faisoient honneur ni à ses lumières, ni à son courage. Les Parisiens affichèrent des placards, où ils se déchainoient sans ménagement contre les conseillers du monarque : le duc de Bretagne,

né pouvant cacher le mépris que lui inspiroit la conduite de Louis, l'appela hautement *le roi couard*. Le duc de Bourgogne étoit peut-être alors le seul qui lui rendit justice; mais il gardoit le silence, & étoit si humilié de la démarche à laquelle il s'étoit vu réduit, que ne pouvant soutenir les regards de son armée, il se renferma long-temps dans sa tente. Louis, ne jugeant pas à propos de dévoiler le mystère, congédia ses troupes, & reprit tranquillement le chemin de la Touraine. Il traversa Paris, & comme il étoit instruit du mécontentement général des habitants, il affecta des manières populaires, visita les principaux bourgeois, & voulut alumer lui-même le feu de la saint Jean. Il continua sa route, & ne tarda pas à recevoir la nouvelle de la triste révolution qui venoit d'arriver en Angleterre.

Edouard, ayant abordé dans cette île avec deux mille hommes seulement, s'annonça comme un suppliant qui ne songeoit plus à disputer la couronne, & qui se bornoit à réclamer la protection des loix pour jouir au-moins du patrimoine que lui avoient laissé ses aïeux. Après avoir trompé les habitants d'York par cette modération apparente, & avoir, pour ainsi dire, fondé le trône, il changea de langage & prit la route de Londres, à la tête d'une troupe qui grossissoit tous les jours: le duc de Clarence, secrètement réconcilié avec son frère, vint le joindre à la tête d'une armée de douze mille hommes. Londres ouvrit ses portes: Edouard remonta sur le trône, & le malheureux Henri fut renfermé dans son ancienne prison. Warwick considérablement affaibli par la trahison de son gendre, & justement étonné d'une révolution si prompte, avoit encore une ressource, c'étoit d'abandonner pour quelque temps le voisinage de Londres, de se retirer vers le port, où l'on attendoit l'arrivée de la reine Marguerite, & du jeune Edouard, avec de nouveaux renforts; mais ayant appris que ces troupes étoient commandées par le duc de Somerset & les autres chefs du parti de Lancastre, ses ennemis personnels, il craignoit de se présenter de-

Ann. 1471.

Nouvelle révolution en Angleterre.

Rap. Thyr.

Hume.

Manusc. de le Grand.

Ann. 1471.

vant eux, dans la posture d'un suppliant, & préféra une mort glorieuse à une démarche qui lui parut avilissante : avec le corps de troupes qui lui restoit, il vole à la rencontre de son ennemi, lui livre bataille dans la plaine de Barnet, & tombe percé de coups avec son frere, le marquis de Montagne.

Dans le même temps, abordoient en Angleterre la reine Marguerite, son fils & tous les partisans de la maison de Lancastre, que les révolutions précédentes avoient obligés à quitter leur patrie, & qui y retournoient alors sous de funestes auspices : ils aprirent en arivant, le désastre de leur parti, la prison de Henri, la défaite & la mort de Warwick. A cete nouvele, Marguerite, qui avoit affronté les plus grands dangers, se souvient qu'elle est mere ; elle tombe en foiblesse, & ne recouvre l'usage de ses sens, que pour dérober, s'il est possible, son fils à tous les regards : elle s'enfuit secrètement avec lui, & va le cacher dans le couvent de Beaulieu : ses partisans, au-contraire, que ce nouveau malheur avoit rendus furieux, levent des troupes, ramassent les débris de l'armée de Warwick, & se hâtent de se mettre en état de disputer la couronne à l'usurpateur : mais sentant combien la présence de la mere & du fils étoit nécessaire pour animer le soldat, ils chercherent le lieu de leur retraite ; & après l'avoir découvert, ils n'oublierent rien pour communiquer à cete mere éplorée les sentiments dont ils étoient animés eux-mêmes : ils la conjurerent de ne pas trahir l'espérance de tant de braves gens, prêts à se dévouer à la mort pour venger sa querelle : ils lui représenterent l'inutilité, le danger même du parti qu'elle avoit pris ; car quel succès pouvoit elle en attendre ? C'étoit livrer elle-même son fils entre les mains d'un tyran. Le parti de Lancastre, lui dirent-ils, n'est point encore abatu ; de nouveaux renforts arivent de toutes parts : montrez seulement à vos soldats ce visage auguste & serein, qui tant de fois a décidé le sort des combats. Marguerite consentit à se mettre

à la tête des troupes , mais elle demanda , les larmes aux yeux , la permission de renvoyer son fils en France : à cete condition , il n'y avoit plus de dangers qu'elle ne fût prête d'affronter : l'impitoyable Sommerlet rejeta cete demande , & représenta à la reine le tort qu'une pareille démarche feroit à la réputation de son fils : que diroit la nation , si celui qui devoit être son maître prenoit lâchement la fuite , pendant que ses fideles sujets sacrifieroient pour lui leur fortune & leur vie ? Lui seul , ajoutoit-il , est digne de les commander , sa personne gagnera les cœurs des peuples , qui ne vèront point d'un œuil indifférent le digne héritier & le successeur de tant de héros. Marguerite cédant à la nécessité , conduisit son fils à l'armée : on s'avança jusqu'à Teuksburi , dans le dessein de gagner le pays de Galles. Edouard ne leur en laissa pas le temps ; il les atteignit & leur livra bataille : la plupart des chefs du parti de Lancastre périrent les armes à la main , Marguerite & son fils furent faits prisonniers. Ce jeune prince parut devant le vainqueur avec une contenance assurée : *Comment as-tu osé , lui dit Edouard , te montrer ici , & y lever l'étendard de la révolte ? J'y suis venu , répondit le jeune prince , pour y revendiquer une couronne qu'ont portée mes peres & qui n'appartient qu'à moi.* Loin d'admirer la noblesse & la fermeté de cete réponse , Edouard eut la lâcheté de frapper le jeune prince au visage ; ses freres plus lâches encore & plus féroces , le poignarderent : on fit le même traitement au foible & malheureux Henri : & Marguerite fut renfermée dans la tour de Londres , d'où nous la vèrons sortir pour revenir en France.

La révolution qui se fit en Angleterre , en opéra une autre dans l'état & la fortune des princes François. Le duc de Bourgogne , qui pendant la dernière guerre s'étoit tenu sur la défensive , devint l'agresseur , & Louis , qui s'étoit servi de son alliance avec Henri & Warwick pour contenir le duc de Bretagne , se trouvant sans aliés , & voyant le nombre de ses ennemis

Ann. 1471.

considérablement acru , renonça à tout projet de conquête , & ne songea plus qu'à déconcerter les desseins de ses adversaires. Déjà le duc de Bourgogne menaçoit de recommencer la guerre , sous prétexte , qu'on ne lui avoit pas encore rendu quelques petites places qui lui avoient été promises : Louis les rendit , la treve fut confirmée : les négociations , les complots recommencerent , & ils vont occuper la scène pendant une année entière.

Négociations
& intrigues sur
le mariage du
duc de Guien-
ne avec Marie
de Bourgogne.

*Commints.
Codefroi.
Le Grand.*

Quoique le dénouement prompt & inattendu de la dernière guerre , eût dérangé les projets de ceux qui desiroient le mariage du duc de Guienne avec Marie de Bourgogne , ils ne perdirent point tout espoir de réussir ; ils crurent que les revers humiliants que Charles venoit de subir , lui feroient sentir le besoin qu'il avoit de se faire des aliés : ils le presserent plus que jamais de se rendre aux vœux de tous les grands & de cimenter par un mariage universellement désiré , une confédération dont il devoit recueillir les principaux avantages. Charles feignit de se rendre aux représentations qu'on lui fit , promit même d'accomplir dans peu ce qu'on demandoit de lui ; mais au fond , il n'avoit aucun dessein de remplir jamais ses promesses. Cependant le duc de Guienne se croyant déjà assuré du succès , ne gardoit plus de ménagement avec son frere : envain Henri , roi de Castille , sollicité par Louis , demandoit l'accomplissement du mariage avec sa fille , & pressoit le jeune prince de venir incessamment se montrer à ses nouveaux sujets. Celui-ci , qui ne s'étoit prêté à cet arrangement que pour mieux tromper son frere , cessa dès-lors de se contraindre , & n'écouta plus que ceux qui l'entretenoient de son mariage avec l'héritière de Bourgogne : il crut l'affaire si avancée , qu'il envoya à Rome l'évêque de Montauban , solliciter les dispenses nécessaires pour cause de parenté. Louis se doutoit de l'intrigue , mais il ne scavoit encore ni les conditions du traité , ni les noms des personnes qu'on faisoit agir : le hasard le servit mieux que son inquiète
vigilance.

vigilance. Olivier le Roux , à son retour de Castille , reçut ordre de s'arrêter quelque temps à la petite cour du comte de Foix , pour sonder adroitement les dispositions de ce prince , & tirer de lui quelques éclaircissements. Le Roux se trouva logé dans la même chambre qu'avoit occupée peu de jours auparavant Henri Miles , député du duc de Bretagne. Dans un coin de cete chambre , il aperçut un tas de papiers déchirés , il ne résista point à la curiosité de les lire , & parvint à rétablir plusieurs dépêches importantes , qu'il ne manqua pas de communiquer au roi. Dans l'une on lisoit , que le duc de Guienne & ses partisans offoient au duc de Bourgogne , pour première condition du traité d'aliance , la restitution des villes de Saint-Quentin , de Roie & d'Amiens. Un autre contenoit un projet de ligue ofensive entre Charles & Edouard , lesquels partageoient entr'eux les plus riches provinces du royaume : Edouard devoit se mettre en possession de la Normandie & de la Guienne , tandis que Charles s'empareroit de la Champagne & de l'Ile de France. Ces divers projets alarmerent Louis & partagerent son attention ; mais ce qui l'occupoit & l'inquiétoit , c'étoit le fatal mariage de son frere avec la princesse de Bourgogne. Ayant appris que déjà on sollicitoit une dispense , Louis dépêcha promptement une ambassade vers le souverain pontife , pour le prier de la refuser ou de la révoquer sur-le-champ , au cas qu'elle fût acordée. Paul II étoit mort , & les cardinaux lui avoient donné pour successeur François de Rovere , qui prit le nom de Sixte IV. Compaing , conseiller de la cour , & Raguier , secrétaire du roi , chargés de cete ambassade , exposèrent au souverain pontife la conduite que Louis avoit constamment tenue à l'égard de son frere : le roi , dit Compaing , malgré les raisons qu'il a de se plaindre de ce jeune prince , n'a pas laissé de lui céder le duché de Guienne , apanage beaucoup plus considérable que celui qu'ont assigné aux fils de France les Etats du royaume. Le prince , en acceptant ce don ,

Ann. 1471.

jura sur les reliques les plus révérees de renoncer pour jamais à épouser la fille du duc de Bourgogne , l'ennemi le plus irréconciliable & le plus ardent qu'ait le monarque. Après avoir prêté ce serment , il a fait demander en mariage & fiancé solennellement la princesse Jeanne , héritière présomptive du trône de Castille ; & le roi persuadé que son frere agissoit de bonne foi , s'est rendu garant de cete aliance : cependant au mépris des serments & des traités les plus solennels, il recherche aujourd'hui la princesse de Bourgogne , & ose demander au saint siege une dispense pour contracter ce coupable engagement. Que dira le roi de Castille , lorsqu'il se verra si honteusement trompé ? Où ne portera-t-il pas son ressentiment , & que de sang va couler pour laver cet outrage ! Compaing ajouta que le roi , pour se ménager la protection du saint siege, avoit aboli la pragmatique dans son royaume ; que cete déférence aux volontés du pape , avoit excité les plaintes de tous les ordres de l'Etat ; que les cours souveraines & le clergé François soupiroient après le rétablissement de la pragmatique : que le roi cependant promettoit de persister à s'y opposer , pourvu que de son côté le pere commun des fideles lui accordât sa juste demande , & concourût avec lui à maintenir l'union entre les princes chrétiens.

Tandis que le monarque prenoit ces mesures auprès du saint siege , il envoyoit en Guienne le seigneur du Bouchage , chargé de concerter ses démarches avec Beauveau , évêque d'Angers , l'un des favoris de son frere. Du Bouchage représenta fortement au prince qu'il s'exposoit à un malheur infaillible , en violant un serment fait sur la vraie croix de saint Lo , *dont le danger de l'enfreindre est si grand comme de mourir malvairement au dedans l'an , & toujours est infailliblement arrivé à ceux qui sont venus contre les serments faits sur ladite vraie croix.* Ensuite il lui fit sentir qu'il ne devoit pas regarder la fille du duc de Bourgogne comme un parti bien avantageux ; que quoique la

duchesse n'eût point eu d'enfants depuis qu'elle étoit mariée ; la nature pouvoit lui donner un fils , & que dans ce cas la princesse n'auroit qu'une dot modique ; qu'il ne devoit pas perdre de vue les droits qu'il avoit à la couronne , droits d'autant moins éloignés , que le roi son frere n'avoit qu'un seul fils , d'une complexion très délicate & très foible ; qu'il étoit donc de son intérêt de s'oposer fortement aux entreprises violentes du duc de Bourgogne : qu'il ne pouvoit ignorer les maux que cete maison avoit faits à la France , sous les regnes précédents : que Charles , héritier de l'ambition & de la haine de ses peres , ne mettoit plus de bornes à ses prétentions , & tendoit visiblement à s'emparer lui-même du trône ou à démembrer la monarchie : que le roi avoit peine à se persuader que son frere songeât sérieusement à s'aler avec cet ennemi commun ; mais que pour rassurer entièrement le monarque , il devoit éloigner pour jamais des serviteurs infideles , qui ne se servoient de son nom que pour tramer des complots : que déjà l'on avoit pressé le duc de Calabre , le sire de Beaujeu & la duchesse de Savoie , d'entrer dans la ligue : qu'on parloit même de rapeler le comte d'Armagnac , cet homme dangereux , proscriit par plusieurs arêts des cours souveraines ; & que de pareilles démarches étoient au fond de vraies hostilités.

Le duc de Guienne n'oposoit à ces faits que des plaintes vagues ou des mensonges inutiles. Le seigneur de Lescun , qu'il avoit fait venir de Bretagne pour lui confier le gouvernement de la Guienne , imagina une meilleure défaite : il proposa de faire épouser au prince une fille cadete du comte de Foix , & envoya demander au roi son agrément pour ce mariage : Louis n'eut garde de l'accorder : le comte de Foix possédoit , outre le comté de ce nom , le pays de Bigorre & la principauté de Béarn : ses enfants étoient héritiers du royaume de Navarre : il avoit déjà marié une de ses filles au duc de Bretagne ; si le duc de Guienne épousoit l'autre , il pouvoit se former entre tous ces

H h ij

Ann. 1471.

Ann. 1471.

princes une aliance qui ne laisseroit au monarque qu'une autorité précaire sur une partie considérable du royaume. Cependant pour ne pas aliéner une maison puissante, & augmenter le nombre de ses ennemis, il ne voulut point rejeter ouvertement la demande qu'on lui faisoit; il prit le parti d'écrire à du Bouchage d'éluder adroitement la proposition..... *Mettez-y tous vos cinq sens de nature..... si vous venez à bout de ce point, vous me mettez en paradis.*

Rejeter ainsi sous divers prétextes tous les partis qu'on lui proposoit, ç'eût été annoncer le dessein formel de ne jamais marier son frere, & ce dessein auroit paru odieux: Louis le sentit; & n'osant plus insister sur l'engagement pris avec Jeanne de Castille, parce qu'il connoissoit la répugnance du jeune prince pour une personne à qui l'on disputoit jusqu'à la naissance, il ne fit point difficulté de proposer Anne de France, sa fille aînée, déjà promise à Nicolas duc de Lorraine. Louis offrit à son frere, en considération de ce mariage, le Rouergue, l'Angoumois, le Limosin & le Poitou, cinq cents lances payées sur le trésor royal & la lieutenante générale du royaume: ces offres étoient trop magnifiques pour qu'on les crût sinceres; & comme on en pénétra le motif, on ne daigna pas même y faire attention.

Après avoir inutilement déployé toutes les ressources de la politique, Louis, qui n'espéroit plus de guérir la défiance de son frere ni de vaincre son opiniâtreté, tourna ses batteries contre le duc de Bourgogne lui-même; mais ne pouvant se dissimuler les sentiments de haine & de vengeance dont ce prince étoit animé, il craignit avec raison de se compromettre en lui faisant de certaines ouvertures, qui peut-être seroient rejetées, & que dans ce cas on ne manqueroit pas de rendre publiques. Pour obvier à cet inconvénient, & préparer l'attention du duc aux propositions qu'il vouloit lui communiquer, Louis fit passer en Bourgogne un homme sans caractère, lequel devoit dire au

duc , comme de lui-même , que s'étant rendu à la cour de France pour ses affaires particulieres , il avoit eu occasion de s'entretenir familièrement avec le monarque , & que la conversation étant tombée sur le duc , Louis avoit paru plein d'estime & d'admiration pour ce prince : qu'agréablement surpris de trouver le monarque en de si favorables dispositions , il avoit osé lui dire que Charles ne pensoit pas moins avantageusement sur son compte , & qu'il préféreroit son amitié à celle des princes qui l'avoient si lâchement abandonné dans le besoin : que ce discours avoit causé une joie si sensible au roi , qu'il n'avoit pu s'empêcher de dire que Charles & lui étoient faits pour être amis , & que s'ils eussent mieux entendu leurs intérêts , ils auroient vécu en bonne intelligence , & se feroient agrandis aux dépens de leurs ennemis respectifs : qu'il avoit dressé un plan de conciliation & qu'il l'auroit déjà communiqué au duc , s'il eût espéré de le trouver dans des dispositions plus favorables ; mais que jusqu'à ce jour il avoit de fortes raisons de se plaindre du peu de confiance que lui témoignoit ce prince.

Ann. 1471.

Soit que Charles sentît où tendoit ce discours , soit qu'il ne cherchât qu'à s'égayer pour un moment , il y fit une réponse moitié sérieuse , moitié badine : il dit que ces beaux propos s'acordoient mal avec les avis qu'il recevoit d'ailleurs ; que le roi , s'il avoit véritablement envie d'être de ses amis , avoit un moyen bien simple de lui prouver la vérité de ses sentiments ; qu'il commençât par lui rendre Saint - Quentin , Amiens & les autres places qu'il lui avoit enlevées contre la foi des traités : qu'un petit intérêt ne devoit point arrêter un prince qui méditoit de si grandes choses. Cete réponse étoit assaisonnée de maximes populaires : *Qui fera sage n'aura dommage : On fera tant que les oisons meneront les oies paître.*

Charles étoit alors parvenu au comble de la fortune ; les disgraces qu'il avoit essuyées dans les dernieres guerres , lui avoient valu des avantages plus so-

Ann. 1471.

lides qu'il n'en eût pu retirer des succès les plus brillants. Immédiatement après la conclusion de la trêve, il avoit convoqué les Etats de toutes ses provinces, pour leur remontrer que le roi n'avoit pris le parti de l'attaquer, que parce qu'il s'étoit flaté de le prendre au dépourvu; qu'on seroit nécessairement exposé au même malheur, si, à l'exemple de la France, la Bourgogne n'avoit un corps de milice toujours subsistant; que pour éviter toute surprise, & mettre à couvert les fortunes des particuliers, il s'agissoit seulement de faire un nouveau fonds pour soudoyer huit cents lances, dont la dépense pouvoit monter à six-vingt mille écus par an. Les Etats acorderent le nouveau subside, sans réfléchir aux suites que pourroit avoir ce premier engagement. Ils ne tarderent pas à s'apercevoir de la faute qu'ils avoient faite: Charles qui sentit croître son ambition à proportion des moyens qu'il avoit pour la satisfaire, doubla & tripla le nombre des compagnies d'ordonnance, & porta le premier fonds de six-vingt mille écus à cinq cents mille, indépendamment des autres impôts. Sa cour étoit alors le centre des négociations: tous les princes briguoient son alliance, & la mettoient à l'enchère, si l'on peut ainsi s'exprimer: son seul embarras étoit de se décider entre des propositions toutes avantageuses, mais contraires les unes aux autres. Les ducs de Guienne & de Bretagne, le connétable, & plusieurs autres grands vassaux, l'invitoient à rompre la dernière trêve, & s'engageoient à faire soulever les peuples en sa faveur: ils lui offroient pour préliminaire du traité la restitution d'Amiens & de Saint-Quentin; mais ils exigeoient que le duc affermît cette alliance par le mariage de sa fille unique avec le duc de Guienne, & qu'il renonçât absolument au projet d'appeler les Anglois en France.

D'un autre côté, Edouard qui sembloit disposé à faire valoir les droits de sa couronne sur la Guienne & sur la Normandie, & qui ne pouvoit y réussir qu'autant qu'il seroit aidé par le duc de Bourgogne, lui

proposoit de partager entr'eux le royaume de France ; mais il vouloit être assuré que le duc ne marieroit point sa fille au frere du roi : autrement il déclaroit qu'il se joindroit à Louis pour empêcher une union plus fatale à l'Angleterre qu'à la France. L'opposition du monarque Anglois au mariage projeté entre l'héritiere de Bourgogne & le frere du roi , n'étoit pas sans fondement : comme Louis n'avoit qu'un fils d'une santé chancelante , on regardoit toujours le duc de Guienne comme l'héritier du trône ; & dans cete suposition , les Anglois ne pouvoient envisager sans éfroi une aliance qui devoit un jour réunir les vastes possessions de la maison de Bourgogne à la couronne de France ; car alors quel espoir leur restoit-il de recouvrer la Normandie & la Guienne ? Comment conserveroient-ils Calais , la seule place qu'ils possédassent encore dans le continent ? Qui pouvoit même les assurer que les François ne profiteroient pas de leur supériorité pour venir les ataqer jusque dans leurs propres foyers ? La demande d'Edouard s'acordoit parfaitement avec les dispositions secretes de Charles , qui n'eut jamais dessein de conclure ce mariage ; mais il ne savoit quel fond il devoit faire sur l'aliance d'un roi naturellement indolent , & d'un gouvernement orageux , toujours à la veille d'essuyer de nouvelles révolutions. En se liant avec Edouard , il falloit renoncer à l'aliance des princes François , s'attendre même à les voir se réunir au monarque. Ceux-ci informés de l'opposition qu'Edouard apportoit à leur dessein , députerent au duc le seigneur d'Urfé , pour lui représenter qu'ils étoient assez forts , en se réunissant , pour contraindre le roi d'accéder à toutes les conditions qu'ils voudroient lui imposer ; que l'aliance d'Edouard ne serviroit qu'à les décrier aux yeux de la nation : enfin ils lui reprochoient de ne pas aimer le bien du royaume , s'il pensoit sérieusement à rapeler les Anglois en France. Ce reproche parut si singulier au duc , qu'il ne put s'empêcher d'en rire : *J'aime mieux* , dit-il , *le bien du royaume , que M.*

d'Urfé ne pense ; car au-lieu d'un roi qu'il y a en France , j'y en voudrois six. Vœu sacrilege , & qui montre assez quels enfants nourrissoit alors la patrie.

Ann. 1471,

Louis qui ne pouvoit deviner les dispositions secrètes du duc de Bourgogne , touchant le mariage de sa fille , & qui vraisemblablement ignoroit les obligations qu'il avoit au roi d'Angleterre , voulut entrer aussi en négociation ; non qu'il eût dessein de rien conclure , mais uniquement pour endormir son ennemi , & l'empêcher le plus long-temps qu'il seroit possible de prendre un parti définitif. Le lecteur n'a point oublié l'adresse avec laquelle il avoit tenté de préparer l'esprit du duc à des propositions extraordinaires , en faisant passer auprès de lui un homme sans caractère : quoique la réponse n'eût pas été satisfaisante , Louis ne se rebuta point ; & lorsqu'il crut avoir suffisamment excité la curiosité du duc , il lui adressa un plan de conciliation & de paix , dont voici la substance : Il y aura entre le roi & le duc un traité de confédération & de fraternité : le duc prendra l'ordre de saint Michel , & le roi celui de la Toison : le dauphin épousera la fille du duc de Bourgogne ; & au cas que ce mariage ne puisse s'accomplir , Charles promettra de ne la jamais donner au duc de Guienne : le roi abandonnera au duc le connétable & le comte de Nevers , avec leurs possessions , & le duc abandonnera semblablement au roi les ducs de Guienne & de Bretagne : le roi remettra au duc de Bourgogne les villes de Saint - Quentin , d'Amiens , de Roie & de Montdidier.

De toutes ces conditions , la dernière étoit la seule qui convînt à Charles ; il espéra qu'il parviendrait à l'obtenir pour préliminaire , & qu'ensuite il déclareroit ses véritables sentimens sur les autres. Il feignit d'approuver le projet de conciliation , nomma des plénipotentiaires pour conférer avec ceux que le roi enverroit de son côté ; mais comme il ne doutoit point que la crainte ne fût l'unique motif qui déterminoit le roi à rechercher son amitié & lui faire des offres , il jugea
sainement

fainement que plus il parviendroit à augmenter cete crainte , plus il faciliteroit la conclusion du traité ; ainsi , tandis qu'il entroit en négociation , il ne fit aucune difficulté de former contre lui une ligue ofensive & defensive avec Ferdinand & Isabele , princes de Castille , & avec dom Juan , roi d'Aragon , pere de Ferdinand. Dom Juan déclara , que bien que dans les traités qu'il avoit faits avec le roi de France , il eût promis de garder une exacte neutralité dans les guerres qui pourroient s'élever entre la Bourgogne & la France , il se croyoit suffisamment autorisé par la conduite de Louis à révoquer cete promesse ; que désormais il épouferoit dans toutes les ocafions les quereles du duc de Bourgogne , lequel promettoit aussi de ne point séparer les intérêts de la Bourgogne de ceux d'Aragon ; & qu'ainsi ils ne pourroient désormais faire ni paix ni treves avec la France , que d'un commun consentement.

Ann. 1471.

Fier de ce nouvel avantage , & croyant avoir amené Louis au point de tout souffrir sans oser se plaindre , Charles donna une déclaration , portant , qu'atendu l'infraction que le roi avoit faite au traité de Péronne en lui déclarant la guerre , il avoit encouru la peine portée contre celui des deux contractants qui l'enfreindroit le premier ; & qu'ainsi les provinces & Etats de la maison de Bourgogne étoient soustraits de droit au ressort du parlement & à la souveraineté du roi : il érigea un conseil souverain à Malines , pour y juger les causes d'apel , & défendit à tous ses sujets , sous peine de la vie , de se pourvoir au parlement.

Louis ignora ou feignit d'ignorer cete déclaration : il fit partir Pierre Doriole & le sire de Craon , pour rédiger avec les ministres du duc le traité d'aliance & de fraternité , prolonger à la faveur des négociations la treve qui étoit près d'expirer , faire naître adroitement des difficultés , qui en éloignant la conclusion du traité , laissassent néanmoins des espérances de le voir bientôt terminé ; enfin pour tenir le duc dans l'inaction ,

& ne prendre d'engagements définitifs que lorsqu'il n'y auroit aucun moyen de reculer.

Ann. 1471.

Tandis qu'il endormoit par des négociations frauduleuses le plus redoutable de ses ennemis, il portoit sa principale attention sur la Guienne, & combinait les moyens d'y faire une subite invasion. Désirant d'employer dans cete expédition Tannegui du Châtel, gouverneur de Roussillon, & ne voulant pas laisser cete province sans un général expérimenté, sur-tout dans un temps où elle pouvoit être ataquée par toutes les forces de l'Aragon, il engagea du Lau à traiter du gouvernement de Roussillon avec du Châtel, moyennant la somme de vingt-quatre mille écus payables en deux termes. Tannegui stipula que si pour quelque cause que ce fût il étoit obligé de sortir de France, il pouroit se retirer en Roussillon, & continueroit d'y être obéi comme gouverneur; précaution qui marque assez le peu de confiance qu'avoient en Louis ceux mêmes qu'il honoroit de sa confiance.

Préparatifs
de guerre.

Commines.

Belcarius.

Dom Vaissète, hist. de
Languedoc.

Chron. scand.

Cabinet de
Louis XI.

Manusc. de
le Grand.

La Guienne, le foyer de la guerre, retentissoit déjà du bruit des armes; les ennemis du roi, les mécontents, les esprits turbulents & factieux, s'y rendoient de toutes parts, & s'y voyoient accueillis & honorés: la haine du roi étoit devenue un droit à la protection de son frere: le comte d'Armagnac lui-même avoit été rapelé & rétabli dans une partie de ses possessions. Le duc de Nemours, le comte de Foix, sans se déclarer ouvertement, faisoient soulever la noblesse & les villes des provinces limitrophes. On ne parloit plus à la cour de Guienne que de réduire le roi, & de le pousser dans ses derniers retranchements: *Anglois*, disoit-on, *Bourguignons*, *Bretons*, & plusieurs autres, vont lui courre sus, & s'il entreprend quelque chose contre le duc, on lui mettra tant de levriers à la queue, qu'il ne sçaura de quel côté fuir. Cete animosité, cete fermentation générale, étoient particulièrement dûes à Ode Daidie, seigneur de Lescun: ce génie actif, nourri de factions & d'intrigues, & digne d'être opposé à Louis, faisoit

mouvoir de concert la Guienne & la Bretagne, remuoit les cours d'Aragon, de Savoie & de Bourgogne, & menaçoit d'embraser la France par tous les côtés : cependant il avoit des contradictions à effuyer dans la cour d'un maître qu'il servoit avec tant de zèle & d'ardeur. Colette de Jambes, dame de Monforeau, jalouse de la faveur du ministre, avoit formé contre lui une cabale, à la tête de laquelle se trouvoit le seigneur de Malicorne, favori du duc. Cete dame, au raport des auteurs contemporains, surpassoit en talents & en beauté toutes les femmes de son siècle : elle excéloit à danser, à chanter & à rimer. Dans un âge encore tendre, elle avoit inspiré la passion la plus vive à Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, qu'elle parvint à épouser. Après la mort du vicomte, elle s'étoit atachée au duc de Guienne, dont elle eut deux filles. Comme les projets de Lescun avoient pour but un mariage qu'elle redoutoit, il n'est point surprenant qu'elle s'efforçât de lui rendre de mauvais offices. L'infatigable ministre paroît à tout, & ne se déconcerta point. Louis de son côté faisoit avancer ses troupes, & distribuoit des postes à ses généraux : Dammartin devoit percer du côté de la Gascogne; Craffol par la Saintonge, & Tannegui du Châtel par le Poitou.

Tout annonçoit une guerre sanglante ; on atendoit avec inquiétude la nouvelle des premières hostilités, lorsqu'on aprit que la dame de Monforeau touchoit à sa dernière heure, & que le duc de Guienne étoit dangereusement malade : on a toujours cru qu'ils furent l'un & l'autre empoisonnés [par le moyen d'une pêche préparée] ; & que les auteurs du crime furent Jean Faure de Vercors ou Versois, moine Bénédictin, abé de saint Jean d'Angeli, & un écuyer de la bouche du duc, nommé Henri de la Roche : il paroît qu'on n'eut dans ces premiers moments aucun indice du crime : le moine continua d'être en faveur, & fut même nommé un des exécuteurs testamentaires de la dame de Monforeau ; mais ce qui doit nous éton-

Ann. 1471.

Le duc de
Guienne est
empoisonné.

Ibidem.

Ann. 1471.

ner, c'est que ce scélérat osât alors entretenir un commerce avec le roi. Nous l'apprenons d'une lettre que le monarque écrivit au comte de Dammartin: *M. le grand-maître, depuis les dernières que je vous ai écrites, j'ai eu nouvelles que M. de Guienne se meurt, & qu'il n'y a point de remède en son fait, & me le fait sçavoir un de ses plus privés qu'il ait avec lui, par homme exprès, & ne croit pas, ainsi qu'il dit, qu'il soit vis à quinze jours d'ici..... & afin que vous soyez assuré de celui qui m'a fait sçavoir les nouvelles, c'est le moine qui dit ses heures avec M. de Guienne, dont je me suis fort esbahi, & m'en suis signé depuis la tête jusqu'aux pieds.....*

Ann. 1472.

Plus le duc de Guienne s'affoiblissoit, plus il montrait d'ardeur pour l'exécution de ses projets: il dépêchoit des couriers à ses aliés, mettoit ses places en état de défense; convoquoit le ban & l'arrière-ban de son apanage. Craignant de se voir abandonné au moment de l'exécution, il s'avisa d'exiger de ses officiers un nouveau serment de le servir envers & contre tous, sans en excepter le roi. La conjoncture n'étoit pas favorable; son extrême maigreur, sa défaillance, l'empreinte de la mort déjà gravée sur son visage, glaçoient tous les cœurs. Plusieurs officiers, ne voulant point prêter ce serment, prirent la fuite; d'autres après l'avoir prêté, traitèrent secrètement avec les généraux ennemis, ou chercherent des moyens moins odieux de rentrer en grâce auprès du roi.

Louis qui ne cherchoit qu'à gagner du temps, envoyoit de nouveaux ambassadeurs au duc de Bourgogne, proposant de s'en rapporter au jugement de six arbitres sur les difficultés qui arrêtoient toujours les plénipotentiaires; & en cas que ces six arbitres se trouvassent eux-même partagés, de choisir pour sur-arbitre le cardinal Bessarion, que le pape Sixte IV envoyoit pour son légat en France. Pendant qu'il proposoit à la cour de Bourgogne cet expédient, dans l'intention de traîner l'affaire en longueur, il tentoit

d'intimider le duc de Bretagne , qui , plus voisin du danger , fortifioit ses places & armoit ses sujets. Le monarque prenant occasion d'une lettre de Bretagne , où il n'étoit question que de préparatifs de guerre , chargea *Normandie* , héraut d'armes , d'aler porter cete lettre au duc ; « de lui demander s'il en connoissoit » l'écriture , & ce que signifioient ces armements & » ces préparatifs : avoit-il à se plaindre qu'on eût com- » mis quelque contravention au dernier traité ? En ce » cas , n'auroit-il pas dû commencer par demander une » réparation convenable ? vouloit-il , sans motif , faire » la guerre à son souverain ? on avoit peine à le croire ; si cependant c'étoit là son intention , le roi scau- » roit venger ses droits , & feroit connoître à l'Europe » entiere qui avoit tort ou raison ».

Ann. 1472.

Le duc répondit , « qu'il connoissoit l'écriture , & » que cete lettre ne contenoit rien qu'il ne voulût bien » qui fût sçu ; qu'il ne voyoit pas quel sujet le roi » avoit de se plaindre , ni de lui reprocher d'enfreindre les traités , à lui qui s'étoit fait un devoir de » n'y donner aucune atteinte , lors même qu'on ne les » observoit pas à son égard : qu'il n'avoit mis dans son » pays aucune différence entre les François & les Bre- » tons ; qu'il n'en étoit pas de même dans les terres » de l'obéissance du roi , où les Bretons étoient maltraités , rançonnés , & continuélement exposés à des » avanies publiques : qu'il étoit bien singulier que le roi » lui parlât de traité & d'aliançe , tandis qu'on étoit » informé que ce monarque , voulant aparemment renouveler en France les ravages des anciens Normands , sollicitoit les Ecoffois & les Danois à venir » fondre sur la Bretagne , s'engageant à leur abandonner la propriété des terres qu'ils pourroient conquérir : que , connoissant ces dispositions du monarque , & considérant d'un autre côté que la treve étoit » près d'expirer , & que le Poitou étoit rempli de » troupes , il avoit cru devoir armer de son côté , & » se mettre en état de défense ».

Ann. 1472.

Après avoir donné cete réponse au héraut François, il conjura le duc de Bourgogne de ne pas trahir par de plus longs délais l'espérance de ses aliés : il lui peignit l'état déplorable où se trouvoit réduit le duc de Guienne, & l'exhortoit à remplir enfin les espérances de ce malheureux prince.

Louis, informé de ces sollicitations, & connoissant enfin, par les préparatifs du duc de Bourgogne, qu'il n'y avoit plus moyen de diférer, envoya ordre à ses plénipotentiaires de conclure avec lui le traité de paix, aux conditions qu'il voudroit imposer. Ce traité frauduleux portoit : que le roi rendroit préalablement au duc de Bourgogne, les villes d'Amiens, de Saint-Quentin, de Montdidier & de Roie : qu'il lui abandonneroit le connétable & le comte de Nevers, prince de la maison de Bourgogne, mais ennemi déclaré de la branche régnante qui l'avoit dépouillé d'une partie de ses possessions : le duc en revanche abandonnoit au roi les ducs de Guienne & de Bretagne. Charles n'avoit aucun dessein de remplir cet engagement : il ne songeoit qu'à se remettre en possession des villes qu'il réclamoit, après quoi il déclareroit hautement qu'il pardonnoit au connétable & au comte de Nevers, & qu'il falloit que le roi pardonnât de son côté aux ducs de Bretagne & de Guienne, qu'autrement il voleroit à leur secours. L'intention de Louis n'étoit, comme nous l'avons déjà dit, que de gagner du temps, d'attendre la mort de son frere, & de déclarer alors qu'il ne se croyoit pas obligé à tenir sa parole à un prince qui avoit agi de mauvaise foi.

Prieres publiques. Mort de Guillaume Chartier, évêque de Paris.

Dans l'attente du dénouement, Louis ordonnoit des processions & des prieres publiques, & comme il avoit une dévotion singuliere à la Vierge, il voulut qu'on sonnât tous les jours la cloche à midi, qu'alors tout le monde mît un genou en terre, & recitât trois fois l'*Ave Maria*. Au retour de la procession qui se fit à Paris, mourut subitement Guillaume Chartier, évêque de cete ville, prélat recommandable par la pratique

de toutes les vertus chrétiennes , mais qui avoit eu le malheur de déplaire au roi dans la guerre du bien public : éfrayé des maux que cause une guerre civile , il avoit opiné à recevoir dans la ville les députés des princes ligués : Louis ne lui pardonna jamais cete faute , & s'offensa des honeurs extraordinaires que le peuple s'empressoit de lui rendre après sa mort : il s'en plaignit au prévôt des marchands , & fit graver une épitaphe , où il détaillait ses griefs contre ce prélat. Cete vengeance tardive & lâche ne fit tort qu'à la réputation du monarque. Le peuple qui ne confidere pas qu'une mort subite est tout aussi naturele qu'une mort lente , l'acusa d'avoir fait empoisonner l'évêque ; acufation trop absurde , pour qu'il soit besoin de la réfuter. Quel puissant motif eût poussé Louis à cet horrible attentat ? Et en le suposant même capable de cete noirceur , eût-il pris plaisir à se dénoncer lui-même , en persécutant un mort , dans un temps sur-tout où il avoit plus besoin que jamais de se ménager la faveur du peuple ? Tout déposoit contre cete odieuse imputation , mais le triste spectacle de ce qui venoit de se passer en Guienne , ouvroit , pour ainsi dire , la porte aux soupçons les plus atroces.

En signant le traité , dont nous avons rendu compte , Charles demandoit qu'on le mît sur-le-champ en possession des villes qu'on lui cédoit : les plénipotentiaires qui n'avoient sur ce point aucun pouvoir , lui conseillèrent de faire avancer son armée vers la frontiere , & de dépêcher un homme de confiance au roi , pour exiger de lui le serment , & faire expédier des ordres , en vertu desquels les gouverneurs des places devoient les évacuer. Charles chargea de cete commission le seigneur de Quingei , acompagné d'un autre député secret , qu'il envoyoit au duc de Bretagne , pour lui dire de ne rien craindre ; qu'il n'avoit eu intention , comme l'événement le feroit voir , que de retirer par surprise les places qu'on lui avoit enlevées par trahison. Quingei étoit arivé , & pressoit inutilement le roi de ratifier le traité

Ann. 1472.

conclu par ses ministres. Louis prenoit jour, & renvoyoit ensuite l'affaire sous divers prétextes. Le duc de Guienne touchoit à sa dernière heure : ce prince infortuné, vertueux par caractère, mais foible, & toujours gouverné par ses favoris, perdit dans ces derniers moments la haine dont il avoit été long-temps animé contre son frère. Il le déclara son légataire universel, lui demanda pardon de ses fautes, comme il lui pardonnoit de son côté, tous les sujets de plainte qu'il pouvoit avoir reçus : enfin il le supplioit de vouloir bien confirmer quelques legs qu'il faisoit à d'anciens serviteurs, dont il avoit éprouvé la fidélité. Sa mort répandit la consternation dans son palais : la plupart de ceux qui jusqu'alors étoient restés attachés à sa personne, ne cherchèrent plus qu'un moyen d'obtenir leur grâce. Malicorne, son premier favori, fut aussi le premier qui instruisit le monarque de la mort de son frère & de ses dispositions testamentaires. Lescun persista dans sa haine ; il avoit découvert & mis aux fers les auteurs du crime : ces deux scélérats, soit pour sauver leur vie, soit pour rendre justice à la vérité, avoient chargé le monarque. Lescun obligé d'abandonner la Guienne, les tira des prisons de Bordeaux ; & après les avoir emmenés en Bretagne, il les présenta lui-même au duc, en proférant ces terribles paroles : « En vengeance du meilleur des maîtres & du plus fidèle des amis, je remets entre vos mains ces traîtres qui ont lâchement ravi le jour à leur légitime seigneur, afin que vous en fassiez un exemple éclatant. Songez à ce que vous devez à la mémoire d'un prince si digne de votre amitié : son âme demande à Dieu une vengeance éclatante de ses assassins : puisse-t-il voir du séjour des morts de quelle manière je remplis mes engagements ».

» Ils auront la récompense qu'ils ont méritée, dit le duc en les recevant ; puisse-je tenir de même ceux qui leur ont conseillé ce forfait » : *Ils n'échapperoient pas sans pleiger* [donner des gages ou des cautions] ; & je

je crois qu'il n'y a homme en chrétienté qui les fût pleiger.

Ann. 1472.

Sanglant manifeste du duc de Bourgogne.

Manuf. de le Grand.

Louis, croyant que la mort de son frere le dispensoit de remplir l'engagement que ses plénipotentiaires avoient contracté avec le duc de Bourgogne, déclara hautement au seigneur de Quingei qu'il n'accéderoit point à un traité, où le duc avoit laissé éclater sa mauvaise foi & ses pernicieux desseins. Charles honteux de se voir trompé par un ennemi qu'il vouloit tromper lui-même, ne mit plus de bornes à son ressentiment : il publia un sanglant manifeste, où il rappela le prétendu complot formé contre ses jours, à l'instigation du roi, par Baudoin, bâtard de Bourgogne, Jean de Chassa & Jean d'Arson : il ajoutoit que le roi, persistant dans le pernicieux dessein de détruire tous les princes de la maison de France, venoit de faire périr son propre frere par *poisons, maléfices, sortileges & invocations diaboliques*, comme on pouvoit s'en convaincre par la confession des deux misérables qu'il avoit séduits. Pour ces deux attentats, continuoît-il, l'un contre le premier pair du royaume, l'autre contre le premier prince du sang, il mérite d'être déclaré homicide, criminel de lèse-majesté envers la couronne, les princes & la chose publique, traître, paricide & idolâtre : il soutenoit chacune de ses assertions par des passages de l'écriture, des décrétales & des peres de l'église, & finissoit par exhorter tous les princes chrétiens à unir leurs armes contre cet ennemi public.

Ce manifeste répandu dans toutes les villes du royaume, n'y produisit point l'effet que Charles en atendoit. Louis occupé de la réduction de la Guienne, dédaigna d'y répondre : dix-huit mois se passerent sans qu'il semblât faire attention aux invectives de ses ennemis : enfin, il parut s'occuper de sa réputation ; il établit une commission pour faire le procès aux deux coupables toujours détenus dans les prisons du duc de Bretagne ; les commissaires choisis, comme les per-

Ann. 1472.

sonnes les plus intégres du royaume , étoient Elie de Bourdeille , archevêque de Tours , l'évêque de Lombès , Jean de Popincourt , président au parlement de Paris , Bernard Lauret , président au parlement de Toulouse , Pierre Gruel , président au parlement de Grenoble. Louis souhaita qu'on joignît à ces commissaires Roland de Cosic Breton , confesseur du feu duc de Guienne , & qui en qualité d'inquisiteur de la foi , avoit déjà instruit le procès des coupables , pendant qu'ils étoient encore dans les prisons de Bordeaux. Le choix de ces commissaires , les instructions publiques que le roi leur donna , & qui se conservent encore , tout semble annoncer qu'il n'avoit pour objet que d'exposer au grand jour ce ténébreux & abominable mystère : cependant il ne résulta de cete procédure aucun éclaircissement. Pendant qu'on travailloit à instruire le procès , le moine fut trouvé mort dans sa prison : quelques-uns dirent qu'il s'étoit pendu de désespoir : d'autres affuroient que la foudre étoit tombée sur lui & l'avoit réduit en cendre : d'autres enfin raconterent que le diable étoit venu avec un horrible fracas lui tordre le cou dans la prison : on ne sçait pas mieux ce que devint Henri de la Roche son complice : les actes de cete procédure sont demeurés secrets. Les ennemis de Louis ne manquèrent pas d'observer qu'il n'avoit songé à se justifier qu'après s'être réconcilié avec le duc de Bretagne , & avoir attiré le seigneur de Lescun à son service : que les coupables avoient disparu trop à propos pour qu'on pût imaginer , que leur mort fût naturelle : que les prodiges mêmes qu'on débitoit sur cete mort , autorisoient les soupçons. Ils remarquoient que Louis d'Amboise l'un des commissaires , fut promu l'année suivante à l'évêché d'Albi ; que Pierre de Sancierges , qui avoit servi de gréfier dans cete procédure , obtint une charge de maître des requêtes. Toutes ces circonstances scrupuleusement observées , & malignement interprétées par les ennemis de Louis , se réduisent pourtant à des conjectures &

à des présomptions : or si les loix défendent aux juges d'ôter la vie au dernier des citoyens sur de simples présomptions , quelque fortes & en quelque nombre qu'elles puissent être , de quel front , sur de pareilles preuves , oseroit-on flétrir l'honneur d'un monarque , & lui ravir un bien plus précieux encore que la vie ? Brantôme raconte un fait qui seroit plus décisif , s'il étoit appuyé sur d'autres témoins : il prétend que le secret de cete intrigue fut découvert par un fou qui avoit appartenu au duc de Guienne , & que le roi , après la mort de son frere , avoit retiré auprès de lui : « ce » bon roi , (écrit le jovial historien) , étant un jour » dans ses bonnes prieres & oraisons à Cléri devant » Notre-Dame , qu'il apeloit sa bonne patronne , & » n'ayant personne près de lui , sinon ce fou qui étoit » un peu éloigné , & duquel il ne se doutoit qu'il ne » fût si fou , fat , sot , qu'il ne pût rien rapporter , il » l'entendit , comme il disoit , Ah ! ma bonne dame , » ma petite maîtresse , ma grande amie , en qui j'ai eu » toujours mon reconfort , je te supplie de prier Dieu » pour moi & être mon avocate envers lui , qu'il me » pardonne la mort de mon frere que j'ai fait empoi- » sonner par ce méchant abé de Saint-Jean : je m'en » confesse à toi comme ma bonne patronne & mai- » tresse..... » Outre le peu d'autorité que mérite le premier témoin , Brantôme confesse ne tenir ce conte que de la bouche d'un vieux chanoine , âgé de plus de quatre-vingts ans , lequel le tenoit lui-même d'un autre : on sçait assez quele foi l'on doit ajouter à de pareilles anecdotes , uniquement fondées sur un ouï-dire , & des traditions populaires.

Jusqu'ici nous avons vu Louis & Charles , comme deux athletes descendus sur l'arène , se mesurer des yeux ; s'ataquer & se suivre , toujours prêts à porter ou à parer de nouveaux coups. Si la fatigue & l'épuisement les ont quelquefois forcés de mettre bas les armes ; ce repos aparent couvroit une haine toujours active : ils étudioient en silence de nouvelles ruses , ou

Ann. 1472.

essayoient des armes d'une meilleure trempe : le plus léger incident les remettoit aux prises plus animés & plus terribles que jamais.

Ceux qui avant nous ont écrit l'histoire de cete fameuse querelle, n'en ont point assigné d'autre cause qu'une forte antipathie entre ces deux princes, fondée sur la différence de leurs caractères, & puissamment accrue par la nécessité où ils s'étoient trouvés de se voir & de vivre ensemble ; lorsque Louis, encore dauphin, se crut obligé de chercher un asile à la cour du duc de Bourgogne.

Nous n'avons garde de nier que cete antipathie n'ait existé, & qu'elle n'ait beaucoup influé sur la conduite réciproque de Charles & de Louis : c'est même à ce principe de haine, qu'il faut attribuer plusieurs traits atroces qui les déshonorent ; mais ce n'est ni dans cete haine, ni dans la contrariété de leurs caractères, que l'on doit chercher la vraie cause de la guerre qu'ils se firent sans relâche. Quand ils auroient eu les mêmes goûts, les mêmes inclinations ; quand l'occasion de se voir, & par-là de se mieux connoître, n'auroit point nourri leur antipathie, jamais ils n'eussent pu vivre en paix. La guerre qu'ils se vouèrent l'un à l'autre avoit sa racine dans la constitution, & pour ainsi dire, dans les entrailles de l'Etat. La mort même de l'un ou de l'autre ne pouvoit l'éteindre ; elle devoit se transmettre à leurs successeurs, jusqu'à ce qu'une révolution anéantît l'une des deux puissances, ou brisât les liens qui les rapprochoient, sans pouvoir les réunir.

La maison de Bourgogne, comme on sçait, possédoit, outre plusieurs autres provinces, deux anciennes pairies du royaume, le duché de Bourgogne & le comté de Flandre. Les princes de cete opulente maison, qui comptoient peu de souverains en Europe aussi puissants qu'eux ; qui pouvoient lever & entretenir des armées de cent mille combatants, n'étoient cependant que des sujets & des vassaux des monarques François : ils voyoient avec une douleur mêlée d'indigna-

tion , des officiers royaux exercer sous leurs yeux , & jusque dans leur cour , la plus auguste fonction de la souveraineté , la justice ; le monarque , arbitre de leurs actions , leur demander compte de leur conduite : enfin , leurs propres sujets , autorisés à s'opposer à leurs projets , les citer eux-mêmes au parlement de Paris. Tant d'humiliation ne pouvoit compatir avec tant de puissance : ils cherchoient depuis bien des années à briser les liens qui les unissoient à la monarchie. Déjà Jean *Sans-peur* , uni aux anciens ennemis de la France , avoit rempli le royaume de troubles & de divisions , & s'étoit long-temps flatté d'écraser l'héritier du trône. Philippe *Le Bon* , après avoir marché d'abord sur les traces de son pere , n'avoit consenti à terminer les malheurs de la France , qu'en humiliant son souverain , & en se faisant dispenser de presque tous les devoirs de sujet & de vassal. Charles , plus audacieux que son pere & son aïeul , loin de se relâcher sur aucune des conditions stipulées dans le traité d'Arras , ne songeoit qu'à les étendre , & à secouer entièrement un joug qu'il trouvoit insupportable. Plus puissant par lui-même qu'aucun de ses prédécesseurs , il pouvoit encore compter sur le secours de presque tous les grands vassaux du royaume. Ceux-ci , nés & nouris dans l'anarchie , ayant toujours devant les yeux ces temps où le monarque ne jouissoit que d'une autorité précaire , tandis que la puissance réelle résidoit entre leurs mains , voyoient en frémissant les progrès sensibles que faisoit de jour en jour l'autorité royale. Chaque acte de souveraineté leur paroissoit un attentat contre leurs privileges. Trop foibles chacun en particulier pour résister au monarque , ils se réunirent , & mirent Charles à leur tête. Si le gouvernement féodal , qu'on me permette cette maniere de m'exprimer , avoit eu le choix de son chevalier , il n'eût point remis sa cause en d'autres mains. Dévoré d'ambition , ne connoissant que la loi du plus fort , ennemi du repos , insensible aux plaisirs , ne se plaisant que dans le carnage & la

Ann. 1468.

destruction, écrasant le peuple pour enrichir les grands, furieux dans sa colere, & malgré son orgueil, possédant l'art de se faire des aliés, Charles sembloit destiné à replonger la monarchie dans l'ancien cahos, d'où la politique sage & suivie des rois de la troisième race, s'étoit appliquée à la retirer. J'oserois même assurer que si Louis n'eût alors régné, ç'en étoit fait de la France. Aussi entreprenant que son rival, mais aussi dissimulé, ce prince couvroit ses vues ambitieuses du voile de la modération; jamais il n'étala de plus belles maximes, que dans le temps même où il les violoit plus ouvertement: attentif à se parer de tous les dehors de la justice, sans jamais songer à être juste, il ne comptoit pour rien ses promesses, ses serments: trop foible pour résister à la fois à tous ses ennemis réunis, il mit toute son adresse à les diviser, à suspendre leurs opérations par de belles promesses, pour fondre sur les plus foibles avec la rapidité du vautour: il marchoit à son but par les chemins qui sembloient devoir l'en écarter: ce qu'il faisoit, ce qu'il disoit, n'étoit presque jamais ce qu'il pensoit, ce qu'il avoit dessein de faire: prodige de dissimulation, il avoit le visage calme & serein, l'ame agitée & sombre, le langage folâtre & badin, le cœur farouche & sanguinaire: ami du peuple qu'il opprimoit, ennemi des grands qu'il trompoit, timide & inquiet au sein de la paix, tranquille & brave au milieu des hazards de la guerre, humble & modeste dans son extérieur, jaloux à l'excès de son autorité qu'il étendit bien au-delà des bornes où l'avoient portée ses ancêtres: son caractère présente un assemblage bizarre de rares talents pour le gouvernement, de foibleesses ridicules dans la vie privée, des vertus les plus éclatantes, & des vices les plus odieux. Tels étoient les deux hommes que la fortune se plut à opposer l'un à l'autre, & qui devoient décider du sort de la monarchie. L'Europe entière prit parti dans leur querelle, & sembloit attendre sa destinée de la décision de ce grand procès: si Charles triomphoit,

la France , qui commençoit à donner de la jalousie à tous ses voisins , aloit être démembrée , & tomber dans l'obscurité : si Louis demeuroid vainqueur , la monarchie acruée des dépouilles du rebele , aloit devenir la premiere puissance de l'Europe , & le centre des négociations.

Ann. 1472.

La Guienne où le monarque étoit entré après la mort de son frere n'oposa aucune résistance ; les villes s'empreserent d'envoyer des députés pour faire leurs soumissions & ne demanderent que la conservation de leurs privileges , grace que Louis étoit bien éloigné de leur refuser ; car il favorisa constamment le gouvernement municipal qu'il regardoit avec raison comme la premiere cause de l'abaissement des grands. Il confirma les privileges de Saintes , les prérogatives des maire & jurats de Saint-Jean-d'Angeli , de Libourne , de Bergerac , de Saint-Emilion , & de Périgueux : peut-être même passa-t-il les bornes de la prudence dans l'extenſion qu'il donna aux privileges de la ville de la Rochelle. Il permit aux habitants de trafiquer librement avec les Anglois & les autres ennemis de l'Etat , même en temps de guerre : privilege qui tenoit à former un jour une puissance neutre & une république indépendante dans le sein de la monarchie. La ville de Baïonne , au contraire , demanda d'être irrévocablement unie au domaine de la couronne , & obtint sans peine une faveur qui se concilioit avec les véritables intérêts du monarque. Il pardonna aux villes de Montignac & de Pezenas , qui s'étoient déclarées en faveur du duc de Guienne , sans être de son apanage , & avoient fermé leurs portes aux troupes du roi. Il rétablit dans la ville de Bordeaux le Parlement qu'il avoit transféré à Poitiers , lorsqu'il céda la Guienne à son frere : enfin , sentant combien sa présence étoit nécessaire ailleurs , il fit une sorte d'acommodement avec le comte d'Armagnac même , à condition qu'il resteroit tranquille dans les terres & les places que lui avoit rendues le duc de Guienne , & qu'il ne forme-

Réduction de la Guienne.

Manuf. de le Grand.

Ann. 1472.

roit aucune entreprise sur celles qu'on lui détenoit encore. Après avoir donné ordre aux affaires de Guienne, & y avoir établi le sire de Beaujeu pour gouverneur, il se hâta de marcher en Bretagne, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes.

Le duc n'avoit rien épargné pour se mettre en état de défense : aux troupes que lui fournissoit la province, il avoit joint un corps de mille arbalétriers Anglois, & s'atendoit à voir au premier moment Edouard lui-même ou ses principaux officiers acourir à son secours : cependant lorsqu'il vint à mesurer ses forces avec celles du roi, à comparer le danger présent avec des espérances incertaines ou éloignées, il perdit courage, & envoya demander au monarque une trêve assez courte, pendant laquelle on travailleroit à un traité de paix. C'étoit attaquer Louis par son foible, la supériorité qu'il avoit acquise dans l'art des négociations ne lui permettoit pas de se refuser à une demande de cete nature : il ne s'aperçut pas qu'il aloit perdre à négocier le moment d'agir, & que son ennemi ne cherchoit qu'à gagner du temps jusqu'à ce qu'il pût recevoir du secours de ses aliés.

Le duc de
Bourgogne ra-
vage la Picar-
die.

Meyer.
Commines.
Le Grand.
Chron. scand.
Cabinet saty.

Déjà le redoutable Charles portoit la désolation en Picardie : à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes il passe la Somme, & vient investir la ville de Nesle. Cete place bien fortifiée avoit une garnison de cinq cents archers, commandée par un capitaine de réputation, apelé *le petit Picard*. Un héraut envoyé pour sommer cete ville de se rendre, fut massacré, disent les Auteurs Flamands, par cete insolente garnison : cependant après quelques jours de siege, le commandant sortit pour demander une capitulation ; le duc qui ne vouloit pas perdre du temps devant une place peu importante, en dicta lui-même les articles. Mais tandis que le commandant faisoit dépouiller ses soldats pour sortir de la ville sans armes ni bagages, les bourgeois irrités de n'avoir point été compris dans le traité, ouvrirent les portes à l'ennemi. Les Bour-
guignons

guignons se jetent dans la place , égorgent sans distinction tout ce qui se présente , pénètrent dans les maisons & ne font grâce à personne : un grand nombre des habitants s'étant réfugiés dans l'église , y furent impitoyablement égorgés. Charles alla rassasier les yeux de cet affreux spectacle : quelques francs-archers & le commandant lui-même , échappés au massacre général , avoient été faits prisonniers , Charles ordonna qu'ils fussent pendus ; il n'en réserva qu'un petit nombre qui eurent le poing coupé , & qu'il renvoya dans cet état au roi ; ensuite il fit mettre le feu à la ville , en disant froidement : *Tel fruit porte l'arbre de la guerre.*

Ann. 1472.

De Nefle , il s'avança sous les murs de Roie : la garnison , quoique plus nombreuse , éfrayée de ce qui venoit de se passer sous ses yeux , n'osa soutenir un siège ; elle rendit armes & bagages : Mondidier ouvrit ses portes.

Témoin de l'effroi que les forces du duc répandoient dans la province , le connétable , chargé de défendre les frontières , pressoit Louis de quitter la Bretagne , en lui marquant que la Picardie ne pouvoit plus être défendue , s'il ne venoit promptement la rassurer par sa présence. Louis ne déféra point à cet avis : il sentoît de quelle importance il étoit de contenir le duc de Bretagne , & de l'empêcher de se rejoindre au duc de Bourgogne : il se contenta de détacher le comte de Dammartin avec un corps d'armée considérable , recommandant sur-tout à ce général de harceler l'armée Bourguignonne , de lui enlever les vivres , mais de bien se garder de hasarder aucune action décisive. Dammartin hâta sa marche , & se jeta d'abord dans Compiègne que Charles paroissoit menacer : celui-ci n'osant plus entreprendre le siège d'une place défendue par Dammartin , prit la route de Normandie , & se rabatit tout-à-coup sur la ville de Beauvais qui étoit alors sans garnison. Les fauxbourg furent emportés d'emblée , & les Bourguignons se regardoient déjà comme maîtres

Siege de
Beauvais.
Relation imprimée.

Ann. 1472.

de la ville , lorsqu'ils se trouverent arêtés par la ferme résistance des bourgeois , que ni la surprise , ni la supériorité de l'ennemi , ni l'exemple des villes de Picardie , ne purent intimider. Les filles , les femmes , partagerent avec leurs peres & leurs époux , les périls de cete glorieuse défense ; elles coururent se ranger sur les endroits de la muraille qui étoient le plus dégarnis. Une de ces héroïnes aracha un étendard des mains de l'ennemi ; & le porta en triomphe dans la ville. La principale ataque des assaillants fut dirigée contre la porte de Bresle ; déjà le canon l'avoit fracassée ; la breche étoit ouverte , & rien ne pouvoit plus sauver la ville , si les bourgeois ne se fussent promptement avisés d'entasser en cet endroit des fagots & autres matieres combustibles qu'ils alumerent ; la flamme suspendit l'impétuosité des assiégeants. L'assaut qui avoit commencé à huit heures du matin duroit encore , lorsqu'au déclin du jour on vit ariver par la porte de Paris la Roche-Tesson & Fontenailles avec deux cents hommes d'armes : ces braves guerriers qui avoient fait ce jour-là quatorze lieues sans prendre haleine , abandonnerent en arivant leurs chevaux & leurs équipages aux femmes & aux filles qu'ils trouverent dans les rues , & coururent se poster sur la muraille dans les endroits où le combat étoit le plus animé : leur présence ranima le courage des bourgeois ; les assaillants furent repoussés. Le lendemain matin entrerent par la même porte le maréchal Joachim de Rouault , de Beuil , Crussol , Salazar , Torci , d'Estouteville son frere , Meri de Coué , & Guérin le Groing , avec leurs compagnies d'ordonnance. Les bourgeois qui les regarderent comme des libérateurs descendus du ciel , dresserent sur les places & dans les rues des tables couvertes de rafraichissements , & les acompagnerent sur les murailles. Quoique Charles se fût présenté devant Beauvais avec une armée de quatre - vingt mille combatants , il n'avoit point investi la place : l'espérance d'emporter du premier assaut une ville qui n'étoit défendue que par des bourgeois & des

femmes , lui avoit fait négliger cete précaution : il ne connut sa faute que lorsqu'il n'étoit plus temps de la réparer. Il voulut alors envoyer un détachement du côté de la porte de Paris par où les secours étoient entrés ; mais comme ce poste se seroit trouvé séparé du reste du camp par un ravin profond & un terrain impraticable, ses officiers lui représenterent qu'il exposeroit à une perte certaine les corps qu'il y enverroit : contraint de renoncer à ce projet , il ne songea plus qu'à foudroyer la ville , & laissa reposer quelques jours son armée pour la mieux préparer à un assaut général. Beauvais continua de recevoir des secours ; les Parisiens que tout engageoit à secourir une ville si voisine , lui envoyèrent un corps d'arbalétriers commandé par le bâtard de Rochechouart : les villes d'Orléans & de Rouen , y firent transporter , sans en être requises , d'amples munitions , comme un gage de l'aliance & de l'amitié qui subsistoient depuis long-temps entre les villes municipales : ainsi les assiégés se trouvoient dans l'abondance pendant que les assiégeants éprouvoient déjà les horreurs de la disette. Le connétable & Dammartin toujours en embuscade coupoient les convois & enlevoient tous les partis qui s'éloignoient du camp. De son côté le maréchal de Rouault visitoit les murailles & distribuoit les postes aux officiers renfermés avec lui dans la ville : la porte de Bresle parut avec raison le côté le plus foible & le plus exposé ; la Roche-Tesson & Fontenailles arivés les premiers au secours de la place , s'étoient établis dans ce poste , & ne l'avoient abandonné ni jour ni nuit. Le maréchal voulut les faire relever par d'autres officiers ; ils s'en plainquirent comme d'un affront , & obtinrent le dangereux honneur de n'être point déplacés. Le jour marqué pour l'assaut ariva ; l'attaque fut suivie & opiniâtre , mais la résistance fut si forte , que Charles après avoir ramené plusieurs fois ses soldats à la charge , fut enfin obligé de se retirer. La relation imprimée de ce siege fait monter la perte des Bour-

Ann. 1472.

Ann. 1471.

guignons à quinze cents hommes ; Commines ne compte que six-vingt morts & mille blessés : tous les auteurs conviennent que l'armée entière auroit pu être détruite ; si dans le désordre où l'avoient mise ces assauts meurtriers , elle eût eu à soutenir une sortie des assiégés. La précaution que les bourgeois avoient prise de murer leurs portes du côté qui répondoit au camp ennemi fut le salut des Bourguignons ; on n'eût pu faire de sortie que par la porte de Paris , mais cete sortie eût été très dangereuse pour ceux qui l'auroient tentée , parce qu'étant obligés de faire un long circuit avant que de joindre l'ennemi , ils auroient risqué d'être coupés dans la retraite : cete considération retint alors la garnison ; mais le lendemain sur les trois heures du matin , Salazar sortit avec un petit nombre d'hommes déterminés , pénétra dans le camp ; égorga environ deux cents hommes , roula quelques pieces de canon dans les fossés , & mit le feu aux tentes : enfin se voyant poursuivi & presque envelopé , il songea à la retraite , & dut la vie à la vigueur de son cheval , qui tomba mort en entrant dans la place. Charles , convaincu par une triste expérience , qu'il avoit perdu Beauvais , & pressé d'ailleurs par la famine qui ruinoit son armée , leva le siege & continua sa route en Normandie : il prit d'assaut les villes d'Eu & de Saint-Valeri où il mit garnison ; il s'avança du côté d'Arques & de Diepe , mais il avoit été prévenu par le connétable & par Dammartin , qui cotoyoient toujours son armée sans qu'il pût les joindre : il brûla Longueville & tous les lieux voisins ; vint camper sous les murs de Rouen où il s'arêta quatre jours entiers ; non qu'il eût aucune espérance de se rendre maître de cete grande ville , il vouloit uniquement remplir ses engagements envers le duc de Bretagne , & montrer à cet alié que rien n'avoit pu l'empêcher de se trouver au lieu où devoit se faire la jonction des deux armées. Tandis qu'il ravageoit la Normandie , les garnisons d'Amiens & de Saint-Quentin portoient le fer & le

feu dans l'intérieur de ses provinces : la guerre ne se faisoit pas avec moins d'acharnement en Champagne & en Bourgogne. Le comte de Roussi, fils aîné du connétable, & qui commandoit l'armée du duc en même-temps que son pere commandoit celle du roi, portoit la désolation dans les environs de Tonnere, de Joigni, de Troies & de Langres, brûloit les villages & les villes dont il pouvoit se rendre maître. Le comte dauphin d'Auvergne exerçoit au nom du roi les mêmes ravages dans le duché de Bourgogne; on eût dit, observe une ancienne chronique, que les François & les Bourguignons étoient des furieux & des enragés, qui songeoient bien moins à faire des conquêtes qu'à s'entredétruire. Le cri de ses sujets, le ravage de ses provinces, la disette, le dépérissement de son armée, & l'envie de se venger du connétable en saccageant ses places, obligerent enfin Charles à quitter la Normandie pour se rapprocher des bords de la Somme. A peine étoit-il en marche, que les villes d'Eu & de Saint-Valeri furent reprises : ainsi il ne lui resta de cete grande expédition que le surnom de *terrible* & l'éternel regret d'avoir ruiné par sa faute une des plus beles armées que l'on eût encore vues : il en fit la revue à Pecquigni, & la trouva si exténuée, qu'elle étoit hors d'état de rien entreprendre. Parmi les chefs que la guerre ou les maladies avoient moissonnés, il regreta sur-tout Saint-Pré, Bonyesse, Créqui, Halluin, & le grand bailli de Flandre.

Louis, pour récompenser la valeur & la fidélité des bourgeois de Beauvais, auxquels il attribua en grande partie l'heureux succès de cete campagne, leur donna des privileges égaux, & peut-être supérieurs à ceux de la noblesse : non-seulement il leur permet de tenir des fiefs, sans payer la finance, il les dispense encore du service du ban & de l'arrière-ban attaché à ce genre de possessions; il veut qu'ils restent chez eux en habit de gens de guerre, afin qu'ils soient toujours en état de défendre leur ville, si elle vient à être ataquée une

Ann. 1472.

Ravages en
Normandie, en
Champagne &
en Bourgogne.
Commines.
Meyer.
Chron. MS.

Privileges
accordés à la
ville de Beau-
vais.

*Histoire de
Beauvais.*
*Relation im-
primée.*

*Manusc. de
le Grand.*
*Preuves de
l'histoire de
M. Duclos.*
Chron. scand.

Ann. 1471.

seconde fois : il leur acorde une exemption générale de toutes sortes d'impôts, excepté ceux qu'ils établiront eux-mêmes pour l'entretien & la réparation de leurs murailles : enfin il leur laisse une entière liberté dans l'élection de leurs officiers municipaux. Comme les femmes ne s'étoient pas moins distinguées que les hommes dans ce siège mémorable, il étendit ses bienfaits sur cete moitié trop négligée du genre humain, & imagina, en faveur des Beauvaisiennes, une récompense d'un genre singulier : il ordonna que, dans une fête qui se célébreroit tous les ans à Beauvais, en l'honneur de sainte Angadresme, dont on avoit porté les reliques sur les murailles, les femmes, soit à la procession, soit à l'offertoire, auroient le pas sur les hommes : qu'elles pouroient porter dans cete cérémonie, & toutes les fois qu'elles le jugeroient à propos, des étofes de soie, des fourures & des ceintures d'or, ornements alors réservés par les loix aux dames & aux demoiseles, que les bourgeoises ambitionnoient, & avoient déjà usurpés dans quelques villes municipales : enfin il acorda à Jeanne Fourquet, cete jeune héroïne, qui avoit gagné un étendard sur l'ennemi, & à Colin Pilon qu'elle venoit d'épouser, une exemption totale d'impôts, dans toute l'étendue du royaume. Mais rien ne prouve mieux l'importance qu'il attribuoit à la levée du siège de Beauvais que la lettre qu'il écrivit dans le même-temps à Dupleffis Bourré, général des finances. *M. Dupleffis, mon ami, je vous écris que j'ai fait vœu de ne manger point de chair, jusqu'à ce que le vœu que j'ai fait d'envoyer 1200 écus pour 200 marcs d'argent que j'ai ordonnés, pour faire une ville de Beauvais, en remembrance de ce que Dieu m'a donné cete ville, soit accompli ; & pour ce, je vous prie, tant que je le puis, que vous faires incontinent délivrer par Brignonnet lesdits 1200 écus ; & faires faire une ville, & y envoyés un homme bien sûr ; mais sur-tout qu'il n'y ait point de faute ; car s'il y avoit difficulté, mon vœu ne seroit point accompli ; & vu que je suis si près du*

duc [de Bretagne] je douterois que mes besoignes ne s'en portassent si - bien , &c.

On voit par cete lettre , que Louis se croyoit à la veille de livrer bataille au duc de Bretagne. Après s'être laissé amuser trop long-temps par des négociations stériles, il prit enfin le parti de pénétrer en Bretagne : en peu de jours , il soumit Chantocé , Machecou & Ancenis , & s'avança jusqu'à Pouancé , où il présenta au duc la bataille : celui-ci comptant moins sur ses forces que sur les secours qu'il atendoit d'Angleterre , n'osa l'accepter ; il n'en étoit pas cependant plus disposé à faire la paix ; mais les Bretons qui avoient dès-lors une forte antipathie contre les Anglois , & qui voyoient dans la continuation de la guerre la ruine entiere de leur commerce , le forcerent à rechercher la paix qu'on lui avoit oferte. Louis n'ignoroit pas cete disposition générale de la nation. Il écrivoit à Dammartin : *Les Bretons sont mauvais Bourguignons , & ne feront pas du pis qu'ils pourront.* François contraint par ses propres sujets de traiter sérieusement avec le monarque , lui députa Souplainville & Desseffarts atachés l'un & l'autre au seigneur de Lescun , qui gouvernoit toujours la Bretagne , & qui desiroit d'être compris dans le traité. Louis , de son côté , quoiqu'il eût des raisons personnelles de se plaindre de Lescun , cherchoit à le mettre dans ses intérêts , persuadé que s'il venoit à gagner ce premier ministre , il n'auroit plus rien à craindre du côté de la Bretagne : ainsi il laissa carte-blanche aux députés , pour eux & pour leurs amis. Lescun demanda , & obtint le gouvernement d'une moitié de la Guienne , la propriété du comté de Comminges , le colier de Saint-Michel , six mille livres de pension , & une gratification de vingt-quatre mille écus. Souplainville eut pour sa part six mille écus de gratification , une pension de douze cents livres , avec les charges de maire de Baïonne , de bailli de Montargis , & quelques autres ofices en Guienne. Desseffarts fut fait bailli de Meaux , maître des

Ann. 1472.

Treves avec
les ducs de Bre-
tagne & de
Bourgogne.

Ph. de Com-
mines.

Hume.

D. Lobineau.

Manuf. de
le Grand.

Ann. 1472.

eaux & forêts de Champagne & de Brie , avec douze cents livres de pension , & quatre mille écus d'argent comptant. Enfin le duc lui-même vouloit avoir part aux distributions , & obtint une pension de soixante ou quatre - vingt mille livres ; car les auteurs ne s'accordent pas sur la somme. A ce prix , il conclut une treve d'une année , laissant au roi jusqu'au traité de paix finale la possession des villes qu'il avoit prises , & ne stipulant en faveur de Charles son alié , que la liberté d'accéder à cete treve , s'il le jugeoit à propos. Charles n'avoit point d'autre parti à prendre , dans l'état où se trouvoit son armée : il accéda donc à la treve , mais pour un terme beaucoup plus court , au bout duquel il se flatoit d'être en état de recommencer la guerre avec plus d'avantages.

Le cardinal
Bessarion , lé-
gat en France.

Brantome.
Le Grand.

Dans le temps qu'on signoit ces treves , arriva en France le cardinal Bessarion , envoyé par le pape Sixte IV pour terminer les dissensions qui déchiroient le royaume , & pour exhorter les princes à réunir leurs forces contre l'ennemi commun de la chrétienté. Bessarion étoit un de ces Grecs réfugiés , qui ranimoient en Italie le goût de la vraie littérature & de la saine philosophie : des talents rares pour son siècle , de solides vertus l'avoient élevé au cardinalat. Louis , attentif à rechercher tous les hommes de mérite , voulut le connoître , & demanda pour lui la légation en France ; cependant , à peine y fut-il arrivé , que le roi condana lui-même son propre choix. Instruit que le cardinal devoit le solliciter en faveur de Balue ; surpris de ne point trouver dans cete ame élevée & integre la souplesse & l'adresse qu'il atendoit d'un ministre de la cour Romaine , & sans doute offensé de quelques avances , peut-être indiscrettes , que Bessarion avoit faites auprès des ducs de Bourgogne & de Bretagne , il lui refusa long-temps une audience , & ne se détermina à la lui acorder , que pour lui faire publiquement un outrage. Ecoutons Brantome : « Le pape ayant envoyé » vers le roi un grand , suffisant & docte personnage » du

» du pays de Grece, & archevêque de Nicée, nommé
 » Bessario, pour son légat à moyenner la paix entre
 » lui & le duc de Bourgogne Charles, ce bon docteur
 » n'étant pas si bon courtisan comme bon philosophe,
 » & ne sachant discerner la grandeur de l'un & de
 » l'autre, & du seigneur au vassal, il s'en va premiè-
 » rement vers le duc, duquel ayant eu sa dépêche,
 » s'en alla après fort nesciement trouver le roi, qui
 » trouva fort étrange la façon de ce pauvre philosophe,
 » d'avoir abordé premier le vassal que le seigneur, cui-
 » dant que ce fût par quelque mépris; nonobstant il
 » ouït sa harangue philosophale tellement qu'element,
 » & en après d'un visage moitié couroucé, moitié ri-
 » dicule & de mépris, & lui ayant mis la main dou-
 » cement sur sa barbe révérenciale, il lui dit : M.
 » le reverend,

Ann. 1472.

Barbara græca genus retinent quod habere solebant.

» & sans lui faire autre réponse, le planta là tout
 » ébahi ».

Il y a dans ce récit de Brantome, un fait qui manque d'exactitude : Bessarion n'alla point trouver le duc de Bourgogne, comme l'assure cet historien; il se contenta de lui écrire pour lui notifier, & son arrivée & l'objet de sa légation : ce fut là toute la faute qu'il commit, & que le roi ne lui pardonna pas : il vouloit qu'un légat reçu dans ses Etats n'eût aucun commerce avec ses vassaux, avant d'avoir obtenu son agrément, & d'avoir concerté avec lui les lettres qu'il leur écrivoit. Le vers latin qui fournit au roi toute sa réponse, renferme une règle de grammaire dictée par un écrivain peu connu : il signifie que *les mots grecs en passant dans le latin conservent le genre dont ils étoient dans la langue grecque*. Allusion piquante à l'état du cardinal, auquel Louis reprochoit, sans aucun fondement, d'avoir conservé en passant dans l'église romaine, la fourberie & l'intrigue qui caractérisoient les Grecs ses

Ann. 1472.

Mort du chan-
celier, Juvénal
des Ursins. —
Doriole lui
succède.

*Manusc. de
le Grand.*

compatriotes. Bessarion ne trouva point dans la philosophie de Platon qu'il enseignoit avec succès, de consolation assez forte pour adoucir l'amertume de cete humiliation ; il reprit tristement la route d'Italie, & mourut en chemin.

Dans le même-temps, la France perdit son premier magistrat, Juvénal des Ursins, lequel, à l'exemple des anciens Romains, s'étoit distingué dans presque tous les emplois de la robe & de l'épée : il avoit été successivement conseiller au parlement, capitaine de gens d'armes, lieutenant de Dauphiné, bailli de Sens, puis chancelier de France, dès le regne de Charles VII. Enveloppé au commencement du regne suivant, dans la disgrâce commune à tous les oficiers qui avoient montré de l'attachement pour le feu roi, il fut rétabli quelque temps après, & conserva sa charge jusqu'à sa mort. Louis lui donna pour son successeur Pierre Doriole, l'homme du royaume le plus digne de cete importante magistrature, si de grandes lumières, une probité reconnue, de rares talents, & un travail infatigable sont des titres suffisants pour ariver aux premières dignités. Il avoit été long-temps maire de la Rochele, & ce fut en cete qualité qu'il se fit connoître à la cour, où l'on ne tarda pas à rendre justice à ses talents. Pendant la guerre du bien public, il s'étoit attaché au frere du roi, il le suivit même en Normandie ; mais bientôt dégoûté des intrigues qui divisoient cete petite cour, il rentra en grace auprès du monarque, fut nommé général des finances, & presque toujours chargé des négociations les plus délicates. La supériorité avec laquelle il s'en aquita, lui mérita la confiance de Louis, qui ne crut pouvoir remettre en de meilleures mains le dépôt des loix & la police générale du royaume : nous le vèrons dans cete suprême magistrature, s'ocuper uniquement du bien public ; & moins jaloux de l'amitié que de l'estime de son maître, oser quelquefois lui déplaire.

Non moins judicieux & aussi éclairé que Doriole,

mais plus souple & moins integre , Philippe de Commines quita la cour de Bourgogne , pour s'atacher à Louis. Comme dans les excellents mémoires qu'il nous a laissés , Commines ne dit point les causes qui le portèrent à quitter le service de Charles son maître , auprès duquel il avoit été élevé , dont il étoit le conseiller & l'ambassadeur ordinaire , pour se donner au plus grand ennemi de la maison de Bourgogne , les écrivains postérieurs se sont épuisés en conjectures , pour en deviner le motif secret. Ils racontent de cinq ou six façons différentes que Commines vivant dans la plus grande familiarité avec le jeune duc , le pria un jour de lui aider à tirer ses bottes ; que Charles , sans paroître ofensé de cete demande indiscrete , lui aracha effectivement une botte ; mais qu'il l'en frapa rudement à la tête , en lui disant : *Comment , coquin , tu souffres que le fils de ton maître te rende un si vil service ; que l'aventure s'étant divulguée , exposa Commines à la risée des courtisans , qui l'apelerent tête bottée , & qu'enfin conservant toujours au fond de son cœur le souvenir de cet affront , il s'en étoit vengé , en s'atachant à Louis , auquel il avoit révélé tous les secrets du maître qu'il abandonnoit. Sans donner à cete historiette plus d'autorité qu'elle n'en mérite ; qu'il nous fût d'observer que l'action de Commines n'avoit rien alors de fort extraordinaire ; que les princes ne cherchoient qu'à se dérober mutuellement des hommes de réputation ; que Tannegui du Châtel , le vicomte de Rohan avoient quitté la Bretagne leur patrie pour s'atacher au monarque François ; que Lescun & d'Urfé avoient quitté le service du roi , pour s'atacher au service du duc de Bretagne ; que plus de cent seigneurs de la cour de Bourgogne prirent le même parti que Commines , sans que cete démarche ait nui à leur réputation ; que souvent les peres & les enfants s'atachoient à des maîtres différents ; & qu'enfin l'on n'étoit pas plus surpris en France de voir un seigneur passer du service du duc de Bourgogne à celui du roi , qu'on ne le feroit aujourd'hui*

Ann. 1472.
Commines
quite le duc
de Bourgogne
pour s'atacher
à Louis.

Ibidem.
Notes de
Godefroi sur
Varillas.

Ann. 1472.

en Allemagne de voir le sujet d'un électeur prendre une charge à la cour de l'empereur. Le cas où se trouvoit Philippe de Commines étoit plus grave ; car non-seulement il étoit né sujet du duc de Bourgogne ; il avoit été nourri dans sa maison , il étoit devenu son conseiller , son ambassadeur & son ministre : ces circonstances le firent regarder à la cour de Bourgogne , comme un ingrat , un transfuge & un traître. Il paroît en effet que Commines n'avoit pas attendu qu'il se fût dégagé de son premier maître , pour rendre à Louis d'importants services : on peut s'en convaincre par la lecture des lettres où le roi lui fait don de la principauté de Talmont : *Notre-dit conseiller , sans crainte du danger qui lui en pouvoit lors venir , nous avertit de tout ce qui pouvoit être pour notre bien , & tellement s'employa , que par son moyen & aide , nous faillimes des mains de nos rebeles & défobéissants , & en plusieurs autres manieres nous a fait & continue de faire chacun jour plusieurs grands , louables & recommandables services , & au dernier a mis & exposé sa vie en aventure pour nous.* Louis , qui n'étoit pas délicat sur la nature des services qu'on lui rendoit , admit non-seulement Philippe de Commines à sa table , mais encore à son lit , honneur le plus distingué qu'on pût alors faire à ses hôtes. L'historien qui ne se charge point de la reconnoissance des princes , ne tiendra pas compte à Commines *de ces grands , louables & recommandables services* qu'il rendit au roi dans le temps qu'il étoit encore au service de Charles son premier maître : car dut-il les rendre , & le put-il sans crime ?

Ann. 1473.

Nouvelle
révolte.Dom P. Hissette , hist. de
Languedoc.Bry. hist.
d'Alençon.D. Calmet.
hist. de Lor.Mausé. de
le Grand.

Les succès des armes du roi pendant la dernière campagne n'assuroient point le repos de la France. Tandis que Louis tenoit toutes ses forces occupées contre les ducs de Bourgogne & de Bretagne , de nouveaux ennemis s'étoient élevés à l'autre extrémité du royaume : le plus audacieux étoit le fameux comte d'Armagnac. Privé de ses biens , & condamné à mort par arrêt du parlement , fugitif en Espagne , puis rapelé en France par

le duc de Guienne , rétabli dans une partie de ses anciennes possessions , il s'étoit trouvé assez fort après la mort de son protecteur , pour se défendre pendant quelque temps contre l'armée royale. Louis , obligé de porter ailleurs ses armes , n'avoit pas dédaigné de traiter avec le rebelle : il lui avoit acordé la libre jouissance des villes d'Eause , de Fleurance , de Baran & de Nogaro , mais à condition qu'il y vivroit tranquille , & qu'il ne formeroit aucune entreprise sur Lectoure. Armagnac , que ses précédentes disgraces n'avoient point corrigé , voyant que le roi étoit occupé en Bretagne ; que la Picardie & la Normandie étoient impunément ravagées par le duc de Bourgogne ; que le roi d'Aragon se dispoisoit à fonder sur le comté de Roussillon , crut que le moment étoit venu de s'emparer de Lectoure , regardée alors comme le boulevard de la Guienne & de la Gascogne. Au défaut de la force , il eut recours à la ruse & à la trahison : son nom , son courage , la vie licencieuse qu'on menoit à sa cour , lui avoient gagné le cœur de la noblesse ; il corrompit sans peine quelques-uns des gentilshommes qui commandoient la garnison : ils concerterent avec lui les moyens de lui livrer la place & le sire de Beaujeu lui-même , que Louis avoit établi pour son lieutenant-général dans la Guienne , & qui se trouva en un moment prisonnier du comte d'Armagnac.

Le roi d'Aragon de son côté , après avoir réduit les Catalans , entra dans le Roussillon , & exhorta ses anciens sujets à secouer le joug des François , & à rentrer sous l'obéissance de leur légitime souverain. Les bourgeois de Perpignan prirent les armes , & obligerent du Lau , gouverneur de la province , à se renfermer dans la citadelle. L'exemple de la capitale entraîna les autres villes : Elne , Argiles & Canet chasserent leurs garnisons , & il ne resta plus aux François dans le Roussillon , que Salies , Collioure & la citadelle de Perpignan.

En aprenant de si tristes nouvelles , Louis fut in-

Ann. 1473.

formé d'une intrigue qui lui donna de plus vives & de plus justes inquiétudes. Il sçut que le duc d'Alençon, prince du sang, & beau-pere du comte d'Armagnac, traitoit secrètement avec le duc de Bourgogne pour le mettre en possession de ses places fortes en Normandie & dans le Maine. Ce marché, qui auroit donné à l'ennemi le plus irréconciliable de la couronne, des places fortes & de riches établissemens au centre de la France, pouvoit entraîner la ruine de la monarchie.

La conjoncture étoit d'autant plus affligeante pour le roi, que déjà Nicolas d'Anjou, duc de Lorraine, apelé duc de Calabre, s'étoit ouvertement déclaré en faveur du duc de Bourgogne, & vivoit à sa cour. Ce jeune prince avoit été promis dès le berceau à Anne de France, fille aînée du roi, & avoit touché deux fois la dot de la princesse : mais ofensé du peu de cas que faisoit de lui le monarque, & piqué sans doute qu'on eût ofert la jeune princesse au duc de Guienne, il s'étoit retiré auprès de Charles, & l'avoit acompagné au siege de Beauvais. Charles, enchanté de la bravoure & de toutes les autres qualités aimables du duc de Calabre, considérant d'ailleurs combien il lui importoit de s'attacher un prince qui possédoit déjà la Lorraine, & qui devoit hériter du Barois, de l'Anjou & du comté de Provence, lui promit sa fille : il obligea même cete jeune princesse à donner à son nouvel amant une promesse de mariage écrite de sa main. Louis étoit convaincu que le duc de Calabre n'avoit point pris un engagement de cete nature, sans la participation du roi René son aïeul.

Les projets de tant d'ennemis déclarés ou secrets alarmoient Louis, il sentoit la nécessité de s'opposer promptement aux progrès du mal ; mais il ne sçavoit encore ni de quels moyens il pouroit se servir, ni quel étoit l'ennemi sur qui devoient tomber ses premiers coups. La treve qu'il venoit de conclure avec le duc de Bourgogne expiroit au premier d'Avril : quele apparence que pendant un si court espace de temps, il pût

soumettre le comte d'Armagnac , & réduire la province de Roussillon défendue par le roi d'Aragon en personne ? Dès que Charles le vèroit embarqué dans ces expéditions lointaines , perdrait-il une si bele occasion de recommencer la guerre , & voudrait-il seulement entendre parler d'une prorogation de treve ? Il falloit donc avant tout tâcher d'obtenir cete prorogation , sans laisser apercevoir le besoin qu'on en avoit , ni l'usage qu'on en vouloit faire. Dans cet embarras , Louis eut recours au duc de Bretagne. Doriol , Crusol & Lenoncourt nommés pour cete ambassade , représenterent au duc que la tranquillité dont jouissoit le royaume étoit son ouvrage , & qu'ainsi il étoit intéressé à la maintenir ; que le roi plein de confiance en sa droiture & en ses lumieres , avoit dessein de le prendre pour arbitre sur tous les différends qu'il pouvoit avoir avec le duc de Bourgogne , mais qu'il étoit nécessaire , pour parvenir à une paix solide , de convenir d'une prorogation de treve. Le roi , pour donner au duc de Bretagne une preuve convaincante de son attachement , lui remit généreusement la ville d'Ancenis , qu'il s'étoit réservée par le dernier traité , & lui fit toucher un quartier de la pension qu'il lui avoit accordée. François ne put résister à un procédé si noble : non-seulement il promit sa médiation , mais il agit si fortement auprès du duc de Bourgogne , que la treve fut prorogée pour une année. Louis demanda que le roi d'Aragon ne fût point compris dans le nombre des princes auxquels on réservoir le droit d'accéder au traité , & de jouir du bénéfice de la treve ; mais voyant avec quele chaleur Charles s'oposoit à cete demande , il se désista , bien résolu cependant de déroger à cet engagement , dès qu'il en trouveroit l'occasion.

Lorsque la treve fut signée , Louis donna ordre à Tristan l'Hermite , grand prévôt de France , de s'assurer de la personne du duc d'Alençon. Tristan s'acquitta sans peine de cete commission ; car le duc qui ne croyoit point que ses projets fussent découverts , vivoit sans dé-

Ann. 1473.

Prorogation
de la treve

Ann. 1473.

fiance. Il fut conduit en prison, puis transféré à Paris, & remis entre les mains du parlement.

Il n'étoit pas si facile de s'assurer du comte d'Armagnac. Enfermé dans la forte place de Lectoure qu'il avoit eu le temps d'approvisioner, il se préparoit à une vigoureuse résistance. Louis n'osant dégarnir les frontières de ses Etats du côté de la Bourgogne, se contenta d'envoyer contre le rebele les milices des provinces méridionales : il nomma pour les commander le cardinal Joufroi, évêque d'Albi, Gaston du Lyon, sénéchal de Toulouse, Rufec de Balzac, sénéchal de Beaucaire, & messire Yvon du Fou. A l'aproche de ces troupes le duc de Némours conseilloit au comte d'Armagnac d'abandonner Lectoure, & de se retirer avec le sire de Beaujeu son prisonnier dans quelque place du royaume d'Aragon, d'où il traiteroit en sûreté des conditions de son accomodement : il lui faisoit envisager que s'il se laissoit enfermer dans une place où il n'avoit aucune espérance d'être secouru, il seroit forcé tôt ou tard de se remettre à la discrétion de son ennemi. Ce conseil étoit sage : mais le comte qui se rapeloit tout ce qu'il avoit eu à souffrir pendant son premier exil, ne put se résoudre à s'exposer aux mêmes malheurs : il se flata qu'avant la fin du siege il surviendrait au roi des affaires qui l'obligeroient à rappeler ses troupes ; ou du moins à proposer le premier des moyens d'accomodement : il crut qu'il obtiendrait des conditions beaucoup plus avantageuses tant qu'il demeureroit maître de Lectoure, que s'il n'avoit plus à lui offrir que la délivrance du sire de Beaujeu : que dans le cas même où l'on refuseroit de traiter avec lui, il trouveroit toujours moyen de s'échaper avec son prisonnier, soit par surprise, soit en corrompant quelques-uns des officiers qui assiégeroient la place. Une partie de ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'ariver. Louis, après deux mois de siege, voyant que la saison s'avançoit & que le roi d'Aragon profitoit de ce retardement pour achever de soumettre le Roussillon, envoya ordre à

à ses généraux d'entrer en négociation avec le comte d'Armagnac. Celui-ci fit d'abord des propositions si déraisonnables, qu'on se contenta de lui répondre qu'il n'en feroit pas d'autres, s'il tenoit prisonniers les enfants de France : il se réduisit donc à demander un sauf-conduit pour aler trouver le roi, & se justifier des crimes dont on l'acusoit ; un établissement pour la comtesse sa femme, où elle pût vivre d'une manière convenable à son rang & à sa naissance ; une amnistie générale pour tous ceux qui avoient suivi son parti, enfin la conservation des privilèges des bourgeois & des habitants de Lectoure. Le cardinal d'Albi accorda tous ces articles ; on dit même que pour mieux tromper le comte, il rompit une hostie consacrée ; qu'il lui en donna une moitié & qu'il prit l'autre. Déjà l'on commençoit à exécuter les articles de la capitulation, & l'on avoit envoyé dans la ville des hommes pour recevoir la comtesse d'Armagnac & la conduire au lieu de sa retraite, lorsque les troupes du roi profitant de la sécurité des assiégés, s'introduisirent dans la ville, vont investir la maison du comte, entrent sans résistance dans son appartement, & le percent de plusieurs coups de poignard. On ne douta point que Louis n'eût ordonné cette trahison, lorsqu'on vit que Gorgias, l'assassin du comte, reçut pour récompense une tasse d'argent remplie d'écus, & qu'il fut fait archer de la garde. Armagnac sans doute méritoit la mort ; mais Louis ne pouvoit-il donc le punir sans se déshonorer par une perfidie ? Que ne puis-je, sans trahir le premier devoir d'un historien, taire le détail des horreurs dont la mort du comte fut suivie ! Les femmes de la comtesse & la comtesse elle-même, dépouillées par des mains avides & insolentes ; les maisons abandonnées au pillage ; les filles & les femmes exposées à la brutalité du soldat éfréné ; les vieillards & les enfants égorgés sans pitié ; la ville entière livrée aux flammes. Un fait plus atroce encore termina cette horrible scène ; la comtesse qu'on avoit traînée au château de Buzet,

Ann. 1473.

Ann. 1473.

étoit enceinte ; on la força d'avaler un breuvage qui fit périr l'enfant qu'elle portoit dans son sein. Ce dernier trait de barbarie la délivra elle-même du fardeau de la vie ; deux jours après elle expira. Parmi les complices du comte arrêtés à la prise de Lectoure , Jaques de Lomaigne , seigneur de Montignac , quoique l'un des plus coupables , obtint sa grace après six mois de prison : le cadet d'Albret , dit de la Sainte - Basille , eut la tête tranchée , & fut enterré avec les chaînes dont on l'avoit chargé dans sa prison : Deymié fut écartelé à Tours ; deux autres eurent la tête tranchée à Rhodès.

Après la mort du comte d'Armagnac , Louis , sans perdre de temps , entreprit de faire passer son armée dans le Roussillon ; mais comme cete expédition étoit plus dangereuse que la première , il voulut se montrer à ses officiers , & régler sur les lieux les dispositions & les préparatifs. Il n'ignoroit pas que la guerre qu'il aloit entreprendre étoit une infraction à la treve qu'il venoit de conclure , & que les ducs de Bretagne & de Bourgogne veilloient attentivement sur ses démarches : pour tromper leur vigilance , il prétexta un pèlerinage *au Saint-Esprit de Bayonne* , se mit promptement en marche , & eut la précaution de faire couper les ponts derrière lui , afin que personne ne pût le suivre. Aux troupes que commandoit le cardinal d'Albi , il en joignit de nouvelles , & donna le commandement général à Philippe de Savoie , comte de Bresse. Il ne douta point qu'une armée de trente mille hommes , commandée par un prince distingué par ses talents militaires , tombant tout-à-coup sur le Roussillon , ne fit promptement rentrer cete province dans le devoir , & n'obligeât le roi d'Aragon à conclure un traité particulier sans la participation des ducs de Bourgogne & de Bretagne. Les mesures étoient bien prises , mais le courage du roi d'Aragon les rendit inutiles. Don Juan , âgé pour-lors de soixante-seize ans , loin d'écouter les timides conseils de ses courtisans qui le conjuroient de

ne point exposer à une perte certaine une vie si nécessaire au bonheur de ses sujets ; assembla tout le peuple de Perpignan dans la grande église , & jura à la face des autels de s'ensevelir lui-même sous les ruines de leur ville , s'il ne pouvoit la défendre contre l'effort des François. La fermeté du monarque passa dans le cœur de tous ses sujets , & changea de timides bourgeois en un peuple de héros. La noblesse d'Aragon s'empressa de partager les dangers auxquels s'exposoit son roi : le comte de Peralte qui n'avoit pu se rendre dans la place avant qu'elle fût investie par les François , se déguisa en cordelier , & comme il parloit très-bien notre langue , il se mêla parmi les assiégeants & profita de la première sortie pour entrer dans la ville. Après plusieurs assauts inutiles , on forma des retranchements , & l'on attendit que la famine forcât la ville à capituler : bientôt en effet les provisions furent consommées ; la chair de cheval se vendoit un prix excessif ; mais soit que l'enceinte fût trop vaste pour pouvoir être exactement gardée , soit défaut de discipline de la part des assiégeants , elle reçut des approvisionnements. Du Lau , qui commandoit toujours dans la citadelle , ayant appris qu'un grand convoi s'approchoit , demanda un détachement au prince de Savoie , & alla dresser une embuscade pour enlever aux assiégés cette dernière ressource. Du Lau se laissa surprendre ; ses troupes furent battues , & il resta prisonnier : le convoi entra dans la ville , & fit perdre aux assiégeants toute espérance de réussir. Quelques jours après , ils reçurent des nouvelles certaines que le prince Ferdinand s'avançoit avec toutes les forces du royaume d'Aragon , pour leur livrer bataille. Ils entrèrent donc en négociation avec le roi d'Aragon , & conclurent une trêve de deux mois : à la faveur de cete trêve , ils approvisionnèrent la citadelle de Perpignan , Salies & Colioure , & se retirèrent en France.

Tel étoit l'état des choses dans le Roussillon ; cependant Louis , de retour de son prétendu pèlerinage ,

Ann. 1473.

entreprit de venger l'afront qu'avoit osé faire à sa fille Nicolas d'Anjou : persuadé, comme nous l'avons dit, que le jeune prince se conduisoit par les conseils du roi René son aïeul, Louis commença par s'emparer de la ville d'Angers; ensuite il demanda un monitoire à l'évêque de Chartres au nom d'Anne de France sa fille aînée, contre le duc Nicolas; qui, après avoir touché deux fois sa dot, refusoit de l'épouser. Le monitoire fut publié par l'évêque de Laon & l'archevêque de Reims, & notifié au jeune prince dans la ville de Barle-duc. Nicolas, qui avoit dû s'attendre au ressentiment du monarque, s'en seroit aisément consolé, s'il eût pu se flater que le duc de Bourgogne tiendrait ses engagements : mais déjà il essuyoit des froideurs de la part de son prétendu beau-père : de nouveaux projets flattoient alors l'ame ambitieuse de Charles; & comme la promesse qu'il avoit faite au jeune duc de Lorraine, pouvoit y apporter des obstacles, il ne cherchoit plus qu'à la retirer. Il faut expliquer quels étoient ces nouveaux projets, queles occasions & queles causes les avoient fait naître.

Aquisitions
du duc de
Bourgogne.

D. Calmet,
hist. de Lor.

Pontan. Gel-
ric.

Heraeus. ann.
Brabant.

Dans le temps que Louis employoit la médiation du duc de Bretagne, pour obtenir une prorogation de treve, la fortune présentait à Charles deux occasions d'étendre sa domination du côté du Rhin : il ne pouvoit être traversé que du côté de la France; ainsi l'on ne doit point être surpris s'il accepta avec tant de facilité la prorogation de treve qu'on lui proposoit.

La première de ces occasions étoit l'acquisition du comté de Ferrette & du Landgraviat d'Alsace, que Sigismond d'Autriche lui engagea pour la somme de quatre-vingt mille florins du Rhin. Sigismond, duc d'Autriche & comte de Tirol, étoit frère de l'empereur Frédéric III, si décrié dans l'histoire par son extrême avarice; Sigismond, au contraire, étoit dissipateur & prodigue : comme il n'avoit point d'enfants, & qu'il se livroit tout entier à des plaisirs honteux & faciles, il s'impatienta des contradictions que



J. Robert delinavit.

P. J. de Witt sculp.

ARNOULD.
Duc de Gueldres.
Mort au Mois d'Aoust 1472.



J. Robert delinea.

P. Ponceau Sculp.

ADOLPHE.

Fils d'Arnoul Duc de Gueldres.

Tué près Tournay en 1477.

lui faisoient essuyer & ses sujets du comté de Ferrette, & les villes impériales du Haut-Rhin, & la confédération naissante des Suisses : pour punir des sujets indociles, & réprimer des voisins entreprenants, mais bien plus encore pour avoir de quoi fournir à ses excessives & folles dépenses, il prit le parti de céder cete portion de ses Etats à un prince capable de se faire craindre. Sigismond eut seulement l'attention de réserver pour lui & pour ses héritiers la liberté du rachat en rendant le prix de l'engagement. Charles se mit peu en peine de cete clause, qu'il regardoit comme une vaine formalité. Du caractère dont étoit Sigismond, il y avoit peu d'apparence qu'il voulût ni qu'il pût jamais rendre une somme si considérable ; quant au droit des héritiers, Charles espéra qu'il viendrait facilement à bout de le prescrire par une longue possession & par la difficulté qu'ils trouveroient à le faire valoir. Il paya la somme stipulée, & nomma pour gouverneur de cete nouvelle province, Pierre de Hagembach, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Ann. 1473.

La seconde acquisition que fit Charles, étoit encore plus considérable ; elle fut occasionnée par un événement qui mérite d'être rapporté. Le duché de Gueldres & le comté de Zutphen, formoient une principauté indépendante sur les bords du Rhin & les confins de la Hollande : les souverains de cet Etat figuroient depuis plusieurs siècles parmi les puissances de l'Europe. Arnou le vieux qui régnoit alors, étoit un prince foible & inappliqué : il avoit dans sa maison deux ennemis, d'autant plus dangereux, qu'il sembloit n'en devoir rien appréhender, une jeune femme qui le méprisoit, & un fils orgueilleux & féroce, impatient de lui succéder. Adolfe, c'est le nom de ce fils dénaturé, conspira avec sa belle-mère contre la liberté du vieillard : il pénétra un soir dans son appartement, le chargea de chaînes dans le moment où il étoit près de se mettre au lit, & après l'avoir forcé de faire cinq lieues sur la glace à pieds nuds, il l'en-

Ann. 1473.

ferma dans une étroite prison. Du fond de sa prison, Arnou fit parvenir les plaintes au pape & à l'empereur, qui ne se trouvant pas à portée de le délivrer eux-mêmes, chargerent le duc de Bourgogne de prendre connoissance de cete affaire, & de rétablir l'union entre le pere & le fils. Le duc autorisé par cete commission fit sommer Adolfe de comparoître à sa cour & d'y amener son pere. Celui-ci n'osant recuser la médiation d'un voisin aussi puissant que l'étoit le duc de Bourgogne, & se prométant de trouver un juge favorable dans un prince qui l'avoit décoré de l'ordre de la Toison, & dont il étoit le parent & l'ami, comparut au jour de l'assignation, & amena avec lui son prisonnier : obligé de justifier sa conduite, il ne rougit point d'accuser son pere d'un crime qui outrage la nature : il se plaignit du peu de soin que le vieillard prenoit de son héritage ; il ajouta que son pere ayant régné plus de quarante ans, il étoit temps qu'il remit le sceptre en des mains plus dignes de le porter. Le vieillard indigné & trop peu maître de lui-même pour proférer une seule parole, jeta aux pieds de son fils le gage du combat, & lui fit signe de le relever. Les juges s'y opposerent, & comme Charles favorisoit Adolfe, on chercha un moyen de concilier les intérêts du pere & du fils : on adjugea au fils la possession du duché de Gueldres & du comté de Zutphen ; & on ne réserva au pere que la ville de Grave, avec une pension de six mille florins. Adolfe que la rage aveugloit, loin d'être reconnoissant d'une faveur, dont il étoit si peu digne, déclara qu'il aimeroit mieux jeter son pere dans un puits & s'y précipiter ensuite lui-même, que de lui céder aucune portion de ses Etats. Aux mouvements d'indignation & d'horreur dont ne purent se défendre les juges en entendant ce blasphème, Adolfe concevant très bien à quel point ce discours l'avoit rendu odieux, se travestit & prit la fuite ; mais il fut reconnu, & subit le même traitement dont il avoit usé envers son pere. Arnou rétabli dans la

libre possession de ses Etats , ne s'en réserva que l'usufruit , & en vendit pour une somme modique la propriété au duc de Bourgogne son libérateur. Quelques mois après , sentant venir sa dernière heure , il confirma par un testament authentique cette première disposition. Charles rassembla les chevaliers de la Toison ; on lut en plein chapitre le testament d'Arnou ; on donna pour la forme un procureur au coupable Adolfe , & après l'avoir entendu dans ses défenses , on le déclara déchu de la succession paternelle. C'est peut-être pour la première fois qu'un ordre de chevaliers ait prononcé sur des contrats de vente & des actes testamentaires. Charles , pour mettre cette sentence à exécution , s'avance dans le duché de Gueldres. Le duc de Juliers avoit des prétentions bien fondées sur cette province ; Charles transigea avec lui pour la somme de quatre-vingt mille florins ; mais les habitants , toujours affectionnés au sang de leurs anciens maîtres , ne se rendirent pas si facilement. Les habitants de Nimègue qui tenoient dans leur ville le jeune Charles , fils d'Adolfe , & la princesse Philippe , sa fille , résolurent de s'exposer aux plus grands périls pour défendre l'héritage de ces pupiles infortunés : si le père est coupable , disoient-ils , qu'on le punisse ; mais quel crime ont commis ses enfants , pour être dépouillés de leur bien ? La vertu de ces honnêtes citoyens fut mal récompensée : après avoir soutenu plusieurs assauts meurtriers , ils furent forcés de capituler & de racheter leur vie & le pillage de leur ville pour la somme de quatre-vingt mille florins , qui furent payés au duc de Juliers ; ainsi Charles se trouva en possession de deux riches provinces ; il conduisit à Gand les enfants d'Adolfe , où il les fit élever avec soin.

Louis n'ayant pu s'opposer à l'agrandissement de son ennemi , voulut au-moins profiter des circonstances pour le déterminer à un traité de paix qui laissât à la France les villes d'Amiens & de Saint-Quentin. Cette tentative fut inutile : Charles trouvant moins d'obsta-

Ann. 1473.

Bulle du pape pour excommunier les princes qui refuseroient de faire la paix.

Preuves de Comm. tom. 3.

Ann. 1473.

cles dans sa nouvelle acquisition , que Louis ne l'avoit espéré , s'opiniâtra toujours à demander la restitution de ces deux villes comme une condition préliminaire de la paix qu'on lui proposoit. Louis essaya ce que pourroit sur l'esprit de son rival l'autorité du saint siege ; il avoit à sa cour un nouveau légat plus souple & meilleur courtisan que le cardinal Bessarion ; c'étoit André de *Spiritibus* ou des *Esprits* , évêque de Viterbe. Le roi l'engagea à fulminer une bulle d'excommunication contre tous les princes qui refuseroient de faire la paix , & d'unir ensuite leurs armes contre l'ennemi commun de la chrétienté. Ainsi , pour parvenir à ses fins & donner des torts à son ennemi , Louis ne faisoit point de difficulté de compromettre lui-même ses droits & l'indépendance de sa couronne : mais le parlement plus attentif que le monarque aux intérêts de l'Etat , s'oposa à ce que la bulle fût publiée dans Paris , & remontra au souverain combien il étoit dangereux d'accorder de pareils droits au ministre d'une cour étrangère. Charles reconnut sans peine la main d'où partoît le coup ; il apela de cete bulle , & cita le légat devant le saint siege comme un ministre prévaricateur & corrompu : dès ce moment il auroit recommencé la guerre , s'il n'eût été occupé de la réussite d'un projet qu'il croyoit plus propre à humilier le monarque.

Projets ambitieux de Charles , due de Bourgogne.

Preuves de Comm. n.º. 199. Hist. d'Allemagne.

Belcarius. D. Calvet, hist. de Lorr.

Charles songeoit alors à faire ériger ses provinces en royaume sous le nom de *Gaule Belgique* : l'occasion étoit favorable ; Sigismond , duc d'Autriche , le même qui lui avoit vendu le comté de Ferrette , lui proposoit le mariage de Maximilien son neveu , avec Marie de Bourgogne ; & à cete condition , il promettoit que l'empereur son frere , non-seulement érigeroit les provinces de la maison de Bourgogne en royaume , mais qu'il lui conféreroit encore le vicariat de l'empire. Charles se prêta sans peine à cet arrangement ; & comme s'il eût voulu faire l'essai de sa grandeur naissante , il envoya demander aux habitants d'Aix-la-Chapelle ,

pele , la liberté de remplir un vœu qu'il avoit fait ; disoit-il , à une image de la Vierge , honorée dans leur ville d'un culte particulier. Aix-la-Chapele étoit une ville libre & impériale qui redoutoit extrêmement le voisinage du duc de Bourgogne : les bourgeois surpris d'une demande si peu attendue , eussent bien désiré que le duc eût porté ailleurs sa dévotion ; mais il étoit entré sur leur territoire à la tête d'une armée triomphante , il eût été trop dangereux de lui faire essuyer un refus. Ils cachèrent soigneusement leur chagrin & leur défiance , lui porterent en députation les clefs de leur ville , & lui décernèrent les mêmes honneurs qu'ils avoient coutume de rendre à l'empereur. Cet essai lui plut , & l'encouragea à faire une pareille demande à la ville de Metz : les citoyens de cete ville plus aguerris & plus nombreux que ceux d'Aix-la-Chapele , répondirent à Charles qu'ils se tiendroient honorés de sa visite & qu'ils le recevraient avec joie dans leur ville , pourvu qu'il n'aménât pas avec lui plus de six cents hommes. Cete condition lui déplut ; il répondit aux députés qu'il n'avoit actuellement aucune envie d'aler à Metz , mais qu'il vouloit bien qu'ils sçussent que lorsque cete envie lui prendroit , il se passeroit de leur permission ; qu'ils ne devoient pas ignorer qu'il avoit en sa puissance les clefs de leur ville. Il vouloit sans doute parler de sa nombreuse artillerie. On rapporte à cete occasion un trait assez plaisant. Un jour Charles conduisoit un ambassadeur dans son arsenal ; en lui disant qu'il aloit lui montrer les clefs des principales villes du royaume ; son fou , présent à cet entretien , se mit à visiter attentivement tous les coins de l'arsenal : le duc lui demanda ce qu'il cherchoit avec tant de soin ; *je cherche* , répondit le fou , *les clefs de la ville de Beauvais.*

Depuis que Charles s'étoit flaté de parvenir à la dignité royale & au titre de vicair de l'empire , il ne voyoit plus dans l'engagement qu'il avoit pris avec Nicolas , duc de Lorraine , qu'un obstacle à ses vastes

Ann. 1473.

desseins ; il chercha donc à retirer adroitement les écrits qui pouvoient constater cet engagement : il chargea de cete commission Antoine de Montjeu son chambélan ; il prétexta que le premier engagement renfermoit des conditions , dont quelques-unes étoient entièrement impraticables , & qu'il étoit à propos d'éclaircir les autres ; qu'en conséquence il falloit absolument qu'on se rendit mutuellement toutes les pieces , même la promesse de mariage écrite de la main de la jeune princesse , pour pouvoir donner au traité une forme plus convenable. Soit que Nicolas ne vit pas encore où tendoit cete demande , soit que pénétrant l'artifice de Charles , il comprit qu'un refus ne serviroit qu'à le brouiller avec un voisin trop redoutable ; il rendit toutes les pieces qu'on lui demandoit , & ne tarda pas à être informé de son malheur : Nicolas à la fleur de l'âge , d'une figure aimable , plein de valeur , magnanime , sensible à l'amitié , adoré de ses sujets , mais devenu par une fausse démarche odieux à son roi & la dupe d'un prince ambitieux , ne put long-temps soutenir le fardeau de la disgrâce ; il mourut subitement. On s'imagina qu'il avoit été empoisonné : on arêta même un de ses officiers nommé *le Glorieux* ; mais cet infortuné se montra si désolé de la perte de son maître , si indifférent sur son propre péril , qu'on eut honte de l'avoir soupçonné ; on lui rendit la liberté sans même instruire son procès.

La mort du duc Nicolas sans postérité légitime , jeta les Lorrains dans le plus grand embarras sur le choix de son successeur. La plupart jugerent que cete succession étoit dévolue de droit au roi René , qui s'étoit démis de ce duché en faveur de Jean , son fils , pere de Nicolas. Mais comme le roi René étoit d'un âge fort avancé & que la même difficulté se renouvèleroit à sa mort , on crut qu'il étoit de l'intérêt public de faire un choix plus durable , & de couper la racine aux factions. René n'avoit plus que deux filles veuves ; la première du comte de Vandemont , prince d'une branche



RENÉ II.
Duc de Lorraine.
Mort le 10. Decembre 1508.

cadette de l'ancienne maison de Lorraine ; la seconde de Henri VI , roi d'Angleterre , & alors prisonnière dans la tour de Londres : celui-ci n'avoit point d'enfants , elle étoit absente , au lieu qu'Yolande sa sœur aînée avoit un fils & vivoit au milieu des Lorrains : ces raisons lui firent donner la préférence. Pour mieux assurer la Lorraine à son fils , Yolande s'en démit en sa faveur , ne se réservant que le titre & l'autorité de régente. Ce fut ainsi que le duché de Lorraine , qui étoit tombé par un mariage dans la maison d'Anjou , entra par un autre mariage dans la maison de Lorraine , dont la postérité mêlée au sang d'Autriche , occupe aujourd'hui le trône impérial.

Ann. 1473.

Le duc de Bourgogne , informé de ce qui se passoit en Lorraine , voulut essayer si à la faveur d'une surprise , il ne pourroit pas s'emparer de cete province ; il fit enlever le jeune souverain & s'aprocha des frontières. La régente s'atendant à voir incessamment Charles aux portes de Nancy , implora la protection du roi. Louis qui ne perdoit point de vue son ennemi , fit arrêter par droit de représailles un jeune seigneur Allemand , proche parent de l'empereur , il ne douta point que Charles , qui avoit alors un si vif intérêt à se ménager la faveur de Frédéric , ne relâchât le duc de Lorraine pour obtenir la liberté du jeune Allemand. Louis ne se contenta pas de cete précaution ; il ordonna au sire de Craon de s'avancer promptement sur les confins de la Lorraine avec cinq cents lances & les francs-archers de Champagne & de l'Ile de France. Ces mesures firent échouer les desseins de Charles , il se contenta de faire avec son prisonnier un traité de ligue offensive & défensive contre le roi , où sous le voile d'une alliance perpétuelle entre les Etats de Bourgogne & de Lorraine , il stipuloit des conditions qui le rendoient en quelque sorte maître de ce duché : après avoir pris avantage de la situation où se trouvoit le jeune René , il le remit en liberté , & ne songea plus qu'à faire ériger , comme nous l'avons dit , ses

Ann. 1473.

Etats en royaume, & à se faire déclarer vicaire de l'Empire.

Déjà Frédéric, accompagné de tous les princes d'Allemagne, s'avançoit du côté de Treves où devoit se faire la cérémonie du couronnement. Charles s'y rendit de son côté, portant dans ses équipages une couronne, un sceptre & tous les ornements de la royauté. Dans ces circonstances critiques, Louis ne s'oublia pas; il dépêcha vers l'empereur & les princes de l'empire, plusieurs messagers secrets, chargés de leur peindre Charles comme un prince ambitieux & superbe; comme un esprit turbulent & inquiet; enfin, comme un homme artificieux & sans foi. Ces discours trop vagues ne firent pas d'abord des impressions bien profondes, on ne pouvoit se méprendre au motif qui les inspiroit; cependant ils laissèrent des traces, & disposèrent insensiblement l'empereur & les princes aux soupçons & à la défiance. Charles lui-même augmenta ces fâcheuses dispositions par un fastueux étalage de ses richesses. On tint des conférences, & quoique l'on s'accordât de part & d'autre sur les principales conditions, il s'éleva une difficulté qu'on n'avoit pas prévue: Frédéric exigea que l'on commençât par le mariage de Maximilien son fils, avec la princesse de Bourgogne; Charles au-contraindre demandoit que préalablement on procédât à la cérémonie de son couronnement, afin qu'on ne pût lui reprocher d'avoir vendu sa fille pour un titre, qui, après tout, n'ajoutoit rien à sa puissance. Charles étoit opiniâtre, & Frédéric défiant: la froideur succéda aux premières caresses, & les soupçons alerent si loin, que l'empereur se repentant de s'être approché trop près des Etats du duc de Bourgogne, partit une nuit sans rien dire à personne, & laissa le duc honteux & confus.

Entrée du roi
à Alençon.

Manusc. de
le Grand.

Louis délivré de la frayeur que lui avoit causée cette entrevue de l'empereur & du duc de Bourgogne; voulut se faire voir dans la ville d'Alençon, dont il s'étoit emparé en faisant arrêter quelques mois aupara-

vant le prince qui en portoit le nom. Au-milieu des fêtes qu'occasionna son entrée, il faillit à trouver la mort. Un page & une femme de mauvaise vie qui s'étoient retirés sur une des portes de la ville pour voir plus commodément la cérémonie, détachèrent une pierre de la muraille : elle tomba si près du monarque, qu'elle emporta une partie de son vêtement. Louis fait le signe de la croix, se jete à genoux, baise la terre, ramasse la pierre & le morceau déchiré de son vêtement, & fait vœu de les porter en ofrande au mont Saint-Michel. La consternation se répand dans la ville ; on impute cet accident à un complot secret, tramé contre les jours du monarque : on tremble que dans sa colere il ne fasse périr tous les habitants sans distinction. Louis fut plus modéré qu'on ne s'y étoit attendu : il donne des ordres précis pour arrêter les coupables : on les traîne à ses pieds, ils racontent ingénument comment tout s'étoit passé ; ils en furent quittes pour quelques mois de prison. Les citoyens, loin d'être inquiétés, reçurent des privileges : Louis leur acorda des officiers municipaux dont il régla lui-même les fonctions & les droits. Pendant son voyage au mont Saint-Michel, il reçut des députés des villes anseatiques qui le supplioient de renouveler les anciens traités d'alliance & de commerce : Louis, non-seulement accorda leur demande, mais il leur adressa une lettre avec cete suscription : *Aux excellents & magnifiques orateurs & députés des villes de la Haute-Teuto-nique, présentement assemblés à Utrecht.*

Les affaires du Roussillon étoient alors dans une fâcheuse situation : depuis la retraite de l'armée commandée par Philippe de Savoie, les villes qui tenoient encore pour les François ne recevoient plus de secours, & devoient s'attendre à être assiégées au premier jour. Le roi d'Aragon, malgré sa vieillesse & ses infirmités, s'étoit renfermé dans Perpignan, d'où il bloquoit la citadele. Louis annonça qu'il aloit porter toutes ses forces dans cete province, emprunta de grandes som-

Ann. 1473.

Traité avec le
roi d'Aragon.

Manusc. de
le Grand.

Ferreras,
hist. d'Espagne.

Ann. 1473.

mes d'argent pour cete expédition , & commença par établir des magasins sur la frontiere : s'il eût eu véritablement dessein d'y porter la guerre , il se seroit bien gardé de faire tant de bruit : comme il n'avoit aucune espérance de réduire la ville de Perpignan , tant qu'elle seroit défendue par un roi brave & chéri de ses sujets , il vouloit uniquement rassurer les garnisons Françoises par l'attente d'un prompt secours , inspirer de la terreur au roi d'Aragon & le tromper par un traité frauduleux. Jean de Daillon , seigneur du Lude , auquel le roi avoit confié le commandement de l'armée , étoit chargé d'entamer un traité de conciliation ; & pour y amener plus sûrement le roi d'Aragon , il dut commencer par proposer le mariage du dauphin avec la fille unique de Ferdinand & d'Isabele , sans cependant prendre aucun engagement à cet égard. Le traité fut conclu aux conditions suivantes : « 1°. Le roi très-
» chrétien promet de restituer au sérénissime roi d'Ara-
» gon , les comtés de Roussillon & de Cerdaigne , dès
» que celui-ci lui aura payé les sommes pour lesquelles
» ces comtés ont été engagés , & le roi d'Aragon s'en-
» gage à les payer dans le terme d'une année. 2°. Pour
» rendre l'exécution plus facile & pour parvenir plutôt
» à une paix désirée , le roi d'Aragon présentera deux
» hommes au roi de France , lequel en choisira un
» pour être en son nom gouverneur-général des comtés
» de Roussillon & de Cerdaigne. Ce gouverneur-gé-
» néral prêtera serment , premièrement au roi très-chré-
» tien , puis au roi d'Aragon de bien administrer la
» province & de n'exécuter les ordres d'aucun des deux
» souverains , tant que durera sa commission. 3°. Le
» roi très-chrétien , de son côté , présentera quatre
» hommes au roi d'Aragon , qui en choisira un au-
» quel sera confiée la garde des châteaux de Perpignan
» & de Colioure. Ce gouverneur jurera au roi d'Ara-
» gon qu'il maintiendra la paix & qu'il lui remettra fi-
» délement les places qu'il est chargé de défendre , dès
» que le roi d'Aragon aura acquité le prix de l'engage-

» ment. 4°. Le gouverneur-général & les gouverneurs
 » particuliers seront déchargés pendant tout le temps
 » de leur administration du serment de fidélité qu'ils
 » ont prêté à leurs souverains respectifs. 5°. Si le roi
 » très-chrétien vouloit venir cete année en Rouffillon,
 » il ne seroit reçu en aucune des places de cete pro-
 » vince, ni lui ni aucun officier envoyé de sa part ou
 » chargé de ses ordres : la même défense est faite au
 » roi d'Aragon, & cete précaution est indispensable
 » pour maintenir l'exécution du traité. 6°. Afin de
 » rendre cete aliance plus étroite & plus durable, les
 » deux rois déclarent qu'ils auront l'un & l'autre les
 » mêmes amis & les mêmes ennemis, se réservant
 » néanmoins la liberté de secourir leurs aliés respectifs,
 » sans en venir à une rupture ouverte ».

Ann. 1479.

Au moyen de ce traité artificieux, Louis, ainsi qu'il est aisé de l'observer, aquéroit la facilité d'aprovionner les places qui tenoient encore pour lui, chaffoit adroitement le roi d'Aragon de Perpignan, où sa présence auroit achevé de ruiner les affaires des François; il séparoit les intérêts de ce monarque de ceux des ducs de Bourgogne & de Bretagne, & en inspirant à son ennemi une dangereuse sécurité, il se ménageoit les moyens de réparer bientôt ses pertes.

Le roi profita du moment de repos que lui laissoient les affaires pour marier ses deux filles : il donna à chacune cent mille écus de dot : Anne qui étoit l'aînée & qui avoit été promise dès l'enfance à Nicolas d'Anjou, duc de Lorraine, fut mariée à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, héritier présomptif de Jean, duc de Bourbon, le chef de cete branche royale. Marie, la cadete, qui n'étoit comparable à son aînée, ni par les qualités de l'esprit ni par l'agrément de la figure, épousa le duc d'Orléans, premier prince du sang, auquel elle avoit été promise dès le berceau.

Mariage des deux filles du roi.

Tout le temps que Louis & Charles passaient sans se faire ouvertement la guerre, ils l'employoient en négociations ou en conférences inutiles. On ne manquoit

Le connétable s'empare de Saint-Quentin
Mémoires de Commines.

Ann. 1473.

jamais, lorsqu'on faisoit une treve, d'indiquer des conférences pour la paix; les ministres s'assembloient de part & d'autre, propofoient des moyens de conciliation, disputoient long-temps & se séparoient sans rien conclure. Dans une de ces conférences, le connétable naturellement emporté, donna un démenti au seigneur d'Imbercourt, ministre du duc de Bourgogne: c'étoit un affront qui ne pouvoit se laver que dans le sang de l'offenseur; mais Imbercourt plus modéré que la plupart des guerriers de son siècle, se contenta de répondre que l'offense tomboit moins sur lui que sur le maître qu'il représentoit, & dissimula son ressentiment. Après de longs débats, le connétable jugeant qu'une paix finale & une parfaite réconciliation entre Louis & Charles, étoient absolument impraticables, crut que l'occasion étoit favorable pour jeter les fondemens de sa grandeur, & parvenir par degrés à l'indépendance où il aspirait depuis long-temps. Outre les châteaux de Ham & de Bohain qu'il possédoit en propriété, il avoit conservé l'inspection sur la ville de Saint-Quentin: il en chassa la garnison du roi, la remplaça par ses propres troupes & se fit prêter serment de fidélité par les habitants. Louis, surpris & offensé de cete audace, supprima les pensions du connétable, s'empara de la ville de Meaux, & des autres revenus que le rebelle possédoit en France: mais lorsqu'ensuite il vint à considérer qu'en le poursuivant ouvertement, il l'obligeroit peut-être à se jeter dans les bras du duc de Bourgogne, il condana ce premier emportement & consentit à l'écouter dans ses justifications. Le connétable, fécond en ressources, écrivit au roi, qu'après s'être assuré que le duc de Bourgogne entretenoit des intelligences dans Saint-Quentin, il n'avoit point trouvé d'autre moyen pour conserver cete place à la couronne, que de s'en rendre maître, & de la faire garder par des gens d'une fidélité éprouvée. Louis, feignant d'être la dupe de l'artifice, tâcha d'attirer le connétable à la cour, en lui mandant qu'il

qu'il avoit des choses d'une extrême importance à lui communiquer & qu'il ne pouvoit confier qu'à lui. Le connétable sentit le piège , usa de remises , & lorsqu'il se vit enfin pressé , il déclara qu'ayant de puissants ennemis à la cour , il ne pouvoit y paroître , si le roi ne lui donnoit un sauf-conduit expédié en bonne forme , & ne lui juroit une entière sûreté sur la vraie croix de Saint-Lo d'Angers. Louis offrit le sauf-conduit , mais refusa de prêter le serment redouté. Voyant que le connétable ne se rendoit point , il lui manda qu'il étoit content de sa conduite , qu'il continuât de veiller avec le même zèle à la sûreté de la frontière , jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable de conférer ensemble sur les projets importants qu'il avoit dessein de lui communiquer. Le connétable qui connoissoit l'esprit dissimulé du monarque , ne se rassura point sur ces démonstrations extérieures de faveur & de confiance : persuadé qu'il ne trouveroit désormais l'impunité que dans le trouble & la confusion , il trama de nouveaux complots avec les ducs de Bourgogne & de Bretagne , ennemis irréconciliables du monarque , avec le duc de Bourbon , qui avoit des sujets de mécontentement , & avec le duc de Nemours , que sa situation mettoit hors d'état de rien entreprendre , mais qui n'en étoit que plus disposé à se venger de cete longue contrainte , dès qu'il en trouveroit l'occasion.

Le duc de Bourgogne , que nous avons laissé à Treves , honteux & moqué , ne respiroit que la vengeance contre l'empereur & le monarque François qu'il regardoit , avec raison , comme le premier auteur de sa disgrâce : il empruntoit de l'argent sur la banque de Venise , & tâchoit d'attirer à son service le général Coglione , le plus grand homme de guerre qu'eût alors l'Italie. Louis , toujours attentif à suivre les démarches de son ennemi , fit encore échouer cete négociation ; mais Charles se crut amplement dédommagé de cete perte , par l'acquisition de Nicolas de Montfort,

Tome IX.

P p

Ann. 1473.

Nouvelles tentatives du duc de Bourgogne. Manusc. de le Grand.

Ann. 1473.

comte de Campobasse, & de Jaques Galiot, deux capitaines de vieilles bandes Italiennes, long-temps attachés aux princes de la maison d'Anjou, & qui vendoient indifféremment leurs services à toutes les puissances qui vouloient les acheter. Fier de ce nouveau renfort, il investit brusquement la ville de Montbéliard, & fit prisonnier le duc de Virtemberg. Cete violence alarma les Suisses, qui coururent aux armes, & menacerent de faire une incursion dans la Franche-Comté. Une somme modique & quelques paroles obligeantes, de la part de Charles, calmerent pour cete fois ce peuple guèrier. De Montbéliard, Charles vint à Dijon, où il reçut avis que la noblesse du Nivernois & des provinces voisines n'atendoit pour se révolter, qu'un signal de sa part. Quoique la treve durât encore, il ne put se refuser à une si bele occasion; il ordonna donc à ses oficiers de faire secrètement défilér leurs compagnies sur la frontiere, & de pénétrer dans le royaume. Châtillon en Bazois, Châtenai & quelques autres places furent surprises & emportées d'affaut; mais les troupes du roi s'étant rassemblées reprirent ces places avec la même facilité qu'elles avoient été enlevées, & obligerent les Bourguignons à se retirer. La révolte sur laquelle on avoit compté, n'éclata point; ainsi tout rentra promptement dans l'ordre.

Ann. 1474.
Conspiration
découverte.
Ibidem.
Chron. scand.

L'entreprise suivante seroit bien plus déshonorante encore pour la mémoire du duc de Bourgogne, s'il étoit bien prouvé qu'il en fût l'auteur. Ithier marchand, qui s'étoit enrichi dans le commerce, avoit obtenu la charge de *maître de la chambre aux deniers* du duc de Guienne: après la mort de son maître, il s'étoit retiré auprès du duc de Bourgogne, malgré les ofres que le roi lui avoit faites pour le retenir à son service. Louis qui desiroit d'exciter l'industrie dans le cœur de ses sujets, & qui ne croyoit pas qu'il fût indigne d'un souverain de s'attacher un commerçant intelligent, fit offrir à Ithier une charge de maître des comptes, &

une pension de mille livres , s'il vouloit rester dans sa patrie. Ithier refusa d'abord , puis feignit de se rendre ; & sous prétexte de terminer son acommodement , il fit partir pour la cour un de ses facteurs nommé Jean Hardy , qu'il chargea de trouver les moyens d'empoisonner le roi ; il promit à cet agent cinquante mille écus de récompense. Hardy s'aboucha secrètement avec Colinet de la Chenaie qu'il avoit vu au service du duc de Guienne , & qui étoit alors officier de la bouche du roi , & promit de partager avec lui la récompense : Colinet se chargea de gagner de son côté un de leurs anciens camarades plus à portée que lui d'exécuter le projet : il l'amena au rendez-vous , & dans une conférence qu'ils eurent entre eux , Hardy trouva les moyens qu'on lui propoisoit si plausibles , qu'il ne fit plus aucune difficulté de leur délivrer le poison. Ces deux fideles domestiques coururent aussi-tôt avertir le roi du détestable complot formé contre sa personne. Hardy fut arrêté & conduit à Paris par Blosset , capitaine des Gardes du dauphin. Le roi , pour donner plus d'authenticité au crime , fit remettre le coupable entre les mains des officiers municipaux de la ville de Paris , qu'il commit pour juges dans cete affaire , quoique dans le cours ordinaire de la justice elle ne fût nullement de leur ressort. Après l'instruction du procès , la sentence fut prononcée par Gaucourt , gouverneur & lieutenant pour le roi de la ville de Paris , assisté du premier président du parlement , du prévôt de Paris , du prévôt des marchands , des échevins , procureur & gréfier de l'hôtel-de-ville. Hardy , après avoir été traîné sur la claie , fut écartelé sur un échafaud , sa tête fut attachée au bout d'une lance , le tronc jeté au feu & réduit en cendres : ses quatre membres furent portés dans quatre des principales villes frontieres , pour y être attachés avec le *dictum* de l'arrêt : on démolit sa maison , & sur l'emplacement on planta un poteau où furent gravés le crime & la punition. Dans toute cete procédure on ne trouve point le nom du

Ann. 1474.

Ann. 1474.

duc de Bourgogne; cependant l'éclat qu'on affecta de donner à cete affaire, la grandeur de la récompense promise aux agents du crime, firent soupçonner que le premier auteur du complot ne pouvoit être un homme obscur tel qu'Ithier; car où ce marchand auroit-il pris cinquante mille écus? & en suposant qu'il eût été en état de fournir cete somme, quel puissant motif pouvoit l'engager à sacrifier sa fortune pour perdre un souverain dont il n'avoit aucun motif personnel de se plaindre, qui recherchoit son amitié, & qui lui ofroit un établissement propre à tenter son ambition?

La treve prorogée une seconde fois.

Ibidem.

Malgré l'aigreur & les impressions funestes que cette aventure laissoit dans les esprits, on parla d'une nouvelle prorogation de treve. Louis la desiroit pour se mettre en état de recouvrer le Roussillon; Charles qui eût eu honte de la demander, la croyoit nécessaire pour concerter avec ses aliés le grand projet qu'il méditoit alors contre la France. Le duc de Bretagne se rendit encore médiateur; la treve fut prorogée jusqu'au premier Mai 1475: on choisit, suivant l'usage, des *conservateurs*: on indiqua des conférences pour parvenir à une paix finale, & les deux princes nommerent ceux de leurs aliés auxquels ils réserverent le droit d'accéder à la treve. Ces aliés furent de la part de Louis, le roi des Romains, le roi de Castille, le roi d'Ecosse, le roi de Danemarck, René d'Anjou, roi titulaire de Sicile; le roi de Hongrie; les ducs de Milan, de Savoie & de Lorraine, l'évêque de Metz, la seigneurie & communauté de Florence, la seigneurie & communauté de Berne, la ligue de la Haute-Alemagne, & quelques villes du pays de Liege. Les aliés du côté de Charles furent le roi d'Angleterre, le duc de Bretagne, le roi des Romains, le roi de Portugal, le roi de Naples, le roi d'Aragon & le prince Ferdinand son fils, le roi de Danemarck, le roi de Hongrie & le roi de Pologne, le duc de Lorraine, la duchesse de Savoie, le duc d'Autriche, le

duc & la seigneurie de Venise, le comte palatin du Rhin, le duc de Cleves, le duc de Juliers, les archevêques de Maïence, de Treves & de Cologne, les évêques de Liege, d'Utrecht & de Munster.

Cette longue énumération montre que presque tous les souverains de l'Europe étoient partagés entre Louis & Charles, & que ce dernier avoit alors l'avantage, vu le nombre & la qualité de ses aliés. Louis eût bien voulu pouvoir effacer de cette liste le nom du roi d'Aragon; mais convaincu que toutes ses représentations à cet égard n'aboutiroient qu'à révéler mal-à-propos ses desseins, il se contenta d'insérer dans le traité une clause conçue en termes généraux, à laquelle personne ne fit attention, & qui cependant devoit servir à justifier l'entreprise qu'il méditoit contre ce monarque. Le dernier traité qu'il avoit fait avec lui, & dont nous avons rapporté les points principaux, étoit impraticable: les gouverneurs & autres officiers dispensés d'obéir à leur souverain, ne pouvoient perdre les sentimens qui attachent tout homme bien né à sa patrie: les deux rois eux-mêmes n'étoient occupés qu'à se faire des créatures ou à inquiéter ceux qu'ils ne pouvoient pas séduire. Louis qui étoit parvenu à éloigner Dom Juan de Perpignan & de toute la province de Roussillon, faisoit des préparatifs secrets pour y porter la guerre au moment où on s'y attendroit le moins. Dom Juan, de son côté, qui avoit promis de remplir dans l'année l'engagement qu'il avoit contracté, n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté: il espéroit que la guerre près de se renouveler entre la France & la Bourgogne, embarrasseroit assez le roi pour lui faire perdre de vue la province de Roussillon; d'ailleurs, il étoit persuadé que Louis, dégoûté d'une acquisition ruineuse, ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'en délivrer; que c'étoit-là ce qui l'avoit engagé à proposer le mariage du dauphin avec la jeune Isabelle, comme l'unique moyen qui le mît à portée d'évacuer la province & de sauver sa réputation. La nouvele de

Ann. 1474.

Suite des détails sur le comté de Roussillon.

Ferreras, *hist. d'Espagn.*
Preuves de Commines.

Manusc. de le Grand.
D. Vaissète, *hist. de Lang.*

Ann. 1474.

la prorogation de la treve dérangerait tous ces raisonnements politiques : Dom Juan appréhenda que Louis n'eût sollicité cette prorogation , pour porter ses armes en Roussillon. Voulant donc être éclairci sur les dispositions actuelles de ce monarque , il lui envoya le comte de Prades & le Castellan d'Emposte en qualité d'ambassadeurs : ils avoient ordre de traiter des conditions du mariage du dauphin avec la jeune Isabelle , mariage proposé par du Lude , mais dont Louis & Juan se soucioient aussi peu l'un que l'autre. Les ambassadeurs devoient ensuite se plaindre des infractions journalières que faisoient les gouverneurs François au dernier traité : enfin ils étoient chargés de faire valoir les droits incontestables de la couronne d'Aragon sur les comtés de Roussillon & de Cerdagne. Tels étoient les motifs apparents de leur voyage : leurs instructions secrètes portoient qu'ils sonderoient adroitement les dispositions du monarque François ; qu'ils entretiendroient un commerce secret avec les cours de Bourgogne & de Bretagne ; & que s'ils ne pouvoient parvenir à leur faire recommencer la guerre , ils s'appliqueroient du moins à lier plus étroitement leurs intérêts à ceux du roi d'Aragon , lequel défendoit une cause commune à tous les alliés , puisque le but unique de leur confédération étoit de s'opposer aux usurpations d'un voisin trop dangereux.

Le comte de Prades & le Castellan d'Emposte se mirent promptement en route , & augurèrent mal du succès de leur voyage , par la manière dont ils furent reçus dans les villes où ils furent obligés de séjourner. Arrivés à Montpellier , ils demandèrent à l'évêque du Pui , lieutenant de Languedoc , la liberté du commerce entre les deux Etats. L'évêque répondit *qu'il n'avoit point d'ordre sur cet objet , & qu'il ne pouvoit prendre sur lui une affaire de cette importance*. Ils ne tardèrent pas à être informés que du Lude s'avançoit avec quatre cents lances du côté du Roussillon : ils hâtèrent leur marche ; mais ils trouverent par-tout des

embarras & de fâcheux contretemps : forcés de s'arrêter à Bourges , ils ne purent arriver à Paris que vers la fin du carême. Les honneurs qu'on leur rendit dans cette capitale étoient un nouveau piège : on leur fit une entrée magnifique ; chaque seigneur se disputa l'honneur de les régaler. La semaine-sainte arriva , & il fallut laisser écouler ce temps consacré aux exercices de la religion. Le roi qui résidoit rarement à Paris , s'y rendit enfin , & pour donner aux ambassadeurs une haute idée de la puissance & des forces de la France , il ordonna la revue des milices bourgeoises de cette capitale. Cent mille hommes sortirent des portes , & se rangèrent en bataille vêtus de hoquetons rouges avec des écharpes blanches. Le roi , à la tête de ses gardes & des gentilshommes de sa maison , fit lui-même la revue , accompagné du comte de Dammartin , du comte du Perche , de Philippe de Savoie , comte de Bresse & de Salazar. Après avoir donné ce spectacle aux ambassadeurs , le roi les mena souper au Château de Vincennes , leur fit présent de deux hanaps d'or du poids de quarante marcs ; & leur dit , qu'étant obligé de faire un voyage assez court en Picardie , il avoit nommé un conseil composé du chancelier Doriale , de Tristan , évêque d'Aire , du comte de Candale , & du protonotaire Jean d'Amboise , auxquels ils pouvoient s'adresser jusqu'à son retour. Le conseil qui connoissoit les intentions secrètes du roi , ne s'attacha qu'à faire naître des délais & à traîner l'affaire en longueur. Le comte de Prades & le Castellan d'Emposte , profitèrent de ces longueurs pour lier une correspondance secrète avec les ministres de Bretagne & de Bourgogne , alors assemblés à Compiègne : ils se plaignirent que les ducs eussent prorogé la trêve , sans en informer auparavant le roi d'Aragon , leur alié , & sans l'avoir fait intervenir dans le traité en qualité de partie contractante , quoiqu'il travaillât de son côté pour la cause commune , & qu'ils n'eussent tous que les mêmes intérêts à défendre. Ce commerce ne put être si se-

Ann. 1474.

Ann. 1474.

cret, qu'il ne parvint bientôt à la connoissance du conseil : on prit des mesures pour l'interrompre. Les ambassadeurs voyant que d'un côté on ne cherchoit qu'à les amuser, & que de l'autre on leur ôtoit la liberté d'écrire, protestèrent au nom du roi leur maître, contre tous les dommages que pouvoient produire les retardements affectés qu'on apportoit dans cete affaire. Le conseil ne put se dispenser de les entendre ; ils n'oublierent rien pour établir les droits de la couronne d'Aragon sur le Roussillon & le comté de Cerdagne. Ces deux comtés, dirent-ils, ont toujours fait partie du royaume d'Aragon jusqu'au traité de 1462 : ce fut dans ce traité que le roi d'Aragon les céda pour la première fois au roi de France, à condition que celui-ci lui donneroit trois cent mille écus, & lui fourniroit trois cents lances avec un train convenable d'artillerie, jusqu'à l'entière réduction de la Catalogne. Cependant le roi de France non-seulement a négligé de remplir cete dernière partie de son engagement, mais il a lui-même fomenté la révolte des Catalans, & a publiquement envoyé des secours à Jean d'Anjou, duc de Lorraine, qui s'étoit mis à la tête des rebelles.

Ces faits étoient avérés ; Doriol n'entreprit point d'y répondre, il se contenta de faire valoir le service que les François avoient rendu au roi d'Aragon, en délivrant la reine sa femme assiégée dans la ville de Gironne : il dit que ce service avoit été payé de la plus noire ingratitude ; que le roi d'Aragon dans ses discours & dans sa conduite s'étoit montré l'ennemi déclaré de son bienfaiteur ; que profitant de l'embaras où se trouvoit le roi, il avoit engagé le Roussillon à se révolter ; qu'il ne s'étoit lié d'intérêts avec les ducs de Bourgogne & de Bretagne, qu'afin de les exciter à la guerre ; qu'eux-mêmes qui n'étoient venus dans le royaume, que comme ministres de paix, travailloient sourdement à faire naître une guerre civile, tandis que leur maître violoit ouvertement toutes les conditions du dernier traité ; que Bernard d'Olms fortifioit

tifioit la ville d'Elne , & en avoit chassé l'évêque , parce qu'il le croyoit affectionné aux François ; qu'ayant reçu des ordres de la part du gouverneur-général de faire cesser les travaux , il n'en avoit tenu nul compte , & avoit publiquement menacé les envoyés de les traiter en ennemis , s'ils revenoient chargés d'une pareille commission ; que tout récemment encore , un parti d'Aragonois avoit pénétré dans les provinces méridionales de France , avoit surpris le château du Mas-Saint-Antoine , & s'étoit avancé jusqu'aux portes de Pamiers.

Ann. 1474.

Les ambassadeurs , las d'attendre le roi , & jugeant par la réponse du chancelier , que le différend qui étoit entre les deux couronnes ne pouvoit être vuïdé que par les armes , renouvelerent leurs protestations sur un prétendu déni de justice , & reprirent la route de leur patrie. Arrivés au Pont-Saint-Esprit , on les contraignit de revenir à Lyon : ils se plainquirent de cete violence faite à des ministres publics , & montrèrent au sénéchal leurs passeports. Le sénéchal convint que ces passeports étoient en bonne forme , mais il prétendit avoir besoin d'une nouvelle permission de la cour ; il promit d'user de diligence , & les pria de ne pas s'impatienter ; nouvelles protestations de leur part. Quelque temps après ariverent Gaucourt , gouverneur de Paris , & Renaud du Chefnai , qui leur firent de mauvaises excuses sur ce qui venoit de se passer ; ils leur conseillèrent de s'épargner toutes ces protestations embarrassantes & inutiles , & leur permirent de partir. Ils se rendirent à Montpellier : là on leur dit que le reste du chemin n'étoit pas sûr , que l'armée royale commandée par du Lude & le cardinal d'Alby , étoit répandue dans le Roussillon , & qu'il falloit attendre qu'on fût bien instruit de la route qu'avoient prises ces deux généraux , pour choisir celle qui seroit la moins dangereuse : les ambassadeurs protestèrent encore. Louis que tant de protestations importunoient , écrivit une longue lettre , où il rend les

Ann. 1474.

ambassadeurs responsables de toutes les suites de la guerre ; il se plaint que les ayant priés d'attendre son retour à Paris, ils lui avoient refusé cete légère marque de complaisance ; que les ayant invités à revenir pour discuter à l'amiable leurs propositions, il n'avoient eu aucun égard à ses prieres ; que malgré la dureté & l'injustice de leur procédé, il veut bien néanmoins leur envoyer un nouveau sauf-conduit, parce que le premier étoit déjà expiré. Il s'étend fort au long sur la nécessité de respecter le droit des gens, & le caractère des ambassadeurs & ministres de la paix, dont la personne, dit-il, est sacrée, même parmi les nations les plus barbares ; & comme il se croit responsable de leur sûreté, tant qu'ils sont sur ses terres, il déclare qu'il ne permettra jamais qu'ils s'exposent sans motif à des périls évidents.

Le roi d'Aragon surpris de voir entrer une armée dans le Roussillon, & de ne recevoir aucune nouvelle de ses ambassadeurs, écrivit aux ducs de Bourgogne & de Bretagne, pour les sommer de lui garantir la treve : ils envoyèrent des députés au roi qui se trouva assez embarrassé dans sa réponse : cependant il ne désespéra pas de mettre dans ses intérêts le duc de Bretagne, comptant aparemment sur les bons offices de Lescun. Dans ce dessein, il fit partir pour Nantes le chancelier Doriole, l'évêque d'Aire & Apchon. Doriole qui parloit devant un prince qui n'étant point instruit du fond de l'affaire, ne pouvoit le contredire, établit dans un long discours les droits du roi sur les royaumes d'Aragon & de Valence : il prétendit qu'ils avoient été cédés & transportés par contrat de mariage à Marie d'Anjou, mere du roi : il passa à l'engagement qu'avoit fait le roi d'Aragon des comtés de Roussillon & de Cerdaigne, alégua en faveur de Louis une possession paisible de dix années, parla du dernier traité, & montra comment le roi d'Aragon l'avoit violé dans tous ses points.

Le duc de Bretagne, sans se laisser éblouir par l'é-

rudition du chancelier , fit une réponse courte & précise : il dit que les prétentions ou les drois du roi , tant sur les royaumes d'Aragon & de Valence , que sur les comtés de Roussillon & de Cerdaigne , étoient des matieres qui devoient être discutées par des jurifconsultes , ou des plénipotentiaires assemblés dans un congrès ; que pour ce qui regardoit les infractions faites au dernier traité , le monarque auroit dû s'adresser aux conservateurs , & demander un dédommagement des torts dont il se plaignoit ; mais que dans l'état où étoient les choses , le roi de France ne pouvoit se faire justice à main armée , sans se déclarer l'infracteur de la treve , dont le duc de Bourgogne & lui duc de Bretagne étoient garants.

Ann. 1474.

Cete tardive sentence n'arêta point le progrès de Louis : son armée commandée par du Lude , Bouffile , Yvon , Dufou & le cardinal d'Alby , investit la ville d'Elne , batit les détachements ennemis qui vouloient s'y introduire , & la força de se rendre à discrétion. Bernard d'Olms , qui en étoit gouverneur , fut puni comme traître , parce qu'il avoit été revêtu de l'office de sénéchal de Beaucaire : on l'envoya au château de Perpignan où il fut décapité. D'Elne , l'armée vint investir Figuières qui se rendit peu de temps après. Cete conquête ouvrit aux François la route de Perpignan ; mais , comme le siege de cete capitale dura huit mois entiers , nous sommes forcés d'en suspendre le récit , pour rendre compte des autres événements qui ariverent en même-temps en France.

Dans la dernière prorogation de la treve entre la France & la Bourgogne , on avoit , suivant l'usage , indiqué des conférences pour parvenir à la paix : les plénipotentiaires assemblés à Bovines s'accorderent à regarder le connétable comme le plus grand obstacle à un si louable dessein : c'est lui , disoit-on , qui pour satisfaire son insatiable ambition , a excité le premier la guerre du bien public : le premier il a mis en avant le fatal mariage du duc de Guienne avec la princesse

Conférences
de Bovines où
la perte du
connétable est
résolue.

Commines.

Ann. 1474.

de Bourgogne : lui seul a engagé le monarque à rompre le traité de Péronne , en promettant de le mettre en possession d'Amiens & de Saint-Quentin : depuis ce temps , il n'a cessé de nourrir l'animosité du roi & celle du duc par des calomnies & de faux rapports : perfide ami , espion dangereux , auteur fécond de complots & de ruses , jamais il ne souffrira que la concorde se rétablisse. Sa perte fut résolue ; le roi n'avoit point oublié la manière dont il venoit de lui enlever Saint-Quentin : le seigneur d'Imbercourt vouloit venger son injure personnelle & le démenti que lui avoit donné le connétable. On convint que le roi céderoit au duc les places de Ham , Bohain & Saint-Quentin ; & que le duc livreroit au roi la personne même du connétable, s'il parvenoit à s'en saisir le premier ; mais quelque précaution qu'on eût prise pour ne rien laisser transpirer du principal objet de cete négociation , le connétable en fut instruit : il écrivit au roi que le duc de Bourgogne , furieux de n'avoir pu ni le surprendre , ni le séduire , cherchoit à le perdre , mais qu'il lui seroit facile de justifier sa conduite ; il supplioit le monarque de ne pas le forcer à écouter les ofres du duc. Louis étoit curieux & défiant ; il craignit que le duc de Bourgogne lui-même n'eût informé le connétable de ce qui se passoit , afin de l'obliger à se jeter dans ses bras : il dépêcha un courier à ses plénipotentiaires, pour leur ordonner de retirer leur parole , si elle étoit déjà engagée , & accepta l'entrevue que lui offroit le connétable : le lieu fut choisi entre la Fere & Noyon sur un pont séparé en deux parties par une forte barrière. Le connétable s'y rendit le premier escorté de trois cents hommes d'armes , & laissant apercevoir sous une robe flotante , la cuirasse dont il avoit pris la précaution de s'armer. Le roi y vint de son côté , accompagné du comte de Dammartin & de six cents hommes d'armes. Le connétable commença par demander pardon au roi de paroître armé en sa présence : il n'avoit pris , disoit-il , cete précaution , que parce qu'il

Entrevue du
roi & du con-
nétable.

Commines.

n'ignoroit pas que Dammartin son ennemi devoit assister à la conférence ; ensuite il essaya de justifier la conduite qu'il avoit tenue par rapport à Saint-Quentin. Louis feignit de goûter les raisons du connétable , & déguisa si bien ses véritables sentiments , que celui-ci passant tout-d'un-coup de l'excès de la défiance à l'extrême sécurité , ouvrit la barrière , se mêla parmi les courtisans , & suivit le monarque jusqu'à Noyon. Louis , après l'avoir réconcilié avec Dammartin , le combla de caresses , & lui permit de s'en retourner. Une ame droite & honnête eût été trompée sans doute par les feintes bontés du monarque ; mais le connétable pétri lui-même de dissimulation n'en fut pas la dupe ; il jugea que sa perte étoit résolue. Il ne lui restoit qu'un moyen d'échapper à la vengeance , c'étoit d'acheter la protection de Charles en lui livrant ses places ; mais alors il falloit renoncer à tout projet d'indépendance , & se résoudre à essuyer les caprices d'un maître impérieux & fantasque. Le connétable fut longtemps incertain sur le parti qu'il prendroit : son esprit qui flotoit entre l'ambition & la crainte ne put former aucune résolution constante. Trois fois il manda les troupes de Bourgogne , dans le dessein de leur livrer Saint-Quentin , trois fois il changea d'avis , & leur fit fermer les portes.

Après cete honteuse & inutile entrevue , Louis resta quelque temps sur les confins de la Picardie , & y publia un règlement sur la gendarmerie. Il ordonna , 1°. que dorénavant chaque lance fournie n'auroit que fix chevaux , trois pour l'homme d'armes , son coutelier & son page , deux pour deux archers , & un seul pour le valet & les équipages. 2°. Que les gens d'armes ne pourroient séjourner plus d'un jour dans les villages qui se trouveroient sur leur route , & qu'ils n'y prendroient rien à crédit. 3°. Qu'aucun marchand n'eût à leur vendre des étofes de soie ou de laine , au-dessus de trente sous *parisis* l'aune , sous peine de perdre la marchandise qu'ils auront avancée , & d'être condam-

Ann. 1424.

Ordonnances.
Manusc. de
le Grana.

Aug. 1474.

nés à une amende. Dans le même temps , il rendit une autre ordonnance , pour hausser le prix des monnoies : les grands blancs qui valoient dix deniers furent portés à onze ; les targes qui en valoient onze , furent mis à douze ; & l'écu à trente sous-trois deniers.

Sentence du
duc d'Alençon
Bry. histoire
d'Alençon.

A son retour de Picardie , le roi vint à Paris , où il ne s'arêta que très-peu de temps ; sans doute , parce qu'on touchoit au moment de prononcer la sentence du duc d'Alençon. Ce prince avoit été arrêté l'année précédente , enfermé pendant quelques mois dans une étroite prison , puis remis entre les mains du parlement. La cour , après avoir rapelé dans son arrêt les diverses conspirations du duc , ses intelligences avec les ennemis de l'Etat ; les crimes , d'homicide & de fausse monnoie dont il s'étoit rendu coupable , & enfin le projet séditieux de vendre ses places au duc de Bourgogne , le déclara criminel de lèse-majesté , & comme tel le condamne à recevoir la mort , & à être exécuté par justice , déclara tous & chacun de ses biens être confisqués & appartenir au roi ; l'exécution toutefois de la personne dudit Jean d'Alençon réservée jusqu'au bon plaisir du roi. Le duc d'Alençon étoit un des premiers princes du sang , & parain du roi. Ces considérations le sauverent de la honte du supplice : il mourut en prison environ deux ans après ; quant à ses biens , la meilleure partie fut rendue au comte du Perche son fils , le roi ne se réserva que les fortes places de Domfront , Pouancé , Sainte-Suzanne & Séz , qu'il unit au domaine de la couronne : il céda même en échange au comte du Perche la jouissance du comté de Beaumont-le-Roger.

Émeute à
Bourges.
Manusc. de
le Grand.

Un événement peu important en lui-même ne laissa pas d'inquiéter vivement le roi : il y eut à Bourges une émeute populaire à l'occasion du Barage , imposition établie sur les bourgeois , pour la réparation & l'entretien des murs & des fortifications de leur ville. Les commis préposés à la perception de cet impôt

furent maltraités ; un d'eux fut tué : les principaux citoyens s'assemblerent pour délibérer sur les moyens d'apaiser le tumulte , & de punir les coupables. Quelques-uns furent d'avis d'armer promptement , & de dissiper les mutins : d'autres représenterent qu'il étoit dangereux de faire briller les armes au-milieu d'une populace furieuse & capable de se porter aux derniers excès ; ils jugerent qu'il étoit plus expédient d'attendre que la sédition se dissipât d'elle-même , d'informer alors , & d'arrêter les plus coupables : cet avis fut suivi , & tout rentra dans l'ordre. Louis , qui ne tarda pas à être informé de la manière dont les choses s'étoient passées , auroit pu demeurer tranquille : mais son imagination familiarisée avec les trahisons & les complots , lui peignit cete émeute comme une première étincèle d'un incendie prêt à embraser le royaume. Il se persuada que les principaux citoyens , auteurs & complices de la révolte , ne s'empressoient de l'assoupir , que parce que le temps de la faire éclater n'étoit point encore arrivé. La tête remplie de ces funestes idées , il nomma une commission composée de militaires & de gens de robe pour faire des informations exactes , & arrêter sur le plus léger indice tous ceux qui pouvoient paroître suspects , sans distinction de rang & d'état ; fut-ce l'archevêque lui-même. Il désigna quelques-uns des principaux citoyens sur lesquels tomboient ses soupçons : il ordonna que les coupables fussent pendus sans délai aux portes de leurs maisons ; & pour assurer l'exécution des sentences des commissaires , il les fit escorter d'une compagnie d'arbalétriers. Cet appareil menaçant répandit la consternation dans la ville de Bourges : la terreur & l'effroi étoient peints sur le visage des malheureux habitants. Personne ne pouvoit se rassurer sur son innocence : un ennemi caché , un infâme délateur aloient en quelque sorte disposer de la liberté & de la vie des hommes les plus distingués , & pouvoient en un moment jeter la désolation dans les plus honnêtes familles. Heureusement

Ann. 1474.

les commissaires furent plus modérés qu'on ne s'y atendoit. Dubouchage, chef du tribunal, fit des informations exactes, punit de mort quelques séditeux, en condana d'autres à l'exil & un plus grand nombre à l'amende. Louis convaincu enfin que la populace avoit eu part à cete émeute, remit la plupart des amendes : il changea le gouvernement de la ville, & au-lieu de quatre échevins préposés à la police, il y établit un maire & douze échevins dont il se réserva la nomination.

Ligue formidable contre la France.

*Actes de Rym.
Commines.*

*Hume.
Rap. Thoyr.*

L'inquiétude du roi avoit été excessive, sans doute, par raport à l'émeute arrivée à Bourges, mais jamais il ne s'étoit trouvé dans une conjoncture plus capable de lui donner de l'inquiétude ; car alors même se formoit une nouvele ligue qui tendoit à le précipiter du trône & à détruire la monarchie. Les ducs de Bourgogne & de Bretagne, qu'un même intérêt & une haine commune réunissoient contre lui, n'avoient consenti à proroger deux fois la treve que pour se donner le temps d'atirer en France toutes les forces de l'Angleterre. On se rapélera, sans doute, qu'immédiatement après la défaite de Warwick, & du parti de Lancastre, Edouard avoit ofert au duc de Bourgogne de fondre avec lui sur la France, & de partager entre eux le royaume ; mais qu'il avoit exigé pour premiere condition du traité, que Charles renonçât autentiquement à marier sa fille avec le duc de Guienne : quoique cete proposition plût infiniment à Charles, il n'avoit osé l'accepter, de peur d'indisposer les aliés qu'il avoit en France. La mort du duc de Guienne avoit levé cet obstacle ; mais Edouard plein d'ambition & d'ardeur quand il avoit les armes à la main, entraîné par son caractère, étoit alors retombé dans la dissipation & l'oïiveté. Envain les ducs de Bourgogne & de Bretagne faisoient briller à ses yeux, & l'intérêt, & la gloire : Edouard écoutoit leurs propositions, donnoit des espérances & ne songeoit pas à les remplir. Ils comprirent qu'ils ne parviendroient jamais à le tirer de sa léthargie, tant qu'ils s'adresseroient directement

ment à lui : ils firent passer à Londres un certain nombre d'émissaires qui agirent auprès du peuple , & réussirent à échauffer l'animosité mal éteinte de la nation Angloise contre les François. Edouard réveillé par le cri des communes , considérant d'ailleurs que l'expédition qu'on lui proposoit , quel qu'en fût l'événement , étoit un moyen infailible pour tirer de ses sujets des sommes considérables , prêta sérieusement l'oreille aux propositions des ducs de Bourgogne & de Bretagne : le vingt-cinq Juillet il conclut avec les ministres de Charles un traité de ligue ofensive & défensive contre Louis : ils le déclarerent ennemi public , promirent de concourir à le détrôner & vouerent la même haine à tout prince François , qui , au défaut de Louis , posséderoit la couronne de France. Edouard en fut reconnu le seul légitime possesseur , & comme tel , il céda dès cet instant à Charles , duc de Bourgogne , le duché de Bar , les comtés de Champagne , de Nevers , & les villes qui bordent les rives de la Somme , en y comprenant toutes les possessions du connétable : il déclara ces terres & toutes celles que possédoit déjà le duc de Bourgogne , exemptes à perpétuité du ressort du parlement , de toute mouvance & dépendance de la couronne de France , donna de son plein pouvoir à cete cession la même autorité , que si elle eût été approuvée par les Etats-généraux de France , & promit de la faire confirmer par ces mêmes Etats.

Charles , de son côté , devenu par l'acte précédent , souverain de la Champagne , céda & confirma à Edouard & à ses successeurs le droit de se faire couronner librement à Reims , sans en demander la permission.

Le duc de Bretagne , par un traité particulier , obtint le Poitou : il demandoit au roi d'Angleterre un corps de trois mille Anglois , & promettoit de faire plus en un mois par les intelligences qu'il entretenoit en France , que toutes les forces de l'Angleterre & de la Bourgogne ne pouroient faire en six : enfin , il demandoit la permission de continuer de dissimuler avec Louis , afin

Ann. 1474.

de lui porter des coups plus certains. Le connétable, promoteur de toutes ces intrigues, ne s'oublia pas dans cete importante ocaſion : il ſe flata qu'il auroit pour ſa part la Champagne & la Brie ; mais il paroît clairement par le traité dont nous avons rendu compte , que ce malheureux politique eût été une des premières victimes immolées à l'ambition du duc de Bourgogne.

Louis fut inſtruit de cete ligue formidable par le roi d'Ecoſſe , qui lui mandoit qu'ayant été fortement ſollicité d'y entrer , il avoit conſtamment rejeté toutes les ofres qu'on lui avoit faites. Il le conſultoit en même-temps ſur un pèlerinage qu'il avoit voué aux tombeaux des ſaints apôtres , & au cas que Louis approuvât ce voyage , il lui demandoit un paſſage ſur les terres de France. Louis promit de faire rendre à un alié ſi fidele tous les honeurs qu'il méritoit ; mais il l'exhorta fortement à ne pas ſ'absenter à la veille d'un ſi grand événement : il eût bien deſiré que ce prince ne fût pas reſté dans la neutralité ; il lui députa Menipeni en qualité d'ambaffadeur , pour lui offrir dix mille écus , ſ'il vouloit armer contre l'Angleterre. On ignore quel fut le ſuccès de cete ambaffade : Louis dans cete ocaſion tint une conduite ſi ſage qu'il n'eut pas beſoin d'une diverſion du côté de l'Ecoſſe.

Cependant Charles combinait déjà le projet de la campagne prochaine , il exhortoit Edouard à faire ſon débarquement au port de la Hogue , d'où il auroit à ſa droite le duc de Bretagne , avec lequel il pourroit régler ſa marche , pendant que lui , Charles , viendrait à leur rencontre avec toutes les forces de Bourgogne ; au-lieu que ſi Edouard aloit débarquer en Guienne , il pourroit bien , à la vérité , ſe joindre au duc de Bretagne ; mais alors ils auroient trop de chemin à faire pour ſe rendre devant Paris , où devoit ſe faire la jonction de tous les confédérés. Si pour obvier à cet incon-
vénient il venoit deſcendre à Calais , il y avoit tout lieu de craindre que les armées d'Angleterre & de Bourgogne reſſerrées dans un trop petit eſpace , ne trou-

vaissent difficilement des vivres ; qu'il ne s'élevât entre les officiers , ou même entre les soldats des querelles , & que ces querelles n'engendrassent une rivalité dangereuse de nation à nation. D'après toutes ces considérations , Charles concluoit que le port de la Hogue étoit celui auquel Edouard devoit donner la préférence.

Ann. 1474.

Il est assez singulier qu'en même-temps que Charles indiquoit au monarque Anglois le port de la Hogue , comme le plus commode pour attaquer la France , l'amiral de Bourbon qui n'avoit aucune connoissance de ce projet , présentât un mémoire au roi pour lui montrer de quelle importance il étoit à la France de fortifier ce port , & d'en faire un asile sûr & commode pour les vaisseaux qui doubloient la côte de Normandie. L'amiral étoit si convaincu de la facilité de l'entreprise qu'il ofroit d'en faire lui-même les frais , & de bâtir une ville & une forteresse à ses dépens ; il demandoit uniquement qu'on assujétît les six-vingt paroisses les plus voisines à y faire le guet & la garde ; que la nouvelle ville fût érigée en baronnie , & ressortît immédiatement à l'échiquier de Normandie , qu'il eût le droit d'y créer un maire & douze échevins pour veiller à la police générale , & administrer la justice en première instance : enfin , que le roi y établît un marché trois fois par semaine , & trois foires franches par an. De pareilles demandes qui n'étoient pas à charge à l'Etat , ne pouvoient déplaire à Louis , il les accorda toutes sans aucune restriction. Mais soit que l'amiral fût effrayé d'une dépense à laquelle en effet ne pouvoit suffire la fortune d'un particulier , soit que les guerres qui survinrent l'occupassent tout entier , il oublia son projet , & la France a eu plus d'une occasion de regretter dans la suite , que les vues d'un si bon citoyen aient été ensevelies dans son tombeau.

Si Charles eût mis le même soin à régler sa propre conduite , qu'il en apportoit à diriger d'avance les opérations du roi d'Angleterre ; s'il eût employé tout le temps

Ann. 1474.

que lui laissoit la treve à se ménager l'aliance de ses voisins , à discipliner ses troupes , à former des magasins ; si s'occupant de son objet principal ; il avoit eu le soin de rejeter tout ce qui pouvoit l'en écarter ; il est certain que jamais la France n'eût couru de plus grands risques , & que Louis , malgré son activité , sa valeur & ses ressources eût infailliblement succombé. Pour s'en convaincre , il suffit de jeter les yeux sur le nombre & la quantité d'ennemis prêts à fondre sur le royaume : outre les forces combinées du roi d'Angleterre , du duc de Bourgogne & du duc de Bretagne , on avoit encore à redouter le connétable de Saint - Pol , à qui sa charge , sa naissance , sa fortune & ses talents donnoient un grand crédit parmi la noblesse : le duc de Bourbon , mécontent de la cour , ami & alié de la maison de Bourgogne : le roi René d'Anjou , comte de Provence , lequel imputant à Louis ses pertes & ses malheurs , avoit déjà conçu le dessein d'instituer Charles son héritier : le duc de Nemours , irrité de son humiliation & de la mort encore récente du comte d'Armagnac , chef de sa maison : la duchesse de Savoie , la propre sœur de Louis , que l'espérance de marier son fils à l'héritière de Bourgogne , avoit mise dans les intérêts de Charles , & qui avoit entraîné dans le même parti son alié le duc de Milan : le roi de Naples , dont le fils étoit à la cour de Bourgogne : le roi d'Aragon & le prince Ferdinand son fils , alors en guerre ouverte contre la France. Quelles forces eût pu opposer Louis à de si puissants & de si nombreux ennemis ? Tandis qu'il auroit été occupé à couvrir une province , qui eût défendu les pays situés à l'autre extrémité du royaume ? La victoire la plus éclatante n'auroit garanti qu'une ville ; une seule défaite pouvoit entraîner une ruine entière. Charles , l'ame de cette puissante ligue , en se bornant à en faire mouvoir les ressorts , aloit décider du sort de la France ; mais toujours emporté par son impétuosité naturelle , & par une ambition déréglée , il n'eût pas la force de résister aux trom-

peuses amorces de la fortune ; il s'embarqua mal-à-propos dans une guerre étrangère qui consuma son armée, lui suscita un grand nombre d'ennemis, & le mit hors d'état de répondre à l'attente de ses aliés : il faut expliquer quelle fut l'origine de cette guerre, & quels puissants motifs poussèrent Charles à l'entreprendre.

Il s'étoit élevé une dispute entre Robert de Bavière, évêque de Cologne, & son chapitre composé de la principale noblesse du pays. Les bourgeois, mécontents de leur évêque, avoient pris le parti des chanoines, & tous de concert ils avoient élu Herman frere du landgrave de Hesse, pour administrateur perpétuel des biens de l'évêché. Herman, guerrier renommé, quoique revêtu de dignités ecclésiastiques, avoit rassemblé les milices du pays, & après avoir battu les troupes de l'évêque, étoit parvenu à le chasser de son électorat. L'empereur, que sa dignité rendoit juge de ce démêlé, s'étoit déclaré pour Herman ; ainsi il ne restoit à Robert aucune espérance de se rétablir dans sa dignité, s'il ne trouvoit un protecteur assez puissant pour le faire triompher de tant d'ennemis : il eut recours au duc de Bourgogne son parent & son voisin.

Charles ne put se refuser à une proposition qui se concilioit si-bien avec son projet favori. Nous avons déjà dit qu'il méditoit depuis long-temps de faire ériger ses Etats en royaume : ce royaume de la *Gaule Belgique* qui dans le plan de son fondateur s'étendoit depuis l'Océan septentrional jusqu'à la Méditerranée, devoit avoir pour barrière du côté de l'Allemagne le fleuve du Rhin dans tout son cours. Le comté de Ferrette & le landgraviat d'Alsace, que Charles avoit acquis par engagement du duc Sigismond, le rendoient déjà maître du Haut-Rhin ; la Hollande que lui avoient transmise ses peres, les comtés de Gueldres & de Zutphen dont il s'étoit mis en possession, lui assuroient le cours du Bas-Rhin : il ne s'agissoit plus que de joindre ensemble ces provinces éloignées. L'entreprise qu'on lui

Ann. 1474.

Le duc de Bourgogne porte la guerre sur le Rhin, & assiege la ville de Nuits.

Meyer, annal. Fland

Commines.

Haraus. ann.

Brabant.

Manusc. de le Grand.

Ann. 1474.

propôsoit devoit beaucoup avancer cete jonction, & lui procuroit cet avantage, qu'en travaillant utilement pour sa propre grandeur, il ne paroïssoit occupé que des intérêts d'un prince opprimé, d'un alié malheureux : sous prétexte de le défendre il mettroit de fortes garnisons dans toutes les places qui bordoient le Rhin, & il en resteroit possesseur jusqu'au parfait remboursement des sommes qu'il diroit avoir dépensées dans cete expédition : cete dépense il la feroit monter si haut, que personne ne seroit en état de l'aquiter : alors, qui seroit assez hardi pour lui disputer sa conquête ? L'empire, il est vrai, ne le verroit pas tranquillement maître d'un électorat ; mais Charles craignoit peu cete lourde masse si lente & si embarrassée dans ses mouvements, dont le chef d'ailleurs étoit souverainement avare & d'un génie très borné. La France lui paroïssoit donc la seule puissance qui pût mettre obstacle à ses projets ; il n'ignoroit ni les intentions, ni les ressources de Louis ; mais il espéroit que dans peu ce dangereux rival se verroit trop occupé du soin de se défendre lui-même pour songer à ce qui se passeroit chez ses voisins. Charles ne douta point qu'il ne terminât à son avantage l'affaire de Cologne, avant que les Anglois fussent en état de se joindre à lui pour ataqquer la France de concert. Outre ses troupes nationales, il avoit à sa solde mille lances Italiennes & un corps de trois mille Anglois. Cete armée dispendieuse ne pouvoit être mieux employée pendant la durée de la treve, qu'à le mettre en possession d'une contrée si fort à sa bienséance : il feroit vivre pendant tout ce temps ses soldats en pays ennemi ; il les acoutumeroit à la fatigue, & acheveroit de les discipliner : l'expédition fut donc résolue.

L'empereur & les princes d'Alemagne furent à peine informés de cete résolution, qu'ils envoyèrent un ambassadeur en France pour former avec le roi une ligue offensive & défensive contre le duc de Bourgogne. Louis assembla son conseil & mit en délibération, si tant que dureroit la treve qu'il avoit conclue avec le

duc de Bourgogne , il pouvoit légitimement prendre contre lui un engagement pareil à celui que lui proposoit l'empereur. Le conseil opina qu'on ne devoit point se piquer d'une exactitude scrupuleuse à l'égard d'un prince qui lui-même respectoit si peu ses serments : que le traité secret que Charles venoit de conclure avec les anciens ennemis de la monarchie , autorisoit suffisamment le roi à user de représailles ; que la prudence exigeoit qu'on profitât d'une circonstance si favorable pour susciter des ennemis à un vassal trop puissant , qui sembloit avoir conjuré la perte de sa patrie. Louis ne se rendit point à cet avis : il voyoit avec une joie secrète que Charles étoit sur le point de s'embarquer dans une expédition ruineuse qui mettroit son ambition en évidence , & lui susciteroit des ennemis nombreux & puissants : il craignit qu'en se déclarant trop tôt , il ne l'obligeât peut-être à se désister de son entreprise , & à faire son accommodement avec l'empereur , pour ne s'occuper désormais que de ses projets contre la France : ainsi loin d'apporter aucun obstacle à l'expédition que le duc méditoit contre Cologne , il lui en auroit volontiers aplani les chemins. Il comprit qu'il seroit temps de se déclarer lorsque Charles se seroit attaché sérieusement à sa conquête : il connoissoit l'inflexible opiniâtreté du caractère de ce prince ; il sçavoit que les obstacles les plus forts ne faisoient que l'irriter : aussi n'eut-il garde de lui donner la moindre jalousie : il congédia l'ambassadeur sans lui rien dire de positif ; seulement il lui fit entendre que lorsqu'il en seroit temps , il informeroit l'empereur de sa dernière résolution.

Charles , après avoir rassemblé ses forces , se hâta d'entrer dans l'électorat ; mais quelque célérité qu'il eût mise dans l'exécution , il trouva ses ennemis bien préparés à le recevoir. Herman & son frere le landgrave de la Hesse , avoient eu le temps de fortifier la ville de Nuits , d'y mettre une garnison de dix mille hommes , & d'y amasser des provisions pour une année entière. Charles désespérant d'emporter d'assaut une

Ann. 1474.

place si bien défendue, & voulant ménager le sang de ses soldats, se contenta de la bloquer; il prit la sage précaution de fortifier ses retranchements, ne doutant point qu'il ne s'y trouvât bientôt assiégé par l'armée de l'Empire.

Le moment que Louis atendoit étant enfin arrivé, il ne s'occupait plus qu'à susciter à son rival un grand nombre d'ennemis. Il s'adressa d'abord aux Suisses, nation alors peu considérée sur le théâtre de l'Europe, & qu'il tira le premier de son antique obscurité. Depuis l'acquisition du comté de Ferrette, les Etats du duc de Bourgogne étoient en quelque sorte mêlés avec les Cantons : ce voisinage ne pouvoit manquer d'alarmer ce peuple pauvre, mais idolâtre de sa liberté. Louis avoit eu l'attention de nourrir cette inquiétude en faisant représenter aux Suisses par ses émissaires, que Sigismond d'Autriche, leur ennemi capital, désespérant de les asservir par ses propres forces, leur avoit suscité un ennemi plus redoutable, lequel n'atendoit que l'occasion de les subjuguier. Les soupçons que Louis tâchoit d'inspirer à ces âmes simples & guerrières, étoient violemment acrus par la conduite de Pierre de Hagembach, à qui Charles avoit donné le gouvernement d'Alsace. Cet homme dur & féroce ne perdoit aucune occasion d'inquiéter ses voisins, & sembloit leur faire un crime de leur liberté. Charles instruit des mauvais offices que lui rendoit son ennemi auprès des Cantons, leur envoya une célèbre ambassade pour leur notifier ses intentions pacifiques, & pour écouter les sujets de mécontentement que pouvoit leur avoir donnés Hagembach. Une telle démarche de la part d'un prince si puissant & si redouté, faillit à faire échouer tous les projets de Louis : les Cantons ne répondirent aux ambassadeurs Bourguignons, que par des protestations de service & de dévouement : le seul canton de Berne osa ouvrir la bouche contre le gouverneur, & se plaindre ouvertement de sa tyrannie : « Lorsqu'il » nous trouve assemblés, dirent-ils, pour les affaires » de

*Preuves de
Commines,
liv. 224.*

» de notre commerce , il ne manque pas de nous abor-
 » der avec ces paroles outrageantes : *Ha , ha ! êtes-vous*
 » *ici à l'encontre de Monsieur de Bourgogne ? par la*
 » *chardieu , vilains , vous passerez par-là* ». Les Ber-
 nois ajouterent » que le gouverneur se vantoit d'être
 » bailli des aliances & fleur des meilleures maisons que
 » les Bernois aient , qu'ils seront encore à Monsieur
 » de Bourgogne , & qu'au regard de leurs aliés de Mul-
 » hausen , ledit Messire Pierre leur fait tous les déplai-
 » sirs & violences qu'il peut faire , &c. ». Charles n'eut
 aucun égard à ces plaintes du canton de Berne : peut-
 être n'étoit-il pas fâché d'acoutumer insensiblement au
 joug ce peuple indocile qu'il regardoit comme une
 troupe de payfans & de bourgeois révoltés. Louis pro-
 fita de la sécurité de son adversaire , & conclut avec
 les huit Cantons , car ils n'excédoient pas encore ce
 nombre , une aliance perpétuelle & un traité de ligue
 défensive contre la maison de Bourgogne. Ce traité
 qui a servi de base à tous ceux que les rois de France
 ont conclus avec les Suisses , mérite de trouver place
 dans cete histoire.

» Il y aura une aliance très étroite & une parfaite
 » intelligence entre très chrétien & sérénissime seigneur
 » & maître le roi de France , & les louables Cantons :
 » le monarque promet de les assister dans toutes les
 » guerres & spécialement contre le duc de Bourgogne.

Aliances avec
les Suisses.

Preuves de
Commines.
Manusc. de
le Grand.

» Le roi , pour marque *de sa charité* [bienveillance]
 » envers les Cantons , leur fera payer tant qu'il vivra ,
 » la somme de vingt mille francs chaque année , sça-
 » voir cinq mille par chaque quartier ; & de leur côté ,
 » les Cantons seront tenus de lui fournir à ses dépens
 » tel nombre de soldats armés qu'il leur semblera ho-
 » nête , pourvu toutefois qu'ils ne fussent pas alors ocu-
 » pés de leurs propres guerres : la paye de chaque sol-
 » dat sera de quatre florins & demi du Rhin par mois ,
 » comprenant douze mois dans l'an.

» Lorsque le roi demandera ce secours , il fera tou-
 » cher la solde du premier mois dans l'une des villes de

Ann. 1474.

» Berne, de Zurich ou de Lucerne, & celles des mois
» suivants dans la ville de Geneve ou tele autre qui
» lui sera indiquée par les Cantons.

» Les Suisses employés au service de France jouiront
» de tous les privileges de régnicoles.

» Si en quelque temps que ce soit les Cantons requé-
» roient secours au roi contre le duc de Bourgogne, &
» que ses propres guerres ne lui permissent pas d'en-
» voyer des troupes, dès-lors ledit seigneur roi sera
» tenu de délivrer à ses aliés dans la ville de Lyon,
» tant & si longuement que durera la guerre à main
» armée, la somme de vingt mille florins du Rhin par
» quartier, sans préjudice de la pension annuele des
» vingt mille francs par an.

» Les Cantons ne pourront faire ni paix, ni treve
» avec le duc de Bourgogne, ni aucun autre ennemi
» commun, sans y comprendre le roi, lequel de son
» côté contracte le même engagement avec les Can-
» tons ».

Non-content de l'aliance qu'il venoit de contracter avec les Suisses, Louis entreprit de les reconcilier avec Sigismond d'Autriche leur ancien ennemi. La prudence & l'adresse de Louis firent disparoître la haine héréditaire qui subsistoit alors entre les Suisses & les princes de la maison d'Autriche. Sigismond convaincu que l'aliance des Cantons lui étoit nécessaire pour se remettre en possession du comté de Ferrette & du landgraviat d'Alsace, consentit à faire les premières démarches. Les villes Impériales du Haut-Rhin entrèrent dans cete confédération; & comme elles avoient un intérêt direct à ne pas souffrir que le duc de Bourgogne eût des établissemens dans leur voisinage, elles fournirent à Sigismond la somme pour laquelle il avoit engagé ses terres : cete somme fut déposée à Bâle dans l'hôtel de la monnoie. Aussi-tôt Sigismond fit signifier à Charles qu'il eût à retirer cet argent & à lui rendre ses villes. Charles se contenta de répondre qu'il n'avoit pas besoin d'argent, & envoya ordre à Hagembach de

veiller avec plus d'attention que jamais à la sûreté de la province. Les précautions du gouverneur, sa sévérité naturelle accrue par ces nouveaux ordres, précipiterent la révolution : il fut arrêté & eut la tête tranchée : le comté de Ferrette rentra sous la domination de Sigismond. Les aliés ne s'en tinrent pas à cete premiere hostilité, les Suisses impatientes de montrer au roi qu'ils n'étoient point indignes de l'honneur qu'il leur avoit fait de rechercher le premier leur aliance, sortent de leurs montagnes, pénètrent dans la Franche-Comté, dissipent les milices du pays, prennent d'assaut les villes de Blamont & Gramont, les réduisent en cendres, & après avoir taillé en pieces les troupes du comte de Romont, prince de la maison de Savoie, & l'un des lieutenants de Charles, ils se retirent tranquillement dans leurs montagnes chargés d'un riche butin.

Ann. 1474.

Tandis que les Suisses signaloient leurs armes en faveur de Louis, les traitants François, qui n'entroient pour rien dans les aliances que pouvoit faire le souverain, vexoient les marchands de cete nation, en les soumettant à des taxes arbitraires : les Cantons en portèrent leurs plaintes au monarque, qui fit cesser ces exactions.

Administra-
tion intérieure.
Manusc. de
le Grand.

Les marchands François n'étoient pas plus ménagés que les étrangers : les traitants avoient un grand nombre de sergents à leurs gages, qui ruinoient l'industrie par des chicanes & de longues & inutiles procédures : les marchands n'avoient point d'autre moyen d'échapper à cete odieuse tyrannie, qu'en associant les traitants ou leurs commis aux profits de leur négoce, ce qui donnoit lieu à des monopoles sans nombre. Les traitants s'enrichissoient, & les cultivateurs, la classe d'hommes la plus utile, étoient écrasés sous le poids de l'injustice & de la misere. Louis envoya des commissaires dans les provinces pour informer contre les abus, & punir sévèrement les opresseurs & les complices.

Toujours occupé de l'administration intérieure au-

Ann. 1474.

milieu des embarras de la guerre , il ordonna que les arrêts du parlement de Paris & des requêtes du palais , auroient une entière & pleine exécution dans le ressort des parlements de Bordeaux & de Toulouse.

Cete même année la chirurgie s'enrichit d'une découverte importante , & qui prouve les progrès qu'avoit déjà faits cet art salutaire. Je parle de l'extraction du *calculus* ou de la pierre qui s'engendre dans les reins. Un archer , originaire de Meudon , travaillé depuis long-temps de cete maladie , avoit été condamné pour plusieurs vols à être pendu au gibet de Mont-faucon : les médecins & les chirurgiens de Paris représenterent au roi qu'un grand nombre de personnes de tous états , & spécialement M. du Bouchage , étant tourmenté de la même maladie que cet archer , il seroit expédient de tenter sur un homme déjà condamné à mort , une expérience qui tourneroit au profit de la société. Le roi acorda la requête ; l'opération fut si heureuse , qu'au bout de quinze jours l'archer se trouva parfaitement guéri. Le roi non-seulement lui acorda sa grace , mais il lui donna une gratification.

Défi du roi
d'Angleterre.
Commines.
Chron. scand.
Manusc. de
le Grand.

Déjà retentissoient en France les préparatifs d'Edouard : la renommée qui grossissoit les objets , publioit que jamais les Anglois n'avoient fait un si prodigieux armement. On se rapeloit avec éfroi les maux que leurs peres unis aux Bourguignons avoient faits à la France , & l'on se croyoit à la veille d'en essuyer de pareils & de plus grands encore. Edouard voyant ses préparatifs avancés , & n'attendant plus que des nouvelles du duc de Bourgogne pour mettre à la voile , envoya un héraut en France avec un cartel de défi , conçu , dit Philippe de Commines *en beau langage & en beau style*. Il sommoit Louis de remettre entre les mains le royaume de France , afin qu'il pût rendre à l'église , à la noblesse & au peuple leur ancienne liberté , & les délivrer du fardeau acablant sous lequel ils gémissaient depuis long-temps. Le héraut pressoit le roi de donner une réponse positive , & déclaroit qu'en cas de refus Edouard étoit

prêt à passer la mer avec toutes les forces de l'Angleterre. *Dites-lui*, répartit Louis, *que je ne le lui conseille pas*. Ce fut là toute la réponse qu'il fit en public; mais il eut la curiosité d'entretenir le héraut en particulier, & n'oublia rien pour le mettre dans ses intérêts & le faire servir à ses desseins. Il lui dit qu'il sçavoit de bonne part qu'Edouard n'étoit point l'auteur de cete guerre; qu'il y avoit été forcé par les communes d'Angleterre & les intrigues secretes du connétable de Saint-Pol, & des ducs de Bourgogne & de Bretagne; que le roi ne tarderoit pas à connoître quel fond il devoit faire sur ces prétendus aliés qui ne l'avoient recherché que comme l'aveugle instrument de leur ambition, & qui se déclareroient contre lui dès qu'ils y trouveroient leur avantage; qu'il seroit infiniment plus glorieux & plus honnête à un roi d'Angleterre de traiter directement avec un roi son égal, que de faire cause commune avec des séditeux & des rebeles; qu'il étoit de l'intérêt de tous les rois, quelque différend qu'ils eussent ensemble, de ne jamais enhardir les sujets à la révolte. Louis exhorta le héraut à faire de sa part ces remontrances au roi d'Angleterre. Puis il lui fit présent de trois cents écus d'or, & d'une piece de velours cramoisi, lui promettant une bien plus grande récompense, si la paix se faisoit par son moyen. Le héraut fier de se voir recherché par un si grand roi, & ne pouvant refuser ses services à un prince si généreux, promit d'employer tous ses soins pour procurer la paix: il représenta à Louis qu'avant d'entamer la négociation, il falloit attendre que le roi d'Angleterre eût fait son débarquement: Alors, ajouta-t-il, vous pourrez vous adresser avec confiance aux lords Stanlei & Hovard qui désapprouvent intérieurement cete expédition, & qui ont un grand crédit sur l'esprit du roi mon maître. La plupart des historiens rapportent que Louis, quelque-temps après cete déclaration de guerre, envoya au roi d'Angleterre un *sanglier*, un *loup* & un *âne*, sans lui expliquer l'énigme; qu'Edouard sensible à cete offense,

Ann. 1474.

accéléra ses préparatifs & donna promptement ses ordres pour l'embarquement. Cete anecdote fondée apparemment sur quelque bruit populaire , paroît destituée de toute espece de vraisemblance. Comment se persuadera-t-on que Louis qui méditoit dès-lors de faire un traité particulier avec Edouard , eût commencé par l'insulter ? Quel prince fut jamais plus ennemi que Louis de la fole présomption & des vaines bravades ? On conserve de lui cete précieuse maxime : *Quand orgueil marche devant , honte & dommage suivent de près.* L'auroit-il donc oubliée cete maxime dans un des moments les plus critiques de sa vie , & lorsqu'il ne lui restoit presque aucune espérance de pouvoir résister à tant d'ennemis prêts à fondre sur ses Etats ?

Toutes les ressources que peuvent fournir la prévoyance humaine , un travail infatigable , une longue expérience , Louis les mettoit en usage. Il fit des provisions de vivres & de munitions ; il répara les places frontieres , il assigna des quartiers à ses troupes , & les disposa de façon qu'elles pussent toujours se mettre à couvert ou se donner la main au besoin. Il avoit une armée en Roussillon occupée à faire le siege de Perpignan : cete ville qui avoit signalé sa haine contre les François , oposoit une résistance opiniâtre aux efforts des assiégeants ; & quoiqu'elle ressentit depuis longtemps les horreurs de la famine , cependant , soutenue par l'espérance de voir ariver à son secours les forces de l'Aragon , elle ne songeoit point à se rendre. Il y a beaucoup d'apparence que cete atente n'auroit pas été vaine , si la Providence qui dispose souverainement du sort des villes & des empires , n'eût alors ménagé une diversion en faveur de la France. Henri IV , roi de Castille , mourut sans avoir terminé la querelle qui s'étoit élevée de son vivant au sujet de sa succession. On assure que près d'expirer , & dans l'acte même qui renfermoit ses dernieres dispositions , il reconnut Jeanne pour sa fille légitime & son unique héritiere. Cete déclaration d'un monarque long-temps méprisé

Mort de
Henri , roi
de Castille.

ne ramena point la nation : Jeanne continua d'être regardée comme le fruit d'un commerce criminel. Alfonse roi d'Aragon, oncle maternel de cete princesse, & dès-lors intéressé à la défendre, demanda une dispense au saint pere pour l'épouser, & entraîna dans son parti tous ceux qui formoient l'ancienne cour. Ferdinand & Isabelle furent appuyés par les maisons les plus puissantes & par le gros de la nation. Ces deux rivaux prêts à en venir aux mains, considérant combien l'alliance de Louis qui avoit une armée dans le Roussillon, pouvoit influencer dans la décision de ce grand procès, chercherent chacun de son côté à le mettre dans ses intérêts. Louis promit des secours à l'un & à l'autre, & les trompa tous deux ; ce qu'il desira le plus, arriva : la guerre s'aluma entre les contendants, & dom Juan, roi d'Aragon, qui comprit de quele importance il étoit de procurer la supériorité à son fils dans ces moments décisifs, ne put s'empêcher de l'assister de troupes & d'argent. Quand ensuite il voulut marcher au secours de Perpignan, il se trouva si pauvre ; qu'il ne put payer le muletier qui portoit ses équipages, qu'en lui abandonnant une de ses robes : les troupes qu'il conduisoit se dissipèrent. La ville étoit réduite à une si affreuse disette, qu'une mere ayant vu mourir de faim un de ses enfants, fit bouillir ses chairs pour prolonger par ce mets abominable la vie de celui qui lui restoit encore. Les habitants capitulerent & obtinrent pour tous ceux qui ne voudroient pas rester, une entiere liberté de se retirer sur les terres du roi d'Aragon. Louis extrêmement irrité contre cete ville rebele, & voulant en faire un exemple éclatant, destinoit au suplice & aux fers ses plus riches citoyens & la principale noblesse des environs ; mais les généraux François plus attentifs à s'enrichir qu'à servir la vengeance du monarque, vendoient l'impunité à tous ceux qui avoient de quoi l'acheter. Il étoit même à craindre qu'en prenant sous leur sauve-garde un trop grand nombre des gens mal intentionnés, ils ne fournissent au roi d'Aragon un moyen

Ann. 1475.

Réduction de
Perpignan.
Manuf. de
le Grand.

Ann. 1475.

d'exciter une nouvelle révolution. Louis fit partir promptement le seigneur du Bouchage pour régler conjointement avec le cardinal d'Albi tout ce qui concernoit l'administration & la sûreté de la province : il permit au cardinal de prendre pour lui tous les bénéfices de la province qui lui conviendroient ; il lui recommanda de donner à des François ceux qu'il ne prendroit pas , & *s'il y a* , écrivoit-il , *quelque mauvais bénéfice par de-ça , qu'il le promette [aux naturels du pays] & puis qu'il n'en tienne rien & qu'il en laisse faire le roi lequel y remédiera bien.* La lettre que le monarque écrivit quelque-temps après à du Bouchage au sujet d'Yvon du Fou l'un de ses généraux , est plus singulière encore , & peint à merveille son caractère artificieux & vindicatif. « Monsieur du Bouchage mon ami , j'ai » reçu vos lettres , vous ne vous devez point émer- » veiller , si je fus bien couroucé quand je reçus les » lettres de ce traître messire Yvon : toutefois vous » n'y avez rien trouvé que je ne vous eusse bien dit avant » la main..... Messire Yvon est un des plus malicieux » traîtres de ce royaume , & considérez que vous avez » pour me servir & qu'il vous faut être plus malicieux » que lui , si vous me voulez bien servir en ceci , & » vaincre par-sur lui..... Endormez-les de paroles le » mieux que vous pourrez & y faites tous apointements » que vous pourrez , vaille que vaille , pour les amuser » d'ici à l'hiver : & si j'ai quelque treve , & que je » y puisse aler , & Dieu me soutient & Madame & » Monsieur saint Martin , je irai en personne mettre » le remede ; & toutefois si vous pouvez le faire dès à » présent, oncques homme ne me fit si grand service.... » Monsieur du Bouchage mon ami , faites écrire en beau » papier tous ceux qui ont été ou seront désormais traî- » tres dans la ville comme ils sont à mais dedans le » papier rouge & les laissez à Boufile , au Poulailler ou » à celui que vous laisserez gouverneur par-delà , afin » que si d'ici à vingt ans il y en retourne nuls , qu'ils » leur fassent trancher les têtes ». Le monarque donna
lui-même

lui-même le modèle de cete liste de proscription, & prit soin de noter quelques-unes des principales victimes qu'il avoit dessein d'immoler à son ressentiment:

Ann. 1475.

Ortoffa, *très mauvais*; Vine, *grand traître*; Maure, *ce fut chez lui que se forma la conspiration*, &c. Pour mieux assurer sa vengeance, il donna au commandant la dépouille de tous ceux qu'il feroit périr. Heureusement pour la province & pour le roi lui-même, Boufile qui fut nommé gouverneur, avoit des principes d'honneur & d'humanité: il eut horreur de ces ordres sanguinaires, & sacrifia sans peine son intérêt personnel, & peut-être même la faveur de son maître, au plaisir de sauver la vie à un grand nombre de malheureux. Il écrivit à Louis que si son intention avoit été de faire de la province un désert, il auroit dû se dispenser de lui en donner le gouvernement; que les infortunés citoyens de Perpignan n'avoient déjà que trop souffert pour un crime dont ils étoient la plupart innocents; que les coupables avoient pris la fuite, & que pour s'assurer de l'obéissance de ceux qui restoient, il falloit les gagner par la douceur & non les égarer par l'appareil révoltant des supplices. Louis céda aux remontrances de Boufile, & la province demeura tranquille. Dom Juan hors d'état de rien entreprendre, conclut avec la France une trêve de six mois, & Louis à la faveur de cete trêve retira du Roussillon la plus grande partie de ses troupes, pour les employer dans des endroits où leur présence aloit devenir nécessaire.

La prise de Perpignan, dans un temps où l'on croyoit la France à la veille d'être écrasée, rétablit la réputation de Louis dans toute l'Europe & sur-tout en Italie. On augura favorablement d'un prince qu'aucun péril ne décourageoit. Un nouvel avantage, quoique peu important en lui-même, acheva d'affermir ces heureuses dispositions, & acquit au roi un grand nombre de partisans au-delà des monts. Guillaume de Casenove, vice-amiral de Normandie, connu dans notre

Ann. 1475.

Amiral Cou-
lon, célèbre
armateur.*Manuf. de
le Grand.*

histoire sous le nom d'amiral Coulon, s'étoit rendu formidable sur toutes les mers de l'Europe, où il exerçoit le métier d'armateur : dans une de ses courses il s'empara de deux riches frégates chargées pour le compte des plus riches négociants de Naples, de Florence & de plusieurs autres villes d'Italie, qui tous sollicitèrent vivement la restitution de cete importante prise. Louis qui vouloit exciter l'émulation dans tous les genres, & qui craignoit de mortifier Coulon en le condamnant à une restitution, fit estimer la prise, & se chargea lui-même d'indemniser les marchands intéressés : il leur assigna des paiements sur différentes branches de son revenu jusqu'au parfait remboursement de leur capital, & par cete politique adroite il les rendit ses pensionnaires & ses créatures, sans qu'ils s'en doutassent. Ferdinand roi de Naples fut si sensible au procédé de Louis, qu'il lui écrivit sur-le-champ qu'après ce trait de générosité, il ne balanceroit pas un moment à se déclarer en sa faveur, si le prince Frédéric son fils n'eût été alors à la cour de Bourgogne, dans l'espérance d'épouser l'héritiere de cete illustre maison : mais que s'il venoit à s'apercevoir qu'il étoit trompé par le duc, il romproit ouvertement avec lui ; que dès ce moment il aloit travailler à changer en une solide paix la treve qui subsistoit entre l'Aragon & la France, *puisque après tout l'amitié d'un si grand roi valoit bien les comtés de Roussillon & de Cerdaigne.*

L'empereur &
les princes de
l'empire ar-
ment contre le
duc de Bour-
gogne.*Commines.**Meyer.**Hist. d'Alem.*

Pendant que Louis mettoit à couvert ses frontieres, & se fortifioit par de nouvelles aliances, Charles attaché depuis plus de six mois au siege de Nuits, consumoit inutilement ses forces, & augmentoit le nombre de ses ennemis. Les villes Impériales étroitement unies entre elles avoient armé les premières en faveur de Cologne, & pressoient Frédéric de rassembler promptement toutes les forces de l'Empire. Louis d'un autre côté, quoiqu'il eût refusé quelques mois auparavant de prendre aucun engagement avec l'empereur, ne vit pas plutôt Charles attaché au siege de Nuits, qu'il en-

voya des ambassadeurs en Allemagne pour renouer le traité de ligue qu'on lui avoit offert , promettant de joindre vingt mille hommes de bonnes troupes à l'armée de l'Empire ; dès qu'elle seroit entrée sur les terres de l'électorat de Cologne. Frédéric ne put résister à tant de sollicitations , il se mit en marche : mais comme il craignoit que cete expédition ne diminuât considérablement ses trésors , il ne tarda pas à écrire aux habitants de Cologne *qu'il étoit arrêté à Ausbourg , & qu'il se verroit force d'y rester jusqu'à ce qu'il eût payé la dépense qu'il y avoit faite.* Les villes Impériales , pour lever cet obstacle , se chargerent de défrayer l'empereur : enfin ce prince arriva. Mais quoiqu'il commandât une armée deux fois plus forte que celle de Charles , il n'eut pas le courage de l'attaquer , & sembla ne s'être approché que pour être témoin de la réduction d'une place qu'il venoit secourir : en même-temps , comme si ces forces n'eussent pas suffi , il fit sommer Louis de fournir les vingt mille hommes qu'il avoit promis. Celui-ci n'avoit garde de se dégarnir d'une portion si considérable de ses troupes , sur-tout ne sachant point encore dans quelle province de France les Anglois feroient leur descente. Il tâcha de persuader à l'empereur que la levée du siege de Nuits ne devoit point être leur principal objet ; qu'il falloit profiter de l'occasion qui s'offroit de détruire un voisin trop redoutable , & d'assurer pour jamais la tranquillité de l'Europe : qu'ils étoient assez forts l'un & l'autre pour l'attaquer chacun de son côté & le dépouiller ; que Frédéric auroit pour sa part les terres qui relevoient de l'Empire , tandis que de son côté il se mettroit en possession des provinces qui relevoient de la couronne de France. Frédéric ne se laissa point éblouir par ce magnifique projet , il découvrit l'artifice de Louis : comme l'armée Impériale étoit la plus avancée , c'eût été sur elle que seroient tombés les premiers coups , & le roi auroit attendu l'événement du combat pour prendre son parti. L'empereur répondit aux ambassa-

Ann. 1475.

Ann. 1475.

deurs François qui lui propofoient ce traité de partage, par l'apologue *de l'ours & des chaffeurs*, que l'inimitable la Fontaine a mis en vers, mais dont Frédéric fut le premier inventeur.

Louis n'efpérant plus d'engager l'empereur à commencer les hoftilités; voulut effayer s'il ne réuffiroit pas mieux auprès du duc de Bourgogne lui-même, & s'il ne pouroit pas le porter à s'atacher à l'armée de l'Empire, pendant que fon côté il fe vengeroit d'Edouard & du duc de Bretagne: le connétable fut le médiateur de cete négociation, il envoya des députés à Charles pour lui propofer de renouveler avec le monarque la treve qui étoit près d'expirer, ou même pour la changer, fi ce dernier parti lui plaifoit davantage, en une paix folide & durable. « Je ne conçois pas, répondit » Charles, comment le roi ose me propofer la paix, » tandis qu'il partage déjà mes Etats avec l'empereur » & les princes de l'Empire: croit-il donc que j'ignore » qu'ils doivent tenir une *journée* à Metz pour régler » de concert leur ataque? Le roi m'a fouvent pris au » dépourvu, cependant jufqu'à ce jour il n'a pas retiré » de grands avantages de toutes fes rufes: avec mes » feules forces j'ai paffé la Somme, & je fuis alé lui » préfenter la bataille fous les murs d'Amiens, fans » qu'il ait osé l'accepter. Depuis ce temps encore j'ai » porté le ravage dans fes provinces; j'ai pénétré dans » la Normandie, & jamais il ne s'eft présenté pour me » difputer le paffage. Que ne dois-je donc pas efprer » aujourd'hui qu'Edouard, que j'ai rétabli fur le trône » d'Angleterre, vient fe joindre à moi; que le duc de » Bretagne, le roi d'Aragon, la maifon de Savoie, le » duc de Milan, les rois de Hongrie & de Naples, les » Vénitiens & l'électeur Palatin, ont conjuré la perte » de ce commun ennemi? Vainement il compte fur la » faveur des Alemands, il doit les connoître; ils fe » font fi peu de fcrupule de manquer à leur engage- » ment, que *la foi Alemande* eft paffée en proverbe. » Me voyant donc apuyé par un fi grand nombre

» d'aliés , le trouvant au-contre si dépourvu de
 » toute espèce de secours , pourquoi irois-je conclure
 » avec lui ou une paix ou une treve ? Je suppose cepen-
 » dant que je pusse m'y résoudre , par quels moyens
 » m'assurera-t-il qu'il tiendra désormais ses engage-
 » ments ? N'avoit-il pas juré le traité de Péronne sur
 » l'autel de Notre-Dame de Lieffe ? De quelle encre ,
 » sur quel parchemin faudra-t-il écrire les traités qu'on
 » formera dorénavant avec lui ? de quelle cire les
 » scellera-t-on ? par quel Dieu jurera-t-il , dont
 » il n'ait déjà mérité la colere ? Si quelque chose ,
 » ajouta-t-il , pouvoit m'induire à faire une treve , ce
 » seroit le desir que j'ai toujours eu de tourner mes
 » armes contre les infideles pour la défense de notre
 » sainte religion ; si donc il desire que nous fassions
 » ensemble ou paix ou treve , qu'il commence par
 » me rendre Amiens , Saint-Quentin , & qu'il com-
 » prenne dans le même traité les rois d'Angleterre ,
 » d'Aragon , & le duc de Bretagne , mes fideles
 » aliés. Dites ces choses de ma part au connétable ,
 » & si bon lui semble , qu'il le fasse sçavoir au roi ».

 Ann. 1475.

La lettre que Charles écrivit quelque temps après
 au connétable , étoit beaucoup moins vive : il s'enga-
 geoit , moyennant la restitution d'Amiens & de Saint-
 Quentin , à signer une nouvelle treve avec le monarque ,
 sans y comprendre ses aliés. Louis qui doutoit de la
 sincérité de cete promesse , & qui ne se trouvoit pas
 dans une situation aussi déplorable que le duc se l'ima-
 ginoit , ne songea plus qu'à se mettre en état de com-
 mencer la guerre à l'expiration de la treve. Comme
 si toutes les forces de la France , de l'Alemagne , & de
 la Suisse , n'eussent pas encore suffi pour abatre son
 rival , il lui suscita un nouvel ennemi moins dangereux
 en aparence , mais qui , par la position de ses Etats ,
 pouvoit beaucoup l'incommoder : c'étoit le jeune René
 duc de Lorraine , déjà mécontent de la maniere dont
 Charles s'y étoit pris pour lui faire signer un traité
 défavantageux. Louis , pour aigrir encore davantage

Charles délié
 par le duc de
 Lorraine.

*D. Calmet ,
 hist. de Lor.*

Ann. 1475.

l'esprit du jeune René, lui montra une carte du prétendu royaume de la Gaule Belgique, où la Lorraine étoit comprise. René se sentant apuyé des forces de la France & de l'Empire, se saisit de la ville de Pierrefort dans le Luxembourg, & envoya un héraut au camp de Nuits, pour défier le duc de Bourgogne. Le héraut fut introduit, & jeta, suivant l'usage, un gantelet ensanglanté. Charles cachant sous une joie apparente, le secret dépit que lui caufoit cet affront, fit donner au héraut douze florins & une de ses robes, pour la bonne nouvelle qu'il lui apportoit. Dans sa colère il envoya ordre à Dufai gouverneur du Luxembourg, de faire écarteler tous ceux qui s'étoient trouvés dans Pierrefort, lorsque René s'en étoit mis en possession. Cete fureur barbare ne garantissoit pas ses provinces déjà entamées par les François : Louis à l'expiration de la treve, fit avancer toutes ses forces sur les frontieres, & enleva sans beaucoup de résistance le Tronquoi, Montdidier, Roie, Brai-sur-Somme. Corbie se défendit quelque temps : Contai qui commandoit dans cete place, n'ayant aucun espoir d'être secouru, fit une capitulation honorable, & la rendit au roi. L'armée Françoisse pénétra ensuite dans l'Artois, prit & brûla un grand nombre de châteaux, & s'avança jusque sous les murs d'Aras. Il y avoit dans cete capitale une garnison nombreuse qui, ne pouvant souffrir cete bravade, sortit pour charger un parti François : ceux-ci feignirent de prendre la fuite, & attirerent les Bourguignons dans une embuscade où ils périrent presque tous. Jaques de Saint-Pol, frere du connétable, Carenci, Courtrai, d'Enquesme furent faits prisonniers : de si tristes nouvelles irritoient Charles, sans pouvoir l'arracher du siege de Nuits, commencé depuis dix mois, & continué sans interruption, sous les yeux de l'empereur & de toutes les forces de l'Empire. Il pressoit Edouard d'accélérer sa descente, promettoit aux gouverneurs de ses provinces & aux commandants de ses places de voler incessamment à leur secours :

mais il ne pouvoit se résoudre à lever le siege d'une place qui lui avoit déjà tant coûté. L'armée Françoisé eût fait des progrès plus considérables , si Louis avoit été en garde contre la perfidie du connétable : celui-ci fit donner avis au roi qu'Edouard étoit en mer , & venoit fondre sur la Normandie. Cete nouvele paroissoit très vraisemblable : Louis la crut , re tira ses troupes de l'Artois , & les conduisit en Normandie : arrivé dans cete province , il n'y vit rien qui annonçât la descente des Anglois : il les atendit pendant plus d'un mois , mais toujours inutilement. Edouard , malgré les conseils du duc de Bourgogne , avoit résolu de faire à Calais son débarquement.

Louis étoit à Rouen , lorsqu'on lui amena Guillaume de Châlons , prince d'Orange : Grolée qui l'avoit fait prisonnier , lorsqu'il traversoit le Dauphiné pour aler servir le duc de Bourgogne , le vendit au roi pour la somme de quarante mille écus. Ce prince qui ne pouvoit rendre au roi une si forte rançon , prit le parti de traiter avec lui , & lui céda pour lui & ses successeurs les dauphins de Viennois , tout droit de fief , hommage-lige , serment de fidélité & toute suzeraineté avec ressort au parlement de Grenoble , sur la seigneurie & principauté d'Orange , à condition qu'il demeureroit quitte de sa rançon. Le roi reçut en même-temps son hommage , & lui permit de pouvoir se dire , comme auparavant , *par la grace de Dieu , prince d'Orange* : de battre monnoie , à condition qu'elle seroit du même poids & de même aloi que celle qui avoit cours en Dauphiné ; de faire grace , excepté pour les crimes d'hérésie & de lèse-majesté : il conserva aux habitants leurs exemptions & leurs privileges.

Cete acquisition facile ne consolait point Louis d'avoir été la dupe du connétable : le desir qu'il avoit déjà de se venger de ses perfidies , s'acrut par la découverte qu'il fit de quelques-unés de ses intrigues. Il fut informé que le connétable pressoit vivement le duc de Bourbon & le duc de Nemours d'armer leurs

Ann. 1475.

Principauté
d'Orange réunie au Dauphiné.

*La Pise ,
hist. d'Orange.
Le Grand.*

Ann. 1475.

vassaux , pour se joindre à l'armée des confédérés. Louis avoit d'autant plus de sujet de s'alarmer , que n'ignorant pas les anciens mécontentemens du duc de Bourbon , il avoit cru que pour s'affurer de lui dans une conjoncture si délicate , il n'avoit pas de meilleur parti à prendre que de lui confier le commandement de l'armée qui devoit entrer dans le duché de Bourgogne. A quoi devoit-il donc s'attendre , si le duc écoutant les propositions du connétable , entraînoit par son exemple l'armée dans le parti des ennemis ? Bourbon montra dans cete occasion qu'il avoit le cœur François , & qu'il étoit assez grand pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie. Il entra en Bourgogne , prit Château-Chinon , & tailla en pieces l'armée du comte de Roussi , fils du connétable : le général lui-même resta prisonnier avec les seigneurs de Longi , de l'Isle , de Montmartin , de Digoigne , de Ragni , de Caligni , le bailli d'Auxerre , & les deux fils du seigneur de Viteaux. Une action si décisive ne rassura point le roi ; il tenta les moyens d'atirer près de lui le duc de Bourbon , mais inutilement : Bourbon qui dans cete rencontre servoit la patrie , mais n'aimoit pas le roi , avoit résolu de ne jamais s'éloigner de ses terres. Louis voyant le peu de succès de ses demandes , prit le parti de lui envoyer l'évêque de Mende , & ne lui cacha pas combien il étoit alarmé du commerce secret qu'il entretenoit avec le connétable. Bourbon avoua qu'il avoit reçu plusieurs messages de la part du premier officier de la couronne ; qu'on l'avoit fortement pressé de se déclarer contre le roi ; mais il assura , & sa conduite le prouvoit assez , qu'il avoit constamment refusé de prêter l'oreille à toute espece de proposition contraire à son devoir. Il remit à l'évêque le scellé du connétable , & continua de veiller à la sûreté de la frontiere.

Le duc de
Bourgogne lève
le siege de
Nuits.

La nouvelle de cete défaite jeta Charles dans une extrême perplexité ; d'un côté il ne pouvoit se résoudre à lever le siege de Nuits ; encore quinze jours & il se voyoit

voyoit maître de cete place importante ; mais d'un autre côté, quinze jours de délai pouvoient lui coûter des provinces , & faire échouer tous ses projets contre la France. Les Anglois qui s'étoient épuisés pour faire un formidable armement , & qui confidéroient que la saison étoit avancée , menaçoient hautement d'abandonner leur entreprise , si celui qui les avoit apelés ne se hâtoit de remplir ses engagements. Dans cet embarras , Charles prêta l'oreille à la proposition que lui fit Forli nonce du pape , de mettre en sequestre la place de Nuits entre les mains du saint pere ou de son légat , jusqu'à ce que le différend qui étoit entre Herman & Robert de Baviere eût été terminé par le jugement du saint siege. Charles accepta un parti qui fau-voit son honneur : le traité fut signé ; mais lorsqu'on croyoit l'affaire terminée, il survint un incident qui faillit à tout rompre. Quelques troupes Alemandes prirent & pillèrent les bateaux où étoit la grosse artillerie du duc , & le lendemain ils en brûlerent d'autres : Charles outré de ce procédé , poussa ses sentineles jusqu'aux portes du camp des Alemands , comme pour les braver ; les Alemands les chargerent , & ne purent les faire reculer ; le duc croyant le combat engagé , passa lui-même la riviere pour voler au secours des siens , & commanda à l'armée de le suivre : avant même qu'elle fût arivée , il tomba sur les ennemis , en coupa quatre mille , dont trois mille furent étendus sur le champ de bataille. L'empereur envoya une heure après offrir au duc de lui rendre son artillerie ; il la reçut , & les armées se séparèrent. Celle du duc qui avoit servi pendant un hiver très rude , étoit tellement épuisée , qu'il n'osa la montrer aux Anglois dans cet état. Il la dispersa dans le Luxembourg & dans le Hainaut pour s'y rafraîchir pendant quelques mois , & mettre ces provinces à couvert des excursions des François & du duc de Lorraine. C'étoit sur-tout ce dernier qui avoit le plus ofensé l'orgueil de Charles ; il publia contre lui un sanglant manifeste ,

Ann. 1475.

où il voulut annoncer à l'Europe entière l'outrage qu'il avoit reçu, & la vengeance qu'il prétendoit en tirer.

Louis n'étoit pas moins irrité contre le connétable dont il connoissoit les trahisons ; mais comme du parti que prendroit ce premier officier de la couronne , dépendoit en quelque sorte le salut de la France , le roi se garda bien de lui laisser rien apercevoir de ses véritables sentiments : Saint-Pol demandoit alors le comté de Guise qu'on lui avoit promis , ou un dédommagement suffisant pour ce comté : Louis trouva la demande juste , & promit d'y avoir égard ; il vouloit se servir de cet apas pour attirer le connétable auprès de sa personne. Saint - Pol s'obstinoit à demander un serment sur la croix de saint Lo : c'étoit attaquer Louis par son foible ; il ne vouloit pas s'exposer à manquer à ce serment redouté : ainsi perdant l'espoir de se rendre maître du connétable , il ne songea qu'à le tromper ; & tant qu'il eut quelque chose à craindre de la part des Anglois , il le combla de témoignages de confiance & d'amitié.

Les Anglois
débarquent à
Calais.
Commines.

Edouard n'avoit point douté , qu'aussi - tôt après son débarquement à Calais , il ne trouvât toutes les forces de la Bourgogne prêtes à se mettre en campagne , & à se joindre aux Anglois. Quel fut son étonnement , lorsqu'après quelques jours on lui annonça l'arrivée de Charles lui-même sans suite , & dans l'équipage d'un voyageur ! Il ne put s'empêcher de lui reprocher le peu de soin qu'il prenoit de remplir sa promesse : il lui remontra que la saison étoit avancée ; que les Anglois qui ne s'étoient engagés dans cete expédition ruineuse qu'à sa persuasion , se trouvoient à la veille de manquer de tout , & de ne sçavoir où ils passeroient l'hiver ; que déjà les murmures éclatoient , & que l'armée menaçoit de repasser en Angleterre. Charles obligé de convenir intérieurement qu'il méritoit ces reproches , crut pouvoir les apaiser , en promettant aux Anglois de les mettre sur-le-champ en possession de la ville de Saint-Quentin & des autres places du connétable : il

venoit d'en recevoir la promesse la plus authentique. On marcha donc de ce côté ; mais le connétable qui ne s'étoit pas attendu à se voir si promptement sommé de tenir sa parole , fit tirer le canon sur les Anglois. On crut d'abord qu'il ne vouloit que sauver les apparences en paroissant n'avoir cédé qu'à la force ; on continua d'avancer : le feu devint plus vif & plus meurtrier , & le connétable prouva clairement qu'il n'avoit aucune envie de se rendre. Cete aventure irrita fort les Anglois. *Le roi Edouard , ni ses gens , observe Commines , n'avoient fort pratiqué les faits de ce royaume , & avoient plus grossièrement en besogne : par quoi ne purent si-tôt entendre les dissimulations dont on use deça & ailleurs ; car naturellement les Anglois qui ne sont jamais partis d'Angleterre , sont fort colériques , comme aussi toutes les nations des pays froids.* Ils se retirèrent dans leur camp , fort mécontents du rôle qu'on leur faisoit jouer , & le duc de Bourgogne trop fier pour essuyer tranquillement des reproches , les quitta brusquement , montrant plus d'ardeur à se venger du duc de Lorraine , qu'à venir les joindre une seconde fois.

Sur ces entrefaites arive à Compiègne un homme qui venoit du camp ennemi , & qui demanda à parler au roi : c'étoit un laquais du seigneur de Grassai pris par les Anglois , & renvoyé sans rançon , suivant l'usage qui se pratiquoit alors de rendre la liberté au premier prisonnier que l'on avoit fait. En quittant le camp des Anglois , il avoit trouvé sur son passage les lords Howard & Stanlei qui lui avoient fait un petit présent , & lui avoient dit : *Recommandez-nous à la bonne grace du roi votre maître si vous pouvez parler à lui.* Fier d'une telle commission il vouloit à quelque prix que ce fût s'en acquitter sur l'heure : il étoit nuit ; on le prit pour un espion , & avec d'autant plus de fondement que le frere de son maître étoit alors au service du duc de Bretagne. Louis ordonna qu'on le mît aux fers , & envoya quelques personnes de confiance pour l'interroger : ceux-ci le trouverent si ferme dans ses ré-

Ann. 1475.

Ann. 1475.

Laquais travesti en héraut.

Ph. de Commines.

ponfes , qu'ils conseillèrent au roi de le voir lui-même : il se transporta donc à la prison le lendemain matin , & après l'avoir entendu , il ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes , sans cependant lui rendre encore la liberté. Au sortir de cet entretien le roi vint se mettre à table , mais d'un air si distrait & si rêveur que ceux *qui ne l'auroient connu* , dit Commines , *l'eussent jugé mal sage*. Pendant son dîner , il se rapela ce que le héraut d'Angleterre lui avoit dit des dispositions pacifiques de Stanlei & de Hovard : il fait signe à Commines de se lever de table ; il lui dit à l'oreille qu'il se fasse servir à dîner dans sa chambre ; qu'il lui découvre le laquais de Méricion , maire de la Rochele , & qu'il le dispose à se rendre au camp Anglois en équipage de héraut. Le roi qui n'avoit jamais parlé qu'une seule fois à cet homme , lui avoit trouvé de l'intelligence , & jugea que lui seul pouvoit s'aquiter de cete importante commission. Commines en jugea d'abord moins favorablement : dès qu'il lui eût dit qu'il falloit se disposer à porter la parole de la part du roi de France au roi d'Angleterre , Mérindot , c'est ainsi qu'il s'apeloit , se crut un homme perdu : il se jeta à genoux , & cria miséricorde. Envain Commines pour le rassurer , le fait mettre à table avec lui , & lui promet une haute fortune , s'il s'aquite bien de sa commission. Mérindot s'imagina toujours qu'on vouloit le sacrifier , & qu'on ne seroit point descendu jusqu'à lui , si l'on eût pu trouver quelqu'un de plus qualifié qui eût voulu se charger de la commission. Commines alla rendre compte au roi des dispositions de Mérindot , & lui nomma d'autres personnes qu'il croyoit plus propres à cet emploi : le roi qui se connoissoit en hommes , s'en tint à son premier choix , vint lui-même rassurer Mérindot , & *fit plus en une parole* , ajoute Commines , *que je n'avois fait en cent*. Lorsqu'il l'eut bien préparé au rôle qu'il devoit faire , il lui fit faire un équipage de héraut , qu'on atacha sur son cheval , en lui recommandant de ne s'en revêtir que lorsqu'il aprocheroit

du camp Anglois. Ces précautions étoient nécessaires , parce que l'on ne doutoit point qu'il n'y eût à la cour beaucoup de gens dans les intérêts du connétable & du duc de Bourgogne ; & si malheureusement ils venoient à sçavoir ce qui se passoit , ils sacrifieroient tout plutôt que de souffrir que le roi fit son traité avec les Anglois. Ce laquais travesti joua bien son rôle. Admis à l'audience du roi d'Angleterre , il lui représenta que le plus grand desir du roi de France étoit de vivre en paix avec les Anglois ; que depuis qu'il étoit monté sur le trône , il n'avoit donné aucun sujet de plainte à cete nation ; qu'il n'avoit protégé Warwich , que pour l'oposer au duc de Bourgogne cet éternel ennemi de la concorde & de la paix ; que ce duc & ses partisans n'avoient apelé les Anglois en France , qu'afin de les faire servir d'instruments à leur ambition , & de les sacrifier ensuite , comme le prouvoit assez la conduite qu'ils tenoient à leur égard ; que Louis n'ignoroit pas que l'hiver qui s'aprochoit forceroit les Anglois à penser au retour ; qu'il connoissoit assez bien la constitution de l'Angleterre pour sçavoir qu'il n'étoit pas impossible qu'il ne s'y élevât bientôt une guerre civile ; qu'il croyoit même que c'étoit uniquement dans le dessein de la faire naître que le duc de Bourgogne avoit attiré en France toutes les forces d'Angleterre ; que néanmoins le roi son maître bien convaincu que tous les souverains avoient un commun intérêt à humilier des sujets rebelles , & en considération des avantages mutuels que la France & l'Angleterre retireroient de la paix , étoit prêt à entrer en négociation , si le roi d'Angleterre vouloit envoyer des plénipotentiaires pour régler les articles du traité. Cete proposition fut reçue avec joie par le conseil d'Angleterre. Les plénipotentiaires s'assemblerent ; c'étoit , de la part du roi , l'amiral de Bourbon , Saint-Pierre & l'évêque d'Evreux ; & de la part d'Edouard , Hovard , Chalanguier & le docteur Morton qui fut depuis chancelier d'Angleterre & archevêque de Cantorbéri.

Ann. 1475.
Emprunts à
Paris.

Louis augurant bien de ces commencements, ordonna au chancelier Doriole de sceller du grand sceau fix blancs-seings en parchemin, qu'il vouloit distribuer dans le conseil d'Edouard pour s'y faire des pensionnaires. Il dépêcha à Paris Doriole, Mathieu Beauvarlet & Michel Gaillard pour trouver de l'argent. Ces trois commissaires s'adressèrent au parlement, & demandèrent pour des besoins pressants & connus l'argent des consignations : ils l'obtinrent en passant en leur propre & privé nom une obligation de le rendre. Les présidents de la cour s'obligerent eux-mêmes à Jaques Erlan pour la somme de deux mille écus, qu'ils délivrèrent aux commissaires, & ceux-ci s'engagerent envers les présidents d'aquiter cete somme à leurs propres risques avant le premier Octobre suivant. Ces faits & quelques-autres de la même nature que nous avons négligé de rapporter, prouvent que le roi n'empruntoit jamais en son nom : ceux qu'il chargeoit de cete commission servoient de caution, & étoient tenus, si le roi ne les remboursoit pas, d'aquiter la somme à leurs propres dépens. Ainsi l'Etat ne contractoit jamais de dettes.

Traité avec
le roi d'Angle-
terre.

Ph. de Com-
mines.

Rap. Thoyras.
Hume.

Cet argent ariva fort à propos : les plénipotentiaires avoient déjà réglé une treve de sept ans entre les deux couronnes à des conditions plus utiles qu'honorables. Ce traité contenoit plusieurs actes dont il faut rendre compte. Dans le premier, Louis roi des François, s'engagea de payer à Edouard roi d'Angleterre & de France, & seigneur souverain d'Irlande, soixante mille écus pour les frais de la guerre, à condition que ce dernier repasseroit incessamment en Angleterre ; qu'il ne commettrait aucune hostilité sur les terres de France, & qu'il laisseroit deux seigneurs de sa cour pour servir d'otages, jusqu'à ce que la plus grande partie de son armée fût arrivée en Angleterre. Chacun des deux souverains nomma ceux de ses aliés, auxquels il réservoir le droit d'accéder à cete treve.

Dans le second acte, les deux rois promettoient de s'assister mutuellement contre leurs sujets rebeles, & de

se donner réciproquement un asile , si l'un d'eux venoit à être chassé de ses Etats. On régla que dans un an au plus tard , se tiendrait une autre conférence , où se feroit l'évaluation des monnoies , pour faciliter le commerce entre les deux peuples ; que le dauphin épouserait la reine Elisabeth , fille aînée du roi d'Angleterre , & qu'au cas qu'elle vînt à mourir avant la célébration du mariage , il épouserait la princesse Marie sa sœur cadette ; que les nûces se feroient aux dépens du roi qui donneroit soixante mille écus , pour l'entretien de la future dauphine , tant qu'elle seroit en Angleterre , & la feroit conduire en France à ses frais.

Ann. 1475.

Par un troisieme acte , le roi s'obligeoit à donner pendant sa vie , & celle d'Edouard , cinquante mille écus chaque année , payables moitié à Pâque & moitié à la Saint-Michel.

Enfin on stipula dans le quatrieme , la délivrance de Marguerite d'Anjou , toujours prisonniere à la tour de Londres : Louis s'engagea à donner cinquante mille écus , pour la rançon de cete reine infortunée. Ce trait de générosité feroit honneur à Louis , si la conduite intéressée que nous lui verrons tenir envers les parents de Marguerite , ne donnoit lieu de soupçonner qu'il ne la délivra que pour se faire substituer à ses droits.

Les deux rois parfaitement réconciliés par ce traité , eurent envie de se voir : Picquini fut choisi pour le lieu de l'entrevue : on dressa sur la riviere de Somme un pont au milieu duquel on pratiqua une loge qui en occupoit toute la largeur ; cete loge étoit partagée par de gros treillis de bois , dont les ouvertures étoient assez grandes pour passer le bras , *comme l'on fait* , dit Commines , *aux cages des lions*. Le pays , pour ariver au lieu de cete entrevue , étoit beau & découvert du côté de la France ; au-contre le chemin par où venoit le roi d'Angleterre , devenoit plus difficile , à mesure qu'on approchoit de la riviere : il falloit passer sur une chaussée étroite , entre deux grands marais : pour peu qu'Edouard eût eu quelque doute sur la foi de Louis , il ne se

Entrevue des
deux rois à
Picquini.

Ph. de Com-
mines.

Ann. 1475.

feroit jamais engagé dans ce défilé. *Les Anglois*, observe en cete ocaſion Philippe de Commines, *ne ſont pas ſi ſubtils en traités & apointements, comme ſont les François, & quelque choſe que l'on en diſe, ils vont aſſez groſſement en beſogne; mais il faut avoir un peu de patience, & ne débatre point colériquement avec eux.*

Louis arriva le premier à la loge; le roi d'Angleterre qui en fut averti par un lord qu'il y avoit envoyé, s'y rendit avec une ſuite nombreuſe. En aprochant, il mit un genou preſqu'en terre, ſa barete à la main: le roi lui rendit le ſalut; ils paſſerent le braſ entre les baraux, & s'embraſſerent: Louis prenant la parole dit, *Monſieur mon couſin, vous ſoyez le bien venu; il n'y a homme au monde que je deſiraffe tant à voir que vous: & loué ſoit Dieu de quoi nous ſommes ici aſſemblés à ſi bonne intention.* Le roi d'Angleterre répondit à ce compliment en aſſez bon François. Auſſi-tôt l'évêque d'Eli prit la parole, & débuta par une prophétie, dont *les Anglois*, observe Commines, *ne ſont jamais dépourvus.* Cete prophétie diſoit, qu'en ce lieu de Picquini ſe devoit faire une grande paix entre France & Angleterre: enſuite il préſenta à Louis la minute de tous les actes du traité, & lui demanda s'il en aprouvoit l'écriture & les clauses. Louis ayant répondu qu'il les aprouvoit, on aporta un miſſel & des reliques, & les deux rois étendant la main, jurèrent d'observer toutes les conditions du traité. Après cete cérémonie, Louis voulant égayer la converſation, dit à Edouard: » Qu'il » falloit qu'il vînt ſe promener à Paris, qu'il y trouve- » roit de jolies femmes, & que s'il ſe paſſoit quelque » choſe qui ne fût pas tout-à-fait dans les regles, il lui » donneroit pour confeſſeur le cardinal de Bourbon » qui ne lui refuſeroit pas l'abſolution ». Edouard goûta la plaifanterie; car *il ſçavoit bien que le cardinal étoit bon compagnon (a).*

(a) Ce cardinal étoit Charles de Bourbon, frere puîné de Jean II duc de Bourbon. Dès l'âge de neuf ans, il avoit été nommé à l'archevêché de Lyon;

Après

Après plusieurs autres propos du même genre, le roi fit signe aux seigneurs François de se retirer, les Anglois en firent autant : Louis demanda quelle conduite il devoit tenir envers le duc de Bourgogne, s'il refusoit d'accéder à la treve. Edouard ne parut pas prendre un intérêt bien vif aux affaires de ce prince. Louis n'avoit mis en avant le duc de Bourgogne, que pour faire tomber adroitement la conversation sur le duc de Bretagne, & sonder à cet égard les dispositions du roi d'Angleterre ; mais il n'eut pas lieu de s'applaudir de sa découverte. Edouard protesta qu'il n'avoit jamais connu d'alié plus fidele, & qu'il ne sépareroit jamais ses intérêts de ceux du duc. Louis n'insista pas ; il fit rentrer la compagnie : un moment après, les deux rois se séparèrent : Edouard se retira dans son camp, où l'on envoyoit de la maison du roi tout ce qui lui faisoit besoin, jusqu'aux torches & aux chandelles.

Ann. 1475.

Louis ; en retournant à Amiens, dit à Commines son confident, que deux choses lui avoient déplu dans cet entretien : premièrement, la maniere dont le roi d'Angleterre avoit pris le compliment peu sincere qu'il lui avoit fait de venir se promener à Paris : *C'est un très beau roi, observoit Louis, il aime fort les femmes, il pourroit trouver quelque assemblée à Paris qui lui sauroit dire tant de beles paroles, qu'elle lui feroit envie de revenir. Je suis bien aise, ajoutoit-il, de l'avoir au dela de la mer, pour frere & ami ; mais la compagnie n'en vaut rien : ses prédécesseurs n'ont été que trop longtemps à Paris & en Normandie ; il est bon que la mer nous sépare.* Secondement, le roi étoit piqué de la fermeté qu'Edouard avoit montrée pour les intérêts du duc de Bretagne : il le fit encore sonder sur cet article par le seigneur du Bouchage, mais avec aussi peu de

il y joignit ensuite l'archevêché de Bordeaux, l'évêché de Poitiers & plusieurs riches abayes : il portoit pour devise une main tenant une épée flamboyante, avec cete légende très-pen ecclésiastique : *n'espérer ne peur.*

Ann. 1475.

succès : Edouard témoigna que, dès qu'on ataqueroit le duc, il armeroit pour sa défense.

La peur qu'avoit Louis d'avoir fait naître à Edouard le desir de voir Paris, n'étoit que trop bien fondée. Dès le même jour, on vit ariver dans Amiens quatre seigneurs Anglois qui venoient souper avec le roi. Howard, l'un des quatre, croyant faire sa cour, lui dit pendant le repas, que s'il desiroit sincèrement de voir Edouard à Paris, il se croyoit assez de crédit pour engager son maître à faire ce voyage. Louis fit semblant de ne pas l'entendre, & parla d'autre chose. Après le souper, Howard revint à la charge, & renouvela ses ofres : Louis ne put alors se dispenser de lui répondre qu'il étoit fâché de ne pouvoir faire à Edouard les honneurs de cete capitale, tant que le duc de Bourgogne auroit les armes à la main.

Moyens
qu'emploie
Louis pour se
concilier les
Anglois.
Commines.

Depuis le premier moment que Louis étoit entré en négociation avec Edouard, il n'avoit oublié aucune des attentions propres à se concilier l'amitié des Anglois. Il avoit fait conduire dans leur camp trois cents chariots des meilleurs vins de France, & avoit donné ordre qu'on reçût dans Amiens tous les Anglois qui se présenteroient pour y entrer armés ou non armés ; qu'on se gardât bien de leur rien refuser dans les auberges, & qu'on ne leur demandât point d'argent : le roi se chargea de la dépense. Cete permission trop générale lui causa dans la suite une vive inquiétude, l'accueil qu'on fit aux premiers qui se présentèrent, en remplit bientôt la ville. Torci ayant pris la liberté de représenter au roi les dangers de cet excès de complaisance envers d'anciens ennemis à peine réconciliés, fut si mal reçu, que personne n'osa plus s'exposer au même traitement ; cependant le désordre augmentoit, & un matin on vint dire à Commines qu'il y avoit bien neuf mille Anglois dans la ville : c'étoit le jour de la fête des Innocents, & Louis qui n'étoit pas exempt des superstitions populaires, ne vouloit entendre parler ce jour-là d'aucune affaire importante. » Je me délibé-

» rai , dit Commines , prendre l'aventure de lui dire ,
» & entrai en son retrait pendant qu'il disoit ses heures ,
» & lui dis : *Sire , nonobstant qu'il soit le jour des Inno-*
» *cents , si est-il nécessaire que je vous die ce qu'on m'a*
» *dit* , & lui contai au long le nombre qui y étoit &
» toujours en venoit & tous armés , & que nul ne
» leur osoit refuser la porte , de peur de les mécon-
» tenter : ledit seigneur ne fut point obstiné : mais
» tost laisse ses heures , & me dit qu'il ne falloit point
» tenir la cérémonie des Innocents ce jour , que je
» montasse à cheval , & tâchasse de parler aux capi-
» taines Anglois , pour voir si les pourrions faire reti-
» rer , & qu'il viendrait bientôt à la porte après moi.....
» Le roi envoya après moi monseigneur de Gié , nous
» entrâmes en une taverne où jà y avoient été faits
» cent & onze écots , & n'étoit pas encore neuf heures
» du matin : la maison étoit pleine ; les uns chantoient ;
» les autres dormoient & étoient ivres : quand je connus
» cela , il me sembla qu'il n'y avoit point de péril ,
» & le mandai au roi , lequel vint incontinent à la
» porte bien accompagné : secrètement fit armer deux
» ou trois cents hommes d'armes , es maisons de leurs
» capitaines , & aucuns en mit sur le portail par où
» ils entroient. Le roi fit apporter son dîner dans la
» loge des portiers , & fit dîner plusieurs gens de
» bien des Anglois avec lui. Le roi d'Angleterre fut
» averti de ce désordre , & en eut honte , & manda au
» roi qu'on commandât que l'on ne laissât nul entrer.
» Le roi fit réponse que cela ne feroit-il jamais ; mais
» s'il plaisoit au roi d'Angleterre , qu'il envoyât de ses
» archers , & qu'eux-mêmes gardassent la porte. Ainsi
» fut fait , & beaucoup d'Anglois s'en alerent hors
» la ville ».

Pendant que le soldat se livroit à une joie insensée , plusieurs des principaux officiers de l'armée murmuroient contre Edouard qui , sacrifiant les intérêts de l'Etat à un gain sordide , perdoit une occasion unique de revendiquer les anciens droits de sa couronne. Le

Ann. 1475.

duc de Glocestre lui-même , quoique frere d'Edouard , ne dissimula point son mécontentement. Louis en fut informé , l'atira auprès de lui , & le rendit en peu de temps un des plus zélés partisans de la treve.

Bretailles , gentilhomme Gascon , ataché au service du roi d'Angleterre , vint voir Commynes qu'il connoissoit depuis long-temps , & lui dit : *Je m'imagine que les François vont bien rire à nos dépens.* Commynes qui trouva la matiere délicate , lui demanda combien Edouard avoit gagné de batailles ? *Neuf*, répondit-il, *où il s'est trouvé en personne. Et combien en a-t-il perdu*, repartit Commynes ? *Une seule*, dit Bretailles, *celle que vous venez de lui enlever ; mais je trouve cete défaite si honteuse qu'elle éface à mes yeux la gloire des neuf victoires.* Commynes ne manqua pas de faire part au roi du discours de Bretailles : *c'est un dangereux babilard*, dit Louis : *il faut lui fermer la bouche* : il l'envoya inviter à dîner , & lui fit des ofres , s'il vouloit revenir dans sa patrie : n'ayant pu le déterminer à prendre ce parti , il lui donna mille écus , & promit d'avancer les freres qui étoient en France.

Louis qui connoissoit son penchant à la raillerie , s'étudioit à ne rien laisser apercevoir qui pût faire soupçonner le mépris que lui inspiroit la conduite d'Edouard & il se dédommageoit quelquefois de cete contrainte , lorsqu'il se trouvoit au-milieu de ses confidents. Il plaisantoit un soir sur les pipes de vin & les autres bagateles avec lesquelles il chassoit les Anglois du royaume , lorsqu'en tournant la tête , il aperçoit un homme dans le coin de son cabinet : surpris de le voir ne sçachant point comment il s'étoit introduit , & ne doutant point qu'il n'eût tout entendu , il s'avance vers lui , & lui demande qui il est , d'où il vient , & ce qu'il demande ? Celui-ci répondit qu'il étoit un marchand Gascon , établi à Londres ; qu'il suplioit le roi de lui permettre de tirer du royaume une certaine quantité de vin , sans payer les droits acoutumés. Louis voulut sçavoir en quel état étoit sa for-

tune à Londres , & aprenant qu'elle étoit modique , il exigea qu'il ne mît jamais le pied en Angleterre , lui conféra un office dans la Guienne , & lui donna mille francs pour faire revenir sa femme en France , à condition qu'il n'iroit pas la chercher. *Ainsi le roi se condana à cete amende , connoissant qu'il avoit trop mal parlé.*

Ann. 1475.

Enfin Louis n'épargna rien pour gagner tous ceux qui avoient du crédit sur l'esprit d'Edouard. Il ofrit un brevet de deux mille écus de pension à Hastings , grand chambélan , qui l'accepta sans hésiter , mais qui , pendant quelques années , refusa d'en donner quittance , ne voulant pas , disoit-il , qu'on trouvât son nom à la chambre des comptes de Paris. Hovard & Stanlei ne furent pas oubliés : ceux à qui il n'ofrit pas de pension , reçurent des gratifications ou des présents de vaisselle d'argent : enfin il vouloit , autant qu'il seroit possible , que tout le monde s'en retournât content.

Tandis que Louis traitoit avec les Anglois , il entretenoit un commerce réglé avec le connétable & le duc de Bourgogne , s'il ne parvenoit pas toujours à les tromper , il réussissoit du-moins à les amuser & à les empêcher de prendre un parti définitif. Le connétable informé trop tard qu'Edouard prêtoit l'oreille aux propositions de Louis , n'oublia rien pour l'en détourner : & comme l'approche de l'hiver décourageoit les Anglois , il leur conseilloit de s'emparer des villes d'Eu & de Saint-Valeri qui étoient sans défense , de s'y cantonner , & d'attendre tranquillement le retour du printemps : il promettoit alors de leur livrer la ville de Saint-Quentin & toutes les places dont il pouvoit disposer en Picardie. Ce conseil n'étoit pas mauvais ; mais depuis l'aventure de Saint-Quentin , on comptoit peu sur ses promesses. Ne pouvant donc réussir auprès d'Edouard , il prit le parti de s'adresser à Louis lui-même ; & ne suposant pas qu'il pût renvoyer à si peu de frais les Anglois dans leur île , il lui proposoit , pour empêcher leurs pillages & les contenir pendant l'hiver , de leur céder quelques méchantes

Intrigues du
connétable
Saint-Pol.
Commines.

Ann. 1475.

places d'où il seroit facile de les déloger. Louis informé que Creville & Richer arivoient de la part du connétable pour lui faire cete proposition, résolut de profiter de la circonstance pour démasquer le connétable aux yeux du duc de Bourgogne, & le perdre sans ressource dans l'esprit de ce prince. A la cour du roi se trouvoit alors le seigneur de Contai serviteur du duc de Bourgogne, lequel avoit été fait prisonnier quelques mois auparavant, & qui avoit la permission de passer librement dans les deux cours pour négocier un acommodement. Le roi lui avoit promis de lui faire grace de sa rançon, si la paix se faisoit par son moyen: Louis s'entretenoit familièrement avec lui, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de deux députés du connétable; il le pria de se cacher avec Commynes *dèriere un grand & vieil ostevent* [paravent], & *vint s'asseoir sur un escabeau rasibus de l'ostevent*, ne gardant avec lui que du Bouchage. Creville qui connoissoit le goût du monarque pour la satire, voulut l'égayer pour un moment avant que de lui parler d'affaire sérieuses. Il lui raconta donc qu'ils arivoient de la cour du duc de Bourgogne, & qu'ils l'avoient trouvé dans une furieuse colere contre les Anglois; que peu s'en étoit falu qu'ils ne l'eussent déterminé non-seulement à se départir entièrement de leur alliance, mais même à joindre ses forces à celles du connétable, pour les ataqer de concert & leur couper leur retour à Calais. Creville, pour donner plus de vraisemblance à son récit, se mit à contrefaire le duc de Bourgogne, frappant la terre du pied, jurant par saint Georges, & répétant les termes injurieux que le duc s'étoit permis sur le compte d'Edouard. Louis rioit à gorge déployée, mais craignant que Contai n'eût perdu quelque chose de cet entretien, il pria Creville de recommencer: *Parlez plus haut*, lui dit-il, *je deviens un peu sourd*. Creville charmé d'avoir trouvé le moyen d'amuser le monarque, renchérit encore sur tous les ridicules qu'il avoit donnés au duc. Après cete petite farce, il voulut entamer l'affaire dont il étoit

chargé : *Cela suffit*, dit le roi en l'interrompant, *j'enverrai devers mon frere le connétable, & je lui serai sçavoir de mes nouvelles.* Après avoir congédié ces députés, il alla tirer de son réduit le seigneur de Contai qui ne se possédoit plus, & qui ne pouvoit revenir de son étonnement : il demanda la permission de monter à cheval, & courut informer son maître de ce qu'il venoit d'entendre.

Ann. 1475.

Le connétable apprenant que malgré tous ses soins Edouard avoit signé la treve, ne put contenir sa colère : il lui écrivit une lettre pleine de reproches & d'invectives, l'apelant *un lâche, un homme déshonoré, un pauvre sire*, qui s'étoit laissé duper par des promesses dont on ne se souviendrait plus, dès que le péril seroit passé. En même-temps il écrivit au roi pour le complimenter sur la treve : & le supplier de ne point ajouter foi aux calomnies que ses ennemis ne manqueroient pas de répandre sur son compte : il le conjuroit de mettre sa fidélité à de nouvelles épreuves & de lui permettre d'attaquer les Anglois de concert avec le duc de Bourgogne, qu'il détermineroit facilement à prendre ce parti. Le roi qui s'amusoit alors de l'embaras du connétable, parce qu'il l'avoit mis hors d'état de lui nuire, ne put se refuser à une sanglante équivoque : il lui fit dire que le dernier traité l'avoit parfaitement réconcilié avec Edouard, mais qu'il étoit encore acablé de mille autres affaires, & que pour s'en tirer *il auroit grand besoin d'une bonne tête comme la sienne.* Ennuyé du trop long séjour des Anglois en France, il ne manqua pas de communiquer à Edouard les offres que lui faisoit le connétable. Edouard surpris & indigné de ce dernier trait de perfidie, remit de son côté entre les mains du roi les lettres qu'il avoit reçues de ce perfide & malheureux politique, & hâta son retour en Angleterre.

Le duc de Bourgogne n'étoit pas moins irrité que le connétable : mais il étoit moins inquiet, parce qu'il pouvoit par ses propres forces balancer la puissance

Treuve de So-
leure avec le
duc de Bour-
gogne.

Ann. 1475.

Commines.

Meyer.

Le Grand.

de Louis. Ainsi lorsqu'Edouard, fidele à ses engagements lui fit part de la treve à laquelle il lui avoit réservé le droit d'accéder, Charles répondit aux députés qu'il n'avoit pas apelé les Anglois en France pour obtenir une treve, mais uniquement pour leur fournir les moyens de réparer leurs anciennes pertes; qu'il avoit jugé Edouard digne du rang qu'il occupoit: mais après la conduite qu'il a tenue, ajouta-t-il, il peut partir quand bon lui semblera; & pour lui montrer que je n'ai aucun besoin de son alliance, je m'engage à ne faire ni paix ni treve avec la France, que trois mois après qu'il fera de retour dans ses Etats. Charles ne tint pas exactement sa dernière parole: après s'être fait prier quelque temps, il consentit enfin à nommer des plénipotentiaires. Il fut d'abord question d'une paix décisive, mais ce traité soufroit trop de difficultés: Charles n'y vouloit entendre qu'à condition qu'on lui rendroit Amiens & Saint-Quentin. C'étoit tout ce qu'il eût pu prétendre après une victoire: ainsi l'on abandonna ce premier projet & l'on s'en tint à une treve de neuf ans. Elle fut conclue le treize Septembre à Soleure, petite ville du duché de Luxembourg: cete treve se fit aux dépens des aliés; le connétable fut la première victime immolée à la réconciliation des deux princes, il fut déclaré ennemi public: Charles jura de ne lui pardonner jamais & de le livrer au roi, s'il étoit le premier à se saisir de sa personne. Louis à cete condition cédoit à Charles, Saint-Quentin, Ham & Bohain; les trésors & toute la dépouille du connétable. Cete cession dut coûter beaucoup à Louis; mais il pouvoit la faire sans injustice. Il n'en est pas de même de la seconde condition que Charles exigea, c'étoit la promesse de n'assister ni directement ni indirectement le duc de Lorraine. Louis après avoir mis ce jeune prince aux mains avec un voisin trop redoutable, n'eut pas honte de l'abandonner: il promit même de secourir Charles contre l'empereur, la ville de Cologne & leurs adhérents: c'est que connoissant le génie inquiet & turbulent

turbulent de Charles, il étoit bien aise, pour s'en délivrer, de le mettre aux prises avec le Corps germanique & de lui susciter de puissants ennemis. Edouard qui repassoit alors en Angleterre, ayant appris qu'on travailloit à un traité avec le duc de Bourgogne, dépêcha au monarque Thomas de Montgomeri, pour lui dire qu'il ne cédât rien à cet orgueilleux vassal, & que s'il avoit besoin du secours des Anglois, il repasseroit la mer au printemps prochain avec toutes ses forces pour aider à le réduire. Louis étoit trop sage pour accepter cete proposition : en effet quand même Edouard eût été sincèrement disposé à remplir sa promesse, pouvoit-on se flater que la nation Angloise se prêtât aux caprices de son roi ; qu'elle contribuât volontiers à l'accroissement d'une puissance rivale ? Si les Anglois passoient une seconde fois en France, qui pourroit assurer Louis qu'ils fermenteroient toujours l'oreille aux sollicitations du duc de Bourgogne, & qu'ils ne tourneroient pas leurs armes contre leurs prétendus aliés ? Louis remercia le roi d'Angleterre de ses offres, fit de riches présents à son député, & pour mieux colorer son refus, il dit que la treve qu'il venoit de conclure avec le duc de Bourgogne n'étoit qu'une suite & une dépendance de celle qu'il avoit déjà faite avec le monarque Anglois ; que Charles avoit simplement eu la fantaisie de s'en faire expédier un acte particulier, lequel ne changeoit absolument rien aux conditions essentielles du premier traité.

Pendant que le monarque signoit une treve avec le duc de Bourgogne, il prorogea pour un an celle qu'il avoit conclue six mois auparavant avec le roi d'Aragon : trois ou quatre jours après avoir signé cete prorogation, il forma avec le roi de Portugal une ligue offensive & défensive contre le prince Ferdinand & le roi Dom Juan son pere, s'engageant à porter ses armes dans le royaume d'Aragon, après qu'Alfonse auroit chassé Ferdinand du royaume de Castille.

Le roi avoit renvoyé les Anglois, s'étoit réconcilié

Ann. 1475.
Informations
contre le duc
de Bretagne :
traité de Sen-
lis.

D. Lobineau.
Preuves de
Commines.

du-moins en aparence avec le duc de Bourgogne, avoit mis le connétable dans l'impuissance d'exciter de nouveaux troubles, & même de lui échaper : enfin il venoit par des traités artificieux d'assurer ses frontieres du côté de l'Espagne : de tous ses ennemis il ne restoit plus que le duc de Bretagne avec lequel il n'eût point encore traité. Quoique ce duc eût été compris au nombre des aliés dans les treves faites avec Edouard & avec Charles, & que le monarque Anglois eût même déclaré que si l'on ataquoit ce fidele alié, il viendrait en personne le défendre, cependant Louis crut devoir profiter des circonstances & exiger de son vassal quelque chose de plus qu'une exacte neutralité. Il envoya en Bretagne le sire de Beaujeu, avec ordre d'informer sur les lieux de tout ce que le duc pouvoit avoir ou « entrepris depuis quelque temps contre la France, » des ambassades qu'il avoit envoyées ; de celles qu'il » avoit reçues, des traités qu'il avoit conclus, ou même » projetés, des troupes qu'il avoit levées, & d'après » ce qu'il apprendroit relativement à son artificieuse » conduite, de lui parler plus ou moins fortement, » afin de tirer de lui les plus grandes sûretés pour » l'avenir. Le roi exigeoit que le duc s'engageât par » serment & sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques, non-seulement de ne faire ni pourchasser » par guerre, par alliance, ni autrement, aucune chose » contre la personne du roi, ni le bien du royaume, » mais encore de l'aider & secourir envers & contre » tous sans excepter personne ; que l'écrit qu'il en donneroit fût confirmé par les trois ordres de l'Etat ; que » les prélats, barons nobles & les bonnes villes du » duché s'obligeassent par le même acte, qu'au cas que » le duc vînt contre son serment, ils ne lui adhéreroient » point ; que même ils serviroient le roi contre lui ; & » que le duc donnât sur cela des lettres-patentes, où il » déclareroit que le cas arivant il les tenoit quites de » l'obéissance & fidélité qu'ils lui doivent : enfin que » pour plus de sûreté il envoyât certain nombre des prin-

» cipaux du pays , en qualité d'ôtages à la suite du roi
» qui se chargeroit de fournir à leur dépense ».

Ann. 1475.

Cete ambassade étoit bien propre à blesser la fierté du duc de Bretagne : mais il étoit coupable , il étoit éloigné de ses aliés & hors d'état de résister par ses propres forces à la puissance de Louis : il ne chercha donc qu'à fléchir sa colere & à le désarmer par une prompte soumission. Les plénipotentiaires s'assemblerent à l'abaye de la Victoire , près Senlis , & convinrent d'un nouveau traité. Le roi oubliant le passé promit d'assister le duc , qui de son côté s'engageoit à aider & à servir le roi pour la défense du royaume envers & contre tous , sans néanmoins être obligé de sortir des limites de son duché. Le roi maintenoit le duc dans ses droits & prérogatives , ainsi que faisoit le feu roi Charles VII , & s'obligeoit à employer toutes ses forces à le défendre , si quelqu'un vouloit l'ataquer : il devoit encore l'avertir de tout ce qui pourroit lui nuire dès qu'il en auroit connoissance : le duc devoit en user de même à l'égard du roi , & l'informer promptement de tous les bruits qui viendroient à se répandre , ainsi que des fâcheux ou sinistres rapports qui pourroient lui être faits. Les Bretons au service du roi & les François atachés au duc , devoient être rétablis dans la possession tranquille de leurs terres & héritages , le roi n'en exceptoit que d'Urfé & Poncet de la Riviere , auxquels il promettoit d'acorder des lettres particulieres de rémission , mais avec des modifications. Le duc renonçoit formellement à toute aliance avec Edouard , & promettoit de servir contre les Anglois , si jamais ils revenoient en France.

Quoique dans ce traité , lequel devoit être juré de part & d'autre sur la vraie croix de saint Lo & sur les reliques de saint Hervé & de saint Gildas , le roi affectât de se soumettre lui-même à la plupart des conditions qu'il exigeoit du duc de Bretagne ; il y avoit toujours cete différence , que si le roi ne renoit pas ses engagements , le duc ne pouvoit l'obliger à les remplir ; au-lieu que si le duc ne les remplissoit pas à la let-

Ann. 1475.

Invasion de
la Lorraine par
le duc de Bour-
gogne.D. Calmet,
hist. de Lor.
Commines.

tre, le roi ne manqueroit pas de lui en demander raison. Pour adoucir la rigueur de quelques-unes de ces conditions, le roi conféra au duc le titre de son lieutenant-général dans tout le royaume : titre que ce dernier n'ambitionnoit pas, & qui en éfet sous un roi tel que Louis ne pouvoit être regardé que comme une honorable servitude.

Pendant que Louis traitoit avec le Breton, l'impétueux Charles s'aprétoit à fondre sur la Lorraine. Depuis long-temps il dévorait des yeux l'héritage d'un voisin trop foible pour lui résister ; il avoit été défié, rien ne l'empêchoit plus d'assurer sa vengeance : ainsi quoique la saison fût fort avancée il ne balança pas un moment à se montrer sur la frontière à la tête de quarante mille combatants. René hors d'état de résister par lui-même à des forces si supérieures, & ne sachant point encore que Louis l'avoit sacrifié, mit promptement ses places en état de défense, & vint lui-même implorer sa protection : il lui rendit compte de l'invasion de Charles, & du péril où se trouvoit la Lorraine. Louis traita de vision & de terreur panique tout ce que René put lui dire des desseins du duc de Bourgogne. *Par la pague-Dieu*, dit-il, *si je croyois ce que vous me dites, j'irois en personne défendre la Lorraine* : ensuite il l'accueillit froidement. René ne se rebuta point, il revint constamment à la charge, il résolut de tout faire & de tout souffrir avant que de quitter la partie. Louis pour se débarrasser de ses importunités, donna ordre à l'amiral de marcher avec huit cents lances au secours de la Lorraine ; mais il lui recommanda en particulier de s'arrêter sur la frontière & de ne rien entreprendre sans de nouveaux ordres. René reconnut enfin qu'on le jouoit, s'épargna des reproches inutiles : jugeant sans doute que sa présence en seroit un assez fort, il revint à la cour résolu d'attendre patiemment tout ce que le sort lui réservoir. Lorsque Louis vit son rival occupé à la conquête de la Lorraine, il jugea que le moment étoit enfin arrivé, de perdre le connétable.

Louis de Luxembourg comte de Saint-Pol, issu d'une maison qui avoit autrefois possédé les royaumes de Hongrie & de Bohême, & qui avoit donné des empereurs à l'Allemagne, tentoit de réparer par ses qualités personnelles les torts que la fortune avoit faits à ses peres ; guèrier intrépide, grand capitaine, politique consommé, génie ardent & souple, il étoit parvenu aux plus grands honeurs où puisse aspirer un sujet ; connétable de France, beau-frere du roi, oncle de la reine d'Angleterre, pere de plusieurs enfants qui déjà s'étoient signalés par des exploits, & qui commandoient les armées du duc de Bourgogne, il ne voyoit au-dessus de lui que des princes souverains. Mais il ne pouvoit consentir à se voir au second rang : considérant moins ce qu'il étoit que ce qu'avoient été ses ancêtres, il n'aspira qu'à se former une principauté indépendante ; & comme il ne pouvoit y parvenir par des moyens légitimes, il mit en usage les armes des foibles, l'artifice & la dissimulation : sa vie fut un tissu de fourberies & d'intrigues. Après avoir trompé longtemps le roi & le duc de Bourgogne, il les vit enfin se réunir pour le détruire ; & comme si la nature entiere eût travaillé à sa ruine, il perdit presque dans le même temps sa femme qui auroit pu lui servir d'appui ; il aprit que son frere prisonnier du roi de France, s'étoit attaché au service du monarque pour être dispensé de payer sa rançon ; que son fils le comte de Roussi également prisonnier & taxé par Louis à quarante mille écus, languissoit dans les fers, sans espoir de recouvrer la liberté ; que Genlis & Moui deux de ses principaux officiers, craignant de se trouver envelopés dans sa disgrâce, venoient de l'abandonner : dans cete afreuse extrémité le connétable sentit qu'il étoit temps de renoncer à ses projets d'indépendance, & ne songea plus qu'à sauver sa vie en se donnant un maître. Il s'adressa à Charles qu'il croyoit généreux, & lui offrit de le rendre maître de toutes ses places, s'il daignoit le prendre sous sa sauve-garde & lui acorder sa

Ann. 1475.

Fin tragique
du connétable
de Saint-Pol.

Chron. scand.
Manusc. de
le Grand.

Ann. 1475.

protection. Charles malgré ses derniers engagements accepta les nouvelles offres du connétable, lui accorda un sauf-conduit où il lui juroit une entière sûreté, & envoya des troupes pour se mettre promptement en possession de Saint-Quentin. Mais Louis avec sa vigilance ordinaire prévint l'exécution de ce dessein; il s'avança brusquement avec vingt mille hommes sous les murs de cette ville; où il avoit pratiqué des intelligences. A son approche le connétable prit la fuite, & muni du sauf-conduit de Charles, il se retira auprès du seigneur d'Aimeries gouverneur de Mons. Saint-Quentin ouvrit ses portes: Ham, Bohain & Beaurevoir, suivirent cet exemple. Louis maître de tous les établissements du connétable, dépêche à Charles des députés pour le sommer de remplir ses engagements; il demande qu'on remette entre ses mains la personne du connétable, & à ce prix il offre de céder à Charles les places dont il venoit de s'emparer. Charles balança long-temps entre la passion de s'agrandir des dépouilles d'un malheureux, & la honte de livrer un suppliant qu'il avoit pris sous sa sauve-garde: il assiégeoit alors Nanci; il auroit bien voulu attendre pour faire sa réponse, qu'il fût maître de cette ville: mais Louis ne lui en donna pas le temps, & envoya ordre à Georges de la Trémouille sire de Craon, de s'avancer avec ses gendarmes du côté de la Lorraine. Charles connoissant qu'il lui seroit difficile d'achever la conquête de cette province, si la France s'y opposoit, chargea Hugonet & Imbercourt de retirer le connétable des mains d'Aimeries, & de le remettre au bout de huit jours entre les mains des députés du roi. Il comptoit qu'avant l'expiration de ce terme il seroit maître de Nanci, & qu'il pourroit envoyer un contre-ordre à ses deux ministres: la place tint quelques jours de plus qu'il n'avoit prévu, le contre-ordre arriva en effet, mais trois heures plus tard. Hugonet & Imbercourt, quoiqu'ils sçussent combien le duc desiroit de sauver la vie du connétable, se hâtèrent d'exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu, & ne

manquerent pas à le remettre le plutôt qu'ils purent entre les mains de l'amiral de Bourbon & du seigneur de Saint-Pierre, qui s'étoient avancés sur la frontière pour le recevoir : ceux-ci l'amenerent à la Bastille, où s'étoient rendus par ordre du roi le chancelier Doriole, le premier président Boulanger, Gaucourt gouverneur de Paris, plusieurs présidents, conseillers, maîtres des requêtes, & les procureurs & avocats généraux. *Je vous remets*, leur dit l'amiral, *Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France, pour par la cour être procédé à son procès touchant les charges & acufations qu'on dit être contre lui, & en faire tout ainsi que selon Dieu, raison, justice & vos consciences, vous aviserez être à faire.* Le chancelier après avoir recœuilli les avis, répondit : *Puisque le plaisir du roi est de remettre le comte de Saint-Pol son connétable, entre les mains de la cour qui est justice souveraine & capitale du royaume, elle vèra les charges qui sont contre lui, & lui intèrogé, en ordonnera ainsi qu'elle vèra être à faire par raison.* Chacun se retira, & le connétable demeura à la garde de Saint-Pierre. A cete occasion les Parisiens firent cete mauvaise pointe, *qu'il y avoit eu guerre en paradis, & que saint Pierre avoit enchaîné saint Paul.*

Ann. 1475.

Le lendemain conformément aux délibérations du parlement, le chancelier, le second président, le gouverneur de Paris, & plusieurs conseillers, s'étant transportés à la Bastille, dirent au connétable qu'il y avoit deux manieres de procéder dans son affaire : la premiere seroit d'écrire lui-même sa confession, de l'adresser au roi, & d'attendre sa réponse : la seconde de subir des intèrogatoires, & de répondre juridiquement sur tous les cas qui lui étoient imputés. Le connétable après avoir demandé quelque temps pour y penser, déclara *qu'il aimoit mieux être intèrogé selon la forme & maniere de procéder en justice.* Il ignoroit qu'Edouard & le duc de Bourgogne eussent remis entre les mains du roi ses lettres & son scellé, qui devoient fournir

Ann. 1475.

contre lui des preuves authentiques qu'il lui étoit impossible d'éluder. Convaincu de trahison par sa propre écriture, il crut fléchir le roi & mériter sa grace en révélant un nouveau complot formé contre la vie du monarque par le duc de Bourgogne & Hector de l'Ecluse, dont on lui avoit fait part pendant son séjour à Valenciennes. Cete confession tardive n'apaisa pas le monarque ; on continua les interrogatoires, & lorsqu'on eut rassemblé toutes les pieces du procès, on chargea Bloffet, seigneur de Saint-Pierre, d'amener le prisonnier à la chambre criminelle où sa sentence devoit être prononcée. Saint-Pierre entra de grand matin dans la chambre du prisonnier, & le trouvant au lit, il lui dit : *Monseigneur ; que faites - vous ? dormez - vous ?* Nenni, dit le connétable, *long-temps a que ne dormis, mais suis ci où me voyez pensant & fantasiant.* Saint-Pierre lui dit qu'il falloit se lever & venir au parlement ; que d'Estouteville, prévôt de Paris, l'atendoit à la porte. Cete nouvele affligea le connétable ; dans son infortune, il avoit trouvé une ame sensible & compatissante, c'étoit Lhuillier, capitaine de la Bastille ; il craignoit d'être tiré de ses mains, pour tomber en celles de d'Estouteville, son ennemi personnel : il n'appréhendoit pas moins de se voir insulté en chemin par le peuple de Paris, qui depuis bien des années le regardoit comme le premier auteur de toutes les guerres qui avoient désolé le royaume. Il connoissoit mal ce peuple sensible, généreux & compatissant : tant que le connétable avoit joui d'une fortune brillante, on l'avoit chansonné, on avoit affiché contre lui des placards, il avoit été l'objet de la haine publique ; dès qu'il fut malheureux, il ne trouva plus que de l'intérêt & des larmes : on trouvoit étrange qu'un premier officier du royaume fût jugé sans lit de justice, & comme le dernier des particuliers ; on vantoit sa naissance, ses talents, sa générosité & jusqu'aux avantages de sa taille & de sa figure. Depuis qu'il étoit passé au service de France, l'avoit-on vu porter les armes contre le roi ? Lui seul avoit long-temps

temps couvert nos frontieres contre toute la puissance de Charles ; & s'il eût été aussi attaché aux ennemis de l'Etat que l'envie l'avoit publié , l'eussent-ils si lâchement abandonné ? l'eussent-ils livré eux-mêmes entre les mains d'un roi implacable dans sa vengeance ? Il avoit eu part à quelques intrigues ; mais y avoit-il beaucoup d'hommes de son rang qui fussent plus innocents que lui ? les princes du sang, le propre frere du roi , ne s'étoient-ils pas mis à la tête des factieux ? L'esprit de révolte étoit devenu un vice commun , inhérent à la constitution de la monarchie ; les confidents du roi , ses propres ministres Balue & d'Haraucourt , n'avoient-ils pas abusé de sa confiance ? n'avoient-ils pas tramé des intrigues ? Cependant on ne s'étoit point porté contre eux aux dernieres extrémités ; on avoit respecté leurs jours : le connétable méritoit-il moins d'égards ? Cet infortuné seigneur ne s'atendoit point lui-même à être traité avec plus de rigueur : jusqu'alors on avoit épargné les personnes de son rang ; leur sang sembloit avoir aquis le droit de ne pouvoir être répandu que dans les combats ; mais le connétable étoit jugé par les loix , & les loix sont sourdes & inexorables : plus l'esprit de révolte étoit devenu contagieux , plus il importoit de le réprimer par des exemples éclatants. Le connétable arrivé aux degrés du palais , y fut reçu par Gaucourt , gouverneur de Paris , & Hesselin , prévôt des marchands , qui l'introduisirent à la chambre criminelle. Le chancelier lui dit : *Monseigneur de Saint-Pol , vous avez été par ci-devant , & jusqu'à présent , réputé le plus sage & le plus constant chevalier de ce royaume ; & puis donc que tel avez été jusqu'à maintenant , il est encore mieux requis que jamais que aiez meilleure constance que oncques vous n'eûtes.* On lui demanda ensuite le colier de l'ordre de Saint-Michel , & l'épée de connétable : il pria Saint-Pierre , qui ne l'avoit point quitte , de l'aider à détacher ce colier , le baïsa & le remit entre les mains du chancelier. Quant à l'épée , il dit qu'on la lui avoit enlevée , lorsqu'il

Ann. 1475.

Ann. 1475.

fut livré aux commissaires du roi. Alors on lui lut sa sentence qui le déclaroit criminel du crime de lèse-majesté, & comme tel, condamné à perdre la tête sur un échafaud devant l'hôtel-de-ville. Le connétable surpris & confus leva les yeux au ciel, & dit en soupirant : *Dieu soit loué, veezci bien dure sentence ; je lui supplie & requiers qu'il me donne la grace de bien le connoître aujourd'hui.* Puis regardant tristement Saint-Pierre : *Monsieur Saint-Pierre*, lui dit-il, *ce n'est pas là ce que m'aviez toujours dit.* On lui donna pour l'assister dans ces funestes moments quatre docteurs en théologie, deux curés & deux moines mendiants. Après avoir mis ordre aux affaires de sa conscience, & avoir dicté son testament, sous le bon plaisir du roi, il monta sur l'échafaud, se jeta à genoux les yeux tournés vers l'église de Notre-Dame, resta quelque temps en prières ; il se releva avec un visage tranquille, pria le chancelier & Saint-Pierre de demander pour lui pardon au roi, recommanda son ame aux prières du peuple ; puis arrangeant lui-même le careau sur lequel il devoit s'agenouiller, il se laissa bander les yeux, & reçut tranquillement le coup de la mort. Son corps fut inhumé dans l'église des Cordeliers.

Nous ne devons pas taire ici quelques circonstances qui servent à peindre les hommes & les mœurs du temps. Le connétable avant de monter sur l'échafaud, dit à ses quatre confesseurs, qu'il avoit caché dans son habit soixante-dix demi écus d'or : il les remit entre les mains du Cordelier son confesseur, pour qu'il les distribuât aux pauvres. Le Cordelier lui représenta qu'ils seroient mieux employés à la subsistance des novices de son couvent : le moine Augustin prétendit que l'emploi en seroit bien plus utile, s'ils étoient donnés aux novices de sa maison, & là-dessus les deux mendiants entrèrent en dispute. Le connétable pour les mettre d'accord, voulut que cet argent fût partagé en quatre parties égales, & que chacun de ses confesseurs fit de sa portion l'usage qu'il jugeroit le plus méritoire.

Il tira de son doigt un diamant , & pria qu'il fût mis à celui de l'image de Notre-Dame de Paris : il détacha de son cou une pierre à laquelle il attribuoit une vertu efficace contre le poison , & chargea le Cordelier de la remettre à son petit-fils : *Beau-pere* , lui dit-il , *vous le prierez qu'il la porte toujours au cou pour l'amour de moi.* Cete dernière partie de ses volontés ne fut point exécutée : le roi aussi crédule que le connétable , réserva pour lui cete pierre. Il céda au duc de Bourgogne , comme on en étoit convenu , les villes de Saint-Quentin , Ham & Bohain , les trésors & les meubles du connétable , & n'héritait pour sa part que des terres que ce malheureux seigneur possédoit en France. Ce partage étoit si inégal , que Louis ne put s'empêcher de dire , *que le duc de Bourgogne & lui avoient fait la chasse au renard ; que Charles avoit emporté la fourrure qui étoit précieuse ; mais que pour lui il n'avoit eu que la chair qui n'étoit bonne à rien.*

Quelques jours après , Paris fut le théâtre d'un autre spectacle moins lugubre. Boufile , dont nous avons parlé avec éloge , en rendant compte de la réduction de Perpignan , avoit été défié par un chevalier Catalan , & avoit relevé le gage de bataille : ils étoient convenus sous le bon plaisir du roi de France , de se battre à outrance dans la ville de Paris. Louis respectant les loix de la chevalerie , nomma le comte de Dammartin pour juge du camp. Au jour nommé , Boufile se présenta dans la lice armé de toutes pieces , la hache au poing , enseigne déployée , précédé de trois trompettes , & suivi de plusieurs écuyers , & attendit tranquillement son ennemi : après les proclamations usitées , celui-ci ne s'étant point présenté , Boufile prit acte de comparution & se retira.

Charles pendant ce temps achevoit de soumettre la Lorraine : Nanci après avoir soutenu un siège assez long pour donner le temps à son souverain ou à ses alliés de venir la délivrer , voyant qu'elle n'avoit aucun secours à espérer , ouvrit ses portes au vainqueur :

Ann. 1475.

Le duc de Bourgogne acheve de soumettre la Lorraine.

D. Calmet.
hist. de Lor.
Le Grand;

Ann. 1475. il y fit son entrée le dernier de Novembre. Maître paisible de toute la Lorraine, il convoqua les Etats de la province, & leur déclara que son intention n'étoit point de les traiter comme un peuple conquis; qu'il ne mettroit aucune différence entre les Lorains & ses anciens sujets; qu'il avoit même choisi Nanci pour y établir sa demeure, & en faire la capitale de ses Etats; qu'étant obligé de les quitter pour se mettre en possession du comté de Férète; il leur laissoit pour gouverneur le seigneur de Bievres son cousin, dont tout le monde connoissoit la prudence, la justice & la modération.

Ann. 1476. Maître de la Lorraine, Charles donna une libre carrière à son imagination & enfanta de vastes projets. Les Suisses l'avoient offensé & se trouvoient dans son voisinage: il résolut de les soumettre. La conquête de la Suisse qui ne pouvoit long-temps l'arrêter, lui ouvriroit les portes de l'Italie, où il lui seroit facile, vu le grand nombre d'aliés qu'il s'y étoit déjà faits, d'étendre rapidement ses conquêtes. Arbitre de l'Italie, il descendoit en Provence où le roi René de Sicile promettoit non-seulement de l'adopter pour son fils, mais de se dépouiller en sa faveur de la propriété de ses Etats, en se réservant seulement une pension viagère. De la Provence, il pénétreroit sans obstacle dans le Dauphiné; il y seroit joint par toutes les forces de la maison de Savoie: alors que feroit & que diroit Louis? quelle puissance oseroit se mesurer à la sienne & lui prescrire des bornes? Charles avoit lu l'histoire: parmi les grands hommes de l'antiquité, il avoit choisi Annibal pour son héros. On ne peut nier qu'il n'eût avec le général Carthaginois plusieurs traits de conformité, une ambition démesurée, la patience dans les travaux, la férocité guerrière, la soif du sang & du carnage; mais il n'avoit ni la pénétration, ni les ruses, ni ses talents pour la conduite & la disposition d'une armée.

Louis étoit le Fabius Maximus que la fortune opo-

foit au nouvel Annibal. A l'exemple du dictateur Romain il ne s'atachoit qu'à rompre les projets de son ennemi sans jamais en venir aux mains ; il l'observoit de loin ; il pénétoit ses desseins , & se mettoit en état de profiter de ses fautes. Dès qu'il le vit maître de Nanci , il prétexta , suivant son usage , un pèlerinage à Notre-Dame du Pui , s'aprocha de Lyon , & y fixa même son séjour , afin de rassurer par sa présence & par celle d'une armée qui l'accompagnoit toujours , cete grande ville alarmée du voisinage de Charles , & de contenir la maison de Savoie , & le roi René comte de Provence. Louis connoissant le caractère impétueux de Charles , n'avoit point douté que se voyant maître de la Lorraine , ce duc n'entrât à main armée dans le comté de Féréte & dans le landgraviat d'Alsace , pour venger la mort de Hagembach , & se remettre en possession de cete province ; que les hostilités qu'il commettrait sur les terres de l'Empire , ne soulevassent encore une fois contre lui le Corps germanique , & qu'il ne succombât enfin sous le nombre & la puissance des ennemis qu'il aloit se faire : c'étoit même d'après cete combinaison que Louis lui avoit sacrifié si facilement le jeune duc de Lorraine. Il paroît en effet que Charles avoit dessein , avant d'ataquer les Suisses & de pénétrer dans l'Italie , de commencer par se venger de Sigismond qu'il méprisoit , & de recouvrer le comté de Féréte qu'il posséderoit alors non plus à titre d'engagement , mais par droit de conquête. La fortune en décida autrement ; un marchand Suisse conduisant sur les terres du comte de Romont , prince de Savoie , une charrete chargée de peaux de mouton , fut pillé par les officiers du comte , sous prétexte qu'il avoit fraudé les droits : les Suisses usèrent de représailles ; la guerre s'alluma entre le comte & les Suisses ; mais la partie étoit trop inégale : Romont battu & dépouillé d'une partie de ses terres , implora la protection de Charles , qui brûlant lui-même du desir de se venger des Suisses , embrassa avidement sa querèle. Envain

 Ann. 1476.

Il se dispose
à soumettre la
Suisse.

*Commines.
Meyer.
D. Calmet ;
hist. de Lor.*

Ann. 1476.

ses principaux officiers lui représenterent que son armée épuisée par deux guerres consécutives avoit besoin de quelque repos , il n'écouta que son ardeur , & se prépara à entrer promptement en Suisse.

Les Cantons éfrayés eurent recours à Louis , & le sommerent , en vertu du traité de ligue qu'il avoit formé avec eux , de leur envoyer une armée auxiliaire de vingt mille hommes , ou du-moins de leur payer la somme de vingt mille florins du Rhin par mois , tant que dureroit la guerre. Louis , que cete demande embarrassoit , proposa un cas de conscience assez singulier ; sçavoir , *si , après la treve qu'il avoit conclue avec le duc de Bourgogne , il pouvoit , sans ofenser Dieu & sa conscience , permettre , souffrir ou tolérer qu'aucuns princes , seigneurs & communautés qui ont ou qui peuvent vraisemblablement avoir querelle contre ce duc , lui fissent la guerre ou lui portassent dommage , & jusqu'à quel point il pouvoit les seconder ?* Il fut répondu , qu'attendu la maniere dont le duc s'étoit toujours conduit envers le roi , celui-ci pouvoit laisser agir les princes ou communautés , & même leur faire entendre que s'ils vouloient faire la guerre au duc , il en seroit content , & n'y apporteroit aucun obstacle , mais qu'il ne pouvoit ni ne devoit en conscience les exciter , ni leur donner du secours. C'étoit précisément la réponse que Louis souhaitoit , & ce fut avec cete monnoie qu'il paya pour cete fois les Suisses : il leur conseilla d'apaiser la colere du duc , & promit de travailler lui-même à leur accomodement. En effet , il eût mieux aimé que Charles eût porté ses armes en Allemagne , il le fit prier d'épargner les Suisses , & de vouloir bien se contenter d'une réparation qu'ils étoient très disposés à ne pas lui refuser. En conséquence , leurs députés ofrirent à Charles toutes les réparations qu'il pouvoit demander , soit pour lui , soit pour le comte de Romont ; & afin de le détourner de cete expédition , ils lui peignirent la stérilité de leur pays & la pauvreté des habitants : Toutes les richesses de la Suisse rassemblées

ne valent pas, lui dirent-ils, les brides de vos chevaux, ni les éperons de vos chevaliers. Charles resta inexorable ; il entroit dans ses arrangements qu'il devoit soumettre la Suisse, afin de s'assurer un passage libre en Italie ; rien n'étoit capable de le faire changer : il s'avance donc & vient former le siège de la ville de Granfon : cinq cents Suisses la défendoient ; après une vigoureuse résistance, ils se rendirent à discrétion. Charles les livra au prévôt de son armée, qui en pendit quatre cents aux arbres voisins, & noya les cent autres dans le lac de Neufchâtel. Les Suisses avertis du péril que couroit la garnison de Granfon acouroient à son secours : on vint dire à Charles qu'ils aprochoient. *Ils ne sont pas si fous*, répondit-il, & il continua sa marche. La principale force de son armée consistoit en cavalerie : s'il eût pu attirer ses ennemis dans la plaine, il les auroit écrasés sous les pieds de ses chevaux ; mais il alla imprudemment s'embarasser lui-même dans des défilés, croyant qu'il ne s'agissoit que de donner la chasse à quelques paysans atroupés. Il ne tarda pas à revenir de son erreur : le premier corps où il combattoit en personne, fut bientôt renversé ; & obligé de se replier sur le second, il y porta le désordre. Les Suisses profitant de ce premier avantage enfoncent tout ce qui se présente ; le désordre & l'épouvante s'emparent de l'armée ennemie, qui ne s'atendant point à combattre, n'étoit pas même rangée en bataille. La déroute devint générale ; Charles lui-même s'enfuit avec précipitation jusqu'à Noseroy : on dit que son fou qui ne l'avoit point abandonné, crioit en courant après lui : *Monseigneur, nous voilà bien annibalés*. L'artillerie, les équipages, la vaisselle & le trésor du duc restèrent au pouvoir des vainqueurs. Les Suisses connoissoient alors si peu le prix d'un si riche butin, qu'ils déchirèrent les tentes les plus précieuses pour s'en faire des habits ; prirent l'argenterie du duc pour de l'étain, & en vendirent plusieurs morceaux deux grands blancs la pièce. Un d'eux ayant trouvé le gros diamant du duc en-

Ann. 1476.

Déroute de
Granfon.*Ibidem.*

Ann. 1476.

fermé dans son étui , crut que c'étoit un morceau de verre , & ne daigna pas d'abord le ramasser : il s'en repentit un moment après , le mit dans sa poche , & le donna à un prêtre pour un florin : le prêtre qui ne se connoissoit gueres mieux en diamants , le revendit trois livres : c'est aujourd'hui le second diamant de la couronne ; & il est estimé 1800000 livres. Après cete victoire , les Suisses ataquerent Granfon & l'emporterent d'assaut ; ils détacherent des arbres les corps de leurs compatriotes , auxquels ils donnerent une sépulture honorable , & pendirent aux mêmes arbres un pareil nombre de Bourguignons.

Avantages que
procure au roi
la victoire des
Suisses.

Commines.
Le Grand.

Les Suisses avoient remporté la victoire , & c'étoit véritablement Louis qui triomphoit : toutes les puissances rechercherent son aliance : Charles lui-même en donna le premier l'exemple. Charles si fier , si impérieux quelques jours auparavant , craignant que Louis ne profitât de l'ocasion , lui envoya le seigneur de Contai avec des paroles humbles & soumises , pour connoître ses intentions par raport à la treve , & le supplier de n'y rien changer. Louis qui ne trouvoit pas encore son rival assez humilié , & qui espéroit lui porter des coups plus certains , en ne se déclarant point ouvertement , n'oublia rien pour dissiper ses soupçons ; il affecta même de se montrer sensible à son malheur , qui , cependant , ajouta-t-il , sera bientôt réparé. Mais le peuple moins dissimulé que le monarque , ne put cacher sa joie : Contai eut la mortification d'entendre dans les rues des chansons & des vaudevilles sur la déroutte de Granfon.

Galéas Sforce , duc de Milan , entraîné dans le parti de Charles par la séduction de la duchesse de Savoie , ne le vit pas plutôt malheureux , qu'il envoya un député à Louis son premier alié & son ancien bienfaiteur , pour lui demander pardon de sa conduite passée , & pour lui offrir cent mille ducats , s'il daignoit le recevoir au nombre de ses aliés dans la guerre qu'il aloit sans doute déclarer au duc de Bourgogne : *Dites*

à

à votre maître, répondit Louis, que je ne veux point de son argent, & que j'en leve une fois l'an trois fois plus que lui : de la paix & de la guerre avec le duc de Bourgogne, j'en ferai à mon vouloir ; mais si Galéas se repent d'avoir quitté mon alliance pour prendre celle du duc, je suis content de retourner comme nous étions auparavant. L'alliance fut faite & solennellement proclamée à Lyon & à Milan. La duchesse de Savoie elle-même fit des démarches secrètes auprès du roi son frere : quoiqu'elle continuât à ménager Charles, elle se prépara d'avance des moyens de réconciliation avec Louis.

Ann. 1476.

Ainsi se dissipoit cete ligue qui avoit menacé les provinces méridionales du royaume. Le vieux roi René étoit le seul des princes ligués qui n'eût point encore fait de démarches pour rentrer en grace auprès du roi son neveu.

René n'aimoit pas le roi ; il lui imputoit la plupart de ses malheurs : mais livré par goût à l'étude des arts & aux douceurs de la retraite, il auroit toujours vécu en paix avec lui, si la tendresse particuliere qu'il eut pour Nicolas, son petit-fils, ne l'eût entraîné dans une démarche inconsiderée & sans doute criminelle. Nicolas, comme nous l'avons dit plus haut, renonça au mariage d'Anne de France, fille aînée du roi, pour rechercher celui de la princesse de Bourgogne, & l'on ne douta point que René ne fût sinon l'auteur, du-moins le complice de cet affront. Louis, pour se venger de l'aïeul & du petit-fils, s'empara de l'Anjou, en chassa les oficiers de René. Quelque temps après, Nicolas mourut, & les Lorains défererent la possession de leur duché à la comtesse de Vaudemont fille du roi René, laquelle s'en démit en faveur du jeune René son fils. Louis apelé au secours du jeune duc & de la régente contre la violence de Charles, fit avancer sous ce prétexte ses troupes dans le Barrois, comme il avoit fait dans l'Anjou : Cossa, gouverneur du Barrois, protesta au nom de son maître : Louis, pour toute

Procès intenté
au roi René,
comte de Pro-
vence.

Phil. de Com-
mines.

Gaufrédi,
hist. de Prov.

Manusc. de
le Grand.

D. Calmét,
hist. de Lor.

Ann. 1476.

réponse, ordonna que, s'il ne se retiroit promptement, on eût à le coudre dans un sac, & le jeter dans la rivière. Ces violences, la perte d'une partie considérable de ses revenus aigrissoient le bon roi René : des demandes singulieres & inattendues de la part du roi acheverent d'épuiser sa patience. Louis lui demandoit la moitié de tous ses revenus comme fils & héritier de Marie d'Anjou qui avoit dû partager également avec lui : il lui demandoit de plus deux cents mille écus donnés au jeune Nicolas pour la dot d'Anne de France qu'il n'avoit point épousée ; enfin la somme de cinquante mille écus qu'il avoit promis à Edouard, pour la rançon de la reine Marguerite, & l'intérêt de toutes ces sommes. Pour terminer cete affaire, il proposoit à René qu'il lui fit une cession absolue de tous ses biens, moyennant une pension viagere de soixante mille livres. René indigné, & ne trouvant point de meilleur moyen de se venger du monarque, s'étoit jeté dans le parti, & pour ainsi dire entre les bras du duc de Bourgogne : il avoit promis de l'adopter pour son fils, & de lui céder, même de son vivant, la propriété de toutes ses provinces. Le marché étoit fait : déjà Châteauguyon, l'un des fils du prince d'Orange, étoit passé en Italie avec des sommes considérables, pour y lever des troupes & les conduire en Provence. La déroute de Grançon rompit toutes les mesures qu'on avoit prises à cet égard. Louis qui n'étoit venu à Lyon que pour être plus à portée d'observer les démarches de ses ennemis, craignant de se rendre odieux s'il ataquoit de front un vieillard vénérable, son oncle, consulta le parlement de Paris sur la conduite qu'il devoit tenir en cete occasion : il marquoit dans sa lettre qu'il seroit fâché de trouver son oncle aussi coupable qu'on le publioit ; qu'il n'avoit point cessé de l'aimer tendrement ; mais que l'intérêt de l'Etat devant l'emporter sur toute autre considération, il souhaitoit que la cour prît connoissance de cete affaire, & lui envoyât au plutôt le résultat de ses délibérations. La réponse du parlement

fut que la *matiere mise en délibération*, après avoir été *longuement & mûrement débatue* ; l'avis de la cour étoit qu'on pouvoit en bonne justice procéder contre le roi de Sicile par prise de corps ; mais qu'ayant égard à sa parenté avec le roi , à son grand âge & autres considérations , & le roi ne voulant point qu'on procédât par prise de corps , René devoit être ajourné à comparoître en personne devant le roi , ou celui & ceux qui seront à ce commis & députés par lui en sa cour suffisamment garnie , sur peine de bannissement du royaume , de confiscation de corps & de biens , & que pour garder la forme ordinaire , le roi doit donner ses lettres-patentes adressant au roi de Sicile , afin qu'il ait à comparoître & autres lettres à quelques notables personnages pour les lui signifier.

Ann. 1476.

René se voyant poursuivi avec tant de vivacité , & ne pouvant alors compter sur la protection du duc de Bourgogne , envoya son neveu Charles du Maine , apelé duc de Calabre pour fléchir la colere du roi , & lui dire de sa part qu'il aprenoit avec la plus sensible douleur qu'il avoit encouru la disgrâce de sa majesté ; qu'il la supplioit de se rapeler les services que lui & ses ancêtres avoient rendus aux rois de France ses prédécesseurs & à lui-même ; qu'il n'avoit pu concevoir pour quelle cause , ni sous quel prétexte le roi avoit fait saisir les duchés d'Anjou & de Bar ; qu'à la vérité le roi étoit le maître non-seulement de ces provinces , mais encore de tout ce qui appartenoit au roi de Sicile & à la maison d'Anjou ; qu'il importoit à sa gloire de faire cesser le scandale que caufoient d'odieuses procédures contre un prince du sang , son oncle , un paisible vieillard qui ne demandoit qu'à finir tranquillement le reste de ses jours.

Louis n'avoit aucun dessein de pousser à bout le roi de Sicile , dès qu'il le vit disposé à rentrer dans le devoir : il lui adressa Guy de Poisieux , archevêque de Vienne , Jean de Blanchefort , maire de Bordeaux , & Gratien Faure , président de Toulouse , pour ter-

Réconciliation de l'oncle avec le neveu.
Ibidem.

Ann. 1476.

miner amicalement ce démêlé. René promit sur son honneur, & jura sur les saints évangiles, de n'avoir désormais aucune intelligence, ligue, ni confédération avec le duc de Bourgogne, de ne jamais remettre entre ses mains le comté de Provence ni en tout, ni en partie. On dressa des lettres de ce serment, & elles furent accompagnées des scélés de Jean de Cossa, sénéchal de Provence, de Saladin d'Anglure, d'Honorat de Veyne, du chancelier Jean Martin, de Vivant Boniface, juge-mage, de Palamede de Forbin, président, de Jean Jarente & Benjamin, conseillers, de Fouquet Dagout, de Renaud de Villeneuve, de Baptiste de Fontevez, & des procureurs, consuls & syndics des villes d'Aix, de Marseille & d'Arles. Après avoir donné au roi cete premiere satisfaction, René malgré son grand âge, consentit à venir le trouver à Lyon, amenant avec lui Cossa grand sénéchal de Provence & plusieurs seigneurs & dames de sa cour. Comme dans cete premiere entrevue Louis renouveauit ses plaintes sur les liaisons que son oncle avoit eues avec le duc de Bourgogne : *Ne vous émerveillez, sire, lui dit hardiment Cossa, si le roi, mon maître, votre oncle, a offert au duc de Bourgogne de le faire son héritier, car il en a été conseillé par ses serviteurs, & spécialement par moi ; vu que vous qui êtes fils de sa sœur, & son propre neveu lui avez fait des torts si grands que de lui avoir surpris les châteaux de Bar & d'Angers, & si maltraité en toutes ses autres affaires ; nous avons bien voulu mettre en avant le marché avec le duc de Bourgogne, afin que vous en eussiez la nouvele, & pour vous donner envie de nous faire la raison, & connoître que le roi mon maître est votre oncle ; mais nous n'eûmes jamais envie de mener ce marché jusqu'au bout.* Louis aprouva la généreuse liberté de Cossa, crut ou feignit de croire que son oncle étoit innocent : il lui rendit les duchés de Bar & d'Anjou, le combla de présents, ainsi que toutes les personnes de sa suite. On prit des arangements touchant sa succession : on

convint qu'après sa mort Charles du Maine , dernier mâle de la branche d'Anjou , auroit la Provence , & que le duché d'Anjou seroit réuni à la couronne.

Ann. 1476.

Cete réconciliation avec la maison d'Anjou n'empêcha pas la disgrâce du maréchal Joachim de Rouault. Il avoit été chargé dans les dépositions du connétable d'entretenir des liaisons avec ces princes dans un temps où ils étoient engagés dans le parti du duc de Bourgogne. Le roi avoit encore contre le maréchal un autre sujet de mécontentement : il lui avoit fait demander sa compagnie de gendarmes pour quelque expédition ; Rouault à qui l'on avoit retranché 2000 livres sur ses appointemens , avoit répondu que sa compagnie ne marcheroit point que cete somme ne lui fût payée : Louis paya , mais garda le souvenir de cete offense , & ayant fait arrêter le maréchal quelque temps après , il nomma des commissaires pour instruire son procès. La procédure fut lue à Tours en plein conseil , & en présence des nobles du Poitou : il n'y est fait aucune mention , ni des liaisons de Rouault avec les princes d'Anjou , ni de sa résistance aux ordres du roi : la sentence porte que le maréchal ayant fait faire de faux rôles de ses gens d'ordonnance , & vendu à son profit des blés que le roi avoit mis dans la ville de Dieppe , est condamné à vingt mille livres d'amende , à perdre ses charges & gouvernemens , & à être banni du royaume. Tous ses biens sont déclarés appartenir au roi. Louis sentit apparemment la dureté de cete sentence ; le maréchal ne fut point banni ; il conserva ses terres , & mourut deux ans après dans le sein de sa famille.

Disgrâce
du maréchal
Rouault.

Manusc. de
le Grand.

Depuis la déroute de Grançon , le roi ne s'en tenoit plus si scrupuleusement à la décision des théologiens qu'il avoit consultés sur son *cas de conscience* : il atira auprès de lui des députés des Cantons , les reçut avec les distinctions les plus flatteuses , les combla d'éloges & de présents , & leur fit délivrer des sommes considérables pour les mettre en état de résister à une nouvelle attaque. Il auroit bien voulu que les villes impé-

Ligue con-
tre le duc de
Bourgogne.

D. Calmet ;
hist. de Lor.
Preuves de
Commines.

Ann. 1476.

riales du Haut-Rhin eussent fait cause commune avec eux ; mais depuis que la Lorraine étoit tombée au pouvoir de Charles , le roi avoit beaucoup de peine à entretenir des intelligences en Allemagne & sur le Haut-Rhin. Il n'étoit pas possible de s'y rendre sans traverser des pays soumis au duc de Bourgogne ; les députés que le roi y envoyoit étoient obligés de se déguiser en pèlerins & en mendiants , équipage très peu propre à leur attirer de la considération. Les aliés qui sentoient que tout le poids de la guerre tomberoit sur eux , tandis que le roi en auroit seul le profit , répondoient à ses députés : *Dites au roi que s'il ne se déclare promptement , nous apointerons , & nous nous déclarerons contre lui.* Louis avoit à sa cour un orateur plus persuasif , qu'il se reprocha enfin d'avoir trop négligé ; c'étoit le jeune duc de Lorraine , qui , depuis qu'il avoit perdu ses États , le suivoit par - tout , sans jamais se laisser abatre par l'humiliation , ni par les dédains qui acompagnent toujours la disgrâce. Des ames généreuses dans l'ordre du peuple semblerent prendre plaisir à le venger du mépris de la cour : lorsqu'il vint à Lyon à la suite du monarque , quelques commerçants s'habillerent de ses couleurs , couvrirent leurs chapeaux de plumes , & une halebarde à la main ils alerent l'atendre hors des portes de la ville. On crut d'abord qu'ils étoient venus au devant du roi , mais après l'avoir salué profondément , ils demanderent le duc de Lorraine , se rangerent autour de lui , & lui formerent une garde. Tous les matins ils se rendoient dans le même équipage à la porte de son hôtel , le conduisoient au palais du roi ou à l'église. Louis ouvrit les yeux sur le compte d'un prince qui dans le malheur trouvoit encore de tels amis : n'osant épouser trop ouvertement sa querele , il lui donna une somme assez considérable , sous le titre d'arérages d'une pension qu'il lui avoit autrefois promise , & le fit escorter par quatre cents lances qui durent le conduire au travers de la Lorraine , & jusque dans les villes du Haut-Rhin. Daubigny & la Pennache qui comman-

doient cete escorte, eurent ordre, sous peine de la vie, de marcher sans bruit, & de n'attaquer aucun Bourguignon : la sagesse de leur conduite les préserva de toute insulte. Les gendarmes François se trouvèrent souvent logés avec les garnisons Bourguignonnes, sans qu'il s'élevât entr'eux la moindre contestation : un jour que le prince René, prosterné dans une église, implorait la miséricorde du Tout-Puissant, une femme vêtue simplement, & le visage couvert d'un voile, s'approcha de lui, s'inclina profondément, & lui glissa dans la main une bourse de quatre cents livres : René la remercia d'un signe de tête, se leva, & continua sa route. Il se rendit à Strasbourg, où bientôt ariverent les députés des Cantons, pour le prier de venir se joindre à la nouvelle armée qu'ils devoient opposer à Charles leur commun ennemi.

Charles étoit tombé dans une mélancolie qui lui faisoit fuir l'aspect des hommes : croyant lire sa honte dans les regards de tous ceux qui l'approchoient, il dévorait dans la solitude son ennui & sa douleur. Cete profonde tristesse altéra son tempérament naturellement robuste, il tomba malade : la duchesse de Savoie & le jeune duc son fils vinrent le visiter à Lauzanne, & tâcherent d'adoucir l'amertume de son ame ; mais il n'étoit plus sensible à la tendre amitié : la fureur & la vengeance étoient les deux seules passions qui l'animaient. Du fond de sa retraite, il donna des ordres à tous les gouverneurs de ses provinces de lui envoyer incessamment de nouvelles troupes : il fut obéi ; l'admiration que ses sujets conservoient encore pour ses qualités héroïques, la crainte de lui déplaire & de s'exposer aux plus sévères châtimens, étouferent le murmure & le mécontentement général de ses sujets. En peu de jours il eut sur pied une armée plus forte que la précédente : il alla en prendre le commandement, & vint assiéger Morat. Cete ville étoit bien fortifiée : les Suisses y avoient mis une garnison de dix-huit cents hommes. Charles livra trois assauts à la place,

Ann. 1476.

*Mélancolie
de Charles.
Phil. de Com-
mines.
Manusc. de
le Grand.*

*Bataille de
Morat.
Commines.
Meyer, annal.
Fland
Chron. scand.
Heraus. ann.
Brabans.*

Ann. 1476.

& fut toujours repoussé avec perte. Après quinze jours de siege , on vint lui apprendre que l'armée des Suisses & des villes confédérées du Haut-Rhin s'avançoit en bon ordre. La joie éclata sur son visage ; il eut peine à croire une si bonne nouvele , & ala lui-même à la découverte : il aperçut l'ennemi , mais sa précipitation ordinaire ne lui permit pas de prendre des informations exactes sur le nombre & la force de cete armée. Elle étoit au-moins de trente mille hommes d'infanterie & de quatre mille de cavalerie ; au-lieu que la sienne ne passoit pas vingt-cinq mille hommes effectifs. Ses officiers lui conseilloyent de lever le siege de Morat , & de camper dans une plaine découverte , où sa cavalerie manœuvrant plus librement , lui donneroit un grand avantage sur ses ennemis : son aveugle fureur lui fit rejeter ce conseil ; il laissa deux cents lances pour garder ses lignes , & marcha avec le reste de ses troupes à la rencontre de l'armée ennemie. A son aproche , l'infanterie des confédérés se retrancha derrière une haie vive , que la cavalerie ne pouvoit percer. Pour déloger cete infanterie , il envoya ses francs archers qu'il fit soutenir par un gros de cavalerie. Les archers furent fort maltraités , sans qu'il leur fût jamais possible d'avancer : la cavalerie qui devoit les soutenir ne servoit qu'à les embarrasser. Charles voulut les retirer , mais les Suisses profitant de ce mouvement , tomberent sur eux & les disperserent. Antoine de Luxembourg , comte de Marle , l'un des fils du malheureux connétable , expira percé de coups ; Charles fut entraîné lui-même dans la déroute générale de son armée , & ne se sauva qu'avec peine : seize ou dix-huit mille hommes resterent sur la place ; les plus distingués après le comte de Marle , furent Jaques du Mas , Grimberghe , Rosambois , Mailli , Montagu , Bournonville. René , duc de Lorraine , qui avoit donné dans cete bataille des preuves de valeur & de conduite , coucha dans la maison de bois du duc de Bourgogne qu'il trouva pleine de richesses & magnifiquement meublée : les Suisses , pour récompenser sa valeur ,

valeur, & pour reconnoître le service qu'il venoit de leur rendre, lui céderent non-seulement cete tente avec toutes les richesses qu'elle renfermoit, mais encore une partie considérable de l'artillerie & des munitions; ils s'engagerent dès-lors à le rétablir dans la possession libre de son duché.

Ann. 1476.

Ce que Charles craignoit le plus après ce cruel revers, c'étoit que Louis son éternel ennemi, ne profitât de cete conjoncture pour rompre la treve & fondre sur ses Etats : il lui adressa le seigneur de Contai, pour sonder ses dispositions, & lui inspirer, s'il étoit possible, des sentiments de générosité. Louis promit de garder la treve, parce qu'il ne vouloit pas ôter à son ennemi les occasions de se perdre, & cependant il l'ataqua par des voies beaucoup moins honnêtes, en tâchant de lui enlever ses meilleurs officiers. Informé que le comte de Campobasse avoit reçu des sujets de mécontentement de la part du duc, il chercha à l'attirer à son service. Campobasse offrit plus qu'on ne lui demandoit, il promit de livrer le duc vivant, ou de le tuer. Soit que Louis eût horreur de ce scélérat, soit qu'il craignît que cete offre ne fût concertée avec le duc de Bourgogne, il avertit Charles de se défier de cet Italien; mais Charles qui crut qu'on ne tâchoit à lui inspirer de la défiance que pour le priver de ses meilleurs capitaines, ne tint aucun compte de cet avertissement. Le roi étoit toujours à Lyon, où il réprima les entreprises du cardinal de saint Pierre *aux Liens*, qui cherchoit à étendre les pouvoirs de sa légation, au préjudice des droits du roi & des libertés du royaume. Louis, fatigué des entreprises du pape & de son légat, donna des lettres-patentes pour la convocation d'un concile national, conformément aux décrets du concile de Basle : il défendit à tous les ecclésiastiques ses sujets, de quelque condition qu'ils fussent, sans en excepter les moines mendiants, de s'absenter du royaume sans sa permission : enfin il nomma des commissaires pour examiner les bulles, brefs & rescrits émanés de la cour.

Conduite de Louis.

Commines.
Manusc. de
le Grand.

Ann. 1476,

de Rome, avec ordre de supprimer tous ceux qui paroissent contraires aux libertés de l'église Gallicane. Comme ces moyens paroissent encore trop lents pour mettre à la raison ce légat ambitieux & adroit, il fit avancer des troupes dans le comté Venaissin, sous la conduite de l'amiral de Bourbon. Le légat humilié vint demander grace, & eut bien de la peine à obtenir une audience; cependant il sut si bien manier l'esprit du roi, que non-seulement il obtint le pardon de tout ce qui s'étoit passé, mais qu'il fut chargé des affaires de France à la cour de Rome: Louis déclara que toutes les bulles qui viendroient par d'autres mains que celles du cardinal de Saint-Pierre ne feroient point reçues dans le royaume.

Inquiétudes
du duc de Bre-
tagne, nou-
veau traité.

D. Lobineau,
Manusc. de
le Grand.

Après avoir pourvu à la sûreté des provinces méridionales, Louis quitta la ville de Lyon pour revenir au château du Plessis-les-Tours. Quoique ce voyage n'annonçât rien d'extraordinaire, le duc de Bretagne en fut alarmé; il s'imagina que Louis ne s'approchoit de la Bretagne que pour y faire une invasion subite dans un temps où la province n'avoit aucun secours à espérer ni de la part d'Edouard, pensionnaire du roi de France, ni de celle du duc de Bourgogne, acablé sous le poids de ses propres malheurs. Ce qui achevoit de le confirmer dans cete idée, c'étoit le refus constant que faisoit le monarque de jurer le dernier traité sur la vraie croix de saint Lo, comme il s'y étoit obligé. Depuis les premiers désastres arrivés au duc de Bourgogne, Louis avoit trouvé les clauses de ce traité qu'il avoit dicté lui-même, obscures & insuffisantes, & en conséquence il avoit refusé de prêter le redoutable serment, à moins que le duc ne consentît à y faire de certaines modifications. Le duc assembla les Etats, & dans l'embaras où l'on se trouvoit, on convint que les modifications proposées par le roi seroient admises. Ces modifications se réduisoient à une nouvelle clause beaucoup plus vague, & par-conséquent plus obscure que celles qui lui déplaisoient: il exigeoit que le duc

jurât de garder au roi les droits & jouïssances qui lui appartiennent en Bretagne , & de les maintenir dans toute leur étendue. Comme on n'expliquoit point en quoi consistoient ces droits & ces jouïssances , il paroît clairement que Louis se réservoir un moyen d'inquiéter le duc , & un prétexte pour lui déclarer la guerre , lorsqu'il le jugeroit à propos.

La Savoie étoit alors dans le trouble & la désolation. Yolande de France , duchesse douairiere de Savoie , étoit entrée depuis long-temps dans l'aliance de Charles , sur la promesse qu'il lui avoit faite de donner sa fille unique au jeune duc de Savoie. C'étoit , ainsi qu'on a dû l'observer , l'apas dont il se servoit pour attirer tous les princes dans son aliance : il promettoit sans hésiter , sa fille à tous ceux qui la demandoient , mais au fond il étoit bien résolu de ne la donner à personne , & on lui avoit entendu dire *que le jour qu'il marieroit sa fille , il se feroit cordelier*. Yolande , princesse habile & digne sœur de Louis , s'étoit flatée de triompher de la résistance de Charles ; & pour procurer à son fils un riche établissement , elle n'avoit point balancé à unir ses forces à celles de l'ennemi de son propre frere. Mais lorsque la fortune se fut ouvertement déclarée contre Charles , & que l'on commença à prévoir que son invincible opiniâtreté le perdrait infailliblement , la duchesse chercha secrètement les moyens de se réconcilier avec son frere , & lui députa Montigni pour traiter des conditions de leur accommodement. Tandis qu'elle traitoit avec Louis , elle continuoit de prodiguer au malheureux Charles tous les témoignages du plus vif intérêt. Pour récompense de ses bienfaits , Charles qui sans doute avoit été informé de la négociation qu'elle avoit commencée avec le roi , & qui ne douta point qu'elle ne l'abandonnât , ainsi qu'avoient déjà fait ses autres aliés , résolut de la faire enlever avec sa famille : il chargea de cete odieuse commission , Olivier de la Marche , un de ses oficiers qui étoit alors à Geneve , en lui mandant *qu'il en répondroit sur sa tête* : c'étoit alors le style

Ann. 1476.

Enlèvement
de la duchesse
de Savoie & de
ses enfans.

Commines.
Guichenon.
Manus. de
le Grand.

Ann. 1476.

de Charles, style plus fait pour des Afriquains ou des Orientaux, que pour des François. La Marche, quoique ofensé de l'objet & du ton de cete lettre, crut devoir obéir. Il enleva la duchesse & sa triste famille aux portes de Geneve, & les conduisit en Bourgogne. Pour mieux s'assurer de ses captifs, il mit la duchesse elle-même en croupe sur son cheval, ses filles & les jeunes princes furent atachés derrière d'autres cavaliers. Mais comme il avoit fait cete expédition pendant la nuit, il ne put empêcher que dans le tumulte le jeune duc ne lui fût enlevé par quelques cavaliers Savoyards, qui, après l'avoir conduit à Chambéri, informèrent aussitôt le roi de ce qui venoit de se passer. Louis ordonna à l'amiral de Bourbon & à du Lude, gouverneur du Dauphiné, d'assembler promptement les Etats de Savoie & de Piémont, pour délibérer sur les moyens de préserver le pays des malheurs dont il étoit menacé: les Etats se mirent sous la protection & la sauve-garde du roi, & lui députerent le comte de Bresse & l'évêque de Geneve, pour prendre ses ordres touchant la régence. Louis donna au comte de Bresse le gouvernement de Piémont, à l'évêque de Geneve celui de Savoie; mais comme il connoissoit l'ambition de ces deux princes, il ne leur confia pas la tutele de leur neveu; il en chargea un chevalier de Rhodes, nommé Philbert de Grolée. Enfin il détacha du gouvernement de Savoie la ville de Montmélian, & en donna la garde au seigneur de Miolans, qui jura de la garder fidèlement au nom du roi & du jeune duc, & de la remettre à sa majesté, dès qu'il en seroit requis. Cependant la duchesse prisonniere, avoit été renfermée avec sa triste famille dans le château de Rochefort, où Charles son ravisseur, ne rougit point d'aler la visiter: du château de Rochefort, il la fit transférer au château de Rouvre, près de Dijon. Quelques précautions qu'il pût prendre pour la faire garder exactement, elle parvint à informer le roi son frere de sa situation. Louis promit de la délivrer, & en donna la commission à Chau-

mont d'Amboise , qui commandoit sur la frontiere. Chaumont pénétra jusqu'au château de Rouvre , en tira la duchesse & sa famille , & les amena au château du Pleffis. Le roi descendit à la porte pour les recevoir , & dit à sa sœur : *Madame la Bourguignone , vous soyez la très bien venue.* La duchesse qui sentit le reproche , répondit sans se déconcerter , qu'elle étoit bonne Française , & prête à obéir à sa majesté. Louis convaincu que cete leçon avoit appris à sa sœur à mieux connoître ses vrais aliés , ne tarda pas à la renvoyer dans ses Etats ; il la prit , elle , son fils & ses autres enfants sous sa protection , & promit de les défendre envers & contre tous.

Quoique Louis donnât sa principale attention à l'abaissement du duc de Bourgogne , il avoit l'œil à ce qui se passoit chez toutes les puissances voisines. La réunion des royaumes de Castille & d'Aragon lui donnoit de l'inquiétude : il appréhendoit que Ferdinand , après s'être assuré la possession tranquille de ces deux couronnes , n'envahît la Navarre déchirée depuis longtemps par une guerre civile , & ne formât par la réunion de tant d'Etats , une puissance très considérable : ayant fait de vains efforts pour empêcher le mariage de Ferdinand & d'Isabele , il n'avoit rien oublié pour leur susciter un rival dangereux en la personne d'Alfonse , roi d'Aragon , & avoit vu avec la plus grande satisfaction une guerre civile s'alumer dans la Castille. Pour mieux encourager Alfonse , il avoit conclu avec lui une ligue offensive & défensive , & avoit promis de faire en sa faveur une forte diversion. L'embaras où l'avoit jeté la descente des Anglois l'avoit empêché de tenir sa promesse : dès qu'il les eut renvoyés dans leur île , il donna ordre au sire d'Albret & à Yvon du Fou d'entrer dans la province de Guipuscoa , & d'investir Fontarabie par terre , tandis que l'amiral Coulon en feroit l'entrée du côté de la mer. Cete expédition ne fut pas heureuse , une tempête dispersa la flotte de Coulon , & les deux généraux aprirent que Ferdinand ,

Ann. 1476.

Affaires d'Espagne. Alfonse vient en France.

Manusc. de le Grand.
D. Vaissète,
hist. de Lang.

Ann. 1476.

après avoir remporté une victoire décisive sur Alfonse, venoit les ataqwer avec toutes les forces de la Castille & de l'Aragon : ils ne se trouverent pas assez forts pour l'attendre , & revinrent en France chargés de butin. Coulon , après avoir rassemblé ses vaisseaux , se rendit à l'embouchure du Tage où le roi de Portugal l'atendoit. Alfonse , persuadé qu'il étoit mal servi par les ambassadeurs qu'il avoit envoyés auprès de Louis , & que sa présence détermineroit le monarque François à lui donner des secours plus considérables , prit l'étrange résolution de quitter les Etats & de venir lui même en France. On lui prodigua les honneurs & les caresses : mais lorsqu'il parla du véritable motif de son voyage , il sentit combien il s'étoit abusé. Louis refusa d'entrer dans une nouvelle guerre , tant qu'il n'auroit pas conclu une paix solide avec le duc de Bourgogne : Alfonse qui étoit proche parent de Charles , crut qu'il pourroit être le médiateur de cete paix , & partit pour se rendre auprès de lui : Paris se trouvoit sur sa route , on lui fit une entrée solennele ; il eut la curiosité d'assister à une séance du parlement.

Aveugle & désespéré du duc de Bourgogne.

Commines.
Manusc. de
le Grand.

Charles en proie à la douleur se tenoit renfermé dans un lieu solitaire : la honte , la rage & le désespoir s'étoient emparés de son ame , & se peignoient sur son visage. Il laissa croître sa barbe & ses ongles ; il ne changea plus d'habits ; ses domestiques ne l'aprochoient qu'en tremblant , & n'osoient lui faire des représentations dont ils connoissoient l'inutilité , & qui peut-être leur auroient coûté la vie : son cœur s'étoit resserré & ne laissoit plus un libre passage au sang : on lui faisoit boire des liqueurs spiritueuses , & on lui apliquoit sur le côté gauche des ventouses. Les secours de la médecine étoient impuissants contre la maladie de Charles ; il auroit eu besoin d'un ami courageux & éclairé : le malheureux n'en avoit point , il n'avoit voulu qu'être craint.

René se remet en possession de la Lorraine.

Pendant que Charles , plongé dans une profonde mélancolie , négligeoit le soin des affaires , le jeune René,

secrètement aidé par l'argent de Louis, levoit des troupes qu'il faisoit défilér dans la Lorraine. Ses sujets encouragés par la présence de leur souverain, s'atrouperent & ataquerent de toutes parts les garnisons Bourguignonnes : on surprit des places, on dressa des embuscades, & les Bourguignons furent presque toujours surpris & batus. Ceux qui échaperent au fer du vainqueur se retirerent à Nanci où commandoit Jean de Rubempré, seigneur de Bièvres. Cete place étoit bien fortifiée, mais elle manquoit d'artillerie & de munitions ; Charles en avoit tiré presque tout le canon pour s'en servir dans sa dernière bataille contre les Suisses : aussi le jeune René forma-t-il le projet de recouvrer cete place avant que Charles son ennemi fût en état de venir la secourir. Il part de Strasbourg, à la tête de six mille Alemands ; mande toute la noblesse de son duché, & vient subitement investir Nanci. La garnison consistoit principalement en un corps d'Anglois commandés par un brave capitaine nommé Cohin : celui-ci ayant été tué dans les premières atakes, les Anglois qui souffrent impatiemment la faim, commencerent à murmurer, & bientôt il n'y eut plus moyen de les contenir. Vainement Bièvres eut recours aux prières & même aux larmes ; les Anglois menacerent d'ouvrir eux-mêmes les portes, s'il ne capituloit promptement ; il falut donc se rendre. René qui ne cherchoit qu'à rentrer en possession de sa capitale, permit à la garnison de se retirer avec armes & bagages. Bièvres en fortant aperçut le duc de Lorraine, & voulut descendre de cheval pour le saluer. René l'en empêcha : *Monsieur mon oncle*, lui dit-il, *je vous remercie de la douceur avec laquelle vous avez traité mes sujets ; si vous avez pour agréable de rester dans mes Etats, vous y recevrez le même traitement que moi-même.* Bièvres eut de la peine à retenir ses larmes. *Monsieur*, répondit-il, *j'espère que vous ne me sçaurez aucun mauvais gré de cete guerre ; j'eusse fort désiré que monsieur de Bourgogne ne l'eût point entreprise ; mais dans l'état où sont les choses,*

Ann. 1476.

Ibidem.

D. Calmet,
hist. de Lor.

Ann. 1476.
Charles rentre
en Lorraine &
forme le siège
de Nanci.

Ibidem.

je crains bien qu'elle ne puisse finir que par sa mort.

Il n'étoit pas difficile à ceux qui connoissoient le caractère violent & impétueux de Charles , de former ce pronostic. Sa férocité croissoit avec ses malheurs : il ne donnoit plus d'ordre qu'il ne les accompagnât des plus terribles menaces ; il vouloit régner par la terreur , & il tomboit dans le mépris : les Flamands sommés ainsi que ses autres sujets , de fournir promptement de l'argent & des hommes , répondirent *que si le duc se sentoit aucunement pressé par les Alemands ou les Suisses , & qu'il n'eût avec lui assez de gens pour s'en retourner franchement en ses pays , qu'il le leur fit à sçavoir , & qu'ils exposeroient leurs corps & leurs biens pour l'aller querir & le ramener sûrement en sesdits pays ; mais que pour faire plus de guerre pour lui ; ils n'étoient point délibérés de le plus aider de gens ni d'argent.* Charles n'eut pas le temps de venger cete insulte ; informé du péril que couroit la Lorraine , il rassemble à la hâte tout ce qu'il peut trouver de troupes ; & marche de ce côté ; en arivant , il aprit que Nanci avoit capitulé. Cete nouvelle , loin de l'arrêter , lui fit redoubler sa marche : il espéra ou qu'il auroit occasion de joindre René , ou qu'il s'empareroit une seconde fois de Nanci avec la même facilité qu'on la lui avoit enlevée.

René en éfet vint à sa rencontre , mais sans aucun dessein de hazarder une bataille : il se tint toujours sur des hauteurs , & se contenta d'amuser son ennemi pendant qu'on aprovisionnoit Nanci & ses autres places. Lorsqu'elles furent en état de défense , il dispersa ses troupes , & alla solliciter les secours des Suisses. L'hiver étoit déjà commencé ; les principaux officiers du duc de Bourgogne lui conseilloyent de se cantonner dans quelques villes de Lorraine , d'y laisser rafraîchir ses troupes & d'attendre patiemment que la garnison de Nanci eût consommé ses provisions , car alors elle seroit forcée de se rendre d'elle-même. Ces lenteurs ne s'accordoient point avec l'impatience de Charles , il n'écouloit plus que sa fureur : ainsi malgré la rigueur de la
saison

faison & le mécontentement général de ses troupes , il donna des ordres pour ouvrir la tranchée. Toujours livré aux accès de sa mélancolie , il se tint renfermé dans sa tente , & chargea Campobasse de diriger les opérations. Cet Italien le trahissoit , on croit communément que la haine de ce scélérat venoit d'un soufflet qu'il avoit reçu du duc de Bourgogne : il y a plus d'apparence que l'avarice seule animoit & régloit toute sa conduite. N'ayant pas réussi auprès de Louis , il s'adressa au duc de Lorraine , promit de lui donner le temps de ramasser ses troupes , & même de lui livrer son ennemi vivant ou mort , moyennant une certaine récompense. L'agent de cette négociation étoit un gentilhomme Provençal nommé Ciffon Baschier , maître-d'hôtel du duc René. Ciffon voulant mettre à profit les intelligences qu'il avoit avec Campobasse , essaya de s'introduire dans la ville avec quatre-vingts gentilshommes à qui l'amour de la gloire avoit inspiré cette noble résolution : il fut pris , & Charles le condanna à être pendu , d'après une loi de guerre observée en Espagne & en Italie. Cette loi inconnue jusqu'alors en France , portoit que tout homme pris en tâchant de s'introduire dans une place assiégée par un souverain en personne , après que le canon avoit tiré , méritoit la mort. Ciffon pour racheter sa vie , dit qu'il avoit à révéler au duc de Bourgogne des secrets importants qu'il ne pouvoit confier à personne. Charles qui ne se laissoit plus voir , & qui crut que cet homme n'avoit imaginé cet expédient que pour prolonger sa vie de quelques heures , chargea Campobasse de l'entendre. Campobasse sçavoit très bien ce que Ciffon avoit à révéler : il empêcha qu'il ne pût parler à personne , & le fit pendre. René ayant appris la triste destinée de son maître-d'hôtel , envoya ordre au bâtard de Vaudemont de faire subir le même supplice à tous les Bourguignons qui avoient été pris à Gondreville , & d'attacher aux fourches patibulaires cet écriteau : *Pour la très grande inhumanité & meurtre commis cruellement en la personne de*

Ann. 1476.

Ann. 1476.

feu le bon Ciffron de Baschier & ses compagnons , après qu'ils ont été pris en bien & loyalement servant leur maître , par le duc de Bourgogne qui , par sa tyrannie , ne se peut empêcher de répandre le sang humain , faut ici finir mes jours. René n'en eût été que plus grand , s'il se fût abstenu d'user de représailles sur d'infortunés sujets qui n'étoient point complices des fureurs de leur maître : l'envie de braver son adversaire , lui inspira cete cruauté , la seule qu'on puisse lui reprocher. L'argent que lui fournissoit Louis l'avoit mis en état de lever une armée de huit mille Suisses : cependant comme il lui manquoit douze cents florins pour remplir la somme qu'il leur avoit promise ; les Suisses se mutinerent & étoient prêts à se disperser ; il recourut à la ville de Basle , mais il n'en obtint rien , tant on avoit encore mauvaise opinion de la guerre qu'il avoit entreprise. Il étoit perdu sans ressource , & jamais il n'eût recouvré ses Etats , si le comte Oswal de Tierstin ne se fût rendu garant de cete somme , & n'eût donné ses deux fils en otage. A l'armée des Suisses se joignirent des renforts considérables d'Alemands , fournis par les villes impériales du Haut-Rhin , & plusieurs détachements de troupes Françoises que Louis fit défiler de ce côté , & qui demanderent du service en qualité de volontaires , de sorte que l'armée de René se trouva monter à dix-huit ou dix-neuf mille hommes. Il s'en falloit beaucoup que l'armée du duc de Bourgogne approchât de ce nombre : le refus qu'avoient fait les Flamands de prendre part à cete guerre , la précipitation avec laquelle il étoit acouru au secours de sa garnison assiégée dans Nanci , la nécessité où il se trouvoit d'opposer constamment une forte barriere aux entreprises de Louis , enfin la perte consécutive de deux grandes batailles ne lui avoient pas permis d'amener dans la Lorraine des troupes bien considérables : ces mêmes troupes occupées aux pénibles travaux d'un siege pendant les mois de Novembre & de Décembre , s'étoient encore considérablement afoiblies par les désertions & les ma-



J. Robert delinavit.

BATAILLE DE NANCI

*Donnée le 5. Janvier 1477. Style nouveau, dans laquelle Charles d'Orléans
Duc de Bourgogne fut Tué; Tirée d'une Miniature du temps, du Philipe
de Comines Manuscrit de l'Abbaye Royale de Saint-Germain des Près*

ladies. Le comte de Chimai qui en fit la revue , fut éfrayé de l'état de foiblesse & de délabrement où elles étoient réduites ; à peine avoit-il trouvé trois mille hommes en état de combattre : il crut qu'il étoit de son devoir d'en informer son maître , qui , toujours enfermé dans sa tente , ignoroit ce qui se passoit dans son propre camp. Charles transporté de colere , lui dit : *Quand je serois seul , je me batrois , je vois bien que vous êtes tout Vaudemont. S'il faut combattre ,* répondit Chimai , *vous connoîtrez à l'épreuve que je suis franc & loyal & issu de bon lieu , j'en donnerai les preuves jusqu'à la mort.* Charles défendit qu'à l'avenir on laissât entrer personne. Alfonse , qui s'étoit rendu auprès de lui dans l'espérance de l'amener à un traité de paix finale avec Louis , & de tirer ensuite de ces deux princes de puissants secours ; désabusé trop tard , & n'attendant plus rien d'un prince livré à la fureur & à la démence , prit le parti de quitter sa cour , & revint tristement en France essayer encore une fois ce qu'il pouvoit se promettre de Louis.

Charles , malgré son aveugle fureur , sentit enfin le danger de sa situation ; il écrivit aux gouverneurs de ses provinces de lui amener promptement de nouveaux renforts ; il manda sur-tout à Dufai , gouverneur de Luxembourg , de convoquer sans délai le ban & l'arrière-ban ; mais avant même que ces ordres fussent parvenus à ceux auxquels ils étoient adressés , les ennemis étoient en présence. A leur approche , le comte de Campobasse quitta l'armée Bourguignone , avec sa compagnie composée de deux cents lances , & vint se rendre au camp du duc René , auquel il s'étoit secrètement vendu : le lendemain deux autres capitaines Italiens suivirent cet exemple. Les Alemans & les Suisses détestant cete perfidie , & se croyant en quelque sorte souillés par le commerce des traîtres , refuserent de les admettre dans leurs rangs , & obligerent le duc René à les congédier. Campobasse & ses lâches compaguons obligés de sortir du camp , alerent se placer sur le pont de Bouxierres ,

Ann. 1476.

La bataille de Nanci. Mort de Charles , dernier duc de Bourgogne.

Ibidem.

Ann. 1477.

pour couper la retraite aux Bourguignons échappés au fer de l'ennemi, & s'enrichir par le grand nombre de prisonniers qui tomberoient entre leurs mains. Charles, après cete défection, n'avoit gueres que deux mille hommes en état de combattre; il assembla un conseil de guerre. Tous furent d'avis qu'il devoit lever le siege & éviter la bataille: on lui conseilla, s'il ne vouloit pas abandonner la Lorraine, de se retrancher sous les murs de Pont-à-Mousson, & d'y attendre les renforts qui lui arriveroient bientôt du Hainaut, du Brabant & du duché de Luxembourg: on lui représenta que tous les délais tourneroient à son avantage, puisque son armée se fortifieroit tous les jours, au-lieu que celle de son ennemi, composée de mercenaires, se dissiperoit faute de paye & de subsistance.

Charles toujours présomptueux & aveuglé par sa fureur, ne put goûter ces sages conseils; il rapela à ses officiers la gloire de leurs premiers exploits, & sur-tout le siege à jamais mémorable de Nuits, lorsqu'avec une armée trois fois moins nombreuse ils avoient bravé toutes les forces de l'empire: » Si depuis ce temps, ajouta-t-il, nous avons essuyé des pertes, nos ennemis ne peuvent en tirer vanité; jusqu'à présent ils se sont » tenus renfermés dans des lieux inaccessibles, & n'ont » osé paroître devant nous en rase campagne; aujourd'hui que le terrain sera égal de part & d'autre, & » que la valeur seule décidera de la victoire, pourrions-nous balancer un moment à les attaquer? Enfin, » ajouta-t-il, à quelque état que la fortune me réduise, » jamais on ne me verra fuir devant *un enfant*. » C'étoit le nom qu'il s'obstinoit à donner au duc de Lorraine. Le lendemain matin, cinq de Janvier, il quitta ses lignes & marche à l'ennemi: les armées ne tarderent pas à se rencontrer; on en vint aux mains, malgré la rigueur du froid & l'incommodité de la neige qui tomboit ce jour-là en abondance: l'armée Bourguignonne fut bientôt enfoncée & mise en déroute. Un auteur rapporte que Charles, après avoir rempli tous les devoirs d'un grand



Ex Museo scriptori.

Jean Van Eyck pinxit.

J.J. Elgar sculp.

général & d'un brave soldat , fut enfin attaqué par Charles de Beaumont , sénéchal de Saint Dié ; que déjà percé de coups & se soutenant à peine , il lui cria : *Sauve le duc de Bourgogne* ; que Beaumont , qui étoit sourd , crut qu'il crioit *vive Bourgogne* , & lui porta un si furieux coup , qu'il l'abatit à ses pieds sans le connoître. Cét auteur ajoute que Beaumont ayant depuis reconnu son erreur , mourut de regret , soit d'avoir ôté la vie à un héros , soit d'avoir perdu une si grosse rançon. Avec Charles périrent dans cete journée le vertueux de Bièvres , Contai si connu par son inviolable attachement pour son maître , les seigneurs de Croi & de la Vieuville. Les principaux prisonniers furent Antoine & Baudouin , bâtards de Bourgogne , les comtes de Nassau , de Rhetel , de Chimai , Josse de Lalain , le marquis de Rothelin , le jeune Montaigu , Olivier de la Marche & le brave Galiot.

Ann. 1477.

René n'ayant plus d'ennemis à combattre , entra dans sa capitale aux acclamations de son peuple : on lui dressa à la hâte un arc de triomphe formé des ossements des chevaux , des ânes , des chiens , des chats & même des reptiles , dont on s'étoit nourri pendant le siege , spectacle tout-à-la-fois le plus horrible , le plus atterrant qu'aucun peuple ait jamais donné à son souverain. On s'informa inutilement ce soir-là de la destinée du duc de Bourgogne ; il n'étoit point au nombre des prisonniers , & personne ne savoit qu'il eût été tué. On crut qu'il avoit pris la fuite , & qu'il pouvoit s'être retiré à Metz : René y envoya le lendemain , mais envain. Campobasse fut le premier qui donna des nouvelles certaines de sa mort. Parmi le grand nombre de prisonniers qu'il avoit faits sur le pont de Bouxierres , se trouva un page qui avoit vu porter à Charles le coup mortel : Campobasse vint lui-même présenter ce page au duc René qui le fit conduire à l'endroit qu'il indiquoit ; on y trouva en effet le corps du malheureux Charles couvert de sang & de boue , la tête prise dans des glaçons ;

Ann. 1477.

& tellement défiguré qu'il resta quelque temps méconnoissable aux yeux de ses propres freres.

On ne s'assura que c'étoit lui qu'à quelques marques naturelles , à une cicatrice qu'il avoit au cou , d'une blessure qu'il avoit reçue à la bataille de Monthéri , & à la longueur excessive de ses ongles , qu'il n'avoit point coupés depuis la fatale époque de ses désastres. René ordonna qu'on lui rendit les derniers devoirs. On dressa dans une sale tendue de satin noir , un lit de parade de velours noir orné de six grands écussons ; on y déposa le corps revêtu d'une camifole de satin blanc , avec un bonnet de satin cramoisi , une couronne ducale enrichie de pierreries , & des botines d'écarlate : aux deux côtés du lit étoient deux sieges pour deux hérauts d'armes , & aux quatre coins des sieges semblables pour quatre personnes , tenant des torches ardentes : autour de la sale étoient deux rangs de sieges couverts de drap noir pour les officiers du duc de Bourgogne & du duc René. Le corps resta six jours exposé aux avides regards d'un peuple qui cherchoit à reconnoître ce visage qui l'avoit si long-temps fait trembler. René vint lui-même le visiter ; il étoit vêtu à l'antique , portant une longue barbe d'or à la mode des anciens Preux , lorsqu'ils avoient remporté une victoire éclatante. En s'approchant du lit il ne put retenir ses larmes ; il prit la main du mort & dit : *Beau cousin , vos ames ait Dieu : vous nous avez fait moult maux & douleurs.* Le Dimanche suivant il le fit solennellement enterrer dans la chapelle de Saint Nicolas , d'où il a été transféré en 1550 à Saint Donat de Bruges. Ainsi périt à l'âge de quarante-quatre ans Charles , dernier duc de la branche royale de Bourgogne , surnommé à juste titre *le hardi , le terrible & le téméraire.* Sa mort forme une double époque dans notre histoire : premièrement avec lui s'éteignit en France le système monstrueux du gouvernement féodal : en second lieu , Louis se trouvant délivré du seul ennemi capable de lui résister , cessa de se contraindre ,

donna un libre essor à ses mauvaises qualités : il devint plus capricieux , plus défiant , plus sombre que jamais : il ménagea moins ses sujets , il respecta moins les loix ; en un mot , il fut moins aimé & moins digne de l'être.

Il étoit alors au château du Pleffis-lez-Tours , attendant avec impatience des nouvelles de ce grand événement , augurant bien du succès de la bataille , & n'osant encore se livrer à de trop flatteuses espérances. Le courrier arrive enfin , il apportoit une lettre du sire de Craon qui commandoit sur la frontière , où l'on informoit le roi que le duc de Bourgogne avoit été défait , mais qu'on ne savoit point encore ce qu'il étoit devenu. Le seigneur du Lude qui avoit passé la nuit du 8 janvier à attendre le courrier , pour profiter des récompenses que Louis ne manquoit jamais de distribuer à ceux qui lui apportoient de bonnes nouvelles , se fit donner la lettre , vint frapper à l'appartement du roi , & fut introduit au point du jour. Louis manda aussitôt ses principaux officiers , leur fit part de la nouvelle , & les invita à dîner avec lui : tous s'efforcèrent de montrer de la joie , mais au fond ils eussent bien désiré que la fortune eût été moins contraire au duc de Bourgogne. Ils craignoient , observe Commines , que le roi , si jamais il étoit débarrassé d'un si puissant ennemi , ne se livrât trop à ses caprices , & ne fit de grands changements dans la fortune & les états de ses officiers. *Je fais bien , ajoute-t-il , que moi & autres princes garde comment ils dîneroient , mais à la vérité je ne sais si c'étoit de joie ou de tristesse , un seul par semblant ne mangea la moitié de son saoul ; & si n'étoient-ils point honteux de manger avec le roi , car il n'y avoit celui de la compagnie qui bien souvent n'y eût mangé :* Le lendemain le roi reçut des nouvelles certaines de la mort de Charles ; il ne cacha peut-être pas assez pour sa gloire la joie que lui causoit cette nouvelle : il expédia sur-le-champ un grand nombre de courriers pour la notifier aux bonnes villes du royaume , aux personnes les plus distinguées de l'Etat , & en particulier au duc de Bretagne. Il fit un pèlerinage à Notre-Dame du Pui en Anjou , &

Ann. 1477.
Divers sentimens que cette nouvelle fait naître à la cour de France.
Commines.

Ann. 1477.

Règlement
sur la paye des
gens d'armes.

Manusc. de
le Grand.

voua une balustrade d'argent autour du tombeau de Saint Martin.

Après avoir imploré le secours du ciel, il ne négligea aucun des moyens humains qui pouvoient dans cet instant décisif assurer le succès de ses projets; il publia un nouveau règlement sur le paiement de ses troupes. Il voulut que les trésoriers s'obligeassent par serment, de payer régulièrement les gens d'armes & archers d'ordonnance; de ne rien prendre sur leur solde, sous quelque prétexte que ce fût; de s'informer dans les villes où les gens de guerre étoient logés, s'ils ne devoient rien pour leur nourriture & celle de leurs chevaux, & d'acquiescer promptement ces sortes de dettes; de réserver au profit du roi la solde de ceux qui auroient quitté le service, ou qui étoient absents sans congé; de payer en argent sans rien retenir sous prétexte de quelques avances; de ne donner ni chevaux ni denrées en paiement; de payer les gendarmes, puis les archers, sans permettre que l'homme d'armes pillât l'archer, & en cas qu'ils ne pussent l'empêcher, d'en instruire promptement le commissaire de la guerre, ou le roi lui-même. Le serment que Louis exigeoit des trésoriers, devoit se faire sur la vraie croix, & finissoit ainsi: *Si je contreviens à ce que j'ai promis, je prie la benoite croix ci-présente de me punir de mort dans le bout de l'an.*

Louis se fait
livrer Antoine
de Bourgogne,
& attire à son
service le prin-
ce d'Orange.

Ibidem.
D. Calmet,
hist. de Lor.

Le dessein du roi étoit de rassembler le plus promptement qu'il seroit possible toutes ses troupes, & de pénétrer de tous côtés dans les provinces qui composoient les Etats de la maison du duc de Bourgogne. La circonstance ne pouvoit être plus favorable; il n'avoit affaire qu'à une jeune personne de vingt ans: les hommes les plus distingués ou avoient perdu la vie dans les trois dernières batailles, ou étoient prisonniers de guerre. Parmi ces derniers on remarquoit Antoine, appelé vulgairement *le grand Bâtard de Bourgogne*, qui par son rang & ses qualités personnelles eût été l'homme le plus propre à prendre la conduite des affaires. Louis qui le connoissoit fit les plus vives instances auprès de René,

René, duc de Lorraine, pour se faire céder ce prisonnier. Antoine en fut informé, & pria René de ne point le livrer au plus implacable ennemi de sa maison. Il offrit inutilement pour sa rançon deux cent mille *rides* :
» La grace que je vous demande, dit-il à René, vous
» intéresse autant que moi ; car à quelque parti que la
» fortune me lie, je saurai y tenir mon rang ; mais vous,
» prince, si vous méprisez aujourd'hui mes prières ;
» vous apprendrez à connoître Louis : dès qu'il n'aura
» plus rien à attendre de vous, il commencera par vous
» négliger ; peut-être même ira-t-il plus loin : l'expé-
» rience auroit dû vous instruire qu'il ne cherche qu'à
» dépouiller ses voisins, & qu'il n'observe pas toujours
» les loix de la reconnoissance ». Ces remontrances firent peu d'impression sur l'esprit de René ; il croyoit avoir le plus grand intérêt dans les circonstances où il se trouvoit, à ménager le monarque, & il craignoit avec raison qu'un refus, quelque adoucissement qu'il y pût mettre, ne lui fit perdre tout le mérite des services qu'il venoit de lui rendre : il prit donc le parti de conduire lui-même le prisonnier au monarque, lequel l'acheta de Jean de Bidots qui l'avoit pris, pour la somme de dix mille écus. Antoine fut comblé d'honneurs & de biens, le duc de Lorraine fut à peine regardé. La froideur alla si loin, que craignant pour sa liberté, il prétexta une partie de chasse, & s'enfuit précipitamment dans ses Etats.

Après Antoine, l'un des seigneurs les plus puissants en Bourgogne, étoit Jean de Châlons, prince d'Orange. Nous avons raconté comment le prince Guillaume son pere, en traversant le Dauphiné pour se rendre auprès du duc de Bourgogne, avoit été vendu à Louis pour la somme de quarante mille écus, & comment, pour s'acquitter de cete rançon, il avoit cédé à Louis le droit de suzeraineté sur la principauté d'Orange, & s'étoit rendu son vassal. Son fils Jean II, qui lui avoit succédé, avoit encouru la disgrâce du duc de Bourgogne, & avoit perdu ses possessions en Franche-Comté ; ses on-

Ann. 1477.

Réunion de
la Bourgogne
à la couronne.
Ibidem.

cles en étoient en possession. Louis pour l'atirer à son service, lui promit non-seulement la restitution de toutes ses terres, mais la lieutenance générale des deux Bourgognes. Le prince d'Orange ne put résister à de si belles promesses; il se joignit à Georges de la Trémoille, sire de Craon, & à Charles d'Amboise, sieur de Chaumont, que le roi envoyoit en Bourgogne avec une armée de sept cents lances. Ces généraux furent accompagnés de Louis d'Amboise, évêque de Langres, de Jean de Caulers, de Guillaume Allegrin & de Pierre Turquain, conseillers au Parlement, chargés des pouvoirs les plus amples, pour prendre possession de cette province au nom du roi. Ces députés s'adressèrent aux Etats alors assemblés à Dijon, & les sommerent de rendre obéissance au roi dans douze jours au plus tard. Le droit du monarque sur le duché de Bourgogne paroïssoit incontestable: ce duché avoit été cédé à titre d'apanage par le roi Jean, à Philippe le hardi son fils: or c'étoit une loi généralement reçue, que les apanages ne pouvoient être possédés par des filles, & qu'au défaut de garçons, ils retournoient de plein droit à la couronne. On auroit de la peine à imaginer dans le temps où nous vivons, la difficulté qui arêta le plus les trois Etats de Bourgogne; c'étoit la persuasion où ils étoient généralement que Charles n'étoit point mort, & qu'il s'étoit retiré dans une solitude de l'Alemagne, pour y accomplir la pénitence qu'il s'étoit imposée. Quoique son corps eût été exposé pendant six jours aux regards du peuple dans la capitale de la Lorraine, on ne pouvoit croire qu'il fût mort; on assuroit même qu'on l'avoit vu depuis en habit d'hermite, & qu'il reparoîtroit au premier jour plus terrible qu'auparavant: d'autres annonçoient qu'il avoit fait le pèlerinage de Jérusalem, pour fléchir la colère divine. Ces bruits s'étoient tellement acrédités, que les Etats, avant de rien promettre, demanderent pour première condition, que le roi donnât sa parole de faire sortir ses troupes de la province, dès que le duc y reparoîtroit, & d'observer



M. P. Pinx. P. Pinx.

MARIE DE BOURGOGNE

*Née à Bruxelles le 13. Février 1457.
Morte le 25. Mars 1482.*

religieusement la treve de neuf ans conclue à Soleure ; & au cas que le duc fût véritablement mort , qu'aucun de ceux qui avoient suivi son parti & celui de la princesse sa fille , ne pût être inquiété pour cete raison , ni sous ce prétexte. Le roi ne fit aucune difficulté d'accorder ces deux demandes ; & pour accélérer la résolution des Etats , il promit d'avance de confirmer , d'augmenter même les privileges des villes , de maintenir les ecclésiastiques dans leurs bénéfices , les nobles dans leurs prérogatives , & tous les officiers dans leurs charges. Quelque vives que fussent les instances des députés du roi , les Etats ne crurent pas devoir prendre une résolution finale , sans avoir notifié à la princesse & à son conseil les demandes du monarque , & les dangers où la province se trouveroit exposée , si l'on venoit à les rejeter. Marie & son conseil répondirent qu'il n'en étoit pas du duché de Bourgogne comme des autres apanages ; que ce duché n'ayant jamais fait partie du domaine de la couronne , il ne devoit point y être réuni ; que si néanmoins le roi persistoit dans ses prétentions , il y avoit du-moins plusieurs autres seigneuries en Bourgogne , sur lesquelles il ne pouvoit en former aucunes ; que le comté de Charolois avoit été acheté par Philippe son trisaïeul , du comte d'Armagnac ; que les comtés de Mâcon & d'Auxerre avoient été cédés par le traité d'Aras au duc Philippe le Bon , son aïeul , pour lui & ses descendants mâles & femelles , & qu'ainsi on ne pouvoit , sous aucun prétexte , la dépouiller de cete partie de ses biens. La Princesse exhortoit les trois Etats à persister dans la fidélité qu'ils devoient à l'héritière de leurs légitimes souverains , & à *retenir en leurs courages la foi de Bourgogne , quand ores ils seroient contraints d'autrement parler*. Les Etats ne goûterent point ces raisons : le projet de diviser la Bourgogne , eût-il été bien fondé , ne pouvoit que leur déplaire. Si la guerre venoit à s'alumer , comme il y avoit tout lieu de le présumer , la province eût été , pour ainsi dire , embrasée par tous les bouts ; ainsi le 29 de janvier les Etats duc-

Ann. 1477.

Ann. 1477.

ment assemblés, promirent & jurèrent obéissance au roi. Dès le 20, ils avoient établi un conseil provincial, composé des abés de Cîteaux, de Sainte-Seine, du président & du gouverneur de la chancellerie, du doyen d'Avalon, des gens des comptes, des maires de Dijon & de Baune, pour dresser un mémoire contenant *les très-humbles remontrances & supplications* de la province au roi. Les premiers articles regardoient l'administration de la justice, la fabrique des monnoies, la levée & le paiement des gens de guerre. Le roi étoit supplié de faire rembourser la province d'une somme d'environ cent mille livres, qu'elle avoit prêtée au feu duc; de confirmer les privileges dont elle jouissoit de temps immémorial; d'abolir un grand nombre d'impôts, nouvellement établis; de décharger les Bourguignons des taxes qu'il avoit lui-même imposées sur la sortie des vins & autres marchandises; de défendre qu'on portât aucun argent à Rome. Le roi non-seulement acorda ces articles, il étendit sa libéralité sur tous les particuliers en place qui lui firent quelques demandes: Philippe Bouton, Hugues de Toifi, Jacques de Damas, obtinrent des charges ou des terres. La Trémoille & Chaumont, qui avoient été envoyés avec des troupes pour réduire la province, n'étoient pas contents de cete soumission volontaire, qui leur ôtoit les moyens de s'enrichir. Ne pouvant faire leur profit aux dépens des particuliers, ils demanderent pour dédommagement de partager avec le roi l'argent & les provisions qui se trouverent à Dijon, dans le château du duc. La réponse que Louis leur fit mérite d'être rapportée: *Messieurs les comtes, je vous remercie de l'honneur que vous me voulez faire de me mettre à butin avec vous. Je veux bien que vous ayez la moitié de l'argent des restes que vous avez trouvés; mais je vous supplie que le surplus vous me fassiez mettre ensemble, & vous en aidiez à faire réparer les places qui sont sur les frontieres des Alemands, & à les pourvoir de ce qui sera nécessaire, en façon que je ne perde rien; & s'il ne vous sert de rien, je vous prie en-*

voyez-le moi. Touchant les vins du duc de Bourgogne, qui sont en ses celliers, je suis content que vous les ayez. Ecrit à Péronne le 9 Février. Louis.

Ann. 1477.

Tandis que la Bourgogne se soumettoit sans résistance, le roi entroit en possession des villes de la Somme & pouffoit ses conquêtes en Artois : dès qu'il eut reçu la première nouvelle de la perte de la bataille de Nanci, il dépêcha l'amiral & Commines sur les frontières de la Picardie, pour exhorter les villes à rentrer sous la domination de leur légitime souverain. L'Amiral & Commines s'approchèrent d'Abeville, & traitèrent avec la garnison Bourguignonne ; mais avant qu'il y eût rien de conclu, les habitants qui aimoient Torcy, lui firent dire de s'avancer, & lui ouvrirent les portes de la ville : les officiers prévenus par les bourgeois, perdirent les récompenses qu'on leur avoit promises. Commines entra ensuite en négociation avec les principaux officiers d'Aras ; il gagna Philippe de Crèveœur, plus connu sous le nom de Desquerdes, qui commandoit la garnison, & la Vaquerie grand pensionnaire de la ville. Ils promirent l'un & l'autre de se déclarer dès qu'ils en trouveroient l'occasion. Le roi partit bientôt pour se rendre lui-même sur la frontière de Picardie. A son approche les villes de Ham, Bohain & Saint-Quentin cédées au duc de Bourgogne en échange de la personne du connétable rentrèrent sous la domination du roi : Montdidier & Montreuil suivirent cet exemple. La ville de Péronne pouvoit arrêter long-temps les armes Françaises : le gouverneur se laissa corrompre ; c'étoit un homme de fortune qui paya mal les faveurs dont Charles l'avoit comblé.

Conquêtes du
roi en Picardie
& en Artois.
Commines.

Des succès si rapides persuaderent au roi qu'il pouvoit s'emparer à main armée des Etats de la maison de Bourgogne, & lui firent négliger un moyen plus juste & plus honnête de les acquérir : ce moyen étoit le mariage de l'héritière de Bourgogne avec le dauphin : le roi s'en étoit fortement occupé du vivant de Charles, & il avoit dit à ses confidents que si le duc venoit à

Chron. scand.
Louis fit une
faute en négligeant de marier le dauphin à l'héritière de Bourgogne.

Ann. 1477.

mourir avant d'avoir marié sa fille, il la feroit épouser à son fils. Le moment étoit arrivé, & Louis condanna son premier projet. Il est vrai que ce mariage souffroit bien des difficultés; qu'il en pouvoit naître de très grands inconvénients; & qu'il offroit de toutes parts des obstacles presque insurmontables. Il faut exposer en peu de mots en quoi consistoient ces difficultés, ces inconvénients & ces obstacles, afin que le lecteur soit en état de prononcer sur la conduite de Louis.

La princesse avoit vingt ans; le dauphin n'en avoit que huit, étoit mal conformé, & d'une foible santé. Avant que le mariage pût avoir lieu, Marie, la plus riche héritière de l'Europe, auroit perdu la fleur de sa jeunesse, eût été exposée à l'indifférence & peut-être même aux mépris de son époux. Quand elle auroit pu s'aveugler elle-même sur ces inconvénients, les dames attachées à sa personne lui auroient fait ouvrir les yeux: la dame d'Halluin, l'une de ses confidentes, ne cessoit de lui répéter *qu'elle avoit besoin d'un mari, & non d'un enfant.*

La monarchie elle-même ne couroit pas moins de risques que la princesse; car ce mariage ne pouvoit se faire que par un traité qui conserveroit à Marie tous ses droits: or si le roi venoit à mourir avant la consommation du mariage, comme il y avoit beaucoup d'apparence; si des intrigues de cour & des cabales presque inséparables d'une minorité faisoient rompre des nœuds mal assortis; si la princesse se retiroit dans ses Etats, & donnoit la main à un époux qu'elle auroit choisi, la France eût perdu une occasion unique de recouvrer une partie de cette riche succession: elle se verroit forcée de rendre à Marie toutes les possessions de ses pères, ou de se préparer à la guerre dans des circonstances beaucoup moins favorables. En supposant que toutes ces considérations ne dussent arrêter ni Louis, ni la princesse, que d'obstacles il restoit encore à vaincre!

Toutes les personnes qui composoient la cour de

Bourgogne étoient dans des dispositions fâcheuses envers le monarque. La haine opiniâtre que Charles lui avoit vouée , s'étoit insensiblement communiquée à toute la noblesse des pays-Bas , & s'étoit accrue par des malheurs domestiques : il n'y avoit presque point de famille qui n'eût à pleurer la mort ou la liberté de quelqu'un de ses proches. On oublioit que l'ambition démesurée de Charles avoit causé la plupart de ces désastres : Charles malheureux n'atiroit plus que des larmes : tout le poids de la haine publique retomboit sur Louis : on étoit convaincu qu'il ne recherchoit la princesse que pour la dépouiller & la perdre ; & que s'il parvenoit à la tenir en sa puissance , il se vengeroit sur cete victime innocente de toutes les alarmes que Charles lui avoit long - temps causées.

Ann. 1477.

Le peuple voyoit le monarque des mêmes yeux que la noblesse : les Flamands en général n'aimoient pas des maîtres trop puissants. Depuis environ deux siècles , les villes du comté de Flandre s'étoient acoutumées à traiter des conditions de leur dépendance avec leurs souverains : les derniers ducs de Bourgogne devenus comtes de Flandre s'étoient servis de leurs autres sujets pour dompter l'orgueil des Flamands , & leur avoient ôté une partie de leurs privileges ; mais les Flamands & sur-tout les Gantois n'atendoient qu'une occasion favorable pour les recouvrer : ils perdoient toute espérance d'y réussir , si jamais ils avoient pour comte un monarque François : ainsi plutôt que de consentir au mariage de leur comtesse avec le dauphin , ils n'auroient pas balancé à se jeter entre les bras des Anglois , avec lesquels ils entretenoient des liaisons de commerce.

Quoique Louis fût parvenu à enchaîner Edouard & les Anglois par les pensions qu'il payoit régulièrement à ce monarque & à ses favoris , il connoissoit trop bien les dispositions intérieures de la nation , pour espérer qu'elle souffrit jamais paisiblement qu'il accrût sa puissance des dépouilles de la maison de Bour-

Ann. 1477.

gogne. Edouard lui-même étoit personnellement intéressé à traverser ce mariage : sa fille devoit épouser le dauphin , Edouard souhaitoit passionnément cette alliance ; il auroit donc été le premier à réveiller la haine du peuple Anglois contre une nation rivale & voisine.

Aux Anglois se seroient joints les Alemands : l'empereur & le corps Germanique avoient le plus grand intérêt à ne pas permettre que le monarque François acquit par ce mariage la possession de plusieurs provinces qui relevoient de l'Empire , telles que la Franche-Comté, le Luxembourg , le Hainaut , la Hollande , parce que dès-lors elles en eussent été démembrées. Un autre intérêt eût encore excité Frédéric. Maximilien son fils avoit été à la veille d'épouser l'héritière de Bourgogne , & quoique ce mariage eût été rompu , il pouvoit aisément se renouer : l'âge des deux époux , leur naissance , leur fortune , tout se trouvoit parfaitement assorti.

Ces obstacles étoient réels , tant que Louis s'obstineroit au mariage du dauphin avec l'héritière de Bourgogne ; mais ils devoient disparaître , dès qu'il ne se proposeroit plus que la conquête des provinces qui relevoient de sa couronne. Les vues particulières que les différentes personnes attachées à la princesse de Bourgogne avoient sur son mariage pouvoient dégénérer en cabales & en haine déclarée , dès que la crainte du dauphin ne serviroit point à les réunir : les différents partis qui ne manqueroient pas de se former dans le conseil , absorberoient toute l'attention , & nuiront à l'expédition des affaires : il seroit facile d'exciter une sédition dans les villes de Flandre , en exhortant les bourgeois au recouvrement de leurs privilèges ; d'opposer le conseil de la province au conseil de la jeune souveraine , & de tenir l'un & l'autre parti dans l'inaction. Louis n'auroit rien à craindre de la part des Anglois : les pensions qu'il payoit à Edouard , l'espérance du mariage d'une princesse d'Angleterre avec le dauphin , des projets qui sembleroient avantageux à la nation

nation Angloise , & qui feroient impraticables dans l'exécution , tiendroient en fufpens toutes les forces de ce royaume , & empêcheroient Edouard de prendre un parti définitif.

Ann. 1477.

Les Alemands ne l'embaraffoient pas davantage : il feroit briller aux yeux de l'empereur la conquête des provinces qui relevoient de la couronne Impériale ; & pendant qu'il l'amuferoit par des traités , il corromproit les gouverneurs des villes , & s'empareroit des provinces : celles qu'il ne pourroit garder , il les partageroit entre les puiffances voifines qu'il s'attacheroit par ce bienfait , & qui fe trouveroient intéreffées à époufer fa querele. Louis s'en tint donc à ce dernier parti ; mais comme le projet de dépouiller une pupile , fa coufine , fa filleule , étoit odieux , il n'eut garde de l'annoncer ouvertement : il continua de feindre qu'il defiroit ardemment le mariage de la princeffe avec le dauphin ; qu'il aimoit tendrement fa filleule , & qu'il vouloit la rendre heureufe. Quoiqu'il n'eût pas coutume de confier à perfonne fes véritables deffeins , cependant comme il avoit befoin dans celui-ci d'être fécondé par des perfonnes intelligentes , il s'en ouvrit à du Lude & à Commines , les deux hommes en qui il avoit le plus de confiance. Jean de Daillon feigneur du Lude étoit un courtifan fouple , rufé , méchant , facrifiant tout à fa fortune , mais du refte actif , infatigable & fécond en expédients ; Louis l'apeloit en plaifantant *maître Jean des habiletés*. Du Lude aprouva fans aucune réferve le projet du roi. Philippe de Commines n'eut pas la même complaifance : il trouva ce projet injufte & impraticable : n'ofant par refpect pour fon maître en dire trop librement fa penfée , il infifta toujours fur le mariage de Marie de Bourgogne avec le dauphin , & au cas que l'on ne pût y réuffir à caufe de la difproportion d'âge , il vouloit qu'on fit époufer la princeffe à Charles d'Angoulême d'une branche cadete de la maifon d'Orléans. Louis n'avoit garde d'adopter ce projet : ç'eût été travailler

Ann. 1477.

à relever la maison de Bourgogne , & à la rendre même formidable sous un autre nom. Le comte d'Angoulême substitué à tous les droits de cete maison , & apuyé par celle d'Orléans , seroit devenu trop puissant pour ne pas donner de l'inquiétude. Louis ne pouvant goûter le projet de Commines , ni l'amener au sien , chercha un prétexte pour l'écarter , afin de n'être pas importuné de ses remontrances : il l'envoya dans la Touraine pour lui préparer le château du Plessis , feignant de vouloir y retourner incessamment. » Comme je voulus monter à cheval , dit Commines , » se tourna près de moi monseigneur du Lude qui étoit » fort agréable au roi , car il sçavoit fort lui complaire , » & étoit homme très plaissant , & me vint dire ces » mots comme par moqueries sagement dites : *Or vous en alez - vous , à l'heure que vous devriez faire vos besognes , vu les grandes choses qui tombent entre les mains du roi , dont il peut advantager & enrichir tous ceux qu'il aime ; au regard de moi , je m'atends d'être gouverneur de Flandre , & m'y faire tout d'or :* » & rioit fort en disant ceci. Mais je n'eus nule envie » de rire pour ce que je doutois qu'il ne procédât du » roi , & lui répondis que j'en serois bien joyeux , s'il en » avenoit ainsi , & que j'avois espérance que le roi ne » m'oublieroit point , & ainsi partis ».

Ambassade
d'Olivier le
Daim à Gand.
Commines.
Meyer.
Manuf. de
le Grand.

D'après le plan que le roi s'étoit formé de tromper l'héritiere de Bourgogne par des démonstrations d'amitié & des propositions de mariage , tandis qu'il la dépouilleroit de ses provinces ; il envoya à Gand , en qualité d'ambassadeur , maître Olivier son barbier & son favori. Maître Olivier étoit originaire d'un village de Flandre , se nommoit *Olivier le Diable* : le roi qui trouvoit ce nom mal sonnante l'avoit changé en celui d'*Olivier le Daim* : il l'avoit ennobli , & lui avoit conféré la capitainerie de Meulant : Olivier par une vanité assez ordinaire aux gens de sa sorte , lorsqu'ils sont parvenus à une haute fortune , se fit apeler comte de Meulant. Ce barbier , comte , ambassadeur , parut à

Gand avec un cortège magnifique. L'objet apparent de sa mission étoit d'exhorter la jeune princesse à se jeter entre les bras du roi son parein. L'objet véritable étoit de pratiquer secrètement ceux des Gantois qu'il croiroit les plus séditieux , de les engager dans les intérêts du roi par de grandes promesses , ou de les porter du-moins à profiter de l'occasion pour réprimer les abus du gouvernement, & recouvrer leurs anciens privilèges. Olivier étoit d'autant plus propre à cete dernière commission qu'il sçavoit la langue du pays ; qu'il avoit d'anciennes connoissances à Gand , & que l'exemple de sa fortune montrait assez que le roi sçavoit récompenser. Arrivé à Gand , il alla visiter ses anciens amis , atira beaucoup de monde dans son hôtel , & ne se hâta point de demander audience ; mais il étoit éclairé de si près , que ses pratiques furent découvertes. On conseilla à la jeune duchesse de lui donner promptement audience & de le congédier ; en conséquence , Olivier fut mandé à l'hôtel-de-ville , où la duchesse se rendit pour l'entendre : il montra ses lettres de créance ; mais lorsqu'on le pria de déclarer l'objet de sa mission , il dit qu'il avoit ordre de ne le déclarer qu'à la duchesse dans une audience particulière. On lui dit que la bienséance ne permettoit pas qu'un homme de sa sorte eût des entretiens secrets avec une jeune princesse ; que si le sujet de sa négociation n'avoit rien de criminel , il n'avoit aucune raison de le cacher : Olivier s'obstina à se taire , on le tourna en ridicule ; on le hua ; on cria même qu'il falloit le jeter dans la rivière. Olivier eut peur & s'enfuit.

L'afront fait à un ministre public retomboit sur la personne du roi , mais il s'étoit exposé lui-même à recevoir une insulte , en se faisant représenter par un si vil personnage : il prit le sage parti de ne point s'en plaindre , & d'oublier ce qui venoit de se passer. Peu de temps après , on vit arriver le chancelier Hugonet , Gui de Brimieu , seigneur d'Imbercourt , Ferri de Cluni , nommé à l'évêché de Téroüanne , le comte de Grandpré

Ann. 1477.

Reddition de
l'Artois.

Commines.
Chron. scand.
Le Grand.
Heuter. rer.
Belgic.

Ann. 1477.

& la Gruthuse, ambassadeurs de la princesse Marie de Bourgogne. Ils venoient faire part au roi que la jeune duchesse prenoit elle-même le gouvernement de ses Etats, & qu'elle avoit composé son conseil de la duchesse douariere, de Ravestein, du chancelier Hugonet & d'Imbercourt : elle supplioit le monarque de ne s'adresser qu'à eux pour toutes les affaires qu'il voudroit traiter avec elle, & de n'ajouter foi qu'à ce qui lui parviendroit par leur canal. Cete lettre de créance étoit écrite partie de la main de la jeune souveraine, partie de celle de la duchesse douariere, & partie de celle du seigneur de Ravestein. Le roi, après l'avoir reçue, demanda aux ambassadeurs ce qu'ils avoient encore à lui communiquer : ils répondirent qu'ils avoient rempli l'objet de leurs instructions : il en parut surpris ; il leur déclara que son intention étoit de marier le dauphin avec leur jeune maîtresse, & en conséquence, de prendre soin des provinces qui formoient les Etats de la maison de Bourgogne ; qu'il prétendoit gouverner en son nom celles qui étoient reversibles à la couronne ; qu'il ne vouloit avoir que la garde des autres, jusqu'à ce que la princesse fût en âge & lui eût rendu l'hommage qu'elle lui devoit. Cete proposition étonna les ambassadeurs ; ils garderent le silence : le roi ajouta que le parti qu'il venoit de proposer étoit le seul qui pût terminer une sanglante guerre, & assurer l'Etat de la princesse. *J'aime ma filleule, dit-il, je la défendrai envers & contre tous ; mais je suis obligé avant tout à maintenir les droits de ma couronne, & si l'on s'obstine à les méconnoître, j'ai des forces suffisantes pour les faire valoir.* Les ambassadeurs persistèrent à affirmer qu'ils n'avoient point d'ordre sur cet objet. Hugonet & Imbercourt sur qui rouloit toute l'administration publique, crurent qu'il falloit s'acommoder au temps : ils voyoient le roi à la tête d'une nombreuse armée & plus puissant que tous ses ennemis ; il n'avoit qu'à se montrer, les villes lui ouvroient leurs portes : la duchesse de Bourgogne, au-contrain, sans force & sans sou-

rien , ne jouïssoit encore que d'une autorité précaire ; ses pays étoient épuisés d'hommes & d'argent , les villes refusoient d'obéir & demandoient le rétablissement de leurs anciens privileges. Dans cete triste situation , ils sentoient très bien que le mariage du dauphin étoit ce qui pouvoit ariver de plus heureux à leur souveraine , & comme ils ne doutoient point que le roi ne le désirât sincèrement , ils promirent d'y travailler , & pour en accélérer la conclusion , ils consentirent que Desquerdes livrât au roi la province d'Artois aux conditions suivantes : « Les Etats d'Artois députeront un » certain nombre de gens pour prêter au roi serment » de fidélité. Sa majesté commettra tels oficiers qu'il lui » plaira pour la garde de la province & l'administra- » tion de la justice , jusqu'à ce que mademoisele de » Bourgogne ait fait au roi la foi & l'hommage aux- » quels elle est tenue.

» En cas que mademoisele de Bourgogne refuse de » rendre hommage , ou qu'elle se marie avec quelque » ennemi du roi , l'Artois demeurera à sa majesté , qui , » de son côté , promet de défendre & de protéger le » pays , comme il fait sa bonne ville de Paris : il con- » servera à la province tous ses privileges , franchises » & immunités.

» Le roi retirera ses troupes du pays aussi-tôt que » les Etats lui auront prêté serment ; il maintiendra » tous les oficiers dans leurs charges & emplois. Ma- » demoisele de Bourgogne percevra tous les fruits & » revenus qu'elle a dans cete province , lorsqu'elle aura » rendu l'hommage , comme si elle l'avoit rendu d'a- » bord ».

Quoique Hugonet & Imbercourt eussent passé leurs pouvoirs en signant ce traité , on ne peut sans injustice les acuser d'avoir trahi les intérêts de leur maîtresse : ils ne cédoient au roi qu'une province qu'on ne pouvoit défendre ; ils stipuloient en faveur de la princesse des conditions qui mettoient ses droits à couvert , au lieu qu'une conquête les auroit peut-être anéantis : enfin

Ann. 1477.

ils accéléroient la conclusion du mariage qu'ils regardoient comme le gage de la paix & le salut de la patrie. Il est certain que si Louis eût alors désiré sincèrement ce mariage, la négociation eût été fort avancée : l'autorité de ces deux ministres, la crainte de perdre une partie considérable de son héritage eussent arraché le consentement de la princesse. D'un autre côté, les Flamands voyant les François établis sur leurs frontières, ou n'auroient osé remuer, ou auroient été promptement réprimés. Mais Louis, quelque langage qu'il tint en public, ne vouloit point ce mariage ; il se jouoit de la crédulité de ces deux vieillards, & comme s'il eût eu dessein de les punir de leur complaisance, il ne balançoit pas à les compromettre avec un peuple implacable & furieux.

Etats de Flandre. Suplice de Hugonet & d'Imbercourt.
Ibidem.

Marie, qui dans la triste conjoncture où elle se trouvoit, n'avoit d'autres ressources que l'amour de ses sujets, assembla les Etats de la Flandre à Gand. Les Etats promirent de la défendre, mais ils mirent leurs services à un bien haut prix ; ils créèrent un conseil de régence qui s'empara du gouvernement, & qui envoya une ambassade au roi. Touthville & Baradot, députés des Etats, vinrent le trouver & le prièrent de vouloir bien observer la trêve de neuf ans conclue à Soleure, & de défendre l'héritière de Bourgogne comme il s'y étoit obligé. Si Louis eût véritablement désiré la paix & le mariage de la princesse avec son fils, il auroit tenté du moins de mettre ces ambassadeurs dans ses intérêts : mais loin d'employer un art qu'il possédoit si supérieurement, il affecta de les recevoir avec une extrême froideur, & lorsqu'ils ajoutèrent que la duchesse vouloit désormais se conduire par le conseil des trois Etats : « Arrêtez, leur dit le roi, on vous abuse, » je sçais mieux que vous les intentions de votre maître ; & loin de vouloir se conduire par le conseil des trois Etats, elle s'est déjà formé un conseil secret » de gens qui ne désirent pas la paix, & qui vous désavoueront ». Les ambassadeurs qui se crurent insultés.

tés ; dirent qu'ils n'avançoient rien qu'ils ne fussent en état de prouver , & offrirent de montrer leurs instructions : « Et moi , repliqua Louis , je puis vous montrer » une lettre dont vous connoîtrez l'écriture , & qui » vous apprendra que Marie n'a donné sa confiance qu'à » quatre personnes , & ne se conduit que par leurs » conseils ». Non-seulement il leur montra cete lettre , mais il leur permit de l'emporter. Transportés de fureur & ne respirant que la vengeance , Touteville & Baradot retournerent à Gand , criant à la trahison ; & dans une assemblée du conseil de ville où se trouva la jeune duchesse , ils lui reprocherent en face d'insulter à la nation & d'exposer par ses pratiques & ses lettres les ambassadeurs des Etats à recevoir un affront public. Marie , qui ne put se persuader que le roi eût abusé de son secret au point de communiquer la lettre aux députés , nia hardiment qu'elle l'eût écrite : l'un d'eux la tirant de son sein , s'aprocha d'elle avec un regard furieux , & lui dit, *Lisez*. La princesse confondue rougit & demeura interdite : on en fit la lecture à haute voix , & le peuple entra en fureur. Hugonet & Imbercourt , éfrayés de l'orage près de fondre sur leurs têtes , vont chercher un asile , l'un chez les Cordeliers , l'autre chez les Chartreux : on les arache de ces asiles , & on les traîne à l'hôtel-de-ville. Jean duc de Cleves , Louis de Bourbon , évêque de Liege , le comte de Saint-Pol , jaloux de la faveur de ces deux ministres , fomentent sourdement l'animosité du peuple : on instruit leur procès. Il est assez singulier que deux hommes chargés de tout le poids de l'administration sous un gouvernement dur & despotique , se fussent toujours comportés avec tant de probité que leur conduite exposée au grand jour , ne laissât presque aucune prise à leurs plus implacables ennemis devenus leurs juges. L'accusation intentée contre eux se réduisit à trois points : 1°. d'avoir autorisé la reddition de l'Artois : 2°. d'avoir reçu de l'argent de la ville de Gand , dans un procès qu'ils avoient jugé en sa faveur : 3°. d'avoir eu part à la suppression

Ann. 1477.

des privileges de cete ville. Hugonet & Imbercourt répondirent sur le premier chef d'acufation , qu'étant chargés par leur souveraine de travailler à la paix entre les deux Etats, ils avoient fait avec le roi un traité que les circonstances rendoient nécessaire , & qui conser-voit à la princesse les droits qu'on lui disputoit. Les Gantois n'insisterent pas sur cet article, ils ne l'avoient mis en avant que pour ne pas paroître uniquement ocu-pés à venger leur querele personnele. Sur le second grief les acufés répondirent qu'ils avoient jugé le procès en faveur de la ville de Gand , parce qu'il leur avoit paru qu'elle ne demandoit rien que de juste ; qu'ils n'a-voient point demandé d'argent , mais qu'ils n'avoient pas cru devoir refuser celui qu'on leur présentoit comme le juste salaire de leurs peines. Sur le troi-sieme , qui étoit le vrai motif de l'animosité des Gan-tois, ils répondirent qu'ils avoient exécuté de point en point les ordres de leur souverain , que les Gantois avoient consenti à la perte de quelques-uns de leurs privileges , parce que sans doute ils avoient eux-mêmes reconnu que cete supression étoit nécessaire pour le bon ordre & la tranquillité publique.

Marie , informée du danger que couroient ces illustres malheureux , & convaincue qu'on ne les persécutoit qu'à cause de l'inviolable atachement qu'ils avoient toujours eu pour son pere , se fit porter à l'hôtel-de-ville , & demanda les larmes aux yeux qu'on remit entre ses mains les deux acufés , par ce qu'il n'apparte-noit qu'à elle-seule , ou aux juges qu'elle établiroit , de prendre connoissance de cete affaire : elle déclara que ses sujets ne pouvoient sans se rendre coupables d'une odieuse tyrannie , faire le procès à ses ministres. Ses larmes , ses remontrances , ne furent point écoutées : on les condana au dernier suplice , & on les apliqua à la question pour aracher par la violence des tourments l'aveu de quelque crime qui pût justifier la sentence qu'on venoit de prononcer contre eux. Hugonet & Imbercourt apelerent de cete sentence au parlement de
Paris,

Paris , tribunal souverain pour toute l'étendue de la Flandre. Cet apel autorisé par les loix ne servit qu'à aigrir les esprits & à hâter le moment de l'exécution. Pendant qu'on dressoit l'échafaud , Hugonet délivré pour quelques heures des mains des boureaux , se rapela le souvenir d'une épouse chérie , & obtint la permission de lui écrire. N'osant lui donner le tendre nom d'épouse , il ne l'apela que *sa sœur & sa loyale amie* : « Consolerez-vous , lui écrivoit-il , d'un malheur attaché » à la nature humaine , considérez qu'étant parvenu à » l'âge où je suis , ma mort n'est avancée que de peu » d'années. Que le suplice qui m'est destiné ne fasse sur » votre ame aucune impression ; c'est au crime seul » qu'est réservée la honte , & je meurs innocent. Nos » enfants n'auront point à rougir de la condanation de » leur malheureux pere ; & si on les prive de leurs » biens , Dieu qui leur donna la vie , pourvoira à leur » subsistance & les dirigera selon sa miséricorde & sa » bonté » : *Adieu ma sœur , ma loyale amie , je remets vous & nos enfants en la recommandation de Dieu & sa glorieuse mere : ce jeudi saint que je crois mon dernier jour.*

Ann. 1477.

Marie aprenant qu'on traînoit au suplice ces deux infortunées victimes de la haine que l'on portoit à son pere , se fait acompagner d'un prêtre que la sainteté de sa vie , son éloquence & ses cheveux blancs rendoient vénérable , & vient se présenter sur la place publique en habit de deuil , les cheveux épars & le visage baigné de larmes. En aprochant elle aperçoit sur l'échafaud Hugonet & Imbercourt , si afoiblis par les suplices qu'on leur avoit fait essuyer à la question , qu'ils ne pouvoient ni se tenir debout , ni se mettre à genoux : elle pousse des cris perçants , elle tend les bras & s'élance au milieu de la foule : ses cris , ses larmes , l'image de son désespoir , les graces touchantes de sa jeunesse , les discours du saint homme atendrirent tous les spectateurs : on demande grace , on s'atroupe & l'on se met en devoir d'arracher les victimes au fer du bou-

Ann. 1477.

reau ; mais les mutins qui avoient eu la précaution de s'armer , abaissèrent leurs piques , forment un rempart impénétrable autour de l'échafaud , & ordonnent au bourreau de porter le coup fatal. Il obéit , & la princesse pâle , désolée & mourante , fut elle-même témoin de cete funeste & atroce exécution.

Louis aprit avec douleur la mort de ces deux ministres : il avoit cru qu'il lui importoit d'exciter des troubles dans la Flandre ; mais il n'avoit pas prévu , sans doute , les excès où se porta cete populace éfrénée. Il déclara les Gantois criminels de lèse-majesté , & ne pouvant rendre la vie aux deux innocents qu'on venoit d'égorger , il rétablit leur mémoire , prit les enfants de Hugonet sous sa protection , défendant que l'injuste sentence que l'on avoit prononcée contre leur vertueux pere pût jamais leur faire aucun tort.

Conquêtes
du roi dans
l'Artois.

Commines.
Cabinet facy.
Heuter. rer.
Belgic.
Manusc. de
le Grand.

Quand la compassion & le remords n'auroient pas forcé Louis à regretter Hugonet & Imbercourt , son propre intérêt l'auroit suffisamment averti de la faute qu'il venoit de commettre. Leur mort dérangerait toutes les mesures qu'on avoit prises avec eux , relativement à l'Artois : à la vérité Desquerdes & la Vaquerie livrèrent la cité d'Aras , mais ils ne purent mettre le roi en possession de la ville. Aras étoit alors divisé en ville & en cité : la cité appartenoit à l'évêque & au chapitre , & avoit une garnison : la ville , au - contraire , étoit bien fortifiée , & n'avoit point d'autres défenseurs que ses bourgeois. Il y avoit entre les habitants de la cité & ceux de la ville une animosité qui ne leur permettoit pas d'agir jamais de concert : ainsi , dès que la cité se fut déclarée pour les François , les bourgeois de la ville dressèrent sur leurs murailles des potences , & pendirent des hommes de paille avec l'écharpe blanche , telle que la portoient les François. Cependant dès qu'ils virent que l'on s'apprêtoit à les foudroyer , que déjà l'on avoit élevé des bastions , ils demandèrent à capituler , & le roi qui ne cherchoit qu'à gagner l'amitié de ses nouveaux sujets , non content de confir-

mer leurs privileges , les augmenta considérablement : sous les bourgeois jouirent du droit de posséder des francs-fiefs sans payer de finance , & furent exemts du service militaire hors de l'enceinte de leur territoire. Les officiers municipaux furent déclarés nobles avec leur postérité née & à naître : enfin ils conserverent l'exemption des impôts & du logement des gens de guerre , & le droit de se défendre eux-mêmes sans être forcés de recevoir de garnison. Louis étendit ses libéralités sur tous les particuliers qui lui firent quelque demande : ensuite il s'avança du côté de Hesdin , laissant un corps de troupes assez considérable dans la cité d'Aras , sous la conduite de du Lude & d'Yvon du Fou. Ce corps de troupes alarma les bourgeois de la ville , ils s'imaginèrent qu'on ne l'établissoit dans leur voisinage que pour épier l'occasion de se saisir de la ville & d'y mettre garnison : ils se baricaderent de nouveau & envoyèrent secrètement demander des secours aux villes de Douai , Lille & Valenciennes. Ces villes formèrent un détachement & l'envoyèrent au secours d'Aras , sous la conduite du seigneur de Vergi & du jeune Salazar ; mais du Lude averti que ce renfort approchoit , alla l'attendre au passage , le dispersa , & fit Vergi prisonnier. La ville d'Aras privée de sa dernière ressource , envoya un certain nombre de députés au roi , pour lui demander la permission d'informer la princesse Marie de l'état où elle se trouvoit réduite. Cete demande étoit au-moins indiscrete , après la capitulation que les bourgeois avoient déjà faite avec le monarque : cependant Louis n'en parut pas offensé ; *Vous êtes sages* , leur dit-il , *c'est à vous à sçavoir ce que vous devez faire.* Ils prirent ces paroles pour une permission & se mirent en route , mais ils furent bientôt poursuivis & atteints par un détachement de sergents qui les ramenèrent à Hesdin , sans leur faire aucun mauvais traitement. A leur retour , ils trouvent une table bien servie qui les atendoit ; ils s'y assèrent , boivent & mangent fort tranquillement , lorsque tout-à-coup le

Ann. 1477.

Ann. 1477.

prévôt de l'armée entre dans la sale , choisit douze des principaux d'entre eux & les conduit dans la place publique où il leur fait trancher la tête. Du nombre de ces douze étoit Oudard de Buffi , à qui le roi avoit acordé une charge au parlement de Paris. Sa tête fut posée sur un pieu plus élevé que les autres , & coiffée d'un chaperon fourré tel que le portoient alors les magistrats. Louis , après la prise de Hesdin , entra dans le comté de Boulogne , se rendit maître de la capitale & du château de Montoire. Desquerdes qui avoit été gouverneur de toutes ces places pour le duc de Bourgogne , & qui conduisoit alors l'armée royale , négocioit avec les commandants & les bourgeois : il distribuoit de l'argent , promettoit des emplois & trouvoit peu d'ames assez fortes pour résister constamment à la séduction. Les bourgeois d'Aras éfrayés du suplice de leurs députés , & hors d'état de résister plus long-temps à l'armée qui les assiégeoit , implorèrent la miséricorde du roi , & firent supplier Desquerdes de vouloir bien se rendre leur intercesseur. Desquerdes leur obtint une amnistie générale , mais elle fut mal gardée : dès qu'ils eurent ouvert leurs portes aux troupes royales , on commença par abatre leurs fortifications ; ensuite on les condana à soixante mille écus d'amende : quelques jours après , on arêta les plus coupables , c'est-à-dire , les plus atachés à l'héritiere de Bourgogne , & on les fit pendre dans la place publique. On raporte qu'au moment de l'exécution , on ofrit à quelques-uns leur grace s'ils vouloient seulement crier *vive le roi* , mais qu'ils aimèrent mieux se dévouer à la mort que de manquer au serment qu'ils avoient fait à leur princeesse. Louis connoissant l'obstination & l'atachement invincible de ces bourgeois pour le sang de leurs anciens maîtres , prit le parti de les chasser de leur ville & de les disperser dans le royaume , & il établit à leur place une nouvele colonie ramassée de différentes provinces. Il fut mal servi dans son choix , les commissaires qu'il avoit chargés de ce soin rassemblerent un

tas de vagabonds & de fainéants qui dissipèrent les fonds qu'on avoit faits pour leur établissement & retournerent à leur premier genre de vie. Louis ne se rebuta point & prit des mesures mieux combinées pour fonder une nouvelle colonie : il changea même le nom de la ville en celui de *Franchise* ou *Francie* ; mais il eut le chagrin de voir le peu de succès de ses soins : la ville s'appauvrit & perdit tous les jours de son lustre : le nom fut oublié du vivant même de celui qui l'avoit imposé.

Ann. 1477.

Des succès si rapides en Bourgogne , en Picardie & en Artois , donnoient de l'inquiétude au duc de Bretagne ; il prévoyoit que le roi ne seroit pas plutôt venu à bout de ses desseins contre l'héritière de Bourgogne , qu'il tourneroit ses armes contre lui. Le caractère vindicatif de Louis , les prétextes qu'il aléguoit pour se dispenser de jurer le traité de Senlis , après en avoir dicté les conditions & y avoir ajouté des modifications , ne lui permettoient pas de douter qu'il ne se formât un nouvel orage. Dans cete cruele incertitude , il ne cessoit de solliciter le roi d'Angleterre à s'opposer aux progrès des armes Françaises , en lui remontrant le danger qui menaçoit toutes les puissances voisines , si la France venoit à s'accroître des Etats de la maison de Bourgogne. Pendant qu'il travailloit avec le plus d'ardeur à susciter des ennemis à Louis , il ne cessoit de lui envoyer des ambassadeurs , soit pour pénétrer ses desseins , soit pour lui témoigner plus de confiance. Louis qui avoit des espions par-tout ne tarda pas à être instruit des pratiques du duc de Bretagne : voyant ariver de nouveaux ambassadeurs , il ordonna qu'on les conduisît en différentes prisons ; après les y avoir laissés onze jours , il se fit amener le chancelier Chauvin , chef de l'ambassade , & lui dit : *Chancelier , devinez-vous les raisons pour lesquelles je vous ai fait arrêter ? Il seroit difficile ,* répondit le chancelier , *à des hommes innocents de deviner pareille chose : je soupçonne cependant qu'on aura fait à votre majesté quelques rapports contre mon maître , ainsi je la*

Les ambassadeurs du duc de Bretagne emprisonnés.
D. Lobineau,
hist. de Bret.

suplie de me les confier, afin que j'en fasse voir la fausseté.
Ann. 1477. *Ne m'avez-vous pas assuré, reprit le roi, que mon neveu de Bretagne n'avoit aucune intelligence avec le roi d'Angleterre? Oui, sire, repliqua le chancelier, & j'en réponds sur ma tête. C'est trop vous avancer, reprit le roi: si je vous fais voir évidemment le contraire, qu'aurez-vous à répondre? Sire, dit le chancelier, je croirai ce que je verrai, & rien de plus. Alors le roi tira de sa robe vingt-deux lettres en original, dont douze étoient du duc & dix du roi d'Angleterre, & dit: Connoissez-vous l'écriture? Le chancelier confus, interdit, & voyant qu'on l'avoit trompé, prit le ciel à témoin qu'il n'avoit jamais eu aucune connoissance de cete intrigue, & abandonna sa vie & celle de ses compagnons à la miséricorde du roi. Monsieur le chancelier, lui dit Louis, je fais que vous, ni vos compagnons n'en saviez rien, & que pour chose du monde vous n'eussiez voulu être d'un tel conseil: beau neveu n'a eu garde de vous y apeler; il n'y a que son trésorier & son petit secrétaire Gueguen, qui conduisent cete marchandise: & pour ce vous voyez que je ne vous ai pas fait arrêter à fausses enseignes. Retournez-vous-en, vous & vos compagnons, par-devers beau neveu de Bretagne, portez-lui ses lettres & lui dites que je ne veux plus qu'il envoie par-devers moi pour me cuidoier estimer son ami, s'il ne se défait de tous points de ce roi d'Angleterre. Le chancelier & ceux qui l'accompagnoient arivent en Bretagne, & présentent au duc les vingt-deux lettres que le roi leur avoit remises: le duc connoissant qu'il avoit été trahi, & ne sachant encore sur qui asséoir ses soupçons, fait apeler Pierre Landois, son trésorier: Pierre, lui dit-il d'un ton sévere, voici des lettres que le roi m'a envoyées par le chancelier; voyez-les, vous devez les connoître. Pierre Landois étoit originaire de Vitré, fils d'un tailleur, tailleur lui-même. Il avoit quité sa premiere profession pour une autre beaucoup moins honnête: il s'étoit fait commissionnaire des maîtresses du duc, & étoit devenu le ministre secret de ses plaisirs: ses intrigues l'avoient*

Élevé à la charge de maître de la garde-robe & de grand trésorier, qui répond à celle de contrôleur-général. Landois, consterné à la vue de ces lettres, perdit quelque temps la parole, se jeta aux pieds de son maître, & lui dit : *Monseigneur, si vous avez le moindre soupçon de ma fidélité, je me consigne votre prisonnier, pour vous répondre sur ma tête que je n'ai rien fait contre mon devoir.* Il dit ensuite que n'ayant pu lui-même porter ces lettres, de peur d'être reconnu par les espions du roi, il avoit chargé de ce soin un jeune garçon, dont il avoit long-temps éprouvé la fidélité, & qu'il l'avoit dépêché depuis peu de jours pour porter un nouveau paquet en Angleterre ; qu'il alloit envoyer après lui & le faire arrêter : *Hâtez-vous, lui dit le duc, car votre tête m'en répond.* Maurice Gourmel, ce jeune commissionnaire, fut arrêté au moment qu'il étoit prêt à s'embarquer : il avoua qu'il s'étoit laissé corrompre par un espion du roi qui résidoit à Cherbourg, & qui étoit un homme supérieur dans l'art de contrefaire les écritures, que cet espion lui donnoit cent écus par lettre, gardoit l'original, & ne lui rendoit que la copie, mais si semblable à l'original, que ni la cour d'Angleterre, ni celle de Bretagne ne s'étoient jamais aperçues de la falsification. Landois fut pleinement justifié ; & le commissionnaire, après quelques jours de prison, fut cousu dans un sac & jeté secrètement dans la rivière. Le duc après cete découverte, ne doutant plus qu'il n'eût bientôt à se défendre contre toutes les forces de la France, leva de nouvelles milices, convoqua le ban & l'arrière-ban de sa province. Ces préparatifs ne firent que le jeter dans une dépense inutile. Louis n'avoit alors aucune envie de quitter l'Artois pour porter ses armes en Bretagne, il ataquait le duc par un autre côté, qui ne lui fut pas moins sensible. Outre son duché, il possédoit en France le comté d'Etampes & quelques autres seigneuries, qui lui étoient contestées par le procureur-général : le roi avoit imposé silence à son procureur, & avoit suspendu la pro-

Ann. 1477.

Ann. 1477.

cédure ; dans la conjoncture présente , il lui permit de poursuivre son apel : le comté d'Etampes fut déclaré par un arêt de la cour réuni au domaine de la couronne. Louis , en l'ôtant au duc de Bretagne , en fit don au Vicomte de Narbonne , beau-frere du duc de Bretagne , & fils du comte de Foix. Comme ces moyens paroissoient encore trop lents , le roi quita l'Artois , vint s'aquiter d'un pèlerinage à Notre-Dame de la Victoire : ce voyage parut couvrir le dessein de s'approcher des frontieres de Bretagne. Le duc alarmé envoya des ambassadeurs qui apaiserent le roi par leurs soumissions : on ajouta de nouvelles clauses au traité de Senlis : le duc s'engagea *dès que le roi seroit en guerre , soit par terre , soit par mer , de le servir , secourir & aider de tout son pouvoir envers & contre tous ceux qui peuvent vivre & mourir , sans personne quelconque excepter , à la défense de sa personne & de son royaume , & à la conservation des droits de la couronne de France.* Par un article séparé , le duc fut dispensé de servir le roi *de sa personne* , si la guerre se faisoit hors du royaume : il s'obligeoit seulement à ne fournir aux ennemis ni harnois , ni vivres ; mais si ces mêmes ennemis entroient en France , alors le duc entreroit en guerre avec eux. On stipula la forme du serment , & le roi , qui sans doute étoit bien aise de laisser au duc quelque motif d'inquiétude , déclara que les parties contractantes ne seroient point tenues de jurer sur le saint sacrement , ni sur la vraie croix de saint Lo. Malgré cete dispense , le duc pour persuader davantage le roi de la sincérité de ses intentions , prêta le serment pendant qu'on célébroit la messe , une main étendue sur l'hostie consacrée , & l'autre sur la croix de saint Lo.

Cambrai &
Tournai reçoivent une garnison Française.

Commines.
Heuter. rer.
Belgic.

A son retour de Notre-Dame de la Victoire , Louis s'approcha de Cambrai. Cete ville qui se gouvernoit en forme de république , relevoit directement de l'empereur : les derniers ducs de Bourgogne n'y jouissoient que des droits de comte & d'avoué. Cambrai ouvrit ses portes au roi & reçut une garnison Française. Louis jura

jura de conserver à cete ville tous ses privileges , & n'oublia rien pour se concilier la bienveillance des habitants. Pendant le séjour qu'il y fit , il reçut la nouvelle que ses troupes avoient surpris Tournai : voici comment la chose se passa. Olivier le Daim , après s'être enfui honteusement de Gand , se retira à Tournai , ville qui reconnoissoit , à la vérité , l'autorité suprême des monarques François , mais qui n'entroit point dans leurs guerres , & qui se défendoit par ses propres forces. Il parvint à gagner un certain nombre d'habitants , & après avoir pris avec eux les mesures nécessaires pour introduire dans la place une garnison François , il écrivit à Colard de Moui , qui étoit alors à Saint-Quentin , de s'approcher avec sa compagnie d'ordonnance d'une des portes de Tournai , au jour & à l'heure qu'il lui indiquoit. Moui se fit précéder par vingt-cinq lances , sous la conduite de Navarrot d'Anglade , & suivit avec le reste de sa troupe. Navarrot trouve Olivier & environ trente ou quarante bourgeois , qui lui ouvrent une des portes. Moui , qui le suivoit de près , pénétre dans la ville avant que les magistrats puissent y apporter aucun remede : le Daim en fit prendre six ou sept , qui furent conduits à Paris pour servir d'otages. La garnison François se répandit dans la Flandre & y exerça d'horribles ravages.

Cependant le roi vint investir Bouchain , & manqua d'y trouver la mort. Tannegui du Chatel , sur l'épaule duquel il étoit apuyé , fut blessé mortellement d'un coup de fauconneau. C'est ce même Tannegui , si recommandable par son inviolable attachement pour Charles VII. Après la mort de son maître , il s'étoit retiré auprès du duc de Bretagne , dont il étoit le vassal , & qui le fit *grand maître de sa maison*. Ses conseils , sa franchise , déplurent à la dame de Villequier : elle s'attacha sans cesse à lui donner des mortifications. Dégoûté de la cour de Bretagne , il prêta facilement l'oreille aux sollicitations de Louis , qui , bien qu'il fût l'ennemi de tous ceux qui avoient été attachés à son pere , n'épargna

Ann. 1477.
Manusc. de
le Grand.
Histoire de
Tournai,

Mort de
Tannegui du
Châtel.
D. Lobineau,
hist. de Bret.

Ann. 1477.

rien pour acquérir un si brave officier. Après avoir commandé les armées & gouverné des provinces, Tanne-gui mourut pauvre. Il laissoit trois filles : dans son testament il pria le roi de marier à son choix la seconde, de permettre que ses amis mariaissent l'aînée, & de laisser à sa veuve le soin de pourvoir la troisième : il le supplia encore de payer ses dettes, jurant, par la mort qu'il atendoit, qu'il n'avoit pas dépensé un sou que pour le service de l'Etat : enfin il lui demanda pardon de ses emportements & de ses désobéissances, *car folie, disoit-il, me l'a fait faire, plus que malice*. Le roi regreta sincèrement un ami si fidele, un si brave officier & un homme si vertueux : il prit soin de ses obseques, & voulut qu'il fût enterré dans l'église de Notre-Dame de Cléri.

Bouchain fut forcé de se rendre, & se racheta du pillage pour cinq mille écus. Le Quesnoi fut emporté d'assaut : parmi les officiers qui monterent à la brèche, Louis distingua le jeune Raoul de Lannoi, qui se fit jour le premier à travers le fer & la flamme. Après la prise de la place, le roi l'ayant fait venir, lui passa au cou une chaîne d'or de cinq cents écus, en lui disant : *Par la paquedieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat, il vous faut enchaîner, car je ne vous veux point perdre, désirant me servir de vous plus d'une fois*.

Progrès des
armes du roi
dans l'Artois.

Commines.
Heuterus.
Chr. Scand.
Le Grand.

Avesne oposa une plus forte résistance. Louis plus redoutable encore par ses ruses que par la force de ses armes, atira dans son camp, sous prétexte d'une conférence, les officiers qui commandoient la garnison, & pendant ce temps, le comte de Dammartin livra un assaut à la place, & s'en rendit maître : elle fut abandonnée au pillage.

Une autre armée sous la conduite de Desquerdes & du Lude, vint investir Saint-Omer. Cete place fut vaillamment défendue par Philippe, fils d'Antoine, grand bâtard de Bourgogne. On raporte que Louis irrité de la résistance de ce jeune guerrier, le fit menacer, s'il ne rendoit la place, de faire égorger son pere

à ses yeux. Philippe, sans se laisser épouvanter, répondit qu'il connoissoit assez le roi pour ne pas appréhender qu'il se deshonorât par une pareille lâcheté : *J'aime tendrement mon pere*, ajouta-t-il, *mais je ferai mon devoir, & je ne livrerai jamais une place qui m'a été confiée*. On fut obligé de lever le siege, & le roi, loin de punir Antoine de la vertu de son fils, continua de le combler d'honneurs & de biens. La guerre devint plus animée & plus furieuse qu'auparavant. Jusqu'alors on avoit épargné les laboureurs, & l'on avoit respecté leurs utiles travaux : Louis envoya à Dammartin quatre mille faucheurs, & lui recommanda de leur abandonner quelques pieces de vin, pour les encourager à tout détruire : *Faites si bien le dégât*, lui écrivoit-il, *qu'on n'y retourne plus ; car vous êtes aussi-bien officier de la couronne, comme je suis, & si je suis roi, vous êtes grand-maître*.

Tant que la guerre ne s'étoit faite que dans la Bourgogne, le Luxembourg, le Hainaut & l'Artois, les Flamands, loin de s'alarmer des succès de Louis, les voyoient avec une sorte de complaisance : ils tenoient leur princesse au milieu d'eux dans une sorte de captivité ; & comme ils n'aimoient pas des maîtres trop puissants, ils n'auroient pas été fâchés de la voir simple comtesse de Flandre. Mais lorsque les François s'approcherent de leurs frontieres, lorsque la garnison de Tournai porta le ravage dans l'intérieur de leur pays, ils sentirent alors la nécessité de se défendre, & ils leverent en peu de temps une armée de vingt mille hommes. Il leur falloit un chef expérimenté ; ils jetèrent les yeux sur Adolphe de Gueldres, ce fils inhumain qui avoit forcé son pere à le déshériter. Ils le tirèrent de sa prison, le déclarerent leur général, & promirent de lui faire épouser leur princesse, s'il parvenoit à délivrer le pays de la garnison de Tournai. Adolfe animé par un si puissant motif, prit la conduite de leur armée & s'avança sous les murs de Tournai : mais comme il n'avoit qu'une autorité précaire sur les

Ann. 1477.

Mort d'Adolfe de Gueldres & du duc de Clarence.

Pontan. *Gelric.*

Hume, *hist. d'Anglet.*
Manusc. de le Grand.

troupes qu'il conduisoit , il ne put étoufer la rivalité qui subsistoit depuis long-temps entre les milices de Gand & de Bruges , ni les faire agir de concert. La garnison Françoisse sortit de Tournai & tomba au dépourvu sur cete armée mal disciplinée. Adolfe après avoir fait d'inutiles efforts pour empêcher la déroute expira sur le champ de bataille. Cete nouvele fut la plus heureuse qu'on pût apprendre à l'héritiere de Bourgogne : si Adolfe fût retourné vainqueur , la nouvele Andromede aloit être sacrifiée au monstre. Un autre amant de la princesse venoit de périr malheureusement , c'étoit le duc de Clarence , frere d'Edouard , & alors veuf de la fille aînée du comte de Warwick.

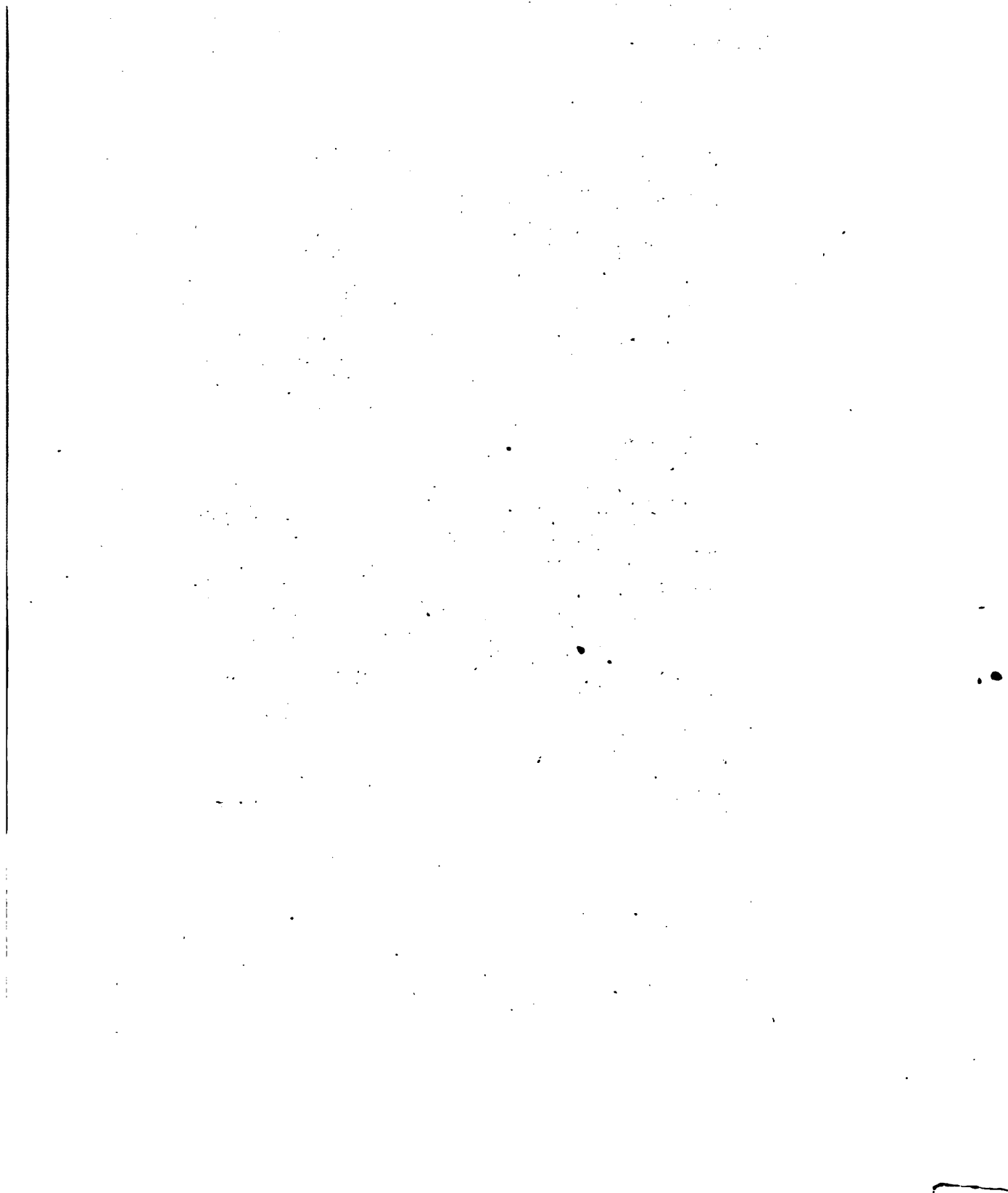
Clarence étoit fortement apuyé à la cour de Bourgogne par la duchesse douariere sa sœur ; & quoique l'on ne se flatât pas d'obtenir le consentement d'Edouard , ennemi secret de son frere , on ne doutoit point que le peuple Anglois ne se déclarât , s'il en étoit besoin , pour une aliance si utile à la nation : déjà l'on avoit fait passer dans ce dessein quelques troupes à Calais , sans en rien communiquer au monarque. Louis mieux informé de ce qui se passoit en Angleterre qu'Edouard lui-même , ne tarda pas à l'avertir de cete intrigue qu'il lui représenta comme un attentat contre son autorité , & le premier indice d'une conspiration prête à éclater. Edouard fit arrêter son frere , & consulta Louis sur ce qu'il avoit à faire. Louis répondit à cete consultation par ce vers de Lucain :

Tolle moras : semper nocuit differre paratum.

En conséquence Edouard suscita des délateurs contre son frere qui l'acusèrent d'avoir tenu des discours injurieux au roi , & à la nation : il fut condamné par arrêt du parlement d'Angleterre à perdre la vie. On lui laissa le choix de sa mort : il demanda , dit-on , à être noyé dans un tonneau plein de malvoisie.

La mort du duc de Clarence & d'Adolfe de Gueldres dé-







MAXIMILIEN I.

Empereur.

Né en 1459. Mort le 12. Janvier 1519.

livrera Maximilien , frere de l'empereur Frédéric , de ses plus redoutables rivaux : il ne restoit plus que le fils du duc de Cleves , mais la princesse qui le connoissoit avoit conçu pour lui une aversion que ne put détruire toute l'adresse du pere. D'ailleurs , quels secours les Flamands eussent-ils pu attendre d'un si foible prince ? Toutes les voix se réunirent donc en faveur de Maximilien : son âge , la qualité de fils unique de l'empereur , le crédit & la faveur qu'il avoit déjà lui-même parmi les princes de l'Empire , tout concouroit à le faire regarder comme le prince le plus digne d'épouser l'héritiere de Bourgogne , & le plus capable de résister avec succès aux entreprises de Louis. On l'avertit qu'il étoit temps d'agir , & en même temps on disposa l'esprit de la princesse à écouter favorablement les propositions de ce nouvel amant : on lui représenta que son pere l'avoit promise autrefois à ce prince ; qu'elle-même avoit donné son consentement. Marie ne pouvoit avoir aucune répugnance pour un homme qu'elle n'avoit jamais vu ; elle étoit forcée de prendre un parti ; ainsi elle céda sans peine aux remontrances de ses sujets : les articles furent dressés , & Maximilien se mit en route pour se rendre dans les Pays-Bas. Le roi ayant reçu avis qu'on travailloit à ce mariage , n'oublia rien pour le traverser ; il fit proposer de nouveau le dauphin comme le seul rival qui pût supplanter Maximilien. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ne cherchoit qu'à embarrasser le conseil de Flandre , & à faire différer le mariage de la princesse , s'il ne pouvoit absolument l'empêcher ; mais quand même il auroit alors agi de bonne foi , il est douteux qu'il eût réussi. Quelle confiance auroit prise Marie dans un prince qui avoit sacrifié ses lettres aux députés de Flandre , auquel elle imputoit la perte de Hugonet & d'Imbercourt , & qui travailloit avec tant d'acharnement à la dépouiller de son héritage ? Ne pouvant se faire écouter dans le conseil de Flandre , Louis envoya Gaguin général des Mathurins , pour représenter aux électeurs & aux princes de l'Empire que les rois de France ayant été de tout temps les

Ann. 1477.
Mariage de
Marie de Bour-
gogne avec
Maximilien.
Gaguin.
Chron. Scand.
Manusc. de
le Grand.

Ann. 1477.

aliés du corps Germanique, il étoit de l'intérêt des deux nations de ne pas rompre des liens si anciens & si sacrés; que le mariage en question ne seroit valable qu'autant qu'il y donneroit son consentement; que l'héritière de Bourgogne étant princesse du sang, sa proche parenté, sa vassale, les loix du royaume ne lui permettoient pas de se marier contre le gré du chef de sa maison, son seigneur & son souverain, que l'empereur & son fils devoient penser plus d'une fois à ce qu'ils aloient faire, & à ne pas alumer entre les deux nations une guerre sanglante & durable. Cete tardive négociation ne réussit pas mieux que la première : l'heureux Maximilien s'approchoit de la Flandre accompagné des archevêques de Maïence & de Trèves, des marquis de Brandebourg & de Bade, des ducs de Saxe & de Bavière, & d'un grand nombre d'autres princes. Sa dépense ne répondoit pas à la magnificence de son cortège. L'empereur son pere, à qui son extrême avarice faisoit oublier toutes les bienfaisances, l'avoit fait partir si pauvre, qu'il falut que les Flamands le défrayassent pendant une grande partie de la route. On ajoute que Marie commença par lui donner des habits. Le lendemain de son arrivée à Gand, on célébra les noces; mais les circonstances ne permettoient pas de se livrer à la joie. Les troupes Françoises répandues dans les Pays-Bas, réduisoient en cendres Orchies, Turquoin, Fresne-les-Buffeaux, Saint-Sauveur, Marchiennes & Harbec.

Mécontentement du prince d'Orange : il excite une révolution dans le comté de Bourgogne.

Ibidem.

La guerre ne se faisoit pas avec moins de fureur dans les deux Bourgognes : il faut en expliquer l'origine. Après la mort de Charles, Louis, comme nous l'avons déjà dit, avoit envoyé dans le duché de Bourgogne les seigneurs de Craon & de Chaumont, & Jean de Châlons, prince d'Orange, qu'il avoit attiré à son service en lui promettant la lieutenance générale du duché & du comté de Bourgogne, & la restitution de tous les biens de sa maison. Le prince d'Orange se servit utilement de son crédit pour engager la noblesse & les villes à se soumettre volontairement au roi : les Etats du duché avoient

prêté le ferment de fidélité, & paroïssent contents des conditions qu'on leur avoit accordées. Les troupes du roi commandées par les trois généraux entrèrent dans le comté, & furent reçues sans résistance dans la plupart des villes; mais la noblesse montra plus d'attachement pour le sang de ses anciens maîtres, & se cantona dans ses châteaux. Louis, qui malgré les importants services que le prince d'Orange venoit de lui rendre, n'avoit pas encore en lui une entière confiance, ne crut pas devoir lui donner le gouvernement en chef de ces deux provinces; il le donna au sire de Craon avec un pouvoir presque illimité. Les provisions accordées à ce gouverneur portoient que pour le repos & la tranquillité des deux provinces, Craon pouroit faire tout ce que feroit le roi lui-même s'il étoit sur les lieux, assembler les Etats, commander la noblesse, faire grace, convoquer le ban & l'arrière-ban des provinces de Dauphiné, du Lyonnais, du Forêt, du Beaujolois & de Champagne. Après avoir nommé ce gouverneur, le roi ne craignoit plus de donner la lieutenance générale du comté de Bourgogne au prince d'Orange, qui ne fut pas content de se trouver subordonné à Craon. Philippe de Hochberg de la maison de Bade, fut nommé maréchal de Bourgogne, & dans la suite le roi lui donna le château de Jou qui couvroit la province du côté de Neuchâtel. Philippe Pot fut fait premier chevalier du parlement institué par lettres données à Aras le 18 de Mars, pour être composé de gens notables. Jean de Damas non-seulement fut conservé dans son gouvernement de Mâcon, mais il obtint six gentilshommes pour servir sous lui, & cinq mille livres de gages pour leur entretien. Tout paroïssoit tranquille: le prince d'Orange, quoique mécontent de la préférence qu'on avoit donnée à un homme qu'il regardoit comme son inférieur, se contenta quelque temps, espérant que du-moins on lui rendroit les places & les terres qu'il réclamoit en Franche-Comté, & qui étoient alors occupées par ses oncles: il en écrivit au roi qui ordonna en effet qu'on donnât au prince une pleine satis-

 Ann. 1477.

Ann. 1477.

faction. Mais Craon, soit qu'il crût qu'il n'étoit pas prudent de rendre ce prince trop puissant, soit qu'il ne cherchât qu'à humilier un lieutenant qui lui obéissoit à regret, éluda sous différents prétextes les ordres du roi. Le prince s'en plaignit; mais Louis qui le croyoit hors d'état de lui nuire, & qui ne vouloit pas mécontenter Craon, n'insista que foiblement. Poussé à bout, & ne respirant que la vengeance, le prince ne balança plus à se réconcilier avec les oncles; & par leur entremise il fit sa paix avec Marie de Bourgogne, qui non-seulement le reçut en grace, mais le créa son lieutenant-général dans les deux Bourgognes, avec pouvoir de disposer de tous les deniers de ces provinces sans en rendre compte. Muni de ces pleins pouvoirs, il conféra avec la principale noblesse; & lorsqu'il se crut en état d'agir, il écrivit aux maire & échevins de Dijon, que bientôt les François aloient être chassés du comté de Bourgogne; qu'on se donnât bien de garde de les recevoir dans Dijon, parce que ce seroit perpétuer une guerre qui ruinerait le pays. L'effet suivit de près la menace: les deux freres Claude & Guillaume de Vaudrai rassemblent des troupes, & se saisissent en un moment de Vesoul, de Rochefort & d'Auxone. Craon voulant reprendre Vesoul, se laissa surprendre lui-même par un stratagème. Vaudrai fit sortir pendant une nuit très-obscur tous les trompetes, qui se placerent dans différents endroits & sonnerent la charge. Craon craignit de se trouver envelopé de toutes parts, & ne songea qu'à prendre la fuite. Vaudrai saisit cet instant pour faire une sortie, tomba sur les François en désordre & les tailla presque tous en pieces. La perte fut si considérable, que Craon qui s'étoit d'abord réfugié à Grai, ne s'y crut pas en sûreté, & repassa dans le duché. Le roi informé de cete révolution, ne put modérer sa colere; il écrivit à Craon que s'il se rendoit maître de la personne du prince, *il le brûlât, qu'il le pendît & le brûlât ensuite.* Il donna ordre qu'on lui fit son procès: l'arrêt porté que *Jean d'Arlon (prince d'Orange) comme faux & traître Chevalier, à confiscation de corps & biens, sera pris pour être exécuté, &*
faute

faute de ce , sera pendu par les pieds. Son éfigie fut pendue en éfet dans toutes les villes de Bourgogne : on rasa sa maison à Dijon. Mais ce suplice en peinture ne l'arêta pas : à l'argent qu'il put retirer de la province , il joignit ses propres biens qui étoient très-considérables , & avec ces sommes & d'amples promesses , il atira des renforts de Suisses ; car quoiqu'ils touchassent alors des pensions du roi , ils redoutoient le voisinage des François , & ne les voyoient qu'à regret s'établir dans une province limitrophe. Sans renoncer directement aux traités qu'ils avoient avec la France , ils n'étoient pas fâchés que leur jeunesse se rendît à l'invitation du prince d'Orange. Louis qui avoit pour ambassadeurs auprès des Cantons , Rochechouard , Baudricourt , & le premier président de Toulouse , se plaignit de cette permission comme d'une contravention aux traités , répandit de l'argent , & obtint une défense générale , sous peine de la vie à tous ses sujets des Cantons , de porter les armes contre les François. Cete défense ou ce ban , comme on parloit alors , ne s'observa pas à la rigueur : les Suisses continuerent de fournir des recrues au prince d'Orange : bientôt les François ne posséderent plus dans le comté de Bourgogne que la ville de Grai , où commandoit le vieux Salazar. Hugues de Châlons , plus connu sous le nom de Château-Guyon , vint investir cete place avec une cavalerie nombreuse , & quelques corps d'infanterie qui devoient être joints par de nouveaux renforts. Craon prévint cete jonction , batit l'armée de Château-Guyon , & le fit lui-même prisonnier ; mais tandis qu'il remportoit cet avantage dans le comté , Toulonjon & Marigni passerent dans le duché , prirent quelques places & y excitèrent une fermentation générale. Un nommé Chrétiennot se mit à la tête d'un parti à Dijon , tua le premier magistrat & faillit à se rendre maître de la ville. Châlons étoit sur le point de se révolter ; déjà les échevins tenoient des conférences avec Toulonjon , lorsque Damas parut & fit rentrer tout le monde dans le devoir. Craon informé du danger qui menaçoit le duché , acourut

Ann. 1477.

Ann. 1477.

pour s'opposer au progrès de Toulonjon & de Marigni; ils disparurent à son approche: après avoir repris les places dont ils s'étoient emparés, il rentra dans le comté, atira une partie de la garnison de Dole dans une embuscade, & la tailla en pieces. Il crut que les habitants, éfrayés d'une perte si considérable, ne tarderoient pas à se rendre; il se détermina donc à faire le siege de cete capitale; un bourgeois de Berne commandoit la garnison. Craon, après avoir batu la place pendant huit jours, donna ordre de monter à l'assaut sans examiner si la brèche étoit praticable, il fut repoussé avec perte: un second assaut ne fut pas plus heureux, & il perdit environ mille hommes dans ces deux atakes. Ayant appris que les ennemis s'avançoient pour le combattre, il leva le siege avec précipitation, & se retira du côté du duché; mais il fut atteint par les freres de Vaudrai qui le surprirent dans sa marche, attaquèrent les François en désordre & les taillèrent en pieces. La consternation se répandit dans le duché; on s'attendit à voir bientôt l'armée victorieuse passer la Saone & venir former le siege de Dijon. Les Vaudrai qui vouloient avant tout chasser entièrement les François de la Franche-Comté, se déterminèrent au siege de Grai. Comme ils n'espéroient pas d'emporter de vive force une place avantageusement située, munie de toutes sortes de provisions & défendue par Salazar; ils commencerent par corrompre les habitants: ensuite ils s'aprocherent pendant une nuit fort obscure, un vent violent empêcha qu'on n'entendît le bruit de leur marche. On dresse des échelles, soixante hommes des plus dispos escaladent les murs & ouvrent une porte; l'armée entre avant que la garnison François puisse se rassembler: on se bat dans les rues; le tumulte, les cris, l'obscurité redoublent l'horreur du combat. Les François s'apercevant qu'ils avoient à se défendre contre les ennemis & contre leurs propres hôtes, mettent le feu à la ville, & veulent se faire jour au-travers des flammes: presque tous périssent. Salazar à demi-brûlé se sauva avec une centaine d'hommes dans le châ-

teau , d'où s'étant enfui à travers mille dangers , il vint rassurer par sa présence la ville de Dijon.

Ces fâcheuses nouvelles déterminèrent le roi à écouter les propositions de Maximilien : quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'on pût parvenir à une paix finale , Louis jugea qu'une trêve lui seroit utile pour réparer les pertes qu'il avoit faites en Bourgogne , pour mieux connoître les ressources de son nouvel adversaire , & s'assurer des dispositions des princes voisins.

Maximilien presque aussitôt après la cérémonie de ses nocces , envoya des ambassadeurs au roi pour se plaindre de ce qu'au mépris du traité de Soleure il étoit entré à main armée dans le Etats de la maison de Bourgogne , & y exerçoit encore des hostilités : il offroit la paix , & déclaroit qu'en cas de refus , le courage & les forces ne lui manqueroient pas pour se défendre. Louis répondit qu'il n'avoit pris les armes que pour maintenir les droits de sa couronne , comme il y étoit obligé par le serment qu'il avoit fait à son sacre ; que Marie lui retenoit des provinces reversibles à la couronne par le décès de Charles , dernier duc de Bourgogne ; qu'elle en occupoit d'autres pour lesquelles elle devoit rendre hommage ; qu'il étoit prêt d'accorder la paix , pourvu que ce ne fût pas aux dépens de ses droits : en même tems il nomma le chancelier Doriole , Philippe Pot , seigneur de la Roche , Guy Pot , comte de Saint-Pol , Antoine de Crevecœur , Guillaume Bische , Filbert de Boutillac , & Thomas Taquin ses chambélans , en qualité de ses ministres plénipotentiaires , pour conférer à Lens avec ceux de Maximilien : ce furent Jean de Lannoi , Gontard de Staremborg , Pierre Bougard , Jean d'Auffai & Josse Chappes , conseillers du duc & de la duchesse d'Autriche. Ces ministres convinrent d'abord d'une trêve de dix jours , & avant qu'elle fût expirée , ils la prolongerent sans en déterminer la durée , stipulant seulement qu'elle dureroit encore quatre jours après que l'une des deux puissances auroit envoyé dire à l'autre qu'elle y renonçoit. Cete trêve fut religieusement observée dans les Pays-Bas ,

Ann. 1477.

Trêve entre
le roi & Maxi-
milien.

Ibidem.

Ann. 1477.

mais elle ne fut point publiée en Bourgogne. Louis importuné des plaintes que la province formoit contre le sire de Craón, & imputant à l'avarice de ce général tous les malheurs de cete guerre, lui ôta son gouvernement, & le renvoya dans ses terres. Il nomma pour le remplacer Charles d'Amboise, plus connu sous le nom de Chaumont, qui aux vertus militaires joignoit la grandeur d'ame, l'humanité & un parfait désintéressement.

Négociations.

*Commines.
D. Caln et.
Ferrerias.
Le Grand.*

L'ardeur avec laquelle Louis s'étoit livré à la guerre, ne lui avoit point fait perdre de vue les négociations. Prévoyant que Maximilien ne seroit pas plutôt reconnu dans les Pays-Bas, qu'il mettroit tout en œuvre pour entraîner Edouard dans son parti, il prit sagement les devants, & fit passer en Angleterre Gui archevêque de Vienne, Olivier Guérin son maître-d'hôtel, Olivier le Roux maître des comptes, Jean le Breton général des monnoies & trésorier des guerres. Il ne manqua pas, selon l'usage, de faire embarquer avec eux des sommes considérables pour Edouard & les gens de son conseil : cet argent donna tant de poids aux raisons de l'archevêque, que la treve qui n'étoit que de sept ans, fut prolongée pour la vie des deux rois & un an au-delà.

Peu après, Louis fit partir pour Nanci Jean Rapine son maître d'hôtel, & Brisé écuyer d'écurie, afin de renouveler les anciennes aliances qui subsistoient entre la Lorraine & la France. On doit se rapeler que René, après avoir amené au roi le grand bâtard de Bourgogne, ofensé de l'accueil qu'il reçut du monarque, & craignant même pour sa liberté, s'étoit retiré précipitamment dans son duché. Louis qui dans les circonstances présentes ne cherchoit qu'à diminuer le nombre de ses ennemis, ne balança pas à faire lui-même les premières démarches, & René qui avoit le plus grand intérêt à ménager la bienveillance du monarque, accueillit avec transport ses ambassadeurs : les traités furent confirmés.

La république de Venise avoit été constamment attachée au parti de Charles, dernier duc de Bourgogne ;

& en conséquence avoit encouru la haine de Louis qui avoit ordonné aux armateurs François de donner la chasse à tout vaisseau Vénitien. Après la mort de Charles, la république voyant l'ascendant que prenoit la France, envoya Dominique Gradenigo, en qualité d'ambassadeur, pour se réconcilier avec le roi, & assurer la liberté du commerce. Louis consentit à rendre son amitié à la république à deux conditions; la première, qu'elle n'auroit aucune alliance avec l'héritière de Bourgogne; la seconde, qu'elle vivroit en paix avec la république de Florence qu'il avoit prise sous sa protection.

L'Espagne étoit la seule puissance que Louis eût alors à redouter. Pour n'en avoir rien à craindre & pouvoir enfin se livrer tout entier à l'exécution de ses projets contre la maison de Bourgogne, il prit le parti de reconnoître Ferdinand & Isabelle rois de Castille, & à cete condition, il obtint une prorogation de treve. Alphonse roi de Portugal, qui s'étoit toujours flaté que le roi le mettroit en état de faire valoir les droits de Jeanne sa niece sur la Castille, & qui étoit encore en France pour solliciter des secours, ne fut pas plutôt instruit de ce traité, qu'il perdit toute espérance; il craignit même que le roi, pour mieux cimenter cete nouvele alliance, ne le livrât à Ferdinand. Les froideurs qu'on lui fit essuyer à la cour le confirmèrent dans ce soupçon injurieux: il ne pouvoit repasser en Portugal que sur des vaisseaux François; ainsi il publia que son dessein étoit de renoncer au monde, & de se consacrer aux exercices de la pénitence. Il écrivit au prince Dom Juan son fils pour lui dire un éternel adieu, & lui ordonna de se faire couronner roi sans perdre un seul instant: tel est, disoit-il, la volonté du ciel, & le bien de nos sujets l'exige. Après avoir fait partir cete lettre, il se déroba sans rien dire, & alla se cacher dans une solitude. Le bruit se répandit qu'il avoit passé les mers, & qu'il étoit allé en pèlerinage à Jérusalem; mais on le chercha avec

Ann. 1477-

Traité avec les rois de Castille : Alphonse roi de Portugal retourne dans ses Etats.

Ferreras, hist. d'Espagne. Manusc. de le Grand.

Ann. 1477.

tant de soin qu'on le découvrit dans un village près de Honfleur. Louis informé par les espions qu'il entretenoit dans le conseil de Castille, que Ferdinand & Isabelle négocioient avec Maximilien, & voulant leur opposer un rival toujours redoutable malgré ses longues disgraces, pressa Alfonse de retourner dans ses Etats, & fit contribuer la province de Normandie aux frais de l'embarquement. Cependant Dom Juan, conformément aux ordres de son pere, avoit assemblé ses Etats de Portugal & venoit d'être proclamé roi : à peine la cérémonie de son couronnement est-elle achevée, qu'on vient lui annoncer que le roi son pere est débarqué. N'écoutant plus que les sentimens de la nature, il abdique sa souveraineté, se dépouille des ornemens de la royauté, & vole dans les bras de son pere. Envain Alfonse lui ordonne de reprendre la couronne, son fils pour la première fois ose lui désobéir, & ne veut d'autre titre que celui du plus fidele de ses sujets.

Procès du duc
de Nemours.

*Manuscrit de
la biblioth. de
M. le président
de Mesnieres.*

Tandis que le Portugal jouissoit d'un spectacle si touchant, la France étoit éfrayée par un de ces exemples de sévérité que les circonstances peuvent rendre nécessaires, mais dont l'effet est toujours douloureux & terrible. Jaques d'Armagnac, duc de Nemours, malgré ses sermens réitérés d'être fidele au roi, avoit trempé dans presque toutes les conspirations qui s'étoient formées contre l'autorité souveraine : il s'étoit secrètement attaché au duc de Guienne dans le temps que ce prince ne songeoit qu'à exciter une guerre civile. Après la mort funeste du duc de Guienne, Nemours n'avoit pas cessé d'entretenir des correspondances avec le comte d'Armagnac qui fut massacré dans Lectoure. Privé de ces deux chefs, il prêta l'oreille aux invitations du connétable, qui de concert avec les ducs de Bretagne & de Bourgogne, apeloit les Anglois en France : il avoit reçu le scélé de ce premier officier de la couronne ; il lui avoit envoyé de fréquents messages ; le connétable dans ses dépositions ne l'avoit

pas épargné. Ces motifs suffirent au roi pour le faire arrêter ; il en donna la commission au sire de Beaujeu qui vint à la tête d'une armée l'investir dans la ville de Carlat. La duchesse de Nemours, fille du comte du Maine, & cousine-germaine du roi, étoit alors en couches : ayant appris qu'on venoit arrêter son mari, elle fut saisie d'un tel effroi, qu'elle mourut deux ou trois jours après. Nemours acablé de douleur, ne songea plus qu'à se défendre. Quoique Carlat passât pour une ville imprenable, & qu'il eût pris soin d'y amasser des provisions pour deux ou trois ans, il traita avec Beaujeu, & se remit entre ses mains à condition qu'on lui sauveroit la vie, & qu'il auroit la liberté de se justifier. Il fut aussitôt conduit à Vienne, ensuite renfermé au château de Pierre-encise dans une prison humide & froide. Il se fit en lui une révolution si grande, qu'en peu de jours ses cheveux devinrent tout blancs : on l'amena à la Bastille, où il fut d'abord logé assez commodément. Bientôt après sur quelques indices qu'il avoit travaillé à corrompre ses gardes, il fut renfermé dans une cage de fer. Le roi commit pour instruire son procès le chancelier Pierre Doriole, Louis de Graville seigneur de Montaigu, Jean le Boulanger premier président, Jean de Blosset seigneur de Saint-Pierre, Boufile le juge vice-roi de Roussillon, maîtres Jean Baillet & Thibaut Baillet, maîtres des requêtes, Jean du Mas seigneur de l'Isle, huit conseillers au parlement, & maître Aubert le Viste rapporteur & visiteur des lettres de chancellerie. Nemours protesta d'abord contre la commission, alléguant sa qualité de pair de France & le dernier traité qu'il avoit fait avec le sire de Beaujeu en se remettant entre les mains du roi. Il récusâ nommément Aubert le Viste qui s'étoit porté pour son délateur ; on n'eut aucun égard à ces protestations qu'il continua de renouveler à chaque interrogatoire. On avoit contre le duc des soupçons fondés, mais nule preuve complete. Depuis l'acomodement qu'il avoit fait avec

Ann. 1477.

Dammartin, on ne l'avoit point vu porter les armes contre son souverain, on n'avoit même aucune piece authentique qui prouvât qu'il eût agi de concert avec les ennemis de l'Etat. La plupart des dépositions qu'on avoit recueillies contre lui se contredisoient manifestement : les plus graves ne le chargeoient que d'avoir été instruit des complots formés contre le souverain ; mais alors il n'y avoit point encore de loi capitale contre ceux qui ayant eu connoissance d'une conspiration, n'en avoient pas dénoncé les auteurs. Nemours après s'être défendu long-temps & avec beaucoup de présence d'esprit sur les liaisons qu'il avoit eues avec le connétable & le comte d'Amagnac, voyant bien qu'on étoit instruit d'une partie de ses manœuvres, & voulant éviter le tourment de la question, prit enfin le parti d'avouer beaucoup plus qu'on ne lui demandoit. Soit qu'il crût rendre sa cause plus favorable en y impliquant les hommes les plus distingués de l'Etat ; soit qu'il n'aspirât qu'à se venger de ceux qui l'avoient mal servi & auxquels il imputoit sa perte, il révéla ou imagina un nouveau complot, où se trouvoient impliqués Jean de Bourbon, les princes de la maison d'Anjou, le comte de Dammartin, & presque tous les capitaines des compagnies d'ordonnance. Il dit qu'il avoit eu tort de ne pas révéler plutôt cet important secret ; mais il s'en excusa sur ce qu'il auroit eu à craindre de la part des auteurs de la conspiration, & sur le refus que le roi avoit fait de le laisser venir à la cour toutes les fois qu'il lui en demandoit la permission. Croyant avoir disposé favorablement l'esprit du monarque par cete confession volontaire, il demanda & obtint la permission de lui écrire. « Sire, » lui marque-t-il, j'ai tant méfait envers Dieu & envers vous, que je vois bien que je suis perdu si » votre grâce & miséricorde ne s'étend jusqu'à moi.... » Faites-moi grace & à mes pauvres enfants ; ne soufrez pas que pour mes péchés je meure à honte & » confusion & qu'ils vivent en déshonneur & au pain » quérir ;

» querir ; & si avez eu amour à ma femme , plaife
» vous avoir pitié du malheureux mari & orphelins.....
» Pour Dieu , Sire , ne souffrez qu'autre que votre mi-
» séricorde , clémence & pitié , soit juge de ma
» cause ». Le roi fut inexorable , il renvoya la lettre
aux commissaires , ordonnant qu'elle fût insérée dans
le procès pour tenir lieu de confession. Le procès
commencé depuis près de deux ans touchoit à la fin ,
& Nemours persifloit toujours à protester contre les
commissaires , prétendant qu'en qualité de pair de
France il ne devoit être jugé que par le roi séant en
son parlement dûment garni de pairs. Le roi rejeta sa
demande ; il fonda ses refus sur la renonciation que
Nemours avoit faite quelques années auparavant à
son droit de pairie , si jamais il manquoit à ses ser-
ments. Le chancelier Doriole , quoiqu'il ne pût igno-
rer la volonté du roi , suspendit la procédure , & repré-
senta à Louis qu'il devoit des égards au rang de l'accusé ,
allié à plusieurs branches de la maison royale & son
très proche parent. Louis à qui ces représentations dé-
plurent , écrivit à Saint-Pierre qu'on se défiât du chan-
celier , lequel lui étoit devenu suspect depuis qu'il avoit
empêché une partie des confessions du connétable ,
dans la crainte que Dammartin ne s'y trouvât impli-
qué. Peu de temps après il révoqua le chancelier &
quelques autres commissaires , sous prétexte qu'il avoit
besoin de leurs services dans la guerre de Flandre , &
il les remplaça par des conseillers du parlement. Ces
nouveaux commissaires avancèrent peu ; & le roi , mal-
gré sa répugnance , prit enfin le parti de renvoyer la
connoissance de cette affaire au parlement de Paris , qu'il
commit pour *continuer & parfaire* la procédure com-
mencée par les commissaires. Le parlement , par égard
pour la naissance de l'accusé , se transporta en corps à
la Bastille , lut à Nemours ses dépositions , reçut pen-
dant plusieurs jours les additions ou les changements
qu'il voulut y faire ; enfin on lui déclara qu'il aloit
être procédé à son jugement. Nemours qui ne cher-

Ann. 1477.

Ann. 1477.

choit plus qu'à éloigner le terme fatal , alégua qu'il étoit clerc , ayant reçu dans sa jeunesse la tonsure des mains de l'évêque de Castres , & demanda à être renvoyé pardevant les tribunaux ecclésiastiques : ce nouvel incident suspendit quelque temps la procédure. Le parlement députa un conseiller pour prendre sur le lieu des informations. Le fait fut avéré par la déposition d'un grand nombre de témoins ; mais en même-temps la cour déclara qu'attendu la nature du crime dont Nemours étoit aculé , on n'auroit aucun égard aux privilèges de la cléricature. Nemours craignant que ce subterfuge n'eût fait une mauvaise impression sur l'esprit de ses juges , dit qu'en aléguant le privilège de la cléricature , il n'avoit songé qu'à acquitter sa conscience , & que son dessein n'avoit jamais été de décliner la juridiction du parlement : il les supplia qu'avant de prononcer son arrêt ils daignassent se rapeler les services que ses ancêtres & lui-même avoient rendus à l'Etat ; qu'ils considérassent qu'il avoit épousé la fille du comte du Maine , cousine-germaine du roi ; que cete princesse du sang l'avoit rendu pere de six enfants , trois garçons & trois filles ; que l'aîné de ses fils avoit à peine neuf ans ; que le second n'en avoit que sept , & que le troisieme âgé de cinq ans étoit filleul du roi ; que sa fille aînée touchoit à sa trezieme année , que la seconde avoit onze ans , & la derniere encore au berceau avoit eu la reine pour maraine ; qu'ils prissent en pitié ces innocentes créatures nées & élevées dans la splendeur , & qui se trouveroient exposées , s'il étoit condamné , à essuyer des outrages , à demander l'aumône , & à n'oser lever les yeux.

On n'atendoit plus que les ordres du roi pour prononcer l'arrêt ; mais le monarque , soit qu'il craignît que la sentence ne fût pas aussi sévère qu'il le desiroit , soit qu'il ne cherchât qu'à donner de l'éclat à cete procédure , transféra le parlement à Noyon où il promit de se rendre lui-même , si les affaires de Flandre le permettoient. N'ayant pu ou n'ayant pas voulu s'y

rendre , il nomma pour son lieutenant-général en cete partie Pierre de Bourbon , sire de Beaujeu , son gendre ; & il joignit au parlement les anciens commissaires qui avoient travaillé à l'instruction du procès , quatre présidents de la chambre des comptes , deux maîtres des requêtes , deux généraux de la chambre des aides de Paris , deux de celle de Rouen , le lieutenant-criminel du bailli de Vermandois , le lieutenant-criminel du prévôt de Paris , & un avocat au châtelet. Tous ces commissaires eurent voix délibérative. Quelques-uns s'excusèrent d'opiner : Aubert le Viste qu'avoit refusé Nemours , & qui cependant n'avoit pas laissé d'assister aux interrogatoires , obtint la permission de s'absenter. Louis de Graville seigneur de Montaigu , & Boufile vice-roi de Roussillon , lesquels servoient dans l'armée qui avoit assiégé Carlat , & avoient garanti les conditions acordées à Nemours par le sire de Beaujeu , supplierent l'assemblée d'être dispensés de donner leur avis , disant *qu'il leur sembloit en leur conscience qu'ils ne le devoient faire*. Enfin le sire de Beaujeu lui-même , quoique représentant la personne du roi & son lieutenant-général en cete partie , ne voulut point opiner , parce que le duc de Bourbon son frere se trouvoit impliqué dans les dépositions du duc de Nemours : il se contenta de ramasser les voix. L'arrêt prononcé au nom du sire de Beaujeu porte , que *Jacques d'Armagnac , duc de Nemours & comte de la Marche , est criminel de lèse-majesté , & comme tel condamné à être décapité ; tous & chacun ses biens sont déclarés confisqués & appartenir au roi*. Ces biens furent partagés entre ceux des seigneurs que le roi vouloit récompenser ; mais ce qu'il y a d'étonnant & de bien propre à donner une étrange idée des mœurs de ce siècle , c'est de trouver à la tête des héritiers du malheureux les noms de ceux qui avoient instruit son procès. Ainsi le seigneur de Beaujeu , au nom duquel l'arrêt fut prononcé , eut pour sa part le comté de la Marche ; le chevalier Boufile eut le comté de

Ann. 1477.

Castres, Blosset seigneur de Saint - Pierre , eut la vicomté & la seigneurie de Carlat : Louis de Gravelle obtint les villes de Nemours & de Pont-sur-Yonne ; le seigneur de l'Isle eut la vicomté de Murat. Les ministres ne furent pas oubliés , Jean de Daillon & Philippe de Commines partagerent entre eux tout ce que le duc possédoit à Tournai & dans le Tournaisis : Imbert de Batarnai seigneur du Bouchage , eut les terres de Fai , Servilles , Biran , Château-neuf , Anglas & la Forêt d'Ailli. Le vicomte de Narbonne , fils du comte de Foix , obtint le comté de Perdrillac ; Jean d'Avaudignon eut Colommières , Pont , & Nogent-sur-Seine , &c.

Après avoir disposé des biens du duc de Nemours , le roi ordonna qu'on procédât à l'exécution de l'arrêt , & que cete exécution se fît aux Hales. On rendit de drap noir la chambre où le prisonnier devoit être conduit : le cheval sur lequel on l'amena étoit couvert d'une housse noire ; & quoiqu'il y eût dans cet endroit un échafaud toujours subsistant , on en dressa un neuf qui fut également couvert de drap noir : & par une barbarie dont on ne trouve aucun autre exemple dans notre histoire , on plaça sur l'échafaud les malheureux enfants du duc de Nemours , afin que le sang de leur pere ruisselât sur leur tête. Nemours amené dans la chambre noire où s'étoit assemblé le parlement , dit que pour acquiter sa conscience il étoit obligé de déclarer que ce qu'il avoit avancé d'une prétendue conjuration contre la personne du roi & du dauphin , dans laquelle se trouvoient impliqués le duc de Bourbon , le comte de Dammartin & plusieurs capitaines des compagnies d'ordonnances , n'avoit aucun fondement , ou n'étoit appuyé que sur des bruits vagues & de vaines conjectures. Il confessa plusieurs extorsions qu'il avoit commises sur quelques particuliers , & demanda qu'on prélevât sur ses biens de quoi les réparer : il voulut être entéré aux Cordeliers de Paris avec l'habit de l'ordre de saint François.

Quoique cete derniere confession du duc de Nemours justifiât pleinement le duc de Bourbon , Dammartin & les autres oficiers qui se trouvoient compromis dans ses premieres dépositions , Louis plus disposé à croire le mal que le bien continua de les regarder comme des hommes suspects , & atendit le moment de la vengeance. Le parlement de Paris effuya lui-même une mortification : trois conseillers avoient opiné à civiliser l'afaire du duc de Nemours : le roi , sans autre forme de procès , les priva de leurs ofices. Le parlement ayant fait des remontrances en leur faveur , reçut cete odieuse réponse : *Je pensois , leur écrivit le roi , vu que vous êtes sujets de la couronne de France & y devez votre loyauté , que vous ne voulussiez approuver que l'on fît si bon marché de ma peau ; & parce que je vois par vos lettres que si faites , je connois clairement qu'il y en a encore qui volontiers seroient machinieurs contre ma personne ; & afin d'eux garantir de la punition , ils veulent abolir l'horrible peine qui y est : par quoi sera bon que je mette remede à deux choses ; la premiere expurger la cour de tels gens ; la seconde faire tenir le statut que ja une fois j'en ai fait que nul en ça ne puisse aléger les peines de crimes de lese-majesté.*

Tels étoient les excès où la colere emportoit Louis : cependant [& c'est une remarque qui ne doit pas échaper à un historien] ce prince que la dévotion ne rendit jamais scrupuleux , sentant aprocher sa derniere heure , se reprocha hautement la mort du duc de Nemours.

Nous avons dit , en rendant compte des chefs d'acuations intentés contre Nemours , qu'il n'y avoit point encore de loi en France contre ceux , qui ayant eu connoissance d'une conspiration , n'en avoient pas dénoncé les auteurs. Louis éfrayé par la découverte de tant de complots vrais ou suposés , porta cete loi fameuse qui ordonne de regarder comme complices tous ceux , qui ayant eu connoissance d'une conspiration contre la personne du roi , de la reine ou du

Ann. 1478.

Négociations
avec l'Angle-
terre.*Rap. Thoyr.
Actes de Rym.
Manusc. de
le Grand.*

dauphin , n'en ont pas dénoncé les auteurs , & les soumet aux peines décernées par les loix contre les criminels de lèse-majesté.

La treve , dont étoient convenus Louis & Maximilien , avoit eu pour motif apparent un desir réciproque de parvenir à une paix finale ; mais il y avoit trop peu d'apparence qu'on pût parvenir à concilier des intérêts si diamétralement opposés , pour croire que ce desir fût bien sincère de part ni d'autre. Maximilien ne vouloit rien céder , & Louis ne vouloit rien rendre : ils ne cherchoient donc véritablement qu'à se faire des aliés & à se mettre en état de recommencer la guerre avec avantage. Edouard , de quelque côté qu'il se rangeât , devoit faire pencher la balance : l'intérêt de la couronne l'attachoit au parti de Maximilien : son intérêt personnel & son genre de vie le retenoient dans celui de Louis. Mais comme il étoit à craindre que le cri de la nation , l'amour de la gloire , ou quelque autre motif , ne l'arrachât à son indolence naturelle & ne le portât enfin à prendre une résolution digne de son rang ; Louis n'oublioit rien pour lui donner le change & balancer par des offres magnifiques toutes les propositions que pourroit lui faire Maximilien. Dans cette vue il alla jusqu'à lui offrir le Hainaut & la Flandre , s'il vouloit armer pour s'en mettre en possession : Louis promettoit même d'affranchir en sa faveur cette dernière province de toute dépendance de la couronne de France. Ces offres étoient trop magnifiques pour être sincères : Edouard sentit le piège , & répondit que des provinces aussi étendues & remplies de places fortes n'étoient pas faciles à réduire ; mais que si le monarque , son alié , vouloit véritablement lui prouver son amitié , il lui cédât simplement les villes d'Ardres , de Boulogne & quelques autres places qui joignoient Calais ; qu'à cette condition il armeroit en sa faveur & aideroit de tout son pouvoir à le mettre lui-même en possession des provinces de Hainaut & de Flandre. Louis étoit bien éloigné de permettre aux Anglois de s'étendre dans le

Continent. Pour se débarrasser des demandes d'Edouard, il prit le parti d'unir le comté de Boulogne au domaine de la couronne. Ce comté avoit appartenu autrefois aux anciens dauphins d'Auvergne ; leurs droits avoient passé dans la maison de la Tour ; mais les seigneurs de cete maison n'avoient pas été assez puissants pour les faire valoir contre l'usurpation des ducs de Bourgogne. Louis traita de ces droits avec Bertrand de la Tour, comte d'Auvergne, & lui donna en échange le comté de Lauragais. Il se présentoit encore une autre difficulté : le comté de Boulogne relevoit du comté d'Artois, le roi n'étoit point en possession de toute cete province, & l'on ne sçavoit pas bien si au premier traité de paix il ne se verroit pas obligé de rendre les villes qu'il y possédoit ; car le comté d'Artois étoit un fief féminin, & par-conséquent appartenoit de droit à Marie de Bourgogne. En ce cas, le roi, comme comte de Boulogne, se seroit trouvé vassal d'un de ses vassaux. Pour lever cete difficulté il transporta de son autorité royale l'hommage de ce comté à l'image de Notre-Dame réverée à Boulogne ; lui présenta un cœur d'or du poids de treize marcs, comme une redevance féodale, & obligea tous ses successeurs à faire l'hommage du comté à cete image & à s'aquiter de la même redevance, lors de leur avènement à la couronne.

Louis qui prenoit tant de précautions pour s'affurer la possession du comté de Boulogne étoit bien éloigné, comme on voit, de le céder aux Anglois. Cependant il sentoit combien il lui étoit important dans les circonstances où il se trouvoit d'entretenir Edouard dans l'inaction. Une nouvele ambassade de la part de ce monarque lui causa de vives inquiétudes : ne devinant point quel pouvoit en être l'objet, il chargea Boufile d'aler recevoir les ambassadeurs, & de leur dérober adroitement leur secret. Boufile s'attacha particulièrement au docteur Langton, & ne tarda pas à sçavoir tout ce que le roi desiroit d'apprendre. Langton lui dit que la chose qu'Edouard souhaitoit le plus, c'étoit l'a-

Ann. 1478.

Union du
comté de Bou-
logne à la cou-
ronne.

Baluze, hist.
de la maison de
la Tour d'Au-
vergne.

Manusc. de
le Grand.

Ann. 1478.

complissement du mariage d'Elisabeth sa fille avec le dauphin ; qu'on murmuroit en Angleterre de ce que le roi de France n'étoit point encore entré en paiement des cinquante mille écus stipulés pour la rançon de la reine Marguerite ; que les Anglois atendoient avec impatience l'arivée du prince d'Orange chargé de négocier au nom de Maximilien & de la duchesse douariere de Bourgogne ; mais que le roi de France pouvoit toujours compter sur les amis qu'il avoit dans le conseil d'Edouard , & particulièrement sur le lord Hastings , grand chambélan. Louis informé de toutes ces particularités , fit partir sur-le-champ un courier pour porter à Edouard dix mille écus à compte sur la rançon de la reine Marguerite , & promit de terminer incessamment le mariage désiré. Edouard fut si content de Louis qu'il envoya ordre à ses ambassadeurs de changer , si le roi de France le jugeoit à propos , en une paix finale & solide la treve qui subsistoit entre les deux nations. Louis éluda la proposition : pour obtenir cete paix , il eût été obligé de faire de nouveaux sacrifices : la treve qui devoit subsister aussi long-temps que la vie des deux rois lui suffisoit pour l'acomplissement de ses desseins.

Négociations.
Dons excessifs
du roi.

Tranquille du côté de l'Angleterre , il députa Lenoncourt pour traiter en son nom avec les princes & les Etats d'Alemagne. Les Liégeois à qui ce député s'adressa d'abord , demandoient à garder une exacte neutralité : ils représentoient que leur Etat ruiné par les dernières guerres , avoit besoin d'une longue paix pour se rétablir ; que faisant partie du corps germanique , ils ne pouvoient se déclarer contre le fils de l'empereur , sans s'exposer à être mis au ban de l'Empire & à s'attirer des malheurs plus grands , s'il étoit possible , que tous ceux qu'ils avoient déjà essuyés. Louis ne goûtoit point ces raisons , ou plutôt il les regardoit comme un honnête refus : il chargea son député de leur représenter , que , braves comme ils avoient toujours été & comme ils étoient encore , les Liégeois ne consenti-
roient

roient jamais à demeurer en paix , tant que la guerre se feroit dans leur voisinage ; que le temps étoit arrivé de se venger des outrages que leur avoient fait essuyer les derniers ducs de Bourgogne ; que la guerre qu'ils feroient à Maximilien n'avoit rien de commun avec l'Empire , & qu'un roi de France étoit assez puissant pour les défendre , s'ils prenoient une résolution sincère de s'atacher à ses intérêts ; que les François approchoient de leurs frontieres , & qu'ainsi il faloit nécessairement qu'ils déclarassent s'ils vouloient qu'on les traitât comme des aliés ou comme des ennemis. Quelques instances que fit Lenoncourt , il ne put obliger les Liégeois à prendre un parti définitif : il se rendit à Langres où il traita plus heureusement avec les députés du duc de Wirtemberg & du comte de Montbéliard : ces deux princes s'engagerent , moyennant une pension de six mille livres , à servir le roi envers & contre tous.

Ann. 1478.

Philippe de Savoie , comte de Bresse , avoit vécu long-temps à la cour de France , il avoit même commandé l'armée du roi en Roussillon : mais ayant reçu quelques sujets de mécontentement , il avoit suivi l'exemple de son frere le comte de Romont , il s'étoit ataché au service de Charles , dernier duc de Bourgogne , & avoit eu part à la plupart des complots qui s'étoient formés contre le roi. Après que Charles fut mort , alarmé de l'ascendant que prenoient les armes du roi , il fit solliciter sa réconciliation avec le monarque , qui , comme je l'ai déjà remarqué plus d'une fois , ne cherchant alors qu'à diminuer le nombre de ses ennemis , non-seulement pardonna au comte , mais lui acorda une pension avec promesse d'un établissement considérable.

Au bruit de ces largesses , l'avidité de Sigismond d'Autriche , comte de Tirol , se réveilla : quoiqu'il fût oncle de Maximilien & obligé par honneur à le défendre , il ne rougit point de demander une pension au roi , auquel il ofroit sa médiation & ses bons offices.

Tome IX.

K k k

Louis désiroit quelque chose de plus encore : *avant que de mettre le mien*, répondit-il, *je veux bien sçavoir s'il fera mon ami.*

De toutes ces aliances, la plus avantageuse fut celle que Louis renoua avec les Cantons : outre les vingt mille livres de pension qu'il leur payoit, il destina une autre somme de vingt mille livres pour faire des pensions particulieres aux magistrats & aux hommes les plus acrédités dans la nation, & il aquit par ce nouveau bienfait une si grande faveur parmi les Suisses, que non-seulement ils s'engagerent à ne point s'oposer à la conquête de la Franche-Comté, mais à l'aider à s'en rendre maître, & qu'ils lui déférèrent le titre de *premier alié* des Cantons.

Pendant que le roi négocioit avec les puissances voisines, il ne négligeoit rien pour attirer dans son parti les seigneurs les plus distingués qui restoit attachés au parti de Marie de Bourgogne & du duc d'Autriche son mari. Pour les amorcer, il fit don à Antoine, grand bâtard de Bourgogne, des comtés d'Ostrevant, de la châtellenie de Bapaume & de la seigneurie de Bouchain : il en usa avec la même générosité, proportion gardée, à l'égard de tous les seigneurs qu'il avoit déjà détachés du service de leur légitime souverain. Le parlement chargé d'enregistrer ces dons multipliés, crut qu'il étoit de son devoir de mettre des bornes aux libéralités excessives du monarque ; ainsi, sur la requi-sition de Saint-Romain, procureur général, il renouvela son opposition à tous dons faits & à faire du domaine de la couronne. Cete démarche du parlement lui concilia l'amour de la nation. On se plaignoit hautement que le roi s'épuisât en largesses dans un temps où, pour subvenir aux frais d'une guerre dispendieuse, il étoit obligé d'établir de nouveaux impôts. Dans les lettres qu'il venoit d'adresser aux Etats de Languedoc, il demandoit à la province 260424 livres de plus que les années précédentes, ajoutant que les autres provinces du royaume étoient plus chargées à proportion,

mais que ces subfides étoient absolument nécessaires pour réunir à la couronne les provinces de Bourgogne, d'Artois & de Flandre, qu'on lui détenoit injustement.

Les droits du roi sur ces deux dernières provinces n'étoient pas aussi clairs qu'il sembloit le supposer. Il est bien vrai qu'elles avoient été anciennement détachées de la couronne & qu'elles devoient foi & hommage ; mais elles avoient été constamment regardées depuis ce temps-là comme des fiefs dont les femmes ne pouvoient hériter : elles n'étoient même entrées dans la maison de Bourgogne que par le mariage d'un des princes de cete branche royale avec l'héritière de Flandre, & par-conséquent le roi ne pouvoit légitimement exiger sur ces comtés que l'hommage & le serment de fidélité. Louis sentoit bien la foiblesse de ses prétentions ; & comme jamais prince ne fut plus attentif à donner un air de justice aux demandes les moins légitimes, il chercha dans la jurisprudence féodale un autre droit capable d'en imposer. C'étoit une loi fondamentale qu'un vassal *felon* & *rebele* *commettoit* son fief ; que le suzerain dont il relevoit pouvoit le poursuivre à main armée, & s'emparer de ses terres. D'après ce principe, il n'est point douteux que Louis n'eût pu citer Charles, dernier duc de Bourgogne, à la cour des pairs de France, le faire déclarer rebele & confisquer toutes celles de ses possessions qui relevoient de la couronne : mais Charles étoit redoutable & l'on n'avoit osé lui faire son procès ; il étoit sans exemple qu'on l'eût jamais fait à un mort : ce fut cependant le parti que l'on prit. Afin de n'avoir pas l'air de condamner un homme sans vouloir l'entendre, Louis offrit des sauf-conduits au duc & à la duchesse d'Autriche, pour venir, soit en personne, soit par procureurs, défendre la mémoire du dernier duc de Bourgogne, qui devoit être jugé selon les loix du royaume, pour crime de désobéissance & de félonie, comme cela s'étoit toujours pratiqué en pareille circonstance. On consentoit à recevoir dans cete assemblée un légat du pape, des

Ann. 1478.

Procès criminel contre Charles, dernier duc de Bourgogne.

Registre du parlement.
Manusc. de le Grand.

Ann. 1478.

députés de la part du roi des Romains & des autres provinces d'Alemagne : la seule chose sur laquelle on insistoit & dont le roi déclara qu'il ne se départiroit jamais , c'étoit que le procès se feroit en France dans la cour des pairs , juges naturels de ces sortes de matieres. Maximilien & Marie qui ne doutoient point de l'issue de ce procès , n'eurent garde de se rendre à cete invitation. La procédure fut intentée criminélement au parlement de Paris : on commença par remettre sous les yeux des juges tous les malheurs dont les princes de la maison de Bourgogne avoient acablé la France , sous les regnes de Charles VI & de Charles VII : l'assassinat du duc d'Orléans , la guerre civile qui en avoit été la suite , l'entrée des Anglois dans le royaume , la proscription du dauphin , les meurtres , les incendies , les pillages , qui pendant le cours de plusieurs années avoient désolé le royaume. On passa ensuite à la guerre du bien public , lorsque Charles n'étant encore que comte de Charolois , avoit porté les armes contre son souverain & lui avoit livré bataille. On insista particulièrement sur le traité de Péronne , ouvrage de la perfidie & de la violence : on raporta le sauf-conduit sur la foi duquel le monarque s'étoit mis à la discrétion d'un prince violent & parjure : des témoins non suspects reconnurent l'écriture (a) : on n'oublia pas la

(a) M. l'abé Legrand , dans les sçavants mémoires qu'il nous a laissés manuscrits sur la vie de Louis XI , soupçonne cependant que le sauf-conduit qu'on produisit alors n'étoit point celui que Charles envoya au roi par le cardinal Balue , & que ce dernier étoit conçu en termes beaucoup moins forts que celui qu'on produisit dans le procès. M. l'abé Legrand a pris pour le véritable sauf-conduit la lettre de créance que Charles envoya au roi avec le sauf-conduit. Rien n'empêche que ces deux pieces ne soient également authentiques. Est-il croyable que dans un fait de notoriété publique , on eût imaginé d'aléguer de fausses pieces ? Le roi & son conseil se seroient-ils gratuitement exposés à être traités de faussaires , lorsque la procédure deviendrait publique ; tandis que Charles n'avoit pu s'excuser d'avoir violé ses serments qu'en récriminant contre le roi , & en prétendant qu'il n'avoit pas dû tenir sa parole à un prince qui gardoit si mal la sienne & qui ne cherchoit qu'à le tromper ? Cete erreur de M. l'abé Legrand , est d'autant plus singuliere , qu'il semble s'être proposé pour objet principal de rétablir la réputation de Louis XI , & qu'il ne manque gueres de palier ou de dissimuler les faits & les circonstances défavorables à son héros.

procédure criminele faite quelques années auparavant , contre Hardi & Ithier , convaincus d'avoir voulu empoisonner le roi , & on fit retomber sur Charles l'atrocité de cete conspiration. Enfin , les dépositions du connétable de Saint-Pol & du duc de Nemours , donnoient bien des soupçons qu'il y avoit eu plusieurs autres conspirations contre la vie du monarque , tramées de l'aveu & à l'instigation du même Charles duc de Bourgogne. Après avoir procédé contre la mémoire du pere , on ataquâ la princesse elle-même ; on lui fit un crime des lettres qu'elle avoit écrites aux Etats de Bourgogne , pour les empêcher de se soumettre au roi , & bien plus encore de celles qu'elle avoit écrites aux Suisses & au roi d'Angleterre , pour les engager à se déclarer en sa faveur : comme vassale de France elle avoit dû commencer par s'adresser à son souverain qui ne lui avoit point refusé le jugement de sa cour.

Ann. 1478.

Intimidés par ces procédures , Marie & Maximilien réclamèrent le secours de l'empereur & de l'empire. Frédéric III toujours dominé par l'avarice , craignoit de s'embarquer dans une guerre dispendieuse : cependant lorsqu'il vint à considérer qu'il s'agissoit de défendre l'héritage de ses enfants & les droits de sa couronne , il ne put se dispenser d'entrer en cause. Il écrivit au roi une longue lettre ou plutôt un manifeste , dans lequel il se plaignoit , qu'au mépris des alliances qui subsistoient de temps immémorial entre la France & l'Empire , le roi sans déclaration de guerre se fût emparé de Cambrai , en eût fait arracher l'aigle impériale pour y placer les fleurs-de-lys ; qu'il eût envahi une partie du Hainaut , & qu'il fût entré hostilement dans la Franche-Comté , quoiqu'il n'eût aucun droit sur ces provinces , & qu'il n'ignorât pas qu'elles relevoient uniquement de l'Empire ; qu'il se fût mis en possession d'une partie de l'héritage du duc de Bourgogne , & que par une procédure inouïe & sans exemple , il cherchât à se maintenir dans ces usurpations en faisant le procès à un mort sur de prétendus crimes qu'on ne lui

Ann. 1478.

avoit jamais reprochés de son vivant. Il ajoutoit que Maximilien son fils & lui ne demandoient qu'à vivre en paix avec la France ; qu'ils avoient fait pour l'obtenir , des ofres que l'on avoit jusqu'alors méprisées ; que puisque l'on préféroit la guerre à la paix, *il prenoit Dieu & les hommes à témoin* que ni lui ni son fils n'avoient donné aucun motif d'en user ainsi à leur égard.

La réponse du roi porte , que mal-à-propos & sans raison , Frédéric lui reproche d'avoir donné le premier atteinte aux aliances qui subsistent entre les rois des Romains & les très chrétiens rois de France , & d'avoir ataqué l'Empire. Il déclare que jamais il n'en eut la pensée , qu'il connoît & qu'il respecte les liens qui unissent ces deux puissances ; qu'il n'a point oublié que c'est un roi de France , qui le premier rétablit l'empire d'occident , le transmet à ses enfants , des mains desquels il est passé à ceux qui l'ont possédé depuis , & qui le possèdent encore : qu'après les services que les rois ses prédécesseurs ont rendus à l'empire , il a peine à s'imaginer que le corps germanique tourne contre lui des armes qui feroient mieux employées à la défense de la chrétienté ataquée de tous côtés par les infideles ; qu'il est du devoir d'un sage & juste empereur de travailler à réunir tous les princes chrétiens pour la cause commune , & non de faire une querele à ses voisins , & d'armer les uns contre les autres des peuples faits pour vivre en bonne intelligence. Il ajoute qu'il s'étonne de la chaleur avec laquelle l'empereur défend & justifie un prince , qui pendant tout le cours de sa vie n'a cessé de troubler la France & l'Empire , & que Frédéric lui-même a déclaré dans des lettres-patentes rebelle & criminel de lèse-majesté.

La guerre
recommence
dans les Pays-
Bas.

Heuter. rer.
Belgic.
Commines.
Belcarius.

Ni ces lettres ni ces procédures que l'on suivoit toujours au parlement ne pouvoient vider la querele : Louis s'avança sur la frontiere & résolut d'entamer la campagne par une entreprise éclatante. Il alla former le siege de Condé ; ville moins considérable pour sa force , que par sa situation entre Tournai & Valanciennes, Sa

garnison ne consistoit qu'en un corps de trois cents hommes , commandés par Mingnoval , capitaine de réputation. La place fut battue sans relâche par quatorze pieces de canon ; & ne recevant point de secours , elle fut obligée de se rendre. Le roi non-seulement lui conserva ses privileges , mais fit réparer ses murailles & y laissa une nombreuse garnison. Maximilien réveillé par le bruit de cete conquête , rassemble promptement les milices de Flandre & les troupes auxiliaires d'Allemagne qu'il avoit déjà reçues de l'empereur , & s'avance jusqu'à Valenciennes pour livrer bataille au roi. Louis qui ne vouloit point exposer au hasard d'une bataille les solides avantages que la politique lui procuroit , dispersa son armée dans les places fortes & se retira lui-même à Cambrai. Maximilien ne trouvant plus d'ennemis à combattre détacha le capitaine Galiot avec huit mille hommes pour battre la campagne & attirer l'ennemi. Galiot s'avança jusque sous les murs du Quesnoi ; où commandoit le comte de Dammartin , & mit le feu aux villages voisins : Dammartin sort avec une partie de sa garnison , fond sur les troupes de Galiot , les disperse & les poursuit avec chaleur jusqu'à l'entrée du camp de Maximilien. Celui-ci étonné de l'audace du général François , connoissant par cet essai l'infériorité de ses troupes , & n'osant plus hasarder aucune entreprise , envoya demander au roi une nouvelle treve. Louis non-seulement l'acorda , mais il l'acheta volontairement à des conditions qu'un ennemi victorieux n'auroit osé lui prescrire : il consentit à rendre toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans le Hainaut & la Franche-Comté , à retirer ses troupes de Tournai , d'où elles portoient le ravage dans la Flandre ; & enfin à évacuer Cambrai. Les François s'étoient emparés de cete place l'année précédente , & y avoient mis garnison : le roi s'y étoit rendu lui-même ; & pendant le séjour qu'il y fit , il gagna tellement le cœur des bourgeois par ses manieres affables & populaires , qu'après son départ ils avoient tenu une assemblée gé-

 Ann. 1478.

Nouvelle treve : restitution de plusieurs places.

Ibidem.

Ann. 1478.

nérale & passé un acte national par lequel ils déclaroient qu'ayant appartenu jadis à la France & vécu sous la protection des rois très chrétiens qui les avoient toujours gouvernés avec justice & bonté ; & qu'ayant eu au-contraire beaucoup à souffrir depuis qu'ils vivoient sous la domination des empereurs dont ils avoient en vain réclamé la protection , ils se remettoient librement sous la protection du roi très chrétien & le supplioient de les recevoir & de les défendre , en conservant leurs privilèges & immunités. Louis devoit des égards à un peuple si reconnoissant : se croyant donc obligé pour satisfaire aux plaintes de l'empereur , de renoncer à la possession de Cambrai , il assembla les bourgeois dans la place publique , leur remit l'acte qu'ils avoient passé en sa faveur , les déclara libres , & les pria pour le bien de la paix , de rétablir l'aigle impériale à la place des fleurs-de-lys : il en est de cet oiseau , leur dit-il , comme des hirondeles , il dispaeroit pendant l'hiver & ne manque pas de revenir au printemps. Au-reste , il déclara qu'il leur conserveroit sa protection , & qu'il entendoit que dans toute cete guerre ils gardassent une exacte neutralité. Marafin , gouverneur de Cambrai , ne s'étoit pas comporté avec la même modération que son maître ; il avoit dépouillé les églises & emporté jusqu'aux reliquaires des saints : Louis qui en fut informé , le condana à une restitution , & donna lui-même douze cents écus de dédommagement aux églises. Cete conduite lui gagna tellement l'affection du clergé de Cambrai , que le chapitre ordonna que le nom de ce monarque seroit inscrit sur la liste de ses bienfaiteurs. Marafin , malgré l'amende à laquelle il avoit été condamné , se trouva encore assez riche pour se faire fabriquer une grosse chaîne d'or. Briquebec , le voyant entrer avec ce nouvel ornement , s'avança d'un air respectueux , & en s'inclinant profondément , voulut baiser la chaîne : *Briquebec , lui dit le roi , adorez-la , mais n'y touchez pas , elle est sacrée.*

La ville de Tournai qui avoit été surprise par une
intrigue

intrigue d'Olivier le Daim , & qui n'eût point consenti volontairement à recevoir une garnison Françoise , fut extrêmement affligée de la perdre. Les bourgeois s'étoient considérablement enrichis avec la garnison ; ils se virent à regret rendus à eux-mêmes.

Ann. 1478.

Le Quelnoi se trouvoit du nombre des villes que le roi s'étoit obligé de rendre à Maximilien : Dammartin , qui commandoit dans cete place , écrivit au roi qu'il étoit le maître de la retirer de ses mains & d'en disposer ensuite comme il le jugeroit à propos ; mais que jamais il ne seroit dit que Dammartin eût rendu une place à l'ennemi. Du Lude s'y transporta par ordre du roi , donna une décharge authentique à Dammartin , & remit ensuite la place entre les mains des députés de Maximilien. Antoine de Chabannes , comte de Dammartin , étoit alors le modele des guèriers. Pierre de Rohan , que sa naissance & ses qualités personnelles avoient déjà élevé au grade de maréchal de France , lui fit demander l'épée dont il se servoit dans les batailles : Dammartin eut peine à condescendre à la priere de son ami. *Je veux garder* , lui écrivit-il , *les statuts du défunt roi , à qui Dieu pardoint , qui ne vouloit point qu'on donnât à son ami chose qui piquât. Mais je l'envoie à Bajaumont qui vous la rendra.* « Dammartin » écrivit à Bajaumont qu'il vendît pour six blancs l'épée » à un pauvre pour en faire dire une messe à monsieur » Saint-George ; qu'il la rachetât ensuite , & qu'il la » remit entre les mains du maréchal ».

Le public qui ne pouvoit deviner le motif qui avoit fait céder au roi une partie si considérable de ses conquêtes , murmuroit contre le dernier traité , & acusoit hautement le monarque de lâcheté ou d'inconséquence. Les gens du conseil eux-mêmes , à qui Louis cachoit ses desseins secrets , ne pouvoient expliquer une conduite si bizarre , & ils en marquerent publiquement leur surprise. Cependant jamais Louis peut-être ne se conduisit avec plus de prudence , & ne donna plus adroitement le change à ses ennemis. Il étoit instruit que

Ann. 1478.

Maximilien , profitant de l'occasion que lui fournissoit l'assemblée d'une diete de l'empire , avoit représenté vivement les conséquences des entreprises de Louis sur des provinces qui ne relevoient point de la couronne de France , & s'étoit concilié un grand nombre de partisans ; que l'empereur Frédéric avoit terminé tous ses différends avec Mathias , roi de Hongrie , lequel s'engageoit même à lui fournir dix mille hommes de troupes auxiliaires ; que ce même empereur avoit menacé les Suisses de les mettre au ban de l'empire , s'ils continuoient à fournir des troupes à la France : enfin qu'il se formoit une ligue redoutable , dans laquelle entroient , non-seulement les princes de l'empire , mais les Vénitiens , les rois d'Aragon & de Castille , & vraisemblablement le roi d'Angleterre lui-même. Il prit le parti de désarmer ces ennemis par une modération aparente , & en cédant volontairement des places que tôt ou tard il eût fallu rendre , parce qu'elles ne relevoient point de sa couronne. Cet air de justice & d'équité , en faisant échouer la ligue d'Allemagne , ruinoit les espérances de Maximilien réduit à ses propres forces. Le motif qui porta le roi à évacuer Tournai , n'étoit ni moins sage , ni moins réfléchi : cete ville , à la vérité , ne relevoit point de l'empire , & conséquemment le roi pouvoit y laisser une garnison ; mais comme cete garnison incommodoit les Flamands , & les obligeoit , pour défendre leurs propres foyers , à se tenir étroitement unis avec Maximilien , le roi jugea sagement que dès qu'ils veroient le danger éloigné , & qu'ils n'auroient plus rien à craindre pour eux-mêmes , ils redeviendroient séditions , & que loin de seconder leur prince , ils lui suscitoient des affaires & se réjouiroient de ses disgraces. L'événement justifia ses vues.

Affaires de
Bourgogne :
prétendue con-
spiration du
prince d'Oran-
ge.
Guichenon.
Le Grand.

Avant que la treve fût publiée en Bourgogne , Chaumont d'Amboise , gouverneur de cete province , étoit venu mettre le siege devant Baune qui l'année précédente s'étoit révoltée. Simon de Quingei , Guillaume de Vaudrai , & Cottebrune avoient rassemblé des trou-

pes pour la secourir , & ils commencerent par s'emparer de Verdun. Chaumont à cete nouvele laisse un corps de troupes devant Baune , & vient avec le reste de son armée ataquier Verdun ; il l'emporte & fait prisonniers Quingei & Cottebrune : de - là il marche à Seure où il prend Vandrai , & ramene les troupes victorieuses devant Baune. Cete place n'espérant plus d'être secourue , accepta toutes les conditions que le général voulut lui imposer. Elle consentit à la perte de ses privileges , & paya quarante mille écus d'amende pour les frais de la guerre : tous les vins furent saisis & confisqués.

Ann. 1478.

Les rapides succès de Chaumont ruinoient les espérances du prince d'Orange , qui n'ayant plus d'autre moyen de se venger , forma , dit-on , le projet d'empoisonner le roi : voici ce qu'on lit à ce sujet. Jean Renoud , originaire de Saint-Chaumont en Lyonnois , & marié à Clermont en Auvergne , s'en aloit à Florence trouver Franciscain un des facteurs des Médicis , qu'il avoit long-temps servi à Lyon. Il fut arêté sur la frontiere & ramené à Saint-Claude où commandoit Erbains. Celui - ci le jugeant homme de résolution , l'adressa au prince d'Orange qui résidoit alors dans la ville d'Arbois : le prince l'examina , le questionna sur divers sujets , & finit par lui demander s'il ne seroit pas bien aise de faire fortune sans aler si loin , & même de la faire beaucoup plus considérable qu'il ne pouvoit l'espérer , soit à Florence , soit par-tout ailleurs. Renoud répondit que pour se tirer de la misere , il n'y avoit rien qu'il ne fût prêt d'entreprendre , & qu'il s'offroit volontiers à le servir envers & contre tous , même contre le roi. Tu es l'homme que je cherche , lui répondit le prince : & en même-temps il se fit apporter un missel & un crucifix , & fit prononcer à Renoud les sermens les plus exécration d'exécuter fidèlement tout ce qui lui seroit commandé : il lui dit ensuite que le roi , après avoir entendu la messe , ne manquoit point de baïser la tenté & les deux coins de l'autel : il

Ann. 1478.

lui mit en main une fiole remplie de liqueur en lui recommandant de prendre bien garde d'y toucher, mais d'y tremper le bout d'une bougie, & en faisant semblant de baiser lui-même l'autel, de froter de cete liqueur les endroits où le roi apliquoit ordinairement la bouche. Renoud reçut le poison, un sauf-conduit, une somme modique d'argent & de grandes promesses. Il étoit prêt à se mettre en route, lorsque Erbains arriva & représenta au prince qu'il ne falloit pas confier une entreprise de cete nature à un François né sujet du roi; qu'il avoit un homme nommé Catherin, dont il répondoit, mais qu'il falloit avant tout s'assurer de Renoud, & commencer par s'en défaire. D'après cete nouvelle résolution, Renoud fut conduit à Salins & chargé de fers. Dans cete situation déplorable, & n'attendant plus que la mort, Renoud se voua à Notre-Dame du Pui & à saint Jaques en Galice: à l'instant ses chaînes tomberent: au moyen de deux lances & de quelques cordes il descendit de la tour où il étoit renfermé, s'enfuit d'abord à Lauzanne, & prit un long détour pour se rendre à Bourges où il trouva le seigneur du Bouchage auquel il fit cete étrange déposition. Quoiqu'elle portât tous les caractères d'une fable imaginée par un misérable sans aveu, qui vouloit se rendre important ou arracher quelque aumône, le roi à qui elle ne manqua pas d'être communiquée, la crut, ou du-moins feignit de la croire. Il adressa les lettres suivantes au parlement: *De par le roi, nos amés & féaux, le prince de Trente-Deniers nous a voulu faire empoisonner; mais Dieu, Notre Dame & monsieur saint Martin, nous en ont préservé & gardé comme vous vèrez par le double des informations que nous vous envoyons, afin que vous les fassiez lire, la salle ouverte, devant tout le monde, & que chacun connoisse la grande trahison & mauvaieseté dudit prince.* Le parlement obéit ponctuellement aux ordres du roi.

Négociations
avec l'Angle-
terre.

Le nom d'Edouard revient souvent sur la scène; ce monarque paresseux & avide, connoissant l'avantage

de sa position & la frayeur qu'il inspiroit au roi, multiplioit ses demandes. Le moindre prétexte, une lettre qu'il recevoit de Bourgogne, étoit un motif suffisant pour envoyer en France de nouveaux ambassadeurs que Louis ne congédioit qu'à force d'argent. La duchesse douairière de Bourgogne, sœur d'Edouard, étoit un des plus dangereux ennemis qu'eût alors le roi : elle agissoit sourdement auprès de la nation Angloise ; elle pressoit vivement son frère de venir la défendre & de la faire jouir de son douaire. Edouard sollicité de toutes parts, ofroit sa médiation : c'étoit la chose du monde que Louis redoutoit le plus, & cependant il n'osoit la rejeter trop ouvertement, de peur d'aigrir le monarque Anglois. A chaque nouvele demande, il lui payoit un quartier de sa pension de cinquante mille écus, ou bien il lui envoyoit dix mille écus à compte sur la rançon de la reine Marguerite d'Anjou : quant aux plaintes de la duchesse douairière de Bourgogne, le roi répondoit qu'il n'avoit jamais cherché qu'à l'obliger ; mais qu'il n'étoit pas juste qu'on abusât sans cesse du nom de cete princesse pour le frustrer de ses droits ; qu'on avoit malicieusement assigné le douaire de cete princesse sur des terres & des places reversibles à la couronne, & qui même y étoient déjà réunies avant que l'on se fût avisé de les céder à la duchesse douairière : qu'il croyoit lui avoir donné une preuve bien forte de son attachement, en lui rendant le Quesnoi : qu'il étoit disposé à lui rendre de même les places qu'elle réclamoit en Bourgogne, pourvu qu'elle consentît à les tenir de sa main, & à lui en faire hommage : que si elle vouloit prendre le parti de se retirer en France, il promettoit d'ajouter à son douaire une pension considérable, & de la traiter avec tous les égards dûs à sa naissance & à son rang. L'affaire qui touchoit le plus Edouard, & sur laquelle le roi ne s'expliquoit point assez clairement à son gré, c'étoit le mariage d'Elisabeth sa fille aînée avec le dauphin. Cete jeune princesse touchoit à l'âge nubile : Edouard demandoit que

Ann. 1478.

*Manusc. de
le Grand.*

Ann. 1478.

le mariage fût accompli, ou que si la santé du dauphin ne le permettoit pas, on payât à la princesse sa dot, ainsi qu'on en étoit convenu au traité de Picquigni. Louis répondit qu'il desiroit avec ardeur l'accomplissement de ce mariage, & qu'il étoit prêt à donner sur cet article toutes les sûretés que l'on voudroit exiger; que par rapport à la dot il avoit fait agiter cette matière dans son conseil, & qu'on y avoit décidé qu'à la vérité la dot devoit être stipulée dans le contrat de mariage, mais qu'elle ne commençoit à courir que du jour de la célébration des noces; que néanmoins on pourroit prendre quelque arrangement sur ce dernier article.

Avec l'Es-
pagne.
Ibidem.

Après s'être procuré quelque repos du côté de l'Allemagne & de l'Angleterre, le roi s'occupa des affaires d'Espagne. La trêve qu'il avoit conclue avec les rois d'Aragon & de Castille, étoit près d'expirer. Les comtés de Roussillon & de Cerdagne étoient, comme nous l'avons dit, l'origine de la querelle entre les couronnes de France & d'Aragon. Louis imagina un moyen de conciliation qui fait honneur à sa politique: il maria Anne, fille d'Amédée, duc de Savoie & d'Yolande de France, à Frédéric d'Aragon, prince de Tarante, second fils de Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, & il s'engagea, en considération de ce mariage, à céder à dom Frédéric la propriété des comtés de Roussillon & de Cerdagne, si ce prince ou son père pouvoient en obtenir l'agrément du roi d'Aragon; & au cas qu'on ne pût obtenir cet agrément, il s'obligea à lui donner en France une terre bâtie, de douze mille livres de rentes, érigée en comté. Le roi Ferdinand, de son côté, promit de donner à son fils deux cent mille ducats, pour acheter une autre terre en France. Cette espèce d'abandon que le roi consentoit à faire de deux provinces, qui lui avoient coûté tant de soins & de sang, en faveur d'un prince de la maison d'Aragon, paroît au premier coup d'œil singulière & bizarre; mais il devoit arriver ou que dom Juan en consentant à cet arrangement perdroit toute espèce de prétentions & de droits sur ces

comtés , au lieu que Louis , qui se seroit réservé l'hommage non-seulement ne perdrait rien , mais acquerrait au contraire un prince intéressé à défendre son héritage , & qui n'eût pu s'y maintenir que par les secours de celui qui le lui avoit si généreusement cédé ; ou que dom Juan refuseroit son agrément , & qu'alors le roi parviendrait aisément à le brouiller avec le roi de Naples son parent , & afoiblirait par cette division la maison d'Aragon. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver : dom Juan , quelques instances que lui fissent le roi de Naples & dom Frédéric , répondit que personne n'avoit droit de disposer de ses comtés ; qu'ils n'appartenoient qu'à lui , & que son honneur étoit engagé à les recouvrer. Louis connoissant l'opiniâtreté du vieillard , s'adressa à Ferdinand & Isabelle , rois de Castille , pour leur demander une nouvelle prorogation de la trêve entre les deux couronnes : il se servit pour cette négociation de Mendoza , appelé le cardinal d'Espagne , auquel il avoit donné l'abbaye de Fécamp. Le cardinal remontra à ses maîtres que la possession tranquille de la couronne de Castille qu'on leur disputoit encore , étoit un objet plus intéressant pour eux que la jouissance du comté de Roussillon ; que Louis étant le seul prince qui pût balancer la fortune entre eux & le roi Alphonse de Portugal , ils avoient le plus grand intérêt dans les circonstances présentes à ménager son amitié. La trêve fut prorogée , & bientôt après on fit un arrangement définitif concernant les comtés de Roussillon & de Cerdagne. On convint que les princes de la maison d'Aragon ne pourroient redemander la jouissance de ces deux provinces , qu'après avoir rendu au roi de France les deux cent cinquante mille écus qu'il avoit donnés pour prix de l'engagement ; & que s'ils prenoient le parti de renoncer à leurs droits , le roi de France leur payeroit encore deux cent cinquante mille autres écus en cinq ans. A cette condition le roi promit de ne jamais assister Alphonse , roi de Portugal , ni la princesse Jeanne de Castille sa niece. Fer-

Ann. 1478.

Ann. 1478.

dinand & Isabelle s'interdirent de leur côté toute alliance avec Maximilien, duc d'Autriche, & Marie de Bourgogne. Dom Juan, roi d'Aragon, informé de ce traité, blâma la conduite de son fils & lui reprocha sa facilité : *Vous connoissez bien peu le roi de France*, lui écrivit-il, *dès qu'on entre en traité avec lui, il faut se tenir pour vaincu : le seul moyen de lui résister, c'est de lui faire face, & de ne jamais l'écouter.* Quelques mois après, ce monarque long-temps malheureux & toujours infatigable, mourut à Barcelone, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il ménageoit tellement ses sujets, & se soucioit si peu d'amasser des richesses, qu'on fut obligé de vendre une partie considérable de ses meubles, pour payer les gages de ses domestiques & les frais de ses funérailles.

Conférences
pour la paix
entre la France
& les Pays-Bas.
*Manusc. de
le Grand.*

Les précautions que prenoit Louis, pour s'assurer de tous les princes qui auroient pu se déclarer en faveur de Maximilien, n'annonçoient pas de sa part des dispositions pour la paix. Cependant, comme en signant la dernière treve, on étoit convenu de nommer des plénipotentiaires pour travailler à ce grand ouvrage, il jeta les yeux sur Saint-Romain & Halleï, l'un procureur, l'autre avocat-général au Parlement de Paris. Ces deux magistrats connus par la fermeté avec laquelle ils avoient toujours défendu les droits de la couronne, ne sachant encore quelles étoient les dispositions du roi, & jugeant par la cession volontaire qu'il avoit déjà faite en accordant la treve, qu'il en pourroit bien faire de plus grandes encore pour obtenir la paix, se transportèrent sur-le-champ au greffe du parlement, & déclarèrent que le roi les ayant nommés pour aviser à aucuns traités qu'on espéroit faire avec le duc d'Autriche, à cause de Mademoiselle de Bourgogne, ils partoient ce même jour ; mais que quelque acomodement qu'ils pussent faire, ils protestoient de nullité de tout ce qu'ils passeroient ou acorderoient contraire ou préjudiciable aux droits du roi. Des âmes aussi entières sont plus propres à veiller au dépôt sacré des loix, qu'à déployer les efforts

ressorts d'une politique déliée & souvent artificieuse. Louis le comprit, révoqua leurs pouvoirs, & nomma en leur place Louis d'Amboise, évêque d'Albi, Boufile, comte de Castres, Jean Dupont, Jean Sarrat, Bernard de Lauret, président au parlement, Pierre Gruel, président au parlement de Grenoble, & Antoine Boffelis, célèbre professeur dans l'université de Valence. Il auroit fort désiré qu'on eût choisi la ville de Saint-Omer pour les conférences, car il espéroit qu'à l'aide du grand nombre d'étrangers qui s'y rendroient, ou par les intelligences qu'y pratiqueroient ses ministres, il parviendrait à s'en emparer. Maximilien qui peut-être devina ce projet, ne voulut point ouvrir les portes de Saint-Omer; ainsi les conférences se tinrent à Boulogne & durèrent trois mois entiers. Les ministres de Maximilien & de Marie de Bourgogne demandèrent que le roi se conformât au droit commun, & laissât à une fille unique l'héritage de son pere. Les ministres du roi aléguèrent la fameuse loi qui défend toute aliénation du domaine de la couronne, & qui y réunit au défaut d'hoirs mâles toutes les portions qui en ont été séparées; la loi salique, qui, en excluant les filles du trône, est censée les exclure aussi de tous les fiefs qui demandent le service militaire; la célèbre ordonnance du roi Jean, qui déclare tous les apanages réversibles à la couronne, au défaut de garçons issus d'un légitime mariage. Ils prétendoient que les aïeux de Marie n'avoient pu posséder qu'à ce titre le duché de Bourgogne; que le comté y étant annexé, devoit, suivant une regle établie dans tous les tribunaux, suivre le sort du fief principal: ils soutenoient que toute pairie étoit réversible de droit à la couronne au défaut de garçons, & sur ce principe, ils demandoient l'Artois & la Flandre. Quant aux exemples qu'on leur aléguoit, pour prouver que des filles pouvoient posséder, & avoient réellement possédé ces deux pairies, ils répondoient que nos rois, pour des raisons particulieres, n'avoient pas toujours voulu user de leurs droits à la rigueur; mais

Ann. 1478.

que des exceptions à une règle, loin de la détruire, ne servent qu'à la confirmer. Par rapport aux villes de Lille, Douai & Orchies, ajoutaient-ils, on ne peut en disputer la propriété au roi, puisqu'elles n'ont été cédées au duc Philippe de Bourgogne, par le roi Charles V, qu'avec la clause expresse de réversion, au défaut de garçons. Le comté de Boulogne n'a jamais appartenu légitimement aux ducs de Bourgogne, & le roi, après en avoir fait la conquête, vient de l'acheter de Bertrand de la Tour, qui en étoit le véritable propriétaire. Les ministres de Maximilien, qui n'avoient point prévu ces difficultés, confesserent leur embarras, & demanderent du temps pour y répondre. Après bien des débats, on se sépara sans rien conclure, & l'on se disposa de part & d'autre à la guerre. Avant que de raconter quels en furent les événements, il est nécessaire de jeter les yeux sur l'Italie, & de parler d'une guerre odieuse dans son principe, atroce dans l'exécution, & qui auroit eu des suites funestes, si Louis, par une conduite prudente & ferme, n'en eût promptement arrêté le cours.

Conjuration
des Pazzi à
Florence.

Machiavel,
hist. Florent.
Histoire de
l'Egl. Gallie.

L'Italie étoit partagée en plusieurs souverainetés voisines, & conséquemment jalouses. La facilité qu'elles trouvoient réciproquement à se nuire, la difficulté de concilier des intérêts opposés, enfin les passions, les caprices mêmes des souverains, ou des premiers magistrats, nourrissoient la haine & le désir de la vengeance: la nation étoit féroce, sans être guerrière: on se vengeoit par des assassinats & des pillages: les armées se trouvoient-elles en présence, elles se séparaient sans effusion de sang humain: la blessure ou la chute fortuite d'un cheval décidoit souvent de la perte d'une bataille: on négocioit sans cesse; mais comme on n'avoit encore aucun principe certain de politique, les traités n'étoient que des pièges tendus à la candeur & à la bonne foi. À la fin cependant il s'étoit établi une sorte de balance politique en Italie. D'un côté étoient le pape & le roi de Naples, de l'autre les républiques de Florence, de

Venise & le duc de Milan. Les puissances du second ordre s'attachoient à l'un des deux partis , & en changeoient quelquefois sans aucun motif apparent. L'égalité des forces , & bien plus encore la crainte commune du Turc qui menaçoit l'Italie, contenoient depuis quelques années ces puissances rivales , lorsqu'une jalousie de famille & quelques ressentiments particuliers vinrent troubler cette harmonie naissante , & rallumer un feu mal éteint. La famille des Médicis avoit acquis par le commerce des richesses immenses , & par l'usage de ces richesses une autorité sans bornes dans la république de Florence. Les Pazzi & Salviati , honteux de se voir effacés par ces hommes nouveaux , conjurèrent leur perte ; & après avoir employé inutilement la ruse & l'artifice , ils résolurent de se porter aux dernières extrémités , & de perdre leur patrie , s'il étoit nécessaire , pourvu qu'ils parvinssent à se venger. La famille des Médicis ne consistoit alors qu'en deux frères , Laurent & Julien , & en une sœur mariée à Guillaume Pazzi : ce lien qui auroit dû confondre les intérêts des deux familles , n'avoit pu triompher d'une haine invétérée & d'une aveugle jalousie : mille circonstances nourrissoient de jour en jour ces dispositions fâcheuses : l'élection des magistrats , la faveur populaire , une préférence , une acclamation. François Pazzi indigné du triomphe de ses rivaux , avoit quitté sa patrie , & avoit pris l'emploi de trésorier du pape. Il trouva dans le sacré palais un ennemi déclaré des Médicis : c'étoit le comte Jérôme de la Rovere , neveu de Sixte IV , lequel les accusoit de s'être opposés à sa fortune , & de l'avoir traversé dans quelques-uns de ses projets. Pazzi , charmé de rencontrer dans un homme puissant les mêmes dispositions où il étoit lui-même , n'oublia rien pour l'aigrir encore davantage & l'exciter à la vengeance. Après s'être assurés du secours du pape & du roi de Naples , ils convinrent que le seul moyen de délivrer leur patrie , & de venger leurs injures personnelles , consistoit à faire assassiner les deux frères. L'entreprise étoit difficile ; il falloit les poignarder tous

 Ann. 1478.

Ann. 1478.

les deux dans le même instant , & sous les yeux d'un peuple qui leur étoit entièrement dévoué. On jugea qu'il feroit plus sûr de les attirer à la campagne ; & voici l'expédient qu'on imagina. Le comte de la Rovere avoit un neveu de son nom , qui venoit d'être fait cardinal. On se persuada que s'il aloit passer quelque temps dans une maison de campagne , à un mille de Florence , les Médicis ne pourroient se dispenser de venir lui rendre visite ; que pendant un festin qu'il leur donneroit , des soldats déguisés en valets les poignarderoient sans danger. On chargea de cete exécution Montesecco officier dans les troupes du pape. Les conjurés cachèrent sans doute cete partie de leurs desseins au saint pere : on doit présumer qu'ils ne lui parlerent que de rendre la liberté à Florence , de la délivrer des Médicis , & qu'ils gardèrent le silence sur les abominables moyens dont ils comptoient se servir. Le jeune cardinal se rendit à la maison de campagne dont on étoit convenu ; mais la fortune sembla veiller dans cete occasion à la conservation des deux freres ; car quoiqu'ils n'alassent jamais l'un sans l'autre rendre des visites de cérémonie , il arriva que ce jour Julien ne put accompagner Laurent. Les conjurés désespérés de ce contre-temps , & craignant qu'un projet auquel on avoit été obligé d'associer un grand nombre d'hommes de tous états , ne pût demeurer long-temps secret , en remirent l'exécution au dimanche suivant : le jeune cardinal dut officier pontificalement dans une église de Florence ; l'élévation de l'hostie fut le signal pour fraper. Montesecco , qui avoit consenti à poignarder les Médicis dans un festin , rejeta avec horreur la proposition de les assassiner dans une église , & pendant la célébration du plus auguste mystere qu'ayent les chrétiens : deux autres scélérats s'offrirent pour le remplacer ; l'un étoit Etienne Bagnoni prêtre , & l'autre Antoine Maffei. Ceux-ci furent chargés d'assassiner Laurent : François Pazzi & Bernard Bandini se chargerent de poignarder Julien , pendant que Salviati archevêque de Pise , & Jaques Poggio

filz du célèbre écrivain de ce nom , suivis d'une troupe d'hommes déterminés se rendroient à la citadele , & tâcheroient de s'en emparer. Le dimanche ariva : l'office divin étoit sur le point de commencer : Laurent de Médicis avoit place à l'église entre ses deux assassins : Julien ne paroïssoit point encore : François Pazzi & Bernard Bandini vont eux-mêmes le chercher , lui font des plaisanteries sur sa paresse ; le prennent sous les bras , comme pour hâter sa marche , mais en éfet pour s'assurer s'il n'avoit point de cuirasse , & le conduisent au pied de l'autel. Aussi-tôt l'archevêque de Pise & Poggio sortent de l'église , & après avoir caché leurs satellites dans des maisons voisines , ils montent à la citadele ; & demandent à parler au gonfalonnier. Petrini , qui les connoissoit , leur fait ouvrir la porte ; mais l'air embarrassé de l'archevêque , ses regards inquiets , quelques propos décousus & sans suite lui donnent des soupçons : il saisit Poggio par les cheveux , le renverse & le livre avec l'archevêque à ses sergents. Les choses se passent d'une façon plus tragique à l'église : au signal donné , Bandini enfonce le poignard dans le sein de Julien de Médicis , & l'abat à ses pieds ; François Pazzi continue à le fraper avec tant de fureur que d'un coup de poignard il se perce la jambe : Laurent blessé légèrement au cou , échape à ses deux assassins , & à l'aide de ses amis , court s'enfermer dans la sacristie. L'église en un instant est remplie de cris confus , de tumulte & d'horreur : on se précipite , & on ne sçait de quel côté fuir : en vain Bandini & François Pazzi veulent pénétrer jusqu'à la sacristie , ils sont arrêtés par la foule. Ce dernier , afoibli par la blessure qu'il s'étoit faite à la jambe , & perdant tout son sang , est emporté dans sa maison , & étendu sur un lit. Jaques Pazzi son oncle monte à cheval , & se promene dans les rues , apelant le peuple à la liberté ; on ne lui répond que par des injures : arrivé à la citadele , dont il croyoit que l'archevêque de Pise s'étoit emparé , il se trouve assailli par une grêle de pierres ; il comprit qu'il n'avoit pas

Ann. 1478.

Ann. 1478.

un moment à perdre & s'enfuit promptement. Cependant les principaux citoyens , revenus de la première surprise , prennent les armes , vont retirer Laurent de la sacristie , & le ramènent en triomphe à sa maison. On fait main basse sur tous les conjurés : l'archevêque de Pise prisonnier dans le château , est pendu à la fenêtré , revêtu de ses habits pontificaux : le jeune cardinal de la Rovere , petit neveu du pape , couroit risque de la vie , si Laurent de Médicis & les magistrats n'eussent pris la sage précaution de lui donner des gardes qui , sous prétexte de s'assurer de sa personne , le déroberent à la fureur du peuple. Laurent espéra peut-être qu'un service de cete nature le reconcilieroit avec le pontife ; il se trompa : Sixte , qui par toutes sortes de raisons auroit dû condamner hautement un si noir complot , se livra aux derniers emportemens contre le malheureux Médicis , à qui cependant il ne pouvoit rien reprocher , que de ne pas s'être laissé égorger. Il fulmina une bulle d'excommunication contre les Florentins , pour avoir mis à mort des prêtres & pendu un archevêque revêtu de ses habits sacerdotaux. Quelques jours après , le roi de Naples & lui firent entrer chacun une armée sur le territoire de la république , & publièrent un manifeste où ils déclaroient que dans la guerre qu'ils aloient entreprendre , ils n'avoient pour objet que d'obliger les Florentins à réparer l'affreux scandale qu'ils venoient de donner au monde chrétien , & à chasser de leur ville Laurent de Médicis. Le peuple de Florence , sans se laisser abatre par les menaces du pape & du roi de Naples , courut en foule au palais de Laurent , & lui offrit sa vie & ses biens : les magistrats assemblèrent le clergé : on apela de la sentence du pape à un concile général , & l'on régla que , sans égard pour l'interdit que le pape avoit jeté sur toute la seigneurie , le service divin y seroit célébré à l'ordinaire. On députa ensuite vers les aliés , pour réclamer leurs secours en vertu des traités.

Depuis environ deux ans , Galéas avoit été assassiné

dans une église : sa veuve qui gouvernoit alors le duché au nom de son fils encore enfant , ne songeoit qu'à maintenir son Etat en paix , & à ménager l'aliance de tous ses voisins : elle s'excusa sur sa foiblesse , elle représenta ce qu'elle avoit à craindre de la part de ses propres ennemis , & conseilla aux Florentins de se prêter aux circonstances , & de fléchir la colere du pontife. Le sénat de Venise n'osant se compromettre avec les deux plus grandes puissances de l'Italie , eut recours à un subterfuge ; il répondit que la guerre qui se faisoit , n'étant point contre la république de Florence , mais contre Laurent de Médicis , comme on pouvoit s'en convaincre par les manifestes du pape & du roi de Naples , les Vénitiens n'étoient point obligés de prendre connoissance de ces démêlés particuliers , puisqu'ils n'avoient jamais eu d'aliance avec les Médicis , mais bien avec la république de Florence. C'en étoit fait des malheureux Florentins , si le roi de France , auquel ils s'adresserent ensuite , les eût abandonnés. Louis , quand même il n'auroit pas eu d'autres affaires sur les bras , n'aimoit pas les expéditions lointaines : pour n'avoir rien à démêler avec les Italiens , il avoit , à son avènement à la couronne , cédé au duc de Milan la propriété de Gênes & de Savonne , & ne s'étoit réservé que la foi & l'hommage sur ces deux places. Il ne put néanmoins apprendre ce qui se passoit à Florence , sans y prendre un vif intérêt , il se déclara hautement le protecteur de cete république opprimée , & il ordonna sur-le-champ à Commynes de passer en Italie & de procurer aux Florentins tous les secours qu'il pouroit imaginer. Commynes se rendit d'abord à Milan , il reçut au nom du roi , de la duchesse douariere & du jeune duc son fils , l'hommage pour Gênes & Savonne , & mania si adroitement l'esprit de cete princesse , qu'elle envoya trois cents hommes d'armes au secours des Florentins. Ce secours , tout foible qu'il étoit , sauva Florence : les Vénitiens excités par cet exemple , & assurés que le roi de France épousoit les intérêts des Florentins , ne tardè-

Ann. 1478.

Ann. 1478.

rent plus à se déclarer. Florence commença à respirer ; mais la duchesse de Milan paya bien cher le service qu'elle venoit de rendre à ses aliés : le pape & le roi de Naples firent révolter Gênes & Savonne. Sixte ne borna pas-là sa vengeance ; il envoya un grand nombre de missionnaires en Suisse qui prêcherent une sorte de croisade contre les Florentins & leurs fauteurs, & promirent des indulgences à tous ceux qui leur feroient la guerre. Les Suisses, peuple crédule & guérier, se répandirent dans le duché de Milan, & y porterent la désolation.

Le roi informé de ces excès, assembla dans la ville d'Orléans un grand nombre d'évêques, d'abés & de députés des chapitres : & d'après leurs délibérations il annonça qu'il aloit rétablir la pragmatique en France, & défendit dès ce moment qu'on portât aucun argent à Rome. Il déclara qu'il enverroit une ambassade au pape, pour demander la convocation d'un concile général, conformément aux décrets des conciles de Pise, de Constance & de Basle ; & en attendant que ce concile pût s'assembler, il indiqua un concile national dans la ville de Lyon. La chaleur que le roi mettoit dans cete affaire, donna de l'inquiétude à la cour Romaine. Le cardinal de Pavie adressa au pape une longue lettre dans laquelle il lui marque, » que si d'un côté il est dangereux » d'offenser un roi très-puissant & qui a un grand nom- » bre d'aliés au-delà des monts ; de l'autre il ne l'est » pas moins de se laisser épouvanter par ses menaces & » d'abandonner lâchement ce que l'on a entrepris, parce » que cete foiblesse seroit d'un pernicieux exemple pour » l'avenir : qu'il faut bien traiter les ambassadeurs, les » amuser le plus long-temps qu'il sera possible, & lors- » qu'on sera obligé de leur répondre, paroître surpris » qu'un roi si sage, & dont les prédécesseurs ont rendu » de si grands services à l'église Romaine, qui a lui- » même montré tant d'attachement au saint siege, & » qui en a reçu tant de faveurs, ait pu ajouter foi aux » calomnies qu'on lui a débitées contre le pere commun » des

» des fideles & n'ait pas fermé la bouche à l'imposteur.
» Lorsqu'après ce préambule, ajoute le cardinal, il sera
» question de justifier la conduite du saint siege ; on dira
» qu'il n'a pu se dispenser d'user de rigueur contre les
» Florentins qui ont fait mourir inhumainement des
» ecclésiastiques & qui retiennent encore dans les prisons
» un cardinal. Que sa sainteté, toujours disposée à par-
» donner, se seroit contentée du moindre signe de re-
» pentir ; mais que loin de s'humilier, les Florentins
» se sont endurcis dans le mal ; qu'aujourd'hui ils ont
» des oreilles & n'entendent point, des yeux & ne
» voient point ; que les Vénitiens & les Milanois, leurs
» aliés, leur ont conseillé de chercher les moyens d'a-
» paiser le saint pere ; que les Florentins ont méprisé
» cet avis & sont tombés dans le crime d'hérésie : qu'on
» est étonné que le roi très chrétien communique avec
» eux & leur acorde sa protection ; que néanmoins sa
» sainteté aura égard aux prieres d'un si grand roi ;
» mais que dans une affaire de cete importance, elle ne
» veut rien décider sans prendre auparavant l'avis des
» cardinaux. On priera les ambassadeurs de se retirer
» dans quelque maison de campagne où l'on aura soin
» de les avertir dès qu'il y aura un nombre suffisant de
» cardinaux assemblés : si les ambassadeurs se plaignent
» de ces délais, on se plaindra de leur impatience : on
» leur représentera que le roi leur maître, ne donne pas
» toujours audience aux légats aussi-tôt qu'ils la deman-
» dent. » Le pape goûta les conseils du cardinal de Pa-
vie, & résolut de s'y conformer : mais avant que de
recevoir l'ambassade qu'il atendoit de la part du roi, il
aprit que ce prince avoit déjà envoyé des députés à
l'empereur, au duc de Baviere & à plusieurs autres
princes, pour leur faire sentir la nécessité de s'oposer
de concert aux entreprises de la cour Romaine & de
convoquer un concile général. Sixte dépêcha sur-le-champ
des nonces vers les mêmes princes & n'oublia rien pour
justifier sa conduite & mettre l'empereur dans ses in-
térêts. Il lui représenta le danger auquel les Florentins

Ann. 1478.

Ann. 1478.

& leurs aliés expofoient la chrétienté dans un temps où le Turc menaçoit d'envahir l'Italie : il fe plaignoit du roi de France qui , pour apuyer ces rebeles , demandoit un concile , & prétendoit qu'il s'affemblât dans fon royaume. Le pape finit par prier l'empereur de vouloir bien remontrer au roi & aux autres princes ligüés le tort qu'ils fe font à eux-mêmes , en préférant aux intérêts de Dieu & de fon église ceux d'un marchand qui, par fes intrigues , a toujours empêché les princes de fe réunir contre l'ennemi commun du nom chrétien. Dans d'autres instructions le pape déclara qu'il étoit difpofé à convoquer un concile général , pourvu que les rois confentiffent à y rendre compte de leur conduite & des entreprifes qu'ils font journellement fur les droits & les libertés de l'église.

Ann. 1479.

Malgré cete fermeté aparente , Sixte n'étoit pas fans inquiétude : il envoya en qualité de fon légat en France Urbain de Fiefque , évêque de Fréjus , pour affurer le roi qu'il remettoit les intérêts de l'église entre fes mains , en lui recommandant l'honneur du faint fiege. Ce compliment conçu en termes vagues , ne fatisfaisant pas encore Louis , le légat ajouta que le pape le choiffoit pour arbitre dans le diférend que fa fainteté avoit avec les Florentins. A l'inftant , pour pacifier l'Italie , le roi fit partir Gui d'Arpajon , Vicomte de Lautrec , Antoine de Morlhon , feigneur de Caftelmarin , premier préfident du parlement de Touloufe ; Jean de Voifins , vicomte d'Ambres ; Pierre de Caraman , baron de Leonac ; Antoine de Tornieres , juge ordinaire de la fénéchauffée de Carcaffonne ; Jean de Morlhon , avocat au parlement de Touloufe ; Jean Barbier , profefleur en droit , & Jean de Campains , notaire & fecrétaire du roi.

Ces ambaffadeurs fe rendirent d'abord à Milan. Le préfident Morlhon portant la parole , dit que le roi fon maître , qui aimoit tendrement fa fœur & fon neveu , defiroit d'être informé de l'état de leurs affaires , leur promettoit fa protection & fe feroit toujours un devoir

de défendre leurs droits avec le même zèle qu'il défendrait ceux du dauphin son fils ; qu'il voyoit avec douleur les divisions qui déchiroient l'Italie dans un temps où les Turcs menaçoient d'y faire une invasion ; qu'il avoit dessein d'y rétablir la paix ; que déjà les puissances belligérantes l'avoient élu pour arbitre ; que pour ce qui regardoit les villes de Gênes & de Savonne , il en faisoit son affaire particulière & qu'il sauroit les faire rentrer dans le devoir. Les ambassadeurs laissèrent leur discours par écrit , & quatre jours après ils reçurent la réponse suivante : « Il est bien » digne d'un grand roi de vouloir donner la paix au » monde , de protéger ses parents , ses alliés , & de » travailler à réunir tous les princes contre l'ennemi » commun de la religion : que pouvoit-il entreprendre » de plus glorieux & de plus convenable au titre de » très chrétien qu'il a hérité de ses ancêtres ? Pour ce » qui nous touche en particulier , quoiqu'il nous ait » honoré , dans tous les temps de sa puissante protec- » tion , nous n'avons pu entendre qu'avec des trans- » ports de joie les nouvelles assurances que vous nous » donnez qu'elle ne nous manquera jamais. Le roi , » avez - vous dit , s'emploiera pour notre défense , » comme il feroit pour celle du dauphin son fils : avec » un tel protecteur , un tel père nous ne craignons » plus ni la malice , ni les forces de nos ennemis. » Graces soient rendues à jamais à sa majesté très » chrétienne qui connoît la justice de notre cause , & » qui s'en déclare le vengeur. Vous nous demandez » en quel état sont nos affaires ? Vous le voyez par » vous-même : comme nous traitons nos sujets avec » douceur , ils nous respectent , ils nous aiment ; & » nous serions heureux si Sixte & Ferdinand étoient » moins vindicatifs & moins ambitieux. Mais dans le » temps que nous ne songions qu'à assister nos voi- » sins & nos alliés , ils ont fait révolter Gênes & Sa- » vonne , que nous tenions de la libéralité du roi » très chrétien. Le pontife ne borne pas encore là sa

Ann. 1479.

Ann. 1479.

» vengeance : il envoie ses nonces en Suisse , ils pro-
» mettent le paradis à ces peuples grossiers s'ils nous
» font la guerre. Nous sommes aliés des Florentins ,
» & dès-lors nous sommes coupables devant Dieu &
» devant les hommes : le ciel nous est fermé , & il est
» ouvert à ceux qui , à la face des autels & pendant
» le plus redoutable de nos mystères , massacrent im-
» pitoyablement des hommes sans défense ! Vous allez
» à Florence , à Rome : vous y trouverez les députés
» de tous les princes , vous concerterez avec eux les
» moyens d'assurer la tranquillité de l'Italie. Nous n'a-
» vons point commencé la guerre , nous sommes prêts
» à accepter la paix dès qu'on nous la proposera à
» des conditions justes & honêtes ».

De Milan , les ambassadeurs se rendirent à Florence ,
& notifient aux principaux magistrats le dessein qu'a-
voit formé le roi de pacifier l'Italie : ils ajoutèrent
que ce prince desiroit la convocation d'un concile
général dans la ville de Lyon , pour le rétablissement
de la discipline ecclésiastique ; que déjà il avoit fait
signifier aux prélats François qui étoient à Rome , de
se rendre au plutôt dans leurs diocèses sous peine de
faïsse de leur temporel. Le prieur de la Liberté , le
Gonfalonnier représentant la seigneurie , prièrent les
ambassadeurs de leur donner par écrit ce qu'ils ve-
noient de dire ; & quatre jours après il firent à ce
discours une réponse remplie d'actions de grâces &
de bénédictions. « Ce que le roi très chrétien , di-
» rent-ils ; fait pour nous , surpasse nos espérances :
» il s'intéresse à nos maux ; il y applique le remède ,
» il daigne nous acorder sa protection : avec un tel
» alié qu'avons-nous à craindre ? Qui osera désormais
» nous attaquer ? Et vous , anges du roi qui allez à
» Rome , continuez votre voyage , & que les anges
» du ciel vous accompagnent. Faites connoître au pape
» combien est horrible l'atentat commis dans nos
» temples & sur nos autels ; faites-lui sentir l'énor-
» mité de son crime. L'île de Cypré est menacée par

» les Turcs , personne ne songe à la défendre : dans
» le trouble où nous sommes , chacun tremble pour
» soi. Nous desirons la paix , nous ne demandons que
» notre sûreté : que le pape cesse de nous ataquér , &
» nous cesserons d'armer & de nous plaindre ».

Ann. 1479.

Lorsque les ambassadeurs approcherent de Rome , on delibéra dans le sacré college sur la réception qu'on devoit leur faire. Quelques-uns furent d'avis qu'il falloit supprimer tous les honeurs qui marquoient de la distinction ; les autres rejeterent.cete proposition , & firent sentir qu'une pareille conduite aigriroit le roi & le rendroit plus difficile sur les conditions d'une paix devenue nécessaire. Le pape suivit cet avis & ne retrancha rien sur le cérémonial acoutumé. Après leur entrée ils rendirent visite au cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens , avec lequel ils avoient ordre de se concerter. Ce cardinal protesta qu'il étoit prêt à servir le roi , mais qu'il ne pouvoit leur cacher , qu'avant leur arrivée on avoit répandu dans Rome des instructions qui n'étoient ni bienséantes , ni honêtes : c'étoit probablement un piège pour obtenir communication des véritables : les ambassadeurs les lui montrèrent ; il en parut content & ne manqua pas d'en rendre compte au pape : le lendemain il les conduisit à l'audience. Le président Morlhon dit simplement qu'ils venoient de la part du roi pour rendre au saint pere l'obéissance filiale : il présenta ses lettres de créance & demanda pour le lendemain une audience publique qui lui fut accordée. Averti que le saint pere étoit irrité au dernier point contre Laurent de Medicis & les Florentins , il eut l'attention de retrancher de son discours tout ce qui les regardoit directement : il se contenta de dire que le roi son maître , informé que le Turc , vainqueur de tous ses ennemis , se disposoit à tourner ses armes contre les chrétiens , desiroit ardemment de terminer les divisions qui déchiroient l'Italie ; que marchant sur les traces de ses glorieux ancêtres , animé du même zele pour la religion , il croyoit qu'il étoit de son de-

Ann. 1479.

voir de travailler au rétablissement de la paix entre les puissances chrétiennes , afin de les réunir contre l'ennemi commun ; que si les souverains pontifes étoient obligés par leur état de conserver le dépôt de la saine doctrine , les rois de France étoient établis pour défendre l'église contre tous ses ennemis. Ici Morlhon rapela dans le plus grand détail ce que nos rois ont fait pour la propagation de la foi , pour la défense & l'honneur du saint siege : puis il ajouta que Louis , digne héritier de ces héros chrétiens , n'avoit ni moins de zele , ni moins de puissance ; que son dessein étant de rétablir la paix en Italie , il avoit accepté la médiation qui lui avoit été déferée par tous les princes & par le souverain pontife lui-même , comme l'en avoit assuré l'évêque de Fréjus : qu'après tout ce seroit un spectacle bien étonnant , si le vicaire d'un Dieu qui étoit venu apporter la paix , alumoit lui-même le flambeau de la guerre ; & si entraîné par l'ambition ou l'animosité de quelques particuliers , il devenoit le premier auteur de la ruine du nom chrétien. Morlhon s'adressa ensuite aux cardinaux , & les supplia de se joindre au roi son maître pour fléchir la colere du souverain pontife & procurer la paix à l'Italie.

Quelques jours après , les ambassadeurs demanderent une audience particuliere ; & comme ils soupçonnoient que le roi de Naples traversoit leur négociation , ils dirent au pape que le roi qui s'intéressoit à sa gloire , voyoit avec douleur ses liaisons avec Ferdinand ; que l'on étoit bien informé en France que ce prince avoit reçu une ambassade de la part du Turc ; qu'après cete démarche aucun chrétien , & à plus forte raison le souverain pontife ne pouvoit en sûreté de conscience , & sans scandaliser les fideles , entretenir avec lui aucun commerce.

Sixte répondit qu'il aimoit le roi & qu'il ne cesseroit jamais de lui en donner des preuves ; que Ferdinand ne lui avoit pas caché qu'il eût reçu une ambassade du Turc ; que même il lui en avoit communiqué l'objet ;

que cete ambassade n'annonçoit rien qui dût éfrayer , ni causer du scandale ; que par raport à Laurent de Médicis & aux Florentins on avoit peine à se persuader que le roi très chrétien , zélé pour la religion , approuvât la conduite de ces factieux qui avoient pendu un archevêque , suplicié des ecclésiastiques en habits sacerdotaux. Sixte ajoutoit que par égard pour la personne du roi , il consentoit à écouter des propositions de paix , pourvu toutefois que l'honneur du saint siege ne s'y trouvât point compromis.

Ann. 1479.

C'est l'intention du roi , repartit Morlhon ; on peut s'en reposer sur sa religion. Mais si l'on prétendoit , sous prétexte de sauver l'honneur du saint siege , détruire les Florentins , appuyer la révolte de Gênes & de Savonne , faire perdre au roi ou à ses parents les droits légitimes qu'ils ont sur ces places ; alors le monarque se croiroit dispensé d'user de ménagements , & il sçauroit faire respecter sa puissance & son autorité.

Les ambassadeurs voyant qu'ils avançoient peu avec le pape , tâcherent de s'appuyer du suffrage des cardinaux : ils les virent souvent en particulier ; mais ils ne trouverent dans la plupart que crainte & foiblesse. Sixte pour les éfrayer encore davantage , fit venir en présence des ambassadeurs & du sacré college Urbain de Fiesque , évêque de Fréjus , & il lui demanda s'il l'avoit chargé de dire au roi qu'il le prenoit pour arbitre de la guerre d'Italie ? Fiesque répondit que connoissant le desir que sa sainteté avoit de terminer la guerre , il avoit cru devoir hasarder cete offre , & convint qu'il avoit passé ses pouvoirs. Sixte le priva de son office de référendaire , & lui défendit pour jamais l'entrée du palais.

La qualité d'arbitre ofensoit sur-tout le superbe pontife , qui ne vouloit point reconnoître de supérieurs. Envain les ambassadeurs lui représenterent qu'il y avoit deux sortes d'arbitres ; les uns qui , par leur propre autorité , décident souverainement les affaires

Ann. 1479.

soumises à leur juridiction ; les autres , que les parties belligérantes choisissent librement , & qui n'ont d'autorité que celle qu'on veut bien leur confier : que le roi ne demandoit que cete dernière qualité ; mais que si le nom d'arbitre , en quelque sens qu'on le prit , pouvoit déplaire , le roi s'en abstiendrait volontiers , pourvu que le saint pere accordât la paix aux conditions suivantes : » Que Laurent de Médicis & la seigneurie de Florence demanderoient pardon pour » avoir suplicié un archevêque & des prêtres , sans » les avoir fait dégrader auparavant ; qu'ils ôteroient » du palais tous les tableaux & toutes les peintures » qui représentoient ces exécutions ; qu'ils feroient célébrer tous les ans un service pour le repos des » âmes de ceux qui avoient été exécutés ; qu'ils promettroient & jureroient d'être toujours fideles enfants de l'Eglise , & de ne rien faire ni entreprendre » contre les libertés , franchises & immunités ecclésiastiques , ni contre les droits du saint siege : que » le souverain pontife de son côté , le roi Ferdinand , » le comte Jérôme & tous leurs aliés jureroient qu'il » y auroit à l'avenir bonne , sûre & solide paix entre eux , d'une part ; la ligue d'Italie , les Florentins » & le magnifique Laurent de Médicis , d'autre part : » qu'on rendroit à ces derniers toutes les places qui » leur avoient été enlevées depuis le commencement » de la guerre , & que tous ensemble fourniroient un » certain nombre de troupes contre le Turc : que si , » dans le cours de cete guerre , il s'étoit passé quelque chose contre les canons , sa sainteté étoit priée » de considérer que les Florentins n'avoient fait que » se défendre , & que suivant les regles du droit , on » doit imputer tout le mal à l'agresseur ».

Le pape rejeta avec dédain ces conditions : il reprocha même aux ambassadeurs de passer leurs ordres. Ceux-ci poussés à bout produisirent leurs instructions , & déclarèrent que puisque les voies de la douceur étoient insuffisantes , le roi étoit résolu de rétablir dans
ses

ses Etats la pragmatique , & d'assembler un concile général en France , où les rois d'Espagne , de Portugal , d'Angleterre , d'Ecosse , les ducs de Savoie & de Milan , les républiques de Venise & de Florence enverroient leurs députés. Ils sommerent le pape de convoquer lui-même ce concile , & ils lui déclarerent qu'en cas de refus , l'on se passeroit de son consentement. Sixte fit publier un long mémoire pour servir de réponse à cete déclaration. « Si le roi , y étoit-il » dit , eût voulu entendre les raisons de sa sainteté , » comme il a entendu celles de Laurent de Médicis , » il auroit pu se dispenser d'envoyer des ambassadeurs » à Rome ; car il devoit naturellement présumer que » le souverain pontife n'avoit rien fait sans de profondes réflexions. Le successeur de Charlemagne auroit » bien dû imiter la religion de ce prince , si respectueux envers le saint siege & si soumis à ses décrets. » On ne conçoit pas , ajoutoit le mémoire , ce que » signifie le ton que l'on prend aujourd'hui avec le » saint siege : *Saint pere , révoquez vos censures , mettez-bas les armes , sinon on va faire telle ou telle chose contre vous.* Quelle est donc cete maniere de procéder , & sur quel fondement prétend-on obliger un » pape à rétracter , sans connoissance de cause , ce qu'il a fait après une mûre délibération ?

» Sur la menace d'un concile général , on observoit » que si l'on pouvoit , dans les circonstances actuelles , » tenir un concile , rien ne seroit plus avantageux au » saint siege ; puisque dans cete assemblée le pape » préside & les évêques opinent : car , ajoutoit-on , de » quoi s'agiroit-il dans ce concile ? de sçavoir si les » Florentins ont pu , sans le concours de l'autorité » ecclésiastique , faire mourir l'archevêque de Pise leur » ennemi : voilà le crime que sa sainteté veut punir , » & une infinité d'évêques lui ont écrit de toutes les » parties du monde pour demander vengeance d'un si » énorme attentat.

» On attaquoit ensuite les prétentions du roi tou-

Ann. 1479.

» chant la convocation d'un concile général, & l'on
 » établissoit pour premier principe que le pape seul
 » avoit le droit d'assembler l'Eglise universelle ; que
 » seul il devoit juger de la nécessité de cete assemblée
 » & y proposer les matieres qui doivent y être traitées ;
 » qu'il seroit peut-être de l'intérêt de bien des
 » princes que cete assemblée n'eût jamais lieu, de peur
 » qu'on ne les obligeât à rendre compte de leurs usurpations sur le temporel de l'Eglise.

» Quant au rétablissement de la pragmatique, on
 » formoit ce raisonnement : ou la pragmatique étoit
 » juste, saine & raisonnable, & en ce cas pourquoi
 » le roi a-t-il pris le parti de l'abolir ? ou elle étoit
 » injuste & abusive, & en ce cas comment ose-t-on
 » proposer de la rétablir ?

Malgré la fermeté de cete réponse, le pape n'étoit pas sans inquiétude. L'assemblée de l'église gallicane se tint à Lyon : on statua « que les conciles généraux
 » tenoient immédiatement leur pouvoir de Dieu ; que
 » le pape étoit soumis à leurs décisions, & devoit se
 » conformer à ce qu'ils auroient déterminé, principalement en ce qui regarde la foi, l'extirpation des
 » schismes, la réformation de l'église dans son chef & dans ses membres ; & que, si le souverain pontife
 » avoit péché dans quelqu'un de ces cas, il étoit clair
 » que, nonobstant toute opposition, il devoit subir le
 » jugement des conciles généraux : que la voie d'appel
 » des sentences du pape étoit ouverte à tous les chrétiens ». En conséquence Michel de Villechartre forma son appel, comme procureur & au nom du roi, de tous les princes, archevêques, évêques, abbés, de l'université de Paris & des autres universités du royaume, des chapitres, & généralement de tout le clergé de l'église de France.

Sixte, occupé des moyens de se précautionner contre la convocation d'un concile général, pria les ambassadeurs de l'empereur & du duc Maximilien de se trouver à l'audience. L'archevêque de Strigonie, prenant

la parole, dit que l'empereur, son maître, ayant appris qu'il y avoit des gens qui blâmoient la conduite du saint pere & des cardinaux ; & qui parloient d'assembler un concile, l'avoit chargé de déclarer qu'il ne trouvoit rien dans la conduite du saint pere qui ne lui parût juste & raisonnable, & qu'il ne voyoit pas la nécessité du concile qu'on proposoit. L'ambassadeur de Maximilien parla ensuite ; mais comme aux titres qu'il donnoit à son maître, il mêla celui de *duc de Bourgogne*, Morlhon prit la parole, & dit que Maximilien n'étoit duc de Bourgogne, ni de fait ni de droit, puisqu'au roi seul appartenoit ce titre : il ajouta que bien que tous les princes fussent obligés de défendre le saint siege & la religion chrétienne, le roi son maître s'y croyoit plus intéressé que personne ; que les titres de *très chrétien & fils aîné de l'église*, qu'il avoit hérités de ses ancêtres, lui rapeloient les devoirs & les droits : qu'il ne songeoit à convoquer un concile qu'au cas que le pape persistât à rejeter tous les moyens de conciliation ; qu'alors véritablement il seroit contraint d'en venir à cete extrémité, & que si l'empereur & Maximilien refusoient d'y participer, on se passeroit de leur suffrage.

Pendant le cours de ces négociations, on étoit convenu d'une suspension d'armes. La guerre recommença avec fureur : on vint se plaindre au pape que ses troupes brûloient les moissons & enlevoient les laboureurs : *C'est le seul moyen*, répondit l'impitoyable Sixte, *de mettre les Florentins à la raison.* Il dicta ensuite des conditions de paix ; mais elles étoient si dures & si choquantes, que Morlhon, perdant patience, lui déclara que si, avant huit jours, il ne révoquoit les censures portées contre les Florentins & ne mettoit bas les armes, lui & ses confreres se retireroient. *Avant huit jours !* répondit le pontife étonné ; *le terme est court : quand on a condamné un homme, on est encore quinze jours sans l'exécuter.* Morlhon, dès le soir même, vouloit lui signifier son apel au futur concile & sortir de Rome : les députés de la ligue le prièrent d'attendre

Ann. 1479.

que les huit jours fussent écoulés. Avant l'expiration du terme, Sixte acorda une nouvele suspension d'armes & leva les censures : mais pour mortifier à son tour Morlhon & ses colegues, il consentit à recevoir l'ambassade que lui envoyoit la ville de Gênes. Envain Morlhon représenta que les Génois étant sujets du roi, ne pouvoient ni envoyer d'ambassadeurs, ni rendre obéissance à sa sainteté ; qu'en recevant ces ambassadeurs, c'étoit reconnoître les Génois révoltés pour libres & indépendants. Sixte se contenta de répondre qu'il recevoit l'obéissance de Gênes pour le spirituel & non pour le temporel, & que les François auroient la liberté de faire leurs protestations.

Les ambassadeurs Génois furent introduits avec beaucoup d'appareil dans la salle du consistoire, & présentèrent leur lettre de créance signée de Jean-Baptiste Campofrègose, *par la grace de Dieu duc de Gênes*. Ils remercièrent le pape de ce que, par son secours & celui du roi de Naples, ils avoient recouvré la liberté. Morlhon se leva à l'instant ; mais Sixte lui imposant silence, reçut l'obéissance de Campofrègose comme duc de Gênes, en fit dresser l'acte, puis dit à Morlhon qu'il pouvoit parler. Celui-ci commença par protester contre tout ce qui venoit de se passer, & déclara que ni dans cet acte, ni dans aucun autre semblable, il ne prétendoit reconnoître la juridiction du pape ; qu'il n'étoit point permis à *Messire Baptiste*, c'est ainsi qu'il désigna Campofrègose, de prendre la qualité de duc par la grace de Dieu, ni de prêter obéissance au pape : que, sans s'écarter du respect qu'il devoit au souverain pontife, il osoit lui dire qu'il avoit eu tort de l'interrompre, plus grand tort encore d'avoir reçu l'obéissance des sujets du roi révoltés, & qu'il ne pouvoit réparer ces torts, qu'en déclarant nul l'acte qu'il venoit de faire délivrer aux Génois. Ceux-ci s'étant avisés de dire qu'ils ne reconnoissoient point les ambassadeurs François, quelque respect qu'ils eussent d'ailleurs pour le roi : ce respect ne suffit pas, repartit Morlhon, je vous

somme de déclarer si vous vous reconnoissez pour ses sujets. Ils garderent le silence. Le pape , prenant la parole , dit qu'il ne prétendoit pas devenir seigneur temporel de Gênes , & qu'en recevant l'obéissance de cete ville , il n'avoit aucune intention de préjudicier aux droits du roi ni d'aucun autre. Morlhon fit dresser acte de cete réponse & de tout ce qui venoit de se passer.

Ann. 1479.

La fermeté des ambassadeurs François avoit déjà ébranlé le pontife ; il ne cherchoit qu'à gagner du temps & à sauver les apparences. Cependant les ambassadeurs d'Angleterre ariverent à Rome & se joignirent à ceux de France. Sixte , vivement pressé , fut enfin obligé de déclarer qu'il prenoit les deux rois pour arbitres. Malgré cete déclaration , la paix auroit eu de la peine à se rétablir , si Laurent de Médicis n'eût pris sur-le-champ une résolution qui ne pouvoit tomber que dans une grande ame. Persuadé que s'il venoit à bout de se réconcilier avec Ferdinand , il n'auroit plus rien à craindre de la part du souverain pontife , il fit équiper un vaisseau , & sans rien communiquer à personne de son dessein , il s'embarqua & alla descendre dans le port de Naples. Un spectacle si peu attendu attire tous les regards ; la nouvele s'en répand dans la ville ; le peuple s'empresse autour de Laurent , fait retentir l'air d'acclamations , & le conduit en triomphe au palais. Ferdinand , désarmé par un procédé si grand , lui tend les bras , l'écoute avec admiration & lui jure une éternelle amitié. Sixte , informé de ce qui venoit de se passer , se réconcilia avec les Florentins , s'efforça de plaire au roi de France , mais ne pardonna jamais à Ferdinand. Les intérêts des souverains de l'Italie changèrent : mais comme la France ne s'y trouva plus mêlée , nous finirons ici ce long récit pour reprendre la suite des démêlés entre Louis & Maximilien.

Louis , attentif à ménager l'aliance du roi d'Angleterre , lui fit proposer de proroger la treve qui subsistoit entre les deux couronnes , pour cent ans après leur mort , pendant lesquels les rois de France paye-

Ann. 1479.

Disgrace de
Dammartin.
Cabinet saty.
Manusc. de
le Grand.

roient aux rois d'Angleterre les cinquante mille écus stipulés au traité de Picquigni. Cete proposition flatoit la paresse naturelle d'Edouard ; elle mettoit sa réputation à l'abri des reproches que pouvoit lui faire la nation ; aussi n'eut-il garde de la rejeter. Cependant ce nouveau traité souffroit encore bien des difficultés, comme nous le dirons dans la suite. Louis, qui prévint que désormais il n'auroit plus affaire qu'à Maximilien, exécuta le projet qu'il avoit formé quelques années auparavant de casser plusieurs compagnies d'ordonnance, dont les capitaines avoient eu le malheur de lui déplaire. Ces compagnies étoient celles de Dammartin, de Briquebec, de Craon, de Moui, d'Oriole, de Ruffec de Balzac, de Guérin le Groing, de Robinet du Quesnoi, du Buffet & d'Etienne de Poyfieu, dit le Poulailleur. Le lecteur est surpris sans doute de trouver le nom du comte de Dammartin à la tête des malheureux ; les premières dépositions du duc de Nemours, quoique vagues & démenties par Nemours lui-même, à l'article de la mort, avoient fait sur l'esprit défiant de Louis, une impression que ni les services du grand maître, ni sa conduite passée n'avoient pu détruire. Louis cependant rougit lui-même de sa foiblesse, & sembla se reprocher son injustice : il écrivit à Dammartin, qu'ayant égard à son grand âge & à ses services, il avoit résolu, pour soulager sa vieillesse, de le délivrer des fatigues de la guerre ; qu'il n'ignoroit pas qu'il n'avoit aucun officier aussi brave, ni en qui il pût mieux placer sa confiance, & qu'il auroit toujours recours à lui dans les grandes occasions : qu'en conséquence il lui conservoit son office de grand-maître & ses pensions. *Je n'oublierai jamais, ajoutoit-il, les grands services que vous m'avez faits pour quelque homme qui en veuille parler ; & Adieu.*

Quelque préparé que fût le grand-maître à la disgrâce, comme il paroît par les lettres qu'il écrivoit quelque temps auparavant au maréchal de Gié, dans lesquelles il se plaint de n'être plus au nombre des gens



de bien pour le présent , il ne put , sans une extrême douleur , apprendre qu'on lui avoit ôté sa compagnie : il écrivit au roi , pour lui remettre sous les yeux les droits qu'il avoit à ses bontés. Mon pere , lui écrivit-il , a fini ses jours à la bataille d'Azincourt ; mon frere Etienne à Crevant ; mon dernier frere en Guienne ; & de moi , sire , depuis que j'ai pu monter à cheval , j'ai servi le roi votre pere , & vous le mieux que j'ai pu & non pas si bien que j'en ai eu & en ai le vouloir ; en la maniere cependant , qu'à la merci Dieu , vous n'y avez eu perte ni dommage , & ne vous ai point fait de faute. Toutefois , ajouta-t-il , puisqu'ainsi est cela , & tout est à vous , votre bon plaisir en soit fait. Louis fut content de la soumission du grand-maître , & ne l'inquiéta point sur ses gages qui montoient à vingt mille livres.

Ann. 1479.

Les autres Capitaines furent traités avec plus de rigueur. Ruffec de Balzac , neveu de Dammartin , & qui avoit été comme lui impliqué dans les dépositions du duc de Nemours , fut poursuivi criminellement : le roi en recommandant cete affaire au chancelier , écrivit de sa propre main au bas de la lettre : *Prenez garde que vous y fassiez si bonne justice , que je n'aie cause d'être mal content , car c'est à vous à faire justice.* Soit que le courroux du roi se fût apaisé , soit que l'on ne pût fournir de preuves contre Balzac , il fut élargi. Moui arrêté aussi sur des soupçons , fut déchargé d'acusation. Oriole & son lieutenant convaincus d'avoir entretenu des intelligences avec Maximilien , eurent la tête tranchée : leurs corps mis en quartiers , furent atachés aux portes des villes d'Aire , de Béthune & d'Aras.

Louis qui avoit résolu de faire cete année un dernier effort pour se rendre maître de la Franche-Comté , employa l'argent qu'il épargnoit par la suppression de ces dix compagnies d'ordonnance , à foudoyer des Suisses. Maximilien qui ne devina pas son projet , voulut profiter de cete sécurité aparente de son ennemi pour réparer ses pertes du côté des Pays-Bas ; il mit sur

La guerre recommence.
Conquête de la Franche-Comté.

Commines.
Chron. scand.
Manusc. de le Grand.

Ann. 1479.

Ann. 1479. pied une armée plus nombreuse que celles qu'il avoit eues jusqu'alors : outre les secours qu'il tiroit d'Allemagne, les Liégeois, ainsi que Louis l'avoit prévu, lui fournirent des renforts considérables. Lorsqu'il fut content de ses préparatifs, il surprit Cambrai, que les François avoient évacué l'année précédente : la garnison nombreuse qu'il mit dans cete ville, courut impunément sur les terres de France, ravagea les campagnes, & prit plusieurs châteaux sur les confins de la Picardie.

La treve duroit encore : Louis attentif à observer les moindres formalités, lorsqu'il s'agissoit de donner des torts à ses ennemis, envoya un héraut à Maximilien & à Marie de Bourgogne, pour leur demander des dédommagements & des réparations : & comme il n'atendoit pas une réponse satisfaisante, il donna ordre à Chaumont d'Amboise de pénétrer dans la Franche-Comté. Ce général fortifié par l'arrivée d'un corps nombreux de Suisses, pénétre jusqu'à Dole, surprend les milices bourgeoises de cete ville, les taille en pieces, & après s'être rendu maître de quelques châteaux dans le voisinage, il se met en devoir d'emporter la place d'assaut. Les historiens de la province assurent que les François vivement repoussés à toutes les atakes, auroient été forcés de lever le siege, si la garnison presque toute composée d'étrangers, n'eût trahi l'ardeur des bourgeois & livré la ville aux assiégeants. Ils racontent que dans une sortie pratiquée à dessein, les François s'introduisirent dans la ville sans être connus, pénétrèrent jusque dans la place des arènes, & commencerent à crier *ville gagnée* ; que maîtres des portes, & déjà répandus dans tous les quartiers, ils firent main basse sans miséricorde sur les bourgeois, qui périrent presque tous les armes à la main. On mit le feu à la ville qui fut réduite en cendres. Les titres des familles & les registres publics périrent dans cet incendie.

Les autres villes de la province, intimidées par cet exemple, & n'ayant aucun secours à espérer, ne songerent

gerent plus à se défendre. Auxonne capitula, & obtint des conditions avantageuses. Besançon, ville libre & impériale, députa Henri de Neuchatel chanoine de la cathédrale, & Jean Jouffroi chevalier, seigneur de Gonfans, pour offrir au roi de le reconnoître pour son protecteur en qualité de comte de la province, & aux mêmes conditions qu'elle avoit stipulées avec les derniers ducs de Bourgogne. Salins, Arbois, Poligni, Vesoul, Luxeuil ouvrirent leurs portes au vainqueur. On reproche aux François d'avoir pillé ou gâté les archives publiques, dépôts sacrés au milieu même des horreurs de la guerre.

Ann. 1479.

Louis voulant visiter sa nouvelle conquête, se rendit à Dijon, entra dans l'église de saint Benigne, & s'approchant de l'autel, il jura sur les saints évangiles de garder les franchises, libertés, immunités, droits & privileges accordés par les ducs de Bourgogne aux maire, échevins & bourgeois de Dijon : il déclara que ses successeurs à l'avenir seroient tenus de faire le même serment dans la même église. Les habitants de leur côté jurèrent de lui être loyaux, fideles & obéissans, de garder sa personne envers & contre tous.

Tandis que Chaumont soumettoit la Franche-Comté, les François essuyèrent quelques revers dans les Pays-Bas. Le prince de Chimai, le sanglier d'Ardenne, le veau de Buzanton, le maréchal de Bourgogne, Autel Dufai, Etroen amassèrent jusqu'à dix mille hommes, & vinrent assiéger Virton, place forte dans le Luxembourg, alors occupée par une garnison Française qui mettoit tout le pays à contribution. La place fut battue avec tant de furie que la garnison craignant qu'elle ne fût emportée d'assaut, capitula & obtint la permission de sortir *un bâton blanc à la main*. D'un autre côté Maximilien vint avec une armée de vingt-sept mille combattans assiéger Téroüanne. Aussi-tôt le maréchal Desquerdes & le maréchal de Gié marcherent de ce côté : Maximilien à leur approche leva le siege & s'avança dans le dessein de leur livrer bataille : les deux

Bataille de
Guinegate.
Ibidem.

Ann. 1479.

armées se rencontrèrent au village de Guinegate : l'armée Françoisse étoit moins nombreuse, mais beaucoup mieux disciplinée. Après avoir rangé ses troupes en bataille, Desquerdes fit avancer ses gendarmes, qui tombant sur la cavalerie Allemande, la culbutèrent & la mirent en déroute : la victoire étoit assurée, si Desquerdes, dans cet instant décisif, se fût contenté de détacher un corps de cavalerie à la poursuite des fuyards, & eût attaqué avec le reste l'infanterie ennemie, qui lui prêtoit le flanc ; mais emporté par son ardeur, ou, comme il est plus vraisemblable, ne pouvant contenir une troupe de guerriers beaucoup plus occupés du soin de faire des prisonniers, dont la rançon pouvoit les enrichir, que du gain de la bataille, il s'abandonna lui-même à la poursuite de la cavalerie ennemie, sans songer au péril où il exposoit le reste de son armée. Les francs archers François, voyant la cavalerie ennemie entièrement dissipée, crurent la bataille gagnée, se jetèrent de leur côté sur les bagages, & ne songèrent qu'au butin. Le comte de Romont qui commandoit l'infanterie ennemie, profitant du désordre où étoit l'armée Françoisse, attaqua l'infanterie, & la mit en déroute : ensuite il tomba sur les francs archers qui furent presque tous taillés en pièces. La cavalerie qui, au retour de la poursuite, aprit le malheur arrivé au reste de l'armée, n'osa hasarder un nouveau combat. Maximilien resta maître du champ de bataille ; mais il payoit ce stérile honneur par une perte réelle : sa cavalerie, composée de la noblesse la plus distinguée, venoit d'être totalement défaite : les François n'avoient perdu que deux officiers de nom, Wast de Montpedon & Blosset le Beauvoisien, au-lieu que du côté de Maximilien, on comptoit au nombre des morts le grand bailli de Bruges, le souverain de Flandre, le fils de Corneille bâtard de Bourgogne, Antoine d'Halluin, Louis des Cornets, Marudes, Abrasieres, Cormon, Charles de Salins, Jean de Moleroncourt. Les comtes de Joigni & de Romont furent blessés, Ligne, Olivier

de Croi , Michel de Condé , Fresne , le grand Poulain Alemand , Antoine de Berlette , Grandinet , Lamand de Bruxelles , Charles de la Marche , Jean de la Gruhuse , Sébastien du Tilloi , Quesnoi , Wismal , & environ neuf cents autres restèrent prisonniers. Louis aprenant la défaite de son armée , s'imagina que tout étoit perdu. Lorsqu'il fut exactement informé de l'état des affaires , il se rassura , & écrivit une lettre circulaire à routes les bonnes villes du royaume , pour les informer que les ennemis avoient été véritablement batus , puisq'ue la perte la plus considérable étoit de leur côté. Comme l'envie démesurée de faire des prisonniers avoit enlevé aux François une victoire assurée , Louis , voulant punir l'avarice de ses officiers , & empêcher qu'à l'avenir un pareil malheur n'arivât encore , ordonna à Bloffet de Saint-Pierre , grand sénéchal , d'ôter tous les prisonniers aux particuliers , & de les mettre en commun , afin qu'ils fussent également partagés entre les officiers & les gendarmes. Le plus grand nombre avoit été conduit à Téroouane , où commandoit Saint-André , lieutenant de la compagnie du duc de Bourbon. Saint-André & les autres officiers ne manquerent pas de s'oposer à l'exécution du nouveau règlement. Louis écrivit à Saint-Pierre la lettre suivante : *M. le grand sénéchal , je vous prie que remontriez à M. de Saint-André que je veux être servi à mon profit , & non pas à l'avarice , tant que la guerre dure ; & s'il ne veut faire par beau , faites-lui faire par force , & empoignez ses prisonniers , & les mettez au butin comme les autres , & de ceux que vous vèrez qui me pourront nuire , je vous prie qu'ils ne soient point délivrés , & que vous y trouviez bon expédient ; que les capitaines les achetent sur le butin dont ils auront bon marché , & qu'ils s'obligent à moi de ne les point délivrer d'un long-temps que vous aviserez , & qu'ils les envoient en leurs hôtels , & en prenez les obligations & mémoires.*

M. le grand sénéchal , je suis bien esbahi que les

Ann. 1479.

capitaines & M. de Saint-André ni autres ne trouvent bon l'ordonnance que je fais , que tout soit au butin ; car , par ce moyen , ils auront tous ces prisonniers les plus gros pour un rien qui vaille : c'est ce que je demande , afin qu'ils tuent une autrefois tout , & qu'ils ne prennent plus prisonniers , ni chevaux , ni bagage : & jamais nous ne perdrons bataille.

M. le grand sénéchal , mon ami , parlez à tous les capitaines à part , & faites que la chose vienne , ainsi que je la demande : & incontinent que vous m'aurez fait ce service , avertissez-m'en pour me faire grand plaisir.

M. le grand sénéchal , je vous tiens pour mon procureur là où vous êtes , & aussi je serai le vôtre là où je serai....

Je vous prie , dites à M. de Saint-André qu'il ne vous fasse point du floquet ni du retif ; car c'est la première désobéissance que j'aie jamais eue de capitaine : s'il fait semblant de désobéir , mettez-lui vous-même la main sur la tête , & lui ôtez par force les prisonniers , & je vous jure que je lui ôterai bientôt la tête de dessus les épaules ; mais je crois que le traître ne désobéira pas , car il n'a le pouvoir.

Le chagrin qu'avoit pu causer au roi la déroute de Guinegate , fut bientôt dissipé par la nouvelle qu'il reçut peu de temps après. L'amiral Coulon ataquua une flotte Holandoise & Flamande , composée de quatre-vingts bâtiments , qui revenoient partie de la mer Baltique , & partie de la pêche du hareng : il s'en rendit maître , & la conduisit dans les ports de Normandie.

Maximilien considérablement afoibli par la victoire ruineuse qu'il avoit remportée à Guinegate , n'osant plus poursuivre ses projets sur la ville de Téroüane , se contenta d'assiéger Malaunoi , château peu considérable , qui n'avoit pour toute garnison que cent soixante Gascons commandés par Raimond d'Ossaigne , appelé le cadet Raimonnét. Cete foible garnison arêta trois jours l'armée ennemie , & lui causa des pertes considérables. Raimond , après s'être batu comme un lion , voyant la plupart de ses braves compagnons morts ou

afoiblis par des blessures , voulut se faire jour l'épée à la main ; il fut repoussé : alors il offrit de se rendre , à condition qu'on le traiterait comme prisonnier de guerre : au mépris de cete capitulation , Maximilien ordonna qu'il fût pendu.

Ann. 1479.

Louis , vivement touché du sort d'un si brave officier , se fit amener ses enfants , & promit de leur tenir lieu de pere : ensuite il songea à se venger de la cruauté de Maximilien par une cruauté beaucoup plus grande encore. Il ordonna à Tristan l'Hermite son grand prévôt de choisir cinquante prisonniers des plus considérables , & de les conduire au lieu où Raimonnet avoit été exécuté : là on en pendit sept ; dix furent pendus devant Douai , dix devant Saint-Omer , dix devant Lille , & dix devant Aras : au nombre de ces victimes expiatoires , se trouva un fils du roi de Pologne , que l'ardeur de la jeunesse & le desir de la gloire avoient attiré sous les drapeaux de Maximilien : il étoit près de subir cete triste destinée , lorsqu'un courier arriva de la part du roi , & lui sauva la vie. Après ces funestes exécutions , les troupes du roi entrèrent dans le comté de Guines , prirent dix-sept châteaux ou villages fortifiés , & brûlerent tout ce qu'elles ne purent pas emporter : la saison étoit déjà avancée ; l'on convint d'une suspension d'armes pour sept mois.

La maniere dont Louis employoit le temps que lui laissoient la guerre & les négociations , fait regretter qu'il n'ait pas toujours vécu en paix. Choqué de la multiplicité , de la bizarrerie & de la contrariété des coutumes , suivant lesquelles se gouvernoient les différentes provinces de la monarchie , considérant que ces coutumes , qui pour la plupart n'étoient point encore rédigées , étoient une source intarissable de procès , de chicanes & de vexations ; qu'un magistrat préposé à l'administration de la justice , quelque laborieux & quelque integre qu'on le suposât , ne pouvoit pendant la durée de la vie humaine , parvenir à s'instruire à fond de toutes ces coutumes , suivant lesquelles cepen-

Divers régle-
ments.

Commines.
Manusc. de
le Grand.

Ann. 1479.

dant il devoit prononcer ses jugemens ; que les particuliers qui aquéroient des terres ou des héritages en différentes provinces , ignoroient à quel titre & sous queles conditions ils les possédoient , & qu'ils se trouvoient exposés à devenir la proie d'un avide praticien : il forma le dessein de remédier à tous ces abus , en substituant à ces coutumes locales , obscures , & souvent inintelligibles , un code de loix claires , précises & uniformes pour tous les sujets de la monarchie , en quelque province qu'ils fussent nés , & qu'ils possédassent des héritages. Il écrivit en divers endroits pour ordonner de recueillir toutes les coutumes de France : il voulut même qu'on joignît à cete compilation les coutumes des étrangers , afin que l'on pût en emprunter celles qui se trouveroient le plus conformes aux premiers principes de l'équité naturelle. Ce projet qui ne pouvoit être rempli qu'après plusieurs années de travail , ne fut point exécuté du vivant du roi , & fut oublié après sa mort. Il en fut de même du projet suivant.

Louis qui favorisoit le commerce , crut qu'un des moyens les plus propres à en faciliter les opérations , seroit d'établir le même poids & la même mesure dans toute l'étendue du royaume. La variété , comme on sçait , est encore plus grande sur ce point que sur les coutumes ; chaque seigneur , chaque hameau a ses mesures particulieres. Louis ne pouvoit donc établir ce règlement , sans éprouver bien des contradictions de la part des grands vassaux qui se plioient difficilement au joug de l'autorité souveraine : aujourd'hui même que toute la puissance réside en la main du roi , que des besoins réciproques & un commerce réglé lient entr'elles toutes les parties de la monarchie , cet utile règlement souffriroit encore des difficultés.

Le premier objet de Louis , celui qu'il ne perdit jamais de vue pendant tout son regne , fut la ruine du gouvernement féodal ; il lui porta , pour ainsi dire ; le dernier coup , par le règlement qu'il établit cete année.

sur le guet & la garde des châteaux. Pour découvrir l'origine de ce droit, il faut remonter aux commencements de la troisième race. Lorsque les premiers successeurs de Hugues Capet entreprirent de rétablir les droits de la couronne avilis & presque oubliés, ils eurent pour premiers ennemis leurs propres barons, qui, presque toujours divisés entr'eux, ne manquoient jamais de se réunir, lorsqu'il s'agissoit de s'opposer aux progrès de l'autorité royale. Etablis dans le centre des possessions de nos rois, ils étoient à portée d'éclairer leurs desseins, & de faire échouer toutes leurs entreprises. Semblables à l'hydre de la fable, ils ne pouvoient être domtés par la force : une tête abattue en reproduisoit sept autres. Les victoires les plus décisives, ne servoient qu'à étendre & à perpétuer la guerre. Dans cet embarras, nos rois eurent recours à un expédient qui leur réussit au-delà de leurs espérances ; ce fut d'affranchir, moyennant quelques légères redevances, les habitants des villes de leurs domaines, de leur permettre de s'armer & de défendre leur liberté contre tous ceux qui entreprendroient de les opprimer. On donna à ces hommes libres le nom de bourgeois, & on appela *commune* l'association qu'ils formerent entr'eux, & l'obligation qu'ils s'imposèrent de se donner mutuellement du secours : nos rois, auteurs de cette liberté, prirent les communes sous leur protection. On fait ordinairement honneur à Louis le Gros d'un si sage établissement : je le crois un peu antérieur au règne de ce prince ; mais s'il ne fut pas le premier instituteur des communes, il en devint au-moins le plus zélé protecteur, & ce titre suffit pour lui assurer un rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité. La sûreté, l'abondance & l'heureuse liberté qu'on vit régner dans les villes qui jouissoient du droit des communes, furent remarquées par les villes voisines : elles désirèrent ardemment de se procurer les mêmes avantages. Celles qui ayant des évêques ou autres ecclésiastiques pour seigneurs, étoient moins assujéties & moins dépendantes, firent usage du peu de liberté qui

Ann. 1479.

leur restoit , pour tenter tous les moyens de se procurer le droit de communes ; elles implorèrent la protection de nos rois , & rarement elles essuyèrent des refus. Le monarque étoit trop intéressé lui-même à seconder leurs desirs : comme le droit de commune ne s'établissoit que par un contrat entre les bourgeois & leur seigneur , le roi qu'on éliroit garant du traité devenoit l'arbitre de tous les différends qui pouvoient survenir entr'eux ; il aquéroit encore un nouveau droit non moins précieux , celui d'établir dans toutes ces villes , des juges royaux , qui personnellement intéressés à étendre les prérogatives de la couronne , empiétoient journellement sur la juridiction des seigneurs , & acoutumoient le peuple à recourir au souverain dans toutes les occasions. Ces nouveautés déplurent aux seigneurs , ils voulurent s'y opposer , mais il étoit trop tard ; toutes les villes un peu considérables demandèrent à haute voix le droit de communes , la plupart l'achetèrent à prix d'argent. C'étoit le temps des croisades ; le besoin que les seigneurs avoient d'argent pour ces longs & dispendieux voyages , les rendirent moins difficiles sur les conditions. Les villes qui ne purent l'obtenir à ce titre , se révolterent , apelerent le roi à leur secours , & finirent par dicter les conditions de leur acomodement. En moins d'un siècle les principales villes du royaume jouirent du droit de communes , & eurent des officiers municipaux. Les campagnes gémissaient encore sous le joug d'une multitude de tyrans ; mais elles ne tarderent pas à se ressentir du bienfait de la liberté. Les officiers municipaux , qui sentoient les avantages d'une nombreuse population , reçurent au nombre de leurs bourgeois tous ceux qui voulurent s'établir dans leur ville. Dans la suite il ne fut pas même nécessaire d'habiter dans une ville pour en être réputé bourgeois ; on déclara qu'il suffisoit d'y avoir une maison , & de s'y rendre aux quatre grandes fêtes de l'année : enfin nos rois afranchirent les villages & les hameaux de leur domaine. Dès cet instant les terres des seigneurs auroient été

été abandonnées , s'ils n'eussent pris le parti de suivre eux-mêmes cet exemple : ils marquèrent de certaines limites autour de leurs châteaux , où tous ceux qui viendroient s'établir jouïroient du bénéfice de la liberté : ils renoncèrent à leur égard aux taxes arbitraires , stipulèrent des redevances fixes & invariables au-delà desquelles ils ne pouroient rien demander ; mais ils établirent pour première condition , que ceux qui jouïroient du nouveau bénéfice de la liberté , feroient à tour de rôle le guet & la garde dans le château autour duquel ils seroient établis ; qu'ils s'y refugioient avec leur famille à l'approche de l'ennemi , & qu'ils contribueroient de tout leur pouvoir à le défendre. Cete condition n'avoit rien en elle-même d'injuste , ni de tyrannique , c'étoit la même qui avoit été imposée aux bourgeois des villes municipales. Elle étoit nécessaire & indispensable , tant que les seigneurs jouïrent du droit de se faire la guerre entr'eux , & de venger leurs injures particulières. Lorsque nos rois furent devenus assez puissants pour défendre à leurs sujets les guerres particulières , ils ne purent abolir le droit de guet & de garde que les seigneurs avoient établi dans leurs châteaux. Les sanglantes guerres avec les Anglois , les ravages des nombreuses compagnies de brigands , qui désolèrent successivement & à plusieurs reprises toutes les provinces du royaume , imposèrent long-temps la nécessité aux particuliers de se défendre par leurs propres forces , & les intéressèrent à la conservation des seuls asiles où ils pussent mettre en sûreté leur vie & leurs biens.

Après l'expulsion des Anglois , & lorsque le royaume fut devenu tranquille , la précaution de faire garder des châteaux que personne n'avoit le pouvoir ni le dessein d'attaquer , étoit devenue entièrement inutile. Cependant comme elle retraçoit aux seigneurs une image de leur ancienne indépendance , ils y étoient extrêmement attachés ; sous prétexte du droit de guet & de garde , ils molestoient impunément leurs vassaux : le

Ann. 1479.

laboureur , le marchand , l'artisan se voyoient sans cesse arachés à l'exercice de leur profession , pour faire les fonctions de soldats dans le sein de la paix. Ceux que des maladies , des affaires particuleres empêchoient de remplir exactement ce devoir , étoient impitoyablement traînés dans les prisons , & obligés de payer des amendes arbitraires. Charles VII , toujours obligé de ménager les grands , n'osa retrancher ces abus invétérés , & qui avoient aquis force de loi. Louis à son avènement au trône , ayant soulevé tous les seigneurs contre lui , ne songea pendant bien des années qu'à réparer les malheurs d'une démarche imprudente & précipitée ; mais lorsqu'après de longs travaux il eut triomphé de ses plus redoutables ennemis , il ne ménagea plus les abus. Il ne supprima pas entièrement le droit de guet & de garde , ç'eût été une injustice ; mais il ordonna que tous ceux qui étoient sujets à ce droit en seroient exemts en payant à leur seigneur cinq sous par an , somme si modique , même dans ce temps , qu'elle ne pouvoit déranger la fortune d'aucun particulier. Il n'excepta de cete loi générale que les châteaux qui , étant situés sur les frontieres du royaume , pouvoient servir d'asile aux villages circonvoisins.

Il porta ensuite ses vues sur le militaire. Les seules troupes qu'eût alors la France consistoient en des compagnies d'ordonnance établies par le roi Charles VII , & en francs archers fournis & entretenus par les paroisses. Lorsque le besoin l'exigeoit , le roi convoquoit le ban & l'arrière-ban de ses provinces , & mandoit les milices bourgeoises. Les francs archers ne formoient des compagnies qu'en temps de guerre ; pendant la paix on les renvoyoit dans les villages qui les avoient fournis ; mais quelque soin qu'on apportât à veiller sur leur conduite , ils commettoient sur la route un grand nombre de vols & de brigandages : ils étoient d'ailleurs mal disciplinés , plus propres à piller qu'à combattre. Louis forma donc le projet de les supprimer. On évalua la dépense que chaque paroisse étoit obligée de faire pour

l'entretien d'un franc archer , & le roi employa ce produit à soudoyer un corps de six mille Suisses : il voulut que cete infanterie auxiliaire , jointe à une partie des compagnies d'ordonnance , formât un corps d'armée toujours subsistant , & prêt à se porter où le besoin l'exigeroit. Pour mieux discipliner cete nouvele armée , il fit faire , à la maniere des anciens Romains , un camp retranché où les troupes feroient journellement occupées à faire les évolutions militaires , & assujéties aux mêmes exercices que si elles eussent été en présence de l'ennemi.

Ann. 1479.

Il n'y auroit rien à blâmer dans ce règlement , si Louis , au-lieu de composer la meilleure partie de son infanterie de troupes étrangères , ne l'eût formée que d'une milice nationale. Les Gascons , par exemple , avoient déjà montré qu'ils n'avoient besoin que d'une autre armure & d'une discipline plus exacte , pour devenir la meilleure infanterie de l'Europe ; mais Louis qui craignoit que les Suisses , en se joignant à Maximilien , ne lui fissent perdre la Franche-Comté , jugea que le seul moyen de les empêcher de se déclarer contre lui , étoit de leur donner de l'emploi dans son royaume , & que les particuliers qu'il tiroit de cete contrée par l'apas d'une solde considérable , étoient autant d'ôtages qui lui répondoient de la fidélité de la nation.

Le projet de ce camp de Paix avoit été suggéré au roi par le maréchal Desquerdes qui , malgré la perte de la bataille de Guinegate , jouissoit toujours de la plus haute faveur. Le roi lui avoit fourni en différents temps des sommes considérables pour faciliter la reddition des places de l'Artois. Desquerdes avoit sans doute employé ces sommes à leur destination , mais il n'en avoit point encore rendu compte : le roi qui malgré son extrême économie , se trouvoit souvent dans le besoin , lui demanda un jour compte de tout l'argent qu'il lui avoit donné à différentes reprises. Le maréchal promit d'y songer & donna effectivement un mé-

Q q q ij

Ann. 1479.

moire fort détaillé. Ce mémoire n'étoit pas exact ; puisque la dépense excédoit de beaucoup la recete. Louis fit venir le maréchal & se mit à discuter avec lui les différents articles de ce mémoire. Desquerdes , que cet examen trop scrupuleux embarrassoit , se leva brusquement & dit : *Sire , avec cet argent j'ai conquis les villes d'Aras , de Hédin , de Boulogne ; rendez-moi mes villes , & je vous rendrai votre argent. Par la paque-Dieu , maréchal* , répondit le roi , *il vaut mieux laisser le moustier [le moulin] où il est*. Il ne lui parla plus de cete affaire & continua de lui confier le commandement de son armée.

Négociations
avec l'Angle-
terre.

Ibidem.

Jamais le roi n'avoit fait de si grands préparatifs de guerre : on fendoit des canons ; on fabriquoit des cuirasses & des lances ; on remplissoit les magasins de poudre & de toutes sortes de munitions. Louis paroissoit ne respirer que la guerre , cependant il souhaitoit alors très sincèrement la paix ; mais il jugeoit que le meilleur moyen d'y parvenir , étoit de se mettre en état de n'avoir rien à craindre , & d'inspirer de la frayeur à ses ennemis. Tous ces soins d'autant plus pénibles qu'il ne dédaignoit pas d'entrer dans les moindres détails , ne lui faisoient pas perdre de vue le tissu délié de ses négociations avec les étrangers , sur-tout avec le roi d'Angleterre : il achevoit le paiement de la rançon de la reine Marguerite , & déjà Edouard formoit de nouvelles demandes pour la dot d'Elisabeth sa fille aînée , promise au dauphin. Le roi n'avoit aucun dessein d'accomplir ce mariage , mais il lui importoit de tromper Edouard : il fit donc passer en Angleterre Guyot du Chesnai son maître d'hôtel , & Garnier maître des requêtes & maire de Poitiers , sous prétexte de régler avec les ministres Anglois , la dot ou plutôt la pension qu'il devoit payer à la jeune princesse , jusqu'à ce que le dauphin fût en âge de l'épouser , mais avec ordre d'offrir toujours beaucoup moins qu'on ne leur demanderoit , de donner des espérances & de ne rien conclure. Dans le

temps qu'il entretenoit Edouard par de fausses promesses, il cherchoit secrètement à lui susciter des affaires si sérieuses dans son île, qu'elles l'empêchassent de se mêler de ce qui se passoit chez ses voisins. Il s'adressa secrètement au roi d'Ecosse, c'étoit Jaques III, prince foible & gouverné par d'indignes favoris : il ne fut pas difficile à Louis de corrompre ces ames vénales & d'engager ce monarque inconsideré dans une guerre qui faillit à lui coûter le sceptre & la vie. Quelque mystérieuse qu'eût été la conduite de Louis, elle parvint à la connoissance d'Edouard : il ouvrit enfin les yeux sur le compte du monarque François ; il ne désespéra cependant pas encore de l'obliger à tenir ses engagements : quelque chose qui pût arriver, il crut que pour l'amener à ce qu'il exigeoit de lui, il ne falloit qu'user de dissimulation, & attendre le moment où il pouroit faire éclater son juste ressentiment.

En faisant prendre les armes au roi d'Ecosse, Louis n'avoit pu prévoir que ce monarque se trouveroit bientôt abandonné par ses sujets & réduit à implorer la clémence de son ennemi. L'espérance qu'il avoit fondée sur ce nouvel alié, l'engagea lui-même dans une démarche imprudente & précipitée ; car tandis qu'il se flatoit d'avoir donné de l'occupation au roi d'Angleterre, il inquiéta le duc de Bretagne & voulut le forcer de sortir de l'exacte neutralité où il se tenoit renfermé. Il lui envoya donc des députés pour lui remontrer, que par un article du dernier traité, il avoit promis de rompre tout commerce avec les puissances qui ataqueroient la France, soit par terre, soit par mer, de s'opposer de tout son pouvoir à leurs entreprises, & de contribuer à défendre les droits de la couronne ; que Maximilien & Marie de Bourgogne faisoient une guerre opiniâtre & injuste à la France ; que jusqu'à ce jour ils n'avoient point rendu au roi l'hommage qu'ils lui devoient pour les comtés de Flandre & d'Artois, & qu'au mépris des loix ils en per-

Ann. 1479.

cevoient les revenus : qu'en conséquence le duc de Bretagne , comme vassal de la couronne , & en vertu de ses derniers engagements , ne pouvoit se dispenser de leur déclarer la guerre , & de joindre ses forces à celles du roi.

Le duc de Bretagne ne pouvoit nier qu'il n'eût pris les engagements qu'on lui rapeloit , lorsqu'après la mort du dernier duc de Bourgogne , il avoit crain de se trouver seul exposé au ressentiment du roi ; mais il soutenoit que la guerre que le roi faisoit à Maximilien & à Marie de Bourgogne , étoit une guerre offensive ; que la France n'étoit menacée par aucun ennemi étranger , & que sa qualité de vassal de la couronne ne l'autorisoit point à empêcher un prince vassal comme lui de défendre ses droits. Louis n'espérant point de gagner par la douceur le duc de Bretagne , essaya de l'intimider ; & sous prétexte que les officiers du duc avoient arrêté un criminel sur les terres de France , il fit saisir par ses officiers les places de Chantoceaux & d'Ingrade : quelque temps après il acheta de Jean de Brosse & de Nicole de Penthievre , tous les droits qu'ils avoient sur la Bretagne. Nicole étoit aînée-petite-fille , & légitime héritière de cete célèbre Jeanne la boiteuse , qui avoit disputé si long-temps , & avec tant de valeur , le duché à Jean de Montfort. Des droits si bien fondés , quoiqu'oubliés depuis bien des années , pouvoient revivre entre les mains d'un prince habile , en état de les appuyer. L'inquiétude du duc , au sujet de cete acquisition , loin de le déterminer à se rapprocher du roi , ne servit au-contraire qu'à lui faire renouer avec Maximilien & Marie les anciens traités qui avoient long-temps subsisté entre la Bourgogne & la Bretagne. Edouard se rendit le médiateur & le garant de cete confédération , à laquelle il promit de se joindre lui-même , lorsqu'il en seroit temps : son dessein n'étoit encore que de forcer Louis à remplir ses engagements par rapport au mariage du dauphin avec la princesse Elisabeth.

Le roi achete
les droits de la
maison de Pen-
thievre sur la
Bretagne.

*D. Lobineau,
hist. de Bret.
Manusc. de
le Grand.*

Les Génois, qui pendant les derniers troubles d'Italie avoient secoué le joug du duc de Milan, à qui la France les avoit cédés, envoyèrent au roi un ambassadeur pour le supplier de les prendre sous sa protection : ils offroient de se soumettre à lui, mais à condition qu'il ne les assujétiroit à aucune autre puissance. Ce fut apparemment dans cette occasion que Louis, qui connoissoit l'inconstance & la légèreté des Génois, fit à leurs ambassadeurs cette réponse si connue : *Les Génois se donnent à moi, & moi je les donne au diable.*

Le roi étoit alors occupé d'une négociation bien plus importante. Adolfe, duc de Gueldre, ce fils dénaturé, dont nous avons tracé l'odieuse histoire, avoit laissé en mourant un fils & une fille héritiers naturels de ses Etats : Charles, dernier duc de Bourgogne, s'étoit emparé de leur héritage ; mais loin d'atenter à leur vie, il les avoit amenés à Gand, où il les fit élever d'une manière convenable à leur naissance ; ils étoient devenus grands, & l'on n'étoit pas disposé à leur rendre leur bien. Louis crut qu'en paroissant épouser les intérêts de ces malheureux orphelins, il pourroit occasionner une révolution sur les bords du Rhin & occuper de ce côté les forces de Maximilien : il écrivit donc un grand nombre de lettres à la duchesse douairière de Gueldre, à l'évêque de Munster, aux principales villes de Gueldre & de Zutphen pour les exhorter à s'unir avec lui dans une cause si juste, & les engagea sans peine à envoyer des députés dans la ville de Metz, pour conférer avec ceux qu'il y enverroit de son côté. On tint des conférences, on signa un traité de ligue offensive & défensive. Mais soit que les alliés se défiasent des promesses de Louis, soit qu'ils craignissent l'empereur, ils ne se mirent point en devoir de remplir leurs engagements.

Pendant que Louis s'efforçoit de susciter de toutes parts des ennemis à Maximilien & à Marie, il voyoit avec dépit qu'un prince de son sang, refusât de prendre part à cette guerre : ce prince étoit Jean duc de Bour-

Ann. 1479.

Il refuse la souveraineté de Gènes.

Négociations au sujet du duché de Gueldre.

Manus. de le Grand.

Procès criminel intenté aux officiers du duc de Bourbon.

Ibidem.

Ann. 1472.

bon , oncle maternel de l'héritière de Bourgogne. Les dispositions du monarque à l'égard du duc de Bourbon, enhardirent ces ames viles , dont la cour d'un roi défiant est toujours pleine , à dénoncer ce prince , persuadés que s'ils parvenoient à le perdre , ils profiteroient de sa dépouille.

Doyac , homme de bas lieu , mais parvenu à la faveur par de crimineles intrigues , fut son délateur : il présenta contre lui un long & sanglant mémoire que Louis lut avidement , & qu'il fit remettre entre les mains du chancelier. On y acusoit le duc d'entretenir un corps nombreux d'archers & de gens de guerre , que ses officiers employoient à vexer le peuple ; de fortifier ses places sans en avoir obtenu la permission ; d'altérer la monnoie ; de faire grace aux criminels ; d'empêcher qu'on n'apelât de sa justice à celle du roi , & d'avoir fait mourir pendant la nuit ceux qui avoient eu recours à la voie d'apel ; d'avoir exclu des Etats de la province , les députés des villes qui lui appartenoient , sous prétexte qu'ils étoient atachés au roi ; & de les avoir fait remplacer par ses propres officiers , par ceux du cardinal de Bourbon , ou du comte de Montpensier. Toutes ces acusations parurent si graves au parlement de Paris , qu'il donna plusieurs commissions pour informer sur les lieux. Jean Avin , conseiller de la cour , & Doyac lui-même furent du nombre de ces commissaires ; on obligea quelques particuliers de jurer qu'ils n'avoient ni n'auroient aucun commerce avec la maison de Bourbon. Le public regarda le duc comme un homme perdu , ses amis même lui conseilloyent de prendre la fuite ; mais il fut inébranlable , & déconcerta ses ennemis par une conduite également ferme & prudente. N'osant l'ataquer directement , parce qu'ils connoissoient le crédit qu'il avoit dans la nation , ses ennemis imaginèrent un moyen plus réfléchi & plus sûr de le perdre. Ils firent ajourner son chancelier & son procureur-général pour rendre compte de leur conduite. Il devoit ariver nécessairement , ou que le duc prendroit la

la défense de ses officiers , ou qu'il les désavoueroit : s'il prenoit leur défense & qu'ils fussent convaincus de malversation , le crime retomboit sur lui , & l'on ne manqueroit pas alors de le mettre en cause : si au contraire il les désavouoit , on les éfrayeroit par la peur des supplices , on leur offriroit leur grace & l'on tireroit d'eux tous les éclaircissements dont on avoit besoin pour intenter un procès criminel au duc. Celui-ci fit partir ses officiers , & ne balança point à les avouer. Cete généreuse fermeté acheva de lui gagner les suffrages du public : on se rapela les services qu'il avoit rendus à l'Etat sous le règne précédent , la gloire dont il s'étoit couvert à la bataille de Formigni. Après une longue suite de procédures , ses officiers furent élargis & déchargés d'acufation. La justice sembloit exiger qu'on punit le délateur , il fut récompensé : Louis donna à cet homme vil le gouvernement d'Auvergne ; & pour mortifier encore davantage le duc de Bourbon , il ordonna que l'on tiendroît l'année suivante les *grands jours* de la province. Ces grands jours étoient un reste de ces assemblées solennelles fort usitées sous la seconde race de nos rois , & dont l'objet étoit de veiller au maintien de la police , & de juger les causes d'appel. Des *envoyés du roi* [*missi dominici*] convoquoient tous les ordres de la province , s'informoient des abus , recevoient les plaintes des particuliers , & condannoient les juges qui avoient prévariqué , à réformer leurs sentences & à payer une amende proportionnée à la nature du délit. Tant que le gouvernement féodal avoit subsisté dans toute son étendue , la tenue des grands jours avoit été regardée comme une partie essentielle de l'administration : c'étoit presque le seul lien par lequel les provinces éloignées fussent encore attachées au monarque. Depuis que l'autorité royale s'étoit affermie & que les rois avoient répandu un grand nombre de baillis & d'autres juges royaux dans presque toutes les villes ; qu'ils avoient créé des parlements sédentaires où tout particulier avoit le droit d'appeler , les grands jours étoient devenus presque inutiles : on ne les

Ann. 1479.

Grands jours
d'Auvergne.
Ibidem.

Ann. 1479.

tenoit plus que fort rarement. Ceux que Louis indiqua pour l'année suivante dans la province d'Auvergne, ne tendoient qu'à mortifier le duc de Bourbon qui avoit une grande partie de ses possessions en Auvergne, & à illustrer le triomphe de son délateur. Doyac, en qualité de gouverneur de la province, devoit s'y montrer avec éclat; mais la magnificence de cet appareil ne servit qu'à rendre plus acablante la honte dont il fut couvert: écrasé du poids de l'exécration publique, il sollicita un arrêt pour réparation des injures qu'on lui avoit fait essuyer, & le misérable l'obtint.

Ann. 1480.
Précautions de
Louis par rap-
port à la suc-
cession à la
Provence & à
l'Anjou.

Gaufredi,
hist. de Prov.
Manusc. de
le Grand.

Pendant le cours de ces odieuses procédures contre le duc de Bourbon, Louis s'occupoit utilement d'un objet plus intéressant. Le roi René, son oncle maternel, touchoit au terme de sa carrière. Ce prince, comme nous l'avons dit, possédoit les duchés d'Anjou & de Bar, & le comté de Provence: il avoit été longtemps maître de la Lorraine, mais il s'en étoit démis en faveur de Jean son fils aîné, qui l'avoit laissée en mourant à son fils Nicolas: après la mort de Nicolas, petit-fils du roi René, les Lorrains avoient déferé la souveraineté de leur pays à Yolande, sa fille aînée, alors veuve du comte de Lorraine-Vaudemont, laquelle s'en étoit aussi-tôt démise en faveur de René son fils. Marguerite d'Anjou, sœur d'Yolande, & veuve de Henri IV, roi d'Angleterre, que Louis avoit tirée de prison, & qui par reconnoissance lui avoit cédé tous ses droits tant du côté paternel que maternel, se trouvoit alors sans partage. Il paroît que le roi René, d'ailleurs humain & bienfaisant, n'aimoit pas ses filles, puisqu'immédiatement après la mort du duc Nicolas son petit-fils, il étoit entré en négociation avec Charles, dernier duc de Bourgogne, pour le mettre en possession de ses Etats. Louis avoit rompu ce traité, & dans l'entrevue qu'il eut à Lyon avec son oncle, on avoit réglé que René, par son testament, laisseroit le comté de Provence à Charles du Maine, fils de son frère, & que le roi réuniroit à la

couronne le duché d'Anjou, comme un apanage donné à un fils de France, & qui par conséquent ne pouvoit passer dans une branche collatérale. Ce traité convenoit d'autant mieux à Louis, que Charles du Maine étoit d'une santé foible, qu'il n'avoit point d'enfants, & qu'après sa mort le roi, comme son plus proche parent, héritoit de la Provence : il ordonna donc au comte du Maine de se rendre auprès de son oncle, & de l'entretenir dans ces favorables dispositions : il s'attacha par des bienfaits signalés ceux qui avoient le plus de crédit sur l'esprit du vieillard. Ces précautions ne furent pas inutiles. Lorsqu'après avoir triomphé du terrible Charles, le jeune duc de Lorraine vint se montrer à la cour du vieux roi René, il atira tous les regards & éclipsa le comte du Maine. Le vieillard enchanté des qualités aimables du jeune prince, & flaté de trouver dans son petit-fils, un héros, prit la résolution de changer ses dispositions testamentaires & de l'instituer son héritier dans le comté de Provence. Envain les pensionnaires du roi de France lui représenterent que ce seroit alumer une guerre civile ; que Louis ne permettroit jamais que cete riche province, possédée depuis saint Louis par des princes du sang, tombât dans des mains étrangères : ces raisons touchèrent foiblement le vieillard. Ils en imaginèrent une autre qui fit plus d'impression sur son esprit : ils lui dirent que les Provençaux, ses fideles sujets, qui le regardoient moins comme leur souverain, que comme leur pere, acoutumés à la domination des princes d'Anjou, & fiers de la gloire de cete maison, n'apprendroient qu'avec la plus sensible douleur qu'on leur destinât pour maître un prince Lorain, tandis qu'il restoit encore un héritier de la maison d'Anjou. René qui aimoit son nom, proposa à son petit-fils de quitter le nom & les armes de Lorraine, pour prendre le nom & les armes pleines d'Anjou. Le jeune prince considérant que ce changement ne lui donneroit jamais aucun droit sur le duché d'Anjou, &

Ann. 1480.

craignant d'ailleurs de faire une espee d'afront à ses aïeux , & de mécontenter ses premiers sujets , ofrit seulement d'écarteler son écusson. René ofensé de cete résistance , laissa subsister son testament. Mais il étoit à craindre , ou que le vieillard ne se désistât de sa demande , ou que le jeune prince , mieux conseillé , n'achetât par une légère complaisance une riche province & des droits bien fondés sur plusieurs royaumes. Louis informé de ce qui se passoit à la cour de Provence , crut devoir rompre le cours de ces négociations , en donnant une si forte inquiétude au jeune duc de Lorraine , par raport à son propre duché , qu'il lui fit abandonner ses vues sur la Provence. Sous prétexte de la guerre qu'il continuoit toujours contre Maximilien , il demanda instamment au roi René qu'il lui cédât pour six ans la ville & le duché de Bar , moyennant une pension de six mille livres : il acquit du même prince la ville de Châtel-sur-Moselle , pour la somme de soixante mille francs , dont dix mille seulement furent payés sur-le-champ. Le contrat d'engagement du duché de Bar souffrit quelques difficultés : Louis auroit désiré que ce traité eût été conçu en termes vagues & qu'on n'y eût fait aucune mention expresse de l'obligation de le rendre au bout de six ans ; mais les commissaires du roi René , insistant toujours sur cete clause effenciele , & ne pouvant être ni séduits , ni intimidés , le roi manda à ses députés , que puisqu'ils ne pouvoient les gagner , ils tâchassent du-moins d'insérer dans l'acte *quelque bon mot dont il pût se servir dans la suite.* Dès qu'il se vit maître de Bar-le-Duc & de Châtel-sur-Moselle , & qu'il tint pour ainsi dire entre ses mains ces deux clefs de la Lorraine , il prit le parti d'envoyer à Nanci Michel de Pons son procureur-général , pour demander à la comtesse de Vaudemont & à son fils la moitié de la Lorraine , au nom de la reine Marguerite , qui lui avoit cédé tous ses droits : il demandoit la jouissance de l'autre moitié , comme créancier de plusieurs sommes considérables qu'il avoit avan-

cées aux derniers ducs de Lorraine, & particulièrement au jeune Nicolas. La duchesse douairière, surprise d'une demande si extraordinaire, répondit d'abord avec fierté que le roi pouvoit prendre le parti qui lui conviendrait : ensuite ayant pensé plus sérieusement au danger où elle aloit être exposée, elle chargea Jean de Wisse, bailli de Nanci, d'aler faire une sorte d'excuse au procureur-général, & de lui dire qu'elle le prioit de ne pas s'arrêter à sa première réponse; qu'elle feroit assembler son conseil, & qu'elle l'informerait de la résolution qu'on y auroit prise. Le lendemain Wisse revint, & dit que la duchesse aimoit & honoroit la reine Marguerite comme sa bonne sœur; que si cette princesse vouloit venir en Lorraine, elle y feroit traitée selon sa condition & son rang; que dès que le duc son fils seroit de retour de son voyage de Provence, ils ofriroient de concert à sa sœur des propositions si justes & si raisonnables qu'elle ne pourroit les refuser.

Ann. 1480.

Le roi René ne vit point la fin de ce grand procès, il mourut à Aix, âgé de soixante-onze ans, & quelques mois. Dans les premières années de sa vie il avoit donné des preuves distinguées de courage & de valeur; mais il fut constamment malheureux, ainsi que tous les princes de sa maison. A peine se vit-il en possession du duché de Lorraine qu'il fut fait prisonnier dans une bataille & renfermé long-temps dans les prisons du duc de Bourgogne : élu roi de Naples pendant qu'il languissoit dans les fers, & obligé de racheter sa liberté à des conditions très-onéreuses, il fut mal secondé par la France dans la guerre qu'il entreprit pour régner, & contraint de quitter l'Italie pour éviter les horreurs d'une seconde prison. Quelque temps après : la fortune sembla l'appeler au trône d'Aragon, sur lequel il avoit des droits; les Catalans l'élurent pour leur souverain : mais cette faveur apparente du sort lui coûta des larmes encore plus amères que celles qu'avoient pu lui faire verser ses propres malheurs : son

Mort du roi
René d'Anjou.
Ibidem.

Ann. 1480.

Ann. 1480. fils aîné qui s'étoit rendu dans cette province pour apuyer les droits de son pere , s'y couvrit de gloire ; mais il y trouva la mort : enfin il perdit Nicolas son fils , qu'il aimoit avec tendresse. René chercha un remede à tant de malheurs dans le commerce des muses & dans la pratique des vertus. Parmi un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits de ce roi poëte , on cite *la conquête de la douce merci , & le mortifement de vaine plaisance*. Il aimoit aussi la peinture , & même il y excéloit : plusieurs églises de Provence sont encore ornées de ses tableaux. L'amour des beaux arts ne le détourna jamais de l'exercice de ses devoirs. Le fond de son caractère étoit la bienfaisance , l'humanité : on dit que toutes les fois que le vent de nord souffloit pendant quelques jours de suite sur la Provence , il publioit un édit pour diminuer les impôts. Ses sujets qui le chérissoient comme leur pere , lui déférerent de son vivant le titre de *bon* , premier attribut que les mortels reconnoissants ayent donné à l'Etre suprême. La nouvele de sa mort répandit la consternation dans la ville d'Aix : les artisans fermerent leurs boutiques , acoururent au palais , voulurent voir encore une fois leur souverain , leur pere ; & lui prenant respectueusement les mains , ils les couvroient de baisers & les arrosoient de larmes. On lui préparoit un superbe mausolée , lorsqu'on aprit qu'il avoit choisi le lieu de sa sépulture dans l'église de Saint-Maurice d'Angers : ce fut pour la premiere fois que les Provençaux crurent avoir à se plaindre de lui , & pour la premiere fois ils crurent devoir lui désobéir. Mais son corps fut enlevé furtivement & transporté dans la ville d'Angers , où la mémoire de ce bon roi n'étoit pas moins honorée qu'en Provence. René , par son testament , légua la Provence à Charles du Maine , son neveu , le duché de Bar à Yolande , sa fille aînée , qui possédoit déjà la Lorraine ; & il ne donna à la reine Marguerite sa seconde fille , que mille écus une fois payés , & deux mille livres de rentes viageres sur le Barois : il traita

beaucoup plus favorablement Jeanne de Laval , qu'il avoit épousée en secondes noces & dont il n'avoit point eu d'enfants ; il lui légua des revenus considérables en Provence , en Anjou & en Barois : il donna le marquisat de Pont-à-Mousson , les terres de Saint-Remi & de Saint-Cannat à Jean son fils naturel. Il fit de grands biens à plusieurs églises qu'il avoit réparées & enrichies de son vivant. Louis fut content de ces dispositions relativement à la Provence ; mais il se plaignit que contre tout droit & toute raison Marguerite se trouvât deshéritée. Cete reine infortunée qui ne subsistoit que des bienfaits de Louis & qui ne cherchoit qu'à finir en paix le reste de ses jours , lui fit une nouvelle donation ou un nouveau transport de tous ses droits présents ou à venir. En conséquence Louis , non-seulement garda le duché de Bar qu'il tenoit par engagement ; mais pour déconcerter le jeune René & sa mere , & les empêcher de former aucune entreprise sur la Provence , il renouvela avec plus de chaleur que jamais ses prétentions sur la Lorraine : il soutint qu'on ne pouvoit refuser la moitié de cette province à la reine Marguerite ; que même cete princesse étoit autorisée à la demander toute entiere , parce qu'Yolande , par son contrat de mariage avec le comte de Vaudemont , avoit renoncé à toute succession paternelle & maternelle , moyennant la dot qu'elle avoit reçue ; au lieu que Marguerite n'avoit fait aucun acte qui pût préjudicier à ses droits. Il ajoutoit aux droits qu'il tenoit de Marguerite les prétentions qu'il pouvoit former de son propre chef : il moneroit qu'il étoit créancier de plus d'un million d'écus des ducs Jean & Nicolas & du roi René lui-même : indépendamment de tous ces droits , il redemandoit la ville d'Epinal , cédée au duc Jean par le traité de Conflans. Il fit rassembler tous les papiers & tous les titres qui constatoient ses prétentions ; & lorsqu'il crut les avoir suffisamment éclaircies , il nomma l'archevêque de Bordeaux , Philippe Pot , comte de Saint-Pol ; Pierre Franberge ,

Ann. 1480.

Ann. 1480.

maître des requêtes ; Philippe Baudot & Jean Henriet conseillers au parlement pour aler les notifier au conseil de Lorraine.

Le jeune René qui vivoit en paix avec ses voisins , étoit alors à Venise & commandoit les armées de la République : l'ambassadeur de cete. puissance aliée de la France , chargé de recommander au roi les intérêts de ce prince , s'aquita de sa commission avec beaucoup de chaleur & de zele. Louis donna par écrit les raisons qu'il avoit de se plaindre du duc de Lorraine : il fit voir d'abord qu'il l'avoit soutenu , protégé dans tous les temps , & particulièrement contre le duc de Bourgogne ; que loin de lui en marquer de la reconnoissance , René avoit constamment favorisé Maximilien ; que René cependant ne devoit pas ignorer qu'il étoit né son sujet ; que ce qui lui faisoit le plus d'honneur , étoit de descendre de la maison de France par sa mere ; que presque tous ses Etats relevoient de la couronne : il ajouta que la Lorraine n'étoit point un fief masculin , puisque René n'en jouïssoit que du chef de sa mere ; qu'entre filles il n'y avoit point de droit d'aînesse , & que par conséquent Marguerite devoit partager également avec Yolande : enfin il demandoit le remboursement ou un équivalent des sommes considérables qu'il avoit prêtées aux derniers ducs de Lorraine. Ces longs démêlés eurent le succès que Louis s'en promettoit. Les Etats de Provence s'assemblerent , & pour ne pas s'exposer aux malheurs d'une guerre civile , ils élurent , conformément au testament du bon roi René , Charles du Maine son neveu , pour comte souverain de Provence. Louis réunit dès ce moment le duché d'Anjou à la couronne , conserva la chambre des comptes qui étoit établie dans la ville d'Angers ; garda le duché de Bar , & continua ses procédures contre le duc de Lorraine.

Nous avons rapporté de suite toutes ces affaires civiles & contentieuses pour n'être point obligés d'interrompre trop souvent le cours de notre récit. Reprenons le fil des négociations.

Louis

Louis qui comptoit peut-être un peu trop sur l'alliance des Suisses , aprit avec surprise qu'au mépris de leurs derniers engagements , ils prêtoient l'oreille aux propositions de l'archiduc Maximilien , qu'ils ofroient même de se déclarer ouvertement en sa faveur , s'il vouloit leur promettre les mêmes pensions que leur faisoit le roi , & leur confirmer la possession des terres qu'ils avoient autrefois enlevées à son oncle Sigismond , & que ce prince leur avoit déjà cédées. Louis qui ne croyoit pas qu'il lui fût possible de conserver la Franche-Comté sans l'alliance des Suisses , leur envoya en qualité de ministres plénipotenciaires Vergi , Vaudrai & Bussi-Lamet , qui négocierent avec assez de succès ; car moyennant environ cent mille livres qu'ils distribuerent aux personnes les plus acréditées , ils parvinrent à resserer les anciennes aliances. Cet incident aprit à Louis ce qu'il devoit attendre d'une nation qui mettoit , pour ainsi dire , son amitié à l'encan. Il se précautionna contre leurs mauvais desseins , en faisant fortifier Auxonne , Poligni & Fancogni : ensuite il tourna ses vues du côté de l'Angleterre.

Nous avons déjà dit que pour retenir Edouard dans la neutralité , il lui avoit proposé la prorogation de la treve qui subsistoit entre les deux couronnes , pour cent années après la mort des deux rois , pendant lesquelles les rois de France continueroient de payer aux monarques Anglois la pension annuelle de cinquante mille écus stipulée dans le traité de Picquigni ; qu'Edouard avoit goûté la proposition ; mais que le traité souffroit encore de grandes difficultés. Louis ne vouloit point que Maximilien ni le duc de Bretagne y fussent compris ; Edouard au contraire insistoit sur cete condition. Depuis qu'il soupçonnoit Louis de lui avoir suscité la guerre d'Ecosse , il s'étoit rapproché de ces deux princes , & sans rompre ouvertement avec la France , il avoit épousé leurs intérêts : il demandoit de plus qu'on lui donnât des sûretés pour l'accomplissement du mariage d'Elisabeth sa fille aînée avec le dauphin , &

Tome IX.

S s s

Ann. 1480.
Négociations
avec les Suisses
*Manus. de
le Grand.*

Avec l'Angle-
terre.
Ibidem.
Rap. Thyras.

Ann. 1480.

que l'on commençât à payer la dot de cete princesse. Louis fit partir pour l'Angleterre l'évêque d'Elne , son ministre le plus acrédité à la cour d'Edouard , le baron de Castelnau & Thibaut Baillet maître des requêtes ; il leur donna des instructions détaillées sur les objets de leur négociation , & remplies de raisonnements plus subtils que solides. En voici quelques - uns. Les ambassadeurs représenteront à Edouard que le traité qu'on lui propose n'étant qu'une prorogation de la treve conclue à Picquigni ne doit apporter aucun changement aux obligations que les deux monâques s'imposèrent alors ; qu'il étoit vrai que dans ce premier traité Edouard avoit exigé que le duc de Bourgogne pût accéder à la treve , pourvu qu'il déclarât avant trois mois qu'il vouloit y être compris ; mais que Charles avoit rejeté avec mépris cete proposition , & avoit mieux aimé conclure un traité particulier avec le roi ; & qu'ainsi Charles n'ayant point été compris au nombre de ceux qui avoient accédé à la treve , ceux qui le représentoient & qui se disoient subrogés à ses droits, n'avoient aucune raison de prétendre à y être admis. Louis formoit encore ce raisonnement : quand même le duc de Bourgogne auroit été compris dans la treve , Maximilien ne pourroit en retirer aucun avantage , puisqu'il n'est ni ne peut être apelé duc de Bourgogne , & que ce titre n'appartient plus qu'au roi : admettre qu'une condition stipulée en faveur du duc de Bourgogne puisse s'appliquer à Maximilien , ce seroit lui donner des droits qu'il n'a pas , & annuler les loix fondamentales de la monarchie. Enfin il tiroit d'un article fondamental de la premiere treve un raisonnement qui lui paroissoit sans réplique : cet article portoit que l'un des deux rois ne pourroit , sous quel prétexte que ce fût , assister ni recevoir sous sa protection les sujets rebelles de l'autre. Louis qui avoit représenté à Edouard que la premiere cause de leur querelle étoit la protection que Warwick avoit trouvée en France , avoit pris de-là occasion d'insérer dans le traité cete clause conçue en

termes généraux , à laquelle Edouard , qui sans doute ne sentit pas toute l'application qu'on pouvoit en faire , n'avoit rien trouvé à reprendre. D'après cete clause , Louis formoit ce raisonnement : Le roi d'Angleterre s'est interdit formellement la liberté de protéger les sujets rebelles de France , ainsi que le roi de France s'est interdit la liberté de protéger ceux d'Angleterre ; c'est le point fondamental de leur traité & la base de tous leurs engagements : si donc Maximilien & le duc de Bretagne sont sujets du roi de France , Edouard ne peut ni ne doit les protéger ni appuyer leur révolte ; or on ne peut nier que Maximilien comme comte de Flandre , & François comme duc de Bretagne ne soient sujets du roi , puisque non-seulement ils lui prêtent serment de fidélité & lui rendent hommage ; mais que de plus leurs Etats sont du ressort du parlement de Paris.

Ann. 1480.

A ces instructions générales , le roi en joignit de particulieres sur chacun des points qu'on devoit discuter : il chargea l'évêque d'Elne d'assurer Edouard que si les François venoient à s'emparer de quelque pays où fussent situées les terres assignées pour douaire à la duchesse de Bourgogne sa sœur , non-seulement on lui en conserveroit la jouissance , mais qu'on l'indemniferoit de ses pertes : que de même , si l'on prenoit quelque ville où les marchands Anglois eussent des effets , on leur rendroit exactement tout ce qui leur apartiendrait ; qu'on se chargeroit même de faire acquitter leurs créances.

Le roi recommandoit sur toutes choses à ses ambassadeurs de bien prendre garde à la maniere dont ils dresseroient l'obligation des cinquante mille écus que la France devoit payer chaque année à l'Angleterre : il vouloit que l'obligation fût relative à la treve , afin qu'au cas que la guerre vînt à s'alumer entre les deux nations , la dette fût dès ce moment éteinte : il leur délivra même pour plus de sûreté un modele de l'obligation. Enfin il écrivit de sa main une lettre à Edouard ,

S s s ij

Ann. 1480.

pour l'assurer qu'il ne déiroit rien avec tant d'ardeur que d'entretenir avec lui une éternelle aliance , & d'en resserrer les nœuds par le mariage du dauphin avec la princesse Elisabeth ; & comme il sçavoit combien l'argent comtant avoit de pouvoir à la cour d'Angleterre , il ne manqua pas pour appuyer sa négociation de faire toucher à Edouard vingt-cinq mille écus pour six mois de sa pension : il ajouta suivant l'usage d'autres sommes pour le lord Hastings grand-chambélan , pour Hovard & les autres ministres ou favoris du roi d'Angleterre.

Toutes ces dépenses jointes à celles que le roi avoit déjà faites pour retenir les Suisses dans son aliance , épuiserent les fonds destinés à la subsistance des troupes. Il fut obligé d'assembler les états de Normandie , de Querci , de Périgord , & autres provinces pour trouver les moyens de faire subsister les nombreuses armées. Il fut résolu que la Normandie fourniroit cete année des vivres à l'armée de Picardie : que la Champagne feroit subsister celle de Luxembourg , & que les provinces d'au-delà la Loire entretiendroient les troupes qui étoient en Bourgogne.

Conquêtes
dans le Luxem-
bourg.

La campagne s'ouvrit tard , & finit de bonne-heure : tandis que le maréchal Desquerdes à la tête de la principale armée tenoit en échec toutes les forces de Maximilien du côté de l'Artois & de la Flandre , Chaumont d'Amboise avec une autre armée pénétra dans le Luxembourg , emporta Virton , & vint assiéger Yvoi : la place promit de se rendre , si elle n'étoit pas secourue avant un certain jour : le terme expiré elle ouvrit ses portes , & reçut garnison Françoisse. Le reste de la campagne se passa en escarmouches. Galiot à la tête d'un détachement traversa tout le Luxembourg , entra dans le comté de Namur , & en ramena un riche butin. Jaques Galiot étoit un de ces chefs des compagnies Italiennes qui n'avoient point proprement de patrie , & qui vendoient leurs services à tous les princes qui vouloient les acheter : il étoit passé

avec le comte de Campobasse au service de Charles , dernier duc de Bourgogne ; mais loin d'imiter la perfidie du comte , il avoit constamment donné des preuves de fidélité & de courage : fait prisonnier de guerre à la bataille de Nanci où Charles perdit la vie , il s'étoit racheté , & avoit continué de servir l'héritière de Bourgogne dans un temps où ses plus proches parents n'avoient pas honte de l'abandonner. Il avoit été fait gouverneur de Valenciennes : dans ce poste il avoit eu occasion de se mesurer avec Dammartin ; & quoiqu'il eût été battu , il mérita l'estime de son vainqueur qui parvint à l'attirer au service de France : ainsi Galiot ravageoit cete année avec fureur les mêmes contrées que deux ans auparavant il avoit défendues. Comme la guerre étoit purement défensive du côté de Maximilien , & que les meurtres & le pillage se commettoient sur ses terres , il envoya demander une treve de sept mois : Louis , qui ne sçavoit pas quel parti prendroit Edouard , ne fit aucune difficulté de l'accorder.

Ann. 1480.

L'évêque d'Elne & les autres ambassadeurs François ne trouverent pas à la cour d'Angleterre , toute la faveur qu'ils y avoient attendue. Edouard commençoit à se repentir d'avoir laissé abatre la puissante maison de Bourgogne , & songeoit sérieusement aux moyens de la relever. La seule chose qui l'arêtoit encore étoit l'espérance de marier sa fille aînée au dauphin : mais c'étoit le seul article sur lequel Louis ne donnoit que des espérances. Edouard se rendit donc de son côté extrêmement difficile sur les conditions qu'on lui proposoit. Quelques raisons que lui pussent alléguer les ambassadeurs François , non-seulement il refusa de conclure aucun traité avec la France , si le duc de Bretagne & l'archiduc Maximilien n'y étoient compris ; mais il exigea de plus que le roi promît , sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques , d'en observer religieusement tous les points , tandis que lui Edouard se réservoir le pouvoir d'y déroger , lorsqu'il le jugeroit

Suite de la
négociation
avec l'Angle-
terre.

Ibidem.

Ann. 1480.

Les ambassadeurs cités
au parlement
de Paris.

Ibidem.

à propos. Ce traité si dur & si inégal fut signé par les ambassadeurs François, qui passerent en cela leurs pouvoirs.

L'évêque d'Elne, à son retour d'Angleterre, fut cité au parlement par le procureur-général pour y rendre compte de sa conduite. Charles de Martigni, c'est le nom de ce prélat, comparut, & dit qu'il avoit passé trois fois en Angleterre avec le caractère d'ambassadeur; que dans son premier voyage, en 1475, il n'y avoit séjourné que deux mois; qu'ensuite s'étant retiré dans son diocèse, il avoit été mandé par le roi au mois de Septembre 1476, & obligé de se rendre une seconde fois à la même cour où il avoit passé deux ans & deux mois consécutifs; que pendant ce long espace de temps il avoit eu à combattre seul les ministres de l'empereur, les ambassadeurs d'Espagne & les députés de l'archiduc d'Autriche, qui tous avoient un parti puissant dans le parlement d'Angleterre, & qui demandoient avec instance qu'Edouard s'unît aux Flamands & s'oposât aux conquêtes du roi; qu'il avoit été cependant assez heureux pour empêcher cete alliance, & que tant qu'il étoit resté en Angleterre, Edouard n'avoit pris aucune résolution contraire aux intérêts de la France; que les Flamands jaloux & désespérés de l'ascendant qu'il prenoit sur l'esprit d'Edouard, avoient aposté un nommé Lancelot pour l'assassiner; que pendant qu'il acompagnoit le roi d'Angleterre dans un de ses voyages d'Yorck, le peuple s'étoit atroupé pour piller sa maison; qu'on ne parloit que de l'arrêter, de le noyer, de le tuer; que tous les jours ses gens étoient insultés; qu'un archer de la garde avoit ataqué en plein jour Arnaud de Villeneuve l'un de ses domestiques, & l'avoit laissé pour mort sur la place; & que le roi d'Angleterre ayant fait arrêter l'assassin, n'avoit osé le punir; qu'il ne disconvenoit pas que dans la troisième ambassade il n'eût passé ses pouvoirs en permettant que l'on comprît dans la treve le duc de Bretagne & l'archiduc d'Autriche qui en de-

voient être exclus ; mais qu'après avoir fait bien des représentations inutiles , sçachant d'un côté combien le roi desiroit de renouveler cete treve , & voyant d'un autre côté qu'Edouard étoit extrêmement prévenu contre la France , & que la faction des Flamands dominoit en Angleterre , il avoit mieux aimé , en s'exposant à être désavoué , donner au roi le temps de se précautionner contre ses ennemis , que de souffrir par trop de réserve qu'il se formât sous ses yeux une ligue qui pouvoit mettre l'Etat en danger.

Ann. 1480.

Le parlement , après avoir entendu Charles de Martigni dans ses défenses , ne prononça point. Louis ne désavoua pas son ministre ; il se contenta de s'être mis en état de pouvoir le faire , lorsqu'il le jugeroit à propos. Quoiqu'il n'ignorât pas les dispositions présentes d'Edouard , il continua d'user de sa dissimulation ordinaire : il lui paya exactement sa pension de cinquante mille écus , & il reçut avec la plus grande distinction Jean Hovard & le docteur Langton qui venoient presser l'accomplissement du mariage d'Elisabeth avec le dauphin , ou plutôt le paiement de la pension à titre de dot qu'il falloit lui donner , tant qu'elle resteroit en Angleterre : ils demandoient vingt mille écus par an : Louis offroit beaucoup moins , mais en faisant espérer qu'il pourroit donner quelque chose de plus. Comme il n'étoit question que de convenir de la somme , Edouard n'osoit prendre un parti définitif , & Louis gagnoit du temps. La duchesse douariere de Bourgogne voyant que tous les ambassadeurs des Pays - Bas ne pouvoient ébranler son frere , passa elle-même en Angleterre pour traiter du mariage du jeune archiduc , fils de Maximilien , avec Anne la plus jeune des filles d'Edouard : elle alla jusqu'à lui proposer la même pension que lui faisoit la France , s'il vouloit aider l'archiduc à se remettre en possession des provinces qu'on lui avoit enlevées , & travailler de son côté au recouvrement de la Normandie & de la Guienne. Toutes ces propositions étoient magnifiques , mais elles manquoient de l'appui que Louis

Ann. 1480. donnoit aux siennes : loin de procurer à Edouard de l'argent comtant, elles l'eussent nécessairement entraîné dans une forte dépense. Il agréa cependant le mariage qu'on lui proposoit, & promit de se porter pour médiateur entre Louis & Maximilien.

Fin du neuvieme Tome.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Tome neuf de l'*Histoire de France*. Il y a long-temps que le mérite de cet Ouvrage n'est plus douteux. Le travail du nouveau Continuateur lui assurera de plus en plus les suffrages du public. Attaché au plan des deux Auteurs qui l'ont précédé dans la même carrière, il donne une juste étendue au récit des faits, il en développe les causes, fait connoître le caractère de ceux qui se trouvent y avoir part, & s'applique sur-tout à instruire ses Lecteurs de l'origine de nos loix, de nos coutumes & de nos usages, en se tenant toujours, pour le style, à la noble simplicité de la nature. Tel est le jugement que je crois devoir porter de la partie de ce volume, qui appartient au nouveau Continuateur. A Paris, le 13 Mars 1767.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de P. ALEX. LE PRIEUR,
Imprimeur du Roi, rue Saint-Jacques.







